

INTRODUCTION A LA VIE INTÉRIEURE ET PARFAITE

TOME SECOND

*par le Révérendissime Père Innocent le Masson
Général des Chartreux*

À Paris, Chez Antoine Dezallier, Libraire ordinaire de l'Ordre des Chartreux, rue saint Jacques, à la Couronne d'or
MDCCI

Avec Approbation & Privilège du Roi

Brève introduction

L'introduction à la vie intérieure & parfaite comprend sous deux tomes un ensemble de conseils donnés par le Prieur Général des Chartreux Dom Innocent le Masson.

Le premier tome présente en 53 leçons un compendium de collations de la *Sainte Écriture*, de l'*Imitation de Jésus-Christ* et de l'*Introduction à la vie dévote*. Jusqu'à nos jours cet ouvrage continue sans discontinuer de bénéficier d'éditions successives en anglais sous le titre *Spiritual Reading for every Day : an Introduction to the Interior Life*. On en trouve une édition gratuite très bien numérisée à <http://www.archive.org/search.php?query=creator%3A%22Le+Masson%2C+Innocent%2C+1627-1703%22>

Le second tome ne connu qu'une réédition pour le vingtième siècle en 1911¹.

L'auteur donne raison du but qu'il se propose dans un *avis préliminaire* figurant dans le premier tome, reproduit en postface de cette édition :

« [...] bien établir les âmes dans les principes de vérité, qui doivent servir de fondement à leurs connoissances spirituelles : [...] & il n'est question [...] que de s'appliquer à établir les jeunes commençants dans cette connoissance solide & réglée des principes de la vie Chrétienne & Religieuse, & de leur faire observer autant d'ordre, de mesure & d'exercice qu'on en fait observer aux jeunes Écoliers qui apprennent le Latin par règles.

[...] Il est bien facile [...] de vous faire comprendre l'intention que j'ai eue en vous dressant ce directoire de lectures spirituelles pour l'éducation des commençants. Elle n'est autre que de les aider à apprendre foncièrement les règles de la vie Chrétienne, & de retirer leur esprit des connoissances vagues qui ne sont pas proportionnées à leur portée, pour les renfermer dans l'étude des principes de la vie spirituelle, en les apprenant comme dans une classe, par ordre, par mesure & par pratique ; c'est par ce moyen qu'ils parviendront à cette excellente science des Saints, que Dieu ne donne qu'à ceux qui sont petits à leurs propres yeux, & bien fournis à la direction de ceux qui les instruisent, qui ne suivent pas la curiosité de l'esprit humain, qui fuient la variété & la multiplicité, comme étant contraires à la solidité dont l'esprit a besoin, qui ne s'appliquent qu'à une chose afin de la bien savoir, & qui n'ont autre but que d'apprendre à connoître & à suivre Jésus-Christ comme leur unique nécessaire.

[...] l'édifice de la Religion ne peut être établi que sur les règles de l'Évangile, & ces mêmes règles sont les fondements de la vie Chrétienne. C'est pourquoi, il est nécessaire que celui qui aspire à la perfection de la vie Religieuse, commence par les principes de piété qui sont communs à tous les Chrétiens, afin que les ayant appris à fond, il n'ait qu'à y ajouter l'observance de ses règles, pour élever son édifice spirituel, qui deviendra un beau Temple du Saint Esprit, si son observance est fondée sur ces principes, & qu'elle en soit toujours soutenue. Or entre tous ceux qui ont expliqué les maximes de la piété Chrétienne, & qui ont mis comme en ordre & en méthode la science pratique de l'Évangile ; Saint François de Sales m'a toujours semblé avoir excellé, tant à cause de la netteté de ses expressions qui fait comprendre les choses les plus relevées sans aucun embarras d'esprit, qu'à cause de la prudente modération qu'il observe en expliquant ces importantes matières, & en les insinuant, en sorte qu'il fait voir que ce qui paroît le plus rude & le plus difficile dans l'Évangile, est possible à tous, & qu'il n'y a rien de plus facile ni de plus raisonnable que d'en faire l'entreprise. Enfin il engage si insensiblement la liberté, qu'il oblige même les plus libertins d'avouer que personne ne se peut légitimement dispenser de pratiquer ces lois Évangéliques, & ces paroles de vérité, qui convertissent les âmes & qui gagnent les cœurs.

Ce grand serviteur de Dieu prend la raison d'une manière si convenable à ses instincts, & il se sert si bien de la voie d'honneur pour présenter aux âmes les maximes du salut, n'y mêlant rien qui ressente l'exagération ou la contrainte, qu'à moins de se faire violence, ou de renoncer aux sentiments d'honneur, l'on ne peut s'empêcher de reconnoître l'excellence & la vérité de ce qu'il propose, & d'avouer qu'on peut vivre en disciple de l'Évangile, en quelque engagement d'état où l'on se trouve.

[...] l'expérience a appris, & apprendra encore tous les jours à ceux qui la voudront faire, que celui qui aura bien pratiqué les instructions qu'il donne à *Philothée*, se trouvera poussé jusqu'au parfait renoncement de soi-même, sans qu'il semble qu'on l'ait ni pressé ni touché, tant sa manière d'enseigner trompe prudemment & saintement la nature ; & ainsi, pourvu qu'on se trouve arrivé à ce saint renoncement, qui est comme le centre de la perfection, qu'importe par quel chemin on ait marché [...] »

Le présent ouvrage numérique est la simple mise en page du texte original de la quatrième édition de 1701, seuls l'orthographe en a été modernisé, les titres mis en évidences, et quelques titres ajoutés – ceux ci figurent alors entre crochets.

Figurent en postface l'avis introductif au premier tome, ainsi que deux sermons de Saint François de Sales choisis pour illustrer la proximité de ton que les deux auteurs partageaient en outre d'une profonde amitié et révérence.

Salettensis

1. Elle est une complète refonte de l'ouvrage original : sous le titre *Avis spirituels et méditations* la préface mentionne « Rien n'a été changé à la substance de l'ouvrage. Quiconque le lira, ou mieux le méditera devant Dieu pourra se convaincre de la sûreté de la doctrine et de la sagesse des conseils, et constater cette parfaite discrétion qui est comme la note dominante de la spiritualité de Dom le Masson. [...] Pour le style, comme notre but n'est pas de présenter au public un travail savant, nous avons jugé à propos de le rajeunir, afin de rendre la lecture plus facile et plus attrayante ; du reste, nous avons mis un soin scrupuleux à respecter toujours le sens, recourant au besoin pour le mieux fixer, à la traduction latine due à l'auteur lui-même. »

Sur la véritable Vie Spirituelle, & en quoi elle consiste

à une Supérieure de Communauté

Ma Révérende Mère,

C'est aujourd'hui la grande fête du S. Esprit ; et je prie le Père, qui avec son Verbe en est le principe, de vous faire part de ses flammes, & de vous remplir de l'*Esprit Principal* que souhaitoit David [Ps. 50] ; mais j'espère aussi que par vos prières il me donnera de quoi répondre à votre lettre, qui me marque toujours le désir que vous avez de la perfection pour vous & pour les autres.

Dieu est admirable & bon tout ensemble, lors même qu'il cache à plusieurs bonnes âmes les dons qu'elles reçoivent de sa main, puis que par ce moyen il conserve & augmente ces mêmes dons, & qu'il engage ces âmes à le presser par leurs prières, comme si elles n'avoient rien reçu. Il se plaît donc à être pressé, & vous ne devez point faire de difficulté de lui dire hardiment que vous ne cesserez point de lui demander jusques à ce qu'il vous donne de bonnes assurances que vous l'aimez & que vous êtes à lui.

Le désir que vous avez de ces trois grands dons, de Sagesse, de Piété, & de Force, est un indice qu'il veut vous les donner avec abondance ; mais ce sera, peut-être, d'une manière cachée. *Si quelqu'un de vous manque de Sagesse*, dit saint Jacques *qu'il la demande à Dieu qui donne à tous libéralement sans reprocher ce qu'il donne, & la Sagesse lui sera donnée*. Ce que ce saint Apôtre dit de la Sagesse, doit aussi s'appliquer à la Piété & à la Force ; car Dieu n'en est pas moins libéral. Il est donc aisé de les avoir, puis qu'il ne faut que les demander, & pourvu qu'on les ait, qu'importe qu'on le sache.

Nous serions trop glorieux, si nous voyions clairement que nous avons de la Sagesse, & de la Force ; & c'est une des propriétés des Dons du Saint Esprit, de nous faire reconnoître ce qui nous manque, aussi-bien que de nous donner le pouvoir de produire des actes de ces mêmes dons. Ils enrichissent l'âme qui est humble ; mais ils font en même temps qu'elle appréhende de voir à découvert ce qu'elle a, parce que dès lors qu'elle le voit, il lui semble qu'elle le va perdre. C'est ce qui faisoit que le grand saint François disoit à Dieu, que s'il lui vouloit faire quelque don, qu'il le lui gardât, de peur qu'il ne le perdît. C'est un effet de la défiance de soi-même que produit la sainte humilité, qui est comme le vaisseau dans lequel Dieu met ses dons pour nous les communiquer. Celui de la Sagesse est une disposition qu'il met dans l'âme pour reconnoître le véritable bien, & pour le préférer, par une estime de raison & par la résolution d'une bonne volonté, à tout ce qui n'est bien qu'en apparence, & qui périr avec le temps. Ce don fait goûter Dieu, & tout ce qui tend à nous unir à lui ; et il fait mépriser tout le reste, non pas toujours dans le sentiment naturel, mais dans le fonds de l'âme & dans la raison éclairée & animée de la Foi. Voilà ce que c'est que ce don de Sagesse dont vous me demandez l'explication. La Piété est un don qui nous porte à honorer Dieu en toutes choses, à avoir une véritable & cordiale compassion du prochain, & à lui faire tout le bien que nous pouvons ; mais l'estime de la souffrance actuelle où vous êtes, en est un bon effet qui peut vous convaincre que la Piété rend l'homme *utile à tout* [I à Tim. ch. 4] car elle le dispose à faire tout le bien ; mais celui de la Force vous disposera à bien porter la ressemblance du Fils de Dieu dans votre état présent de souffrance, & à le glorifier en la portant, car c'est ce qui lui est propre, et en vous faisant tout surmonter pour l'amour de celui qui vous a aimé, il vous fera avoir part à la consolation de son amour & de ses secours dans cette vie mortelle que vous traînez, & à sa gloire dans l'immortelle que vous attendez.

Personne ne sera couronné qu'il n'ait légitimement combattu [II à Tim. ch. 2 ; aux Rom. ch. 8] & ceux qui doivent avoir part à sa gloire, doivent l'avoir auparavant représenté dans ses souffrances. Ce sont-là des Oracles du Saint Esprit, qui doivent beaucoup vous consoler, car Notre-Seigneur marque assez par les infirmités qu'il vous envoie, qu'il en veut faire l'accomplissement sur vous ; et les secours que je vois qu'il vous donne par les sentiments & les résolutions que vous avez dans cet état, me comblent plus que si vous me mandiez que vous avez des ravissements qui vous font goûter le Paradis sur terre. Car d'être soumis à Dieu dans les souffrances, et de s'étudier à l'honorer dans l'état où il vous met, c'est ce que nous pouvons souhaiter de plus précieux au monde & qui surpasse les révélations.

Ces infirmités vous avertissent, ce me semble, que votre pèlerinage ne durera plus long-temps ; mais consolons-nous-en, selon l'avis de saint Paul : *et d'autant plus que nous voyons le jour de notre délivrance qui s'approche* [aux Heb. ch. 10]. Ô que ce sera un grand sujet de consolation pour lors, d'avoir souffert quelque chose pour Dieu, & d'avoir été disposé à ne tenir plus ni à la vie, ni à rien de ce qui est sur la terre ! Celui-là *entrera dans le sépulcre avec abondance* [Job. ch. 3] de mérite & d'espérance, & la mémoire de la mort lui sera un sujet de consolation ! *Ô qu'elle est amère à toute extrémité, aux hommes qui se sont tranquillement reposés dans la jouissance des biens périssables* [Eccl. ch. 4] & qui se sont attachés aux satisfactions de la vie. Prenons donc courage, puisque nous touchons du bout du doigt la bienheureuse Éternité, dans laquelle *nous ne nous lasseront pas de moissonner, si nous ne nous relâchons pas en faisant le bien* [aux Galat. ch. 6 ; Ps. 125]. Si nous semons avec plus de larmes, nous moissonnerons avec plus de joie.

[II]

Mais je réponds à vos propositions & à vos difficultés.

Je ne puis approuver la conduite qui ne sait donner que de la terreur aux âmes, & qui croit qu'on doit toujours se persuader qu'on ne fait rien qui vaille. Je suis fondé pour cela en autorité & en bonnes raisons, qui ne sont que trop confirmées par les expériences que j'ai du tort que fait cette conduite. Dieu menace les Prophètes d'Israël de les punir, *parce qu'ils ont trompeusement jeté le cœur du juste dans la tristesse, qu'il n'a point eu intention de contrister* [Ezech. ch. 13 ; Isaïe. ch. 3]. Et il recommande ailleurs, *qu'on dise au juste qu'il fait bien, et qu'il recueillera le fruit de ses œuvres*. Cette autorité doit arrêter tout court nos raisonnements, car nous ne pouvons pas douter que la meilleure conduite ne soit celle qui imite Dieu même dans sa manière de parler & d'agir.

Vous me direz : Mais c'est des Justes que Dieu parle ; en suis-je du nombre ? Je réponds, qu'il n'y a jamais eu d'homme juste sur la terre qui n'ait été sujet à pécher ; en sorte que s'il falloit pour être juste, être exempt de tout péché, il n'y auroit jamais de Juste dans la conduite ordinaire de la grâce, & il faudroit pour cela une grâce aussi singulière que celle de la sainte Vierge. Quand donc l'Écriture nous parle du Juste, il faut l'entendre du Juste qui, à la rigueur, commet quelques péchés légers, mais le moins qu'il peut, & qui est ennemi de ces péchés qui mettent la division entre Dieu & l'âme.

Les Justes du temps passé, à qui s'adressent ces paroles, n'étoient pas moins hommes que ceux d'à présent, & par conséquent elles doivent être aussi favorablement entendues des uns que des autres ; mais la raison nous apprend, que c'est jouer à faire perdre courage aux faibles, de leur donner toujours de la crainte & des soupçons ; comme c'est rebuter les malades dégoûtés, de leur proposer de manger des viandes, sans leur faire entendre comment ils peuvent le faire à proportion de leur état ; & décourager l'artisan, que de lui montrer des fardeaux très-pesants qu'il faut lever de terre, sans lui proposer les adresses & les instruments dont il doit se servir pour cela.

C'est la même raison qui nous doit convaincre, que la bonne conduite doit se servir de ce qui peut donner aux âmes l'espérance de tout vaincre, & de faire toujours de mieux en mieux. Le Démon & la nature corrompue ne tâchent qu'à exagérer les difficultés de la vertu pour nous en retirer ; nous sommes déjà bien faibles, & cette faiblesse nous porte facilement au dégoût : ces ennemis de la sainteté sont comme ces espions que Moïse avoit envoyés pour découvrir la terre promise, [Nombres. ch. 13] qui décrioient au peuple d'Israël avec tant d'exagération la grandeur de ses habitants, la force de ses villes, & la difficulté de les vaincre, que ce Peuple en estimant la conquête impossible, étoit prêt de retourner en Égypte, & vouloit même lapider ceux qui entreprenoient de lui faire des remontrances. La conduite qui ne donne que des terreurs, et qui ne montre que des difficultés, fait la même chose sans y penser que font le Démon & la Nature corrompue ; au lieu que la bonne conduite doit imiter Josué & Caleb, qui avoient vu les habitants & les places de cette terre promise aussi-bien que les autres, & qui en parloient d'une manière bien différente, car ils adoucissoient tellement toutes les difficultés, & parloient des ennemis qu'ils avoient à combattre de telle manière, que leurs discours tendoient à remplir leurs auditeurs de confiance & d'espérance de tout vaincre avec le secours de Dieu. Les autres faisoient des Géants des mêmes hommes, dont ceux-ci ne faisoient que des Pygmées ; les autres faisoient des forteresses des mêmes habitations, dont ceux-ci ne parloient que comme de bourgades ouvertes ; & l'Écriture fait assez connoître, que ce peuple n'auroit pas encouru la disgrâce de Dieu, & qu'il auroit évité beaucoup de peines, s'il s'étoit gouverné selon les paroles des derniers. La bonne conduite sachant donc qu'elle a affaire à des âmes faibles, se doit servir de tout ce qui peut leur enfler le courage pour les porter au bien ; de sorte que si elle propose l'étude des vertus chrétiennes comme étant la nourriture de l'âme, elle ne doit pas se contenter d'en faire voir la sublimité & l'excellence ; mais en même temps elle doit les expliquer d'une manière raisonnable & si proportionnée à la portée humaine, qu'on soit persuadé qu'elles font très-possibles avec le secours de la grâce de Dieu. Elle évite par ce moyen d'imiter l'indiscrétion de ceux qui pressent les malades de manger, sans les aider à vaincre les répugnances qu'ils y ont.

Si elle parle des tentations & des difficultés qui se rencontrent dans le chemin de la vertu, elle doit expliquer en même temps quels sont les secours de la grâce & les moyens de s'en bien servir, & faire voir d'une manière qui soit proportionnée à la raison & au pouvoir de l'homme, qu'il ne faut que vouloir pour tout surmonter. En montrant ainsi le chemin, elle encourage à l'entreprendre ; au lieu que si elle ne faisoit que découvrir simplement la difficulté, elle feroit comme celui qui décourage l'artisan, en lui faisant voir des fardeaux qu'il faut lever, sans lui dire, qu'en se servant de rouleaux & de poulies d'une certaine manière, on les enlève & on les remue, comme si ce n'étoit que de la paille. Vous connoîtrez assez par ce que je viens de dire, ce que je souhaite que vous observiez, tant pour votre propre conduite, que pour celle des autres, afin d'éviter l'abattement de courage.

Pour ce qui regarde la ferveur, il faut vous dire que plusieurs se trompent en ceci ; ils croient qu'ils n'ont point de ferveur & qu'ils ne sont point de ces personnes ferventes dont on parle tant, à moins qu'ils ne sentent leur cœur & leur imagination fortement émues ; mais cette ferveur n'est point celle qui est à désirer & à rechercher. La bonne ferveur est celle de la raison & de la volonté, qui sont ferventes tant qu'elles sont vives & fortes dans le désir de Dieu & dans la poursuite de la vertu. La ferveur de l'imagination & la ferveur du cœur, se ressentent de la passion, & elles conduiront à l'excès, à l'inquiétude, & à l'inconstance, si on ne s'en défie, & si on ne les resserre par la mortification. N'en faites donc pas grand état, & n'estimez que la ferveur de la volonté.

Étudiez-vous à émousser l'activité de l'habitude que vous avez prise de faire des réflexions profondes sur votre état caché ; c'est-à-dire, sur celui qui ne paroît pas, & arrêtez-vous seulement à réfléchir sur l'état qui paroît par des œuvres & par des désirs volontaires ou par des négligences affectées ; c'est à dire, accompagnées de connoissance : car

c'est sur ceci seulement que se doit faire nôtre application, & le reste doit être laissé à Dieu qui connoît seul le fonds de nos cœurs.

[III. *Le Miroir de vérité*]

Vous savez que les Dames portaient autrefois un miroir de vanité à leur ceinture, qui leur servoit pour découvrir ce qui étoit mal propre sur leur tête, & pour l'ajuster à leur gré ; mais je vais vous en donner un qui est un miroir de vérité, & composé des paroles de Jésus-Christ, afin que vous ayez un grand soin de vous en servir. Il comprend en raccourci toutes les pratiques de l'Évangile, & vous y trouverez le moyen de vous tenir bien propre aux yeux de Dieu, sans qu'il soit besoin de tant chercher, ni de tant raffiner sur les pratiques de son amour, qui est aussi simple que sa source. Je vous forme ce Miroir de ces paroles du Fils de Dieu.

1. *Vous ne pouvez rien faire sans moi* [S. Jean. ch. 13].
2. *Apprenez, de moi que je suis doux & humble de cœur, & vous trouverez le repos à vos âmes ; car mon joug est suave, & mon fardeau est léger* [S. Matth. ch. 11].
3. *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimé* [S. Jean. ch. 13].
4. *Celui qui veut venir après moi, qu'il renonce à soi même, qu'il porte sa croix, & qu'il me suive* [Matth. ch. 16].
5. *Demandez & vous recevrez, cherchez & vous trouverez, frappez & on vous ouvrira* [S. Matth. ch. 7].
6. *Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit & en vérité* [S. Jean. ch. 4].
7. *Confiez-vous, votre foi vous sauvera* [S. Matth. ch. 9].
8. *Veillez & priez, de peur que vous n'entriez en tentation ; car l'esprit est prompt, mais la chair est infirme* [S. Matth. ch. 26].

Voilà le Miroir que je vous présente, disposez-vous par un désir tranquille & par la prière, à vous y bien regarder, rapportez-y souvent votre intérieur & vos actions, & il vous fera voir vos fautes & ce qui vous manque. Il fera naître en vous un véritable désir de la perfection, en vous montrant son excellence & la manière d'y parvenir. Vous n'aurez qu'à effacer avec la pénitence accompagnée de confiance & de tranquillité, les taches de votre âme qu'il vous découvrira ; & vous n'aurez besoin que d'une résolution qui soit toute composée de confiance en Dieu, pour vous orner de tout ce qui peut vous rendre plus agréable à ses yeux, car ce miroir vous le fera connoître ; mais pour vous y aider, voici un petit Examen que je vous fais sur chaque article.

Sur le premier qui dit : *Vous ne pouvez rien faire sans moi.*

Voyez si vous ne vous nourrissez point de présomption de vous-même, & si vous attendez tout de Dieu.

Si vos fautes ne vous jettent point dans l'impatience ou dans le découragement ; car l'un & l'autre sont un fruit de l'estime de soi-même.

Sur le second : *Apprenez de moi que je suis doux &c.*

Si vous ne nourrissez rien qui ressente l'arrogance dans vos pensées & dans votre conversation, ou qui vous mette dans votre estime au dessus de quelqu'un.

Si vous vous supportez doucement vous-même, & le prochain dans ses infirmités.

Sur le troisième : *Aimez vous, &c.*

Si vous aimez pour Dieu. Si vous aimez avec justice & avec égalité. Si vous aimez sans attache. Si vous aimez comme Jésus-Christ vous a aimé, en faisant du bien à ceux qui vous offensent, en attirant le prochain à Dieu par vos exemples & par vos entretiens, en le consolant, en l'excusant dans ce qui se peut, sans juger de ses actions que selon les règles de la véritable charité ; en l'assistant selon votre pouvoir.

Sur le quatrième : *Celui qui veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même.*

Si vous recevez tout ce qui vous arrive par l'ordre de la Providence, sans vouloir entrer en raisonnement avec vos sentiments ou vos répugnances.

Si votre volonté se conforme à la sienne dans tout ce qui vous fait de la peine.

Si vous n'avez pas d'attache volontaire aux créatures.

Si vous faites profit des inspirations qui vous portent à pratiquer les conseils de Jésus-Christ & les règles de votre Profession.

Remarquez ceci sur l'article de l'attache : Quelque détachement qu'il vous semble que vous ayez, il ne faut pas vous y fier ; car il n'y a que la privation qui nous fasse bien connoître ce que nous sommes. Il est aisé à la Nature de croire qu'elle ne tient à rien, tant qu'elle jouit ; mais la privation lui donne la gêne, & alors on ressent ce qu'elle répond, & c'est aussi pour lors que l'âme connoît la vérité, & qu'elle montre sa fidélité.

Sur le cinquième : *Demandez & vous recevrez.*

Regardez si vous êtes exacte à faire l'oraison. Si vous y persévérez nonobstant les aridités.

Si vous êtes attachée par volonté à votre goût spirituel, plutôt qu'à l'état où Dieu vous met.

Si vous êtes fidèle à élever souvent votre cœur à Dieu pendant la journée.

Si vous vous adressez à lui dans vos besoins, comme un enfant s'adresse à son père, & avec la confiance que mérite un tel Père.

Sur le sixième : *Les vrais adorateurs adoreront.*

Si le culte que vous rendez à Dieu est accompagné de la bonne volonté d'être entièrement à lui.

Si vous attendez tout de son esprit, & si vous lui presentez souvent le vôtre, afin qu'il le soutienne, qu'il le répare, & qu'il le remplisse.

Cette pratique nous est plus nécessaire & nous doit être plus fréquente que celle du boire & du manger ; car l'esprit humain est comme un instrument dont la pointe s'émousse facilement, & qu'il faut reporter souvent au maître ouvrier, afin qu'il le l'aiguise. Il n'y a que le *Père des esprits* qui puisse réparer & renouveler le nôtre [aux Heb. ch 12]

Si vous aspirez à imiter la vie cachée de Jésus-Christ, en ne désirant de paroître qu'aux yeux de Dieu seul, & si vous ne recherchez pas ce qui éclate aux yeux des hommes.

Sur le septième : *Confiez-vous, &c*

Si vous avez des réserves dans votre confiance.

Si vous nourrissez avec volonté de la défiance, & si vous êtes diligente à rejeter celle qui paroît malgré vous.

Sur le huitième : *Veillez, &c.*

Si vous usez d'une charitable circonspection envers vous-même & envers le prochain.

Si vous ne lui donnez pas où a vous même des sujets de tentation ou de peine, par quelque action d'amour propre ou par quelque singularité.

Si vous recourez promptement à Dieu dans la tentation.

Voilà à quoi il faut vous appliquer le reste de votre vie, & vous appellerez ainsi votre marche, qui a été indiscrètement tracassante sur son intérieur & dans ses propres vues ; vous la appellerez, dis-je, aux pieds de Jésus-Christ avec Marie, pour bien vaquer à l'*Unique nécessaire* [S. Luc ch. 10], dont toute la bonne méthode se trouve dans le Miroir que je vous présente.

Regardez tout le reste des états sensibles où vous vous trouverez, comme le temps qui se change à chaque moment, & ne vous en mettez pas plus en peine, autant que vous le pourrez.

Supportez le ténébreux & l'orageux avec patience, recevez le lumineux avec humilité, & sans attache, & adorez celui qui le dispose comme il lui plaît.

Pour ces illusions de la vie spirituelle dont la crainte vous inquiète, &c. Quittez ce qui vous l'a fait naître, car il ne vous est aucunement utile. Tenez-vous simplement à cette parole de Jésus-Christ ; quand vous aurez fait de bonne foi ce que vous pourrez pour le mieux, *estimez-vous une servante inutile* [S. Luc, ch. 17]. Notre-Seigneur vous fera connoître par lui-même & par les ressorts de sa conduite intérieure, les défauts cachés de vos actions autant qu'il lui plaira & qu'il vous sera convenable ; vous l'apprendrez avec plus d'utilité & plus de discrétion par son moyen dans son école de pratique, que par ces recherches anticipées & subtiles qui vous ont mis en alarme.

Reconnoissez volontiers la vérité de votre rien quand elle paroît à vos yeux ; mais cependant faites comme les soldats qui combattent dans la nuit, sans savoir combien ils en tuent, ni ceux qu'ils blessent ; frappez de même sur votre amour propre & sur vos passions, en attendant que le beau jour de l'Éternité soit venu, pour connoître à découvert ce que vous aurez détruit pour Dieu dans la nuit de cette vie.

Ne vous faites point d'autre Mystère, & ne comptez pour illusion que ce que vous connoîtrez clairement être dans vos résolutions & dans vos actions, parce que tout le reste ne vous rendra pas criminelle, ni moins fidèle à la poursuite de la perfection, tant que vous ne nourrirez point de présomption, que vous ne vous gouvernerez pas par vos propres vues, que vous laisserez à Dieu, seul la connoissance de ce que valent vos actions devant lui, & que vous demeurerez persuadée que les actions humaines, pour bonnes qu'elles paroissent, ont souvent du mélange caché, qu'il n'appartient qu'à la pureté de Dieu de voir & de nous faire corriger par sa conduite intérieure qui nous les découvre.

[IV]

Pour ce qui regarde le reste des difficultés que vous me proposez, il faut vous dire que l'esprit humain est fort amateur de la nouveauté ; & quand elle lui paroît sous le voile de ce qui est plus relevé & plus rigoureux, il s'y porte avec ardeur ; mais il lui arrive souvent la même chose qu'au voyageur, qui a quitté le grand chemin frayé, pour prendre un sentier qu'il découvre à travers champ, dans l'espérance d'abrégier son chemin, & d'avancer beaucoup en peu de temps ; mais qui l'ayant pris, se trouve trompé, parce qu'il n'a point découvert un marais où il aboutit, qui l'engage à se mettre en danger d'y demeurer arrêté, ou à revenir sur ses pas ; & il apprend à ses dépens la faute qu'il a faite en prenant le change : Je vous laisse à faire l'application de cette comparaison, car l'expérience vous l'a assez apprise.

Ne méprisez rien, mais pour bien éviter d'être ainsi trompée, tenez-vous-en aux instructions que vous ont donné les Livres des trois saints Personnages qui ont servi d'éducation à votre jeunesse spirituelle ; de saint François de Sales, de Rodriguez, & de Grenade. Les enfants qui changent souvent de nourrice ne viennent pas si bien que ceux qui n'en ont qu'une.

Vous voyez dans les peines de *N.* qui me font compassion, ce que coûte aux bonnes âmes la curiosité de vouloir

goûter de tant de choses différentes, & de vouloir marcher par tant de chemins que l'esprit humain a formés dans la vie spirituelle.

Les chemins nouveaux paroissent beaux aux jeunes, âmes, & elles s'y engagent facilement ; mais elles ressentent bien tôt la punition de leur indiscretion par les peines d'esprit & les découragements où elles tombent. Il faut les consoler & leur donner un grand conseil pour les ramener à la paix, qui est d'effacer promptement de leur esprit les idées de tous ces divers sentiers, d'oublier tout le passé & de recommencer tout de nouveau en revenant à la haute simplicité de l'Evangile, pour y marcher simplement, en suivant celui qui *est la voie, la vérité & la vie* [S. Jean. ch. 14].

Considérons comment il a parlé, & comment il a agi ; parlons de même & agissons de même ; sans entrer dans tant de mystères que l'esprit humain s'est formé à lui-même, qu'on peut appeler à bon droit, des mystères de rien. Contentons-nous de marcher pas à pas sur cette voie céleste, en mettant les pieds sur les vestiges que Jésus-Christ y a imprimé, & laissons derrière nous les sollicitudes, les vues trop étendues & les subtilités. En marchant nous apprendrons à marcher.

Nous voyons souvent des voyageurs qui s'empressent de demander les chemins à diverses personnes, & qui se chargent la mémoire des tours & des détours de leur route, mais quand ils ont marché une lieue ou deux, la rencontre de plusieurs chemins qui partent l'un dans l'autre, les arrête de même que s'ils n'avoient rien demandé. Il en arrive autant à ces âmes ferventes, qui n'ont jamais assez demandé d'avis spirituels, ce leur semble, & qui croient que ce leur est un grand avantage d'en prendre de toutes les manières & des plus nouveaux. Cela ne sert qu'à les mettre entre une douzaine de chemins, sans savoir lequel prendre. Attachons-nous à suivre notre voie céleste dans la pratique simple de ses conseils évangéliques, nous n'aurons pas besoin de tant demander les chemins, & nous parviendrons jusqu'à *comprendre avec tous les Saints, quelle est la longueur, la largeur, la hauteur & la profondeur* [aux Eph. ch. 3] de son amour ; ce sera elle-même qui nous conduira, & qui nous le fera comprendre par ses leçons intérieures, qui sont lumineuses & secrètes, sans qu'il soit besoin pour cela que nous ayons recours à tant de différents avis & à des spéculations subtiles qui travaillent comme pour tirer la quintessence de la dévotion, & comme pour faire l'anatomie de l'état intérieur de l'âme. Ces subtilités ne servent souvent qu'à jeter l'esprit dans l'erreur, la volonté dans des occupations intérieures fort vides de réalité & la conscience dans des labyrinthes.

En marchant ainsi simplement sur cette voie céleste, nous connoissons quelle est *cette volonté de Dieu*, que l'Apôtre [aux Rom. ch. 12] appelle *bonne*, dans la pratique exacte des Commandements ; ce que vaut *celle de son bon plaisir*, dans la pratique des conseils de l'Evangile ; & l'excellence de celle qu'il appelle *parfaite* dans l'entier renoncement à nous même ; sans qu'il soit besoin de trop subtiliser dans le discernement de la volonté de Dieu.

Les Règles de cette adorable volonté nous sont marquées dans l'Evangile, & le plus assuré est de ne les pas chercher ailleurs, de peur de s'égarer dans ses propres pensées. J'en ai vu plusieurs, qui en suivant en ceci la subtilité de leur spéculation, ont souvent perdu de vue ces grandes Règles, & qui en voulant chercher la volonté de Dieu par essence, ont fait bien des fautes contre les conseils les plus communs de l'Evangile. Ils étoient même dans l'habitude de les transgresser sans le connoître pour s'être trop voulu séparer de la matière & de l'humain, sans considérer que Jésus-Christ nous a enseigné à l'accomplir fortement & suavement sur l'un & sur l'autre. On outrepassa donc la volonté de Dieu en l'allant chercher trop loin ; & en l'outrepassant on ne l'accomplit point. Il est constant que l'esprit humain est curieux de spéculations nouvelles & relevées à son goût, & qu'il s'en entretient volontiers sur le chemin ; mais il n'est pas question de tant s'entretenir, il faut marcher. L'un vaut bien mieux que l'autre ; c'est pourquoi la mortification lui est bien nécessaire sur ce sujet, qui lui répond tout court sur cette curiosité, ce n'est ni à droite ni à gauche, marchez devant vous ; & qui le réduit à la simplicité du grand chemin de l'Evangile. C'est aussi le moyen de le délivrer de beaucoup de faux pas & de lassitudes inutiles, de le rendre ferme & tranquille, & de le faire avancer beaucoup en peu de temps.

Souvenez-vous que la discrétion est la mère & la directrice des vertus ; qu'elle s'apprend par une fidèle obéissance & par une véritable soumission à la conduite de Dieu, & que pour avancer sagement dans la vertu, il faut reconnoître qu'il y a autant de différence entre connoître & pratiquer, qu'il y en a entre mesurer un chemin avec les yeux & le mesurer avec les pieds. L'un est bien-tôt fait ; mais l'autre ne se fait qu'avec le temps, le travail & la patience. Cette comparaison vous apprendra comment il faut considérer les vues de l'esprit & les réduire en pratique.

Convenons donc ensemble pour conclusion, que l'Evangile ne se sert pas de tant de subtilités pour nous exprimer ses vérités, & qu'il n'est question que de pratique pour l'accomplir. Examinons nôtre volonté & nos actions, & si nous y trouvons quelque chose qui ait du rapport avec ce que nous montre le miroir que je vous ai donné, consolons-nous-en humblement, en nous confiant que celui à qui la gloire de tout appartient, nous secourra toujours pour monter les degrés de son amour & condamnons-nous, humilions-nous, corrigeons-nous de tout ce que nous trouverons dans nous qui y est opposé.

Voilà en quoi connue la véritable vie spirituelle, à mon sens, & non pas dans des spéculations subtiles ; ni dans des anatomies d'états intérieurs.

Dieu nous soit en toutes choses & je suis en lui &c.

**Sur le véritable Amour
& réponses à diverses questions**

à une religieuse

Ma chère sœur,

Je vous souhaite le même bonheur que reçut l'épouse du Cantique, lors que l'Époux *la fit entrer dans le cellier de vin, & qu'il rangea en elle la Charité* [Cantique. ch. 2]. Vous y connoîtrez cette Charité mieux que nous ne pouvons l'expliquer, & vous y verrez des mystères qui vous seront autant agréables que la découverte de Jésus-Christ le fut aux disciples d'Emmaüs, lorsqu'il leur rompit le pain.

Nous trouverons dans ces mêmes Disciples de quoi nous aider à vous expliquer la question que vous me faites touchant l'Amour. *Comment est-il possible d'aimer véritablement, pendant qu'on sent de l'aversion contre le prochain, ou qu'on a des répugnances qui engagent à se faire violence pour ne pas les suivre, puis que le propre de l'amour est de remplir le cœur de suavité pour la chose aimée, & de n'être jamais contraint ?* Ces Disciples n'avoient-ils pas perdu toute espérance ? Oui, sans doute, & tout autre que Jésus qui eût entrepris de les y faire rentrer, n'en seroit jamais venu à bout. Mais en s'entretenant avec ce bon pèlerin, ils avoient dans le cœur un sentiment intime qui y demeurait comme un feu caché sous la cendre, sans toutefois qu'ils sussent pour lors ce que c'étoit. Le souvenir de la mort outrageuse de leur Maître les tenoit plongé dans la tristesse, & ils ne connurent que c'étoit ce feu caché, que lors que Jésus leur eut ouvert les yeux pour le reconnoître. [S. Luc. ch. 14].

La même chose arrive souvent à l'âme qui veut aimer Dieu pour lui-même, & le prochain pour Dieu ; les contradictions & les grossièretés de la nature lui causent de la tristesse & de la douleur. Elle ressent néanmoins dans son fonds un désir d'accomplir ce que Dieu veut d'elle, & sa douleur ne vient que de ne point voir l'amour qu'elle a pour Dieu, que cette tristesse & ces contradictions lui cachent.

Il lui semble que l'amour de Jésus est demeuré mort en Jérusalem, après y avoir été crucifié par les répugnances de la nature ; mais c'est à lui même qu'elle parle sans le connoître ; car c'est sa grâce qui produit & qui nourrit dans son fonds la flamme de ce bon désir, & il reconnoîtra son auteur quand le pain sera rompu devant elle, comme ces Disciples reconnurent leur bon Maître.

Il faut donc savoir qu'il y a dans nous deux amours qui sont bien différents l'un de l'autre, l'amour naturel de l'homme animal, & l'amour de l'âme raisonnable. Le premier n'est pas sans sensible ; car il ne se forme que sur la convenance qu'il rencontre dans l'objet sensible ; mais il ne dure qu'autant que cette convenance continue : & si l'objet se change, ou que la fantaisie se tourne, ou que le dégoût survienne, il se change aussi ; & c'est d'où vient que cet amour est si faible, si inconstant, & si peu étendu : car à le bien prendre, il n'aime que lui-même & que pour lui-même.

L'amour de l'âme est un amour de raison, de volonté & de liberté, qui peut subsister sans le sensible.

Prenons-en un exemple tout commun dans un homme qui estime sa santé comme il doit, & qui veut la conserver. Il aime le bon vin & le melon, on lui en présente, & il ne tient qu'à lui d'en manger : toute son inclination naturelle s'y porte avec appétit, & avec une espèce d'amour sensible, comme sur un objet qui lui convient & qui lui est agréable : Quand il se surmonte & qu'il s'en abstient, il s'aime lui-même en se faisant cette violence, mais c'est d'une manière qui n'est pas sensible à la nature. Il ne laisse donc pas d'aimer sans sensible ; mais c'est d'un amour de raison, de volonté, & de liberté, par lequel il empêche même les actes de l'amour sensible. Lequel de ces deux amours estimerons nous le plus dans cette rencontre ? Ne sera-ce pas celui de la raison qui surmonte ainsi l'amour sensible, & qui n'en est pas dépendant ? Oui, sans contredit ; mais pour soutenir cet amour de raison, il faut recourir promptement à l'amour surnaturel ; car il en est l'appui aussi-bien qu'il en est la source. C'est lui qui ramène tout au principe, & qui influe dans notre amour la persévérance & la force, aussi-bien que la vérité ; & cet amour surnaturel est répandu dans lame par le saint Esprit, qui y forme une sainte habitude de charité, & qui la nourrit de sa grâce [aux Rom. ch. 5].

Remarquez bien que ce n'est pas à l'amour de l'homme animal que s'unit cette divine flamme de l'amour surnaturel ; mais à l'amour raisonnable qu'il change en spirituel, & qu'il élève de plus en plus dans le surnaturel, en lui faisant perdre de vue la raison, pour ne regarder que Dieu, comme l'unique bien & le digne objet de notre amour, qui mérite seul d'être aimé pour lui-même, sans que pas une créature puisse prétendre d'être aimée avec justice que par rapport à lui.

Si l'amour purement raisonnable mène l'âme jusqu'à renoncer à l'amour sensible, jusqu'où celui-ci nous peut-il mener ? Et si ce premier ne laisse pas d'être amour, quoique le sensible en soit rejeté, l'amour surnaturel ne subsistera-t-il pas encore mieux sans le sensible, puis qu'il a Dieu pour objet, qui surpasse tout le sensible, & qui est bien au dessus du sensible.

Ce n'est pas que l'amour surnaturel n'ait un sentiment très-suave, qu'il répand dans l'âme, & qui surpasse de beaucoup la grossièreté du sentiment de l'homme animal. Ce n'est pas même que ce sentiment ne se communique quelquefois aux affections de l'homme animal ; mais c'est seulement quand il plaît au souverain Maître de la charité, & autant qu'il lui plaît.

Je me servirai d'un exemple, pour tâcher de vous expliquer le mieux que je pourrai comment se fait cette communication. Le Maître de musique qui ne veut pas qu'on entende son concert, se retire dans un lieu secret, il fait fermer les portes & les fenêtres, & par ce moyen il empêche que l'harmonie de sa pièce ne soit entendue par d'autres. Lors qu'il lui plaît d'en faire part à ceux qui sont dans un appartement voisin, il fait ouvrir une porte qui y a correspondance, & le son des voix parvient agréablement jusqu'à leurs oreilles ; quand il veut être entendu par les valets, il fait ouvrir une autre porte qui donne sur la cour, où ses valets font grand bruit ; mais dès qu'ils entendent la mélodie du chant & le bel accord des parties, ils le taisent tout d'un coup, jusqu'à ce que cette porte étant refermée, & cet agréable chant étant cessé pour eux, ils recommencent leur bruit à l'ordinaire. Voilà, chère âme, un crayon grossier de la communication de la Charité & de ses diverses manières de se faire ressentir. Elle veut souvent faire son concert si secrètement, qu'il n'y ait que Dieu & les Anges qui l'entendent ; & quoi que ce soit dans l'âme qu'il se fasse, cette âme est comme à la porte sans rien entendre, car tout est fermé pour elle. Quand il plaît à la Charité que l'âme y ait part, elle ouvre la porte qui fait passer jusqu'à son sentiment spirituel la suavité du concert qu'elle entend pour lors avec une grande & forte consolation, mais le bruit de la basse-cour ne laisse pas de l'importuner, & il faut qu'elle souffre avec patience que son contentement soit interrompu par les impertinences de ces domestiques.

Quelquefois il arrive que la Charité en veut faire part à la partie inférieure, comme elle fit à David, qui disoit alors, *Que son cœur & sa chair s'étoient réjoui au Dieu vivant, & que tous ses os étoient prêts de dire : Seigneur, qui y a-t-il de semblable à vous ?* [Ps. 83]. Et pour lors elle ouvre toutes les portes, & la mélodie, de son chant s'étend jusques à cette partie inférieure qui est comme la basse-cour où tous les valets charmés de ce concert se taisent & demeurent dans le silence. L'âme voit un repos dans son petit monde qui lui semble bien doux ; mais cela ne dure guère : car les portes étant refermées & le concert n'étant plus ouï des valets, ils recommencent leur bruit à l'ordinaire, & elle se voit remise dans le travail, & dans la même nécessité de supporter leur grossièreté où elle étoit auparavant. C'est assez, si elle a de reste de cet état de consolation plus de détachements des créatures, plus de force & d'empire sur ses inclinations & plus de résolution d'aimer Dieu, plus par œuvres que par sentiments ; car ce n'est que pour cela que la consolation lui a été donnée. Voilà la manière dont Dieu se sert pour faire passer la Charité jusqu'au sentiment, que je vous exprime grossièrement.

Il y a bien de la différence entre aimer par sentiment & aimer par effet. Le premier est une marque d'amour, qui est quelquefois fausse ; mais le second est une preuve qui ne peut pas tromper. Le premier se termine souvent à une simple complaisance, qui montre que celui qui aimoit ainsi, n'aimoit que lui-même ; mais le second montre que l'amour sort de lui-même pour se communiquer à la chose aimée ; & c'est en quoi il est véritable : car aimer, n'est rien autre chose, *que vouloir & faire du bien*.

L'amour naturel de l'homme animal est fort sujet à en demeurer à cette complaisance, & à être faux. Il dit simplement : J'aime parce que cette chose me plaît beaucoup.

Le raisonnable est plus ferme & trompe moins, il dit : Je veux par ma liberté aimer par effet, quoique je ne ressente pas le sensible de la passion qui s'appelle amour.

Mais l'amour surnaturel regarde un bien & une cause qui ne peut pas changer, qui est Dieu. Il vient de lui comme un ruisseau de sa source, & en le regardant comme le principe où il veut tout rapporter. Il dit : je veux aimer Dieu par effet dans toutes choses, & immoler à son amour toutes mes affections sensibles & mes répugnances. Après cela il ne considère plus le sensible, ni dans lui-même, ni dans le prochain ; mais il va droit à Dieu pour connoître ce qu'il demande de lui dans les occasions qui se présentent, & pour l'accomplir sans avoir égard au sentiment.

Voilà quel est l'amour surnaturel, qui s'appelle ainsi, non seulement à cause qu'il procède d'un principe surnaturel, mais aussi parce qu'il nous attire à aimer d'une manière toute autre que ne nous l'enseignent l'inclination & la raison du vieil homme, qui ne le portent à aimer par effet, que lors qu'il rencontre dans l'objet sa satisfaction, ou son plaisir sensible. Cette vieille façon d'aimer est toute pleine d'erreurs & de dérèglements, & n'est qu'un pur amour propre ; mais Jésus-Christ l'a détruit avec tous ses usages, en nous apprenant dans son Commandement nouveau à *aimer comme il nous a aimé* [S. Jean. ch. 13] c'est à dire, à vouloir du bien & à faire du bien au prochain, selon Dieu, sans avoir aucun égard à nos satisfactions ou à nos répugnances.

Chacun avoue que l'amour effectif vaut bien mieux que l'affectif, & ainsi il est aisé de comprendre que l'amour d'une volonté efficace qui fait le bien par le mouvement de sa liberté, est bien plus précieux que le sensible. C'est ce premier amour qui fait les grands sacrifices à Dieu, & qui donne les grands secours au prochain, car n'ayant aucun égard à ses satisfactions ni à ses répugnances, il les immole au véritable amour : Mais l'amour affectif reçoit plutôt qu'il ne donne, car la douceur de son sentiment surpasse souvent ce qu'il donne.

J'appelle cet amour effectif amour de raison, de volonté & de liberté, car s'il y a de la contrainte, elle n'est que dans le sentiment de la nature : Et c'est pour lors que l'âme fait un plus grand acte de sa liberté, quand elle fait choix de faire du bien au prochain, nonobstant les répugnances de la nature. La liberté de l'âme l'emporte sur la liberté des sens, & l'amour y devient d'autant plus pur, qu'il est plus éloigné de sa satisfaction & des créatures. Aimer par effet jusques dans la privation du sentiment & dans les répugnances, c'est aimer fortement, & en la manière que Job eseroit en Dieu lors qu'il disoit : *Quand même Dieu ma devoit tuer, je ne cesserois point d'espérer en Lui* [Job. ch. 13]. En appliquant tout ceci au fait que vous me proposez touchant ces répugnances qui se sentent contre le prochain, toutes vos difficultés doivent s'évanouir. Tant que l'âme demeure ferme dans la volonté de ne pas suivre la pente de l'aversion qu'elle sent dans la nature, & de faire du bien au prochain, selon les intentions de Dieu, & pour lui plaire, *elle aime véritablement*, parce qu'elle aime par effet, et c'est déjà un effet de cet amour que de renoncer à l'aversion qu'elle ressent ; *Elle aime purement* car elle a seulement Dieu pour objet ; & *elle aime généreusement*, car elle veut faire du bien pour le mal qu'on

lui a fait, ou qui paroît tel au goût de son sentiment naturel.

Chacun peut avoir cet amour, & tous les hommes doivent le pratiquer, car c'est une dépendance de l'amour de Dieu, qui y a un rapport nécessaire. Si nous refusons de le faire, non seulement nous n'aimerons pas bien le prochain, mais même nous n'aimerons pas Dieu comme nous le devons ; car l'amour du prochain est inséparable de l'amour de Dieu : *Et celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, ne peut aimer Dieu qu'il ne voit pas*. [Epit. S. Jean. ch. 4]. Toutes ces difficultés ne viennent que de ce qu'au lieu de regarder le prochain de l'œil de l'homme spirituel, nous le regardons de celui de l'homme animal, qui cherche par tout ce qui convient à son sentiment naturel, & qui se trouble ou qui se rebute, quand il ne sent pas le chatouillement de sa complaisance. Si nous le regardons de l'œil de notre homme spirituel, nous verrons que ce n'est pas pour lui-même, mais que c'est seulement en Dieu & pour Dieu qu'il doit être aimé ; & Dieu étant toujours aimable par tout, nous avouerons que nous devons, & que nous pouvons toujours aimer le prochain, tel qu'il puisse être ; si ce n'est d'un amour sensible, ce sera de celui de raison, de volonté & de liberté, animé du surnaturel ; que nous pouvons appeler l'*Unique Amour Effectif* ; envers Dieu, parce qu'il est relatif à son amour ; envers nous-mêmes, parce qu'il a le prix du véritable amour, qui fait toute notre richesse, & qui ne ressemble pas aux faux diamants, comme fait souvent l'amour sensible ; & envers, le prochain car il lui fait du bien avec persévérance. Cette question étoit celle qui demandent le plus d'explication, mais nous viderons les autres en peu de mots.

Question II : *Quand on craint qu'il y ait du péché dans quelque petite chose, quoi qu'on ne le croie pas, ne vaudrait il pas mieux s'en abstenir pour plus grande sûreté ?*

L'âme qui veut être à Dieu, doit s'instruire une bonne fois des vérités morales, & ensuite se tenir ferme aux instructions qu'elle aura reçues, sans écouter les craintes qui se forment sur les vues de son imagination : car une âme tendre qui s'arrêteroit sur chacune de ces vues & de ces craintes, sous prétexte d'une plus grande exactitude, seroit toujours dans l'inquiétude, & dans l'état de ceux dont parle David, *qui tremblent de peur où il n'y a point sujet de craindre*. [Ps. 13.]

Ce ne sera donc pas étouffer les avertissements de la conscience, que de passer par dessus ces craintes mal fondées, sans en faire état, mais ce sera éviter une blessure que la timidité & le scrupule feroient, qui arrêteroit notre progrès dans la vertu par une fatigue fort inutile. Le trop de subtilité dans les réflexions qui se font sur les défauts, fait quelquefois plus de tort à l'âme désireuse de la perfection, que ne feroient les défauts qu'elle veut éviter.

Retenez donc bien ceci : Marchez à Dieu de bon cœur & de bonne foi avec plus de simplicité que de subtilité. Dans les doutes raisonnables qui vous viendront sur quelque sujet considérable, demandez avis avant que de rien faire ; mais pour le reste où vous ne voyez rien d'opposé aux instructions qu'on vous a données, allez votre chemin avec l'intention résolue de plaire à Dieu, sans écouter vos craintes ; car si vous y prêtiez une fois l'oreille, ce ne seroit jamais fait. Il y a des âmes qui ont des vues présentes, & qui pénètrent jusques dans leurs moindres actions, dont la cause vient en partie de la vivacité de leur esprit, mais la principale vient de l'habitude qu'elles ont de s'en servir trop subtilement. Elles sont dans des inquiétudes continuelles, & dans des remords de conscience qui les pressent incessamment, parce qu'elles ont fait les fautes qui leur échappent, avec vue de ne les pas faire. Ce qu'on peut leur dire pour les ramener à la paix, c'est de leur faire entendre que la subtilité de leurs vues n'est pas capable de les rendre impeccables, & que puis que Dieu a permis que les hommes fussent pécheurs toute leur vie de certains péchés, sans lesquels la misère humaine ne peut pas vivre sur la terre, ainsi que dit S. Augustin, leurs vues ne les rendent pas plus coupables dans ces fautes, & dans quelques péchés d'infirmités où elles tombent, que si elles n'avoient pas ces vues. Mais un très bon conseil pour elles, c'est de s'étudier à émousser plutôt la pointe de cette vivacité d'esprit que de l'aiguiser encore par des applications & par des vues trop subtiles. Il faut se garder des extrémités ; car si elles ne perdent les esprits, elles les gâtent après les avoir jeté dans la gêne.

J'appelle des esprits gâtés qui se poussent eux-même à bout dans toutes leurs vues, qui n'ont plus que de la contrainte, sans pouvoir se servir de la liberté, qui ne peuvent garder de milieu ni de discrétion, & à qui les conseils ne peuvent plus profiter. C'est de cela même que nous veut détourner le Sage, quand il dit *Ne soyez pas trop juste, & ne soyez pas plus fort qu'il n'est nécessaire de peur que vous n'en deveniez stupides*. [Eccl. ch. 7]. Préparons-nous des degrés dans nos cœurs en marchant doucement par la vallée des larmes, selon le conseil de David [Ps. 83], plutôt que de nous engager à descendre, après nous être élevés à des extrémités. Cette parole de David est tout à fait suave, & nous montre que le dessein de Dieu est de nous faire monter par degrés du moins au plus, jusques à ce que nous soyons parvenus au point où son amour nous veut avoir. C'est dans la vallée, & dans la vallée des larmes que se font ces degrés d'avancement : cela nous signifie que c'est par l'humilité du cœur qu'ils se préparent, & avec des gémissements répandus sur les faiblesses & sur ses fautes, qui n'empêchent pas l'âme de monter par ces degrés, pourvu que les unes la tiennent dans la douceur & dans l'humilité ; & qu'elle s'applique à corriger les autres le mieux qu'elle pourra.

Question III : *Y a t il du péché véniel sans volonté ?*

Non, mais il faut distinguer une volonté agissante d'avec une volonté négligente. Or dans les péchés véniels que nous appelons d'infirmité, si la volonté n'a pas agi avec délibération, elle a négligé quelque chose, & c'est assez pour commettre de ces péchés, où le Sage dit : *Que le juste tombe sept fois le jours* [Prov. ch. 14] & qui peuvent se réparer abondamment par l'humilité. Si on y tombe souvent sans le savoir, dit S. François de Sales, on s'en relevé aussi souvent sans le savoir.

Question IV : *S'il suffit d'aspirer & de soupirer après les pratiques de perfection qui mortifient le plus les sens sans faire effort pour les pratiquer, quand Dieu en donne la vue, quoi qu'on ne se sente pas le courage de les embrasser, d'où il arrive qu'on sent une peine de ce qu'on n'a pas été fidèle à l'inspiration ?*

Il n'y a rien de plus nécessaire dans la vie spirituelle, que de bien écouter les inspirations, & de les mettre en pratique ; car l'inspiration est proprement l'avertissement intérieur qui nous porte au bien ; mais il n'y a rien aussi où la droite instruction & la direction soient plus nécessaires, parce que sous des idées de l'inspiration mal comprises, plusieurs âmes passent à des extrémités indiscretes, & elles se trouvent renfermées dans un labyrinthe d'inquiétudes & de peines. Pour éviter donc ces écueils, marchez par la voie que je vais vous marquer ; & l'expérience que la fidélité vous donnera, vous fera connoître qu'elle est plus sûre qu'aucune autre, pour bien profiter des véritables inspirations.

Les grandes inspirations générales & assurées sont celles qui nous portent à pratiquer de mieux en mieux les conseils Évangéliques, & les règles de nôtre profession. C'est à celles-là, chère âme, que je vous renvoie pour les recevoir, pour les suivre, & pour vous y tenir ; car si une fois vous ouvriez la porte à compter pour inspirations de Dieu toutes les vues du bien qui vous pourraient venir, tout le bien possible vous passeroit par l'esprit, vous croiriez le devoir faire, & vous seriez toujours dans l'inquiétude d'être coupable d'infidélité à l'inspiration. Dites-vous à vous-même pour vous apaiser : que tout ce qu'il y a à faire dans une grande maison ne se fait pas par un même valet, & que c'est assez que l'un fasse bien une chose pendant qu'un autre en fait une autre.

Les personnes libres qui sont au siècle ont plus besoin d'être attentives au discernement des inspirations particulières, que celles qui sont engagées par vœu au service de Dieu ; car celles-ci ont un état & des règles, qui leur marquent assez quelles doivent être leurs occupations ; mais les autres demeurant maîtresses de leur volonté ; elles ont beaucoup de temps & d'actions qui dépendent de leur liberté & de leur choix. Il est néanmoins fort à propos qu'elles se fassent une fois comme une règle des actions ordinaires qu'elles doivent faire pour employer leur vie selon Dieu ; mais qu'elles ne suivent pas la ferveur de leur zèle dans les choses extraordinaires, sans le conseil d'un prudent Directeur : car il leur est tellement nécessaire, que si elles ne prennent bon conseil, elles passeront souvent à des extrémités qu'il faudra quitter, à des inconstances, & à des indiscretions : en un mot, elles se tueront, comme dit le Proverbe, pour ne pas faire grande chose qui vaille. Observez donc ces deux règles en matière d'inspirations.

1. Il n'y a rien dans les inspirations qui soit assuré d'une certitude de foi, c'est à dire, qui ne soit pas sujet à erreur, que ce qui nous porte à la pratique des conseils Évangéliques, & des devoirs de nôtre profession. Tout le reste peut paroître humainement à l'esprit, sans que nous puissions connoître avec certitude que ce soit une impression surnaturelle que Dieu fasse dans nous, à dessein d'en tirer l'exécution, à moins que d'avoir une révélation. Ce que nous pouvons donc dire d'assuré, & qui suffit, c'est qu'après avoir pris conseil, & soumis nôtre jugement, nous pouvons faire la chose que nous croyons de bonne foi nous être inspirée, & nous assurer qu'en la faisant nous plairons à Dieu. Car nous feront avec intention de lui plaire une action qui a une matière de vertu, & qu'il a mise à nôtre liberté. Voilà où il s'en faut tenir, car ces autres certitudes qu'on veut quelquefois chercher, & établir en des choses particulières, ne sont appuyées d'aucune autorité de l'Écriture, qui nous dit au contraire, que tout est incertain sous le Soleil [Eccl. ch. 9] ; mais elles sont accompagnées assez souvent d'une présomption secrète, & sont suivies presque toujours de quelque erreur, ou de quelque aveuglement qui est précédé de grandes inquiétudes.

2. Il faut toujours se souvenir que le bon fruit croît avec patience, & qu'on n'atteint d'un bout à l'autre qu'en marchant pas à pas, qu'il faut agir fortement dans l'exécution, mais suavement dans la manière.

Voilà tout ce qui demande réponse, ce me semble, dans votre lettre. Je prie Dieu qu'il vous tire après Lui dans la charité, jusqu'à ce qu'il vous ait mise dans la liberté de la Gloire.

Recommandez lui mon âme, comme étant, &c

sur la mortification

à une personne séculière

[I. nécessité de la mortification]

La mortification est autant nécessaire pour réparer l'Image de Dieu dans l'homme, & pour la conserver, que le ciseau l'est au Sculpteur pour faire une statue.

Sans Mortification l'homme demeurera animal, & le deviendra de plus en plus, jusques à ce qu'il soit du nombre de ceux dont parle David [Ps. 48] *qui sont comparés avec justice aux animaux insensés, & qui sont devenus semblables à eux*. La nécessité de la mortification ne regarde pas seulement les Chrétiens, mais tous les hommes même, auxquels la raison ne servira que d'un moyen pour surpasser toutes les bêtes en fureur & en excès, & pour forger des maux inventés par une malice qui est capable de mettre la douleur & la misère partout, si la mortification ne range les puissances de cette raison. Quels crimes, quels désordres n'est pas capable d'inventer la malice raisonnée ? Chacun doit savoir qu'il y a beaucoup à détruire dans l'homme, non seulement dans les sentiments & dans les inclinations de son corps, mais aussi dans son esprit & dans sa raison : car l'expérience l'apprend assez. Comment le détruire si on n'y applique l'instrument de la Mortification ?

Ce n'est ni pour une fois, ni pour un temps, c'est pour toute la vie, sans qu'on sache sur quelle chose il sera nécessaire d'appliquer la mortification, au moment prochain, à l'heure prochaine, c'est pourquoi il la faut avoir incessamment à la main, pour l'appliquer sur ce qui se présentera, comme le soldat qui est en sentinelle à ses armes toutes prêtes à tirer sur l'ennemi qui paroîtra. Il faut donc apprendre par l'exercice, à manier adroitement cette mortification, afin de s'en servir avec facilité.

La terre te produira toujours des épines & des chardons, dit Dieu à Adam [Gen. ch. 3]. Cela s'entend bien plus du cœur de l'homme, que de la terre qu'il foule aux pieds, & il faut prendre deux égales résolutions sur l'état malheureux de ce cœur ; l'une, d'y voir paroître ces épines & ces chardons, sans s'étonner davantage que le jardinier, qui voit toujours la terre repousser de mauvaises herbes, car c'est une sentence prononcée qui porte sa peine sans appel, sans exemption, & sans exception ; & l'autre, d'y appliquer le fer de la mortification pour interrompre l'accroissement de ces épines, comme le jardinier diligent applique le sarcloir pour extirper ces herbes dès qu'elles paroissent.

La nécessité de la mortification nous est marquée partout dans les Saintes Écritures. Dès le commencement du monde Dieu dit : *ton appétit sera réduit sous toi, & tu t'en rendras toujours le maître ; que si tu ne le fais, le péché te saisira incontinent* [Gen. ch. 4]. Voilà une nécessité exprimée, qui n'a ni exception, ni interruption, à laquelle David satisfaisoit fidèlement, car il disoit à Dieu : *nous sommes toute la journée dans la mortification à cause de vous* [Ps. 13]. Et il pratiquoit ce qu'il disoit.

Mortifiez, vos membres qui rampent sur la terre, dit saint Paul [Colos. ch. 3]. *Retranchez & abstenez vous d'écouter & de suivre ces désirs charnels, qui sont toujours en armes contre l'âme* [I Epit. de saint Pierre. ch. 2]. *La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit ; & l'esprit en a de contraires à ceux de la chair* [aux Galat. ch. 5]. Les aversions & les prises qu'ils ont ensemble sont cause que vous ne faites point toutes les choses que vous voudriez.

L'esprit a des désirs contraires à ceux de la chair. Qu'est-ce que cela signifie ? sinon l'opposition de l'aversion naturelle que la raison a toujours gravée dans elle-même, pour ce que le dérèglement du péché produit dans les sens, & dans ses passions ; cette opposition la tient dans le désir, quoi que faible, de la réduire à ses lois, & lui cause le gémissment quand elle y a manqué. Son instinct lui marque donc assez la nécessité de la mortification, qui doit faire trois choses, & être toujours prête à les pratiquer : 1. Refuser ; 2. Retrancher ; 3. Agir au contraire des sentiments naturels.

Écoutez encore S. Paul : *Nous portons*, dit-il, *partout avec nous la mortification de Jésus-Christ* [II aux Cor. ch. 4]. Puisqu'il ne quitte pas cette arme, c'est signe qu'il en avoit toujours besoin ; & nous encore davantage. Avec cette arme, que faisoit-il ? *Nous sommes environnés d'afflictions, mais elles ne nous accablent pas ; nous trouvons des difficultés, qui paroissent insurmontables, mais nous n'y succombons point ; nous sommes persécutés, mais non pas abandonnés ; car si nous sommes jetés contre terre, nous ne périssons point, en portant toujours dans notre corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans nos corps ; car nous qui vivons, nous sommes à toute heure livrés à la mort pour Jésus, afin que la vie de Jésus paroisse aussi dans notre corps mortel*.

Voilà, qui explique assez comment la mortification doit nous accompagner à toute heure & partout, & qui nous apprend ses avantages aussi-bien que sa nécessité. Saint Paul ne pouvoir pas nous les mieux exprimer.

Quelle est cette *Mortification de Jésus* ?

1. C'est celle qui se forme sur ses instructions, & sur l'exemple de sa vie qu'il a rendue une mortification continuelle, afin qu'elle nous servît de modèle.

2. Qui est appuyée sur son secours.

3. Et qui est résolue de tout faire & de tout souffrir, pour parvenir à sa ressemblance & à son union.

Il faut donc prendre une ferme résolution de pratiquer non seulement la mortification, car elle est nécessaire à tous les hommes, à moins qu'ils ne veuillent devenir pires que des brutes ; mais la mortification de Jésus, car elle est nécessaire au Chrétien, puisque c'est un décret de la volonté de Dieu, que *si nous voulant ressembler à Jésus ressuscité, & avoir part à sa gloire, il faut auparavant représenter Jésus mortifié sur la terre* [aux Rom. ch. 8].

En voilà assez dit pour ce qui regarde la nécessité de la mortification, car les bons livres spirituels que je vous ai recommandés, vous disent tout ce qui s'en peut dire ; & mon intention n'est pas de vous retirer de vos anciennes instructions, pour vous en donner de nouvelles, mais seulement de vous préparer les voies pour marcher avec plus de fermeté & de tranquillité, & de vous disposer par la direction à mieux profiter des bons avis de nos anciens Maîtres

II. Pour la manière de la mortification

Il y a premièrement ces grandes règles générales à établir, qu'elle doit se pratiquer :

1. avec tranquillité, sans donner lieu au scrupule & à l'embarras d'esprit qui se fait par des empressements & par des soins superflus.

2. avec confiance, en s'appuyant sur la protection de Dieu, & sur le secours de sa grâce, sans, se décourager pour avoir manqué.

3. avec courage ; c'est à dire, d'une, manière qui regarde le bien avec une estime volontaire & généreuse, sans faire état du sentiment & de la répugnance de l'homme animal, & qui regarde aussi le mal avec une fierté volontaire & généreuse qui traite son ennemi avec mépris, plutôt que de montrer de la crainte.

Nous avons un bon Maître & de puissants secours, pourquoi nourrir de la frayeur ? Réduisons nôtre âme à la simplicité, ainsi que je vous dirai incontinent : faisons de bonne foi ce qu'il nous a dit : *veillons & prions* ; & avec cela nous viendrons à bout de tout, autant que l'infirmité humaine le peut ; c'est à dire, en laissant échapper toujours quelque faute à la traverse.

Vous me direz que ces Règles sont les mêmes que je vous ai déjà marquées pour les autres choses. Oui, elles sont les mêmes, & elles sont propres à tout ; je vous les ai dites, je vous les répète, & je vous les répéterai, de peur que vous ne vous en éloigniez ; car elles sont de très grande conséquence, & on peut dire que c'est d'elles que dépend toute la bonne conduite spirituelle.

III. Pour ce qui regarde l'ordre de la pratique des mortifications

Il faut distinguer *ce qui nous arrive de la part de Dieu ou du prochain, sans nôtre choix ; & ce qui demande nôtre choix & nôtre application.*

Pour le premier, il faut bien se persuader de ces vérités : que ce sont ces sortes de sujets qui doivent être embrasser avec plus de respect, comme étant purement disposés par la Providence.

Qu'en ce qui nous vient de la part de Dieu, il n'y a point d'autre discrétion à observer, que de tout réduire dans nous à la résignation, à la patience, & au sacrifice.

Qu'en ce qui nous vient de la part du prochain, nous devons aussi tout réduire à la patience & à la charité, sans laisser voir qu'une discrétion charitable pour lui appliquer quelquefois le remède de la correction, dont il a besoin ; mais cette discrétion pour être véritable, doit être gouvernée par la mortification, qui observe le temps & le lieu, afin de rendre la correction utile & conforme aux Règles de la Justice & de la Charité : en sorte que cette mortification fasse même un saint dépouillement du succès de sa correction, en le remettant à la disposition de la Providence.

Pour ce qui demande nôtre application & nôtre choix, je vous le distingue en trois espèces, afin qu'il vous soit plus clair & plus intelligible.

La première sera la mortification de la raison.

La seconde, des choses où le prochain a un juste intérêt avec nous.

La troisième, de celles qui dépendent de notre liberté, & où personne n'a d'intérêt raisonnable, qui doive exiger de nous quelque considération.

Première espèce : [*mortification de la raison*]

Je mets pour la première celle qui redresse la raison dans son usage, parce que c'est la principale, celle dont il faut principalement faire état, & celle à laquelle il faut rapporter toutes les autres, qui ne doivent être considérées que comme des moyens propres pour la perfectionner.

Cette Mortification doit s'étudier à rectifier la raison.

A l'égard de Dieu, par le retranchement de tout ce qui peut s'opposer à la pureté d'intention, à la soumission, à la confiance, & à l'abandonnement à son plaisir, ou qui peut y diminuer quelque chose.

A l'égard de soit-même, par le retranchement de ce qui veut s'opposer à la douceur, à la patience, & à la vigilance d'une bonne volonté, qui travaille à servir Dieu avec exactitude & avec diligence.

A l'égard du prochain, par le retranchement de ce qui veut s'opposer au support, à l'assistance, & à la correction.

Cette première espèce est la mortification capitale, à laquelle il faut s'appliquer, sans craindre aucune

indiscrétion : c'est celle pour laquelle S. Paul *fléchissoit les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la source de toute la Paternité, au Ciel, & en la terre, afin que selon les richesses de sa gloire, il fortifiât ses chers Disciples dans l'homme intérieur par son saint Esprit* [aux Ephes. ch. 3]. C'est celle qui est à l'égard des autres, ce que l'âme est au corps, & à mesure qu'on s'y perfectionnera, on verra que les autres se trouveront faites, ou très-faciles à pratiquer, sans y avoir apporté d'application singulière.

Un arbre s'abat en diverses manières, ou en coupant les branches les unes aptes les autres, ou bien en frappant sur la racine. Des coups donnés sur la racine font dessécher toutes les branches sans y avoir touché. Il en est de même de cette première espèce de mortification. Elle jette l'homme animal par terre en peu de temps, au lieu que les autres, sans celle-ci, ne coupent que des branches qui renaissent facilement, & ne diminuent rien de la vigueur de sa racine.

Il faut encore ajouter une chose qui regarde Dieu, nous-mêmes, & le prochain, qui est de veiller sur notre propre esprit, pour n'y point laisser former de préoccupation opiniâtre, & pour cela il faut se tenir dans un état libre, & qui soit flexible aux vérités, quand elles nous seront mieux connues, sans s'attacher à nos propres idées, puisque l'esprit humain est toujours sujet à errer activement & passivement, à être trompé & à tromper les autres.

Je ne dis pas qu'il faille pour cela être irrésolu & chancelant ; je dis au contraire, qu'il faut être ferme, & agir avec résolution, selon nos connoissances, quand elles ont été concertées autant que nous le pouvons ; mais il faut que tout se fasse de telle manière, que l'âme soit prête à fléchir, quand elle connoîtra quelque chose de mieux & de meilleur.

Tout ceci se trouve enveloppé dans l'exercice *de la simplification de l'âme*, & en le pratiquant bien, vous trouverez ces mortifications sous votre main, & ces deux autres espèces suivantes fort aisées ; car l'âme sera prête à faire le bien, & à fuir l'ombre du mal avec une volonté maîtresse & généreuse : elle marchera en foulant aux pieds les sentiments, les désirs, & les contradictions de la nature, & elle trouvera tout en Dieu, auprès duquel elle se tiendra resserrée, & ce sera son unique soin, comme il est *son unique nécessaire*, qui est très-simple dans son unité, & qui veut tout attirer à la simplicité de l'unité.

Seconde espèce : *des choses où le prochain a un juste intérêt*

Il faut ici éviter beaucoup d'écueil de l'indiscrétion où porte une vue aveugle, qui croit que de retrancher toujours le doux, & de choisir toujours le plus dur à la nature, c'est une excellente pratique de mortification. C'est une erreur, parce que ce n'est ni sur le dur, ni sur le doux que se doit régler la mortification, mais sur ce qui nous est marqué être de la volonté de Dieu. Il faut prendre l'agréable aussi-bien que le désagréable, quand sa volonté nous le marque par les règles de notre état, ou autrement ; & être bien persuadé que la mortification ne présuppose pas toujours la privation absolue de ce qui est agréable aux sens, mais qu'elle se trouve aussi dans l'usage, quand il est fait avec pureté d'intention, avec ordre, & avec modération.

Quand donc le prochain a droit avec vous dans une même chose, la mortification ne doit rien entreprendre à ses dépens, d'autant que ce seroit une injustice. On peut bien l'y inciter, mais en ne lui étant point importun, ni à charge, & au contraire, en lui montrant un esprit de condescendance : car la mortification volontaire ne doit pas contraindre le prochain à se mortifier dans quelque chose qu'il peut faire licitement & honnêtement.

Que chacun de vous, dit saint Paul [aux Rom. ch. 15] *tâche de satisfaire son prochain dans ce qui est bon, & qui le peut édifier, car Jésus-Christ n'a pas cherché à se satisfaire lui-même*. Bien loin donc de nous rendre onéreux au prochain par notre mortification, il faut retrancher par l'esprit de mortification, ce qui peut lui être à charge ; si ce n'est qu'on doive s'en servir pour l'instruire, ou pour le corriger, ou pour le diriger, & qu'on ait l'autorité nécessaire, ou des raisons de charité qui soient évidentes, & éloignées de l'indiscrétion.

La véritable dévotion ne doit point se rendre onéreuse au prochain, mais au contraire elle doit l'attirer par sa charitable condescendance, qui ne sorte pourtant pas des bornes de la liberté chrétienne, ni des devoirs de son état.

Troisième espèce : *des choses qui dépendent de notre liberté*

Celle-ci est la dernière, & ne doit être considérée que comme l'instrument de la première, qui doit s'en servir *librement*, c'est à dire sans entrer dans un esprit de contrainte, qui croit devoir toujours tout retrancher aux sens, & ne leur jamais rien donner de quelque chose particulière que l'on a résolue ; & *discrètement*, pour accorder toutes choses avec les devoirs de son état, & pour ménager la Nature, en l'adoucissant un peu, au lieu de l'aigir quand on la voit trop chagrine : car l'esprit de contrainte, aussi-bien que l'indiscrétion en poussant la Nature à bout, augmente ses répugnances, & fait qu'elle devient souvent presque insupportable à l'âme. En mêlant un peu d'amitié parmi la force, on a une meilleure raison & plus de courage, & la grâce nous aide à faire ce que nous ne saurions faire.

Remarquez bien ce que je dis : que cette espèce ne doit être que comme l'instrument de la première ; car si la première ne la manie, & ne s'en sert à ses fins, cette dernière est bien peu de chose. C'est de celle-ci que parle l'Apôtre, quand il dit, *que les exercices corporels servent à peu de chose* [II Tim. ch. 4]. Mais c'est de la première qu'il parle, quand il dit : *Que la Piété est utile à tous* : car c'est elle qui règle la raison, & qui la met en pratique envers Dieu, envers soi-même, & envers le prochain.

Chacun en doit user selon son état, en y observant les règles de la discrétion, spécialement dans ce qui pourroit faire tort à l'habitude de l'esprit ; comme est la privation du sommeil, qu'on connoît être nécessaire, chacun selon son tempérament. Je n'approuve point de mortification sur cet article, que de ce qu'on connoît par de bonnes expériences n'être pas nécessaire, & dont on se passe aisément, & sans échauffement de sang ni de tête ; mais une âme religieuse s'en doit tenir exactement à sa Règle.

Voilà tout ce que je crois devoir vous marquer de la mortification ; & c'est bien assez. Il me reste seulement à vous donner un grand avis pour les choses futures ; mais il faut auparavant vous tracer l'exercice.

IV. De la manière de simplifier l'âme, que vous me demandez.

Il faut observer ces quatre points pour rendre nôtre âme simple, en la manière qu'elle le doit être.

1. S'étudier à resserrer auprès de Dieu toutes les volontés, les désirs, les soins, les craintes ; & les affections de nôtre âme, sans les regarder avec volonté, qu'en se considérant en même temps dans lui, & en s'étudiant de les approcher de lui toujours de plus en plus.

Souvenez-vous que dans l'Évangile Jésus se compara à la poule qui ramasse ses poussins sous ses ailes, & puisqu'il nous y témoigne un si grand désir de faire à nôtre égard l'exercice de cette poule, croyons que nous ne saurions mieux faire envers lui, que d'imiter ce que font les poussins à l'égard de leur mère ; suivons cette idée, & dans toutes les occasions, recourons incontinent aux ailes de cette divine poule, avec le sentiment de David qui disoit : *Je mettrai toute mon espérance dans l'ombre de vos ailes* [Ps. 56] sous lesquelles nous ramènerons nos volontés, nos désirs, nos soins, &c pour y trouver la sûreté & le secours ; & nous y demeurerons comme David, au même lieu *Jusqu'à ce que la tempête de l'iniquité soit passée.*

2. Regarder Dieu, comme étant incessamment appliqué à opérer sur les âmes tous les mouvements qui sont nécessaires pour leur vie spirituelle, tant qu'elles ne sont pas séparées de lui par le péché ; de même que l'âme agit incessamment dans le corps, sans qu'il soit nécessaire tant qu'elle y est qu'on se mette en peine de tous les mouvements dont ils ont besoin, parce qu'on est persuadé qu'elle les opérera d'une manière toute naturelle. Dieu est bien plus parfaitement l'âme de nos âmes, que nos âmes ne le sont de nos corps. Cette idée nous doit porter à une grande simplicité dans nôtre application, qui soit accompagnée de paix & de confiance.

3. Regarder tous les états intérieurs où on le trouvera, quelque différents qu'ils puissent être dans un même jour, ou dans une même heure, comme autant de mouvements de sa conduite, qui nous marque par là l'exercice qu'il attend de nous, soit de patience, soit de résistance, soit de diligence ; à quoi il faut s'appliquer avec une grande simplicité, sans s'éloigner en aucune manière des ailes de cette divine poule, sous lesquelles l'âme s'étudiera de les pratiquer avec résignation & confiance.

4. S'étudier à ne rien donner de nos affections avec volonté, qu'à ce qui conduit à Dieu, ou qui est de son ordre, afin qu'en nous resserrant & nous ramassant ainsi tout entiers à la seule simplicité de Dieu, il nous devienne tout en toutes choses.

En observant ces quatre points nous marcherons devant Dieu en simplicité de cœur, avec une volonté pleine de paix & de confiance, de charité, & de générosité : et cette volonté évitera tout ce qui peut faire de la multiplication dans ses vues, dans ses désirs, & dans ses retours sur elle-même, pour se tenir fermement à *l'Unique nécessaire.*

Tout se trouve dans cette simplicité, un amour généreux, fort & enflammé envers Dieu & une douce charité envers le prochain, sans que ses misères & ses inconstances inquiètent l'âme, ni même qu'elle soit ébranlée pour ses propres infirmités.

Surtout, chère âme, il faut aller puiser dans la simplicité de Dieu & dans son sein, l'esprit de la charité débonnaire, patiente & bienfaisance envers le prochain ; en regardant avec quelle patience & avec quelle charité il tire de sa simplicité tous les secours qui nous sont nécessaires, & à tous les hommes.

L'avis que j'ai donc à donner pour les mortifications du futur, c'est que quand la vue de quelque chose qui pourrait arriver, se présente, & qu'il semble que l'on en auroit une très-grande mortification, on recoure promptement à l'exercice de cette simplification, & qu'on se retire sous les ailes de la Mère Poule, en s'adoucissant par ces vérités. Hé ! que sais-tu si cela t'arrivera ? S'il t'arrive : hé ! que sais-tu en quel état ton esprit sera pour lors & en quelle posture Dieu le mettra ? Si Dieu te l'envoie, il te donnera aussi en même temps le secours, et tournera l'état de ton esprit d'une autre manière que tu ne vois présentement. Il n'y a rien de plus vrai, car Dieu prend plaisir à renverser nos prévoyances, & s'il permet que les choses futures nous effraient, c'est pour nous attirer à anéantissement de nous-mêmes, & pour nous faire connoître plus sensiblement, qu'il est le refuge du pauvre, & son appui dans le besoin.

Voilà où je vous conseille d'en demeurer touchant ces idées du futur, & l'expérience vous fera connoître que c'est le plus sûr, le plus tranquille & le meilleur ; car il est le plus éloigné de la présomption & de l'industrie humaine.

Adieu, &c.

Sur la Présence de Dieu

à une personne séculière

Votre souhait est tout conforme à celui des meilleurs Enfants de Dieu, qui étant blessés du désir de l'aimer, souhaitent de l'avoir toujours présent aux yeux de leur âme. C'est lui-même qui fait cette blessure ; & il se plaît de les voir languir dans cette plaie qu'il ne guérit pas ; mais il n'en est pas moins Père, & ces âmes n'en sont pas moins fidèles.

Il y a donc ici du mystère & un secret de sa conduite, que nous admirerons quand il nous le découvrira. C'est une grande récompense que d'avoir cette présence actuelle de Dieu & la reconnaissance sensible de cette présence. Ce sont deux choses que je distingue, car souvent plusieurs bonnes âmes ont cette présence autant qu'elles peuvent l'avoir dans le cours ordinaire de cette vie, sans connoître qu'elles l'ont, & Dieu la leur enveloppe de ténèbres pour des raisons très-sages & très-avantageuses.

Ce qui fait leur peine, c'est l'idée d'une certaine présence de Dieu qu'elles se figurent à leur mode ; qui procède de l'amour & du désir qu'elles ont de lui, qui leur fait oublier ce qu'elles peuvent, & qui leur fait passer facilement plusieurs choses pour possibles, qui toutefois ne le sont point.

Elles voudraient rendre Dieu sensible & le mettre dans un état que leur esprit l'eût présent avec la même facilité & le même sentiment qu'on a d'un bon ami qu'on voit des yeux du corps. Mais cette présence est une récompense qui est rare en cette vie, qui n'est point dans les règles ordinaires, & qu'on ne peut avoir que par une grâce extraordinaire. Car dans l'ordre commun de la conduite de Dieu, qui ne tire pas la nature aux extrémités, cette présence ne sauroit être continuelle & sensible, parce que la nature n'est pas capable de la supporter ; l'âme est environnée d'un sens qui ne peut faire d'application sur ce qui est purement spirituel, qu'avec interruption ; & c'est d'où vient qu'on ne peut pas toujours prier, ni sans distractions, la faiblesse de l'esprit étant telle, qu'elle ne peut se soutenir sans chanceler & sans se relâcher.

Voilà néanmoins la présence que vous désirez, & dont vous êtes en peine : Si vous l'aviez, chère âme, vous seriez comme saint Pierre sur le Thabor ; mais cet état n'est pas celui de cette vie, où les Enfants de Dieu sont réduits sous la règle générale, que nous exprime David [au Ps. 125] *Ceux qui sèment, dit-il, avec larmes, moissonneront avec Joie ; on les a vu marcher en pleurant, jetant leur semence sur la terre ; mais on les verra revenir pleins d'allégresse, portant des gerbes & du grain en abondance.* Écoutons bien ces paroles, il n'y a point d'exception, & il n'y a que ceux qui sèment dans les larmes qui ont part à la moisson ; il faut pleurer en marchant & marcher en pleurant sur les combats, sur les ténèbres & sur les désirs, qui sont les trois choses qui causent en cette vie les gémissements des âmes pénitentes & aimantes.

Choisissons nôtre parti, & si nous voulons nous mettre au rang des plus fidèles Enfants de Dieu, prenons résolution :

1. De ne vouloir rien goûter ni sentir que comme Dieu le voudra.
2. De considérer le renoncement à nous-mêmes comme l'exercice que Dieu attend de nous, & auquel il nous appelle.
3. Et de nous établir fermement sur cette vérité, que plus les choses que nous désirons nous semblent justes & raisonnables, plus Dieu a agréable le renoncement que nous y faisons de nous-mêmes, dans la vue de son bon plaisir.

Après cela, revenons à nôtre présence de Dieu ; & distinguons-la en trois espèces, pour mieux connoître celle qui demande nôtre application.

1. *La présence sensible & continuelle*, c'est celle dont nous venons de parler.
2. *La présence de foi*, qui acquiesce souvent à la vue générale que Dieu est partout, & qu'il dispose de tout.
3. *La présence de volonté & de pratique*, qui s'exerce à rapporter ses actions à lui, & à les faire comme devant lui, mais d'une manière proportionnée à la nature humaine, qui s'appelle *virtuelle* ; c'est à dire qui continue toujours dans la résolution de la volonté, mais qui se renouvelle seulement de temps en temps par acte, & qui se perfectionne petit à petit en devenant plus familière par l'usage qui la fait croître comme les plantes sur lesquelles le Ciel verse la pluie de bénédiction.

Regardons *la première* comme nous regardons le soleil, sans vouloir que Dieu fasse des miracles pour nous le faire voir fixement. Si cela nous arrive quelquefois, il faudra l'en bénir, sans nous attendre qu'il continue toujours, car ce n'est pas l'ordinaire de sa conduite.

Cherchez le Seigneur, dit David [au Ps. 104], & *soyez fortifié, cherchez toujours sa face*. Si ces bonnes âmes & la votre avoient cette présence actuelle & continuelle qu'elles se figurent, elles ne chercheroient plus sa face, & elles n'auroient plus besoin de la chercher, comme l'Écriture nous dit en plusieurs endroits, qu'il faut faire sans cesse & toute nôtre vie : Elles seraient hors de la nécessité commune de cette belle & aimable quoique difficile occupation, car elles auroient sa présence actuelle.

Contentons-nous donc de la *présence de foi*, & de celle *de volonté* qui travaille, qui cherche toujours, & que le désir de trouver & d'avoir presse aussi fort que si elle n'avoit rien. Dieu se plaît d'être ainsi cherché ; & *il se fait voir*, comme dit l'Ecriture, *à ceux qui marchent avec une foi pleine de confiance en lui*, de même *qu'il est enfin trouvé par ceux qui le tentent point* [Sap. ch. 1].

Qu'est-ce à dire, *ceux qui ne le tentent point* ? C'est à dire ceux qui ne veulent pas l'engager à faire des miracles quand il leur plaît, comme cette présence actuelle & continuelle en seroit un sans doute.

Pour bien pratiquer la *présence de foi*, il faut se servir le moins qu'on peut de l'imagination, afin que l'âme puisse devenir plus libre dans son application, & que la nature ne soit pas surchargée d'un travail fatigant, comme est celui de l'imagination, car cette nature ressemble aux animaux qu'il faut ménager sagement, si on veut qu'ils portent longtemps & loin une charge pesante.

Il faut perdre l'imagination de vue pour entrer dans la pureté des sentiments de la foi. Voyez sur cela ce que je vous ai dit pour l'Oraison,

Pour bien pratiquer la *présence de volonté*, que je vous ai nommée ailleurs *présence laborieuse*, il faut s'y appliquer avec suavité, sans se laisser aller à de certains bouillons de ferveur qui enflamme l'esprit & qui le fatiguent excessivement par une application trop humaine & trop violente ; car l'axiome des Philosophes, qui dit que tout ce qui est violent ne dure pas, tombe sur la vie spirituelle aussi bien que sur les autres choses.

Quand vous découvrirez que l'oubli vous aura fait passer trop de temps sans honorer la présence de Dieu, ne vous inquiétez point, mais lors que vous vous en apercevrez, faites une petite saillie d'esprit envers lui, en vous jetant plus amoureusement dans son sein avec une douce confusion de vous-même, de l'avoir tant oublié, comme vous feriez dans la surprise de la rencontre d'un intime ami, que vous trouvez auprès de vous, & que vous n'aperceviez pas.

La *présence de foi* présente simplement à l'âme l'idée de la vérité de la présence de Dieu ; mais celle *de volonté* y doit ajouter quelque acte pour l'honorer & ne s'en éloigner jamais dans ses actions. C'est ce que vous ferez par des oraisons jaculatoires que vous produirez de temps en temps, sans violence d'esprit, ou bien par de simples effusions de vous-mêmes & de tous vos désirs dans le sein de Dieu, comme pour vous y abîmer.

Je dis sans violence d'esprit, car il se trouve trop d'humain dans ces sortes d'applications ; & c'est la grâce qui fait que cette sainte présence devient suavement familière, par l'usage, & non pas par l'industrie de l'esprit ; c'est pourquoi je la compare aux plantes qui ne deviennent pas grandes à force de les tirer, mais qui croissent avec le temps, avec la bénédiction du Ciel & avec le travail du jardinier. En tirant trop les plantes, on les rompt, & on les arrache, au lieu de les faire croître. Il en arrive souvent de même dans la vie spirituelle, quand on y suit un zèle qui n'a ni expérience, ni discrétion, & qui regarde les extrémités comme s'il n'y a voit pas de milieu à passer. Je vous répète souvent cette leçon ; mais l'expérience m'apprend qu'il faut la répéter souvent aux âmes qui veulent aimer Dieu, & qui sont aux prises avec la nature, car elles l'oublient facilement.

Il faut continuer l'exercice, car autrement on n'avancera pas plus dans la familiarité de cette sainte présence, que dans la pratique des vertus qui est interrompue. L'écolier qui va trois jours en classe & qui est un mois sans y retourner, emploiera toute sa vie à l'étude sans devenir savant : c'est là même raison qui fait que tant d'âmes demeurent ignorantes & lâches toute leur vie ; & qu'au lieu d'être maîtresses après avoir fait tant de temps profession de piété, elles sont si neuves lors qu'il se présente à faire quelque chose pour Dieu, ou à supporter quelque tribulation, qu'à peine pourroient-elles passer pour des écolières.

Exercez-vous donc avec fidélité & avec suavité dans cette sainte présence laborieuse ; & espérez que quand vous aurez travaillé longtemps comme Job, Nôtre-Seigneur vous fera goûter cette première présence que vous souhaitez, comme il arriva à Jacob d'être satisfait aux noces de Rachel.

Mais il faut encore vous avertir d'une conduite de Dieu sur les âmes qui sont à lui, c'est à dire, sur celles qui ont une véritable détestation de ce qui est opposé à son amour ; & une bonne volonté de pratiquer toujours de mieux en mieux ce qui y est conforme. Sa sagesse fait éclipser quelquefois dans elles le sentiment de sa présence, & elle en laisse seulement un grand désir dans leur volonté ; mais cette éclipse leur sert d'un remède correctif & préservatif qui produit trois bons effets.

1. Le dégoût de la conversation inutile du monde, d'où l'âme possédée de ce désir se retire s'en sentant comme blessée.

2. L'affection à observer un peu de séparation ; pour ne paroître qu'aux yeux de Dieu seul.

3. Et la circonspection à ne se répandre point en complaisances envers les créatures.

Ayez donc toujours la présence de Dieu dans votre volonté ; étudiez-vous à ne rien faire qui la choque : & si le sentiment s'en éclipse à vos yeux, tirez-en fidèlement les profits que je vous marque, car ce sont des fruits qu'il veut faire naître de cette conduite.

Enfin retenez bien, que lors que nous sommes appliqués à faire une bonne action pour Dieu & que nous nous étudions à la bien faire, nous marchons en sa présence, quoi que nous n'ayons pas la pensée de sa présence. Et c'est où il faut ramener votre âme quand l'inquiétude la veut prendre, de ce qu'en faisant quelque action, elle ne s'est point souvenue de la présence de Dieu.

Je suis en lui, &c

Sur l'Examen de conscience

à des personnes séculières

J'ai toujours lu avec un singulier respect ces paroles de S. Paul [aux Cor. ch. 11] *Si nous nous jugions nous mêmes, nous ne serions pas jugés* : car elles nous apprennent que Dieu est si débonnaire envers nous, qu'il nous veut faire juges en nôtre propre cause, pour tourner le jugement en nôtre faveur ; & qu'il est si équitable, qu'il ne veut pas nous imposer son châtiment, qu'en nous rendant témoins & convaincus, qu'il exige de nous beaucoup moins que nous ne méritons.

C'est ce que le même S. Apôtre explique par les paroles suivantes, que quand ce Père de miséricorde porte son jugement sur nous, *il nous corrige en Père, pour ne point être contraint de nous damner avec le monde.*

David connoissoit bien cette pratique de la Bonté divine, car il lui dit hardiment : *j'ai fait jugement & justice, ne me livrez pas entre les mains de mes adversaires* [Ps. 118].

Si nous nous condamnons par avance, sa miséricorde traitera avec nous ; mais si nous nous y faisons contraindre par justice, tout sera perdu. Je suis réjoui de vous voir remplie du désir de faire sur vous ce même jugement, donc l'examen de la conscience fait la procédure, la contrition fait la conviction & le jugement, & dont le ferme propos de s'amender joint à l'esprit d'une humble pénitence, qui se porte à crucifier la concupiscence de l'homme animal, & la propre volonté, fait l'exécution de la justice ; mais il faut tâcher de vous délivrer des difficultés qui vous inquiètent & qui troublent ce bon désir.

Je n'ai pas bien compris, si c'est dans l'examen de vôtre conscience qui se fait pour la Confession, ou bien si c'est dans celui du soir, ou dans celui des vertus que vous souffrez cette peine ; mais pour ne rien omettre, nous dirons un mot de chacun des trois.

Les mêmes racines qui font les peines de l'Oraison, sont aussi celles qui font les souffrances de l'examen ; & ainsi ce qui sert de remède à l'un, sert aussi de remède à l'autre. Il faut néanmoins vous avouer, que ce qui cause souvent le plus de peine dans les Examens, c'est l'indiscrétion d'une âme ardente, qui croit n'avoir jamais fait assez.

Cette erreur doit être détruite par l'assurance que Dieu ne se plaît pas aux pointilleries d'esprit, car il est bon & sincère, & son Esprit n'aime pas la chicane. Il sait ce que nous sommes, & pourvu que de bonne foi & sans trop subtiliser nous apportions une bonne, cordiale & amoureuse médiocrité dans nôtre diligence, il s'en contente, & puis qu'il s'en contente, nous devons nous en contenter aussi ; mais cette erreur doit être détruite par l'instruction.

J'ai lu celle que le R. P. D. L. vous a donné touchant l'Examen qui se fait pour la Confession, à laquelle il n'y a rien à ajouter, tant elle est solide & bien expliqué ; mais pour vous aider à en faire encore mieux l'application à l'état où je vous vois, je vous dirai que vôtre Examen se doit faire

avec tranquillité, pour éviter l'inquiétude & la confusion.

avec exactitude, pour éviter la négligence.

et avec force, pour éviter le scrupule & la lâcheté dans la pratique des résolutions de vous amender.

La tranquillité doit naître de la persuasion de la bonté de Dieu & de l'espérance du pardon ; & ce qui lui est contraire doit être attribué ou à la passion ou à l'estime de soi-même, ou à un chagrin impatient qui ne tend qu'à faire perdre le courage.

L'exactitude doit naître du regret d'avoir offensé une si grande & si aimable bonté ; & son contraire doit être attribué à la dureté ou à la faiblesse du regret qui marque la lâcheté d'une âme qui est rampante contre terre ; mais cette exactitude doit être observée avec la bonne foi que nous venons de vous recommander.

Et enfin *la force* doit naître de l'amour & de la confiance en Dieu, & il faut attribuer ce qui lui est opposé à la crainte servile & à l'amour déréglé de soi-même & des créatures.

Vous pouvez donc connoître par la nécessité qu'il y a d'éviter les contraires, combien il importe de donner à vôtre Examen ces trois qualités, de tranquillité, exactitude & de force, car autrement il sera défectueux.

Le R. P. vous marqué cinq défauts, qui se commettent dans l'Examen, qui sont :

1. *le désordre*, qui se corrige par l'ordre ; car il y aide à rapporter les péchés dans sa mémoire, en s'examinant sur les péchés capitaux, & puis sur les Commandements, l'un après l'autre, & ainsi du reste.

2. *l'empressement*. Il se corrige par la tranquillité d'esprit & par le choix du temps propre pour faire son Examen à loisir.

3. *la flatterie*, qui invente des prétextes & des excuses, elle se corrige par la défiance de nôtre amour propre, qui nous fait éviter ces déguisements.

4. *la dissimulation*, qui détourne les yeux de la connoissance de plusieurs choses, que nous ne voulons ni condamner, ni abandonner : Elle se corrige par l'ouverture entière d'un cœur qui regarde Dieu, comme une lumière laquelle pénètre jusqu'au fond des ténèbres, qui le prie de l'éclaircir, & qui, pour ne point se tromper soi-même dans les

choses douteuses, a recours au conseil des personnes qui en peuvent donner.

Et le cinquième est *l'excès*, qui fait qu'on n'est jamais content en la recherche de ses fautes. Il se corrige par l'instruction & par la confiance. Nous ne dirons donc rien davantage de l'Examen qui se fait pour la Confession.

Pour celui du soir, disons que les péchés mortels se connoissent assez d'eux-mêmes, & qu'à moins d'avoir un cœur si endurci, qu'il soit devenu insensible, l'idée en doit revenir tout d'abord : Mais pour ceux-là, nous souhaitons de bon cœur que Dieu nous tue plutôt d'un bon coup de sa main, que de nous y voir tomber.

Les péchés véniels volontaires paroissent aussi assez à une âme qui a quelque ressentiment de Dieu & du respect que lui doit sa créature ; mais à celle qui est fidèle, qui a un véritable désir de croître toujours en son amour, & qui aimeroit mieux la mort que le péché mortel, il faut lui recommander qu'elle ne s'empresse pas, & que son esprit ne fasse point trop d'effort, pour reconnoître tous les petits défauts qui se sont échappés dans ses actions du jour, qui ne se découvrent que par une forte application, parce que cette violence lui seroit inutile, & lui feroit peut-être tort, en rendant sa conscience trop tendre & trop inquiète.

La principale disposition qu'on doit apporter à l'Examen, c'est un vrai regret d'avoir déplu à Dieu. Ce regret doit être plein d'amour & de confiance & accompagné d'une généreuse résolution de s'amender, moyennant sa grâce.

Si donc après avoir fait une bonne application sur ses actions, selon les règles de la vertueuse médiocrité & après avoir reconnu le plus grossier, elle n'y découvre plus rien, il faut qu'elle conclue son examen par ces deux dispositions du regret, & de la résolution de s'amender, & qu'elle demeure en paix. Car il arrive souvent que plusieurs bonnes âmes ne peuvent pas se réduire à cette perquisition pénétrante pour deux raisons, dont la première est une certaine disposition qu'elles ont naturellement à la confiance, laquelle étant confirmée par la connoissance que la Foi leur donne de celle qu'elles doivent avoir en Dieu, & par la volonté & par l'habitude qu'elles ont de l'avoir, elles ont une si grande répugnance aux recherches faites avec ce qui a de l'apparence de soin & de scrupule, qu'elles y sont comme inhabiles. L'autre raison est une disposition de Providence, qui jette quelquefois ces *ténèbres* sur leurs esprits, de peur que le scrupule n'y entre ou la vaine complaisance.

Pour l'Examen particulier des vertus, c'est assurément une excellente pratique, qui sert autant à l'âme pour l'embellir & pour corriger ses défauts, qu'un miroir sert pour ôter les taches du visage & régler ce qui se rencontre de mal-propre dans les habits. Mais pour le faire avec profit, il faut s'y appliquer avec douceur d'esprit & sans empressement. Il est de la dernière conséquence de ménager les forces de l'esprit, & de ne lui pas donner trop de travail par des spéculations & par des discours étudiés ; parce que si on le fatigue mal à propos, la lassitude le mettra hors d'état de nous bien servir au besoin, & les suites en pourront être fort fâcheuses. Disons avec David [au Ps. 58] : *je conserverai ma force pour vous, parce que vous êtes mon protecteur ; Ô mon Dieu ! & mettons sagement ces paroles en pratique.* C'est ici un pas où plusieurs bonnes âmes choppent & s'abusent, & il faut vous en expliquer le mystère, puis que c'est la principale racine de votre peine que vous connoîtrez vous-même, quand je vous l'aurai découverte.

Il arrive souvent qu'une âme se sentant toute fervente, & trouvant son esprit comme répandu dans ses pensées, s'abandonne à sa ferveur & fait une multiplication d'actes avec extension de discours, dans lesquels elle trouve bien du goût ; mais en voyant tout d'un coup son esprit se resserrer, devenir triste, aride, & dégoûté, elle en est surprise & troublée, sans en comprendre la cause ; elle tombe même dans une plus grande indiscretion, si elle n'est instruite ; car attribuant cette froideur à la tentation ou à la lâcheté, elle s'anime à surmonter l'une & l'autre, en s'efforçant de former de nouveaux discours & de nouveaux actes ; mais elle se trouve davantage plongée dans l'infirmité. C'est ainsi que les esprits se poussent à bout & se gâtent faute de direction & de discrétion.

Il faut donc que cette bonne âme sache qu'elle se trompe, & que la cause de son trouble, de ses abattements, & des contradictions de son esprit ne vient souvent que de la trop grande fatigue qu'elle lui a donné par sa spéculation & par ses discours qui ont réduit l'esprit à imiter celui, qui s'étant lassé à force de marcher, se couche contre terre.

Les forces de l'esprit sont fort bornées & si on veut s'en bien servir, il faut les ménager, en proportionnant son application à sa portée & en s'habituant doucement d'aller du moins au plus. Et même quand on reconnoît qu'on l'a trop poussé il faut discrètement réparer ses forces par l'adoucissement du travail.

C'est donc l'indiscretion plutôt que la lâcheté, qui doit être accusée dans cette rencontre ; & c'est elle aussi qui donne occasion à l'ennemi de fatiguer l'âme par quelque tentation, parce qu'il la trouve moins habile à résister & plus disposée à se dégoûter dans cet état que dans un autre.

A quoi bon tant discourir & tant travailler l'esprit, puis qu'un simple regard, un simple retour de notre cœur à Dieu, un simple contentement à une bonne pensée, suffit pour former un acte parfait de vertu, & que c'est le vrai moyen d'en faire un bien plus grand nombre, de conserver l'esprit dans sa vigueur, & de l'avoir toujours disposé pour travailler.

Si nous voulons donc bien imiter David, qui disoit à Dieu [au Ps. 25] *qu'il garderoit ses forces pour lui*, laissons reposer nos longs discours, & nos pensées étendues, appliquons-nous à faire les œuvres ; car c'est ce que Dieu attend de nous, & faisons nos actes intérieurs avec suavité d'esprit.

C'est la même raison qui engage à réprimer les réflexions superflues que l'esprit humain fait volontiers sur les choses qu'il désire, ou qu'il veut fuir, car ces réflexions le fatiguent, émeuvent les passions, obscurcissent le discernement de la raison, & troublent la paix de l'âme.

Par ces réflexions, j'entends des retours d'esprit, qui se font avec délibération, sur les choses passées, ou sur les choses futures, sans nécessité ; & je les nomme superflues, quand elles se font sur ce que nous savons assez ; ou sur ce qui est caché, & ce qui est inutile que nous sachions.

Quand on a connu une chose autant que l'on peut, ou qu'on y a apporté ce qu'on peut, ou qu'elle est faite sans

remède, à quoi sert de tourmenter l'esprit par des réflexions ? A rien autre chose qu'à dissiper inutilement ses forces, & qu'à le rendre irrésolu, ne sachant pas laquelle de toutes ses pensées il doit choisir, et mettre en pratique, ce qui le tourmente de plus en plus.

Nous avons dit en parlant de l'Oraison, que quand on a conçu quelque vérité par une simple appréhension de l'entendement, qui l'a vue tout d'un coup sans discours, ou bien qu'elle s'est découverte par la considération, & qu'on est convaincu, il faut aussitôt arrêter la considération, pour faire place aux affections de la volonté. Il en est de même dans l'Examen, où le discours trop étendu éteint souvent les affections, & laisse la volonté toute sèche, après avoir travaillé inutilement l'esprit.

Cette tromperie a fait beaucoup de tort à plusieurs âmes, mais il ne faut pas que dans nôtre Examen des vertus, ni dans tous nos autres Exercices spirituels, elle nous en fasse, moyennant la grâce de Dieu.

Appliquez-vous tout ce que nous venons de dire, & j'espère que vos peines s'évanouiront.

Adieu je suis, &c.

Sur l'Oraison Intérieure & Direction pour en faciliter l'usage à toutes sortes de personnes

L'exercice de l'Oraison étant celui que Jésus-Christ nous a recommandé le plus ; nous en ayant voulu donner l'exemple lui-même, en passant les nuits en Oraison, tous les Chrétiens doivent être persuadés que rien ne leur est plus nécessaire ; mais ceux qui font profession de la vie Religieuse, & qui ont embrassé par état la Milice spirituelle, où il y a une guerre déclarée entre eux & le monde, le diable & la chair, doivent considérer l'Oraison comme l'une des principales armes dont ils ont à se servir pour les combattre, & sans laquelle ils seroient en grand danger d'être blessés ou surpris, ou bien vaincus par leurs ennemis.

Il n'y a point d'exercice du dehors qui en doive empêcher ou exclure la pratique, car au contraire étant un moyen pour se fortifier dans l'homme intérieur, plus on est appliqué au dehors, où l'esprit se dissipe facilement, & plus on a besoin de se servir de ce moyen pour se fortifier au dedans. Et afin que personne ne manque d'instructions pour se former à sa pratique, & ne puisse alléguer qu'il n'est point capable de faire de grandes lectures, ni de les bien comprendre, nous amassons dans ce traité que nous avons rendu le plus court que nous avons pu, la substance de toutes les principales instructions qu'on peut donner sur ce sujet, qui sont réduites à cinq points, avec quelques avis généraux pour former l'esprit aux dispositions & au discernement dont il a besoin pour l'Exercice de l'Oraison Mentale.

Premier Point

Plusieurs se figurent de grands mystères dans l'exercice de l'Oraison Mentale : Les uns ne la croient possible qu'à des personnes retirées dans les Solitudes, & les autres embarrassent l'esprit dans quantité de lectures & de conceptions, pensant qu'elle est comme un art, duquel quand on a trouvé le secret, on en dispose à sa volonté : Mais les uns & les autres s'abusent ; car il n'y a rien de si facile que l'Oraison, rien de si possible à toute sorte de personnes, telles qu'elles soient, ni rien de plus éloigné de tout artifice.

C'est cette ignorance qui produit indiscrétion, & indiscrétion engendre le dégoût, qu'il faut tâcher de détruire par l'instruction : Mais la plus courte & la plus nette est la meilleure ; parce que les discours étendus ne font souvent que fatiguer l'esprit dans cette matière, où il faut plus de pratique que de discours, & où l'on apprend incomparablement davantage par l'une que par l'autre.

Il faut donc établir pour premier fondement, que l'Oraison n'est pas une chose qui se puisse bien faire par l'industrie humaine : *Car nous se savons pas comme il faut prier*, selon le témoignage de Saint Paul [aux Rom. ch. 8] & nous ne le saurons jamais que le Saint Esprit ne nous l'enseigne lui-même.

La grâce de la Méditation, comme dit Saint François de Sales, ne peut s'acquérir par aucun travail humain, mais quand il plaît à Dieu, il la donne seulement aux âmes qui sont humbles, & qui persévèrent à se présenter devant lui, avec intention de lui dire ce qu'elles pourront de mieux, en s'abandonnant pour le reste aux dispositions de sa Providence. Par cette grâce de Méditation, il faut entendre la facilité d'élever & d'unir son esprit à Dieu, de faire de solides réflexions, de concevoir de bonnes affections, & de les exprimer devant sa Majesté, avec des discours & des sentiments produits de l'abondance du cœur.

Cela étant présupposé il est aisé de connoître que c'est un grand abus de vouloir imiter la pratique de ceux qui n'étant préoccupés que d'une présomption aveugle, veulent s'appliquer à l'Oraison, comme s'il s'agissoit d'un travail manuel, dont on vient à bout par la peine & par la violence : Ils se gênent l'esprit, ils s'empressent ; & après s'être rompu la tête sans rien avancer, ils conçoivent de l'aversion pour l'Oraison, & passent jusqu'à s'en dégoûter tout-à-fait. Au lieu d'avancer, par tous ces empressements, l'on s'en éloigne, parce qu'ils sont contraires aux dispositions nécessaires pour y profiter, qui sont la tranquillité, la douceur, & la suavité d'esprit qui naissent de la connoissance de nôtre insuffisance & de sa vraie humilité ; car si nous reconnoissons bien la vérité, & que nous soyons persuadés que nous ne sommes pas capables de prier comme il faut, à moins que le Saint Esprit ne nous l'enseigne, nous verrons bien que l'empressement est tout-à-fait inutile, & qu'il n'est question que de se mettre avec confiance en la présence de Dieu sans attachement au succès, & d'y demeurer avec une grande humilité, en exprimant à sa divine Majesté nos affections & nos besoins avec tranquillité, & le mieux que nous pourrons. Ecoutez les sentiments de Saint François de Sales [dans son Epître 34 du Livre 2. de ses Lettres].

« L'inquiétude, dit-il, qu'une âme a dans l'Oraison, qui est conjointe avec un grand empressement pour trouver quelque objet qui puisse arrêter & contenter l'esprit, suffit elle seule pour empêcher de trouver ce que l'on cherche ; on passera cent fois la main & les yeux sur une chose, sans rien apercevoir, lors qu'on la cherche avec trop d'ardeur. De cet empressement vain & inutile, il ne peut arriver qu'une lassitude d'esprit d'où naît la froideur & l'engourdissement de l'âme. En évitant l'empressement, on gagne beaucoup ; car c'est l'un des plus grands traîtres que la dévotion & la vraie vertu puissent rencontrer. Il fait semblant de nous échauffer au bien, mais ce n'est que pour nous refroidir, & il ne nous fait courir que pour nous faire choper ; c'est pourquoi il s'en faut garder en toutes occasions, & particulièrement dans l'Oraison. Et pour vous aider à cela, ressouvenez-vous que les grâces & les biens de l'Oraison ne font pas des eaux de la terre, mais du ciel, & que partant tous nos efforts ne les peuvent pas acquérir ; bien que la vérité soit, qu'il faut s'y disposer avec un soin qui soit grand, mais humble & tranquille ; il faut tenir le cœur ouvert au Ciel, & attendre sa sainte

Second Point

Dans l'Oraison, le corps doit être dans une posture qui soit décente, modeste, & sans contrainte, c'est-à-dire, éloignée de ce qui le fatiguerait trop, afin d'en avoir l'esprit plus libre. L'âme doit avoir aussi la sienne, & se présentant devant Dieu, elle doit avoir apporté avec soi *la Foi, l'Espérance & la Charité*, qui sont les trois vertus qui composent sa situation.

Elle doit être persuadée *par la Foi*, que Dieu est par tout, & qu'il connoît tout & partant qu'il sait toutes nécessités avant qu'elle les demande ; mais que sa Providence, qui pourroit bien lui donner tous ses besoins sans qu'elle fût dans la nécessité de les lui demander, a ordonné qu'elle les lui représenteroit dans l'Oraison pour en faire la demande, & qu'elle lui rendoit ainsi les soumissions qui lui sont dues.

Par l'Espérance, elle doit être pénétrée d'une fermeté inébranlable dans la confiance, que Dieu lui octroiera tous les secours nécessaires pour conduire les actions de sa vie mortelle, selon sa loi, & pour parvenir à la vie éternelle ; non pas qu'elle mérite d'elle-même qu'il lui octroie tous ces biens, mais parce que sa bonté, qui est aussi fidèle dans ses promesses, qu'elle est infaillible dans ses vérités, & incompatible avec le mensonge, les lui a promis.

Par la Charité, elle doit être assurée que Dieu l'aime d'un amour éternel qui ne se diminue jamais, que par contrainte, & s'élancer soi-même vers lui afin d'y puiser les grâces nécessaires pour accomplir la loi, pour être préservée du mal-heur d'être séparée de lui, & pour s'avancer de plus en plus dans la perfection de son amour ; renfermant dans ces trois choses ses désirs absolus, sans en avoir d'autres que sous la condition de son bon plaisir.

Pour mieux comprendre cette situation de l'âme dans l'Oraison, disons qu'elle doit y être en état de répondre ainsi à ces trois propositions.

Où vas-tu te mettre, mon âme ? devant Dieu, que je crois ici plus présent que moi-même, qui sait tous mes besoins, mais qui veut que je les lui demande.

Qu'espères tu de lui ? Tout le secours qui me sera nécessaire pour lui plaire, & pour parvenir à lui.

Mais encore, que veux-tu ? Rien autre chose que son amour, sa crainte, & le bonheur d'être éternellement unie à lui.

Si nous sentons que notre conscience nous réponde ainsi, sur l'idée de ces interrogations, nôtre âme est dans la situation où elle doit être devant Dieu. Mais remarquez qu'il n'est pas, besoin de se former une idée de quelque chose corporelle, qui représente Dieu dans l'imagination : au contraire, s'il s'en forme quelque une de soi-même, il faut s'habituer à la rejeter, comme une chose qui ne se trouve pas dans Dieu qui est un pur Esprit. Cela toutefois doit se faire doucement & peu à peu, pour ne point tomber dans l'empressement ; car il n'y a point de doute qu'un esprit, encore tout grossier, qui n'est accoutumé qu'à travailler sur les objets matériels & sensibles, devient étonné quand on lui retranche tout d'un coup l'usage de ses idées, & qu'il ne trouve plus rien de sensible ; mais quand il sera doucement formé à cette pratique, il connoîtra qu'il n'y a rien de plus conforme à sa disposition naturelle, & il en recevra beaucoup de joie.

Pour le former plus facilement à cette pratique, on peut user de cette comparaison. Quand vous êtes dans une chambre, & que vous savez que vôtre ami y est caché derrière la tapisserie, est-il besoin pour lui parler de vous former l'idée de son portrait dans vôtre imagination ? Non sans doute, & vous estimeriez cette application superflue. Vous lui dites ce qu'il vous plaît, sans vous former aucune nouvelle idée : car il vous suffit de savoir certainement qu'il est présent, & qu'il vous entend. Faites-en de même à l'égard de Dieu : parlez-lui hardiment, car il vous entend, & ne l'allez point chercher ailleurs qu'au milieu de vôtre cœur, puis qu'il y est assurément. Chercher Dieu dans soi-même, & s'habituer à l'y trouver, le regarder par la foi, & non par les idées, lui parler confidemment, comme étant au milieu de nos cœurs, sans se mettre en peine d'en sortir pour l'aller chercher ailleurs ; c'est le moyen d'apprendre bien-tôt à marcher en esprit, pour aller à la vérité ; de vous rendre la présence de Dieu facile & familière ; & de vous servir de vôtre esprit selon l'ordre de la droite raison ; de calmer l'imagination où l'usage indiscret forme des tempêtes ; & d'éviter beaucoup de fatigues d'esprit superflues ; c'est le moyen de se former à faire des élévations à Dieu, & des actes de vertu avec autant de facilité que de fermer l'œil ; & de devenir maître de son cœur autant qu'on le peut être en cette vie.

Pour ce qui regarde l'Humanité sacrée de Jésus-Christ, où il se rencontre avec vérité un corps qui tombe sous nos idées, on peut s'en servir ; mais il vaut mieux s'habituer à regarder par la Foi tous les mystères de sa Vie & de sa Mort, que de se former dans l'esprit quelque image de sa personne & de ses actions. Tout ce qui occupe l'imagination ne doit être regardé qu'en passant : il faut néanmoins en ceci user de liberté d'esprit, & que les âmes qui commencent ne rejettent pas l'attrait qui les porte à se servir de l'imagination pour se représenter l'Humanité sacrée du Sauveur. Elles peuvent donc s'en servir ingénument ; mais cette imagination doit être simple, c'est -à-dire sans embarras de beaucoup de particularités, & on en doit user comme d'aiguille, pour enfiler dans l'esprit les affections, comme dit saint François de Sales.

Troisième Point

Il faut ensuite entrer en discours avec son Dieu, sans se mettre en peine de la composition des paroles, ni faire grand état de la suite du discours, car cela nuit aux bonnes affections, & appartient plutôt à l'étude, qu'à la production de la sincérité d'un cœur qui vient pour se répandre devant Dieu.

L'entretien se doit commencer par ces trois pratiques.

1. La reconnaissance de son néant & l'adoration de sa Majesté, que nous croyons si fort au dedans de nous, que nous n'aurions pas la hardiesse de paroître devant elle, si elle n'avoit la bonté de nous le permettre.

2. La contrition de ses péchés.

3. L'intention d'unir nôtre prière à celle de Jésus-Christ, laquelle nous protesterons de vouloir faire, parce que c'est la volonté de Dieu.

Après cela on entre en considération de quelque Point, pris dans quelque pieux Livre de Méditations, qu'on peut même avoir ouvert devant soi, spécialement dans les commencements.

La façon de se gouverner dans ce discours avec Dieu se comprendra mieux par un exemple familier, que par un amas de paroles. Comment se gouverne un gueux, dont la pauvreté est surchargée de blessures, & qui manque d'éloquence pour discourir agréablement quand il se présente devant un grand Prince, pour avoir l'aumône. Il se jette à ses pieds, il lui découvre ses plaies, & dit ce qu'il peut pour l'émouvoir à compassion : si les paroles lui manquent, il se contente de montrer ses plaies & de se tenir en sa présence avec obstination, jusques à ce qu'il le regarde. Quand il s'aperçoit que le Prince jette l'œil sur lui, il recommence à lui exposer ses besoins avec une nouvelle ferveur d'affection ; mais quand il lui a jeté quelque pièce d'argent, la joie le remplit de paroles, telles que l'abondance de son cœur lui suggère, sans affectation, ni composition de discours. Ce sont là les trois degrés que Dieu observe ordinairement dans ses communications avec les bonnes âmes : il les veut voir quelquefois prosternées devant lui, sans les regarder ni leur parler, afin de leur faire exercer la patience & l'humilité. Quelquefois il les regarde, & se détourne incontinent, afin d'avoir le plaisir de voir leur résignation, dans la privation d'un rayon qui avoit entre-ouvert leur cœur, mais qui a passé vite, pour les remettre dans l'épreuve de leur fidélité. D'autrefois il parle, & pour lors l'âme d'une bonne amante se fond, quand son bien aimé lui a fait présent d'un mot de sa bouche.[Cant. 5].

Disons donc aussi qu'une âme fidèle doit imiter ce gueux. Il faut qu'elle se jette en esprit devant Dieu, comme un autre Lazare, couverte de plaies, mais pleine de désirs d'être rassasiée des miettes de pain qui tombent de sa table ; qu'elle lui découvre ses misères & ses besoins. Ensuite sachant bien par la Foi, qu'il connoît mieux qu'elle-même ce qui lui est le plus propre, & étant persuadée par l'espérance qu'il a la volonté de lui donner, si les paroles lui manquent, elle n'a qu'à persévérer à se tenir en sa présence avec patience & avec humilité, & qu'à se contenter de recommencer de temps en temps de lui exposer ses besoins avec confiance. C'est ainsi que nôtre Seigneur Jésus-Christ, nôtre cher Maître, a fait dans son Oraison du Jardin ; où se trouvant triste jusques à la mort, il a employé le temps de sa prière à repérer plusieurs fois un même discours, pour nous donner l'exemple de la patience, de la résignation, & de la manière de nous gouverner devant Dieu dans l'état de la sécheresse de nos discours & de nos affections.

Si Dieu vous ayant jeté un regard, vôtre affection s'enflamme pour passer, je vous le répète encore une fois, n'affectez point de composition de discours, mais produisez vos affections comme elles se rencontreront, avec la même naïveté, confiance & sincérité, dont un enfant se sert envers sa mère, & qui se jette dans son sein quand les paroles lui manquent. Car c'est ainsi qu'il faut que nous nous jetions avec un amour respectueux dans cet adorable sein de Dieu pour nous y reposer, pour y remettre tous nos soins & toutes nos défiances, & pour y faire doucement la répétition de nos demandes ; car il se plaît à être importuné, & à nous voir persuadés de la tendresse de son amour.

Vous serez sans doute en peine de savoir comment vous pouvez vous exercer en considérant les mystères de la Vie, de la Passion, & de la Mort du Fils de Dieu ; & produire des affections différentes sur ces sujets. Mais je vous donne encore un exemple tout commun & tout ordinaire, qui vous le fera comprendre. Si vous aviez pour ami un grand Prince qui revint d'une bataille, où il eût remporté une grande victoire, après avoir souffert les plus grands outrages du monde ; qui se fût réduit à se déguiser & à passer pour un misérable, & que ce grand combat, aussi bien que ce déguisement, n'eussent été entrepris par ce Prince que pour vous délivrer de la misère & de la captivité ; si ce Prince étant de retour vous l'alliez voir pour lui témoigner vos reconnaissances, que diriez-vous ? Vous lui feriez, ce qui s'appelle au monde un compliment, le plus affectif que vous pourriez, en témoignant vos admirations de sa charité, de sa force, de sa conduite, de ses beaux faits, & de ses bontés envers vous ; vous lui expliqueriez à lui-même ses propres prouesses en détail, & en exprimant vos reconnaissances de ce que vous lui devez, vous joindriez à cela vos espérances exprimées de ce que vous attendez de lui, vos regrets de l'avoir offensé, & d'avoir été la cause de ses souffrances ; vos protestations de l'honorer, de l'aimer & de le servir, & vous produiriez d'autres semblables affections de l'abondance du cœur.

Si les paroles vous manquoient, vos sentiments ne laisseroient point d'être dans vôtre cœur & dans vôtre volonté, aussi-bien que s'il se produisoient par des paroles. Ce Prince verroit assez sur vôtre visage & dans vos gestes ce que vous voudriez lui dire ; mais Dieu qui voit le fond de nos âmes y voit tout ce qu'elle veut & tout ce qu'elle désire, sans qu'il ait besoin pour cela de nos paroles. Appliquez cette idée & cet exemple aux mystères de la Vie & de la Mort de Jésus-Christ nôtre Sauveur, & mettez-les en pratique à son égard.

Tout de même dans les mystères de la Résurrection de Jésus-Christ & dans ceux qui l'ont suivi : allez à lui

comme vous iriez vers ce grand Prince, après avoir ouï dire qu'il est monté sur le Trône, afin de lui témoigner votre joie, lui faire vos congratulations, lui demander sa protection, lui représenter vos besoins, lui donner mille acclamations & mille louanges, & lui faire connoître que vous attendez tout de lui. En le considérant comme votre Juge, faites tout ce que vous feriez, & dites tout ce que vous diriez à un Juge qui auroit un procès à juger qui vous est de la dernière conséquence, & où il y va de votre bien & de votre vie, si vous l'alliez solliciter pour vous le rendre favorable.

En méditant sur les actions & sur la gloire de la Sainte Vierge & des Saints, faites comme si vous deviez aller rendre visite à de grands Seigneurs qui sont vos bons amis, leur rendre vos devoirs pour les congratuler de leur gloire, leur demander leur protection & la continuation de leur bienveillance, pour leur déclarer vos besoins, leur demander leur faveur auprès du Roi, & leur dire avec respect tout ce que vous voudrez ; si les paroles vous manquent, soyez persuadé qu'ils voient dans Dieu comme dans un miroir tout ce que vous avez la volonté & le désir de leur dire.

Il n'y a point d'autre mystère à chercher pour s'entretenir & s'occuper dans l'Oraison. Prenez donc cette idée & suivez-la à la bonne Foi.

De-là vous pouvez facilement connoître de quelle manière on doit se servir des méthodes que donnent les Pères spirituels, pour entretenir la Méditation & former les affections sur les circonstances que l'on y considère. Il faut le faire doucement & sans empressement ; il faut bien s'en servir, mais sans attache. Si Dieu vous tire à quelques affections, aussi-tôt que vous serez en sa présence, il ne faut pas s'attacher au point de méditation, mais suivre l'affection, & quand elle sera plus simple & plus tranquille, elle sera meilleure. Il faut aller simplement à la bonne foi, & sans art, pour être auprès de Dieu, pour l'aimer, & pour s'unir à lui ; car comme dit notre cher Saint François de Sales, le vrai amour n'a guère de méthodes. Si l'âme se trouve sèche dans ses considérations, elle doit rejeter le découragement aussi-bien que l'inquiétude, & demeurer avec simplicité en la présence de Dieu, pour y faire l'exercice du pauvre gueux, dont nous venons de parler. Elle dira une fois, par exemple : Mon Dieu ! vous savez qui je suis, je voudrais avoir le bonheur de vous entretenir, mais je ne le mérite pas, & ma stupidité m'apprend assez que ma faiblesse est grande, & mon esprit incapable de s'unir à vous ; que votre sainte volonté soit faite ; pourvu que vous me donniez votre crainte, & votre saint amour, il me suffit. Cet acte étant produit, elle tâchera de rappeler son esprit à la considération de quelque point de méditation avec douceur, avec suavité, & sans impatience. Que si ce pauvre esprit se trouve sec ou s'égare comme auparavant, elle recommencera la même pratique en produisant quelque aspiration, telle que la dévotion lui suggérera, jusques à ce que le temps de sa méditation soit achevé ; qui doit durer au moins une demie-heure chaque matin ; mais elle finira son oraison par des actions de grâces de tous les bienfaits reçus de Dieu en général ou en particulier, par une récapitulation de tous ses bons propos & de ses demandes, tant pour l'âme que pour le corps, & par la recommandation de ses amis & des âmes du Purgatoire qu'il ne faut jamais oublier dans toutes vos prières.

Mais pour vous mieux former à cette pratique, n'oubliez jamais de porter à l'oraison cette pensée, ainsi que dit le même Saint, que l'on s'y approche de Dieu, & qu'on se met en sa présence pour deux raisons principales.

La première, pour rendre à Dieu l'honneur & l'hommage que nous lui devons, & cela se peut faire sans qu'il vous parle, ni vous à lui. Car ce devoir se rend en reconnoissant qu'il est notre Dieu & que nous sommes ses viles créatures ; & demeurant devant lui en esprit prosterné, attendant ses commandements. Combien y a-t-il de courtisan qui vont cent fois à la présence du Roi, non pas pour lui parler ni pour l'ouïr ; mais simplement afin d'être vus de lui, & témoigner par leurs assiduités qu'ils sont ses serviteurs ? Et cette fin, de se présenter devant Dieu, seulement pour rendre témoignage & protester de notre volonté, de notre attachement à son service, est très-excellente, très-sainte, & très-pure, & par conséquent de très-grande perfection.

La seconde cause pour laquelle on se présente devant Dieu, c'est pour parler avec lui & l'entendre parler à nous par ses inspirations & par des mouvements intérieurs, & ordinairement cela se fait avec un plaisir très-délicieux, parce que ce nous est un grand bien de parler à un si grand Seigneur : & quand il répond, il répand mille douceurs & mille liqueurs précieuses, qui donnent une grande suavité à l'âme. Or l'un de ces deux biens ne nous peut jamais manquer dans l'oraison. Si nous pouvons parler à notre Seigneur, parlons-lui, louons-le, prions-le, écoutons-le. Si nous ne pouvons lui parler, parce que nous sommes enrôlés, demeurons néanmoins dans la chambre, & faisons-lui la révérence : il nous verra là, il agréera notre patience, & favorisera notre silence. Une autre fois nous serons tout étonnés qu'il nous prendra par la main, qu'il nous accompagnera, & qu'il fera cent tours avec nous dans les allées de son jardin d'oraison & quand il ne le feroit jamais, contentons-nous que c'est notre devoir d'être à sa suite, & que ce nous est une grande grâce & un honneur trop grand qu'il nous souffre en sa présence. En cette sorte nous ne nous empresserons pas pour lui parler, puisque l'autre occasion d'être auprès de lui ne nous est pas moins utile, mais peut-être beaucoup plus, encore qu'elle soit un peu moins agréable à notre goût. Quand donc vous viendrez auprès de notre-Seigneur, parlez-lui si vous pouvez, demeurez-là, faites-vous voir à lui, faites-lui entendre le désir de votre cœur, ainsi que nous avons dit, & ne vous empressiez d'aucune autre chose.

Voilà tout ce qu'il y a à pratiquer avec patience, avec confiance & avec persévérance, pour expérimenter ce que Dieu a coutume de produire dans une âme qui se gouverne ainsi devant lui, dont nous avons l'exemple dans sainte Thérèse & dans tant d'autres bonnes âmes qui en font encore tous les jours l'expérience. On pourroit vous dire quelque chose de plus étendu touchant les sécheresses d'esprit, dont l'admirable Sagesse de Dieu se sert comme d'un stratagème, pour se rendre maîtresse de nos cœurs, les réduire & les reformer, mais ce sera dans une autre occasion.

Quatrième Point

Si en produisant les affections, l'esprit se distrait en plusieurs pensées superflues, mauvaises ou ridicules, il ne faut aucunement s'en étonner, & bien moins s'en inquiéter ; car cela provient de la faiblesse naturelle & de l'inconstance de l'esprit humain, auxquelles la malice des Diables se joint pour tâcher de nous troubler & de nous jeter dans l'impatience à la vue de cent sottises dont l'imagination fourmille, ou pour nous faire quitter prise par le découragement. Nous devons penser quand nous sommes en cet état, que nous ressemblons à ces paysans, qui viennent à la ville pour visiter leurs Maîtres, & qui après avoir commencé un mauvais compliment, se troublent au bout de quatre ou cinq mots, sans savoir plus ce qu'ils veulent dire. Les Maîtres ne se fâchent pas pour cela, mais au contraire ils en rient, & se divertissent en les entendant jargonner. Dieu tout de même ne s'irrite pas contre une âme qui est distraite malgré elle dans l'Oraison, mais au contraire il en a compassion, & prend plaisir de la voir dans cet état, pourvu qu'elle s'adoucisse, qu'elle s'humilie devant lui dans la reconnaissance de sa misère, & qu'elle s'applique, à resserrer son esprit auprès de lui le mieux qu'elle le peut.

Si la distraction revient cent fois, ne vous étonnez non plus de la centième que de la première ; & quand vous vous en apercevrez, remettez doucement votre esprit en la présence de Dieu, comme si de rien n'étoit, sans faire réflexion sur la matière de vos distractions. Quand les mouches piquent, on se contente de se servir de la main pour les chasser, mais on ne court pas après elles pour les tuer ; & si après en avoir chassé une, il en revient une autre, on fait encore la même chose sans s'étonner. Il faut faire de même à l'égard de la distraction, & ne pas courir après elle, car ce seroit temps perdu, c'est à dire, qu'il n'y faut pas faire des réflexions pour s'en faire des reproches à soi-même, ni des lamentations intérieures (qui ne sont que des productions de l'impatience du cœur), ni des considérations pour tâcher de l'étouffer, ou pour l'empêcher de revenir ; car faire ainsi c'est comme courir après les mouches. Laissons-les donc voler ; cependant marchons à Dieu & passons outre sans nous amuser. Il n'importe pas que le traquet du moulin fasse du bruit, dit sainte Thérèse, pourvu que le moulin ne cesse de moudre. Cela veut dire qu'il n'importe que l'imagination fasse du bruit, pourvu que la volonté tourne toujours sur son centre qui est Dieu, qu'elle demeure attachée à lui & qu'elle accomplisse sa volonté.

L'esprit peut se soulager par quelque idée, quand il se voit accablé par une foule de pensées, & adoucir son chagrin en se rapportant l'exemple d'un homme qui se trouve en pleine campagne pendant que la grêle tombe de toutes parts ; il a beau faire, il ne peut s'en sauver, n'y ayant aucun lieu où il puisse se mettre à couvert. Il faut donc qu'il se résolve de voir tomber la grêle & de la souffrir sans se tourmenter & sans perdre son temps à se faire des reproches, que s'il avoit fait ceci ou cela il ne seroit pas tombé dans cet inconvénient ; & qu'il s'applique plutôt à envoyer quelques soupirs au Ciel pour bénir Dieu dans ses ouvrages, en demeurant cependant dans la tranquillité de la patience. Vous n'avez qu'à faire l'application de cette comparaison à la distraction dans l'Oraison, car elle y convient fort bien. Quand vous ne feriez autre chose pendant toute votre heure, comme dit St. François de Sales, que de reprendre tout doucement votre cœur & le remettre auprès de nôtre-Seigneur, & qu'autant de fois que vous l'y remettiez, il s'en détourneroit ; votre temps seroit très-bien employé, & vous feriez un exercice très-agréable à Dieu.

Cinquième et dernier Point

Enfin, pour connoître la bonté de l'Oraison, il faut que les fruits paroissent ; car elle est l'arbre dont ils sont inséparables ; que la douceur, l'humilité, & les autres vertus l'accompagnent, & qu'elles se produisent au dehors par l'accomplissement de la volonté de Dieu dans sa vocation. Tenez donc pour certain, que quand vous auriez de hautes élévations d'esprit dans l'Oraison, & que vous seriez comme ravis jusques au troisième Ciel, si hors de là vous étiez entiers dans vos passions, obstiné dans votre jugement, froids & négligé à estimer & à pratiquer les solides vertus, vos contemplations ne seroient que des illusions, & vos ravissements que des fantômes : mais au contraire, s'il arrive que vous soyez secs comme du bois dans l'Oraison, sans goût & sans sentiment, & que d'ailleurs vous avanciez dans l'estime & la pratique des solides vertus, soyez assuré que votre Oraison est bonne, & demeurez en repos sous la conduite de l'excellent guide qui a caché l'argent dans votre sac, comme le Maître d'Hôtel de Joseph en usa à l'égard de ses Frères, afin de vous donner l'occasion d'un grand étonnement en vous voyant si amoureuxment trompé à votre avantage. Vous pensiez ne porter que du blé dont le poids vous fatiguoit, mais vous portez aussi de l'or que vous trouverez avec joie, quand l'heure sera venue qu'il jugera à propos de vous le découvrir.

S'il vous conduit par des voies couvertes & *ténébreuses*, c'est qu'il sait qu'elles vous sont les meilleures, & les plus assurées pour cet usage de liberté qu'il a résolu de laisser toujours à l'âme, qui seroit peut-être exposée à beaucoup de dangers, si elle marchoit par d'autres chemins. Dieu met la coupe de Joseph dans votre sac, sans que vous le voyez ; mais ayez bon courage, c'est qu'il veut mettre la main sur vous, pour vous faire ses prisonniers, pour vous traiter à sa table, & pour vous surprendre par le doux étonnement de sa reconnaissance, comme Joseph le fit à l'égard de son frère Benjamin.

Vous me direz : Mais quel moyen d'être en repos, si la bonté de l'Oraison ne se reconnoit que par le progrès dans la vertu ? Il semble souvent que l'on recule au lieu d'avancer : ne seroit ce pas une présomption de croire que l'on avance ? A cela je vous réponds que Dieu a voulu mettre des bornes à nos intelligences & des mesures à nos connoissances, pour les conserver dans leur entier. Cet état de suspension où il nous a mis, en ce qui regarde ce que nous sommes & ce que nous valons devant lui, est de *ces ténèbres* dont le Psalmiste dit *qu'il est environné* [Ps. 17] ; mais ce n'est que pour nous fournir le moyen d'approcher plus près de lui, & pour servir d'ombrages à nos esprits, afin de mieux participer à ces influences. Demeurons humblement dans cet état de suspension, sans philosopher, puisque la

main de Dieu nous y place, & reposons-nous dans la fermeté de la confiance qui présume tout de sa bonté : si nous sentons que nôtre volonté s'anime de plus en plus à corriger ses défauts, qu'elle n'ait point d'attache au péché, pour petit qu'il soit, & qu'elle soit toute désireuse d'être plus fidèle que jamais, demeurons en repos, car c'est tout ce que l'on peut attendre de pauvres, & misérables pécheurs comme nous, qui ne pouvons de nous-mêmes, que pécher & qui n'avons que des imperfections.

Disons pour conclusion, que le meilleur moyen de faire un grand progrès dans l'Oraison & d'y avancer beaucoup en peu de temps, c'est la mortification de nos passions. En nous y appliquant de la bonne manière, nous sauvons tout le temps que la Divine Providence emploierait à nous rendre mortifié.

Voilà en abrégé tout ce que je crois être le plus nécessaire pour établir les fondements d'une bonne conduite dans l'Oraison, & qui étant pratiqué, mène à des connoissances plus relevées. Elles ne sont jamais ni si pures, ni si assurées que quand elles sont prises par les expériences que Dieu fait faire à une bonne âme qui est plus désireuse de faire que de savoir.

Je m'abstiens d'y exprimer plusieurs choses qui sont à remarquer pour les âmes avancées, afin de ne point donner de trouble à l'esprit par la multiplicité des discours, dont les plus courts sont les meilleurs en cette matière : mais je vous les mettrai à part, parmi les avis que je vous donnerai encore sur ce même sujet, afin que cela soit plus clair ; car il importe tout à fait de ne point donner d'occasion de trouble à l'esprit humain dans les entretiens spirituels, étant si fort disposé comme il est à s'embarrasser soi-même dans ses idées.

Avis Généraux Touchant le saint exercice de l'Oraison, tant pour les âmes commençantes, que pour celles qui sont avancées

Sur les Opérations de l'esprit

Il faut ménager les opérations de l'entendement, & ne le pas laisser trop se complaire dans ses spéculations qu'il suit volontiers, quand la porte de quelque connoissance lui est ouverte dans l'Oraison ; mais on doit faire place aux actes de la volonté quand elle est émue, car on ne doit connoître que pour vouloir. L'esprit est amateur de ces sortes de complaisances : c'est pourquoi il y faut prendre garde. S'arrêter sur la spéculation pour s'y complaire, c'est satisfaire la curiosité naturelle de l'esprit, c'est étudier plutôt que prier. S'y arrêter par indiscrétion, c'est une faute qu'il faut corriger ; & être persuadé que quand on est convaincu d'une vérité qui a excité l'affectation, & qu'on ne laisse pas de continuer ses considérations, c'est faire de même que si l'on continuoît de souffler le feu quand la chandelle est allumée. Cela ne sert qu'à éteindre la lumière, qui s'est répandue dans l'âme pour éclairer & enflammer ses affections. Ne laissons donc couler par le canal de l'entendement qu'autant d'eau qu'il est nécessaire, & aussi-tôt qu'elle veut couler par les affections de la volonté, bouchons le canal de l'entendement, pour laisser tout couler par celui de la volonté.

Je vous ai déjà remarqué ci-dessus plusieurs choses qui concernent cet article ; mais ceci met la chose dans une plus grande évidence pour les commençants.

Sur les bons propos

1. Plusieurs âmes n'accomplissent pas les bons propos qu'elles ont faits dans l'Oraison, par pure négligence ; car elles ne s'étudient pas à se faire un peu de violence, & elles oublient facilement leurs résolutions. D'autres sont pleines de désirs de quelques vertus, jusques à s'inquiéter pour les obtenir. Elles font dans l'Oraison de fermes propos de les pratiquer, & quand l'occasion s'en présente, elles succombent, elles tombent aussi-tôt dans le chagrin & font de nouvelles propositions avec confiance en elles-mêmes de faire des merveilles, mais l'occasion se rencontrant, elles retombent encore. La cause de leur chute ne vient pas de manquer de désir, mais elle procède de l'orgueil & de l'amour propre, qui leur donnent de la présomption d'elles-mêmes. Elles désirent la vertu plutôt par l'estime de sa beauté & de leur propre utilité, que parce qu'elle est agréable à Dieu.

2. Dieu punit l'âme en la laissant ainsi à elle-même ; mais il lui fait plus de bien en la laissant dans l'impuissance d'accomplir ses bons propos, que de lui en donner l'accomplissement. Car il ne serviroit qu'à nourrir l'estime & la complaisance d'elle-même, au lieu que son défaut la conduit à la connoissance de son impuissance à faire le bien, & du besoin absolu qu'elle a d'être secourue de Dieu en toutes choses. Le désir violent & le chagrin, l'impatience & le dégoût, sont les marques infaillibles que le mal procède de cette cause ; mais en voici le remède.

Il consiste à désirer la vertu parce qu'elle plaît à Dieu ; en sorte que si par impossible il vouloit que nous fussions sans vertu, nous acquiescerions à son bon plaisir.

A être persuadé de sa faiblesse, qui ne paroît pas dans l'absence des objets, mais qui se montre assez quand ils sont présents.

Et à ne rien proposer qu'en s'appuyant sur la confiance en Dieu, en sorte que ce soit plutôt la confiance qui propose que nôtre esprit, lequel doit être tellement enveloppé dans cette confiance, qu'à peine paroisse-t-il dans ses propos.

3. Quand l'âme sera bien établie dans ces dispositions, elle se trouvera fidèle à accomplir ses bons propos, &

elle le fera sans empressement, avec douceur & résignation : mais jusques à ce qu'elle y soit parvenue, elle fera des chûtes à proportion de ce qu'elle en sera éloignée. Qu'elle ne laisse point toutefois de proposer le bien ; mais qu'elle suive au moins ce que la chute lui marquera : & au lieu de se laisser aller à l'impatience & au chagrin quand elle aura manqué, qu'elle ait recours à l'humiliation devant Dieu, à l'adoucissement & au mépris de soi-même ; car quand elle y sera parvenue elle fera beaucoup.

4. Il faut user de discrétion pour ne point trop multiplier les résolutions, car la diversité seule est capable d'inquiéter une âme commençante : & il vaut mieux en faire peu à la fois qui soient suivies de l'effet, que d'en faire beaucoup & y manquer. Les âmes avancées doivent observer en ceci les règles de la sainte médiocrité, & quand elles ne feroient qu'un propos général d'être attentives à Dieu & de veiller sur leurs actions pour les perfectionner selon Dieu, il suffiroit qu'elles en accomplissent chaque jour quelque chose. Le conseil en est même quelquefois plus utile à des âmes ferventes & fort timorées, dont l'esprit se trouve trop violemment occupé par le détail, quoiqu'ordinairement il faille prendre quelque vertu particulière sur laquelle on s'exerce & on s'examine. Mais pour éviter indiscretion & l'inquiétude, il faut former son idée sur celle d'un Jardinier qui s'applique à cultiver une plante, mais qui ne néglige pas les autres ; il a soin de toutes, mais il jette l'œil quelque temps sur cette particulière, jusqu'à ce qu'étant en bon état il le jette sur une autre.

5. Plusieurs tombent dans une grande indiscretion en faisant leurs résolutions, qui provient du manque de connoissance d'eux-mêmes. Ils proposent les choses dans un degré de perfection qui fait un excès, eu égard à la misère de l'homme. Car il s'agit quelquefois d'une matière où ordinairement ils commettent toute leur vie quelque défaut, comme par exemple, dans les paroles oisives, dans quelque promptitude, & dans d'autres semblables infirmités. Ils prennent les choses si fort à cœur & si en détail, ils les expliquent si scrupuleusement, qu'ils font tort à leur esprit qui est toujours agité par le soin & par la crainte ; ils tombent souvent dans les fautes qu'ils craignent, & en font plus par la crainte de faillir, que s'ils ne proposoient rien du tout ; il arrive de là qu'ils sont comme décontenancés, que leur conduite semble être toujours dans la gêne, & que la tristesse enfin desséchant leur esprit, les provoque au dégoût & à la négligence.

6. Ne proposons donc rien d'outré, & contentons-nous de faire de bonne foi des résolutions modérées de corriger en particulier quelque défaut que nous remarquons en nous, & de pratiquer quelque acte de vertu le mieux que nous pourrons. Rejetons tout à fait le soin empressé, & veillons sur nous avec la douceur de la confiance en Dieu, pour ne pas tomber dans ces excès qui sont préjudiciables à la nature & au progrès dans la vertu. On ne monte pas tout d'un coup au haut d'une montagne, il faut y aller pas à pas. La pratique exacte d'une vertu n'est pas l'ouvrage d'un jour ; il faut bien monter des degrés, & souvent y faire de faux pas, & s'en relever avant que d'y être parvenu & de s'y tenir ferme.

7. J'ai connu une personne qui avoir tellement pris à cœur de modérer sa langue, pour ne rien dire mal à propos, que peu s'en fallut que son cerveau n'en fut incommodé, tant l'application de son esprit & la contention de ses pensées étoient grandes, dans le doute si elle avoit assez dit, ou si elle avoit trop dit, s'il n'eût pas été mieux de dire d'une autre manière, &c. C'étoit un combat perpétuel qui la jettoit dans l'affliction & qui la réduisoit enfin à être comme hébétée ; mais Dieu lui fit connoître l'indiscretion de son application ; & s'étant retirée à la douceur de la confiance en Dieu, elle expérimenta qu'en rejetant son soin & son désir sur le bon plaisir de Dieu, & marchant pas à pas sans tant de prévoyance, avec la résolution de faire ce que Dieu lui inspireroit dans l'occasion & avec confiance en son secours, on avançoit beaucoup, au lieu que par ces autres voies on se fatiguoit souvent sans rien faire. Voilà comment l'ignorance & l'amour propre joints ensemble, causent beaucoup de peines, empêchent le bien au lieu de l'avancer, & rebutent l'esprit au lieu de l'animer & de le consoler.

8. Le regret de nos péchés & de nos fautes demande un propos formé de nous corriger, qui doit être toujours accompagné de l'humble défiance de nous-mêmes, appuyée sur une ferme confiance en Dieu & en sa grâce, qu'on lui demande humblement, instamment, & avec fermeté. Et pour ce qui regarde la pratique des vertus & des œuvres de plus grande perfection, je crois qu'en s'y prenant par anéantissement de soi-même devant Dieu, par l'exposition qu'on lui fait du désir qu'on a de ces vertus, & par une humble demande accompagnée de confiance & de résignation à son bon plaisir, on avancera plus en pratique que par des propos multipliés & obstinés. La cause de cela peut être attribuée à la propre volonté & à une secrète présomption de l'amour propre, qui fait qu'en se recherchant soi-même, on agit comme si l'on pouvoit prévenir la grâce ; & c'est la grâce qui nous prévient en toutes choses pour nous montrer le bien & pour nous le faire désirer, pour nous le faire vouloir & accomplir : *Dat velle & perficere pro bona voluntate*. Car sans son secours nous ne pouvons ni vouloir le bien, ni le faire. Mais la nécessité de nôtre coopération à la grâce est si évidente, que le S. Concile de Trente dit [au ch. 8 de la session 6] que chacun de nous reçoit la justification selon qu'il plaît au Saint Esprit, & selon la propre disposition & la coopération de chaque particulier ; il marque assez par ces paroles & la nécessité & l'effet de nôtre coopération.

Enfin je crois que pour retirer plusieurs bonnes âmes de l'embarras où elles se trouvent à l'égard du manquement d'avoir accompli leurs bons propos, il faut leur conseiller de convertir l'acte formé de bon propos en humble demande à Dieu de sa grâce pour faire le bien qu'on désire, & de faire cette demande avec le plus de confiance & de soumission qu'elles pourront. On s'approchera par ce moyen de plus près de la grâce qui prévient, qui accompagne, & qui suit les bonnes œuvres, ainsi que parle le S. Concile de Trente, & on s'éloignera davantage de la présomption de l'esprit humain & de l'amour propre, qui cherchent plutôt leur utilité & leur satisfaction que la gloire de Dieu, & à qui il semble que par leur propre industrie ils viendront à bout de tout.

Sur la matière de l'Oraison

Le plus grand secret de l'Oraison c'est d'y suivre l'attrait de la grâce en simplicité de cœur, comme nous l'avons déjà expliqué ci-dessus. Mais néanmoins pour ne point donner d'occasion à la légèreté ou à indiscretion, il faut y porter ordinairement quelque point réglé & se mettre en état de le considérer & de le savourer sans le quitter si facilement. Car un esprit vif & remuant passeroit souvent sur toutes choses en un moment, & ne les considéreroit qu'en imagination, & non pas par la solidité de la raison, & produiroit aussi des affections seulement en imagination, qui ressembleroient aux folles fleurs des arbres, dont il ne se produit aucun fruit. C'est donc un moyen pour ne pas donner d'occasion à une imagination vive de se mettre aux champs & pour la tenir le plus près de la raison qu'on pourra, sans pourtant s'étonner si elle s'échappe, car en cela il n'y a qu'à se servir de ce que nous avons dit dans le quatrième point, & tâcher de la ramener doucement & avec patience.

Je ne vous parle pas encore de la différence qu'il y a entre la méditation, la contemplation & l'oraison du véritable repos intérieur de l'âme ; & je ne prétend que de vous marquer ici ce qui regarde la pratique.

Sur les divers états de l'âme dans l'Oraison

1. Il faut considérer Dieu comme le Maître absolu des différents états où l'on se trouve dans l'Oraison, & les regarder dépendants de sa Providence, de même que la pluie ou le beau temps, & les différentes dispositions du temps qui roule, qui se passe & qui change comme Dieu le veut, sans que nos prévoyances & nos soins y puissent rien fixer. Il faut donc recevoir ces différents états avec le même respect & la même soumission, avec la même résignation & la même patience que nous recevons la variété des temps & des saisons.

2. Les âmes avancées, qui dès l'instant qu'elles sont mises en la présence de Dieu, sont aussi-tôt convaincues & pénétrées de la vérité qu'elles vouloient méditer, & sur lesquelles par conséquent Dieu fait reluire un rayon de la contemplation, & qui sont attirées aux affections, doivent se gouverner en la manière que nous avons déjà dite ; & celles qui se trouvent tellement occupées par la Vive Foi de la présence de Dieu, qu'elle les attache à lui, en sorte qu'elles sont dans une suspension qui les empêche de pouvoir faire des actes formés, ne doivent point du tout s'empresser pour en faire en se retirant de cet état comme par violence, craignant d'être dans l'illusion, ou dans l'oisiveté, car c'est un effet de sa grâce, quand les circonstances que je vous ai marquées dans le cinquième point s'y rencontrent, & vous verrez plus bas que l'âme fait alors des actes très-spirituels. Mais elles doivent bien se convaincre d'une vérité, au cas qu'elles en doutent, que tous ces états de l'âme dans l'Oraison ne sont point la sainteté, mais que la sainteté consiste dans la fidélité à accomplir la volonté de Dieu, & qu'il faut considérer ces états avec respect, mais avec une sainte indifférence, ne faisant estime que de l'humilité & du saint mépris de soi-même, du renoncement à soi-même, & du dépouillement de sa propre volonté pour accomplir celle de Dieu ; car hors de là ces sortes d'états sont sujets aux illusions du Démon transfiguré en Ange de lumière, et à n'être qu'en imagination.

3. Il ne faut point tant philosopher sur la manière par laquelle elles se sentent attirées, pour voir si elle a du rapport à ce qu'en ont écrit quelques dévots personnages, car l'Esprit de Dieu n'est point attaché à la manière, & ce qu'ils en ont dit sont leurs expériences particulières qu'ils en ont exprimées, qui ne sont pas des règles générales. Ce qu'ils ont dit sert à consoler les bonnes âmes ; car en y voyant l'expression de certaines choses qu'elles sentent aussi dans elles-mêmes, cela les délivre de la crainte, les affermit, & sert à leur direction ; mais cela ne donne pas ces états à ceux qui ne les ont pas.

4. Il faut s'y gouverner en simplicité d'esprit, sans être pointilleux sur les actes, savoir si on n'en doit pas faire du tout de formés, ou si on en doit faire ; car le soin scrupuleux qu'on se donne pour faire ce discernement, embarrasse, occupe, & trouble les esprits, & fait des grands mystères où il n'y en a guère ; mais vous trouverez ci-après, ceci éclairci bien au long.

5. Que ces âmes se présentent devant Dieu avec un détachement de tout, & une pure intention de lui plaire. c'est ce qui se doit trouver chez elles si c'est Dieu qui les a mises en cet état. Qu'elles se rappellent le souvenir de quelque pieuse méditation sur la vie de Jésus-Christ, que nous devons regarder par tout & en tout état comme la voie, la vérité & la vie. Que si elles sont attirées d'abord aux affections & aux actes, qu'elles s'y laissent aller. Que si elles deviennent entièrement occupées du souvenir & de la présence de Dieu, & comme toutes attachées intérieurement à lui, qu'elles suivent l'attrait, en faisant une effusion de toute leur âme & de toute leur volonté dans Dieu : Cette effusion sera un acte d'union continue qui comprend tous les autres. Mais on pourra de temps en temps produire quelque élancement d'affection formée, comme sont ceux-ci : *Mon Dieu & mon tout, &c. Vous êtes mon Dieu, ma miséricorde.* [Ps. LVIII. 11.] Sans néanmoins se distraire de cette adhésion & union à Dieu.

6. Allez en cela en liberté d'esprit : si la simple présence de Dieu vous occupe, tenez-vous y & si vous vous sentez attirée à faire quelques actes, faites-en ; servez-vous de l'une & de l'autre de ces voies, & que votre seule prétention soit l'amour de Dieu fidèlement pratiqué ; ne craignez point d'illusion ni de tromperies tant que vous verrez votre cœur humble, & votre esprit dans l'indifférence.

7. Votre âme sera dans l'indifférence, si vous êtes toujours prête à descendre par les mêmes degrés que l'Esprit de Dieu vous aura fait monter. Si de la méditation il vous attire aux affections sans discours, c'est un degré qu'il vous fait monter, il faut vous y tenir, car le discours ne se fait que pour y parvenir. Si des affections il vous élève au recueillement ou à l'union, il faut vous y tenir tranquillement jusqu'à ce qu'il vous en fasse descendre. Tout de même quand il arrivera, que vous étant mise en sa présence vous ne vous trouverez pas élevée à l'union, descendez volontiers aux affections. Si vous ne trouvez rien dans ces affections, descendez à la considération. Et enfin si vous étiez aride dans la considération, descendez encore volontiers à l'exercice d'anéantissement, en vous tenant anéantie en sa présence avec douceur, avec confiance & avec patience, en lui exposant les désirs de votre cœur, & il sera de ceux, comme dit saint François de Sales, qui ne rompent jamais ; car ils se plient à toutes les volontés de Dieu.

8. Il ne faut pas croire que ces états doivent tellement durer, qu'ils ne souffrent point d'éclipses, & on ne doit pas aussi s'étonner quand elles arrivent, mais s'humilier & adorer la Providence qui en dispose ainsi, pour ôter l'occasion de se méconnoître soi-même, ou pour punir quelque négligence, ou enfin pour empêcher l'attache. L'Esprit de Dieu est un esprit de liberté, non seulement pour vous, mais aussi pour lui-même ; c'est pourquoi vous devez demeurer, non seulement dans la résignation, mais aussi dans l'indifférence, pour être prête à suivre les voies que son Esprit voudra tenir sur vous, & ne vous attacher à rien autre chose qu'à vouloir former toutes les actions de votre vie sur celles de son Fils bien-aimé. S'attacher à vouloir méditer par des considérations, c'est vouloir ôter à Dieu la liberté de vous tirer à d'autres voies. S'attacher à vouloir produire des affections sans des considérations précédentes, c'est vouloir l'obliger de vous donner ce qui ne dépend que de sa pure libéralité. S'attacher à ne vouloir plus produire des actes, mais à être abîmé dans le souvenir & dans la vive foi de sa présence, c'est vouloir ôter la liberté à Dieu de vous réduire à l'humble connoissance de vous-même, à laquelle vous ramène l'éclipse qu'il vous fait souffrir quelquefois dans cet état. Enfin c'est vouloir toujours obliger Dieu à vous faire des festins, & comme vouloir se mettre à sa table sans y être invité.

9. Il est juste que Dieu soit libre dans ses opérations sur nous : mais il nous veut faire devenir véritablement libres par le même moyen. Nous ne le serons jamais que nôtre liberté ne soit disposée à observer les démarches de son Esprit, & à les considérer pour les suivre pas à pas.

10. De là vous pouvez encore mieux comprendre ce que je veux vous dire, & que je vous répète encore une fois. Il ne faut pas tant philosopher sur ces états intérieurs, mais aller simplement selon que l'Esprit de Dieu vous attire. Si vous étant mise en sa présence vous ne vous trouvez en état que de méditer par des considérations, faites-le ; si les affections s'enflamment, ou que vous ayez l'attrait habituel de les produire par un seul regard de votre objet, sans qu'il vous soit davantage nécessaire de méditer, laissez-vous y aller, & ne vous occupez pas à des considérations ; car ce seroit étouffer le feu qui est allumé ; si en produisant vos affections vous vous sentez attiré par des connoissances profondes que la Foi produit, ou pour mieux dire, que Dieu produit par la Foi, de sa grandeur, de sa bonté, & de sa présence, qui vous mette dans l'exercice de l'union, laissez-vous y aller, & tenez-vous y tant que Dieu vous y souffrira ; mais sans vous y attacher aucunement, afin que si Dieu veut user de sa liberté pour vous remettre en la méditation, que la vôtre soit toujours prête à la suivre comme l'enfant fuit sa mère.

11. Gardez-vous bien encore une fois de vous laisser préoccuper d'une grande erreur, qui est d'estimer ces états, quels qu'ils puissent être, comme des perfections bien grandes : Ils en sont seulement les marques, mais non pas la substance. Nôtre perfection plus grande ou plus petite ne se mesure pas à l'aune de ces états de l'esprit dans la spéculation, mais seulement à celle d'être fidèles à représenter Jésus-Christ dans nous-même par le vrai renoncement à nos volontés, par la mortification de nos passions, par la charitable douceur envers nous, qui nous est nécessaire pour nous supporter dans nos misères, & envers le prochain pour le supporter dans ses infirmités, par l'humilité, par la patience, & par les autres vertus admirables qui font les Saints ; & non pas ces états de l'esprit dans les spéculations. Ces vernis sont comme les fruits naturels qui doivent naître de la plante ; que si elle ne les produit point, ce n'est qu'une plante stérile, qui n'a que des feuilles qui paroissent au dehors & qui ne servent qu'à tromper.

12. Ceux qui ont à marcher dans les lieux où l'on rencontre plusieurs mauvais pas, ne marcheroient pas bien, & ils se blesseroient souvent s'ils avoient les yeux toujours levés vers les étoiles pour les regarder. Il nous en arriveroit autant si nous nous attachions à la spéculation sans prendre garde à nos pieds pour marcher droit, & sans, tomber. Nous marchons de nuit en cette vie, & sur un chemin, où comme il y a des bonnes démarches à faire, il y a aussi de mauvais pas à éviter. Regardons donc à nos pieds, je veux dire à nos actions pour les perfectionner selon Dieu, & pour le reste ce nous doit être allez de savoir qu'il nous regarde toujours de l'œil de sa protection.

13. La meilleure disposition qu'on puisse apporter à l'Oraison, c'est celle d'une parfaite résignation, & d'un entier abandon de nous-même au bon plaisir de Dieu. Quand je parle ici d'abandon, ce n'est pas de celui qu'enseigne le livre censuré² ; mais c'est de celui qui imite le bon laboureur, qui cultive & qui sème, & qui abandonne le succès de son travail à la disposition de la Providence, comme étant celle qui donne le temps & la pluie, le germe & la conservation, l'accroissement & la maturité aux biens de la terre.

J'appelle donc Oraison d'abandon celle d'une âme bien soumise au bon plaisir de Dieu.

1. Qui s'applique à l'Oraison de bonne foi, sans tant rechercher les noms qu'on a donné à ces degrés & à ces qualités,

² Cf. Proposition diverses de Molinos et Maximes des Saints de Fénélon, livre censuré en 1699.

puisqu'il suffit d'être bien persuadé que Dieu en est le Souverain Maître, que tout dépend & vient de lui, & que tout lui doit être attribué.

2. Qui ne tend qu'à s'anéantir devant Dieu pour s'unir à lui.

3. Qui est dans une sainte résignation pour y être mise haut ou bas, selon la place qu'il lui plaira de lui donner, se contentant de son côté de faire ce qu'elle peut, & ce qu'on lui enseigne de faire.

4. Qui ne désire que de lui plaire & de l'aimer par œuvre & par la fidélité qu'il demande d'elle dans son état.

On doit avoir cette disposition en quelque état d'Oraison qu'on se trouve, mais être bien éloigné de l'inaction & de la quiétude des faux spirituels, car on doit toujours se tenir dans l'exercice de la coopération à la grâce.

14. Enfin les âmes qui après avoir passé par tous les degrés de l'Oraison se trouvent dans l'habitude d'être occupées de Dieu, & pénétrées de sa sainte présence dès qu'elles se veulent mettre en état de faire Oraison, ces âmes, dis-je, ne doivent point sortir de leur recueillement intérieur pour se servir de leur entendement ni de leur mémoire, mais elles n'ont qu'à se tenir dans l'état où étoit David quand il disoit : *J'écouterai ce qu'il plaira au Seigneur de me dire* & à s'occuper à faire l'effusion de leur volonté dans le sein de Dieu, à s'anéantir devant lui, & à s'abandonner pour toutes choses à son plaisir. Elles peuvent aussi par un seul regard lui exposer tous leurs besoins, imitant en cela les sœurs de Lazare, à qui Jésus-Christ ayant demandé *où l'avez-vous mis* ? Elles répondirent simplement, *Venez & le voyez*. Les âmes que Dieu occupe entièrement de lui, n'ont rien à dire ; car leur regard intérieur dit tout, & contient tout ce qu'elles voudroient dire. Mais il est à remarquer pour toutes les âmes qui se trouvent dans la sainte quiétude d'Oraison, qu'elles doivent s'abstenir de tout leur pouvoir de se regarder elles-mêmes, ni le repos intérieur dont elles jouissent, car qui l'affectionne trop, ainsi que dit saint François de Sales, le perd. La raison de cela, est que l'âme se recherche elle-même dans ce retour, & elle se détourne de son Souverain objet en se considérant elle-même. C'est pourquoi dès qu'on s'aperçoit d'être distrait par la curiosité de savoir ce qu'on fait dans l'Oraison, il faut remettre aussi-tôt son cœur dans la douce & paisible attention à la présence de Dieu, dont on s'étoit écarté. Il faut faire le même sans s'inquiéter, quand l'esprit & la mémoire se sont échappés après des pensées étrangères & inutiles ; car la volonté se trouve toujours arrachée à cette sainte présence, nonobstant les distractions & les divagations qui sont involontaires.

Pour tout le reste des autres états de l'âme dans l'Oraison, d'extases, de suspension, de ravissements, &c. Je crois que le meilleur est de laisser agir l'Esprit de Dieu, & de n'en rien dire ; après tant d'expériences qu'on a faites des illusions que le Démon & l'esprit humain en ont fait naître par des fausses applications & par des imaginations des gens qui croient être dans des états semblables à ceux qu'ils ont vu décrits dans quelque livre ; de n'en rien dire, dis-je, & de s'en tenir à la preuve de la bonté de l'Oraison : *Spiritus ubi vult spirat, & nescis unde venit, aut quo vadat* : l'esprit souffle où il lui plaît, & vous ne savez ni d'où il vient, ni où il va.

Sur les actes & la manière de les faire dans l'Oraison

Le commun des hommes s' imagine que pour faire un acte dans l'Oraison, il faut composer, comme un discours tissu de paroles qui aient de l'ordre & de la suite, & qui expriment en bons termes la pensée de l'esprit, l'affection, & le désir du cœur ; ils croient que pour parler à Dieu, il faut faire de même qu'un homme qui veut faire connoître sa pensée & ses sentiments à un autre homme, ils ne croiroient pas avoir fait d'actes, s'ils n'avoient prononcé des paroles de bouche, telles que nous les voyons dans les livres de dévotion, où l'on trouve des formules de prières, ou au moins s'ils n'avoient dit en esprit ces mêmes paroles sans les prononcer de bouche.

Mais on se trompe en ceci, puisqu'il y a une grande différence entre parler aux hommes & parler à Dieu. Il voit le fond de nos cœurs & de nos pensées, sans qu'il soit besoin de discours pour les lui faire connoître ; & il sait ce que nous voulons lui dire avant que nous nous en expliquions.

Le Seigneur a écouté, dit David, *le désir des pauvres, & votre oreille a entendu la préparation de leur cœur*. On voit par-là que le désir des pauvres, c'est à dire des humbles, est un langage que Dieu entend, & qu'il a déjà entendu ce qu'ils veulent dire, lors même qu'ils ne font que se préparer pour lui parler.

Avant que nous fassions connoître nôtre pensée à un autre homme, elle est dans nous comme toute nue ; nous n'avons point besoin de la revêtir de discours ni de paroles pour la connoître nous-mêmes, car elle se forme dans nous, où nous la voyons & la connoissons par une simple vue ; nous l'agréons ou nous la rejetons par le choix de notre raison, & elle fait des impressions dans nous, sans qu'il soit besoin de discours réglés, ni de paroles ; nous l'entendons même avant que d'y faire des réflexions délibérées ; mais nous ne l'agréons ou nous ne la rejetons pas, que la raison n'y aurait quelque réflexion, quelque courte ou imperceptible qu'elle puisse être.

Mais pour faire connoître nôtre pensée à un autre homme, il est absolument nécessaire que nous la revêtions de paroles & de discours, un homme n'étant point capable de pénétrer jusques dans nos pensées, ni par conséquent de les connoître, si nous ne les lui faisons connoître par nos paroles.

Il n'en est pas de même de Dieu, parce qu'il connoît & voit le fond de nos cœurs & de nos pensées, & qu'il a incomparablement moins besoin de nos paroles & de nos discours, que nous, n'en avons nous-mêmes pour les connoître : à peine sont-elles formées qu'il les voit & qu'il les connoît, mais elles ne nous sont point imputées comme propres, qu'après que nous les avons approuvées ou désapprouvées par la réflexion de notre raison & par un libre choix de nôtre volonté.

Ceci étant supposé & établi comme un principe indubitable, vous aidera beaucoup à concevoir comment on doit entendre ce qui se dit de la liberté de faire des actes formels, ou de n'en point faire dans l'Oraison ; mais pour en rendre encore l'intelligence plus facile, il faut distinguer quatre espèces d'actes.

1. Les actes produits par des paroles extérieures.
2. Les actes produits en esprit par des paroles intérieures & par manière de pensées & de discours.
3. Les actes spirituels de la raison éclairée & animée d'une vive foi, qui produit les affections de son cœur sans faire de discours, mais par des élans & des saillies de raison & de cœur. Les vues & les affections se suivent & s'entrecoupent ; & l'âme pénétrée de la vive foi de la présence de Dieu lui expose ses sentiments & les désirs de son cœur d'une manière vive, affective & tranquille.
4. Les actes de simple regard accompagnés d'une effusion que l'âme fait d'elle-même toute entière dans Dieu.

La première espèce de ces actes est censée la moindre, parce qu'ils sont sujets à être produits avec peu d'attention & à dégénérer en cette sèche habitude qui s'appelle routine. Cela n'empêche pas néanmoins que ces actes ne puissent devenir fort spirituels & relevés, à proportion qu'ils sont accompagnés des qualités des autres espèces d'actes.

Les actes de la seconde espèce se font avec attention, & sont ordinairement ceux qui sont les plus communs aux commençants dans l'exercice de l'Oraison & de la Méditation, qui se fait par des considérations & par des actes discursifs.

Qu'est-ce que considération & acte discursif ? c'est ce qui se fait par une application de l'âme qui se sert de son entendement, & qui fait passer par son raisonnement tout ce qui peut servir à lui faire connoître les bontés de Dieu & l'excellence de la vertu ; & à lui découvrir la laideur du péché & du vice, afin de concevoir l'estime qu'elle doit faire de l'un, & l'horreur qu'elle doit avoir de l'autre. Et les actes qu'elle produit ensuite de ces considérations sont appelés discursifs, parce qu'ils sont des suites du discours que l'âme a eut dans elle-même, pour s'émouvoir à produire ces actes d'affections & de demandes explicites.

Les actes de la troisième espèce sont ceux que produisent plus ordinairement les âmes avancées, dans le saint exercice de l'Oraison, qui considèrent & regardent les vérités Chrétiennes & surnaturelles d'un œil éclairé de la foi, qui en sont aussitôt pénétrées sans avoir besoin de considérations discursives, & qui en sont émues à produire des actes de foi, d'espérance & de charité ou à s'unir à Dieu par des actes d'admiration & d'amour qui sont si spirituels & si subtils, qu'il n'y paroît presque point de traces de discours. Elles disent souvent tout sans rien dire, car leur cœur parle à Dieu sans avoir besoin de s'expliquer ; elles ne disent souvent qu'une même chose à l'exemple de Jésus-Christ lorsqu'il faisoit sa prière au jardin des Oliviers, mais cette chose comprend tout. C'est le désir actuel de connoître & d'aimer Dieu de plus en plus & d'être fidèle à accomplir sa sainte volonté.

Les actes de la quatrième espèce sont ceux qui sont propres aux âmes que Dieu élève à la contemplation active, qui après s'être mises en la présence de Dieu, sont incontinent attirées à un recueillement intérieur, où elles reçoivent des impressions de grâces, qui leur font voir comme à découvert les vérités divines, croire & admirer, espérer & aimer & produire des actes de toutes ces vertus, soit distincts, soit compris alors dans le seul acte de charité : Je dis *alors* & non pas *en tout temps* & en la manière que les faux mystiques l'ont voulu faire croire. Elles produisent ces actes d'une manière si douce & si tranquille, mais si spirituelle & si subtile, qu'ils sont comme imperceptibles à l'âme qui les produit, parce qu'elle est comme abîmée dans Dieu qui est son unique objet.

Il y a une autre espèce de contemplation, qui s'appelle passive, de laquelle je ne dis rien. Dieu apprend lui-même ce que c'est aux âmes qu'il y élève, & je crois qu'elle ne se peut ni bien définir ni bien expliquer, le plus assuré ce seroit, ce semble, de ne s'en expliquer que comme saint Paul fit en parlant de son ravissement jusqu'au troisième Ciel. *Si mon âme*, dit-il, *étoit dans mon corps, ou si elle en étoit dehors, je n'en sais rien, Dieu le sait.* Nous en dirons encore plus bas quelque chose.

Vous voyez par tout ce que nous venons de dire, que l'âme peut faire des actes comme dans la pointe de sa raison, qui sont si spirituels & si subtils, qu'elle n'a aucun besoin ni de discours, ni de paroles produites méthodiquement pour les faire ; qu'ils se forment par un simple consentement libre de sa volonté, & qu'elle les peut produire en ne faisant autre chose, que comme baiser & embrasser les impressions que la grâce fait dans elle, en lui inspirant des saintes pensées, des bons désirs, des saints mouvements d'amour de Dieu, après qu'il l'a comme pénétrée de quelques connoissances profondes des vérités célestes & surnaturelles.

Ces actes sont moins perceptibles que d'autres parce qu'ils sont purement intellectuels ; qu'ils ne laissent que peu ou point de traces dans l'imagination, & que ce n'est que comme la pointe de l'entendement & de la volonté qui les produit ; mais on ne parvient à la facilité de faire de ces actes selon la voie ordinaire, que comme par degrés. L'esprit de Dieu y forme lui-même l'âme humble & fidèle, à mesure qu'elle croît en foi, en espérance & en charité ; qu'elle s'avance dans la pratique de la conversation avec Dieu par l'Oraison intérieure & du renoncement à elle-même, & qu'elle s'élève au dessus des images & des affections sensibles pour suivre l'attrait de la vive & pure foi.

Ces actes pour subtils, spirituels, & peu aperçus qu'ils puissent être, sont des véritables actes, qui ne laissent point l'âme dans la malheureuse oisiveté d'inaction, que les Quiétistes se sont formée sous le prétexte de cette passivité

dont les saints mystiques ont parlé ; mais qui mettent l'âme dans un exercice très-pur & très-élevé, qui la détache comme insensiblement de toutes les choses visibles & matérielles, & qui la conduit à la sainte union avec Dieu.

La bonne passivité est une impression de grâce que Dieu ne fait ordinairement ressentir qu'aux âmes avancées dans l'Oraison & dans son amour effectif. C'est un don qu'il ne fait ordinairement qu'à celles qu'il a fait passer par tous les degrés de l'Oraison, & par les épreuves qui les disposent à recevoir cette passivité. Le prétexte qu'en forment les faux mystiques de nos jours en se l'attribuant est spécieux & capable d'éblouir les simples mais la véritable passivité dont les Saints ont parlé & qu'ils ont pratiquée n'a aucun rapport avec l'idée qu'en ont les sectateurs du Quietisme.

C'est un don qui n'est point du commun, une impression de grâce, qui bien loin d'être permanente, comme les faux spirituels se l'imaginent, est passagère & dure peu de temps, & qui est très-rarement tellement passive, que l'âme n'y mêle ses opérations par des actes très-subtils, à moins qu'elle ne soit mise dans le ravissement, qui la tient comme hors d'elle-même, ainsi qu'il arriva à Saint Paul. Elle reçoit, elle entend, mais elle n'agit que par un consentement libre & continué : car tout autre acte de ses puissances est suspendu.

Que doit-on donc penser de ces nouveaux Spirituels, qui veulent que leurs élèves commencent à se former à l'Oraison par une inaction, qui contrefait cet état de passivité en retranchant tout acte propre & toute industrie, tout acte réfléchi, toute demande & tout effort : en un mot qui veulent comme éteindre tout exercice de leur propre raison, puisqu'ils rejettent même la réflexion qui lui est naturelle ? C'est quelque chose qui est entièrement opposé à ce que Jésus-Christ & tous les Saints nous ont enseigné.

Le prétexte de l'anéantissement dont ils se servent est une grande erreur, étant entendu en la manière qu'ils le débitent. Le véritable anéantissement de nous-même ne consiste pas à ne nous point servir de nos puissances, mais à ne faire aucun fond sur nous-même non plus que sur le néant, & à attendre tout de Dieu, en qui nous mettons toute nôtre confiance & en faisant de nôtre côté tout ce qu'il met en nôtre pouvoir.

Mais revenons à nos actes, & disons encore une fois qu'ils sont réels & effectifs : car l'âme les conçoit, les conçoit, & les produit par un consentement libre de sa volonté, qu'elle donne à l'impression que la grâce fait en elle ; & ils sont d'autant plus purs & relevés, qu'ils sont plus spirituels, par les raisons que je vous ai déjà dites. Ils ne dépendent ni d'opérations discursives, ni de réflexions délibérées, (quoique la réflexion de la raison y soit toute entière, puisque l'âme les conçoit & les veut) mais ils consistent en regards spirituels, fixes & animés d'amour, en adhérence aux vérités reconnues & à leur divin objet ; & en effusion que l'âme fait d'elle-même dans Dieu.

Pour vous exprimer ce que je pense de cette effusion & des actes que l'âme fait alors, quoique d'une manière si délicate, qu'elle est presque imperceptible, je me sers de l'exemple d'une chose qui est fort sensible & commune : c'est de ce qui arrive à deux amis intimes, ou à une mère & à un fils qui ne se sont vu depuis long temps & qui se rencontrent dans quelque occasion imprévue ; ils s'écrient de joie, & sans parler davantage ils s'embrassent, ils se donnent plusieurs baisers réitérés sans dire mot : leurs cœurs se parlent & c'est assez. Il y a si vous voulez, plusieurs actes distincts dans cette action, & ils sont contenus dans un seul, qui est celui de l'embrassement. Pourra-t-on dire que les actes de ces deux personnes ne soient de véritables actes, quoi qu'il ne se y rencontre ni parole ni discours ? Il y en a plusieurs qui se sont renouvelés distinctement à chaque baiser, ou si vous voulez qu'il n'y en ait qu'un, qui est celui de l'embrassement, il en vaudra plusieurs par sa continuation & par sa durée. *Je le tiens, & je ne le quitterai point*, dit l'Epouse du Cantique, & je crois qu'une bonne âme fait la même chose quand elle pratique ce que j'appelle effusion de cœur dans le sein de Dieu.

De tout ce que nous venons de dire, j'en tire ces conséquences.

1. Qu'il n'est point nécessaire de faire dans l'Oraison des actes de la première & de la seconde espèce, quand l'âme est formée & attirée par des impressions de la grâce à en produire des autres espèces. Remarquez que nous ne parlons pas ici des offices divins, où l'attention doit accompagner les paroles qu'on prononce, sans s'en écarter d'une manière arbitraire, mais de l'Oraison mentale.

2. Qu'il est absolument nécessaire que l'âme se serve de son industrie & de ses efforts d'une manière tranquille & sans empressement, pour suivre les mouvements de la grâce & pour produire des actes dans les temps nécessaires.

Sur la Paix de l'âme & le discernement de la Vérité

*À une personne qui étoit fort pénétrée
de la terreur des jugements de Dieu, & de la crainte du péché*

Dieu soit béni, chère âme, & qu'il vous dise d'une manière profonde & pénétrante, *Je suis ton Salut* [Ps.34]. Sa main & sa conduite sur vous marquent assez qu'il veut que vous soyez entièrement à lui, & qu'il veut être votre salut en toutes manières. Il vous tire hors des occasions et des dangers du monde ; *il vous retire dans son Tabernacle pour vous y protéger* ; et ils vous sépare de l'engagement des créatures [Ps. 30]. Voilà de grands moyens pour n'être qu'à lui, si vous le voulez : car je ne doute pas que vous le vouliez ; car je vous vois disposée à dire avec David : *mon cœur est préparé, mon Dieu, mon cœur est préparé* [Ps. 107]. C'est un coup de sa grâce qui a fait cette préparation, mais la parole de sa vocation a bien repris dans votre cœur, elle y poussera des racines, d'où se produiront sans cesse, des feuilles d'observance, des fleuves de bons desirs, & des fruits de son amour, pratiqué dans l'état Religieux dont vous prenez l'habit.

Il est question de quitter l'Égypte, pour suivre l'Ange libérateur ; mais il faut laisser à l'Égypte tout son équipage. Nous avons assez de nos vieux haillons d'Adam, qui nous suivent partout, sans nous charger d'autres choses qui nous incommoderoient dans le désert. Qu'est-ce que cet équipage ? Ce qui ressent l'esprit du monde, les affections & ses usages : *Sortez*, dit Dieu à Abraham, *de votre pays & de votre parentage, & venez, au lieu que je vous montrerai* [Gen. ch. 12]. Mais pour faire une bonne sortie, il faut quitter les usages & les affections du monde, avec le pays & les parents, afin de pouvoir profiter de l'avantage d'un lieu où Dieu nous fait l'honneur de nous placer de sa main. C'est une des clauses de ce beau contrat de mariage d'entre Dieu & l'Église ou les âmes choisies qui sont ses membres, que le Psalmiste a écrit : *Ecoutez, ma fille, & prenez bien garde, prêtez l'oreille à ceci : Oubliez votre peuple & le Roi deviendra amoureux de votre beauté* [Ps. 44]. Le désir de l'Époux ne pouvoit être mieux exprimé, il faut donc que les âmes qui veulent être les fidèles épouses, s'étudient à bien accomplir cette clause.

On ne quitte l'Égypte que pour passer la mer rouge, où tout doit être abîmé : mais afin que vous quittiez mieux l'Égypte & tout ce qui lui appartient, recevez l'habit de Religion avec ces sentiments :

1. Souvenez-vous qu'il n'y a rien de plus nu, que le rien d'où Dieu vous a tirée pour vous faire sa créature, & concevez une volonté de vous dépouiller de vous-même jusqu'à retourner au rien spirituel, sans vouloir exécuter d'autre volonté que celle du Maître, au service duquel vous entrez.

2. Considérez-vous désormais comme une domestique couchée sur l'état de la Maison de Dieu, & entrez dans une ferme confiance qu'il prendra soin de vous pourvoir de tout, comme ayant --- d'attendre de lui l'entretien & la nourriture. Dites avec David : *Le Seigneur me gouverne, & rien ne me manquera* [Ps. 22].

3. Regardez les habits de la Religion comme un présent de fiançailles que vous fait l'Époux céleste, & pensez qu'il veut vous faire changer d'habit & de tout, afin que vous soyez admise à ses Noces.

Ce jour de la Conception de la très-Sainte Vierge m'est de bon augure, car je me confie que cette Reine des Vierges aura soin que votre conception à l'état Religieux soit immaculée par la pureté d'intention.

[II. la paix & la vérité]

Mais il faut en venir promptement à ce qui peut résoudre vos difficultés, & donner quelque remède qui adoucisse les piqures de vos peines d'esprit. Je le composerai de deux choses qui sont bien naturelles à l'âme : **la Paix & la Vérité**.

Aimez seulement la paix & la vérité [Zach. ch. 8]. C'est un Prophète qui parle, & qui en peu de paroles nous enseigne ce que Dieu veut de nous, & ce qui est nécessaire pour aller bien à lui, *la paix & la vérité*. Il ne pouvoit rien dire de plus convenable à l'instinct de l'âme, car elle ne désire rien davantage que la paix, & la vérité lui est si naturelle, que son entendement ne peut refuser d'en être convaincu, quand elle lui est évidente. La malice de la volonté peut bien empêcher qu'il ne l'avoue, mais elle ne peut pas empêcher qu'il ne soit contraint de la reconnoître. Il n'y a donc pas d'âme qui ne doive recevoir avec avidité & avec consolation cet ordre que le Prophète donne de la part de Dieu. Mais il ne faut pas s'étonner si Dieu demande cela de nous ; car il n'y a rien qui soit plus conforme à lui-même.

La paix & la vérité lui sont également naturelles, & il est autant le Dieu de la paix, qu'il l'est de la vérité. Son esprit n'agit jamais qu'avec paix, & tout ce qui ne tend pas à la paix, ou qui ne se fait pas avec paix, n'a pas de conformité avec lui.

Cette proposition vous semblera aussi étrange, je m'assure, que celle de Jésus-Christ le fut à Nicodème, en lui disant qu'il falloit renaître : *Comment un vieil homme, dit-il, peut-il renaître ? Peut-il entrer encore une fois dans le sein de sa mère ?* [S. Jean. ch. 3]. Vous me direz de même : Comment peut-on avoir cette paix, étant environnés des contradictions qui sont dans nous, & qui y font presque incessamment des rebellions, des séditions, & des guerres. *Vous êtes Maître en Israël*, dit Jésus à Nicodème, *& vous ignorez cela ?* Ce bon homme prenoit les choses selon le sens humain & selon le sensible ; mais le Sauveur lui parlait de l'esprit, & il ne l'entendoit que de l'âme. Je ne vous traiterai pas avec le reproche que Nicodème reçut, qui passoit pour Maître ; car vous n'êtes encore qu'une bonne Disciple, & ainsi il ne faut pas s'étonner si vous n'entendez pas **le mystère de cette paix**.

C'est de celle de l'âme dont il est question, & non pas d'un *certain repos* (que j'appelle ainsi pour le distinguer de la vraie paix) qui demande la cessation de l'exercice & du travail, & que les sens voudroient bien avoir pour en jouir à leur aise, quand bon leur sembleroit, mais il seroit fort préjudiciable à l'âme.

Le péché a mis la guerre dans l'homme & sur la terre, & tout ce que nous en soutirons lui doit être imputé & non pas à Dieu, qui est le Dieu de la Paix & l'Auteur de la Paix. *La vie de l'homme sera toujours une milice sur la terre*, [Job. ch. 7] & son péché en sera toujours la cause : mais il est vrai que Dieu n'a pas voulu détourner les occasions de cette guerre, parce qu'il a voulu s'en servir, selon les règles de sa Sagesse adorable, pour convertir le mal en bien dans ceux qui voudroient se ranger à son amour, & pour punir ceux qui ne voudroient pas lui obéir par les mêmes choses par lesquelles ils l'offensent.

S'il a laissé dans nous des sujets de guerres intestines, c'est pour nous faire estimer davantage le bien de la paix, c'est pour nous animer à la chercher & à la poursuivre, c'est pour nous détourner de suivre les vaines apparences de paix que promet la concupiscence, qui ne trouve dans ce qu'elle cherche que des combats de désirs, de liens, de la servitude, des misères, & de la damnation ; c'est pour nous faire chercher de la paix dans nos âmes, en nous faisant connoître que c'est-là seulement où nous en pouvons trouver en cette vie ; & puisque ce sont elles qui portent la ressemblance de Dieu, il ne faut pas nous étonner s'il veut que ce soient elles qui portent la représentation de la paix. S'il fait la guerre au dehors, ce n'est qu'afin que toute la paix se retire dans l'âme, & qu'il nous enseigne à faire une bonne & longue guerre, par le moyen de la paix intérieure, contre le diable & le monde, & à tenir l'homme animal dans la servitude qu'il doit à Dieu & à l'âme raisonnable. Cette guerre n'est donc point faite pour nous ôter la véritable paix, mais au contraire elle ne tend qu'à nous la conserver contre les appas trompeurs de la fausse paix du sens, que présentent à nôtre homme animal le diable, le monde, & la chair. Elle sert à nous l'augmenter par le combat, & à nous la couronner par des consolations de victoire, qui en mettant l'âme dans la possession d'elle-même, lui font toucher au doigt qu'elle n'a rien de plus précieux qu'elle-même dans toutes les choses créées & que sa joie & sa paix sont dans ce qui est incréé & immortel ; & qu'elle ressentira l'une & l'autre à proportion qu'elle détruira toutes les productions de la concupiscence sans y vouloir avoir aucune part, qu'elle méprisera ses ennemis & qu'elle se détachera de tout ce qui périt.

Voilà quelle est la paix que l'Apôtre saint Paul souhaite aux Chrétiens, quand il dit : *La paix de Dieu qui surpasse tout le sensible, garde vos cœurs & vos connoissances en Jésus-Christ* [Aux Philip, ch. 4]. Cette paix intérieure a des consolations qui surpassent autant le sensible, que l'âme est au dessus du corps, & que Dieu est au dessus des créatures : elle est bien au dessus du sens, puisque les Martyrs au milieu de leurs supplices ne l'ont jamais perdue. Elle met l'âme au dessus des contradictions, elle garde les cœurs de la corruption, & les connoissances de l'oubli, de l'inconstance & de l'erreur, elle élève l'âme à Dieu & à l'éternité, & lui fait un port dès cette vie, où elle peut se retirer en sûreté, pendant que tous les orages & les tempêtes qui s'y rencontrent, se passeront sans pouvoir lui faire de tort. Tout périra autour d'elle, sans qu'elle ait besoin de faire autre chose que de se tenir à Dieu par la confiance comme par l'une de ses mains, & de chasser de l'autre tout ce qui peut la tirer de sa paix. La guerre qui se fait pour cette paix & tous ces travaux sont bien récompensés dès cette vie par les consolations que l'âme reçoit de se voir secourue de la grâce de Dieu dans ses besoins & mise au dessus des ennemis qui la poursuivent, pour lui ôter sa paix & sa liberté, en lui faisant quitter Dieu. Elle n'a pas sujet de se plaindre de la guerre, puisque celui qui l'y a mis en fait toute la dépense & lui en donne les profits, se réservant seulement la gloire de l'avoir tirée de la séduction de la paix de l'homme animal, pour lui donner celle des enfants de Dieu.

Ce seroit un échange avantageux, que de quitter un moment de paix, quand il s'en trouveroit de véritable dans les sens pour obtenir celle de l'âme & de l'éternité ; car la paix du monde passe & change, & celle de Dieu durera toujours. Mais il n'y en a pas de véritable, l'Ecriture nous l'enseigne quand elle dit : *il n'y a pas de paix pour les impies* [Isaïe. ch. 48] & l'expérience nous l'apprend. C'étoit à cette expérience que l'Apôtre renvoyoit les Chrétiens convertis, quand il leur disoit : *Quel profit avez vous retiré de ces choses, dont la mémoire vous fait à présent rougir de honte* [Aux Rom. ch. 6]. Et si nous consultons les nôtres, elles nous répondront la même chose.

Que faire donc pour nourrir & pour conserver cette bonne paix de l'âme, que David nous dit [au Ps. 33] *qu'il faut chercher par tout & la poursuivre* jusqu'à ce que nous l'ayons jointe ? Il nous révèle ici un secret de la conduite de Dieu sur les bonnes âmes, qu'il faut vous expliquer en passant. Il fait semblant de leur vouloir ôter la paix, & il leur semble qu'elle les quitte comme un voyageur qui veut partir outre & s'en aller ailleurs : mais c'est pour les animer à la poursuivre, & à marcher à grand pas après elle, afin de la rejoindre & de l'arrêter.

Le même Prophète qui nous dit de la part de Dieu, d'aimer la paix & la vérité, nous enseigne ce qu'il faut faire. Tout est compris en ces deux paroles. La paix & la vérité sont mises ensemble ; car l'une & l'autre font inséparables : la vérité nous enseigne que Dieu est la paix, & qu'il aime la paix, & comme c'est par la vérité que nous connoissons la paix, c'est par elle aussi que nous sommes conduits & reconduits à la paix.

S'il vous semble que la paix intérieure vous manque ou vous quitte, recourez à la vérité, & elle vous donnera de la paix. Tout ce qui la trouble dans nous, n'est ordinairement que l'opiniâtreté ou l'ignorance, ou l'aveuglement, ou l'attachement, ou la superbe, que je mets la dernière car elle enveloppe les autres ; mais la vérité est une lumière qui dissipe toutes ces ténèbres.

Jésus dit à ses Disciples : *Vous connaîtrez la vérité, & la vérité vous délivrera* [S. Jean. ch. 8]. Et moi je crois pouvoir vous dire avec sûreté, fondée sur sa parole, qu'en tout ce qui se présentera à vous pour troubler la paix de votre âme, vous n'aurez qu'à recourir à la droite vérité pour y chercher & y trouver la paix, & la vérité adoucira vos peines, & vous délivrera des inquiétudes qui vous attaquent.

C'est se faire un dangereux écueil dans la vie spirituelle, que de se remplir l'esprit de certaines vues rigoureuses sans examiner si elles sont bien fondées & conformes à la droite vérité, sous prétexte de tenir toujours l'âme en alarme & en doute, & de faire par ce moyen un plus grand progrès dans la vertu ; car en s'éloignant de la paix qui est compagne de la vérité, & substituant en leur place l'erreur & l'inquiétude, elles en arrêtent le progrès & jettent les âmes dans de grandes peines, qui sont ordinairement suivies de beaucoup d'indiscrétions & souvent de lâchetés & de lourdes fautes.

La vérité ne dépend pas de nos vues, & celui qui en est l'auteur ne soumet pas sa grâce & sa paix aux opinions particulières des hommes, qui veulent établir des vérités à leur mode ; & ainsi il ne faut pas s'étonner si ces Spirituels se jettent dans des supplices & dans des pièges, pour s'être voulu établir des vérités particulières. Mais si nous voulons avoir bonne part à la conduite & à la paix de l'esprit de Dieu, il faut tenir nos connoissances resserrées auprès des vérités qui sont reconnues & assurées, sans souffrir qu'elles s'égarent pour s'en former de particulières.

Il semble à ces personnes inquiètes & empressées, sous l'ombre d'un zèle de perfection, que de parler de paix à une âme, c'est la vouloir tirer de l'état de *ces violents qui ravissent le Royaume des Cieux* [S. Matth. ch. 11] & la vouloir mettre dans un repos, qui la jettera incontinent dans la négligence & dans la lâcheté. Mais elles se trompent fort : car en lui en parlant, on l'instruit d'une vérité qui est naturelle à Dieu & à elle-même, & qui a une relation à la grâce, qui est celle qui fait faire tout le bien ; & on la dispose à travailler avec plus de vigueur, plus de persévérance & plus de perfection, en l'éloignant de ce qui pourroit consommer ses forces & fatiguer son courage par de vaines inquiétudes & par des craintes mal établies.

Il est donc de la dernière importance d'établir d'abord les âmes sur les droites connoissances de la vérité, autrement elles marcheront sans paix, & perdront beaucoup de bien qu'elles pourraient faire.

Le piéton bien avisé, qui a un long chemin à faire & qui doit durer plusieurs jours, se choisit des souliers commodes, qui ne soient pas trop étroits, afin que le pied y soit dans une juste étendue : il regarde exactement s'il n'y a point de couture ou cheville qui pénétrant ; car pour peu de chose qu'il s'y rencontrât qui pût blesser le pied, il s'en trouveroit incommodé. Il prend même garde à des choses dont ceux qui n'ont coutume que de demeurer dans leur ville ne s'aviseroient pas : car ils ne savent pas l'incommodité que cause au bout de deux ou trois jours un point mal placé dans le soulier du voyageur qui a à marcher tout un jour sur son pied. Le piéton moins avisé & moins expérimenté prend des souliers comme il les trouve, & il marche ; mais il apprend souvent à ses dépens qu'il faut examiner une autre fois sa chaussure, afin d'en ôter ce qui peut l'arrêter ou l'incommoder. Mais nous estimerions un autre piéton digne de compassion, qui par imprudence ou par obstination prendrait des souliers si resserrés, que le pied y fut contraint, ou qui ne voulût pas en faire ôter un point mal placé, ou un bout de cheville du talon qui pénétrât le soulier.

Voilà une comparaison bien naïve, qui vous fera connoître ce que je veux dire en vous parlant de la paix & de la vérité. Elles sont comme la chaussure dont vous devez vous servir, non pas pour vous reposer, mais pour marcher à la perfection, avec courage, avec vitesse & avec persévérance ; à l'exemple de ce premier piéton qui fait de bonnes journées, qui continue sa marche, & qui se fatigue moins étant ainsi bien chauffé ; au lieu que ce second, qui nous représente les âmes moins circonspectes sur la vérité & sur la paix, est obligé quelquefois de s'arrêter ; & que le troisième qui nous représente l'âme obstinée ou indiscrete, n'ira qu'avec douleur, qu'en boitant, qu'en se blessant, & en se donnant à lui-même mille sujets de dégoûts.

Recourons donc à la vérité pour fortifier votre âme contre les inquiétudes & les peines où elle est, & qui lui causent la terreur des jugements de Dieu.

Recourez à ces quatre vérités.

[III. De quatre vérités source de paix contre la terreur des jugements de Dieu]

La première : que Dieu est Amour

Dieu est la Charité, dit l'Ecriture, [I Epît. de S. Jean. ch. 4] & dans ces deux mots elle comprend tout ce que nous pouvons concevoir de lui. Il est donc toute charité, car il n'y a point dans lui de composition, & il ne peut agir que par charité, qu'avec charité, & pour la charité ; car autrement il agiroit contre lui-même, & contre sa nature, puis qu'elle n'est que charité.

C'est le pur amour qui lui a fait tout tirer du néant, car il n'avoit besoin d'aucunes créatures, & il ne faut pas s'étonner si l'Ecriture lui dit : *Vous avez pitié de tous, Ô Seigneur ! & vous ne laissez rien de ce que vous avez. créé* [Sagesse. ch. 11]. La raison en est évidente : s'il est amour, il ne peut agir que par amour, & partant il ne peut rien haïr de lui-même, car l'amour & la haine ne sont pas compatibles ensemble. S'il haït le péché, c'est qu'il est une production

étrangère, qui ne vient point de lui ; c'est même par l'amour qu'il a pour soi-même, & pour nôtre bien, qu'il le haït ; & ainsi cette haine est une production de son amour. Que pouvons-nous donc ne pas attendre d'un amour parfait, comme est le sien, qui ne peut rien haïr de ce qu'il a fait, tant que nous ne voudrions pas nourrir en nous ce qu'il n'a pas fait, qui est le péché ?

Souvenez-vous, chère âme, du singulier amour qu'il a montré dans la création de l'homme ; après avoir délibéré, à la face des créatures, de le faire à sa ressemblance, & après avoir formé son corps de ses mains, il tire de lui-même le souffle de la vie comme pour lui communiquer sa vie ; il grave dans son âme l'inclination de l'aimer, comme le plus beau caractère de sa ressemblance ; & met ainsi dans cette âme un témoignage convainquant qu'elle est une œuvre de sa charité, qui vient de sa charité, & qui ne tend par le poids de la propre inclination qu'il lui a donnée, qu'à être abîmé dans sa charité. c'est ce que prouve incessamment nôtre inclination d'aimer.

L'amour se fait paroître par *les paroles* [1], par *les œuvres* [2], & par *les secours* [3]. Considérons un peu le lien dans ces trois chefs.

[1] Ecoutez quelques-unes des **paroles** de son amour, tirées de la sainte Ecriture.

Je t'ai aimé d'une charité perpétuelle [Jer. ch. 31]. L'éternité dans Dieu regarde autant le futur comme le passé ; cela veut donc dire : Je t'ai aimé de toute éternité d'une manière qui durera toute l'éternité. Oui, il fera ainsi, sans doute, à moins que nous ne voulions le haïr.

Ecoutez-moi, dit-il, enfants qui restez de la maison d'Israël, que je porte dans mon sein, qui êtes enfermés dans mes entrailles jusqu'à votre vieillesse, je serai toujours moi-même, & je vous porterai jusqu'à l'extrémité de vos jours ; c'est moi qui vous ai engendré, je vous sauverai [Isaïe. ch. 46]. Voilà le langage d'un amour bien pur, bien fort, & bien tendre ; mais écoutez celui de sa tendresse envers une âme pécheresse, & ce qu'il est prêt de faire pour elle.

Ne dit-on pas communément, qui si une femme quitte son mari pour en prendre un autre, qu'elle ne peut pas espérer d'être reprise par son premier mari, cette femme ne seroit-elle pas estimée & réputée pour une vilaine ? Mais toi, quoique tu te sois débauchée avec beaucoup de corrupteurs, reviens à moi, & je te recevrai entre mes bras [Jer. ch. 3]. Voilà les paroles d'un amour que rien ne peut rebuter, qui est prêt à tout oublier, & qui va rechercher jusques dans la débauche les âmes perdues. Comment donc recevra-t-il celles qui veulent être entièrement à lui, qui le désirent & qui le cherchent ?

Je vis, dit le Seigneur (ce qui est autant que s'il disoit : Je jure sur ma vie) *je ne veux pas la mort du pécheur,* [Ezechiel. ch. 33]. Voilà les paroles d'un amour, qui jure afin qu'on le croie plus facilement

Il dit ailleurs : *Dés le moment que le pécheur aura regret de son péché, il vivra & ne mourra pas* [Ezech. ch. 18]. Il dit : *qu'il jettera au fond de la mer tout ses péchés* [Michée. ch. 7]. Et dans un autre endroit il se plaint : *Hé ! pourquoi mourrez-vous enfants d'Israël ?* [Ezechiel. ch. 18]. Après cela, quelle confiance devons-nous avoir, si nous détestons nos péchés passés, ayant la parole, la promesse, & la tendresse de cet amour, exprimées d'une manière si forte & si aimable ?

Ecoutez le sentiment douloureux de cet amour sur une âme défiante, & de quelle façon il la relève.

Sion a dit : Le Seigneur m'a délaissée & il m'a mise en oubli. Sur quoi il répond : *Quoi, est-il possible qu'une femme s'oublie de son enfant, en sorte qu'elle n'ait pas de compassion du fruit de ses entrailles ? S'il s'en trouve d'assez dénaturées pour cela ; pour moi je ne t'oublierai pas, parce que je t'ai écrite dans mes mains* [Isaïe. ch. 49].

Il faut donc entrer dans un regret amoureux de n'avoir pas correspondu à un amour si excellent, sans qu'une crainte défiante lui donne sujet de faire de semblables plaintes.

Un Livre entier ne suffiroit pas pour ramasser les paroles, par lesquelles cet amour s'exprime dans la Sainte Ecriture.

[2] Pour **les œuvres**, de quelle manière s'est fait paroître cet amour dans celui de la Création, de la Rédemption, dans celui de l'union, qui est le plus naturel à l'amour ? Il s'est uni à nôtre nature par l'Incarnation, uni à nos âmes par le Baptême, & uni à nos corps par l'Eucharistie. Il fait le chef d'œuvre de ses miracles dans le mystère de son union avec nous ; que pouvoit-il faire davantage pour nous faire connoître le désir qu'il a de faire avec nous la dernière consommation de cette union dans la gloire éternelle, où cet amour nous doit abîmer ?

[3] Pour **les secours**, nous n'avons qu'à ouvrir les yeux sur ceux qu'il donne sans cesse aux hommes, nonobstant leurs ingratitude ; ce Soleil qu'il fait lever sur les bons & sur les méchants, &c. Considérons les autres plus intimes, qu'il a exercés sur nous sans se rebuter, de quelle manière la patience de cet amour nous a attendus, nous a recherchés & conservés, de quelle manière sa grâce nous éclaire & nous soutient, & comment sa protection nous délivre. Il s'est employé pour nous sans rebut, sans diminution, & sans discontinuation.

À la vue de ces vérités qui doivent convaincre une âme de l'amour que Dieu a pour elle, elle ne doit concevoir que des sentiments, & ne produire que des actes volontaires :

1. De *reconnaissance*, de ce que cet amour mérite d'elle, & de ce qu'elle lui doit, d'où se formera le regret plein de confiance & d'amour.

2. De *reconnaissance*, que cet amour étant toujours lui-même, & parfait, l'infidélité des créatures n'est pas capable de le faire changer.

3. D'*hommages*, en approchant sa confiance le plus près qu'elle pourra, de l'estime que mérite un amour qui lui

a montré par paroles, par œuvres & par secours qu'il étoit prêt à tout faire, à tout donner, & à tout souffrir pour son salut.

Ne nourrissez donc rien dans votre âme, & dans vos sentiments qui soit opposé à cette vérité, & rejetez comme une fausseté tout ce qui vous y paroitra contraire. Si nous pensons au passé autrement que pour y abîmer nos péchés dans son amour ; au présent autrement que pour y abîmer nôtre confiance ; & au futur autrement que pour y confier nos soins & nos espérances, nous n'aurons pas les sentiments que son amour demande de nous.

La seconde vérité : est que Dieu est la Bonté même

C'est le propre de la bonté de communiquer le bien & de se répandre. Qu'est-ce que Dieu nous pouvoit communiquer de plus grand, & de meilleur que lui-même, qui est tout le bien du Ciel & de la Terre ? C'est ce qu'il a commencé de faire dans le temps, & qu'il consommera dans l'Eternité. Cette bonté nous a fait beaucoup de bien, en nous donnant ce que nous sommes, & en créant pour nôtre usage tant de Créatures ; mais elle a voulu faire celle de nôtre salut, en employant les trois adorables Personnes de la Trinité, qui ont partagé entre elles l'œuvre de nôtre Rédemption. La Père a donné son Fils, après cela que nous peut-il refuser ? *S'il n'a pas pardonné à son propre Fils*, comme dit saint Paul [aux Rom. ch. 8], *en le livrant pour nous tous, comment ne nous pardonnera t il pas toutes choses*, qui sont bien moindres que son Fils ? Le Fils s'est livré lui-même jusqu'à quelle extrémité ? Qu'est-ce que l'amour ne lui a pas fait faire ? Qu'est-ce que sa bonté ne lui a pas fait nous communiquer ? Il semble qu'il ait voulu enchérir sur son Père Éternel, puis qu'en soufflant sur ses Disciples, à l'imitation de ce que Dieu fit en créant l'homme, il leur a communiqué sa puissance en leur donnant l'esprit, & le pouvoir de remettre les péchés. Le Saint Esprit enfin s'est répandu pour remplir & occuper le vide de l'âme, en y mettant par sa bonté l'amour, la force, & l'esprit.

L'épanchement de cette bonté a épuisé pour nous tout le possible dans la nature de Dieu même ; mais dans ses opérations sur nous, il est aisé de voir qu'elle tient toujours de l'infini & qu'elle tend toujours à l'infini, d'où elle procède, car ni nos misères ne la rebutent, ni nos ingratitude ne la changent, ni nos abus ne la portent à se retrancher ; elle est toujours prête à se répandre, *et elle attend*, ainsi que dit l'Ecriture, [dans Isaïe, ch. 36] *afin d'exercer sa miséricorde sur nous*.

Ayez des sentiments conformes à la bonté de Dieu, dit l'Ecriture [dans la Sagesse. ch. I]. Ne nourrissez donc rien dans votre âme, & dans vos sentiments, qui ne soit conforme au mérite infini de cette bonté.

Cette vérité vous fait voir quelle est là bonté de Dieu, de quelle manière il l'exerce sur nous, & qu'elle est infinie. Elle dit : *Voilà que je me répandrai sur eux comme un fleuve de paix* Isaïe [Ch. 60] & telle qui parloit pour lors est toujours la même. Faites-vous l'application de ces paroles, & croyez qu'elle est prête à se répandre sur vous, & que tout ce qui ne s'accorde pas avec cette vérité, doit être traité de fausseté & d'erreur. Si cette bonté cherche même ceux qui ne la cherchent pas, que ne fera-t-elle pas pour ceux qui la cherchent, & qui la sollicitent par la persévérance de leurs prières ?

La troisième vérité : est que la Majesté de Dieu s'est comme cachée pour nous faire approcher d'elle

Il ne faut que regarder le Ciel, la Terre, la Mer, & tout ce qui s'y passe, pour y voir un rayon de la grandeur de sa Majesté. Il ne faut que considérer les effets des grêles, des foudres & des tempêtes, pour être persuadé combien elle est grande & terrible ; ces renversements des Rois, des peuples, des Couronnes, des desseins des hommes, & de leurs vies, font voir que le Monde avec toutes ses puissances, n'est en comparaison de cette Majesté, que comme une paille, que le vent emporte ; mais il ne faut que regarder l'économie de l'Incarnation, pour voir que cette Majesté sainte & terrible en elle-même, a déposé tout ce qui est capable de donner de la terreur aux hommes, en le réduisant à des extrémités qui ne se peuvent comprendre. C'est ici où l'on voit que l'amour & la bonté se sont rendus maîtres de la Majesté, & qu'ils en ont fait ce qu'ils ont voulu. Ils ont mis sur la Divinité le voile de l'humanité, pour nous la rendre supportable & traitable. Ils ont mis l'enfance sur l'éclat de cette Majesté, pour montrer qu'elle n'auroit pour nous que de la douceur & de la condescendance, puisqu'elle cachoit tout ce qui pouvoit nous effrayer. Ils ont donné à cette Majesté une Mère de douceur, Vierge, humble, charitable, & remplie de toutes les qualités les plus aimables, à laquelle cette Majesté s'est soumise. Elle en est comme la Maîtresse ; & de même qu'elle convertissoit la viande solide en lait dans les sacrées mamelles, elle convertit toute la grandeur de Dieu, & la terreur de sa Majesté en douceur dans son sein virginal. Tout ce qu'il y a de terrible nous est converti en lait de douceur par son moyen. Après cela, chère âme, avec quel respect & quelle confiance filiale devons-nous regarder la Majesté d'un Dieu fait Enfant ; qui ne désire rien davantage que de nous voir entrer dans des sentiments d'enfants à son égard. S'il lui reste de la terreur, ce n'est que pour les pécheurs qui veulent demeurer pécheurs, mais non pas pour ceux qui le cherchent & qui le désirent.

Rejetez donc & estimez comme des faussetés tout ce qui ne s'accorde pas avec ces vérités : & quand la terreur de ses jugements vous attaque, recourez à son amour & à sa bonté, & reposez vous en sur eux ; car ils font ce qu'ils veulent de sa Justice : recourez avec confiance à la Mère de la belle dilection, qui est si pleine de grâce qu'elle en a pour elle & pour les autres.

Ces vérités vous doivent apprendre quels sentiments cette Majesté veut que vous ayez d'elle ; car elles vous les enseignent par œuvres. Etudiez-vous à y entrer : & si quelque terreur vous saisit, servez vous-en d'occasion de faire un sacrifice de recours & de confiance à son amour & à sa bonté, & ils auront soin de vous en relever. Les pères montrent quelquefois à leurs enfants un visage austère & rigoureux, mais ce n'est pas celui qui leur est naturel, ni le plus agréable, & ils ne s'en servent que par une espèce de contrainte pour tenir leurs enfants dans le devoir, ou pour les y faire revenir quand ils en font sortir ; ils quittent volontiers ce visage pour reprendre celui qui leur est naturel, quand ils voient que

ces enfants les recherchent avec soumission & avec confiance ; ou bien s'ils ne le quittent pas au dehors, leur esprit le quitte au dedans, & prend beaucoup de complaisance de voir que la soumission & la confiance de ces enfants ne le diminue pas, quoi qu'on ne leur montre pas bon visage. Appliquez-vous cette comparaison : & quand votre Père céleste vous fait paroître le visage de sa terreur, croyez que c'est un ordre de sa conduite qui doit vous servir d'avertissement pour vous ranger à votre devoir, & vous porter à le regarder dans son visage d'amour & de bonté, comme celui qui lui est naturel.

Pourvu qu'il vous voie dans la soumission, & dans une confiance qui soit persuadée que ce visage de terreur n'est qu'un visage étranger, qui n'est point celui qui est naturel à votre Père céleste, il en aura de la satisfaction, & ce vous doit être assez.

Enfin la quatrième est : que *Dieu est Tout [en toutes choses]*

Sans lui rien ne peut persévérer dans l'être naturel, & ainsi il est tout en toutes choses ; mais dans l'être moral & de la grâce, il est tout d'une manière qui contient l'application particulière de son amour, de sa bonté, & de sa puissance.

Il est l'air de l'âme qui la fait respirer, la force & l'appui qui la soutient, le centre sur lequel elle se peut reposer, & s'il a voulu ainsi être le tout de l'âme, ce n'a été que pour se répandre incessamment sur elle, afin de lui faire toujours du bien. Ne cherchons donc rien dans nous-mêmes, mais seulement servons-nous bien de nous-mêmes pour aller tout chercher en Dieu, qui a été nôtre tout en nous tirant du rien, qui est nôtre tout dans la vie, & qui sera nôtre tout dans sa mort en nous recevant dans son éternité.

Voilà quatre vérités, chère âme, auxquelles il faut que vous rameniez tous vos sentiments pour les y former, & pour corriger par une bonne volonté tout ce qui ne s'y accordera pas ; par ce moyen vous ne nourrirez rien de contraire aux sentiments que Dieu veut que nous ayons de lui, ni à la paix de l'âme, qui s'entretient par l'accord qui se rencontre entre ses instincts & ces vérités.

Si vous ajoutez à ces quatre vérités, les quatre autres que vous trouverez marquées dans l'*idée de la Vie Religieuse*, du *transport de votre soin dans le sein de Dieu*, de l'*Oraison*, de l'*abandonnement de vous-mêmes au bon plaisir de Dieu*, & de la *Confiance*, vous aurez les sentiments de Dieu, tels que vous les devez avoir, & les dispositions requises pour avancer dans la perfection de son amour par la voie de la paix de l'âme & de la vérité.

[IV. la crainte du péché]

Venons à présent à l'autre chef de vos peines, qui est la crainte du péché.

Vous ne sauriez croire combien l'instinct de l'âme est désireux de faire le bien avec liberté ; c'est pourquoi ne regardez pas tant le mal pour le découvrir trop subtilement, mais regardez plutôt le bien, pour vous animer à le faire par la liberté de l'amour. Et puis qu'il n'y a rien de moins convenable avec le bien qu'une liberté gênée, sous l'incertitude de la crainte, il vaut beaucoup mieux se tourner vers l'amour, pour nous encourager à faire le bien, que vers la crainte de quelque mal qui pourroit se rencontrer parmi ce que nous tâchons de faire de bien.

En poursuivant le bien de la vertu, on s'éloigne du mal, & ainsi on le fuit, sans qu'il soit besoin de le considérer.

Vous savez que Moïse parle souvent du poids du Sanctuaire, & que c'étoit à ce poids qu'il vouloit que tout fût pesé, afin qu'il fût livré au juste poids, & estimé selon sa valeur ; & moi je désire que ce poids soit mis aussi dans l'âme du Chrétien, pour s'en servir même sur les maux qu'elle doit éviter, afin d'en observer la différence, & de s'affermir dans une connoissance qui donne une espèce de règle à ses craintes, à ses résolutions, & à sa douleur sur le mal qu'elle découvrira. Par ce moyen elle sera aidée à éviter les pièges des craintes excessives & des empressements que le Démon tâche de jeter dans les âmes timorées, qui ne sont pas habituées à suivre les règles du véritable discernement qu'on doit faire des maux.

Ce discernement servira de beaucoup pour s'adoucir dans les chûtes, pour s'éloigner de la passion d'un zèle qui est indiscrètement enflammé sur le mal, d'où naît le chagrin & le découragement ; pour se ranger à la paix de l'humilité, & pour éviter les voies de l'inquiétude, où un cœur indiscret va souvent s'égarer. Or pour bien faire ce discernement, je vous distingue cinq sortes de maux, qui sont :

le péché mortel

le péché véniel volontaire

le péché véniel d'infirmité

l'imperfection

et le manque de perfection.

Je les distingue ainsi, afin qu'on ne prenne pas l'ombre pour le corps, & qu'on sache ce que chacun d'eux pèse au poids du Sanctuaire, pour l'estimer selon sa juste valeur.

Quand vous verrez la paix de votre âme attaquée sur la matière du péché, recourez à ces vérités.

La première est : que le péché mortel n'est appelé ainsi, qu'à cause qu'il tue l'âme, en la privant de sa vie, qui est Dieu, & sa grâce. C'est un désordre qui doit être tellement en horreur à l'âme qui craint Dieu, que le seul nom lui en soit à charge. C'est le grand mal, qu'il faut fuir plus que la mort du corps, car celle du corps ne détruit que ce qui se détruit par soi-même ; mais celle de l'âme est un effet de l'artifice du péché, qui rend son immortalité plus malheureuse que si elle étoit mortelle. Celui qui tombe dans ce malheur, qui ne peut être que volontaire, détruit tout le bien de son âme, & quiconque pense pouvoir devenir un homme spirituel, en ne retranchant pas absolument ce désordre, ressemble au blessé qui croiroit pouvoir guérir en se donnant un nouveau coup dans sa plaie, lors qu'elle commence à se refermer. Ce seroit toujours revenir à de nouvelles douleurs & à de nouvelles opérations, & se mettre en continuant ces chûtes, dans un grand danger d'y périr. Si toutefois ce malheur arrive à l'âme par quelque accident d'infirmité, il est juste que sa douleur volontaire cherche à s'abîmer devant Dieu ; mais il faut que ce soit dans la confiance en sa miséricorde : car autrement on feroit une double injure à son amour, en ne l'estimant pas pour ce qu'il est, & en déshonorant ses nobles qualités, par le désespoir, qui est un abîme où l'on se perdrait doublement.

Les péchés mortels sont assez connus par les Commandements qui y sont opposés, mais il faut bien remarquer ces Avis.

1. Ne vous persuadez jamais qu'il y ait du péché mortel dans quelque chose, que vous n'en soyez assurée par bon conseil. La matière de ce péché dépend d'une volonté de Dieu qui soit bien déclarée & connue, & non pas de l'esprit de l'homme qui se fait autant de tort, en se figurant du péché mortel où il n'y en a pas, qu'en ne s'en formant pas où il y en a véritablement ; parce qu'il approche également de la transgression, qui sera autant véritable dans la chose où il n'y en a pas, que dans celle où il y en a, quand on est persuadé qu'il y en a par la raison du dérèglement de sa volonté ; car elle [la volonté] pèche mortellement quand elle veut une chose qu'elle croit ne devoir pas vouloir, sous peine de péché mortel. Il est de la dernière importance de tenir la raison dans la rectitude de la vérité touchant ces matières, qu'il ne faut néanmoins jamais mettre en pratique lors qu'il y a quelque chose qui en approche, sans avoir pris bon conseil de ceux qui savent discerner entre la lèpre & la lèpre. Et même celui qui doit décider sur une matière où le péché mortel n'est point évident, doit apporter plus de circonspection que ne fait un Lieutenant Criminel lors qu'il faut condamner un homme à mort, avant que de dire son opinion qui va à le juger mortel. Mais l'âme qui veut aimer Dieu *doit s'abstenir de tout ce qui a l'apparence de ce mal*, suivant le conseil de l'Apôtre saint Paul [I Epître aux Thess. ch. 5].

Ceci concerne plus les Séculiers que les Religieux qui doivent laisser bien loin derrière eux les matières qui sont suspectes de cette grossièreté, puisque le choix qu'ils ont fait, & l'engagement amoureux où ils se sont mis, les oblige à la poursuite de la perfection ; mais il est besoin néanmoins que vous le sachiez, afin que vous appreniez à fuir le scrupule qui naît ordinairement d'une conscience tendre, habituée à suivre son sens, qui s'y obstine sans se soumettre, & qui s'étant fortifiée dans cette habitude, devient malade d'une maladie difficile à guérir.

2. Les connoissances, qui surviennent après qu'une action est faite de bonne foi, ne sont pas capables d'en faire un péché mortel, quoi que la matière s'y rencontre ; mais seulement celles qui ont précédé l'action, où qui l'accompagnent. Car tout péché mortel présuppose la connoissance du mal qui est dans l'action, & la malice de la volonté qui se tourne vers ce mal pour le commettre, contre sa conscience. Or si la connoissance ne s'y rencontre, la malice qui fait la transgression n'y peut pas être ; & par conséquent cette action a sa matière, mais elle n'a pas sa forme, qui est celle qui fait le péché mortel par le dérèglement de la volonté. Si néanmoins après avoir connu le mal de l'action passée, on en avoit une complaisance volontaire & délibérée, il y auroit pour lors du péché mortel, non pas à cause de l'action passée, mais à cause de la complaisance présente qu'on a d'un mal qu'on est bien aise d'avoir fait, quoi qu'on le connoisse pour mal.

Pour ce qui regarde les péchés qui se peuvent commettre par un simple consentement ; c'est ici, chère âme, qu'il faut vous bien instruire de la différence qu'il y a entre les premiers mouvements, les seconds mouvements, & les mouvements raisonnables ; entre *voir le mal* qui nous tente, & qui fait ses impressions dans les pensées & les sentiments de l'homme animal ; & entre *regarder ce mal* ou *vouloir ce mal* ; car manque de se bien former à faire ce discernement, une âme timorée confond souvent l'un avec l'autre, se donne la gêne, & se met même dans l'occasion de tomber dans le contentement, par la fausse persuasion qu'elle a d'avoir consenti ; sa peine vient de ce qu'elle n'a pas arrêté certaines choses, qu'elle croit avoir pu arrêter, qui ne sont point en vérité dans son pouvoir, & qui par conséquent ne peuvent la rendre coupable devant Dieu ; mais cette crainte ou fausse persuasion lui abattant le courage, pourroit la mettre dans le danger de s'abandonner aux flots de la tentation qui l'entraîneroit comme l'eau emporte la nacelle d'un batelier lors qu'il cesse de ramer, par une vaine appréhension qui lui est survenue, c'est pourquoi il faut s'étudier à bien boucher les avenues contre ces erreurs.

Les *premiers mouvements* qui se forment dans les pensées ou ailleurs, ne sont non plus au pouvoir de l'homme qu'il est en son pouvoir d'empêcher qu'un miroir exposé dans une salle ne représente les objets qui lui sont présentés. Que dirions-nous de celui qui se tourmenteroit contre un miroir, parce qu'il lui représente ce qu'il ne veut pas voir ? Nous le condamnerions d'une impatience impertinente. Mais ces objets, me direz-vous, sont dans moi, & ils s'y forment ! Le miroir est dans vous-mêmes, qui est votre sens intérieur, qui forme des images & des fantômes sur les choses passées & sur les présentes, & qui assemble une multiplicité d'idées pour en faire des compositions chimériques, ou vraisemblables ; mais les objets sont hors de vous & paroissent dans vous, sans vous tant que vôtre volonté y résiste

& qu'elle ne s'applique pas à faire librement son choix sur ces objets, tels qu'ils puissent être. Il est très superflu de philosopher sur ces objets, & de rechercher pourquoi ceux-ci paroissent plutôt que d'autres : Car cela doit être rapporté entièrement à l'ordre de la Providence, qui le permet ainsi. Il n'est pas au pouvoir de la volonté d'empêcher qu'ils ne paroissent, & qu'elle ne les aperçoive dans son miroir ; mais ce qu'elle peut, c'est d'en interrompre le cours, ou de les mépriser en n'y faisant point d'application volontaire. Elle n'est non plus coupable de ces premiers mouvements, qu'elle l'est des songes qui arrivent en dormant, & n'en peut non plus disposer que des songes qu'elle aura la nuit suivante ; c'est le même miroir qui représente les unes & les autres pensées, & il faut regarder sa désobéissance à la raison comme une matière de pénitence & de sacrifice.

Les *seconds mouvements* sont ceux dans lesquels la volonté s'aperçoit que la nature cherche sa satisfaction, & que la concupiscence tâche de l'y attirer par ses sollicitations, qui font quelque impression d'attendrissement sur elle ; mais tant que cette volonté y contredit par sa liberté, & qu'elle n'y veut point consentir, parce que la chose est contraire à Dieu, il ne peut y avoir tout au plus qu'un péché véniel, pour avoir peut-être regardé cette concupiscence avec trop de compassion, ou trop longtemps, ou pour avoir commis en sa faveur quelque négligence.

Les *mouvements raisonnables* sont ceux qui après que la raison a vu & connu l'objet pour ce qu'il est, elle s'y attache par le consentement pour en jouir à son gré. Or c'est cette raison, qui voit le mal & qui le veut avec une pleine connoissance, qui commet le péché mortel.

Pour mieux vous faire comprendre la chose, je vous donnerai une comparaison.

Quand vous allez par un chemin où marche une foule de personnes, vous les voyez, & vous ne pouvez pas faire autrement que de les voir, ils passent leur chemin, & vous passez le vôtre, sans autre chose ; tel est le premier degré des mouvements.

Entre ces passants, il s'en rencontre quelques uns qui vous plaisent & vous les regardez, mais vous souvenant du danger qu'il y a de les regarder, vous en détournez votre vue, & passez votre chemin. Ces passants vous suivent, vous appellent, & vous montrent qu'ils voudroient bien s'entretenir avec vous ; vous sentez aussi que votre inclination voudroit bien s'entretenir avec eux, & elle vous dérobe quelque retour derrière vous, mais vous passez outre résolument, sans vouloir ni les aller joindre, ni les attendre pour les recevoir. Tels sont les seconds mouvements.

Enfin, vous en rencontrez quelqu'un qui vous plaît de telle sorte que vous vous arrêtez & vous voulez à quelque prix que ce soit vous entretenir avec lui, sans vous soucier du dommage que vous savez qui vous en doit arriver. Tel est le mouvement raisonnable qui fait consentement, car il s'arrête & se joint à la tentation pour lui parler & pour la suivre.

Pour faire donc un plein consentement au mal, il ne faut pas seulement le *voir* ni le *regarder* en passant, mais il faut que la volonté en fasse un *choix libre*, qui l'arrête pour se joindre à lui.

Remarquez aussi qu'un consentement au péché mortel n'est pas une chose si délicate qu'une âme craintive se le figure, & s'il se peut donner un moment, & comme insensiblement, ce n'est que par les âmes qui sont dans l'habitude de vouloir le mal ; & non pas dans les bonnes qui ont une volonté pratique de détester le mal du péché, & l'habitude de vouloir le bien ; dont elles ne se sépareront jamais par le consentement, qu'elles ne connoissent qu'elles veulent librement se mal, & qu'elles veulent s'y joindre pour s'y attacher. Hors de là, elles doivent apaiser toutes leurs craintes, qui ne viennent que d'un fantôme de consentement formé dans l'imagination, qui est un singe qui contrefait l'homme raisonnable, & non pas d'un consentement véritable de la volonté.

Concluons cet article du péché mortel, en disant que c'est un mal qui ne se peut assez détester, dont le poids descend jusques dans l'Enfer, & dont le regret ne peut être trop grand, pourvu qu'il demeure dans les bornes de la confiance, qui peut seule *mettre en paix la très amère amertume de l'âme* qui veut se convenir [Isaïe. ch. 38].

[*le péché véniel volontaire*]

La seconde vérité est : que le *péché véniel volontaire* est aussi un grand mal, car quoi qu'il ne fasse pas le divorce entre Dieu & l'âme, comme fait le péché mortel, il la dispose à mourir facilement par l'habitude qu'elle prend de contrevenir aux volontés de Dieu, & par la faiblesse qu'elle contracte, en donnant à ses inclinations ce qu'elles demandent. Elles prennent ainsi de l'avantage sur elles, & la mettent dans le danger de succomber à la tentation dans une occasion considérable qui lui donnera la mort.

C'est de ce péché qu'il faut entendre la parole du Sage : *Si vous ne vous tenez toujours dans la crainte de Dieu, votre maison sera bien tôt renversée* ; car il diminue peu à peu cette crainte, en faisant perdre le respect que l'âme doit avoir pour Dieu ; & le vent d'une forte tentation venant à souffler sur elle il lui fait une grande ruine. J'entends par le péché véniel volontaire, une action qui se fait avec connoissance, que ce qu'on va faire est un péché, mais on ne veut point s'en abstenir, parce que la matière n'est pas de conséquence pour le rendre mortel.

L'âme qui n'est pas dans la résolution d'éviter ces péchés véniels volontaires, ou qui demeure volontairement attachée à quelque péché de cette sorte, ne doit pas s'attendre de faire grand progrès dans la vie spirituelle ; car la volonté qui est attachée au péché, pour petit qu'il soit, a une opposition formelle à la réformation qu'il faut faire de sa façon de vouloir, selon celle de Dieu, pour devenir spirituelle.

Le péché véniel volontaire doit donc être estimé détestable ; car c'est un grand mal de contrevenir en quoi que ce soit à la volonté de Dieu. Mais si par surprise de faiblesse on y tombe, il faut s'en humilier promptement devant Dieu, sans se laisser aller au chagrin de l'impatience, qui surprend aisément les âmes timorées, & qui les mène jusqu'au découragement & à la pusillanimité. Il faut se retirer auprès de Dieu avec une douce confusion de soi-même ; & quand le cœur veut comme s'abattre, il faut le soutenir par cette vérité dont on doit être bien persuadé : Que le péché véniel ne

fait pas perdre la grâce de Dieu, & que quand tous les péchés véniels du monde seraient mis ensemble, ils ne seraient pas capables d'en composer un mortel, qui est celui seul qui l'a fait perdre.

Voilà donc quelle est l'estime qu'on doit faire de cette espèce de mal, les moyens d'y apporter le remède, & comment il faut soutenir un cœur qui se décourage, ou qui veut s'impatienter. Il faut pour lors doucement s'inspirer à soi-même ces paroles de David, & y ramener ses sentiments : *Espère en Dieu, car je lui ferai encore ma confession, qu'il est mon salut & mon Dieu* [Ps. 42]. Et s'humilier au lieu de perdre le temps à se faire des reproches ; qui ne sont souvent que des productions de l'impatience & de l'orgueil naturel de l'esprit humain.

[*le péché véniel d'infirmité*]

La troisième vérité est que *le péché véniel d'infirmité* est aussi un mal ; mais qu'il est petit, & qu'il sert souvent à conserver le bien & à l'augmenter, pourvu qu'il rencontre une bonne volonté.

C'est une vérité de Foi, qu'il n'est pas au possible de l'homme d'éviter tous les péchés véniels de cette espèce ; & ainsi quoi qu'on puisse avec la grâce de Dieu s'abstenir de les commettre chacun en particulier, on ne peut pas les éviter tous en général. Ces péchés sont ceux qui se commettent par négligence ou par surprise, plutôt que par une volonté délibérée. Une exagération vient à la bouche, plutôt que d'y avoir pensé, une petite parole contre le prochain s'échappe, une impatience surprend ; cela & semblables autres choses, sont comme des vapeurs qui s'élèvent du fond de nôtre infirmité, qu'un rayon du Soleil peut dissiper, & même convertir en rosée profitable à la terre de nos âmes, pourvu que nous ayons deux résolutions.

La première, de retrancher le plus que nous pourrons de ces péchés, avec la grâce de Dieu. Mais il faut demander cette grâce, avec une sainte résignation qui soit éloignée de l'impatience & des désirs empressés ; car ils ont de opposition avec les sentiments humbles que nous devons avoir de nous mêmes ; & la Providence aime mieux les guérir en nous laissant faire de ces petites chutes, que de nous en délivrer en laissant vivre ces mouvements, qui nourrissoient l'orgueil & la complaisance de nôtre amour propre.

La seconde, d'imiter les Paons, quand nous y serons tombés, qui en voyant leurs pieds noirs, replient incontinent la roue de leurs belles plumes. Et d'avoir recours au recueillement de nous-mêmes devant Dieu, pour nous mépriser en sa présence, à la vue de nôtre infirmité.

Ces fautes, dans une âme qui n'y demeurera pas volontairement, c'est -à-dire qui aura une bonne résolution de s'en corriger, ne diminueront point son progrès dans la vertu, mais elles pourront servir à l'augmenter, si elle est fidèle à la pratique de l'humilité, dont elles lui fournissent occasion.

L'impatience dans ces sortes de fautes, chère âme, est plus mauvaise que le mal même, & l'humiliation bien pratiquée est un bien qui fait plus que la réparation du mal. Voila quelle est l'estime qu'on doit avoir de ce mal, qu'il faut s'étudier d'éviter plutôt par amour que par crainte, dont il ne faut pas s'étonner ni s'en inquiéter. C'est de ce mal que parle saint Augustin, quand il dit : *que c'est une grande dispensation de la Providence, de n'avoir pas voulu ôter tout à fait de nous l'infirmité de la chute*. C'est un remède qui fera rentrer les hommes spirituels dans l'humilité, & qui apprend à ceux qui ne le sont pas encore à le devenir, en leur apprenant à se relever, & à marcher sur le chemin de l'humiliation. Quand une âme sait marcher dans ces petites chutes, le regret d'avoir failli, avec une certaine joie intérieure de se mépriser, & de se voir méprisable devant Dieu, c'est signe qu'elle devient humble & forte.

[*l'imperfection & le manque de perfection*]

La quatrième vérité est que *l'imperfection & le manque de perfection* ne sont que des défauts dans le bien, & non pas des maux. Je les mets néanmoins parmi les maux, parce que souvent les bonnes âmes les estiment pour tels, & les confondent avec les autres, quoi qu'il les en faille séparer, & les distinguer.

J'entends par *imperfection* quelque défaut, ou quelque excès qui s'est glissé dans une bonne action, comme par exemple, en corrigeant le prochain le zèle a outrepassé en paroles, dans l'observance des règles on y a commis quelque petite lâcheté, négligence, ou omission, dans une œuvre de charité, pour n'avoir pas pris telles & telles mesures, il s'en est suivi de l'indiscrétion ou de la surprise, &c. Il ne faut pas tant philosopher sur ces imperfections, l'épouse qui aime bien son mari & qui sait qu'elle est aimée de lui ne philosophe pas tant sur son visage pour en ôter les taches. Il faut de même en ceci être plus aimante que regardante ; or quand on s'aperçoit de l'imperfection, la reconnoître avec la douceur de l'humilité, en corriger le défaut, si on peut encore le faire avec prudence ; & quoi qu'il arrive, s'en reposer sur ce qu'on a pensé bien faire, & qu'une, autre fois on sera plus sage. Après cela, l'âme doit s'appliquer à faire de bonnes œuvres, comme si de rien n'étoit, & regarder Dieu avec sa confiance ordinaire ; car si elle s'étonnoit de voir dans soi de l'imperfection, elle ne seroit pas humble, & elle meritoit que Dieu la regardât de travers.

Par le *manque de perfection*, j'entends les défauts de certaines pratiques, qui marquent plus de perfection d'amour, parce qu'elles fatiguent plus les sens, & entreprennent des choses qui ne sont pas du commun. A cela il suffit de dire, que puisque Dieu a voulu qu'il y eût de la différence dans la gloire, il ne faut pas s'étonner s'il y a aussi de la différence de perfection de pratique sur la terre, & que l'une se trouve plus relevée que l'autre. Que nous envisageons avec respect les montagnes qui sont propres pour les cerfs, & que pour nous nous retirons dans la pierre pour y trouver nôtre refuge comme les hérissons. Cependant il ne faut pas laisser de soupirer après la perfection de l'amour, & de la demander, & si nous sommes fidèles à bien accomplir ce qui se rencontre dans les devoirs de nôtre état avec plus de charité, il se trouvera que nous serons de ces cerfs, sans penser en être.

[V. *Remèdes de vérité quand la paix est attaquée*]

Établissez bien ces vérités, ainsi distinguées dans votre esprit ; & quand votre paix sera attaquée sur ces matières, vous y trouverez un remède de vérité, qui vous délivrera d'inquiétude.

Dans les chutes ou les craintes d'avoir manqué, recourez à ces trois vérités :

1. Que c'est tout ce que vous êtes capable de faire.
2. Que Dieu a une compassion de Père pour ceux qui s'humilient devant lui.
3. Qu'il faut proposer de se corriger avec confiance en lui.

Dans les accidents imprévus, recourez à ces vérités :

1. Qu'il n'y a point d'accidents à l'égard de Dieu, car il veut tout hormis le péché ; & ce qu'il veut, il le veut avec une parfaite sagesse.
2. Qu'il a ses décrets éternels, auxquels il ne nous appartient pas de vouloir rien changer.
3. Que tout nôtre bonheur consiste à nous y soumettre, & à les accomplir.

Dans le doute des actes de votre volonté, pour connoître s'ils sont véritables ou non, recourez à ces vérités :

1. Que la vérité de ces actes ne dépend pas du sensible, & que ces actes sont vrais, sans qu'ils passent dans le sentiment. L'exemple de Jésus-Christ dans l'Oraison du Jardin vous confirmera dans cette vérité : la nature y répugne jusqu'à suer le sang, mais la volonté y fait un sacrifice.
2. Que les actes de la volonté sont souvent plus purs quand ils sont sans sentiment, car ils ont moins d'intérêt, & moins de complaisance.
3. Qu'ils sont toujours vrais, quand nous ressentons dans la raison une résolution de vouloir, & de ne faire rien, ni de ne consentir à rien d'opposé à cette résolution.
4. Que le manque d'exécution n'est pas une marque certaine que nous ne voulions pas ; mais seulement qu'elle est une marque de sa faiblesse de la volonté, qui s'est rendue aux premières attaques de l'inclination de la nature.

Dans les aridités recourez à ces vérités :

1. Que Dieu les permet pour nous détruire dans nous-mêmes, & pour nous apprendre à le chercher purement.
2. Que nous sommes plus en sûreté, s'il nous tient la main, en nous conduisant au milieu des ténèbres, que si un ange nous conduisoit avec la lumière.
3. Qu'il fait plus de bien à nôtre âme, & la fortifie plus pour fuir le mal & pour faire le bien, que s'il lui donnait des tendresses.

Dans les contradictions qui vous viennent de dehors, que vous appelez persécutions, recourez à ces vérités :

1. Que Dieu les empêcheroit bien, s'il ne vouloit pas nous exercer, & qu'il ne les permet que parce qu'il s'en veut servir sur nous.
2. Que nous ne pouvons faire autre chose que ce qui est en nôtre pouvoir, & espérer la bénédiction de celui qui prend le parti des affligés.
3. Que les succès dépendent de la Providence & non pas de nos soins, & que par conséquent il les faut remettre dans son sein.

Dans les tribulations telles qu'elles puissent être, il faut avoir recours à ces trois vérités :

1. Que la tribulation est nécessaire pour servir de contrepoison contre les objets, les prospérités, & les applaudissements du monde.
2. Qu'elle est nécessaire pour détacher de plusieurs choses, de soi-même, du prochain & des biens extérieurs, & pour faire reconnoître le besoin de recourir à Dieu, & de s'attacher à lui seul.
3. Qu'elle est nécessaire pour faire honorer Dieu par l'occupation, & par le combat de la fidélité, & pour le connoître à travers de ses dispositions & de ses secours.

Si après avoir recouru à la vérité, chère âme, pour retrouver la paix, vous vous trouvez encore environnée de tempêtes, c'est dans vos sens qu'elles sont, & non pas dans vous : c'est ce que Dieu vous fera connoître avec consolation, si vous vous tenez résignée & confiante en lui, en attendant qu'elles se passent. Considérez-les comme un orage de tonnerre, qui sert pour donner de la crainte, & pour exciter tant de personnes à faire des signes de Croix, à recourir à l'Eau bénite, & à faire des prières ; mais que le dessein de Dieu sur vous, est de vous faire pratiquer la confiance & la résignation, jusqu'à ce qu'il commande au vent & aux flots de s'apaiser. C'est la marque que l'âme est dans une belle & excellente paix, que d'en faire la pratique jusques dans le milieu des ombres de la mort, par la fermeté de la résolution, & par la fidélité de la pratique ; & si la douceur de cette paix ne se connoît pas dans ses sentiments, elle fait un grand progrès dans la confirmation de sa paix avec Dieu ; mais si vous vous tenez bien ferme, humble, confiante, & patiente aux pieds de la vérité, elle vous fera ressentir enfin de la paix partout.

Il y a bien de la différence entre le sentiment de la paix, & la paix même ; & si Dieu ne la laisse pas toujours dans le sentiment de ses enfants, c'est qu'ils sont dans un temps de guerre, où le repos & la douceur sensible leur nuirait autant que nuit au bon poisson l'eau croupissante d'un marais, quand on le tire de l'eau coulante d'une rivière pour l'y

jeter : S'il n'y meurt point, il prend le goût de la boue. L'expérience n'apprend que trop qu'il en arrive de même aux âmes trop reposées dans leurs sentiments : c'est pourquoi Dieu ne les y laisse qu'autant qu'il est besoin.

L'âme doit être persuadée qu'elle est dans une bonne & utile paix tant qu'elle a de fermes résolutions d'être fidèle à Dieu, & de saintes obstinations de demeurer attachée à lui, & tant que le témoignage de sa conscience ne lui reproche point qu'elle veuille nourrir & entretenir quelque chose qui soit opposé à son amour.

Pour connoître plus sensiblement l'excellence de cette paix de l'âme, il ne faut qu'interroger quelqu'une de celles qui en sont déchues par une lâcheté volontaire : Elle vous dira que c'est en ceci qu'elle a reconnu malheureusement la vérité qui se dit de toutes les choses dont on jouit paisiblement & par habitude, qu'on ne connoît ce qu'elles valent, que par la privation ; parce que pour lors la nature en étant privée, ressent ce qui lui manque ; au lieu que quand elle en jouissoit, elle ne le sentait pas, & l'habitude ne formant plus de passion sensible, cela ne lui sembloit pas si grande chose. Elle vous dira qu'elle a perdu une paix intime, qui s'est comme envolée, pour la laisser dans la crainte, dans les remords, dans l'indigence, & dans l'esclavage, & que le Prophète a bien dit : *la Couronne nous est tombée de dessus la tête, malheur à nous parce que nous avons péché* [Thren. ch. 5]. Mais pour vous en donner une comparaison plus sensible, il ne faut que consulter l'expérience commune des enfants de famille, qui sont bien nourris, bien entretenus, & à qui rien ne manque chez leurs pères. Le libertinage les tente, & ils se mettent en fantaisie de s'en aller, sous les apparences d'avoir du plaisir & du bon temps, quand ils seront hors de leur conduite. Les voilà devenus des enfants prodigues ; mais ils n'ont pas été loin dans leurs dérèglements, qu'ils s'aperçoivent de la différence qui se trouve entre la vie que l'on mène sans ordre, sans soutien, sans secours, & sans repos de raison, & celle que l'on mène avec ordre & avec secours : l'autre est une fausseté, mais celle-ci est une vérité, où la paix se trouve telle qu'elle se peut goûter en cette vie. *Il sert de peu à l'homme de sentir quelque moment de paix dans ses sens, s'il n'en a point dans sa conscience & dans sa raison.*

Je prie le Dieu de la paix & de la dilection, qu'il demeure toujours dans votre cœur, & je me recommande bien fort à vos prières. Adieu.

Sur l'Humilité & l'Aridité

Pour répondre à cinq questions, qu'une personne religieuse a faites sur cette matière &c.

Dieu soit béni, ma sœur, & qu'il répande sur nous le feu de sa charité, afin de nous éclairer, de nous enflammer & de nous consumer de ce feu, dont *la lumière éclaire tous les hommes qui viennent au monde*, ainsi que nous dit saint Jean dans le commencement de son Evangile. Et pour cela, évitons soigneusement d'être de ceux dont il parle dans la suite : *la lumière luit dans les ténèbres, & les ténèbres ne l'ont pas comprise* [S. Jean. ch. I]. Ces ténèbres étoient reçues & entretenues par des liberté rebelles ou négligentes, & c'est ce qui étoit cause que cette belle lumière qui est aussi suave que son feu, n'étoit point comprise & ne dissipoit pas ces ténèbres.

Il y a longtemps que je porte le désir de faire réponse aux questions que vous me faites, qui me marquent que vous imitez les vrais enfants de Dieu, en ne vous fiant pas à votre jugement naturel, dans les matières spirituelles. Jésus-Christ parle à tous, quand il dit : *si la lumière qui est dans vous n'est que ténèbres, que sera-ce des ténèbres qui s'y rencontrent ?* [Dans l'Evangile de saint Math. ch. 6]. Et il donne aussi à tous cette grande règle de pratique : *celui qui fait la vérité, vient à la lumière, afin que l'on voie ses œuvres*, [dans saint Jean. ch. 3] & qu'on les examine, pour voir si tout s'est fait selon Dieu, & selon les règles de la vérité. Nous ne devons donc pas nous fier à nos propres lumières, mais recourir à lui, puisqu'il est la seule & la vraie lumière. Le Prophète nous renvoie à ce principe, quand il dit : *approchez vous de lui, & soyez éclairés* [Ps. 33]. C'est lui qui donne le feu & la lumière, & nous ne devons jamais demander des avis aux hommes, que dans cette vue : que ce sera le feu de Dieu, qui fera rejaillir la lumière par l'entremise de l'homme, comme par le moyen de la mèche d'une lampe qu'on allume. J'ai donc conservé jusques à présent ce désir de vous répondre, sans l'avoir pu accomplir. *Il y a des temps & des moments dans la puissance de mon Père*, dit Jésus-Christ, *qu'il ne vous appartient pas de connoître* [Actes. ch. 1]. Prenons-les donc comme il nous les donne, & servons-nous-en bien selon sa volonté.

Vos questions demandent des réponses un peu amples, pour les éclaircir de la manière que je souhaite qu'elles vous soient expliquées, afin d'ôter occasion à votre esprit de prendre le change, & de laisser votre bonne volonté en état de ne pas dépenser ses forces en spéculations, & en idées ; mais de les appliquer toutes entières à *l'amour de Dieu pratiqué*. C'est pourquoi il faut en payer à présent l'usure, en me servant du temps que j'ai plus libre, pour vous répondre plus amplement.

Première question : *Sur l'humilité que nous devons à Dieu, & au prochain pour Dieu*

Et sur ces degrés que vous proposez :

1. *Ne point craindre d'être blâmée & désapprouvée*
2. *Souffrir d'être contrariée sans trouble*
3. *Prendre plaisir d'être humiliée*

L'on n'apprend pas, ma sœur, ou pour mieux dire, on ne comprend pas ce que c'est que l'humilité, qu'à mesure qu'on devient humble. Le monde l'a en horreur ; mais c'est parce qu'il ne la connoît pas, & qu'il se rend incapable de la connoître, imitant les malades qui ne guérissent pas, parce qu'ils ne veulent point prendre de remèdes ; & leurs cœurs même se soulèvent lors qu'on leur en parle.

Il la prend pour quelque chose de bas, de vil, & de méprisable ; mais il se trompe en cela, comme en beaucoup d'autres choses, car il n'y a rien de plus noble, de plus généreux, ni de plus indépendant, que la vraie humilité.

Elle se met au dessus de tous les hommes, comme ne pouvant être des objets d'humilité, puis qu'ils ne sont véritablement qu'un pur néant, & que de s'humilier devant eux pour leur considération, ce seroit mettre le rien contre le rien. Hé ! que peut prétendre avec raison, & avec justice le rien sur le rien ?

Elle n'a que Dieu pour objet, comme étant le seul à qui le rien doit tout, puis que lui seul est capable d'en disposer, & de s'en servir pour faire de beaux ouvrages ; & dès qu'elle en a quelque autre, ce n'est plus une humilité, c'est une pusillanimité. A proportion qu'il s'y mêle quelque autre considération que celle de Dieu, l'humilité devient mêlée de pusillanimité ; mais quand elle est pure, il n'y a rien de plus noble, ni de plus généreux, car elle donne tout à Dieu, & rien à la créature, telle qu'elle puisse être. Par ce moyen, elle se trouve au dessus de tout le monde, puis qu'elle ne le regarde que comme le néant ; & c'est en cela qu'elle prend d'admirables ressemblances de Dieu, *devant qui toutes les Nations du monde, dit l'Ecriture, sont comme si elles n'étoient pas ; et il les regarde comme un vide & comme un néant* [Isaïe. ch. 40]. Dieu lui est tout, & elle estime le reste comme rien.

L'âme qui croît en humilité, se met au dessus de toute crainte, car elle se tient ferme dans la confiance en Dieu, qui lui *est une sœur de forteresse contre tous ses ennemis* [Ps. 60]. Elle n'a point de crainte volontaire de la mort, ni de tous les accidents de la vie ; car elle est entièrement soumise à Dieu par volonté. Elle ne craint point ni les mépris ni les rebuts des hommes, qui est ce qui semble le plus rude à la nature en cette vie, car elle se confie en Dieu simplement, sans philosopher sur les répugnances de la nature. Et elle espère que si la Providence permet qu'elles lui arrivent, elle lui donnera la grâce d'en faire des victoires & des sacrifices.

Elle entreprend tout avec paix, & sans raisonner sur ce qu'on lui impose ; car elle a Dieu pour caution, pour

secours, & pour tout. Y a-t-il donc rien de plus noble, de plus généreux, & de plus indépendant que la vraie humilité. Mais ce qui la relève par dessus tout, c'est que le Fils de Dieu l'ayant prise pour compagne, s'en étant revêtu comme pour la consacrer, & l'ayant ennoblie, afin qu'elle fût plus facilement embrassée par les enfants d'Adam, comme un souverain remède contre la frénésie de l'orgueil ; elle a l'honneur d'être à sa suite, d'être bien reçue de lui, & de pouvoir s'attacher à sa sacrée Humanité pour l'accompagner partout dans la Voie de son humilité ; qui est *admirable*, car elle a sauvé tout le monde ; qui est *généreuse*, car elle a surmonté toutes les Puissances de la Terre & de l'Enfer ; & qui est *charitable*, car elle à tout souffert pour honorer Dieu & pour procurer l'avantage de ceux qui suivent la vérité en suivant l'humilité. Enfin, c'est de cette humilité, dont Dieu a voulu se servir, *pour faire paroître la force de son bras*, [Luc. ch. 14] & par laquelle il a montré que *ce qui paraît insensé dans la conduite de Dieu au jugement du monde, est plus fort & plus sage que tous les hommes* [I. Cor. I].

La grande blessure de l'homme, ma chère sœur, c'est la superbe, qui détruit la vérité dans sa raison pour y faire vivre l'estime de lui-même, & qui le met dans une nuit d'aveuglement, où il ne se reconnoît pas pour ce qu'il est. De cette plaie naissent tous les péchés & les désordres du monde, qui sont comme le pus qui en sort ; mais l'humilité est l'unique remède de cette blessure, & est un grand don de Dieu. On peut la comparer à l'éclat d'une lumière qui vient nous frapper au milieu de la nuit, qui nous fait voir les vérités de ce que Dieu est, & de ce que nous sommes, & sans lequel nous demeurerions dans les ténèbres de cette espèce de nuit que produit la superbe, où notre raison ne feroit que des discernements misérables.

Mais je suis même persuadé que la suavité de la conduite de Dieu ne fait éclater sur nous cette lumière que peu à peu ; parce que la plaie de notre superbe étant toujours fort tendre & délicate, il faut la toucher doucement, & nos yeux sont de ces yeux faibles, auxquels il faut ménager la lumière de peur de les éblouir, & ne la leur montrer qu'à mesure qu'ils se forment, & s'habituent à la supporter. Si ce flambeau nous montrait tout d'un coup le *nous-même* tel qu'il est, l'âme, l'esprit, le cœur, tout s'abatroit contre terre, sans oser se relever de peur de le voir. C'est pourquoi la suavité de la conduite de Dieu dans les voies ordinaires, ne nous fait voir ce *nous-mêmes*, par le flambeau de l'humilité, qu'à mesure que nous nous fortifions dans la charité.

De ce que nous venons de dire, vous pouvez connoître, que l'humilité est toute autre chose que le monde ne pense ; qu'elle vient de Dieu, & que pour l'obtenir il faut lever les yeux vers les Montagnes éternelles, comme faisoit David en se tenant toujours dans la vallée, & que cette noble vertu ne reçoit pas de ces respects humains, qui sont cause que notre humilité se trouve souvent si faible : si elle n'étoit pas mêlée avec ces sortes de respects, elle seroit forte comme le vin sans eau.

On peut aussi facilement reconnoître qu'il y a beaucoup de bonnes âmes désireuses d'être à Dieu, qui ne la connoissent pas bien pour ce qu'elle est, ils prennent souvent la dépendance intéressée ou servile & la pusillanimité pour l'humilité. Ils pensent que pour être humbles il ne faut jamais ni répondre, ni contredire, ni refuser, ni reprendre, ni corriger, qu'il faut tout croire & tout faire, hormis le péché ; qu'il ne faut pas ressentir de répugnances dans les mépris & dans les injures, & qu'il ne faut pas rendre raison contre les calomnies des hommes, quand la raison peut en faire cesser les suites. Mais ce n'est rien de tout cela, & Jésus-Christ nous l'a assez montré par son exemple, car il a répondu, contredit, refusé, repris, corrigé, il s'est défendu, comme par exemple, contre ceux qui lui disoient qu'il étoit possédé du Démon, auxquels il répondit : *je n'ai pas le Démon, mais j'honore mon Père, & vous, vous me déshonorez*. Et enfin, il a senti des répugnances, jusqu'à s'en plaindre. C'est ce que nous voyons dans l'Oraison du Jardin, & dans son délaissement sur la Croix ; & ce que nous lisons dans le Psalmiste, où il dit de son traître Judas. *Si mon ennemi m'avait donné des malédictions, je les aurois supportées sans m'en étonner ; mais l'homme de ma paix, en qui je devois avoir confiance, & qui mangeait mon pain, a fait sur moi une insigne trahison* [Ps. 54]. Jésus-Christ a fait cela sans cesser d'être parfaitement humble, parce que tout étoit accompagné d'un esprit de parfait anéantissement, qui avoit un rapport entier avec les ordres de son Père Éternel, & l'exécution s'en faisoit avec douceur, & avec patience, qui sont les deux pierres de touche, par lesquelles on connoît qu'en faisant ainsi, lors qu'on croit de bonne foi le devoir faire pour honorer Dieu, on ne sort pas des bornes de l'humilité. La douceur doit faire l'action, & la patience doit couronner l'œuvre ; car quand le succès vient tout contraire, & que la résistance, le mépris, la persécution & la calomnie reviennent sur la tête de l'humilié, il doit consommer le sacrifice de humilité à l'exemple du Fils de Dieu, qui se tait comme un Agneau devant celui qui le tond, qui prie pour ses ennemis, & qui meurt en tâchant d'excuser devant Dieu le crime de ceux qui le crucifient. C'est ainsi que la patience doit faire la preuve, & la consommation de l'humilité : Mais j'ajoute la patience volontaire, afin que vous ne preniez pas le change, & que vous traitiez le sentiment comme le rien. Car soit qu'il paroisse, soit qu'il ne paroisse pas, il n'importe, pourvu que la volonté le surmonte.

Pour vous définir l'humilité de la manière que je la comprends, voici ce que je dis : *C'est une vertu qui a Dieu pour objet, par laquelle nous l'estimons pour se qu'il est, & nous lui rendons ce qui lui est dû ; Nous ne considérons ni nous ni toutes les créatures, que pour ce qu'elles sont devant Dieu ; nous ne leur attribuons rien que ce qui leur est dû ; nous regardons seulement en elles ce que la grâce & l'ordre de sa Providence y ont opéré, en faisant toujours une raisonnable distinction de ce qu'elles sont par elles-mêmes, & de ce que Dieu les a faites ; & en leur rendant des devoirs, par rapport à la grâce & à l'ordre de la Providence*.

J'étends peu cette définition, & j'y fais des répétitions, mais c'est afin que vous l'entendiez mieux, & que vous y compreniez son fond [1] & sa pratique [2] tout ensemble : Car de là on connoît que,

[1] Le fond de l'humilité consiste dans l'anéantissement de nous-mêmes par volonté & par effet devant Dieu, en n'attendant rien de nous, mais tout de lui, en lui rendant la gloire de tout, en nous soumettant à toutes les dispositions de sa Providence, & en traitant notre propre jugement comme étant toujours sujet à l'erreur & à l'inconstance. Voilà quel

doit être le fond & l'intérieur de nôtre humilité ; & l'âme pour être humble, ne doit jamais paroître devant Dieu qu'avec une volonté remplie de ces résolutions & de ces dispositions.

[2] Dans sa pratique du dehors elle doit agir toujours dans la vue de son néant, simplement, sans ostentation, ni désir volontaire d'applaudissement ou d'estime. Elle ne doit jamais faire paroître rien qui ressente le faste & le dédain du prochain. Elle doit se tenir dans une modestie agréable à tous, soumise aux Supérieurs, condescendante aux égaux, compatissante aux inférieurs. Elle doit se mépriser toute seule, en reconnoissant que la misère de son péché en est une juste cause ; & si elle méprise quelque chose dans le prochain, ce ne doit être que le péché commis, en étendant même sa compassion sur lui & sur elle-même, comme se reconnoissant capable de faire tout le mal qu'il a fait & qu'il peut faire.

Elle ne doit aussi rien estimer dans les hommes que ce que Dieu y a mis. C'est d'où vient que celui qui est véritablement humble, ne regarde les Rois, les Princes, & toutes les Puissances de la Terre que comme des riens, auxquels s'il rend des soumissions, ce n'est pas proprement à eux, mais à l'ordre adorable de la Providence, qu'il honore autant dans les mauvais que dans les bons.

Si celui qui est véritablement humble, ne regarde les grandeurs du monde & les hommes que comme le néant, quel jugement fait-il de leur estime ? Il n'examine pas s'ils disent vrai ou faux quand ils le louent, mais il rapporte à Dieu ce qu'ils disent, & il lui laisse faire le discernement de la vérité. Il tâche néanmoins de rejeter doucement ce qu'ils disent quand il sait qu'il n'est pas vrai. Et lorsque ces mêmes hommes le méprisent ou le persécutent, il sait bien qu'ils n'ont aucun droit de le mépriser, puis qu'ils sont des hommes misérables comme lui, & il ne rejette pas cette connoissance, par ce qu'elle est très-juste & très-véritable : Mais en jetant les yeux sur l'ordre de la Providence, sur les péchés qu'il a commis, & sur l'humanité Sacrée de Jésus-Christ, qui s'est rassasié d'opprobres pour perfectionner le sacrifice de notre Rédemption, il regarde la souffrance de ces injures comme un acte de justice qu'il doit à Dieu & à l'amour de son Rédempteur, & il considère ces hommes comme des exécuteurs de la justice & de la Providence Divine sur lui.

Dans ces rencontres, il jette d'abord les yeux de sa volonté sur l'abjection, pour l'embrasser comme quelque chose de bien précieux, puis qu'elle imprime des traits de la ressemblance de Jésus-Christ ; & puis il rend doucement raison de là vérité, en abandonnant le succès à la volonté de Dieu, ainsi que fit Jésus-Christ envers ceux qui le calomnioient & qui le crucifioient.

Enfin, que fait l'âme qui est véritablement humble, dans les humiliations qui lui viennent de la part de Dieu ? Elle fait un sacrifice de louange ; dans celles qui lui viennent de la part des hommes, elle fait une offrande de justice, & dans celles qui lui viennent du fond de sa misère, elle offre à Dieu une hostie de confession, à l'exemple de saint Paul, qui disoit : *je me glorifierai volontiers dans mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi*. Quelle est cette vertu de Jésus-Christ ? C'est l'humilité, puis que c'est par elle qu'il a opéré le salut, qu'il a rendu à Dieu une gloire infinie, & qu'il se l'est acquise à lui-même & à nous.

De-là il est aisé de connoître que l'humilité produit dans l'âme un repos infaillible ; car sa soumission l'unit avec Dieu, qui est son centre ; la défiance qu'elle a de ses lumières la rend détachée de son propre sens ; & le jugement véritable qu'elle fait du néant des créatures, fait qu'elle se dépouille de ce qui la peut inquiéter ; qui est la vaine complaisance pour les hommes, l'estime du monde, & la crainte empressée du mépris, qui causent des tempêtes continuelles dans les passions que le vent de l'orgueil excite. Ces tempêtes se diminuent à mesure que ce vent s'apaise, mais il ne faut pas s'attendre de voir jamais l'orgueil anéanti dans nous, tant que nous vivrons sur la terre, car il ressemble à *l'iota* des Grecs, qui ne se perd jamais, & qui laisse au moins toujours un accent en sa place.

Dieu veut que nous ressentions ce mal, afin que nous recourions au remède de l'humilité. Il faut toujours l'avoir avec nous pour nous servir de préservatif & pour l'appliquer sur ce venin lors qu'on s'en sent frappé afin de s'en guérir.

Vous trouverez ici, ce me semble, la réponse au premier article de votre question, parce que vous y voyez quelle est l'humilité que vous devez à Dieu, & quelle est celle que vous devez aux hommes pour Dieu. Passons donc aux autres Articles qui regardent les degrés de l'humilité pratiquée en la manière que vous me les proposez.

Quant à ces degrés d'humilité, ne pas craindre d'être blâmée & désapprouvée, de souffrir sans trouble d'être contrariée, & même d'y prendre plaisir, c'est bien aller qu'ils se trouvent dans une volonté généreuse, qui aspire à ces degrés, & qui travaille à y monter, en ajoutant dans sa résolution & dans son compte la clause : *nonobstant les répugnances des sens & de la nature*. Et ainsi il faut dire : je ne craindrai pas avec volonté d'être blâmée & désapprouvée ; & quoi que les mouvements de crainte s'excitent dans mon homme animal, je passerai par dessus. Je souffrirai volontiers d'être contrariée, sans faire aucun cas des contradictions de la nature. Je me réjouirai volontairement devant Dieu d'être humiliée, nonobstant la répugnance de la nature.

C'est ainsi, chère âme, qu'il faut faire son compte pour marcher dans les règles de la vérité & de la justice. Il est bien vrai que les victoires remportées sur la nature & l'habitude de la vertu font que ces mouvements s'adoucissent, & deviennent plus soumis à la raison ; mais il en est de nôtre homme animal, de même que des bêtes apprivoisées, qui ont toujours le penchant vers leur liberté naturelle, & qui veulent la reprendre lors qu'on y pense le moins ; il faut toujours se défier de l'un comme des autres, car ils ont bientôt repris leurs premiers usages.

Ce seroit vouloir recevoir de Dieu une grande récompense dès cette vie, que d'attendre que nos sentiments naturels devinssent si pénétrés de l'estime & de l'amour de l'humilité qu'ils fussent entièrement apaisés, & qu'ils n'eussent plus de répugnances à l'humiliation. Il fait quelquefois ressentir cet état aux bonnes âmes qui entrent alors dans un repos intérieur, que l'on peut comparer à la satisfaction que reçoit celui qui a quelque os démis, quand il le sent

remis en son lieu naturel, mais il ne le fait que dans un acte passager, étant presque sans exemple qu'il l'ait jamais fait dans un acte continué : car ce seroit faire cesser le combat avant que d'être sorti du théâtre, où il ne nous laisse que pour combattre. Il le fait donc ressentir plus ou moins selon le conseil de sa volonté, mais l'âme qui est vraiment humble ne s'attend pas de voir ses sentiments si souples, que l'orgueil & les contradictions n'y paroissent plus, & au lieu de s'étonner ou de s'affliger quand ils se présentent, elle s'en sert comme d'une précieuse occasion pour s'humilier devant Dieu, d'une manière plus pure & plus forte que si elle ne sentoit pas de contradictions. Elle entre plus avant dans son néant à mesure qu'elle le découvre plus sensiblement, & elle s'en sert pour faire des sacrifices à la grandeur de Dieu, qu'elle reconnoît & qu'elle honore d'autant plus, qu'elle se regarde comme un rien misérable qui n'a dans son fond qu'un germe de toutes sortes de désordres, qui est l'orgueil.

Ce qu'elle doit faire dans cette rencontre, c'est de se resserrer & de s'adoucir auprès de Dieu en prenant plaisir de le regarder au dessus d'elle, comme celui qui est uniquement ; & de se considérer elle-même comme étant moins que le rien. Elle doit imiter celui qui prend plaisir à voir une tour bien haute, & qui se couche contre terre, afin d'avoir le contentement de la voir encore plus haute qu'il ne la verroit s'il se tenoit debout.

C'est ainsi qu'il faut entendre ces degrés. Ils s'établiront naturellement dans l'âme, lorsque la racine de l'humilité y sera plantée & bien reprise, & la volonté en portera les fruits par ses actes qui sont tout en matière de vertu, aussi-bien qu'en matière de péché ; mais il n'est non plus en sa liberté d'empêcher que le sentiment ou la répugnance ne paroisse, comme d'empêcher qu'un rejeton ne pousse du pied d'une racine. On peut rompre ce rejeton quand on le voit, mais on ne peut point l'empêcher de naître.

Retenez bien ce que nous avons dit du sentiment naturel, que soit qu'il paroisse soit qu'il ne paroisse pas, il ne doit être estimé que comme le rien. Quand l'âme s'est établie sur le pied de le traiter de cette sorte, il s'évanouit souvent, ou il n'ose plus paroître, car il voit bien qu'on ne tient compte de lui. Mais tant qu'une âme le considère comme s'il étoit quelque chose, il tâche de se faire valoir, & le Démon s'en sert pour l'inquiéter. Voila un grand mot, chère âme, servez-vous-en bien.

Ne soyez pas curieuse de savoir en quel degré d'humilité vous êtes, car cette belle vertu se cache à elle-même. L'âme vraiment humble ne croit pas l'être ; & si Dieu lui en fait voir quelque chose, elle le regarde paisiblement, mais cela lui sert pour entrer encore plus avant dans son néant, car elle reconnoît que cette vertu est un fruit qui ne vient pas de son fonds, mais de la main de la grâce qui a planté cette racine de vérité.

Seconde question : *Quel remède contre les dégoûts & les faiblesses qu'on ressent dans l'état des sécheresses & des ténèbres ; & le moyen de se contenter dans cet état de pauvreté spirituelle ?*

Se considérer comme des gueux que Dieu prend plaisir de faire attendre à sa porte, y demeurer avec patience, & se contenter de ce que cela lui donne du plaisir.

Voila qui est bien succinct, mais il n'en est pas moins véritable : Il est vrai que ce seroit répondre sèchement sur la sécheresse, que d'en demeurer là. C'est pourquoi pour tâcher d'adoucir la douleur de cette plaie qui vous cuit souvent, entretenons-nous un peu des raisons de cette conduite de Dieu sur ses enfants.

J'ai pensé & dit bien des fois, que s'il y avoit quelque chose dont nous pussions nous plaindre de Dieu, ce seroit sur le sujet de son amour : pourquoi il ne nous fait pas connoître en cette vie s'il nous aime certainement, & en quel degré nous l'aimons. Nous lui pourrions dire, ce me semble : Ô source d'amour ! vous êtes tout amour, & vous désirez uniquement que nous vous aimions : Vôte Fils incarné ne nous a prêché autre chose, & vôte Esprit lui-même est venu mettre le feu du saint amour sur la terre ! Pourquoi donc nous laissez-vous dans cette incertitude, que nous enseignent vos saintes Écritures : *Que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine*, [Eccl. ch. 9].

Le Prophète a dit une vérité qui ne reçoit pas d'exception : *Que Dieu a tout fait avec une parfaite sagesse*. Mais c'est un effet de sa conduite paternelle de ne nous avoir pas voulu donner en cette vie *une certitude de foi* de son amour & de nôtre état de grâce ; mais seulement *une certitude de confiance*. Car nous ressemblons aux enfants envers qui il faut que les pères usent de circonspection & de retenue, & qu'ils tiennent dans une espèce de suspension sur ce qu'ils espèrent d'eux, afin qu'ils demeurent dans la soumission & dans le respect.

La certitude de foi, ma sœur, nous auroit jetés dans une certaine tranquillité, d'où nous serions facilement tombés dans la paresse, de là dans la facilité de pécher, & de là dans le libertinage ; mais celle qui n'est que de confiance exerce toujours nôtre espérance & la nourrit.

La crainte qui survient sert pour l'animer à s'assurer davantage de l'amour & de la grâce, elle craint toujours de ne pas aimer, quoi qu'elle aime ; & ainsi elle poursuit toujours la grâce pour s'en approcher de plus près. Elle croit sous cette douce ignorance, & sa diligence à rechercher l'éloigne de l'écueil de la familiarité paresseuse, & lui amasse un trésor de grâce dans le sein de nôtre Père céleste, qu'il lui garde sans le lui montrer, afin qu'elle travaille toujours à amasser comme si elle ne faisoit que commencer. C'est ainsi que nôtre Père céleste tire avec une parfaite sagesse nos respects & nôtre amour, & qu'il prend complaisance de nous voir faire un progrès avantageux dans ses biens éternels, sous le voile du secret, qui lui est d'autant plus agréable qu'il est désintéressé, humble & amoureux.

C'est par un semblable conseil produit du même amour & de la même sagesse qu'il exerce ses enfants par la sécheresse.

Celui qui veut venir après moi, qu'il renonce à soi même, dit le Fils de Dieu, *qu'il porte sa croix, & qu'il me suive* [S. Math. ch. 16]. Cela comprend le titre, les qualités, & l'excellence du Chrétien, il ne peut avoir part à l'héritage de Jésus-Christ qu'il ne le suive ; il ne peut le suivre qu'en portant la Croix à son exemple, & il ne peut porter sa Croix

sans renoncer à soi-même : il faut donc qu'il renonce à l'héritage, ou qu'il passe par ces pratiques. La nécessité de porter la Croix paroît assez dans le choix qu'en a fait le Père Éternel pour son Fils naturel, & l'expérience nous apprend *Que la superbe de nos esprits & les dérèglements de nos cœurs ont besoin de ce doux fardeau pour leur servir de contrepoids, & les retenir d'aller si vite dans le chemin de leurs désirs & de leurs pensées.*

La Croix est le sceptre de son Royaume de Pratique, & comme la verge de sa direction, avec laquelle il nous fait retourner à lui par les degrés d'une liberté généreuse ; mais le renoncement à nous-mêmes est l'unique moyen pour la manière de bonne grâce, pour la bien porter & pour en profiter selon ses desseins ; & aussi Jésus-Christ le nomme tout le premier, afin que nous sachions qu'il est comme la main avec laquelle on peut tenir la Croix, & le pied sur lequel il faut marcher pour le suivre.

Sans renoncement, on ne peut donc ni porter la Croix, ni suivre le Sauveur. Or vous savez que le renoncement à soi-même a des classes différentes comme une école bien réglée, dont la plus relevée & celle où l'on l'apprend plus promptement par le chemin raccourci d'une méthode admirable, est celle de l'Aridité ; & on ne peut être savant dans le renoncement à soi-même, sans avoir étudié souvent & longtemps dans cette Classe.

Le renoncement qui se fait sur le vice, est quelque chose qui doit être naturel à la raison ; car elle voit par elle-même que c'est une humeur peccante, qui procède d'un fonds corrompu, contre laquelle il faut se servir de précaution & de remède, si on veut être utile à soi-même. Celui qui se fait sur les biens extérieurs est quelque chose qui semble être hors de nous ; mais le renoncement pratiqué dans les sentiments du bien dont l'âme se voit dépouillée par la sécheresse, est un puissant moyen pour détruire le *nous-même* tout entier : car en ce cas ce *nous-mêmes* est la matière & la forme du renoncement, aussi-bien qu'il est la victime du sacrifice. La raison s'y trouve immolée avec tout le reste, sans voir d'autre matière qu'elle-même, mais elle y est heureusement disposée à désirer Dieu pour lui-même & le bien de la vertu pour Dieu seul.

Le péché n'a pas seulement mis le dérèglement des passions dans le cœur, ni l'égarement des pensées dans l'esprit ; mais il a jeté dans l'âme un venin secret d'estime d'elle-même, spécialement pour le bien, d'attache à son industrie, de complaisance & d'erreur, qui est entré si avant, qui est si subtil & si caché, qu'à peine le connoît-on. Jamais l'homme par son application & par son industrie ne pourroit atteindre jusqu'à ce venin ; car il est tout spirituel, & se spiritualise de plus en plus dans les bonnes âmes qui désirent d'être à Dieu. Il faut donc que sa miséricorde y applique la main, en mettant l'âme en état de voir sensiblement l'insuffisance où elle est, de se servir d'elle-même, comme elle le voudroit & à faire le bien comme elle désire, & comme elle le connoît ; c'est ce que la sécheresse fait admirablement, en faisant dessécher les sentiments du bien, & laissant cette âme abandonnée de tout, à l'exception de sa seule volonté, qui demeure obstinée dans son attachement à Dieu. Cet état est d'autant plus douloureux, que l'âme est convaincue du véritable bien, & qu'elle en est désireuse ; mais c'est un feu dans lequel si on la sait suer, c'est pour faire évaporer ces humeurs peccantes intérieures dont nous venons de parler ; si les bouillons de sa privation s'élèvent, c'est pour faire évaporer l'impureté de ses intentions, & pour rendre ses actes préparés au goût de son Bien-aimé.

Les dérèglements des passions se réduisent par la généreuse résistance, & par le retranchement que fait la mortification ; l'égarement de l'esprit se peut modérer par la douceur & par le retranchement volontaire des réflexions superflues ; mais pour ce qui regarde ce venin intime, il n'y a que le remède de la sécheresse qui le purge, & qui fournit à l'âme le moyen de rentrer dans la véritable possession d'elle-même, par la patience & par la confiance. C'est elle qui est la vraie fournaise d'humiliation, où l'Écriture nous assure que *Dieu éprouve tous les hommes qui lui sont agréables* [Eccl. ch. 2]. Il serviroit de peu d'avoir réglé le cœur, & d'avoir réduit l'esprit, si on ne passait par le remède souverain, qui fait évaporer dans l'âme l'estime & la complaisance & l'attachement spirituel. Si ce venin y restoit, la superbe y germeroit bientôt avec abondance.

Au sortir de cette épreuve, que la main du Maître ne fait que par reprises, par degrés, & avec une proportion admirable, elle ressent qu'il s'est fait dans elle quelque chose d'approchant du miracle de saint Paul, & qu'il est tombé de dessus ses yeux comme des écailles de poisson, qui l'empêchoient de voir clair ; car elle voit ce qu'elle ne voyoit pas auparavant, & elle juge des choses d'une autre manière.

Ce même Apôtre nous explique subtilement le mélange qui est dans nous-mêmes, & la nécessité qu'il y a de séparer l'un d'avec l'autre, quand il dit que *la parole de Dieu perce plus qu'une épée à deux tranchants, qui pénètre jusqu'à la division de l'âme d'avec l'esprit, qui parvient jusques dans les jointures & dans les moelles, & qui discerne les pensées & les mouvements du cœur* [aux Hebr. ch. 4]. Il se sert d'une comparaison matérielle pour nous faire comprendre une chose toute spirituelle, & pour nous faire connoître la nécessité qu'il y a de détruire & de faire de la séparation dans le plus intime & le plus spirituel de l'âme, où il se trouve de la subtilité d'amour propre pour les biens du ciel, aussi bien qu'il se trouve dans l'homme animal de la pente grossière pour ceux de la terre. Il est besoin pour cela d'un couteau tout spirituel qui parvienne jusqu'à l'âme. Or il n'y a que la parole toute-puissante de Dieu & le renoncement pratiqué dans la sécheresse qui en puisse faire l'office ; mais ordinairement il se sert du second, pour faire mieux pénétrer la première. Nous en avons l'exemple dans l'Épouse du Cantique, son âme étoit dans la sécheresse devant que son époux lui parlât, puisque dès aussi-tôt qu'il a parlé, elle s'est fondue ; ce qui se fond étoit dur & sec auparavant, c'est donc une marque qu'il la dispoisoit par la sécheresse à se fondre si suavement *qu'elle se fondit.*

De là il faut conclure que sans l'épreuve de la sécheresse, nous ne pourrions jamais bien connoître ce que nous sommes, ni l'état de nos âmes à l'égard de Dieu. La mortification retranche les vices, & la patience soutient toutes les pertes du dehors, mais la sécheresse nous retranche nous-mêmes à nous-mêmes : *elle cuit & épure*, ainsi que parle le Prophète, *toute l'écume de l'âme*, qui n'a pas moins besoin d'être épurée que l'esprit & le cœur. Elle sépare le précieux

d'avec le méprisable, elle nous fait voir ce que Dieu nous est & ce que nous sommes, & elle fait que la vertu s'endurcit en séchant comme un pot de terre dans le feu.

Jésus dit par la bouche de David, que sa *vertu s'est séchée comme un pot de terre*. Si la nôtre n'est aussi séchée par l'exercice de la sécheresse, elle ne pourra pas résister, ni tenir l'eau des consolations célestes, non plus que le vaisseau du potier qui n'a point été mis dans sa fournaise.

Puisque la sécheresse est l'épure de l'abnégation, sans elle nous ne pourrions pas dans la voie ordinaire parvenir à l'union avec Dieu, & être disposés à goûter sa douceur : car cette union demande un dépouillement entier de nous-mêmes & ce goût demande la correction de notre façon naturelle de sentir & de goûter.

Je dis dans la voie ordinaire ; car mettant à part les coups des grâces extraordinaires, Dieu veut environner notre liberté de certains moyens qui la pressent, afin qu'elle travaille dans son ordre naturel avec le secours surnaturel. Il la fait monter par des degrés, & ne la fait point passer d'un bout à l'autre tout d'un coup, que fort rarement, car c'est une voie de miracle. Sainte Thérèse avoit pour pronostic des grâces que Dieu lui vouloit faire sentir, l'état laborieux de la sécheresse où elle se trouvoit, & selon la règle de cet état, elle jugeoit quel seroit le degré de l'autre. Nous pouvons l'imiter dans ce discernement avec confiance, & tirer un très-bon augure de notre aridité. Si elle est subtile, c'est signe que Dieu a dessein d'élever l'âme à une plus grande union, pour laquelle elle sera d'autant mieux disposée, que son dépouillement le trouvera plus subtil.

Mais d'où vient, me direz-vous, que la peine que l'on ressent de sa sécheresse est si grande ?

Il y en a deux causes.

L'une est *l'amour de sa propre satisfaction*, dont la privation est sensible, à proportion que la chose dont on est privé est plus intime & plus chère à l'âme. Or les sentiments de Dieu & des biens surnaturels étant ce qui la peut le plus satisfaire, & le goût qu'elle en a eu lui ayant fait connoître que c'est ce qui lui est uniquement convenable, la privation de ces biens la pénètre jusques dans son fonds, & lui fait sentir quelque chose de plus douloureux que ce qu'elle peut souffrir de la perte des autres satisfactions extérieures. Les jeunes âmes en ressentent la peine plus vivement que les autres : car leur amour propre du bien spirituel étant fort vif, cette privation suit le même effet que quand un grand froid saisit une personne échauffée, qui lui est d'autant plus sensible que les pores sont ouverts par la chaleur. Mais à mesure que l'amour propre s'évapore dans cette fournaise de pauvreté spirituelle : d'où Dieu choisit ses bons serviteurs, ainsi que nous le dit le Prophète Isaïe, [ch. 48.] cette douleur se tempère jusqu'à ce qu'enfin l'écume de l'âme étant bien épurée, elle demeure humble, douce & tranquille, & elle attire souvent sur elle le miracle de la Cananéenne. Car Dieu voyant la patience accompagnée de confiance, il verse sur elle une grande abondance de consolations & de marques de sa présence. Elle trouve ainsi tout auprès d'elle, au lieu que si elle s'étoit empressée pour aller comme rechercher bien loin sa ferveur sensible, elle s'en seroit davantage éloignée & se seroit égarée par des chemins qui lui auroient fait perdre pour plus longtemps celui de la paix de l'âme.

Le grand remède qui doit être appliqué à cette première cause, se trouve assez expliqué dans ce que je vous ai déjà dit, qui vous marque quel est le dessein de Dieu dans l'exercice de la sécheresse, il faut acquiescer à ce dessein avec une soumission telle que la doit un bon enfant à son père, & un bon malade à son Médecin, en renonçant généreusement à sa propre satisfaction, & se résolvant de prendre le calice de l'aridité, pour l'avalier comme un médicament salutaire, nonobstant la répugnance naturelle qu'on y a.

Vous me direz sans doute que c'est cette répugnance qui vous fait le plus de peine, car il vous semble que quelque bonne volonté que vous ayez de souffrir cet état avec patience, vous n'en sauriez venir à bout : car vous ne l'endurez que comme par contrainte ; & si vous trouviez une porte pour l'éviter, vous le fuiriez assurément. C'est une de vos questions, à laquelle nous répondrons plus bas. Mais il faut vous dire par avance que vous vous méprenez, & que vous voudriez faire un sacrifice sans immolation. Cette répugnance est la victime du sacrifice, & quoi qu'il la faille quelquefois traîner comme on fait une bête pour la tuer, il n'importe, pourvu qu'elle soit sacrifiée à l'honneur de Dieu. Cette répugnance est ce qui paraît du fonds de l'amour propre, sur quoi on peut frapper un bon coup de renoncement : Hé, s'il n'y avoit du sensible, que tueroit-on dans le sacrifice ?

Mais insensiblement je viens sur l'autre cause de la peine qui est *l'ignorance*, laquelle nourrit & augmente souvent la première. Celle-ci se doit dissiper par l'instruction.

Il vous semble que Dieu vous quitte ; mais il est bien éloigné de cela : il fait seulement comme un ami qui éteint à vos vœux la lumière dans les ténèbres, pour voir quelle posture vous tiendrez dans cette obscurité. Il demeure auprès de vous comme auparavant ; mais il y a seulement cette différence que vous ne le voyez non plus que s'il vous avoit quittée. L'Épouse du Cantique étoit faite à cet exercice, & c'est aux bonnes âmes qui sont dans l'aridité qu'elle adresse ces paroles : *Le voila qui est caché derrière notre muraille ; qu'il guette par les trous, qu'il regarde par les fenêtres* [Cant. ch. 2]. Elle répète deux fois de suite *le voila* comme ceux qui sont dans une surprise d'étonnement & de joie, après avoir aperçu quelque chose qu'ils désiroient & qu'ils cherchoient ; & c'est ainsi que vous serez agréablement surprise, quand vous l'aurez découvert. Rien n'est plus agréable à l'Époux qu'une patience persévérante, & qu'une confiance généreuse dans la poursuite de son amour, dont l'une fait tout supporter & l'autre fait tout espérer.

Cette éclipse de lumière est un excellent moyen pour exercer & pour perfectionner l'une & l'autre de ces vertus, mais il a soin de les consoler, & s'il semble que tout soit refroidi, c'est pour taire pénétrer plus avant sa chaleur, & faire plus éclater la lumière qu'il rallume ensuite avec la consolation de sa présence. Et c'est pour lors que l'âme s'écrit avec David : *Ô Seigneur, que l'abondance des douceurs que vous cachez à ceux qui vous craignent est grande* [Ps. 30]. Si

Dieu ne paroît donc pas aux sentiments de l'âme, il se retire dans son fonds pour lui faire faire beaucoup de bien sans qu'elle le sache, ni qu'elle le goûte ; mais il en est bien plus à couvert, plus libre, & plus pur. Il doit suffire à une bonne âme, qu'il le connoisse, & qu'il le goûte tout seul, en se taisant *un divertissement*, ainsi que parle Job [ch. 9] *des peines des innocents*. Cette parole de ce saint homme doit beaucoup consoler les âmes qui sont patientes, confiantes & de bonne volonté dans leur sécheresse car elles sont de ces innocents dont il veut parler.

Mais quand on est dans ces ténèbres, on ne sait si c'est par sa faute ou non : Oh ! c'est ici, chère âme, où si vous voulez bien réparer vos fautes, vous n'avez qu'à choisir d'expirer volontiers dans cette ignorance, & d'acquiescer au conseil de la volonté de votre Père céleste, de même que vous devez acquiescer à l'ignorance si vous êtes digne d'amour ou de haine. Après que vous aurez doucement examiné vos fautes, ou vos négligences volontaires, pour en proposer une véritable correction, il faut vous reposer à ses pieds à l'abri de la résignation & de la patience, jusqu'à ce que le jour s'éclaircisse, & qu'il fasse lever la belle étoile dans votre cœur.

David dit que *Dieu se sert des ténèbres pour s'y cacher* [Ps. 17]. C'est ici que cela se rencontre accompli, & puisque Dieu s'y retire, nous devons les respecter plus que le jour. Nous serions trop consolés, si nous savions, & si nous connoissions sensiblement dans cet état que nous sommes plus agréables à Dieu que dans un autre ; mais c'est le subtil de la sécheresse d'en ressentir quelque doute : car sans cela elle cesseroit d'être ce qu'elle est, & le dessein de Dieu, qui est de nous détruire nous-mêmes dans nos connoissances & dans nos désirs ne seroit point bien accompli.

L'exemple du Fils de Dieu surpasse tout ce que nous pouvons dire, & ses actions doivent nous servir d'assurance & d'instruction. Il a voulu garder les grandes actions de chef-d'œuvre pour la fin de sa vie : & l'un de ceux-là, est l'état de l'aridité, où il s'est mis dans le Jardin des Olives, & dans son abandonnement à la Croix. C'est de ce couteau qu'il s'est voulu servir pour faire passer le sacrifice jusqu'à l'âme, & nous ne pouvons pas douter qu'il ne l'ait vivement senti : car il en a sué le sang, & s'en est plaint sur la Croix. C'est ici un trait des plus subtils de la charité, qui a voulu pourvoir à la consolation & à l'instruction des bonnes âmes, en leur faisant connoître que les ténèbres de la sécheresse ne sont pas des marques de l'abandonnement de Dieu, mais des moyens précieux pour nous faire parvenir à la liberté du renoncement à nous-mêmes, à la suavité de son union, & à l'heureuse consommation de nôtre sacrifice. He ! Sauveur du Monde ! que nous vous sommes infiniment obligés de nous avoir enseigné ce secret, en souffrant vous-même cet état ; qu'aurions-nous fait ? qu'aurions-nous pu dire, si nous ne trouvions dans votre expérience ce qui doit arrêter tous les sentiments humains, & *accabler* tous nos raisonnements ? Après cela, ma sœur, n'est-il pas juste de se taire & de dire dans l'aridité les paroles de David [au Ps. 38] : *je me suis tu, & je n'ai pas ouvert la bouche ; car c'est vous qui l'avez fait*, & d'en demeurer là en pratiquant ces deux belles vertus, de la patience & de la confiance.

Il y a encore une autre chose qui aiguise la pointe de la douleur dans l'aridité, qu'il vous faut éclaircir, c'est *la tendresse de cœur*, dans laquelle il importe de se gouverner sagement : car les grands & fréquents attendrissements de cœur, spécialement dans ceux qui sont d'un naturel bénin, les mettent insensiblement dans l'état d'une grande délicatesse & répugnance à souffrir, & les disposent à ressentir l'aridité jusqu'au vif, comme un froid piquant qui survient à une personne échauffée, c'est ce que je vais vous expliquer le plus familièrement que je pourrai, afin que les Novices le comprennent plus facilement.

La dévotion sensible qui attendrit le cœur, ressemble au Soleil du Printemps, qui ouvre les fleurs : mais comme les gelées ne sont pas encore bien passées, il arrive que le froid de la nuit venant à es saisir, les abat contre terre. Que faire pour y mettre ordre ? Il faut imiter les bons jardiniers, qui ne s'en fient pas à la beauté du jour, mais qui les précautionnent pour les garder du trop grand Soleil, & pour leur donner de la couverture pendant la nuit.

Les tendresses ouvrent les cœurs des jeunes âmes, pour produire facilement toutes leurs affections, leurs désirs, & une grande multiplicité de conceptions, & même leur font facilement oublier les difficultés passées, comme si tout devoit être en lumière, & si rien ne devoit plus faire d'obstacle à leurs résolutions, & à leurs bons désirs. Mais qui ne sait qu'elles se trompent bien fort, puisque la vie est composée de jours & de nuits, & qu'il y a plus à combattre qu'à y goûter le repos sensible.

Il ne faut pas s'épancher sur ces tendresses, car il y a souvent bien de l'humain & du naturel tout pur ; & il s'y trouve presque toujours mêlé, car le sentiment naturel ayant part pour lors à l'impression surnaturelle que la grâce a faite dans une âme en lui montrant sensiblement la vérité du bien & le bien de la vérité, il y mêle incontinent sa façon naturelle d'agir & de se réjouir, il en use à sa mode, & fait souvent l'enfant. C'est pourquoi il faut que l'âme le resserre un peu, comme en lui disant : Or sus, mon pauvre cœur, je vois assez que vous mangez volontiers le sucre comme les enfants & que dans le sucre vous promettez merveille, mais il est à craindre que vos promesses ne s'en aillent en fumée, & ne soient aussi faibles que celles des enfants. Après cela elle se tournera vers Dieu, pour lui dire : Mon Dieu, je ne veux rien que l'accomplissement de votre sainte volonté ; il me suffit que je sois fidèle à vous aimer ; je remets tout le reste entre vos saintes mains.

Ce sera le moyen de bien accomplir ce que dit si agréablement saint François de Sales, qu'il faut mortifier le cœur dans ses joies, & le consoler dans ses tristesses. Il est nécessaire de former le cœur à l'égalité, parmi les inégalités de la vie, où tout est dans de continuelles vicissitudes ; car à moins de cela, il n'ira que par bonds, & ne trouvera que des excès, des inquiétudes & des douleurs. Or pour le faire, il faut joindre le conseil de ce grand Saint aux paroles de l'Ecriture, qui dit : *aux jours malheureux, souvenez-vous des heureux ; & aux jours heureux, souvenez-vous des malheureux*. Car par ce moyen si les joies sont tempérées & réglées, les douleurs qui succèdent ne seront pas si pénétrantes, & l'âme s'en trouvera plus forte & plus tranquille. L'âme qui se gouverne ainsi dans la tendresse, se trouvera bien mieux disposée à recevoir la sécheresse & quand elle verra la nature reproduire les inclinations qu'elle a au mal ; & ces contradictions de même qu'auparavant, elle ne s'en étonnera non plus que de voir des enfants pleurer,

après avoir promis d'être bien sages : elle demeurera ferme & forte pour faire marcher la nature comme les verges à la main, comme on traite les enfants quand ils ne veulent pas marcher d'amitié. Mais une jeune âme qui se sera épanchée dans sa tendresse, demeurera étonnée, effrayée & désolée à la vue de l'aridité. Et cela vient de ce que la douceur l'a amollie, & quelle s'est fiée aux sentiments de son cœur, comme si les répugnances ne devoient plus paroître.

Nôtre Père céleste applique à cela un excellent remède, & s'il se sert quelquefois des consolations sensibles, pour attirer tout nôtre homme à lui, par l'excellente odeur de ses parfums, il se sert de la sécheresse pour le reformer, le purifier, le modérer, & le fortifier. Il se sert de l'une & de l'autre pour éprouver l'âme, & lui faire connoître sensiblement par leur différence, combien il est important qu'elle soit mise au dessus du sensible, pour trouver tout dans Dieu seul, afin que lui étant tout en toutes choses, elle jouisse du vrai bien dans sa source & dans sa pureté, & qu'elle soit heureusement indépendante de la vicissitude des créatures.

Nous ne disons pas qu'il faille rejeter la consolation sensible, mais seulement qu'il s'y faut gouverner sagement, la recevoir avec respect, mais sans attache & regarder plutôt le travail qui suit, que la douceur présente. Car il faut faire son compte, que ce n'est que comme un rafraîchissement qu'on donne au Soldat pour mieux combattre, & qu'il faut être tout prêt à retourner au combat quand l'alarme sonnera, ce qui sera peut-être tout incontinent.

Mais pourquoi sentir cette aridité dans l'Oraison ?

Car il semble qu'au moins on devrait sentir que Dieu se plaît à nous écouter, & pouvoir lui parler à son aise, puisque c'est là qu'on va chercher son secours.

Je vous aurai bien-tôt répondu, que puisque c'est dans l'Oraison qu'il le communique le plus souvent aux âmes, c'est-là aussi où il les veut presser de se purifier ; mais c'est ici où se trouve le raffiné de l'amour propre : dans la recherche de sa satisfaction spirituelle, qu'il voudrait trouver dans Dieu en le mettant à son goût, au lieu que c'est cet amour qui doit être entièrement réduit aux ordres de sa volonté, c'est pour cela qu'il y presse l'âme par l'aridité, pour en faire sortir ce subtil de l'amour propre dans sa prétention d'Oraison, de même qu'on presse un linge mouillé pour en faire sortir l'eau qui y reste. Il ne faut pas s'étonner si cette presse fait monter l'eau jusqu'aux yeux de ces jeunes enfants, mais il faut les consoler en leur faisant connoître,

1. Que c'est le vrai moyen de goûter Dieu comme ils le désirent, car il faut auparavant leur faire perdre le goût d'eux-mêmes, & c'est à quoi l'aridité sert uniquement.
2. Que l'Oraison est une fournaise qui sert à deux choses, pour échauffer l'âme du feu du saint amour & la rendre pliable à tout le bien, & pour la purifier comme l'or dans le creuset ; & c'est à quoi la sécheresse sert comme de sublimé, & par ce moyen les intentions s'éclaircissent, les affections se purifient, & la vaine complaisance s'en va en fumée.
3. Que l'âme demande à Dieu dans l'Oraison, *qui il est* avec un grand désir de le connoître ; mais que pour la disposer à recevoir ce qu'elle demande, il lui veut apprendre auparavant qui elle est elle-même, & lui veut arracher un bandeau de dessus les yeux, afin qu'elle puisse voir ce qu'il est. Il n'est question que d'un peu de patience sous sa main, comme sous l'appareil d'un excellent Médecin, où est le remède de la guérison.
4. Que quand une jeune âme, après avoir reçu un rayon de lumière qui lui a ouvert le cœur dans l'Oraison, le voit incontinent après resserré, & comme rejetée dans la sécheresse, où elle est comme hébétée, elle peut s'aider de quelque comparaison sensible, pour tâcher d'adoucir la tempère du chagrin qui veut s'élever dans elle.

On voit souvent un beau soleil se lever le matin, qui réjouit toute la campagne & qui promet une belle journée, mais incontinent après il s'élève un brouillard qui trouble tout, & qui change en un moment l'état de ce beau temps. C'est quelque chose de semblable qui arrive à cette âme dans son état spirituel, & elle ne doit non plus s'en étonner que de voir ce brouillard s'élever. Mais connoissant que le soleil ne laisse pas d'être toujours le même dans ses influences, quoi qu'il soit caché d'un nuage, elle peut-prendre de là un beau sujet de lui parler avec humilité & avec confiance, en lui disant, par exemple : Ô beau Soleil de justice ! Je ne mérite pas de voir la beauté de votre lumière, & mes grossièretés terrestres produisent facilement des brouillards qui se mettent entre vous & moi ; mais vous n'êtes pas moins mon soleil & ma vie, quoi que je ne vous voie pas. Il me suffit que vous daigniez me tenir de votre main, afin que je ne mette point d'obstacles à vos influences, qui ne cessent non plus de se répandre, que vous ne cessiez pas d'être.

Si elle persévère à se tenir ainsi avec patience exposée au bon plaisir de son beau Soleil caché, il versera sur elle des influences secrètes, & convertira ces ténèbres en pluies de bénédictions, qui la rendront fertile en toutes sortes de biens spirituels.

Si elle voit que quelque négligence grossière soit entrée chez elle, il faut qu'elle avoue son indignité, & qu'elle confesse qu'elle ne mérite que d'être regardée de travers, ou d'être laissée, sans qu'on daigne même la regarder. Mais au lieu de se troubler, elle s'étudiera à bien jouer le personnage de la Cananéenne, & à la contrefaire le mieux qu'il lui sera possible dans sa confiance. Elle tâchera de réparer par la foi, & par la confiance de la foi, ses défauts passés & son manque de disposition & ce sera le moyen d'attirer sur elle les douces paroles du Sauveur, avec toutes leurs bonnes suites.

Après cela, chère âme, relevez votre cœur & votre courage en Dieu. Je vous avoue avec le grand saint François de Sales, que la sécheresse fait une blessure sensible dans une âme qui veut aimer Dieu, car son amour est grandement affligé de voir que Dieu fait semblant de ne voir pas combien elle l'aime, la laissant comme une créature qui ne lui appartient point. Mais c'est une blessure d'amour, laquelle au lieu de détruire quelque chose de nôtre vie, ne sert que pour l'accroître, & pour la mettre en meilleur état. Nous sommes toujours affectionnés à la douceur, à la suavité & à la

délicieuse consolation ; mais néanmoins l'âpreté de la sécheresse est plus fructueuse, de même que le sang répandu sur le Calvaire est bien plus utile que la clarté qui est répandue sur le Mont de Thabor. Car dans l'un on y pratique l'exercice de la fidélité d'une liberté qui combat les contradictions ; mais dans l'autre on n'y fait que recevoir ce qui est fort doux à goûter : *le pain sans sucre, vaut mieux que le sucre sans pain.*

Ne doutez pas que Dieu ne préfère les services qui lui sont rendus parmi les contradictions intérieures & extérieures, à ceux qu'on lui rend parmi les suavités ; puisque lui-même, pour nous rendre aimables à son Père éternel, nous a réconcilié à sa Majesté par son sang, par sa tristesse dans l'Oraison, par son abandonnement à la Croix, par ses travaux, & par sa mort. Plus Dieu nous prive de consolation, plus nous devons généreusement travailler pour lui témoigner notre fidélité, & il faut tenir pour assuré qu'un seul acte généreusement fait avec la sécheresse, vaut mieux que plusieurs qui sont faits avec une grande tendresse, puisque pour lors rien ne nous attire à le servir que la fidélité de le vouloir servir.

Recevez les aridités comme un sel que le Ciel vous applique, car il vous garantira de quelque corruption, ou bien comme ces aromates, que les dévotes amantes de notre Seigneur apportèrent à son Sépulcre : car si vous demeurez patiemment ensevelie quelque temps avec cet onguent, ce sera pour ressentir incontinent les joies de la Résurrection.

Ne philosophez pas sur la cause de vos aridités : car quand bien elles arriveroient de votre faute, encore ne faudroit-il pas pour cela vous inquiéter : mais avec une très-simple, & très-douce humilité avoir du regret de votre faute, & puis vous remettre entre les mains de notre Seigneur, afin qu'il vous en fit porter la peine, ou qu'il vous les pardonnât, selon qu'il lui plairoit.

S'il éloigne l'heure de accomplissement de vos bons souhaits, ce n'est que pour vous la faire rencontrer plus heureuse. Elle viendra donc cette bonne heure que vous désirez, au jour que sa Providence souveraine a destiné dans le secret de sa miséricorde, & alors, avec mille sortes de consolations secrètes vous déploierez votre intérieur devant sa divine bonté, qui convertira, vos rochers en eau, votre Serpent en baguette, & toutes les épines de votre cœur en roses, qui recréeront votre esprit par la suavité de leurs odeurs.

L'amour de Dieu ne consiste pas en consolations ni en tendresses, autrement notre Seigneur n'auroit pas aimé son Père, lorsqu'il étoit triste jusqu'à la mort, & qu'il crioit *Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Et c'étoit néanmoins alors qu'il faisoit le plus grand acte d'amour qu'il est possible d'imaginer.

Souvenez-vous que le Fils de Dieu vous a bien aimé en Paradis ; mais qu'il a plus témoigné d'amour pour vous parmi les fouets, les coups, les épines, & les ténèbres du Calvaire, qu'il n'avoir fait ailleurs.

Marie Magdeleine parloit à notre Seigneur ; & s'estimant séparée de lui, elle pleuroit, & le demandoit, elle étoit si empressée que le voyant, elle ne le voyoit pas. Voilà ce que fait souvent une bonne âme dans l'aridité. Qu'elle ne s'empresse donc point, elle a son Sauveur auprès d'elle, & elle parle toujours à lui-même sans en être séparée, quoi qu'elle ne l'aperçoive pas.

Pourvu que nous ayons l'âme ferme dans la volonté de vivre & de mourir au service de Dieu, ne nous étonnons ni des ténèbres, ni des impuissances, ni des barrières qu'il semble mettre entre lui & nous, pour nous empêcher d'embrasser ses pieds, comme voulut faire sainte Magdeleine.

Imitons la sainte Vierge, qui ne laissa pas d'ordonner aux Ministres des Noces de Cana de faire tout ce que son Fils diroit, quoi qu'il témoignât ne vouloir point donner de vin ; & puis nous verrons le miracle de la conversion de notre sécheresse en vin des célestes consolations, qui est si bon qu'il enivre les esprits.

Si Dieu nous mène dans les déserts, c'est pour nous conduire à la terre promise, & il nous donnera de temps en temps de quoi estimer les déserts plus que les campagnes fertiles, où les blés croissent en abondance, mais la manne n'y tombe pas. Vivons en confiance dans ce désert, chère âme, & pourvu que nous demeurions sous la protection de Dieu, soyons assurés qu'il nous fera parvenir à cette bienheureuse terre des vivants, où le miel de la douceur du repos, & le lait de l'innocence couleront éternellement.

Il me semble que vous trouverez dans tout cela de quoi répondre à votre question, sans qu'il soit besoin que j'en fasse l'application ; mais vous remarquerez encore une chose certaine, qu'il ne faut pas s'étonner si les connoissances qu'on a des avantages de l'aridité s'éclipsent quelquefois quand on s'y trouve ; car c'est une école où Dieu remet souvent au Noviciat les âmes fort avancées, afin qu'elles se dépouillent de tout, & qu'elles soient rétablies devant lui & dans elles-mêmes, comme au jour de leur naissance, par un état d'humilité très-avantageux. La sainte Vierge savoit fort bien que son Fils devoit ressusciter, & néanmoins la présence de sa Passion avoit comme éclipsé ses connoissances & ses sentiments pour la laisser dans un état fort douloureux. Si la mère a passé par là, il faut que ses filles y passent volontiers, & qu'elles se glorifient d'avoir quelque petite occasion de l'imiter, en souffrant cette peine d'amour.

Oui, je dis bien, en l'appelant peine d'amour, car si une âme n'aimoit pas Dieu, elle ne désireroit pas de le sentir, ni ne seroit pas tant en peine de savoir si elle l'aime. Si elle souffre donc, c'est qu'elle n'a pas ce qu'elle désire ; Or elle ne désireroit pas, si elle n'aimoit pas, & partant il faut conclure que cela vient d'un amour qui craint de n'être pas ce qu'il est, mais qui l'est imparfaitement : c'est pourquoi le pur amour de Dieu se sert de l'aridité, pour le faire devenir plus pur & plus grand.

Enfin, concluons tout ceci par les paroles d'un Prophète qui comprennent tout le mystère de l'aridité : *Qui d'entre vous craint Dieu, & qui entend la voix de son serviteur ; Que celui qui marche dans les ténèbres & qui n'a point la lumière, espère au Nom du Seigneur, & qu'il s'appuie sur son Dieu* [Isaïe. ch. 50].

Reconnoître la sécheresse comme un moyen pour apprendre à espérer en Dieu, & à nous appuyer sur lui ; ne nous pas étonner dans l'aridité, mais espérer en Dieu, & nous appuyer sur lui : c'est tout le secret de la conduite de Dieu, & de la nôtre dans cet état, que cette voix nous veut enseigner.

Troisième question : *Sur l'indifférente à recevoir les biens & les maux comme venant également de la main de Dieu. Sa volonté est elle également dans des effets si différent ? Et l'âme peut-elle être aussi contente en l'un comme en l'autre ?*

Je vois bien, ma Sœur, que vous entendez ici les biens & les maux à votre mode ; & il ne faut que vous expliquer la vérité du bien & du mal, pour résoudre cette question & vos difficultés. Ni le bien, ni le mal ne se doivent mesurer à l'aune de la convenance, que les sens naturels, ni l'esprit, ni même la raison y rencontrent, non plus qu'on ne doit pas juger de la bonté d'une médecine par son goût.

Il n'y a rien de bien au monde, que ce qui vient de la volonté de Dieu, & c'est par les rapports qu'une chose a avec sa volonté, qu'elle doit être estimée un bien. David a eu raison de mettre la vie dans sa volonté ; car hors de sa volonté, la vie ne mérite pas le nom de vie ; & si la vie hors de cette volonté n'est pas vie, il n'y aura point de bien dans la vie s'il n'est conforme à cette volonté, puisque la vie est le premier bien extérieur, & le fondement de tous les autres.

De là vous connoîtrez que tout ce qui est pénible à la nature est un bien, quand il est ordonné par la Providence ; & que quand on donne à ses sortes de peines, le nom de *maux*, c'est selon le sens de l'homme animal. Car il n'y a point de véritables maux que le péché, & les productions du péché. Dieu n'a pas deux volontés, il n'en a qu'une, & par conséquent il n'y a pas de différence à faire entre les consolations & les peines qui sont deux termes dont je me sers, au lieu de ceux de *biens* & de *maux* car ils vous les expliqueront mieux. Elles ne doivent donc être considérées que par manière d'une même chose, puis qu'elles sortent d'une même source. Mais le point de la question est de savoir si l'âme peut être aussi contente dans l'un que dans l'autre ; car je vois que la vôtre en revient toujours à ce sentiment, qui est comme son bâton. S'il lui manque, elle croit qu'il n'y aura rien de bien fait, & elle voudrait en être toujours soutenue pour être affairée. Or puisque sa sainte volonté est également la source de ces deux effets si différents, je vous réponds que l'âme peut être aussi contente en l'un comme en l'autre, selon la volonté & la résolution de la liberté qui s'attache à la volonté de Dieu ; mais non pas ordinairement selon le sens, car il ressent ses répugnances & les présente à l'âme, qui en faisant un généreux sacrifice, fait le bien plus grand dans la peine, que si elle n'en avoit pas. Il faut abandonner le plus ou le moins de la répugnance à la conduite de la Providence, sans se mettre en peine si elle permet qu'elle paroisse plus ou moins, car cela va & vient ; mais il en faut demeurer ferme à un acquiescement au bon plaisir de Dieu, résolu de ne rien faire ni même de ne rien vouloir, que sous la condition de ce même bon plaisir. C'est le moyen d'être de ces heureux dont parle David [au Ps. 115] *Qui sèment dans les larmes, mais qui moissonnent dans les bénédictions*, & de connoître par expérience que *Dieu est le Père des miséricordes, & le Dieu de toute la véritable consolation* [II Cor. ch. 1].

Quatrième question : *l'aversion qu'on a à la contrainte & à la dépendance, vous met en peine de savoir comment on peut rendre volontaires les mortifications nécessaires, d'autant que la nécessité de ne les pouvoir éviter fait souffrir à regret, & rend la mortification plus insupportable*

L'une des tricheries du Démon, est d'ôter s'il peut le discernement des opérations de la volonté, d'avec celles qui ne sont que de l'homme animal. Car quand une âme est tirée hors de la connoissance des actes de sa volonté, elle demeure comme un aveugle égaré dans son chemin & à qui on a ôté le bâton. Oh c'est ici, où il faut s'étudier le plus à être ferme & apprendre à démêler les actes naturels de la raison, d'avec les sentiments de l'homme animal. Ils se trouvent comme embarrassés les uns parmi les autres dans les âmes nouvellement retirées du monde, car l'habitude ayant rendu la pente des sens & l'esprit de l'homme animal aussi grand maître que l'homme raisonnable, a fait que le maître a peine de se bien connoître lui-même dans sa maison. Mais Dieu qui est l'excellent maître, se sert admirablement bien du remède de la tentation, pour séparer l'un d'avec l'autre, afin que chacun se reconnoisse ; & c'est par ce remède que l'âme voit que sa volonté supérieure est bien différente de celle de son homme animal.

Il faut donc demeurer ferme dans la simple connoissance que la tentation nous a apprise à nos dépens, tenir pour assuré qu'il n'y a rien de plus libre que la volonté, & que tant que la raison refuse de faire une chose qui lui est proposée, ou d'y consentir, tout ce qu'elle ressent dans sa partie inférieure n'est que de l'homme animal, & n'a non plus d'effet pour le bien, ou pour le mal, pour la vertu ou pour le péché, que les cris de plusieurs petits chiens enfermés qui font grand bruit, mais qui ne sortent pas tant que le maître tient la porte fermée.

Ce qui fait ordinairement *le regret* qu'on ressent en pratiquant la mortification, c'est la répugnance de la nature, qui se produit en même temps que la volonté se propose de pratiquer ce qui mortifie ses sens ; & la volonté se trouvant alors comme mêlée avec la nature, elle s'attribue à elle-même ce regret qui ne vient que du sensible de la nature, qui ne veut ni privation, ni punition, ni contradiction, ni souffrance, mais qui voudrait que tout fût de velours & de sucre. Ne vous étonnez donc pas de ces cris, car pourvu que vous fassiez ce qu'il faut faire, ne fût-ce qu'en la traînant, le bien est fait. Pour ce qui regarde la nécessité, elle doit être toujours estimée avantageuse quand elle nous engage à faire le bien ; mais si nous considérons que c'est Dieu qui nous met dans cette nécessité, nous n'aurons pas de peine à nous persuader qu'elle peut être convertie en vertu.

Il peut y avoir plus ou moins de générosité dans la volonté, quand par exemple elle marchande un peu trop sur les remontrances de la nature, où qu'elle pratique les choses sans porter bien généreusement son intention à Dieu ; mais il faut le tenir ici dans une humble ignorance sans trop philosopher : il n'appartient qu'à Dieu de connoître dans quel degré nous faisons le bien. Persuadons-nous toujours que notre volonté veut le bien, & que ce n'est que la répugnance de l'homme animal qui nous fait ressentir les difficultés, & disons efficacement à cet animal : *autant porté que traîné, tu y viendras*. En faisant ainsi les choses, elles seront toujours bonnes ; & tant que nous n'y verrons pas de regret & de

murmure qui soit volontaire & délibéré, la contradiction ne sera que dans la nature.

Demeurez-en donc là, ma Sœur, & agissez toujours comme ceux qui avalent sans savourer. Si votre droite ne sait ce que fait votre gauche, tant mieux ; c'est ainsi que Jésus-Christ dit qu'il faut faire l'aumône, pour être très-bonne. Plus la vertu est cachée, plus elle est en sûreté. Il suffit qu'elle paroisse aux yeux de Dieu, & qu'il en tire lui seul de la satisfaction.

Cinquième question : Comment il faut entendre ce que vous avez lu dans un Livre, qui dit : *Que toutes nos actions & tout le bien que nous pouvons faire ne peut être agréable à Dieu, si nous ne recevons de bon cœur le mal que l'on nous fait, & que nous pouvons porter*

Cela vous met en peine ; car aussi-tôt la difficulté que la nature ressent dans le mal qu'on lui fait vous inquiète, & c'est ce que vous dites, qu'il est bien mal-aisé d'empêcher. Il n'est pas seulement mal-aisé mais je dis qu'il est hors du possible de l'homme de l'empêcher, & pour cela le bien n'en est pas moins bien : au contraire il en est meilleur, puisqu'il se fait par le combat & par la victoire.

Je doute fort que l'Auteur que vous citez dise les mêmes paroles que vous rapportez, car il y auroit à corriger ; mais il ne faut qu'un mot changé ou ôté, pour rompre tout le sens d'un Auteur. Cela ne peut convenir en toute extrémité qu'à une âme qui est obstinée à ne vouloir recevoir de la main de Dieu aucune peine, & qui est résolue d'en murmurer contre lui.

Quand on dit : si nous ne recevons *de bon cœur*, il faut entendre d'une *bonne & efficace volonté*. La forme des actions qu'on fait avec les circonstances du bien ne dépend pas d'une peine qu'on ne prendra pas de bon cœur qui survient après l'action. Et ainsi il faut dire nettement que cette proportion est erronée en la manière que vous l'exprimez mais je prends de-là occasion de vous réitérer quelques avis, que je vous ai déjà recommandés.

Ne soyez pas curieuse en lectures de tant de livres nouveaux ou subtils, car la multiplicité, la nouveauté & la subtilité ne font qu'occuper la curiosité de l'esprit & jeter des pierres d'achoppement dans la poursuite de la vertu. Quelquefois même par de simples expressions différentes sur une même chose, une bonne âme tombe dans des doutes & des difficultés, qui lui dépensent des forces & du temps, & qui lui coûtent des inquiétudes pour les accorder.

Demandez des éclaircissement sur les choses que vous n'entendez pas bien ou qui vous font de la difficulté ou du doute ; car faute de cela il arrive souvent que de bonnes âmes tombent dans des erreurs & s'accumulent de grandes peines intérieures, où après avoir long-temps sué & travaillé, enfin elles découvrent, qu'elles se sont appliquées à ne rien faire qui vaille, & même qu'elles se sont exposées à des dangers. J'en ai un exemple dans les mains, qui me fait pitié quand j'y pense. Une bonne âme, mais bonne, avoit été les dix ans dans des préoccupations qui l'a laissoient travailler à l'impossible, d'où il s'ensuivoit des inquiétudes, je vous laisse à penser quelles, puisqu'elle ne venoit jamais à bout de ce qu'elle croyoit devoir faire, & cela par un mal-entendu du combat spirituel. En deux *Ave Maria* de temps, elle se vit retirée de ce labyrinthe. Ô, ma Sœur, que ceux qui font des écrits sur la vie spirituelle pour de bonnes âmes, doivent écrire discrètement & nettement ! Ils doivent avoir de la discrétion, non seulement pour eux, mais aussi pour tous ceux qui liront leurs écrits. Ils doivent prévenir autant qu'il se peut, les difficultés qui pourront se former dans les âmes tendres, & s'appliquer la grande parole de saint Paul [aux Rom. Ch 1] *je suis redevable*, dit-il, *aux forts & aux faibles, aux sages & aux moins sages*. Mais pour bien faire cela, il faut avoir peu d'égard à la politesse du langage, comme faisoit le même Apôtre. C'est en quoi le grand saint François de Sales a excellé, duquel on peut dire ce qui est écrit dans l'Ecclésiastique : Il nous a renouvelé la sagesse en la digérant dans son cœur d'une manière nette, intelligible, proportionnée à tout le monde, & discrète pour chacun. Ses livres sont comme une table bien préparée, où il y a des mets propres pour tous : les petits y trouvent le lait, & les grands la viande solide. Mais puis que nous voila sur la table, il faut en tirer une comparaison qui vous expliquera ce que je pense des livres & des lectures.

Il en est des livres spirituels comme d'une grande variété de mets qui sont mis sur la table, où il se trouve toutes sortes de sauces & de ragoûts. Que font les Sages, quand ils se trouvent dans un semblable festin ? Les plus avisés ne mangent que deux ou trois choses tout au plus, qui leur sont bien connues, qu'ils savent être bonnes & proportionnées à leurs estomacs. Ceux qui sont moins curieux de leur santé, en veulent goûter un peu des unes & des autres ; mais cela leur cause souvent de l'indigestion, & fait que les crudités renversent l'économie de l'estomac, en sorte qu'au lieu d'être nourri, il est indisposé : mais ceux qui veulent manger de tout, aussi bien de ce qu'ils connoissent, que de ce qu'ils ne connoissent pas, tombent dans l'infirmité. Il en arrive autant aux âmes dans la variété des lectures. Que faire à cela ? S'il nous arrive de semblables crudités, recourez aux remèdes, qui sont le conseil & l'éclaircissement, & ne permettez pas à votre estomac de les digérer lui seul, car il seroit trop longtemps dans l'incommodité.

Enfin j'ai tant connu le tort que fait à une bonne âme toute désireuse de Dieu & de la vertu, une lecture mal entendue, ou qui n'est pas proportionnée à son état, que je ne fais pas de difficulté de vous dire nettement, que vous vous affermissiez l'esprit sur ces vérités :

1. Que les hommes en matière de Religion, ne sont point parties capables de produire de nouvelles vérités.
2. Qu'elles sont comprises dans la parole de Dieu & dans l'exemple de Jésus-Christ.
3. Qu'il n'est question que d'imiter, sans tant philosopher.
4. Que les hommes ne sont ni des Anges, ni des Prophètes, pour parler sans faute, & si bien qu'ils puissent ôter toute occasion de difficulté dans leurs expressions.

Et ainsi en marchant sur ce pied, quand vous lirez quelque chose, qui vous semblera avoir de l'opposition à ce qu'on vous aura enseigné, ou à ce que vous avez appris dans les livres spirituels qui vous ont été mis entre les mains par

vôtre Directeur, laissez-le à part, & l'entente au diseur, sans rien remuer que bien à propos, & avec bon conseil, dans vos connoissances & dans votre intérieur.

Observez la même chose à l'égard d'un Prédicateur, un mot est bien-tôt dit dans une chaire ; & si vous proposiez votre difficulté à celui qui l'a dit, il vous l'expliqueroit d'une autre manière que vous ne l'avez comprise. Il faut distinguer les temps pour bien entendre les Écritures, mais il faut aussi distinguer les états, & beaucoup d'autres circonstances, pour bien faire l'application au particulier de ce qui est dit en général.

Voilà ce que j'ai à répondre présentement à vos questions, mais si quelque chose vous arrête dans mes réponses, manque de m'être bien expliqué ou de me bien entendre, vous m'en interrogerez librement, & je prierai Dieu avec David [au Ps. 66] *qu'il fasse luire sur nous son visage*, afin que je puisse contribuer à la manifestation de sa sainte volonté sur vous,

comme étant selon lui, Votre très-humble serviteur.

Sur la manière de se gouverner dans la Tentation & dans l'Affliction

[Partie I De la tentation en général]

Dieu soit béni, ma Sœur, & qu'il vous soutienne de la main de sa protection, pendant qu'il vous fait marcher sous la verge de sa direction. Je ne m'étonne pas de ce que *la sollicitation de l'ennemi & la tribulation du pécheur* [Ps. 54] ne vous laisse pas aller plus loin sans vous poursuivre, c'est qu'il voit qu'il est sur le point de vous perdre : car vous avez quitté son Égypte avec ses amusements dangereux, pour aller à la terre promise ; & vous êtes pressée de faire généreusement le trajet du désert sans en considérer la fatigue pour suivre votre Ange libérateur. Les Égyptiens poursuivirent ainsi les Israélites : mais la même mer qui servit de passage aux Enfants de Dieu, servit de sépulcre à leurs ennemis.

Vous verrez la même merveille arriver sur ce Prince du monde qui vous persécute, si vous continuez généreusement à fuir ses suggestions, & sa servitude, comme vous l'avez entrepris : ses espérances diminueront à mesure qu'il vous verra avancer ; Et si vous suivez bien celui qui s'est fait notre voie & notre guide, avec la confiance que mérite son amour, avec le courage que méritent ses travaux, & avec la fidélité que vous montrent ses exemples ; vous aurez la consolation de chanter le cantique de Moïse sur le Pharaon infernal, sur son armée, & sur son équipage abîmé. Je cours pourtant à votre secours, pour vous aider à vous défaire de la crainte qui vous a saisie à la vue de ces ennemis. La même chose arriva aux Israélites, quand ils virent Pharaon prêt à fondre sur eux. Moïse leur vint fort à propos pour les relever de leur appréhension, & pour les instruire ; & moi je vous amène un successeur de Moïse en son esprit, en sa doctrine, & en sa piété : *c'est au fils de Sirach*, auteur du Livre de *l'Ecclésiastique*, duquel je tire le *second Chapitre* pour vous le présenter. Il contient des sources de consolations & d'instructions, dont les eaux vous rafraîchiront dans les travaux des tentations & des tribulations qui vous, environnent ; & je serai bien volontiers le serviteur qui vous les verserai par l'explication que je vous en ferai d'une manière la plus convenable que je pourrai à votre état qui m'est assez connu.

Vous verrez que rien ne manque à ce Chapitre, de ce qui est nécessaire pour la conduite & le soutien d'une âme qui est dans le combat de la tentation ; & ce vous sera une preuve convaincante de la vérité dont je souhaite que vous soyez bien persuadée : Que la sainte Écriture est ce trésor pour lequel on quitte volontiers tout le reste quand on l'a une fois découvert. Un de ces Chapitres contient plus de sens qu'il n'en faut pour remplir un volume. Un verset, une parole, est un germe fécond de bonnes pensées, & elle est la véritable source où l'on boit l'eau de la sagesse du salut dans sa pureté : un filet d'eau écoulé de cette source remplit une âme jusqu'à se répandre au dehors : comme nous le voyons dans les saints Pères de l'Église, dont les écrits ne sont que des productions de l'abondance que la sainte Écriture a versée dans leurs cœurs ; & comme elle étoit la source de leur science, elle étoit aussi le sujet de leur consolation & la nourriture de leur espérance. C'est un effet qui lui est propre, comme S. Paul nous l'assure, mais votre propre expérience vous confirmera dans cette vérité.

Puisque nous sommes sur le discours de la sainte Écriture, étendons-le un peu, afin que votre entendement s'étant formé une idée de l'estime qu'elle mérite, vous en conceviez une sainte émulation. Et cela servira aussi de préambule pour vous aider à mieux entendre ce que nous voulons dire.

Tout ce que les Pères de l'Église ont dit, ma Sœur, ne vient que de l'application qu'ils ont fait de leur raisonnement sur les saintes Écritures, avec la préparation du cœur qui y est convenable, & qui consiste en trois choses : *l'humilité, l'oraison, & la pureté de cœur, qui leur a fait voir Dieu* par avance, selon la promesse de Jésus-Christ. Ce qu'ils nous en ont dit nous fait voir que le rideau leur avoit été un peu découvert pour en connaître les merveilles ; mais ils les contemploient dans leur intérieur d'une manière bien plus relevée, car les impressions que la lumière de la grâce fait dans l'intérieur surpassent ce qu'on en peut exprimer par paroles. Le bras de Dieu n'est point raccourci, le festin est encore tout entier, il est préparé pour nous aussi-bien que pour eux : & si nous voulons nous en approcher avec les mêmes dispositions qu'eux, vider nos esprits de la présomption & de l'estime de nous-mêmes par *l'humilité*, attirer la grâce par *l'oraison*, & nettoyer nos cœurs par *l'exercice de la purification*, qui mortifie les attaches & les passions qui s'opposent comme un nuage à la lumière de l'esprit, nous y trouverons comme eux la consolation de notre exil.

Il y a plusieurs beaux livres qui traitent de la Tentation, & de la manière de s'y bien gouverner ; mais je vous ramène à la source, où les eaux se boivent avec plus de pureté, quand je vous mets sur ce second Chapitre. Il contient en peu de mots tout ce qu'il est nécessaire de savoir & de faire, pour s'y gouverner avec toute la discrétion & la perfection possible ; & il fait voir évidemment, que le dessein de Dieu est de nous faire reconnaître par le moyen de la Tentation que toutes les voies qu'il observe sur nous *ne sont que miséricorde & vérité* [Ps. 24]. Car c'est par là qu'il guérit plusieurs de nos blessures & qu'il nous fait voir les défauts de nos esprits qui se rendent évidents *par les accusations & les défenses de nos propres pensées* [dans l'Épître de S. Paul aux Rom. ch. 2].

Nôtre ancien Jésus parle à une âme désireuse de la véritable sagesse, à laquelle il veut communiquer ses expériences, il l'instruit des chemins par lesquels il faut passer ordinairement, mais il l'avertit très-particulièrement des dispositions nécessaires pour y bien marcher, qui sont :

1. Une ferme résolution d'écouter les instructions de la sagesse, & de suivre en toutes choses ses conseils.
2. La persévérance dans les combats qu'il faut soutenir pour y parvenir.
3. Et un désir de l'acquérir qui soit tel que l'on emploie tout & qu'on n'épargne rien pour la posséder.

La première procède de l'attrait de la grâce, qui ayant fait connoître à l'âme la beauté de la sagesse par un rayon de sa lumière, l'invite à la poursuivre sans discontinuation ni retardement, & la sollicite à marcher par les voies de ses pratiques & de ses mouvements, afin qu'elle parvienne à ses embrassements & qu'elle goûte qu'il n'y a point de nourriture qui soit plus naturelle à l'âme raisonnable, que la sagesse.

La seconde marque la fermeté avec laquelle elle doit résister à ce qui l'attaque & à ce qui fait des efforts contre elle par l'entremise de ses sens, pour la séduire par les tromperies de la cupidité, qui ne tend qu'à lui faire quitter le véritable bien, pour se tourner du côté du sensible, ou à diminuer sa ferveur, ou à interrompre sa poursuite. C'est pour cela, chère âme, que ces efforts s'appellent *Tentation*, car ils sont l'épreuve de sa fidélité, & l'engagent à montrer quel parti elle veut prendre.

La troisième prend son origine de la première, & s'augmente par la seconde. L'expérience fait connoître ce que valent les secours de la grâce, l'âme goûte dans les victoires qu'ils lui font remporter, que *les productions de la sagesse la remplissent des véritables biens* [Au ch. I, 21] & sa volonté se résout de tout employer à son service, sans faire de réserve, ni dans son esprit, ni dans son corps, ni dans ses biens ; car elle connoît que hors du service de la sagesse on ne peut trouver sous le soleil que de la misère & de l'affliction d'esprit. [dans l'Eccl. ch. I].

Il en est de même dans les combats que nous avons à soutenir pour Dieu & pour la sagesse, que lors qu'il s'agit de l'aimer ; il s'y faut porter *de tout son cœur, de toute son âme, & de toutes ses forces* si nous voulons nous bien défendre contre les ennemis *qui cherchent nos âmes pour les enlever* [Ps. 39], après qu'ils leur auront fait perdre par envie, ce qu'ils ont perdu par leur orgueil.

[Liber Sapientiae Iechosuae, Filii Sirach]

Écoutons parler sur ceci nôtre *Jésus fils de Sirach*, & nous raconter ses propres aventures, afin de nous mieux former une idée de ses sentiments & de ses pratiques.

Ch. 51, v. 25. *Colluctata est anima in illa, & in faciendo eam confirmatus sum.*

Mon âme a fortement combattu pour réduire à l'obéissance de la sagesse tout ce qui y contredisoit dans moi : & mes forces aussi-bien que ma résolution se sont augmentées en suivant ses pratiques.

v. 26. *Manus meas extendi in altum, & insipientiam ejus luxi.*

L'excellence de sa beauté m'a tellement charmé, que pressé de mes désirs j'ai levé mes mains au Ciel, & voyant les folles oppositions qui se trouvoient dans moi, la folie de mes inclinations m'a donné un juste sujet de joindre mes gémissements à mes prières, pour y demander le secours.

v. 29. *Venter meus conturbatus est in quaerendo illam : propterea bonam possidebo possessionem.*

Les appétits de mes sens se sont trouvés tout troublés par les retranchements que je leur ai fait souffrir pour parvenir à la sagesse ; mais pour avoir surmonté leurs contradictions, j'entrerai dans une jouissance d'une bonne possession.

Ch. 23, v. 1. *Timenti Dominum non occurent mala : sed in tentatione Deus illum conservabit & liberabit à malis.*

Celui qui craint Dieu, ne doit rien appréhender ; car les véritables maux qu'il craint ne lui arriveront pas : il le délivrera de la tentation, & il le garantira des péchés auxquels elle le veut attirer.

v. 17 *In benedictione Dei & ipse speravi : & quasi qui vindimiat replevi torcular.*

J'ai espéré en la bénédiction de Dieu, je me suis confié qu'il la répandroit sur les travaux de mes poursuites & je me vois rempli, comme le pressoir de ceux qui ont fait une pleine vendange. Si la tentation a servi pour me presser le cœur, ça été pour en faire couler le vin de toutes parts.

v. 18. *Respicite quoniam non mihi soli laboravi, sed omnibus exquirentibus disciplinam.*

Considérez avec estime les fruits de mes travaux ; car je n'ai pas seulement travaillé pour moi, mais aussi pour tous ceux qui cherchent à se ranger sous la discipline de la Sagesse.

Ch. 51, v. 31. *Appropiate ad me indocti, & congregate vos in domum disciplina : quid adhuc retardaris ? Anima vestra sitiunt vehementer.*

Vous qui manquez de doctrine, approchez-vous de moi, & venez vous assembler dans l'école de la discipline. Que gagnerez-vous de retarder encore ce que vous avez déjà si longtemps différé ? Vos âmes sont travaillées d'une grande soif, qui ne peut s'éteindre qu'en buvant de l'eau de la sagesse.

Vous verrez encore mieux ces sentiments exprimés dans la confession qu'il fait à la fin de son Livre, que je vous expliquerai après ce second Chapitre, dans lequel il vous apprend à combattre d'une manière qui rend la guerre pacifique & la victoire assurée. Il écrit l'ordre & la prudence du combat spirituel ; il y marque les peines des fugitifs & les désavantages de ceux qui ont peu de courage ; Il y fait les exhortations les plus propres pour encourager les combattants, & il comprend toutes les règles de la bonne milice spirituelle dans le texte de ce second Chapitre que je vous expliquerai, premièrement par paraphrase, & puis nous ferons des réflexions sur chaque verset.

v. 1 *Fili, accedens ad servitutum Dei, sta in justitia & timore : & praepara animam tuam ad tentationem.*

Mon Fils, en embrassant le service de Dieu, faites état de demeurer ferme dans la justice & dans la crainte, & préparez votre âme à la tentation.

Il vous fournit tout d'abord le moyen de revenir de votre étonnement, & de tirer de votre tentation une bonne conséquence : Que vous êtes véritablement choisie pour servir Dieu, puisque votre entreprise est incontinent suivie de l'épreuve de la tentation, à laquelle il veut que ses serviteurs soient toujours préparés.

Pour se tenir ferme dans la justice, il ne faut qu'être humble, car l'humilité accomplit la justice, en rendant à un chacun ce qui lui appartient : à Dieu la reconnaissance de ce qu'il est, & l'accomplissement de ce que nous lui devons, & à nous un juste sentiment de notre misérable néant, qui doit être appelé à bon droit misérable, puis que nous y avons ajouté le péché qui est moins que le rien ; & qui fait la source de toutes les misères.

Mais comment faire pour se tenir ferme dans la crainte ? Car quand le cœur en est saisi, il devient si faible que le corps en tremble ; & quand elle a fait son impression dans l'imagination, l'esprit en devient tout troublé. Il ne nous demande pas ici, ma Sœur, une crainte sensible, semblable à celle qui se forme à la vue des objets qui en frappant les sens donnent de la terreur ; mais une crainte de raison : qui reconnoisse la grandeur de Dieu comme étant très-redoutable par toutes sortes de raisons, & qui en révéant humblement sa puissance prenne de la complaisance de ce qu'elle peut disposer de toutes ses créatures avec la même facilité qu'elle les a tirées du néant.

Pour se tenir ferme dans cette crainte, il ne faut que s'armer de la confiance en Dieu, qui doit l'emporter sur la crainte, puisque *l'amour*, qui est la source de la confiance, *doit chasser la crainte à mesure qu'il se perfectionne* [dans la I. Epît. de S. Jean. ch. 4]. Que votre crainte soit donc douce, & que votre confiance soit forte, afin qu'elle aie toujours le dessus sur la crainte. Que votre crainte soit comme un ruisseau d'eau douce, qui sorte de la connoissance de la Majesté de Dieu, & de la reconnaissance de votre indignité ; & que votre confiance soit comme l'Océan dans lequel ce ruisseau aille s'abîmer sans discontinuer de s'y écouler avec douceur & sans inquiétude. Les eaux douces y deviendront salées ; & la confiance en Dieu empêchera la crainte de se corrompre ; car elle est le vrai sel qui en ôte la corruption & les mauvaises suites.

Etant dans cet état, tenez-vous prête pour recevoir la tentation, quand elle arrivera : car c'est un chemin où il faut passer nécessairement, & disposez-vous-y par un renoncement volontaire à vous-même, & par un entier abandonnement au bon plaisir de Dieu ; car si vous joignez ce renoncement à la justice & à la crainte que nous venons de vous décrire, votre préparation sera parfaite.

Que le monde vous poursuive par les tromperies de ses vanités, que le Démon excite en vous des tempêtes, que votre concupiscence se révolte : si votre humilité fait justice, si votre confiance est grande comme la mer, si votre crainte s'y écoule doucement & qu'elle s'y absorbe, si votre renoncement est sans réserve ; vous êtes armée à l'épreuve contre tout ce qui peut vous attaquer, & l'expérience vous fera connoître que rien n'est plus avantageux à ceux qui aiment Dieu, que le combat de la Tentation.

Il faut vous en expliquer le terme, afin que vous ne confondiez pas trois choses qu'il faut distinguer pour le mieux entendre, qui sont l'Adversité, la Tristesse, & la Tentation.

Par l'*Adversité*, il faut entendre l'accident qui arrive de quelque chose qui est contraire aux inclinations naturelles, soit dans l'esprit purement, comme sont les difficultés, les aridités, & autres choses semblables qui sont une adversité d'autant plus subtile & pénétrante, que les sujets en sont moins matériels, soit dans la nature en général. Ceci fait l'occasion du combat ; mais il ne l'est pas encore.

Par la *Tristesse*, il faut entendre l'impression mélancolique que fait dans l'homme naturel la vue d'un objet qui lui est désagréable. Ce mouvement ne doit pas étonner davantage que le battement du pouls d'un homme qui à la fièvre, car il est aussi naturel.

Mais par la *Tentation*, il faut entendre l'attaque que donne à notre homme spirituel l'aversion de cet accident qui paroît contraire aux sentiments naturels, ou bien la sollicitation de la concupiscence qui s'efforce de lui persuader que ce qu'elle lui présente est fort convenable, & qui tâche de l'attirer à une délibération où elle puisse être écoutée. C'est cette attaque qui l'oblige à s'élever contre lui-même, & qui le met dans la nécessité du combat actuel pour ne point consentir à ce qui est opposé à Dieu, & pour accomplir ce que la grâce, la foi & la raison lui enseignent.

Ces trois choses se rencontrent ordinairement ensemble dans les jeunes âmes.

Celles qui font fidèles & qui sont avancées, ont souvent la tristesse ou l'adversité sans tentation, & quelquefois aussi la tentation sans l'une & sans l'autre ; mais les âmes élevées & éclairées ont souvent l'adversité sans tristesse ni tentation, témoins les Apôtres *qui retournaient tous joyeux de devant les juges, parce qu'ils avaient été estimés dignes*

On pourroit vous faire une description encore plus exacte de la Tentation, mais ce que j'ai dit est suffisant pour une âme qui est dans la pratique. L'expérience vous apprendra à penser beaucoup, de peu de chose, & le travail généreux de l'esprit vous donnera l'intelligence des avis de nôtre ancien Jésus. Il faut encore vous éclaircir une difficulté sur le sujet de la crainte. Quand vous lisez dans l'Ecriture qu'elle excite à *servir Dieu avec crainte & tremblement* [Ps. 2], remarquez toujours à qui elle parle, & vous verrez que Dieu agit en bon Maître, qui ne montre la terreur de son pouvoir & ne fait les menaces de ses châtimens qu'aux Serviteurs de sa Maison qui sont libertins ou indolents, ou qui sont dans le penchant de faire des entreprises sur leurs semblables, en sortant des règles de la justice & du pouvoir qu'il leur a donné ; mais les Serviteurs de bonne volonté ne trouveront pas que les paroles de leur Maître tendent à leur remplir le cœur de crainte, mais plutôt à la leur ôter & à les consoler. *Ne craignez, pas*, dit-il, *petit troupeau, car votre Père céleste a pris plaisir de vous donner un Royaume* [S. Luc. ch. 12]. Et il dit ailleurs *Qu'il fait miséricorde à milliers de milliers, à ceux qui l'aiment* [au Deut ch. 5]. Qui voudrait donc indistinctement appliquer aux uns les paroles qui sont dites pour les autres, ce seroit tout confondre, & vouloir faire passer nôtre bon Maître pour un Roi dur, qui n'auroit pas de meilleures paroles à dire au bon serviteur, qu'à celui qui ne l'est qu'à regret où par manière d'acquit. Nous nous pouvons appliquer à nous-mêmes les unes & les autres de ces paroles, selon la variété des états où nous nous trouvons, mais il est à propos que vous soyez instruite de cette différence, afin que votre crainte soit mieux réglée, & qu'elle ne vous affoiblisse pas le courage, après vous avoir fatigué l'esprit.

v. 2 *Deprime cor tuum & sustine : inclina aurem tuam, & suscipe verba intellectus :
& ne festines in tempore obductionis.*

Rabaissez les saillies de votre cœur, & supportez votre peine. Ayez recours aux bons entretiens y tenez votre âme attentive à Dieu, en attendant de lui les paroles intérieures de l'entendement, qu'il profère par des impressions de sa grâce ; mais cependant gardez-vous bien de faire avec précipitation vos propres mouvements & les conseils de votre esprit agité, dans ce temps que votre âme est enveloppée de ténèbres, & que l'appareil est mit sur ses plaies pour les guérir.

Voici chère âme la première leçon qui est à pratiquer dans la Tentation. Elle contient trois chefs, dont le premier est le *rabaissement du cœur*.

La Tentation fait ordinairement sur le cœur le même effet que le vent fait sur la mer. Ses mouvements s'élèvent, s'augmentent, & s'irritent à proportion que la Tentation continue, & à moins qu'on ne se serve des moyens convenables pour les réprimer, elle y fait une tempête.

Ce cœur s'empresse tout d'abord pour tâcher de se dégager de ce qui l'incommode & l'esprit a recours à l'industrie de ses considérations & de ses réflexions, espérant par ce moyen anéantir la Tentation ; mais il lui arrive souvent tout le contraire, car il demeure embarrassé dans ses pensées comme le petit oiseau qui en battant des ailes s'enveloppe de plus en plus dans les filets : cet embarras le jette dans la tristesse, & il tombe ensuite facilement dans l'impatience. *Rabaissez, donc ici votre cœur* enflé de sa propre estime, & sachez que les discours étendus, & les réflexions superflues que l'on fait dans la Tentation, lui servent plutôt de nourriture que de remède.

Ce cœur voyant qu'il ne peut se délivrer comme il voudroit de l'incommodité & de la peine de la Tentation, se tourne du côté du murmure, & ressent une grande pente de s'y laisser aller, & si la cause de sa peine est inévitable, il tire au moins des sujets de plaintes des grandes disconvenances que son esprit y trouve, & qu'il lui montre à travers de ses affections, comme à travers d'un verre coloré. Mais si le sujet n'est pas tout à fait inévitable, il tombe dans un dangereux écueil quand il lui semble qu'il peut soulager sa peine en faisant quelque chose en faveur de la Tentation : car s'il en vient à l'exécution, l'expérience lui fait connoître que sa volonté en est devenue plus faible, & que la Tentation s'est augmentée sur son peu de courage ; qui augmente aussi son affliction.

Ce cœur enfin se tourne du côté de l'impatience, & regarde le joug de la vie spirituelle comme quelque chose de bien dur. Voilà quels sont les mouvements les plus ordinaires du cœur humain dans la Tentation ; mais dans tout cela il faut le réprimer, & ne croire point ce qu'il veut persuader dans son agitation, car il n'est pas alors dans son bon sens : il faut retenir la ferveur, quand il veut s'irriter contre la Tentation pour disputer avec elle par des discours & par des raisons ; le ramener aux règles de l'humilité & de la patience, autant de fois qu'il fera des efforts pour s'élever, & laisser passer doucement les flots des pensées sans y faire de réflexions volontaires.

Si vous ne détournez votre esprit ailleurs, sans permettre qu'il s'applique à regarder la Tentation, tout ce qu'il fera dans son agitation ne sera que présomption, perte de temps, & augmentation d'affliction. Mais si vous vous étudiez bien au rabaissement du cœur, & à l'adoucissement de l'esprit, Dieu se plaira de voir votre patience, & la confiance que vous aurez en son secours sans vous appuyer sur votre industrie ; vous remplira de force, & attirera sur vous une merveille. *Il commandera à la mer & aux vents de se taire, & vous entrerez dans une grande tranquillité* [Mat. ch. 8] qui vous mettra dans l'admiration aussi-bien que les Apôtres.

Ne regardez pas la Tentation comme pour la choquer de front ; mais demeurez dans une fermeté d'esprit qui se tourne vers Dieu pour le regarder ; qui voit la Tentation, mais qui ne la regarde pas.

Le second chef de cette leçon est de *prêter l'oreille aux paroles de l'entendement*.

Si par votre patience vous réprimez tous les flots de votre cœur, si vous ne faites non plus d'état des pensées de votre esprit que des songes, & si vous tenez votre âme attentive à Dieu, vous verrez sortir comme du milieu d'un nuage des rayons de lumière qui frapperont agréablement votre entendement, & qui vous donneront de l'intelligence. La grâce y fera des impressions qui vous feront voir des merveilles de ce que Dieu est & de ce que vous êtes, par des voies douces, relevées & éloignées du discours de l'esprit humain. Vous connoîtrez par la Tentation ce que vous n'auriez jamais pu connoître par d'autres moyens, & la conduite de Dieu vous en paroîtra d'autant plus admirable. Vous commencerez à découvrir les taches & les erreurs de votre esprit, & votre résolution de vous défier de ses conseils & de ses jugements s'augmentera. Vous connoîtrez la nécessité que vous avez du secours de la grâce, vous expérimenterez sa fidélité à vous assister ; & l'une & l'autre vous établiront dans le solide fondement d'une humble confiance qui attirera tout de Dieu en ne présumant rien d'elle-même. Vous confesserez qu'Isaïe & notre ancien Jésus ont eu raison de dire que *l'intelligence ne vient que par le tourment de l'esprit* [Isaïe ch. 28] & *que celui qui n'a pas passé par la Tentation ne sait rien* [dans l'Eccl. ch. 34].

Ne recherchez donc en ce temps, chère âme, que des paroles de l'entendement ; recourez aux bons entretiens & aux bonnes lectures, car Dieu y mettra sa grâce, à laquelle ces paroles serviront comme d'un nuage à travers duquel elle vous pénétrera ; & en vous donnant de la connoissance, elle vous donnera aussi de l'ardeur & de la paix. Ne recevez que des paroles de jugement, & ne prêtez pas l'oreille aux paroles d'amusement, d'inconstance, de vanité, ou de curiosité : car elles ne sont propres qu'à vous jeter davantage dans la peine, voyant que vous avez plutôt reculé qu'avancé en les écoutant.

Le troisième chef de cette leçon, est de *ne se pas se hâter de suivre ses propres conseils*.

La Tentation doit faire sur nos cœurs ce que fait sur la plaie un emplâtre d'onguent précieux : il tire l'ordure avant que de la refermer ; & quand la corruption en est ôtée, il la referme & la guérit. Le malade ressent de la douleur sous l'emplâtre, qui lui fait quelquefois couler les larmes des yeux ; mais néanmoins il ne l'arrache point, & il ne peut pas le rejeter sans renoncer à la guérison. La Tentation est aussi un emplâtre précieux, que la Providence applique sur les cœurs pour la guérison de leurs plaies, c'est ce que nous indique le mot *abductionis*, qui signifie dans d'autres endroits de l'Écriture, la couverture d'une plaie. Il faut qu'elle attire le venin au dehors auparavant que de guérir. Si donc vous sentez de la douleur, ne vous hâtez pas de suivre vos mouvements, ne croyez pas l'adoucir en cherchant des divertissements extérieurs qui sortent des bornes de la discrétion & de votre état ; car ces divertissements étant passés, votre cœur se trouveroit dans l'état des plaies empirées, où l'onguent appliqué fait plus de violence & plus de douleur qu'auparavant, & votre guérison seroit reculée de beaucoup. Les blessés pressés de la douleur, crient volontiers contre l'onguent, ils doutent facilement de sa bonté, & ils ont plus de pente à le rejeter qu'à l'approuver, jusqu'à ce qu'ils aient connu par leur expérience qu'ils se trompent. Le même arrive aux jeunes âmes, & leur esprit prononceroit volontiers l'anathème sur la Tentation. Mais ne soyez pas de ce sentiment, car l'expérience vous apprendra assez qu'elle est un remède souverain, pourvu que vous vous y gouverniez selon les conseils de notre ancien Jésus.

v. 3 *Sustine sustentationes Dei : conjungere Deo & sustine ; ut crescat in novissimo vita. tua.*

Attendez avec confiance les soutiens du secours de Dieu ; cependant unissez-vous à lui, & souffrez, afin que vous parveniez à l'heureuse fin qu'il mettra à vos peines, que vous trouviez avec la joie de votre délivrance une augmentation considérable de votre vie spirituelle.

Il vous marque ici, ma sœur, que votre occupation pendant la Tentation doit être de vous *reposer sur le secours de Dieu*, qui est tout votre appui, & *de vous unir à lui*. La résignation à son bon plaisir ne sera qu'une volonté de la sienne & de la vôtre, & l'Oraison joindra votre esprit au sien. Voilà les exercices que vous devez pratiquer.

Envisagez ici le Maître de notre Académie, & voyez de quelle manière il pratique cette leçon. L'affliction le presse dans le Jardin, il unit son esprit à Dieu par l'Oraison : *Mon Père* dit-il, *que ce calice passe s'il est possible, sans que je le boive* ; & il joint sa volonté à celle de son Père : en ajoutant *Que votre volonté soit faite, & non pas la mienne* [S. Luc ch. 22]. Apprenons de cet exemple à bien faire l'exercice de cette union avec Dieu dans la Tentation, exprimons lui notre résignation par la prière, & servons-nous de la prière pour soutenir notre résignation, & pour garder la fidélité. Après cela, il supporte sa peine, jusqu'à ce que l'Ange vienne le consoler ; & il nous apprend de quelle manière nous devons supporter la nôtre en nous appuyant sur la fidélité du secours de Dieu, & en attendant qu'il nous délivre.

Le Disciple n'est pas plus que son Maître, dit Jésus-Christ [en saint Math. ch. 10]. Ne pensons donc pas faire les vaillants, en voulant supporter nos peines sans rien demander à Dieu. Demandons hardiment, mais soyons résolus de ne pas nous étonner s'il diffère l'accomplissement de notre demande ; cherchons & frappons avec patience & avec persévérance : car ce n'est peut-être que pour cela qu'il diffère, ou pour nous le donner meilleur en nous le donnant plus à propos. Quand il semble que Dieu nous rebute lors que nous recherchons son bon esprit, il nous donne davantage par ce refus, qu'il ne feroit en nous accordant promptement ce que nous lui demandons ; car il sait mieux que nous ce qui nous est le plus propre, & il sait bien choisir le temps de nous le donner.

Si nous soutenons ainsi le choc, en attendant la fin que Dieu y mettra, nous verrons que notre état spirituel sera devenu tout autre ; nous nous trouverons plus maîtres de nos affections, car la patience dans les contradictions intérieures, l'adoucissement de l'esprit, & la retraite auprès de Dieu, les auront rendu plus fournies, plus pures, & plus

dégagées ; nôtre confiance en Dieu se sera augmentée par l'expérience que nous aurons faite de ses soins, de sa conduite, & de ses secours, qui nous seront devenus sensibles en ressentant sa protection, & par nôtre délivrance ; nôtre désir pour la perfection sera plus grand & plus fort, ayant vu qu'elle s'augmente par les choses mêmes qui nous font appréhender de la perdre ; & nôtre courage deviendra plus fort pour marcher dans les voies de Dieu, nonobstant les pointes d'épines qui y paroissent, puisque nous aurons connu qu'elles sont toujours bonnes, & que c'est un plaisir incomparable d'y *courir quand la grâce a dilaté le cœur*.

Mais observez ici deux choses que je vous recommande.

1. En faisant vôtre acte d'union avec Dieu, servez-vous de la douceur d'esprit plus qu'en tous autres temps : faites la par des petits élans de volonté qui soient courts & pleins de confiance, & par de simples retours intérieurs, comme pour lui épancher tout vôtre cœur par un simple regard, ou pour lui baiser les pieds. Car si vous vous gêniez l'esprit par des discours & par des considérations étendues, vous le réduiriez par un travail indiscret à être moins propre à supporter celui de la Tentation ; c'est allumer son flambeau par les deux bouts que d'ajouter les grands discours à l'imagination des pensées. Je vous ai déjà donné ce conseil bien des fois ; mais je vous le répète de peur que vous ne l'oubliez : car faute de le savoir, ou de l'observer, on convertit souvent en Tentation, des pensées qui passeroient comme des abeilles sur le visage, qui ne piqueroient point, si on n'y touchoit pas, & d'une mouche on en fait un éléphant.

2. Ne vous tenez pas oisive, & mêlez quelque occupation extérieure avec les Exercices spirituels, afin de diminuer discrètement vôtre application, d'aider vôtre esprit à ne pas s'enfoncer dans les pensées, & d'interrompre la peine qu'il a aux réflexions sur le sujet de sa peine.

Regardez vôtre volonté comme une place forte & ne vous épouvantez pas de voir passer autour de vos murailles des troubles de pensées ; car elles ne sauroient vous prendre si vous ne vous rendez.

v. 4 *Omne quod tibi applicitum fuerit accipe & in dolore sustine, & in humilitate tua patientiam habe.*

v. 5 *Quoniam in igne probatur aurum & argentum : homines vero receptibiles in camino humiliationis.*

Recevez sans raisonner tout ce que la main de Dieu vous appliquera. Soutenez-vous dans vôtre douleur sans vous laisser aller à l'impatience ou au murmure, & ayez patience dans vôtre humiliation : Parce que de même que l'or & l'argent se perfectionnent dans le feu, ainsi les hommes qui lui sont agréables, sont éprouvés dans la fournaise de l'humiliation.

L'esprit humain a une grande pente à philosopher sur tout ; mais c'est ici où il importe d'arrêter son raisonnement : car si on lui donnoit la liberté, il trouverait de grandes disconvenances de raison dans ce qu'il souffre, après en avoir recherché les causes & les effets selon ses propres vues. Il lui sembleroit que de toute autre chose il s'en consoleroit, mais qu'à l'égard de ce qui le presse présentement, il ne peut pas faire autrement que de s'en affliger. Arrêtons ici tout court cette Philosophie, car ses arguments sont formés sur l'erreur, & c'est l'amour propre qui en tire la conséquence : tout lui paroît de la couleur de son affection, parce qu'il ne le regarde qu'à travers de la Tentation. Cependant ceci fait une tromperie qui dessèche l'âme, & qui arrête son progrès, à moins qu'on ne l'évite.

Il ne nous appartient point de choisir : il faut que Dieu soit le Maître, & qu'il se serve de nous comme d'un instrument pour faire entendre les beaux accords de sa Sagesse : sa main doit être libre pour pincer les cordes qu'il voudra & étant pincées de cette main, elles feront toujours un bon accord ; n'y mêlons pas nôtre raisonnement, car il ne feroit que le corrompre ; acquiesçons humblement à ses conseils & tenons-nous fermes dans cette vérité, que l'état où Dieu nous met est toujours le meilleur & le plus proportionné à nôtre guérison & à nôtre salut. Ce qu'il choisît pour nous vaut mieux que tout ce que nous pouvons désirer. A mesure que nous croîtrons en fidélité & en pratique, cette vérité nous deviendra plus évidente & la meilleure preuve que nous puissions avoir de nôtre avancement dans l'amour de Dieu, c'est d'estimer & d'aimer tout ce qui vient de ses ordres sans vouloir raisonner. Embrassons-le donc sans raisonner, puisque ses ordres se rencontrent dans l'état de la Tentation aussi-bien que dans celui de la consolation. Ne vous arrêtez pas même sur les remontrances que vôtre esprit vous voudra faire, que c'est vous qui avez donné lieu à la Tentation, passez outre : car quand il seroit ainsi, ce qui est fait est fait, & cela n'empêche pas que ce que vous souffrez présentement ne vienne d'un ordre de Dieu qui vous veut purger & châtier tout ensemble. Acquiescez à cet ordre, & *recevez de sa main tout ce qu'il lui plait de vous appliquer*. Une âme qui s'est habituée à honorer les divers états où Dieu la met, est presque hors de prise, & les Tentations ne sont pour elle que de la fumée. *Soutenez, vous dans la douleur* des petites conclusions du cœur & de l'esprit, qui ont de la peine à quitter leurs pratiques ordinaires ; & *ayez patience dans vôtre humiliation*. L'homme est tout rempli d'orgueil, & rien ne le choque davantage que la vue de sa propre abjection, l'esprit se détourne de peur de la voir, & le cœur ne la peut souffrir. Néanmoins c'est un remède souverain qu'il faut appliquer sur l'orgueil si on veut le guérir : la Tentation en fait fort bien l'application en faisant voir au cœur sa faiblesse, & à l'esprit son insuffisance.

Ne faites donc point d'état de leur soulèvement ni des détours qu'ils voudroient faire pour ne point voir leur abjection, prenez plaisir dans le fond de l'âme de la leur faire regarder, contraignez-les par vôtre patience dans cette humiliation, de s'acoûtumer à voir paisiblement leur bassesse, jusqu'à ce qu'ils la regardent volontiers, & avec tranquillité.

La raison du conseil de Dieu que nôtre ancien Jésus vous apporte dans la comparaison de l'or & du feu, vous doit être plus précieuse que l'or même : vous devez estimer l'état de la Tentation & de l'humiliation qui l'accompagne, plus qu'un trésor, puisqu'il vous fait l'honneur de vous comprendre dans l'accomplissement des ordres de ce conseil.

L'humiliation fait au cœur ce que le sublimé fait à l'égard de l'or. Il fait grand bruit tant que l'on est impur, mais il n'en fait plus quand il est épuré. Tout de même quand le cœur regarde son abjection sans s'étonner ni se décourager, c'est signe qu'il est affiné.

v. 6 *Crede Deo, & recuperabit te : & dirige viam tuam, & spera in illum : serva timorem illius, & in illo veterasce.*

Ajoutez foi à la parole de Dieu, & que votre confiance en lui soit éloignée de toute défiance, & vous expérimenterez sa fidélité qui vous retirera de la douleur & du danger, pour vous rétablir dans votre premier état. Dirigez votre voie en tournant vos intentions & toute votre espérance vers lui. Conservez bien sa crainte, & vieillissez avec elle.

Dieu permet quelquefois que la Tentation mette l'âme en tel état, qu'il lui semble qu'elle ne tient plus qu'à un filet, & que l'esprit ne voit rien qui ne lui dise, qu'il n'y a plus que de la tristesse & de l'affliction à attendre, & qu'il ne reverra plus sa première tranquillité. Ne vous étonnez pas de cela, chère âme, & ne croyez rien de ce que votre esprit voit dans son obscurité, car ce n'est qu'une frayeur de nuit. Demeurez ferme dans l'estime *que vous devez à la fidélité de ses paroles, & dans la confiance que vous devez à son amour* : car pour croire comme il faut, il est nécessaire que ces deux choses se rencontrent, & *il vous recouvrera*. Vous vous sentiez perdue, mais il vous fera vous retrouver vous-même, & il vous rendra à vous-même. S'il vous jette dans l'air comme un verre, ne vous effrayez pas, il a l'industrie de le faire retomber sur sa main sans qu'il se casse. S'il vous met sur le bord de la fenêtre, comme pour vous laisser tomber en bas : souvenez-vous que c'est un Père qui veut par ce moyen mettre votre confiance à l'épreuve, & qui vous tient plus fort que jamais, quoi qu'il ne vous le semble pas ; car pour lors la nécessité en est plus grande. Rejetez l'épouvante, & n'ayez pas peur de Dieu ; car il ne vous veut pas faire de mal : étudiez-vous seulement à diriger votre voie devers lui, par l'intention qui rapporte vos actions & vos peines à sa plus grande gloire & à l'accomplissement de sa sainte volonté.

C'est lui *qui frappe & qui guérit* : l'Écriture joint l'un avec l'autre ; car ses coups sont des remèdes de guérison, & il sait convertir la douleur des plaies en de très-agréables consolations.

Conservez bien sa crainte : c'est ce que vous ferez, si la Tentation ne vous fait rien omettre de vos pratiques de vertu, & si vous ne les entremêlez pas de lâcheté & de négligence. Mais si vous vous relâchez des bonnes œuvres que le devoir de votre état demande de vous, vous aurez perdu quelque chose de cette crainte, puisque l'Écriture nous enseigne que *celui qui craint Dieu véritablement, ne néglige rien* [dans l'Eccl. ch. 7]. On ne peut point faire un pas hors de cette crainte, qu'on n'avance d'un autre dans la Tentation ; puisque pour peu qu'on perde de cette crainte, on en demeure affaibli, & la Tentation devient plus forte pour attaquer & pour combattre.

Je dis qu'il ne faut pas se relâcher dans les bonnes œuvres, mais je ne dis point de même du travail de l'esprit, car il est à propos quelquefois de modérer son application & de lui donner du divertissement honnête pour le recréer. La plus grande indiscretion qu'on puisse commettre dans la Tentation, c'est de s'obstiner à tenir son esprit appliqué sans relâche & de se charger de reproches ; autant que c'est le moyen de mettre toujours l'ongle dans sa plaie & de l'accabler au lieu de le soulager. Il faut le traiter comme un malade qui a perdu l'appétit : & le sage Directeur qui veut bien aider à le retrouver, doit ici se gouverner comme un ami qui le provoque à manger, qui lui tire les morceaux avec mesure, & qui les lui présente avec suavité ; qui se sert d'entretiens propres à lui dilater le cœur, & qui réserve les autres pour un autre temps. Apprenez de David comment il traite son âme dans cet état. Il lui demande doucement : *Pourquoi es-tu triste, mon âme, & pourquoi me troubles-tu ?* Il la console ensuite en lui disant : *espère en Dieu, car tu verras que ses secours me donneront encore de nouveaux sujets de lui rendre des reconnaissances, qu'il est le salut & la joie de ma face ; & qu'il est mon Dieu* [Au. Ps. 41].

v. 7 *Metuentes Dominum suftinete misericordiam ejus : & non deflectatis ab illo, ne cadatis.*

Vous qui craignez le Seigneur, attendez, avec confiance sa miséricorde, car elle ne vout manquera pas. Cependant ne vous détournez pas de lui, de peur que vous ne tombiez.

Notre ancien Jésus va se servir de l'exhortation pour faire mieux pénétrer ses instructions, ou plutôt l'abondance de son cœur le presse d'en faire une effusion pour communiquer les vérités dont il est convaincu par ses propres expériences. Il ne peut pas mieux exprimer les sentiments qu'il a de la fidélité de Dieu à secourir ses serviteurs que par des exclamations qu'il fait dans le présent verset & dans les trois suivants, qui sont très-propres pour animer les combattants, & pour leur insinuer dans le combat les usages les plus parfaits de la milice spirituelle. Il parle dans celui-ci de la confiance en Dieu & de la fidélité avec laquelle on doit demeurer uni avec lui. Puisque la bonté de Dieu ne cesse pas un moment de faire couler ses effets sur toutes les Créatures pour les conserver dans l'être & pour les diriger à leurs fins selon l'ordre de sa création, pouvons-nous douter que sa miséricorde, qui porte toutes les qualités de cette bonté, & qui en est inséparable, ne veuille agir aussi sur nos misères spirituelles sans discontinuer d'un moment, afin d'en éloigner le venin du péché, & de les changer en vertus ? Son principal ouvrage sur la terre est celui de notre salut ; & s'il nous a laissés des misères, ce n'est que pour faire paroître davantage l'efficace de sa Rédemption. Pourrions-nous donc croire avec justice qu'il prend moins de soin de son principal ouvrage que des autres communs de sa création, dans lesquels il influe incessamment son concours. Mais si nous ne voulons courir risque de succomber & de nous perdre, il

faut fidèlement demeurer attaché à lui sans *nous en détourner*.

Il est parfaitement fidèle, comme saint Paul nous l'assure, & *il ne permettra jamais que nous soyons tenté au delà de nos forces* [aux Cor. ch. 10]. Sa grâce supplée à notre infirmité, & elle donne de la force à notre volonté, qui fait une proportion avantageuse entre nous & nos ennemis. Avec le secours de cette grâce nous pouvons les combattre généreusement & les vaincre certainement. Mais pour avoir l'avantage de ce secours, il faut demeurer uni à celui qui le donne. Si nous demeurons fidèlement conjoints à lui dans le combat, cette proportion s'y trouvera avec avantage ; mais si nous diminuons quelque chose de cette fidélité, la proportion se trouvera aussi diminuée par le relâchement de notre volonté qui aura *contristé l'esprit de Dieu*, ainsi que parle saint Paul [aux Ephes. ch. 4] en voulant s'appuyer sur elle-même, ou sur les créatures.

Si après avoir commis quelques négligences volontaires nous n'avons recours à Dieu, pour nous unir à lui avec une nouvelle ferveur, nos ennemis en concevront de l'espérance, & ils nous deviendront plus importuns qu'auparavant, parce qu'ils auront plus de prise sur nous. Mais si nous négligeons de nous réunir à Dieu, & que notre lâcheté s'augmente, la proportion se trouvant fort diminuée entre nous & nos ennemis, qui seront toujours les plus forts si le secours de la grâce n'est de notre parti, nous serons en grand danger de succomber à la Tentation, à moins d'un coup de grâce extraordinaire.

Voilà ce que notre ancien Jésus nous veut dire, en nous exhortant *de ne nous pas détourner de Dieu, afin de ne pas tomber*. Si nous ne nous tenons bien unis à lui, nous ferons de petites chûtes qui nous disposeront à tomber dans d'autres plus grandes.

Cet avis, chère âme, est de grande importance pour tous les Chrétiens ; mais il l'est très-particulièrement pour ceux qui se sont eux-mêmes engagés dans un combat volontaire par le choix d'un état où la privation de beaucoup de choses se rencontre, & où on en embrasse d'autres auxquelles la nature a de la répugnance ; car elle s'y trouve souvent d'humeur à faire querelle, & l'âme est dans la nécessité d'être toujours sous les armes pour la combattre. Qu'elle se tienne donc bien unie à Dieu, de peur que sa négligence ne diminue les effets de la grâce de sa vocation : car c'est elle qui fait la proportion d'entre l'âme & les obligations de son état ; & si elle n'est soutenue, elle tombera. Ô âmes Religieuses ! écoutez donc bien la voix de l'ancien Jésus : *ne vous détournes pas de Dieu*, par des négligences volontaires dans les devoirs de votre état, *de peur que vous ne tombiez*. Vous direz peut-être que la plupart n'obligent pas à péché : Mais la négligence de les observer diminue l'onction qui vous est fort nécessaire pour persévérer. Plus vous aurez de cette onction, & plus votre joug vous deviendra aimable & suave, & votre vie participera à la paix & à la joie du bon esprit ; mais à mesure que vous vous en éloignerez manque de fidélité, vous disposerez votre faiblesse à tomber plus facilement, vous ôterez le bâton au malade, et il faudra qu'il s'arrête ou qu'il tombe, n'ayant plus de quoi se soutenir.

v. 8 *Qui timetis Dominum, crédite illi : & non evacuabitur merces vestra.*

Vous qui craignez le Seigneur, croyez fermement à sa parole & vous ne perdrez rien de la récompense de votre travail.

Sa vérité est en tout temps aussi entière qu'elle est infaillible : elle n'est pas sujette à changer, parce qu'elle n'est pas capable d'erreur ni de fausseté. Si la Tentation nous en ôte le sentiment, nous ne devons point nous en troubler, mais demeurer fermes dans le respect que nous devons à sa parole, par une volonté qui soit résolue de consentir pleinement à l'assurance que la Foi nous donne qu'il a un soin paternel de ceux qui le veulent aimer & servir.

Ne craignons pas *de rien perdre de notre peine*, chère âme, si nous sommes dans cette résolution, *car elle sera bien récompensée*. Mais si dans le cours de la Tentation nous commençons à douter, peut-être que nous ferons l'expérience de S. Pierre, qui enfonça dans l'eau en même temps qu'il commença de douter, & il s'y seroit enfoncé tout à fait, si le reproche efficace de son Maître n'eût réveillé sa Foi, en même temps qu'il lui tendit la main pour le soutenir. Mais si notre doute s'augmentoît, nous perdriions en un moment le fruit de beaucoup de peines que nous aurions déjà prises & notre récompense seroit anéantie.

Il attribue la récompense à la Foi ; car c'est elle qui fait la première destruction dans nous-mêmes, en captivant l'entendement, & en faisant quitter le propre sens pour suivre la première vérité : Or il est de justice que ce qu'on a dépensé le premier, soit le premier considéré dans la récompense.

v. 9 *Qui timetis Dominum sperate in illum : & in oblectationem veniet vobis misericordia.*

Vont qui craignent le Seigneur, espérez fermement en lui, & sa miséricorde se rependant sur vous vous remplira de joie & de consolation.

L'espérance doit être la compagne inséparable de la Foi & marcher de pas égal avec elle. Saint Paul l'appelle, *l'ancre de l'âme, qui est ferme & assurée* [aux Hebr. ch. 6] car c'est elle qui la retient, & qui l'empêche d'être détachée & emportée par les flots de la Tentation. Mais pour jouir de ces avantages, il faut la jeter dans le sein de Dieu même, & avoir soin qu'elle soit toujours une véritable espérance. Si elle est véritable, elle doit s'augmenter plutôt dans la Tentation que se diminuer ; car c'est la nécessité ordinairement qui presse & qui engage à espérer.

Nôtre ancien Jésus fait succéder la consolation à l'espérance, parce que c'est de celle-ci que l'autre est attendue ; & l'expérience l'en rend si assuré, qu'il se donne comme caution que nôtre espérance ne sera pas, frustrée de son attente.

v. 10 *Qui timetis Dominum diligite illum : & illuminabuntur corda vestra.*

Vous qui craignez le Seigneur, continuez de l'aimer, & si la Tentation, n'affaiblit pas votre amour, vos cœurs seront illuminés.

Le sentiment de la Tentation fait souvent que l'âme perd de vue celui de l'amour de Dieu : mais cet amour ne laisse pas de subsister dans son fond, de même que l'âme ne cesse pas d'être dans le corps du malade jusqu'à ce qu'il soit mort. Et, même dans cet éloignement l'amour de Dieu y est avec plus de pureté & plus de perfection, si la volonté demeure fidèle & résolue de ne point consentir à ce qui peut lui déplaire.

Nous pouvons dire que la Tentation est la fournaise où l'amour se purifie : parce que c'est elle qui en fait connoître les défauts ; qui discerne celui qui est vrai d'avec celui qui ne l'est pas, & qui le rend épuré. Elle fait une épreuve, pour nous faire connoître si nous aimons Dieu ou si nous ne sommes pas de ceux dont parle David, *qui louent Dieu lors qu'il leur fait ressentir ses bienfaits* [Ps. 48] ou bien, si nous ne sommes pas *de ces amis de table qui ne paroissent plus dans la nécessité* [dans l'Eccl. ch. 6]. Il est facile d'aimer d'une façon naturelle, dans la satisfaction de la prospérité, mais la Tentation fait connoître si nôtre amour est sincère & surnaturel, ou s'il ne l'est pas : car quand cette satisfaction est retranchée, si nous continuons d'aimer d'un amour de volonté efficace, ce ne peut être qu'un véritable amour que la nature ne peut pas contrefaire.

Il attribue *l'illumination du cœur* à la persévérance de l'amour, car c'est lui qui tend à l'unir à Dieu : & comme le bois s'étant uni au feu, brûle & en brûlant devient lumineux ; tout de même si *notre Dieu est un feu dévorant* [aux Hebr. ch. 12] il fait éclater en lumières ce qui s'approche de lui pour s'y attacher. Il s'appelle *le Père des lumières* [S. Jacques. ch. 2]. il ne faut donc pas s'étonner s'il répand la clarté dans une âme qu'il visite ; & s'il prend plaisir de la répandre plus abondamment dans celle qui a eu de la fermeté pour s'humilier devant lui, pour croire à sa parole, pour attendre son secours & pour persévérer dans la fidélité de cet amour qu'il a voulu éprouver par la Tentation, afin de lui faire connoître qu'il l'aime, & qu'il prend soin d'elle. C'est à l'éclat de cette lumière, que nôtre esprit se voit lui-même & qu'il connoît le besoin qu'il a de se séparer de la matière pour s'élever à Dieu ; que ses yeux s'ouvrent pour voir ses faiblesses & les tromperies des sens, des démons, & de la chair ; & qu'il apprend à ne pas se troubler de l'agitation de ses pensées & des illusions de son imagination, qui sont plus trompeuses que des songes.

Cette illumination pénètre jusques dans le cœur & lui fait connoître, quoi qu'il soit aveugle, que ses mouvements doivent être réglés par la raison ; & lui fait avouer que c'est travailler à son bien & son véritable repos, que de le réduire aux ordres de la volonté de Dieu, qui est le centre & le principe de la raison & de son repos.

Nous saurons tout cela par expérience, si nous nous tenons fermes aux règles de l'amour véritable ; car *nos cœurs seront éclairés* & nous connoîtrons que si l'exercice de la Tentation nous reprend souvent, nous avons autant besoin de ce remède pour être préservés des nouvelles plaies, que pour être guéris des vieilles.

Il faut que Dieu nous éprouve longtemps avants que de pouvoir se fier à nous, & nous faire entrer dans les secrets de sa connoissance.

v. 11 *Respicite filii nationes hominum & scitote quia nullus speravit in Domino et confusus est.*

v. 12 *Quis enim permansit in mandatis eius, & derelictus est ? aut quis invocavit illum & despexit illum ?*

v. 13 *Quoniam pius et misericors est Deus et remittet in die tempore tribulationis peccata : & protector est omnibus exquirentibus se in veritate.*

Regardez, mes enfants, toutes les nations des hommes, & tenez pour certain que pas un de ceux qui ont espéré en Dieu n'a reçu la confusion d'être trompé dans son attente. Où s'en trouvera-t-il un seul qui étant demeuré ferme dans l'observance de ses Commandement, ait été abandonné de lui ? Qui est celui qui l'a invoqué, qu'il ait dédaigné d'écouter & de secourir ? C'est ce qui ne se peut même penser, parce que Dieu est plein de bonté & de miséricorde. Il ne se contente pas de secourir les affligés, mais il leur accorde au jour de la tribulation la rémission de leurs péchés, dont la lâcheté est en quelque façon réparée par le combat de leur fidélité & il tient sous sa protection tous ceux qui le recherchent en vérité.

Les expériences de nôtre ancien Jésus sont si certaines, qu'il donne ici le défi d'aller chercher par toute la terre, & d'y trouver un seul homme qui y puisse raisonnablement contredire ; ses paroles sont si persuasives & si claires, qu'il n'y a rien à ajouter.

Ceux qui *cherchent Dieu en vérité*, sont ceux qui ont une volonté bien résolue de fuir le péché plus que la mort, qui travaillent à s'approcher de lui de plus en plus, & qui sont fort éloignés d'imiter trois sortes de faux spirituels & de mauvais soldats, sur lesquels il va prononcer le malheur dans les trois versets qui suivent, en leur prédisant les punitions de leurs lâchetés.

v. 14 *Vae duplici corde, & labiis scelestis, & manibus, malefacientibus, & peccatori terram ingredienti. duabus viis.*

Malheur à celui qui est double de cœur, qui n'a que des lèvres d'impie, que des mains de malfaiteur, & qui n'est dans le fond qu'un pécheur, qui prétend parvenir à une même fin en marchant par deux chemins tout opposés.

Les doubles de cœur sont la première espèce de ces faux spirituels, ce sont ceux qui veulent donner une partie de leurs affections à Dieu, & réserver l'autre pour eux-mêmes, afin d'en faire l'accomplissement selon leur volonté : & ce sont eux que nôtre ancien Jésus traite ici avec la ferveur de son zèle.

Ces hommes aveugles veulent faire un partage avec Dieu, mais ils ne voient pas qu'en partageant, ils se divisent d'avec lui, & qu'ils se mettent en état d'être privés des secours & des influences qu'ils ne peuvent recevoir qu'étant unis à lui. Ils veulent être maîtres d'une partie d'eux mêmes, & ils méritent que Dieu les abandonne aux désirs de leur cœur ; puisque ce cœur leur apprend par son état naturel qu'il ne peut pas souffrir de division, & par son inquiétude qu'il doit être laissé tout entier à celui qui ne l'a fait que pour lui. Leur aveuglement est quelquefois si grand, quand il s'est confirmé par l'habitude, qu'ils ne reconnoissent pas ce partage que leur amour propre fait sous ces ténèbres, & qu'ils se flattent de l'opinion qu'ils ont de vouloir être tout à Dieu, mais leurs œuvres doivent les convaincre du contraire.

Il s'en trouve même quelquefois qui disent merveille dans leurs oraisons ; & leurs entretiens ne marquent que de grandes élévations d'esprit ; ils cherchent la quintessence des maximes de la vie spirituelle, ils ne se servent que de termes inconnus aux gens du commun ; ils veulent comme éblouir les autres par l'éclat des belles idées que leur propre esprit s'est formé. Mais si on les touche du bout du doigt sur l'article de leurs passions, ou de l'estime d'eux-mêmes, vous les voyez tout incontinent descendre de leur élévation pour prendre terre, & ils font voir par leurs paroles & par leurs ressentiments exprimés au dehors & continués, qu'ils sont encore bien près de l'homme animal.

Il y en a d'autres qui veulent paraître rigides, & mettre tout aux extrémités : mais ce n'est que pour les autres, car pour eux *ils ne remuent pas du doigt ces fardeaux que leur zèle veut imposer aux autres* [S. Matth. ch. 25]. Sous ce voile de rigueur & d'austérité qu'ils n'ont qu'en spéculation, & où ils ne peuvent être que peu discrets, puisqu'ils n'en ont point d'expériences prises sur eux-mêmes, ils croient avoir droit de tout juger sans écouter les parties, & de tout condamner sans vouloir recevoir d'autres raisons que les leurs propres.

Ils veulent enseigner & reprendre librement, mais ils sont incapables eux-mêmes de recevoir des corrections ou des avis : & ils font passer pour des dérèglements ce qui ne s'accorde pas avec leurs sentiments. Ils découvrent subtilement des fautes & des péchés dans les actions d'autrui, & cependant leurs langues sont des couteaux tranchants qu'ils font passer librement au travers de la réputation de leur prochain, sans craindre celui qui a dit : *quiconque vous touche, touche la prune de mes yeux* [dans Zach. ch. 2]. Ils louent la charité, mais la leur ne sauroit aller au delà de l'intérêt, & ne peut marcher jusqu'au pardon des offenses, & si on a fait quelque faute cachée, *ils montent sur les toits pour annoncer par tout*, sans considérer ni les obligations qu'ils ont de couvrir les péchés du prochain, ni les mauvaises suites du scandale qu'ils causeront. C'est ainsi que ces cœurs partagés en usent. Ils reconnoissent Dieu d'un côté, mais ils le déshonorent d'une autre par leurs œuvres, en se donnant la liberté de transgresser les principaux conseils de l'Évangile, avec autant d'arrogance que s'ils avoient fait une belle action.

Ils imitent en cela la femme impudique dont parle Salomon, *qui en essuyant sa bouche, dit je n'ai point fait de mal* [aux Prov. ch. 30]. Nôtre ancien Jésus n'a-t-il donc pas raison de dire *qu'ils n'ont que des lèvres ces impies, & des mains de malfaiteurs*, puisque tout ce qu'ils disent ne passe non plus aux effets qui sont propres aux vrais hommes spirituels, que les promesses des méchants, & que tout ce qu'ils font ne s'y accorde non plus que les actions des malfaiteurs : *ils ont la voix de Jacob, mais leurs mains sont celles d'Esau* [Gen. ch. 27].

Ces sortes de personnes sont dangereuses à elles-mêmes & aux autres. Car elles s'occupent toujours de plus en plus de leur propre estime, & en débitant aux autres les visions de leurs têtes d'une manière qui ne traite que comme des balieures de maison, ce qui n'est que du commun ; elles donnent de grandes ouvertures à l'amour propre, pour se forger une spiritualité chimérique, qui ne sera dans le fond qu'un aveuglement, qu'un orgueil déguisé, & qu'une racine de beaucoup d'injustices & de chûtes, qu'il ne sera plus possible d'arracher, si un coup de grâce extraordinaire ne les frappe. C'est pourquoi il prononce sur elles *le malheur* & il les appelle à bon droit *des pécheurs qui veulent marcher par deux chemins tout en même temps*. Ils font d'un côté profession de perfection dans leurs paroles, mais ils suivent de l'autre leur propre jugement, leur volonté, & leurs passions. Ce n'est pas le moyen d'aller à Dieu ; car on ne peut pas parvenir à une même fin, en marchant par deux voies si opposées.

v. 15 *Vae dissolutis corde, qui non credunt Deo : & ideo non protegentur ab eo.*

Malheur à ceux dont le cœur s'est affaibli & relâché faute de croyance en la fidélité de Dieu ; parce qu'ils ne ressentiront pas les avantages de sa protection.

Il parle ici aux spirituels attiédés, qui pour n'avoir pas pratiqué fidèlement les règles de la Milice spirituelle qu'il a données, sont devenus si faibles dans leurs espérances, qu'ils n'attendent presque rien de la protection de Dieu. Ils pensent plutôt à s'échapper du combat de la Tentation par quelque moyen naturel, qu'à jeter leur confiance en lui. Ils n'espèrent en Dieu que par manière d'acquiescement ; & ils ne traitent pas sa protection avec l'estime & le respect qu'elle mérite ;

n'est-il donc pas juste qu'ils soient laissés à leur propre conduite, à proportion qu'ils s'éloignent de la confiance qu'ils doivent à celle de Dieu ? Ils déchoiront peu à peu ; car ils ressemblent aux malades qui ne prennent pas de nourriture, & ils se trouveront à la fin dans le danger, à moins qu'ils ne remontent à l'espérance en Dieu, qui *change la force* : car au lieu de celle qui n'est que naturelle, elle en donne une surnaturelle, *qui donne des ailes pour voler comme les aigles & ne point défaillir*.

- v. 16 *Vae his qui perdiderunt sustinentiam, & qui dereliquerunt vias rectas, & diverterunt in vias pravas.*
v. 17 *Et quid facient cum inspicere cœperit Dominus.*

Malheur à ceux qui ont secoué le joug de la patience, & qui s'étant lassé du combat de la raison contre la cupidité, ont délaissé les droits chemins de la vertu pour marcher par ceux de la malice de leurs cœurs. Hélas ! que deviendront-ils quand le Seigneur aura jeté la vue sur les désordres de leur vie, pour les examiner & les punir selon l'ordre de sa justice.

Il décrit ici en peu de mots le progrès du malheur des Spirituels qui se sont débauchés, ils ont quitté le combat pour suivre le parti de la cupidité ; mais elle les mènera bien loin, car elle n'entend point de raison, & elle ne sait point prendre de milieu, c'est un fleuve débordé qui étend ses eaux jusques où elles peuvent aller. Ils se sont rendus à l'ennemi, mais il les conduira dans des désordres qui ne seront pas du commun. C'est ici, chère âme, où on fait l'expérience de ce que disent les Philosophes, que la corruption de ce qui est bon est très-mauvaise. Dieu se sert de la Tentation pour engager l'âme à surmonter le Démon, & à réparer par la fidélité du combat les lâchetés qu'elle a commises en péchant ; mais il semble que le Diable veuille faire faire à ces spirituels pervertis une réparation de l'injure qu'il a reçu de leurs victoires passées, en les jetant dans des désordres qui ne sont pas du commun.

Leurs esprits se sont aiguisés dans les combats de la Tentation ; mais la malice de leur volonté qui a pris le change, en est plus clairvoyante & plus subtile pour parvenir à ses fins. Ils ont éprouvé la subtilité des ruses du Diable, dans les pensées & dans les mouvements dont ils se sont servis pour les tenter ; mais ayant perdu la fidélité, leurs connoissances plus éclairées leur servent de moyen pour raffiner sur le mal. La nature se trouve chez eux dans la ferveur de sa pente au mal, & elle est toute prête à courir au vice comme un cheval qui a soif court à l'eau quand il est débridé. Faut-il donc s'étonner des grandes chûtes de ces spirituels pervertis, dont la fin funeste comble souvent les malheurs de leur vie ? Nôtre ancien Jésus fait une lamentation sur eux. Hélas ! dit-il, *que feront ils ?* que deviendront -ils, quand Dieu se mettra à examiner de près leur misérable vie, pour leur faire sentir l'indignation de son amour méprisé ?

Gémissons aussi, chère âme, sur ces spirituels, car ils sont dignes de larmes, & prions Dieu ardemment qu'il nous fasse la grâce de lui être fidèles par un effet de cette miséricorde dont saint Paul se glorifioit [dans la I Ep. aux Cor. ch. 7] & afin que nous soyons du nombre des combattants qui craignent vraiment Dieu, dont l'Ecclésiastique décrit les caractères & les avantages dans le reste des versets de ce chapitre.

- v. 18 *Qui timent Dominum, non erunt incredibiles verbo illius : & qui diligunt illum, conservabunt viam illius.*
v. 19 *Qui timent Dominum, inquirunt quae bene placita sunt ei : & qui diligunt eum replebuntur lege ipsius.*

Plusieurs personnes ont l'apparence de craindre Dieu mais pour faire un bon discernement, s'ils sont ce qu'ils paroissent, sachez que ceux qui craignent véritablement Dieu, ne seront pas comme ces faux spirituels. Dans la Tentation, ils ne seront pas incrédules à ses parole. Et ceux qui l'aiment, demeureront fermes dans ses voies & y marcheront sans que la Tentation les en détourne. Mais de plus, ceux qui ont la vraie crainte de Dieu, rechercheront de connoître de plus en plus ce qui est conforme à son bon plaisir, afin de l'accomplir, & ceux qui l'aiment trouveront leur nourriture dans sa Loi.

L'amour & la crainte doivent être inséparables dans les bons soldats de la milice Spirituelle, & ce sont les caractères qui les distinguent d'avec ses autres, c'est pourquoi nôtre ancien Jésus les joint ensemble.

Cette crainte ne rebute pas, puisque vous voyez qu'un de ces effets est *de rendre crédule à la parole de Dieu*, qui s'est engagée à nous par les promesses de son amour. Elle est plutôt un effet du respect & de l'estime de l'amour, qu'une impression de crainte servile, c'est pourquoi elle attire plutôt que d'éloigner, elle monte par des degrés qui vous sont ici marqués, pour s'approcher de plus près de Dieu & de son bonheur. Etant forte dans sa Foi, elle devient ferme dans la pratique des vertus, sans que rien l'en détourne : son désir de la perfection s'augmente ensuite, qui lui fait rechercher ce qui est le plus agréable à Dieu : & de là elle parvient au bienheureux état, où Dieu dès cette vie lui est *tout en toutes choses, & l'accomplissement de sa Loi contente tous ses désirs*. Voilà les quatre degrés qui sont ici marqués : arrêtons nous un peu sur le dernier, car nous avons déjà parlé des autres.

On peut dire avec vérité, *que celui qui veut faire passer tous les Commandement de Dieu pour un dur travail, se veut faire un siège d'iniquité pour s'y reposer*, car ils ne contiennent que ce qui est le plus naturel à l'âme raisonnable, ce sont des caractères que Dieu a gravés dans son centre par *l'impression de la lumière de sa face*, ainsi que dit David [au Ps. 4]. Le péché originel a répandu sur eux de la poussière, qui empêche qu'on ne lise si clairement toutes les dépendances & les conséquences des règles de justice qui y sont écrites du doigt de Dieu, le péché actuel en a encore davantage obscurci les traits, mais ils sont par eux-mêmes ineffaçables, & un homme pour méchant qu'il puisse être, y

lit toujours sa propre conviction.

L'âme fidèle nettoie cette poussière par l'exercice de la vertu ; à mesure qu'elle la nettoie, elle découvre la beauté du caractère, elle en reconnoît l'excellence, & ressentant qu'il n'y a rien qui lui soit plus convenable que la Loi de Dieu, elle en devient toute éprise. Sa volonté s'enflamme à la poursuivre avec un respect amoureux, qui lui fait trouver dans son exécution l'accomplissement de tous ses désirs : elle ne craint rien davantage que d'y contrevenir en la moindre chose, & l'expérience lui apprend *que la Loi de Dieu est plus que suffisante pour la remplir en toutes manières*. C'est ainsi qu'on reconnoît par pratique le sens & la vérité de la promesse que fait ici notre ancien Jésus.

v. 20 *Qui timent Dominum praeparabunt corda sua : & in conspectu illius sanctificabunt animas suas.*

Ceux qui craignent Dieu, prépareront leurs cœurs, & ils travailleront à rendre leurs âmes plus pures & plus saintes, en marchant toujours en sa présence.

La préparation du cœur, qui est nécessaire pour se bien gouverner dans la Tentation, est décrite dans les premiers versets de ce Chapitre, & je vous ai déjà marqué ailleurs celle qui doit préparer le vôtre pour bien faire toutes les actions de votre vie. J'ajouterai donc seulement ici, que pour entretenir le cœur dans sa préparation, il faut le tenir vide de toute attache aux créatures, afin que rien n'empêche l'âme de rechercher uniquement la volonté de Dieu. De là se produiront deux grands biens qui sont ici marqué : un véritable progrès dans la perfection, qui en augmentera toujours le désir, & une grande facilité dans l'exercice de la présence de Dieu.

L'âme qui aura fait des expériences, & acquis des connoissances dans le combat de la Tentation, sera disposée à voir Dieu dans elle-même par une simple appréhension, ou par un simple regard de la Foi vive, sans avoir besoin de former d'idée sensible, ni de se bander l'esprit avec violence, comme font les commençants & les apprentis, qui apprennent par l'expérience que Dieu se cherche mieux avec douceur qu'avec effort d'esprit : car la première a plus d'humilité & plus de grâce, & la seconde a plus d'humain & plus d'amour propre.

Remarquez, chère âme, que tout va ici de suite. Le cœur préparé & vidé de toute attache ayant fait place à Dieu, l'aperçoit dans soi-même, & le respect, la suavité & le secours de sa présence reconnue, font courir l'âme à ce qui peut l'unir davantage à lui.

v. 21 *Qui timent Dominum custodiunt mandata illius & patientiam habebunt usque ad inspectionem illius.*

v. 22 *Dicentes : si poenitentiam non egerimus, incidemus in manus Domini, & non in manus hominum.*

v. 23 *Secundum enim magnitudinem ipsius sic & miŕicordia illius cum ipso est.*

Rien ne retire ceux qui craignent Dieu, de l'observance de ses commandements ; & quelque adversité ou Tentation qui leur arrive, ils auront une patience confiante jusqu'à ce qu'il les ait favorablement regardés. Bien éloignés de se plaindre, ils accorderont le zèle de la pénitence avec leurs souffrances, en disant : si nous ne faisons pénitence, nous tomberons entre les mains du Seigneur, & non pas entre les mains des hommes. Et puis jetant les yeux sur sa miséricorde, ils reconnoîtront qu'elle est égale à tout ce qui se rencontre de grand & de relevé dans lui. Ils s'en consoleront & ils en nourriront leurs espérances.

Voici la conclusion du Chapitre, dans laquelle vous verrez parmi les caractères des vrais enfants de Dieu, jusques où la fidélité du combat dans la Tentation les mène, & les sentiments qu'elle leur imprime. Ils joignent l'humilité de la pénitence à la patience ; & en se reconnoissant toujours moins châtiés qu'ils ne méritent, ils attendent que Dieu les retire de cet état, où le conseil de sa volonté les a mis, & ils savent bien qu'un de ses regards dissipera tous les nuages qui les enveloppent. Leur espérance & leur confiance les consolent d'autant plus, qu'ils se sentent prêts de dire comme Job, si on leur demandoit alors quels sentiments ils ont de Dieu dans le fond de leur âme : *Quand il me devrait tuer, je ne discontinuerai pas d'espérer en lui* [Job. ch. 13]. Ils sentent que la Tentation ne leur sert que pour les attacher davantage au bien ; & quand ses flots sont abaissés, ils connoissent avec beaucoup de consolation, qu'elle n'a servi que pour les mettre au dessus des créatures, comme l'eau du Déluge mit l'Arche de Noé au dessus des montagnes.

Vous voyez dans ce chapitre, chère âme, toutes les grandes règles qui sont applicables aux tribulations de la vie, telles qu'elles puissent être, il faut y former vos pratiques, & ne point faire état de ce qui ne s'y accorde pas. Si nous le considérons bien, nous trouverons que la perfection de la vie chrétienne y est contenue, & que la Tentation sert comme d'éperon pour nous y faire avancer. Mais si nous le mettons bien en pratique, nous pourrions chanter à la fin avec l'ancien Jésus, son *Confitebor*, qu'il faudra aussi vous expliquer, quand du général de la Tentation nous serons venus au détail de celles qui vous exercent.

L'un des grands conseils qu'il donne, c'est de recourir *aux paroles de l'entendement*. Il faut donc vous en dire, après avoir demandé à Dieu qu'il m'en inspire de bonnes, sur chacune de vos Tentations présentes.

I. Sur celle qui a humilié saint Paul, & qui l'a fait prier par trois fois

La réponse que Dieu lui a faite vous doit beaucoup consoler, puis qu'elle porte que *cette infirmité sert à perfectionner la vertu* [II aux Corint. ch. 12]. Je ne m'étonne pourtant pas de ce que cette attaque vous fait un peu trembler de crainte ; car cela est commun aux jeunes bonnes âmes, qui se voient environnées d'une chair de corruption qui a l'insolence de vouloir prendre le parti de ce qui la tente. Mais il leur faut dire la parole de David : *là ils ont tremblé de peur, ou il n'y avait rien à craindre* [Ps. 51]. Non, chère âme, ne craignez rien, tenez-vous seulement ferme à Dieu par l'humilité & par la confiance, & vous verrez que cette infirmité ne tend pas à vous faire mourir, mais à *faire paraître dans vous les œuvres de Dieu* [S. Jean. ch. 11] qui veut faire triompher sa grâce dans un vaisseau d'infirmité. S'il permet que cette misère vous attaque, ce n'est que pour vous engager à vous regarder toujours comme un ouvrage de sa protection, & pour vous faire ressentir les soins de ses secours. Relevez donc votre courage, & observez ce que je vais vous dire.

Posez, premièrement, pour un fondement assuré, que Dieu est fidèle, & qu'il ne permettra pas que vous soyez tentée au delà de vos forces ; car c'est une vérité indubitable, que saint Paul nous exprime, mais qui a un rapport nécessaire avec ses attributs divins. Si la Tentation vous attaque, *il fera en même temps naître ce qui vous sera nécessaire pour la soutenir & pour en sortir à votre avantage*, ainsi que nous l'assure le même Apôtre.

Si donc les Démons se servent de votre corps pour vous attaquer, tenez pour certain que Dieu est présent, & qu'il vous regarde, comme autrefois dans les amphithéâtres on regardoit un homme combattre contre une bête. Il ne permet ce combat que pour sa gloire, & par conséquent il ne faut pas douter que l'ordre de sa justice, & son propre intérêt, ne le portent à secourir le combattant d'une manière proportionnée à la fin qu'il s'est proposée. Toutes les choses sont ici pesées à la balance de son amour, de sa bonté, & de sa Sagesse, avec plus de justesse qu'un Médecin ne pèse les drachmes de séné qui doivent entrer dans une bonne médecine.

2. N'écoutez point la curiosité de l'esprit qui voudroit souvent philosopher sur le plus ou le moins de cette Tentation, & sur le pourquoi les uns la souffrent plus souvent, & avec plus de violence que les autres ; car c'est ici où il y a plusieurs secrets cachés qu'il ne nous appartient pas de connoître. Les dispositions naturelles y contribuent beaucoup dans plusieurs ; mais il y a dans tous un ordre assuré de Providence qui est parfaitement réglé, & c'est à quoi il faut revenir & s'y tenir attaché, sans arrêter son esprit sur des conjectures trompeuse.

Cette Providence a formé la nature comme il lui a plu, & si elle a eu ses fins en la faisant comme elle est, elle a aussi ses fins en permettant que ces rebellions attaquent les âmes. Si elles les font souffrir & suer quelquefois dans le choc de ce combat, elles doivent se consoler de ce qu'il n'y a rien qui presse plus efficacement une bonne volonté d'entrer dans la haine raisonnable de son corps, de se détacher des créatures dont cette Tentation lui fait découvrir les liens & les pièges, & de s'attacher uniquement à Dieu. Elle voit que la nécessité l'y engage, mais la nécessité est heureuse qui presse de devenir meilleur.

3. N'écoutez pas aussi votre pensée, que je devine qui diroit volontiers : mais pourquoi cette sorte de Tentation, &c. Il ne nous est pas permis d'entrer bien avant dans les secrets de la Sagesse de Dieu, mais seulement de demeurer à la porte pour les regarder de loin, & pour les adorer. Nous pouvons néanmoins de là en découvrir plusieurs bonnes raisons qui se peuvent trouver toutes ensemble, ou séparées, selon la variété des dispositions & des états de ceux qui la souffrent.

4. C'est une pénitence prudemment imposée à la superbe de l'homme. Car rien ne lui fait mieux toucher au doigt sa propre misère, & par conséquent la nécessité qu'il y a d'être humble devant Dieu. La vue de cette espèce de frénésie, qui tâche d'aveugler la raison par des illusions, & qui la seduirait facilement si elle s'en fioit à ses forces, presse fortement l'âme de jeter toute sa confiance en Dieu & d'aller chercher auprès de lui toute sa force. Cette pénitence est un excellent préservatif contre l'orgueil, puisque Dieu s'en est servi sur saint Paul, pour empêcher que *la grandeur des révélations ne lui donnât quelque atteinte de ce mal* [II aux Cor. ch. 12].

5. C'est une juste punition des péchés qu'on a commis contre le sixième Précepte. L'exemple de sainte Marie Égyptienne nous apprend, que Dieu s'en sert pour cette fin, puis qu'après l'avoir convertie par une grâce extraordinaire, il la laissa dix-sept ans dans l'exercice des violentes Tentations de la chair. Ce qui avoit servi au péché, servit à le punir dans elle-même, & la lâcheté qui l'avoit fait prostituer son âme au Diable, pour ne vouloir pas se sevrer du misérable plaisir d'un moment, fut ainsi réparée par un généreux combat, dans lequel elle remporta autant de victoires par l'ennemi même qui l'avoit surmontée, qu'elle detestoit ses usages en lui refusant le consentement. Elle ne pouvoit pas mieux venger ses injures que sur l'ennemi qui les lui avoit faites, & c'est pour cela que Dieu le lui représentoit de nouveau.

6. c'est une guerre où on gagne de l'anéantissement de soi-même, du détachement des créatures & de l'attachement à Dieu : car on ne peut s'y tenir debout ni vaincre que par ces armes. L'expérience nous les fait le connoître, la nécessité nous presse de nous en servir, & en nous en servant nous en apprenons les utilités & la pratique.

7. C'est un remède salutaire contre l'indiscrétion & contre la négligence : car il engage l'homme à être attentif à Dieu & à soi-même, & il lui ouvre les oreilles pour bien entendre ce grand conseil de Jésus-Christ : *Veillez & priez, de peur que vous n'entriez en Tentation, car l'esprit est prompt, mais la chair est infirme* [S. Math. ch. 16]. Il reconnoît par expérience, qu'il y a une bénédiction attachée à la pratique de ce conseil, qui lui en donne une grande estime, & l'usage qu'il en fait, le rend circonspect & vigilant en toutes choses.

8. Enfin, c'est un prenant motif pour exciter l'âme à rentrer dans son domaine, car les rebellions importunes

qu'elle ressent, & les fuites qu'elle sait qu'elles auroient si elle se laissoit vaincre, lui en montrant l'importance & la nécessité.

9. Si Dieu permet les rebellions de la concupiscence, c'est pour faire ressentir à l'âme qu'elle est créée pour dominer, & qu'il faut qu'elle se serve même du combat pour se rendre maîtresse, à moins qu'elle ne veuille être une misérable esclave.

Voilà des raisons qui doivent vous consoler & vous encourager : mais je m'assure qu'elles banniront de votre esprit pour toujours la crainte que vous avez que cette Tentation *ne soit la plaie de l'ennemi & le châtiment cruel* [Jerem. ch. 30] dont Dieu menace par son Prophète ; car vous voyez qu'elle est de l'ordre & de la direction de la Providence, & que ses efforts peuvent être fort avantageux au salut.

Nôtre ancien Jésus vous a exactement enseigné la manière de vous bien gouverner dans cette Tentation : Mais pour vous aider à mieux appliquer ses règles générales à cette espèce particulière, je vous tracerai ici quelques avis.

1. Pour être bien disposée contre cette Tentation, étudiez-vous à croître de plus en plus dans l'humilité, ne vous regardez vous-même que pour vous mépriser en ce genre de combat, & que votre confiance fasse la preuve de votre anéantissement devant Dieu, & de votre attachement à lui. Que votre vigilance soit circonspecte, & que la prière l'accompagne, mais éloignez de vous l'empressement & l'épouvante.

Souvenez-vous de l'Histoire du Serviteur d'Elisée, qui eut grand peur quand il vit une armée toute entière qui environnoit la Ville où il étoit, & qui courut à son Maître en disant : *Mon Maître, que ferons-nous ? que deviendrons-nous ?* Le Prophète lui répondit : *n'aie pas de crainte, nous avons plus de Soldats avec nous qu'ils n'en ont avec eux* [au IV. des Rois. ch. 6]. Cette parole apaisa un peu la crainte du Serviteur, mais quand son Maître eut prié Dieu qu'il lui ouvrît les yeux & que le Serviteur eut vu un grand nombre de Cavaliers montés sur des chevaux enflammés qui environnoient son Maître, l'épouvante le quitta. Appliquez-vous cette histoire, & soyez persuadée que l'attaque n'est pas comparable au secours que Dieu donne aux âmes qui veulent lui être fidèles, quoi que ce secours ne soit pas visible.

2. Quelque paix que l'on ressente, il ne faut jamais se fier à soi-même, ni agir comme si le combat étoit fini, ou qu'il fût fort éloigné : il faut apporter par tout une prudence circonspecte : car le serpent dort souvent quelque temps sous des feuilles, mais pour dormir il n'est pas mort ; si on le touche inopinément, ou indiscrètement, il se réveillera.

3. Ne vous servez pas de pratiques, pour spirituelles qu'elles vous paroissent, qui fassent comme une espèce de prévention sur ce combat, en tenant l'esprit toujours en alarme, car il y a un fâcheux piège qui y est caché, spécialement pour les âmes qui sont séparées du monde, & qui ont la conscience tendre. L'usage de ces préventions est lui seul capable de faire arriver ce qu'on craint. Car l'imagination s'excite, & en devenant trop éveillée elle ôte le repos à l'âme, & elle la tient presque toujours dans un combat fatigant, qui dégénère souvent en blessure d'esprit & de conscience. Cette blessure n'est pas seulement très pénible, mais elle est même dangereuse, car elle rend ceux qui en sont frappés si délicats, qu'une ombre fait chez eux une guerre & une tempête, d'où on ne sait par quel moyen les retirer. Tout leur paroît piège & attaque, & ce qui ne feroit presque pas d'impression sur d'autres, leur devient un danger ; la fatigue enfin les lasse & les dégoûte, & voilà où cet usage peut les jeter.

Il ne faut pas d'autre prévention, chère âme, que la disposition de l'humilité, de la confiance en Dieu, & de l'exactitude : & la meilleure Habitude qu'on puisse prendre, c'est celle du généreux mépris qui procède de cette disposition ; car ce mépris généreux ne remue rien dans l'esprit, il y met le silence, & il fait ainsi merveille pour résister & pour vaincre, en se tenant appuyé sur le secours de la grâce.

4. Dans l'accès de cette Tentation, tournez-vous tout court vers Dieu, dès que vous voyez que l'attaque est formée, & croyez qu'elle ne vous est faite que pour vous obliger à vous resserrer auprès de lui, de même que les brebis poursuivies par le chien se resserrent auprès de leur Pasteur : *Unissez-vous à Dieu, & souffrez*. Vous trouverez cela expliqué sur le second & sur le troisième verset.

5. Au lieu de regarder vos pensées, faites comme ceux qui passent en faisant la sourde oreille. Détournez la curiosité de votre esprit, & interrompez le cours de ses pensées par des actes d'une volonté qui aspire à Dieu. Servez-vous de l'occupation extérieure si le temps & la bienséance vous le permettent ; mais faites tout cela d'une manière douce & généreuse. Que votre volonté aille comme se répandre dans le sein de Dieu, par des aspirations courtes & pleines de confiance. Qu'elle s'y retire pour y avoir de l'assurance, mais qu'elle ne se mette pas dans une application de résistances actuelles qui aillent comme choquer l'ennemi. Vous trouverez tout cela dans les mêmes versets.

6. Quand les pensées vous environneroient comme des Abeilles irritées, n'entrez pas dans l'épouvante, & ne vous étonnez non plus des mouvements qu'elles excitent, que de voir un éclair en plein Été : car cela est du naturel de l'animal ; mais relevez votre courage, *en élevant les yeux au Ciel d'où vous recevrez, toujours le secours* [Ps. 120] & que votre confiance en Dieu dise la parole de David : *Si des armées s'élèvent contre moi, mon cœur ne s'en épouvantera pas, & si on me livre une bataille, ce sera cela même qui me donnera de l'espérance* [Ps. 16]. L'épouvante ne sert qu'à affaiblir le courage, qu'à rendre l'imagination plus susceptible des impressions de l'ennemi, & qu'à lui donner occasion de faire le mauvais au double. Il n'y a rien à craindre pendant que nous nous tiendrons attachés uniquement à Dieu : & ceux-là seulement doivent appréhender, qui ne reconnoissent pas le besoin qu'ils ont de s'unir à lui pour ne point succomber dans ce combat, qui ne sont pas circonspects dans leur vigilance, ni diligents à éviter les occasions indiscretes ou dangereuses, & qui n'ont pas bien recours à la prière, quand il faut combattre cet ennemi. Nôtre ancien Jésus vous a dit tout cela.

Voilà ce que je juge à propos de vous dire sur cette matière, & c'est assez pour votre état présent. Ne soyez pas curieuse d'y devenir plus savante qu'il ne vous est nécessaire & ne communiquez pas vos peines sur ce sujet, qu'à ceux qui doivent vous gouverner. Retenez bien ces deux Avis.

II. Sur la privation de la personne qui vous avait élevée en Religion

C'est ici où Dieu vous a pris par un endroit fort sensible, mais j'espère que sa grâce vous disposera par ce moyen, à pouvoir dire avec plénitude de cœur & avec vérité ces paroles de David : *le Seigneur est la part de mon héritage ; c'est vous, mon Dieu, qui me rendrez, ce que j'en ai perdu* [Ps. 15]. Et ces autres : *vous êtes le Dieu de mon cœur, & mon partage pour toute l'éternité* [Ps 72].

Je vous ai regardée des yeux de l'esprit dans votre affliction, en souhaitant que cette occasion vous servît pour faire un grand accroissement de votre fidélité envers celui qui ne diminue jamais la sienne dans ses promesses, dans ses secours, & dans ses desseins sur vous : *Je suis le Seigneur*, dit-il, *& je ne change pas* [dans Malach. ch. 3]. Il n'est non plus changeant dans ses qualités, qu'il l'est dans son essence ; or il en a deux précieuses qui nous sont infiniment honorables, c'est celle de *Père*, & celle d'*Époux* : l'une nous doit attirer à une respectueuse soumission à sa conduite & à sa correction, & l'autre à nous détacher de tout, pour nous attacher à lui. Ne faut-il pas que les jeunes épouses quittent père & mère, pour suivre un époux, avec lequel elles ont à vivre quelque temps sur la terre ? He, pourquoi donc les âmes qui sont les Épouses de l'Époux céleste, dotées de son sang, & achetées au prix de sa vie, ne se détacheront-elles pas de leurs amis pour se conformer aux très-justes volontés de leur époux, & pour s'attacher à celui avec qui elles ont à vivre pour toute l'éternité.

Les paroles de l'Entendement, qui sont les meilleures pour votre plaie, ce sont celles du détachement. Appliquez-y donc doucement celles que je vais vous dire.

Il faut avouer que la façon de concevoir de l'esprit humain est souvent trompeuse & trompée tout ensemble. L'homme n'a rien de plus précieux que sa liberté, il n'y a rien qu'il désire & qu'il recherche avec plus d'opiniâtreté, & néanmoins il n'y a rien qu'il engage plus facilement. Il s'y trompe d'une manière étonnante ; car sous prétexte d'en user comme il veut à l'égard de quelque créature, il l'enveloppe dans des liens qui font si subtils, qu'il ne les reconnoît que lors qu'il veut s'en retirer, ou que l'a privation l'en sépare. La difficulté qu'il ressent, & la douleur que lui cause la privation, lui font connoître alors que sa liberté est liée & engagée, & que c'est la cause de sa douleur & du combat qu'il ressent dans lui-même. C'est ainsi que cette pauvre liberté prend le change. Mais que dirons-nous à cela ? Confessons, chère âme, que la liberté est une belle & bonne chose ; mais que nous savons très-peu nous en bien servir ; nous cherchons ce qui la lie, & nous fuyons ce qui la rend une véritable liberté en la détachant : car tant qu'elle est attachée pour peu que ce soit, elle ne peut pas être une parfaite liberté. Il faut que l'esprit de Dieu vienne à notre secours pour nous apprendre à en bien user, & pour nous relever de cet aveuglement, qui mène notre liberté du côté des créatures, & qui nous fait tomber dans une fosse, de laquelle on ne se relève qu'avec beaucoup de peine.

Là où est l'esprit de Dieu, dit l'Apôtre [aux Cor. ch. 3], *la liberté s'y trouve*. C'est donc fierté que Dieu ne nous veut rien ôter de cette précieuse liberté, que tout le monde ensemble ne sauroit payer, mais qu'il veut nous la conserver, puisque son esprit ne tend qu'à nous ramener à la véritable liberté.

Cela nous veut dire, selon le sens de l'Apôtre, que dès que l'esprit de Dieu est dans une âme, il la délivre de la servitude, & il travaille à lui faire venir le bon sens sur sa liberté, à la dégager & à l'affermir par l'exercice, pour l'empêcher de retomber dans l'engagement.

Le même Apôtre parle souvent de la liberté des enfants de Dieu, il la publie comme un terme de repos & comme un bien auquel il n'y a que les enfants de Dieu qui soient dignes de participer. Vous voyez donc, que tout nous invite à la liberté. L'esprit de Dieu nous y attire, l'âme y a une inclination qui est grande, mais elle ne peut y monter que par le degré du détachement, puis qu'il n'y a que l'attachement qui l'en empêche.

Il n'y a point au monde de richesse comparable à celle que possède une âme détachée. L'expérience en fait la preuve, car quand elle sort d'une affection qui la tenoit dépendante de quelque chose, il lui semble qu'elle respire un nouvel air, & qu'elle sort d'une espèce d'oppression semblable à celle que les asthmatiques souffrent au poumon ; elle se trouve libre comme celui à qui la facilité de respirer est revenue après être guéri de son asthme. David en étoit là, quand il chantoit *Seigneur, vous avez rompu mes liens, je vous en offrirai un sacrifice de louange* [Ps. 115]. C'est une grande joie à l'âme de sentir qu'elle ne tient plus à rien, mais c'est une preuve qu'elle n'est point faite pour les créatures. Si l'attache aux Créatures la tient dans un état violent, c'est signe qu'il ne lui est pas naturel, & si l'attachement à Dieu la met dans son repos, c'est une marque infaillible qu'il lui est uniquement naturel. Mais si le détachement, qui n'est qu'une simple disposition de la liberté pour s'unir à son Créateur, est si doux à l'âme, qu'est-ce que ce peut être de se sentir attachée uniquement à lui ?

David avoit fait toutes ces expériences. C'étoit un grand Roi qui avoit joui de tout ce que les créatures peuvent présenter de satisfaction aux sens & à l'esprit, & après avoir goûté tout cela, il choisit son parti, en rendant un juste témoignage à la vérité : *pour moi*, dit-il, *mon unique bien est de m'attacher à Dieu, & de mettre en lui toute mon espérance* [Ps 72]. Il savoit & il avoit goûté ce que Dieu valoit à une âme. Mais il est aisé de la convaincre par raison que le détachement des créatures délivre sa liberté de beaucoup de douleurs.

Les créatures telles qu'elles puissent être, ont quatre défauts : elles sont imparfaites, elles sont changeantes, elles sont périssables & leur durée est fort courte, qui fait bientôt l'absence & la privation : voilà ce qui leur est naturel. Ce qui est imparfait ne contente qu'en partie, & que pour un temps, car à mesure que l'imperfection se connoît, on s'en dégoûte. Ce qui est changeant, donne toujours de l'inquiétude ; ce qui est périssable, laisse dans la crainte ; & ce qui devient absent, donne de la douleur. Il est donc vrai que l'âme qui en est détachée est délivrée d'une grande servitude & de beaucoup de douleurs ; puisque les causes en sont inséparablement attachées aux créatures. Mais elle voit fuir ces quatre sources de misères de devant sa liberté, comme les ombres de la nuit fuient devant le Soleil, quand elle quitte

l'attachement aux créatures pour s'attacher uniquement à Dieu ; car il a par excellence les qualités qui sont opposées à leurs défauts, & qui sont les seules capables de contenter & d'arrêter la liberté. Il est parfait d'une perfection qui met dans l'âme l'admiration & le désir, à mesure qu'elle devient connue. Il est stable, sans pouvoir être sujet à aucun changement. Il ne peut périr, & il est présent toujours & partout. Ajoutez pour comble de tout cela ce que dit l'Apôtre : *Celui qui se tient attaché à Dieu, devient un même esprit avec lui* [I. aux Cor. ch. 6]. S'il devient un même esprit, sa liberté peut-elle être jamais mieux établie & mieux pourvue ? *Mon âme*, dit David, *s'est attachée à vous suivre, & votre main m'a pris sous sa conduite* [Ps. 72]. Si la main de Dieu nous conduit, pouvons-nous avoir une direction plus assurée ? Tout péricule au monde, & en périssant il fournit des sujets de douleurs. Mais l'âme bien détachée ne sauroit rien perdre : Ô de combien de douleurs est-elle donc préservée !

Après cela, chère âme, devons-nous nous étonner si Dieu met à l'école du détachement les âmes qu'il veut élever à la dignité de ses fidèles Épouses, & à la liberté de ses bons enfants ? Non certainement, mais plutôt nous devons admirer l'ordre de sa sagesse, le solliciter par nos prières de nous donner la grâce de bien apprendre cette excellente science, qu'il nous veut enseigner, & lui promettre de ne point apporter d'obstacles à ses desseins.

Dans cette école, nous pouvons distinguer trois classes.

Dans l'une, il nous enseigne le détachement des créatures par les changements & les accidents qui nous en font souffrir la privation. Autant de bons amis qu'il nous ôte, ce sont autant de leçons du détachement qu'il nous donne ; & ainsi des autres choses dont il dispose. A mesure que nous profitons, il nous donne des leçons plus relevées ; mais si nous n'avancions pas, & qu'il nous en donne quelque une qui nous paroisse difficile, il faut croire que c'est pour nous faire avancer, & pour nous rendre savants en peu de temps. L'une des plus difficiles aux âmes qui sont à lui, c'est la séparation & la privation du secours d'une personne dont elles tiroient de l'édification, de la consolation, & des instructions Spirituelles. Hé bien, passe, il leur faut pardonner dans cette rencontre quelque gémissement passager. Nous voyons que les Épouses qui sont mariées à des hommes d'un autre pays, pleurent quand il faut quitter le père & la mère, & leurs confidentes : mais, pour cela leurs maris ne s'en fâchent pas, au contraire ils tâchent de les consoler, car ils voient bien que nonobstant tous ces sentiments elles sont prêtes de les suivre, & qu'elles n'ont garde de les quitter. L'Époux céleste en fera de même à l'égard de ses Épouses ; il excusera volontiers leurs larmes, pourvu qu'elles ne diminuent rien de la résolution qu'elles ont de le suivre : mais il prendra plaisir de leur faire voir qu'elles ne savent ce qu'elles pleurent, & qu'il y auroit une grande erreur dans leurs larmes, si leur volonté ne s'appliquoit à les apaiser, comme nous apaisons les enfants quand ils ont perdu leurs babioles.

Ces âmes se plaindraient volontiers de leur époux, dans la violence de l'accès de leur peine, sachant que c'est lui-même qui leur ôte le soutien qu'elles avoient de cette personne qui est absente ou morte ; mais elles ne voient pas que s'il leur ôte l'appui d'une créature, c'est pour les faire monter à une plus haute leçon, qui apprend à ne s'appuyer que sur lui, afin qu'il leur soit tout en toutes choses. Avez-vous jamais vu de quelle manière les Architectes élèvent les belles voûtes ? ils mettent des cintres de bois pour soutenir les pierres, jusqu'à ce que les clefs soient posées, & que le ciment soit séché. Mais après cela ils les ôtent, car autrement la voûte ne paroîtroit jamais dans sa beauté, on ne verrait qu'un amas de matières étrangères, & on ne sauroit si ce serait une voûte, ou non. C'est ainsi, chère âme, que Dieu a en use à l'égard de ses Épouses. Quand il leur retire l'appui d'une bonne âme, c'est une pièce de cintre qu'il jette par terre ; mais c'est afin qu'on voie l'ouvrage de la voûte, & pour montrer qu'il l'a faite pour se tenir debout sans ce secours.

Dans la seconde classe de cette école, il enseigne le détachement de nous-mêmes, par les contradictions & les combats, dont les occasions sont dans nous.

Et dans la troisième, on apprend le détachement de la propre volonté, par les exercices de la sainte obéissance. Vous en êtes à présent sur une leçon de la première classe, mais quand nous aurons bien étudié dans toutes les trois, nous deviendrons des Docteurs dans la faculté de la liberté des enfants de Dieu. Le goût de cette liberté, quand il ne seroit que d'un moment, nous fera connoître que tout ce qui est au monde ne lui est pas comparable, mais si le simple goût de la liberté dans cette vie mortelle est si agréable, que sera-ce, chère âme, de la goûter dans la gloire, puisque l'une n'est que dans le dégagement, & l'autre est dans la jouissance ? Si la liberté est donc d'une si grande excellence, combien devons-nous être jaloux de ne l'engager à rien qui soit indigne d'elle ?

Voici quelques moyens pour ne point mettre d'obstacles aux desseins que Dieu a de nous détacher de tout, afin que nous ne tenions plus qu'à lui seul.

1. Le regarder en toutes choses comme la source de tout bien, & croire qu'il n'y a rien de bon ni d'avantageux pour nous que les choses dont il est l'Auteur.

2. S'étudier à modérer le sensible à l'égard des bonnes âmes, auxquelles nous voyons qu'il se veut attacher. Aimons, à la bonne heure, les gens de bien, mais que ce soit toujours librement, afin que nôtre liberté n'étant pas attachée, nous puissions facilement suivre Dieu par tout où il lui plaira de nous tirer, & que si quelque sentiments de douleur nous saisit, nous ne laissions pas de suivre franchement, & sans résistance celui qui saura bien adoucir nos douleurs, & récompenser nos peines.

3. Acquiescer par une volonté résignée aux ordres de la Providence dans les privations qui nous arrivent, & suivre Dieu, comme une Épouse soumise & sage suit son époux, quand il la veut mener dans un autre pays.

III. Sur la mort du Directeur

Tout ce que nous venons de dire doit être ainsi appliqué sur cette plaie, mais il faut encore y ajouter le baume de quelques paroles de l'entendement pour en adoucir la douleur ; car je vois qu'elle est aiguë, & qu'elle fait verser beaucoup de larmes.

On ne s'étonne pas si la privation de la consolation divine met l'âme dans la douleur, car cela est tout naturel. L'absence d'un état qu'elle a goûté, qui lui semble si juste, si saint & si nécessaire, & la présence d'un autre qui lui est naturel, dont elle voit l'insuffisance & la misère, la jettent dans la peine ; & la différence de ces deux états si opposés l'un à l'autre en est la cause. C'est une contrariété qui est pleine de douleur, mais Dieu s'en sert pour nous faire profiter. Il ne faut pas aussi s'étonner si une âme se trouve toute triste de la privation de son Directeur, qui savoit les secrets de son cœur, & qui en gouvernoit les ressorts pour la conduire à Dieu : car cette liaison semble fort juste, fort consolante, & fort utile, & ces douleurs ont du rapport l'une à l'autre. L'absence du sentiment de Dieu afflige, & la privation du secours de son serviteur désole. Saint Paul lui-même auroit eu compassion de ces sortes de peines, car il blâme les hommes qui *n'ont point d'affection* [aux Rom. ch. 1]. Mais la conduite de Dieu n'en est pas moins sage, en retirant à soi son serviteur.

C'est au Maître à user de ses domestiques, comme bon lui semble, & ce seroit lui faire injure de craindre que pour avoir tiré un valet du travail, son ouvrage ne vienne à manquer. Si le Maître retire son serviteur, c'est pour nous apprendre qu'il faut nous dépouiller des affections spirituelles aussi-bien que des autres, & pour nous faire mieux connoître que ses serviteurs ne sont que des orgues, mais que c'est lui qui les touche pour les faire sonner.

Ces privations servent pour mieux persuader de cette vérité : Que Dieu est celui qui imprime dans les cœurs ce que les hommes ne sont capables que de dire à l'oreille ; & elles donnent de la fermeté pour n'attendre que de lui seul la lumière intérieure & les moyens de croître en son amour.

Si vous vous tenez bien aux pieds de sa Providence, pour écouter la leçon qu'il vous donne par cette privation, vous trouverez un trésor dans votre résignation ; mais pour cela il faut adorer ses conseils, garder le silence de la patience, & se servir du langage de la confiance.

S'il vous reprend quelque chose d'un côté, il a cent voies pour vous le faire revenir d'un autre, & comme il est le Père des esprits, il se plaît à se répandre dans les âmes qui attendent de lui tout l'esprit.

Puis qu'il dit lui-même, *que celui qui aura perdu son âme pour lui la retrouvera* [S. Marth. ch. 10], il y a de l'avantage à perdre avec lui & ce que l'on perd de bonne grâce pour lui, se retrouve avec usure.

C'est ici où nous pouvons remarquer un trait de la bonté de Dieu & de sa condescendance à nos humeurs. Quand il nous ôte quelque chose, il ne fait que disposer de ce qui lui appartient, car il est le Seigneur universel. Il veut néanmoins nous donner du gain de ce qu'il nous ôte, quand nous le quittons de bonne grâce. Sa bonté agit envers nous, comme si elle ne pouvoir se résoudre de nous ôter ce qu'elle nous a seulement prêté, qu'en nous donnant en sa place quelque chose de meilleur pour nous apaiser.

Consolez-vous donc, chère âme, & souvenez-vous que si un petit canal par lequel l'eau se répandoit sur vous, ne paroît plus à vos yeux, la source demeure toujours toute entière. Elle coulera par ailleurs, ou bien si elle déborde sur vous, ce vous sera un plus grand avantage. Elle saura bien par où nous prendre pour nous remplir, si elle nous trouve appliqués à nous vider nous-mêmes pour la recevoir, & nous ressentirons que sa bonté est si équitable, qu'elle ne veut pas prendre ce qui lui appartient avec le dommage d'un troisième. Il s'agit de sa cause dans cette privation. S'il vous a ôté un solliciteur [*avocat*], vous avez à présent dans cette même personne un ami qui est à l'oreille du Juge & qui a sa faveur.

Confiez-vous, & votre foi vont sauver. Celui qui vous a ôté cet organe vous pourvoira d'un autre, ou bien il suppléera par lui-même, & ce sera votre mieux.

IV. Sur la prospérité des méchant, & les adversités des gens de bien

Cette question, chère âme, est capable de donner beaucoup d'agitation à l'esprit humain par elle-même ; Mais l'accident arrivé à Monsieur N. a beaucoup contribué à la vôtre. La proximité du sang a fait revenir le contre-coup sur votre cœur plein de tendresse, & il en est demeuré blessé. Votre esprit a frotté autour de la plaie par des réflexions volontaires, & en s'enfonçant dans, ses propres pensées, il est resté engagé dans le combat d'une Tentation ; mais il y a un cahier tout entier de paroles de l'entendement à vous dire sur ce sujet.

David avoir eu la même Tentation, ainsi que nous le voyons [dans son Ps 72], qui commence par ces paroles : *Que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui ont le cœur droit !* Il commence son psaume par où il devoit le finir, car ces paroles sont comme la conclusion qu'il tire de ce que l'expérience lui a appris dans cette Tentation ; mais son cœur étoit si pénétré de cette vérité & il en étoit si rempli, qu'il falloit le soulager, en prononçant son sentiment devant que d'en dire les raisons. Ces paroles sont l'exclamation d'un esprit qui sort de Terreur, & que la vérité découverte jette dans l'admiration de la subtilité des conseils de Dieu sur les hommes, mais il déclare ensuite toute sa Tentation.

Il avoue *que ses pieds ont été presque ébranlés. & que ses pas ont été prêts à glisser, parce que, dit-il, j'ai regardé les injustes avec un œil jaloux, en voyant la paix des méchants : ils ne sont pas dans les communs travaux de la misère des hommes, & ils ne sont pas châtiés, comme les autres hommes.* Il décrit ensuite leur prospérité & leur insolence, jusques au 13^{ème} verset, où il avoue que la Tentation l'avoit tellement pressé, qu'il disoit en lui-même : *C'est donc en vain que j'ai rendu mon cœur juste, & que j'ai lavé mes mains avec les personnes innocentes, puisque je ne laisse pas d'être frappé de plaies durant tout le jour, & que je fus châtié dès le matin.* Il revient à lui incontinent après, & il reconnoît qu'il feroit injure à tout le parti des Enfants de Dieu, s'il s'arrêtoit à ce sentiment. Il exprime ensuite la chute & la désolation de ces méchants : il confesse à Dieu qu'en leur donnant cette prospérité, il les a mis dans des lieux fort glissants & trompeurs : & ensuite il exprime sa résolution & son choix d'une manière très-intime : *que désirai-je dans le Ciel, sinon vous ? & qu'ai-je souhaité sur la terre que vous seul ? Ma chair & mon cœur ont languï d'amour. Ô Dieu ! vous êtes le Dieu de mon cœur y & mon partage pour jamais : Ceux qui s'éloignent de vous périront : &* le reste que vous verrez dans ce Psaume qu'il faut lire tout entier, car ce que je vous dis, servira seulement pour vous le faire mieux comprendre : l'expérience & les paroles d'un Prophète doivent beaucoup apaiser l'âme qui se trouve dans la même Tentation.

Vous remarquerez qu'il décrit les flots de sa Tentation, qu'il déclare comme il en est sorti avec admiration, & qu'il rend le témoignage de sa reconnaissance à la très-sage conduite de Dieu, mais qu'il ne s'étend pas à en rendre des raisons. C'est que son âme qui étoit pénétrée de là vérité, ne daignoit entendre ni donner de raisons, en voyant que la raison humaine étoit quelque chose de si bas en comparaison de la Sagesse de Dieu, qu'elle ne meritoit pas de paroître devant la sublimité de ses conseils. Et néanmoins comme tous ses conseils sont pleins de raisons, il nous permettra bien de les considérer en les adorant ; & afin qu'elles nous soient plus évidentes, nous mettrons d'un côté celles de la conduite ordinaire qu'il exerce sur ses enfants, & de l'autre nous verrons celles de la prospérité des méchants, qui deviendront évidentes quand nous aurons établi cette proposition :

Première proposition : Que le plus sensible caractère des Enfants de Dieu & des Prédestinés, c'est la Tribulation

Nous demeurerions court, chère âme, si nous pensions pénétrer toutes les raisons pourquoi Dieu a voulu conserver l'homme après sa chute. Il y en a une infinité dans un même conseil, que nous pouvons comparer à la variété des tons d'une belle harmonie de musique, où les différences des tons opposés composent de beaux accords. Il s'en trouve plusieurs admirables, de haute & de basse, qui sont joints ensemble dans la conservation de l'homme ; mais je m'arrête seulement à celle-ci, à savoir : *Que Dieu veut tirer de la complaisance de la fidélité de l'Homme par l'exercice du travail.*

Il semble que dans l'état d'innocence il y avoit peu d'occasions de faire paroître la fidélité, car il n'y avoit point de combats à faire, ni de contradictions à ressentir, ni de privations à souffrir. Mais dans l'état de la nature corrompue, la justice & la bonté de Dieu sont convenues que le germe du péché resteroit à l'homme, afin qu'il fût mis dans la nécessité de faire paroître sa fidélité, & que le secours lui seroit donné à cet effet, en sorte que non seulement la concupiscence ne lui nuïroit pas, mais qu'elle lui serviroit d'occasion de remporter une couronne de fidélité s'il vouloit lui faire une bonne guerre.

La justice & la bonté de Dieu se servent donc ici du péché pour composer à l'homme un admirable théâtre où il peut jouer le personnage de la fidélité dans *le combat de soi-même* contre soi-même, dans *les contradictions* qui lui viennent du dehors, & dans *les privations*, qui sont les trois choses qui manquoient dans l'état d'innocence qui se trouvent dans son état présent ; & qui sont les sujets de son exercice. Les deux premières sont toujours des productions du péché sous la modération de la Providence : Mais la troisième vient ordinairement d'une disposition de Dieu même, contre lequel l'homme ayant péché par l'usage illicite des créatures, il veut en tirer un hommage de fidélité dans la privation. Le détachement, la patience & la résignation, y sont une juste reconnaissance de ce qu'il doit à son Créateur, & donnent à Dieu une complaisance qui répare l'injure qu'il lui avoit faite, en jouissant de ses créatures autrement qu'il ne devoit. Vous pouvez remarquer dans tout ceci, que Dieu se souvient toujours qu'il est Père, & que là paternité s'est toujours trouvée dans les conseils de sa justice, pour attirer toutes choses à son sentiment, qu'il ne sauroit perdre sur la créature, que son amour & sa bonté l'ont porté à créer à son image. & ressemblance.

Ces trois sujets d'exercice composent ce que nous appelons *Tribulation* ; car il est impossible qu'ils soient

pratiqués, & qu'ils nous soient appliqués sans que l'homme du péché que nous portons & qu'il faut détruire, n'en ressente de la peine. Mais nous verrons que la bonté & l'amour de notre Père céleste en voulant tirer de nous de la complaisance dans cet exercice, n'a choisi que ce qui est le plus propre pour nous préserver, pour nous guérir, & pour nous délivrer de beaucoup de maux qui auroient mis sa bonté paternelle dans la nécessité de perdre, en nous perdant, ce qu'il ne veut pas perdre ; & que si les privations, les contradictions & les combats nous servent de moyen pour exercer la fidélité envers lui, ils servent aussi de remède à trois maux dangereux qui nous environnent, qui sont l'inclination de s'attacher aux créatures, de s'attacher à soi-même, & de suivre ses passions. De là nous pouvons déjà conclure : Que c'est un grand honneur qu'il fait aux âmes de les mettre dans la tribulation, puis qu'il veut prendre son bon plaisir dans leur fidélité, & que ceux qui sont exercés par la tribulation, doivent tout attendre de sa Majesté avec confiance. Elle est trop juste pour ne point les secourir, puisque c'est elle qui a disposé le théâtre, & qui a établi le combat, & elle est trop libérale pour ne point récompenser comme Dieu & comme Père ceux qu'elle a mis à l'ouvrage.

Si donc son dessein est de nous élever à la qualité de ses fidèles créatures, nous devons suivre la parole de son Apôtre, & remettre nos âmes entre les mains *de celui qui est le Créateur fidèle* [I de saint Pierre. ch. 4] qui veut les reformer à son image; jusqu'à ce qu'il la perfectionne dans l'éternité.

C'est par la tribulation qu'il exerce sur nous la qualité & les devoirs de Père, & qu'il nous traite comme ses Enfants, en prévenant par son moyen plusieurs de nos besoins, en pourvoyant à d'autres, & en appliquant des remèdes souverains à notre liberté pour la préserver de beaucoup de maux. Ces remèdes sont si nécessaires, que sans eux elle seroit en grand danger de se précipiter. C'est ce que nous allons considérer.

Nous avons grand besoin que Dieu nous traite comme des enfants, car combien se trouve-t-il de puérilité cachées dans nos pensées, dans nos désirs & dans nos affections, sur lesquelles nous avons à veiller pour empêcher qu'elles ne se produisent au dehors ? Combien se glisse-t-il même de puérilité dans les actions que les hommes font au dehors, que leur aveuglement les empêche d'apercevoir ? Nous rions de voir un enfant monté sur un cheval de bois qui tourne, qui court, & qui s'agit comme s'il étoit monté sur un cheval d'Espagne, mais nous rougirions si nous voyions un homme faire la même chose. Hélas ! chère âme, si nous regardions d'un œil droit la plupart des actions des hommes & leurs amusement, & si nous les pesions à la balance de la raison éclairée, & de la vérité, nous les trouverions plus ridicules & plus dignes de compassion, nous les jugerions plus indignes de la noblesse des enfants de Dieu, que cette action d'Enfant, & nous les condamnerions de crime. Il ne faut qu'ouvrir les yeux sur l'expérience pour reconnoître cette vérité. Combien nous est-il donc important que notre Père céleste veille sur nous, de peur que nous ne fassions les enfants badins, ou les mauvais enfants.

L'expérience nous fait connoître comment il faut traiter les enfants. On leur ôte beaucoup de choses de peur qu'ils n'en abusent, ou qu'ils ne se blessent : on leur en garde d'autres de peur qu'ils ne les perdent, ou qu'ils ne les dépensent mal à propos ; on leur en cache d'autres de peur que leurs désirs ne s'enflamment, & qu'ils ne passent à des excès, & enfin on a les verges & la menace dont on se sert pour les ramener à la raison, sans considérer leurs larmes. On n'omet rien de tout cela sur eux pendant qu'ils sont enfants. Si donc il est vrai que nous serons toute notre vie enfants à l'égard de Dieu, n'est-il pas juste que sa Paternité exerce sur nous, toute notre vie, ce que nous pratiquons sur les enfants pour les empêcher de faire quelque chose de mal à propos, ou pour les châtier quand ils l'ont fait.

L'infirmité de l'inclination de l'homme vers les créatures, & la pente qu'il a de se répandre sur elles, est assez connue. Elles sont faites pour annoncer la beauté & la bonté de leur Créateur, & au lieu de les traiter avec le respect que mérite celui qui les a faites, & d'écouter ce qu'elles veulent lui dire, il en occupe entièrement ses sens, & en laisse toucher ses affections jusqu'à en donner des marques de fureur. Il s'oublie de Dieu & de soi-même, pour s'en rendre le maître absolu. Il veut faire l'impossible en voulant s'établir une félicité, & se les rendre inséparables, comme si son attache étoit capable de prescrire des lois à celui qui les a faites, & d'empêcher qu'il ne les retire par des dispositions de sa volonté, ou qu'il ne s'en sépare par la mort. Voilà où tend son inclination, comme le poids de l'horloge tend à terre, & où l'aveuglement de sa misérable enfance le conduiroit, s'il n'étoit retenu. Dieu n'agit-il donc pas envers lui comme un bon Père, en lui envoyant des changements & *des privations imprévues*, qui préviennent les dangereuses puérilités dans lesquelles il tomberoit, si cette chose ne lui étoit ôtée ; ou qui le séparent des créatures auxquelles il commence de s'attacher ; ou qui apportent un prompt remède pour le retirer des attaches qui le retiennent, & pour en détourner les suites dangereuses ?

Si notre Père céleste ne nous avoit environné de tant d'accidents, de changements, de pertes, de maladies, d'infidélités, de mort, &c ; ou s'il y avoit quelque chose sur la terre, sur quoi nous pussions nous reposer à notre aise, que serions nous devenus ? Dans quel oubli de Dieu & de nous-mêmes serions-nous tombés ? puisque nonobstant tous ces accidents qui nous pressent, il a besoin de tenir toujours la main sur nous, & de nous envoyer de nouvelles pertes afin de nous aider à soutenir l'infirmité de nos inclinations, & de retrancher les mauvaises suites de l'oubli de Dieu, & de l'attache aux créatures, dans lesquels nous tomberions.

Pour mieux comprendre cette conduite de Dieu sur les hommes, & connoître qu'elle est toute Paternelle, figurez-vous un Père qui en sortant du logis a donné à chacun de ses enfants une tâche d'ouvrage pour les bien occuper, mais étant revenu sur ses pas, il trouve les uns assemblés pour jouer aux cartes : il prend les cartes, & il les déchire, il jette l'argent par les fenêtres & il leur fait une dure réprimande du temps qu'ils perdent ainsi malheureusement au lieu de l'employer au bien qu'il leur avoit prescrit. Il passe dans une autre salle, & il en trouve d'autres qui se déguisent : il leur arrache les marques de dessus le visage, & il les met en pièces, & il en use de la même manière envers d'autres qu'il trouve dans le penchant de suivre leurs inclinations. N'avouerez-vous pas que ces actions du Père sont toutes paternelles ? Et qu'il en use en Père qui aime le bien de ses enfants ? Cette idée se peut appliquer encore avec plus de vérité à ce que notre Père céleste pratique sur nous, en se servant de la privation pour guérir le mal de la puérilité de nos

inclinations vers ses créatures.

Il y a dans l'homme une autre infirmité qui n'est pas moins dangereuse, qui demande un prompt remède, c'est l'inclination qu'il a de s'attacher à soi-même, & au prochain qui à sympathie avec lui. Ce mal ne tend à rien moins qu'à faire une cabale déréglée contre Dieu, qu'à s'attacher à sa propre volonté sans consulter ni Dieu, ni la raison ; qu'à dérober de l'estime & de l'applaudissement, qu'à s'élever un misérable trône de gloire & d'honneur, dont il ne voit pas que le pied porte à faux sur un précipice ; jusqu'à se faire enfin un Dieu d'un jour sur la terre, à qui tout obéisse. N'est-ce donc pas agir en Père, quand Dieu lui applique le remède de la *contradiction*, qui lui ouvre heureusement les yeux pour se connoître lui-même & son prochain, qui lui découvre ses erreurs, qui le détache de soi-même & du prochain, en lui faisant voir l'insuffisance & la misère de l'un & de l'autre, qui l'engage de se servir de prudence, & qui le presse de s'attacher à Dieu comme à son unique bien, & de mettre en lui toute son espérance ? Ces contradictions sont souvent sur les enfants de Dieu un effet aussi favorable qu'un vent contraire qui a ramené au port un navire qui avoit fait voile, & qui seroit péri avec d'autres qu'on a vu périr à une demie lieue du port, si ce vent qui lui a été heureusement contraire, ne l'avoir rejeté dans le port.

Mais il y a une autre plus grande infirmité, qui est le dérèglement qui se trouve dans l'homme même, qui soutient & qui nourrit les autres infirmités. Les valets y veulent être les Maîtres, & ne veulent reconnoître ni Dieu ni leur âme qui est leur maîtresse : ils forment des trahisons, & excitent des séditions pour mettre tout en désordre. Quel remède à cela, si ce n'est celui d'une *guerre juste & généreuse* déclarée dans nous-mêmes, qui fait rendre à Dieu la fidélité qui lui est due, en contenant ce peuple séditieux sous sa domination & sous son obéissance parmi les privations & les contradictions contre lesquelles il réclame, sans considérer s'il a droit de le faire ou de ne le pas faire ; d'une guerre qui fait rendre à l'homme même ce qui lui est dû en travaillant à mettre dans lui l'ordre & la paix, sans quoi il est le plus misérable de tous les animaux, & il devient insupportable à lui-même ?

Ce combat est donc *nécessaire*, car que seroit-ce d'un homme s'il gardoit dans lui ce qui doit s'y détruire, & si ses inclinations & ses désirs y regnoient ? Ce seroit un monstre cruel à lui-même, importun à tout le monde, & qui, contraindrait la justice de Dieu à l'exterminer. Il faut détruire par nécessité, il faut donc combattre.

Ce combat est *utile*, car il élève l'âme au dessus d'elle-même, & il lui met le sceptre de la vertu à la main, afin qu'elle use de ses droits sur son peuple, & qu'elle jouisse de la possession d'elle-même.

Ce combat est *glorieux*, car il soutient les intérêts de Dieu, il réduit tout à sa gloire, il le venge de ses ennemis, & il lui rend les devoirs de la fidélité. >

Enfin ce combat comprend tout, & se trouva mêlé avec les privations & les contradictions : car dans les privations, il faut combattre pour la résignation, dans les persécutions & les contradictions, il faut combattre pour le détachement & pour la patience, & même dans le combat, il faut combattre pour la confiance & pour la persévérance.

Cette dernière qualité de notre combat, d'être *glorieux*, est la principale raison pourquoi Dieu le laisse souvent aux Saints & aux grandes âmes jusqu'à la fin de leurs jours ; mais cela n'empêche pas que pour les autres raisons de la nécessité & de l'utilité, il ne tienne ses enfants toujours les armes à la main, afin qu'en cas de surprise ils soient toujours prêts à s'en servir.

Ces raisons étant mises en évidence, & vous montrant l'utilité du remède de la privation, de la contradiction, & du combat, qui est ce qui comprend tout ce qui s'appelle Tribulation, il nous sera facile de concevoir que la tribulation ou adversité est une marque bien évidente du soin que Dieu prend du salut de ceux qu'il conduit par cette voie, & du dessein qu'il a de les sauver. Il nous sera aisé d'entendre ce que les Oracles de l'Écriture sainte nous disent de la conduite de Dieu sur ses Enfants, & ce qui se confirme par tant de belles expériences.

Écoutez Salomon le premier : *Mon fils, ne rejetez, pas la correction du Seigneur, & ne vous abatez point lors qu'il vous châtie ; car le Seigneur châtie celui qu'il aime, & il trouve en, lui son plaisir, comme un père dans son fils* [aux. Prov. ch. 3]. Il n'y a pas ici d'exception, & par conséquent celui qui voudroit être excepté, ne voudroit pas avoir de part à l'amour du Seigneur. Comment a-t-il traité son propre Fils ? *Il a appliqué sur lui la correction de notre paix* [ainsi que dit Isaïe, Ch. 53]. Il ne lui a pas donné de prospérité pendant sa vie, & Il l'a mis dans l'exercice de la Tribulation jusqu'à la mort, mais ce Fils bien-aimé lui a rendu une admirable fidélité dans la privation, dans la contradiction, & dans le combat ; & même afin de nous donner un exemple achevé, il a voulu s'attirer des combats intérieurs qui l'ont mis dans l'agonie au Jardin, & dans la douleur du délaissement sur la Croix, afin que nous aprissions sur son exemple à les supporter & à vaincre. Il a bu jusqu'à la lie le calice de la Tribulation, qui étoit le remède de notre rédemption, afin de nous encourager à recevoir de la main de Dieu ce qu'elle nous présentera de ce calice, comme étant un remède nécessaire pour nous préserver, pour nous purger, & pour nous guérir des maladies de l'âme qui pourroient nous causer la mort.

Écoutez saint Paul, qui s'encourage lui-même avec les autres : *Courront*, dit-il, *dans la carrière du combat, qui nous est ouverte, en jetant les yeux sur Jésus, qui est l'auteur & le consommateur de notre Foi* [aux Hebreux ch. 12]. Il nous déclare le combat, & il nous instruit de la manière de bien combattre, *en jetant*, dit-il, *les yeux sur Jésus* ; nous n'avons qu'à le regarder, chère âme, car nous trouverons dans lui, l'instruction, le secours, & l'exemple.

Regardons la Mère de la belle dilection, qui boit au pied de la Croix tout ce qui pouvoit se trouver de plus subtil dans la calice de la Tribulation ; voyons saint Jean-Baptiste, dont la tête sert de récompense à une Danseuse, & qui devient le jouet d'une femme enragée ; jetons les yeux sur les Martyrs qui ont versé leur sang, & perdu la vie pour réparer généreusement l'honneur du genre humain : & écoutons saint Paul, quand il parle des Saints, dont la Foi a attiré de Dieu des effets surnaturels, & fait paroître à nos yeux des merveilles,.

Les uns, dit-il [aux Hebr. ch. 11] *ont été cruellement tourmentés, ne voulant pas se retirer de la mort, afin d'avoir une meilleure vie dans la Résurrection ; les autres ont souffert les moqueries & les fouets, les liens & les*

prison ; ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été éprouvés en toutes manières, ils sont morts par le fil de l'épée, ils ont été contraints d'être vagabonds, couverts de peaux de brebis & de peaux de chèvres, étant abandonnés, affligés, & persécutés, eux dont le monde n'étoit pas digne: C'est ainsi, chère âme, que les enfants de Dieu sont traités, & cependant saint Paul dit avec grande vérité que la terre n'étoit pas digne de les porter, & que le monde étoit indigne de leur compagnie. Tout cela prouve évidemment la vérité de la parole de Salomon, & fait voir que Dieu le sert de la Tribulation pour retirer ses enfants des dangers de l'oisiveté & de la prospérité, pour mettre leur salut en sûreté, & pour leur faire gagner avec avantage la vie éternelle par le travail de leur fidélité.

C'est pourquoi les Apôtres qui connoissoient bien ce mystère de la conduite de Dieu sur ses Enfants, & qui en savoient les raisons, & la nécessité, disoient hardiment : *Bienheureux est celui qui souffre la Tentation, car quand il aura été prouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment* [Epître de S. Jacques. ch. 1]. Nous pouvons tirer trois conséquences de ces paroles., qui doivent nous servir de règles.

1. Que Dieu ne donne la couronne de vie qu'à ceux qui l'aiment.
2. Qu'il veut connoître par expérience la vérité & le degré de l'amour qu'on lui porte.
3. Que le moyen dont Dieu veut se servir pour faire cette expérience, c'est la Tribulation.

Ecoutez encore l'Apôtre saint Jacques : *considérez, dit-il, les diverses afflictions qui vous arrivent, comme les plus grands sujets de joie que vous puissiez avoir* [en S. Jacq. Ch 1] ; et S. Paul, qui dit : *nous nous glorifions dans les tribulations, sachant bien que la tribulation fait naître la patience, la patience l'épreuve, & l'épreuve l'espérance. Or cette espérance ne trompe point, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le S. Esprit qui nous a été donné* [aux Rom. ch. 5]. Ces paroles nous apprennent que la plus grande joie des Enfants de Dieu prend son origine de la Tribulation, & qu'ils y trouvent le moyen de se glorifier d'une manière bien pure & bien innocente. Elles vous montrent que le degré par lequel ils s'élèvent à Dieu est posé sur la Tribulation qui en fait la première marche, d'où ils mettent le pied sur la patience qui en fait la seconde, de là ils montent à la générosité d'une fidélité éprouvée, & de la fidélité à la fermeté de l'espérance, qui les tient en sûreté parmi les flots de la vie, sans que rien puisse les séparer de l'amour de Dieu qui s'est répandu dans leurs cœurs. Remarquez que l'Apôtre établit la fermeté de ce degré sur cet *amour répandu*, & qu'il lui en attribue la composition & l'élévation. Cela nous signifie que l'amour est le fondement de tout ce degré, & que la Tribulation est établie sur celui que Dieu nous porte & qu'il nous donne, qu'elle est soutenue par cet amour, & qu'elle en est un effet & une invention pour nous rendre saints & fidèles. Qu'avons-nous à craindre si la chose est ainsi ? *si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?* [aux Rom. ch. 8].

Vous voyez que tout convient ensemble, la raison, l'autorité, & les exemples, pour établir notre proposition, que la marque la plus sensible des enfants de Dieu & des Prédestinés, c'est la Tribulation. Concluons là donc, en admirant la sagesse de Dieu qui tire de si grands avantages d'une chose qui paroît être un malheur selon le sens ; & qui exerce excellemment par la Tribulation ses qualités de Dieu, de Père, de Médecin, de Roi, de Directeur, de Protecteur, & de Sauveur : & disons que :

si nous ne pouvons pas douter que Dieu n'ait une véritable volonté de nous sauver, puis qu'il est notre Père, & qu'il a tout donné pour nous retirer de la perdition, & pour nous mettre en état de pouvoir nous sauver si nous voulons.

si les paroles, les exemples, & les raisons nous montrent que la Tribulation est la voie ordinaire par laquelle il nous mène aux fins qu'il a d'exercer sur nous sa paternité, & de nous sauver.

si sa Sagesse demeure ferme dans les conseils éternels sans les changer.

il faut tirer de-là cette conséquence infaillible : que la Tribulation est un caractère singulier de ses enfants & des Prédestinés, & que ceux qui ne marchent point par cette voie ne sont pas sous sa conduite.

C'est d'où nous formerons une autre proposition :

Seconde proposition : Que la prospérité des méchants qui ont perdu la grâce de Dieu, est un présage de leur damnation

J'ai étendu un peu ma plume sur la première proposition, car celle-là étant bien éclaircie, il n'est question que d'en tirer des conséquences pour voir la vérité de cette seconde, & pour en comprendre les raisons. Vous avez entendu David qui dit d'eux *ils ne sont pas dans les travaux des hommes, & il ne sont pas flagellés avec eux* [Ps.71]. S'ils ne sont flagellés avec les hommes, c'est qu'ils doivent être avec les Démon.

Dieu méprise leurs services, & il ne daigne pas leur donner d'occasion d'exercer leur fidélité. S'il leur retranche la Tribulation, c'est qu'ils en sont indignes.

Ils ont choisi les créatures pour leur partage, Dieu les laisse s'y attacher ; & leur malice est cause qu'il ne leur fournit pas le grand moyen de la Tribulation, qui les peut presser de regarder le Ciel, & de se servir de leurs esprits autrement que les bêtes. Leurs esprits sont rampants sur la terre, & ils sont laissés comme des bêtes, le ventre contre terre ; ils ressemblent à celles qu'on laisse engraisser ; mais ils ont fort à redouter qu'on ne les tue en cet état.

S'ils ne sentent pas de douleurs intérieures de leur état, c'est que Dieu accomplit sur eux sa menace terrible : *de les livrer aux désirs de leurs cœurs, & de les laisser suivre les égarements de leurs pensées* [Ps. 80]. Ce sont des âmes qui sont hors de son école, qu'il pourra surprendre dans leurs péchés, afin que son amour méprisé se venge d'elles.

Ce sont des malades travaillés de ces grandes maladies du genre humain, qui ont besoin d'un Dieu pour Médecin, & de médicaments surnaturels ; mais on les laisse manger tout ce qu'ils veulent comme des malades désespérés, qui ne veulent ni Médecin, ni médecine, & qui ne sont pas dignes que le Médecin les regarde.

Les appétits qu'ils suivent, & tout ce qu'ils mangent, sympathise avec la cause de leur mal : c'est ce qui le fait devenir contagieux, & qui engage les enfants de Dieu à les fuir, de peur de gagner ce mal qui se répand, & qui se

communiqué par le mauvais air de leurs paroles & de leurs actions. Ils ont une peste dans leur volonté, qui engage Dieu même à les laisser ; & à souffrir souvent qu'ils meurent sans secours, comme nous voyons qu'on est contraint de faire dans la peste corporelle.

Si vous voyez que la prospérité marche par tout devant eux, comme pour leur préparer les logis, c'est ce qui doit être le plus terrible : car cela se fait par un secret conseil de la Providence, qui ne veut pas que les hommes aient rien à lui reprocher. Elle veut leur montrer que toutes leurs ingratitude ne sont pas capables de faire de l'altération dans sa bonté naturelle : & c'est pour cela que pendant qu'ils abusent de ses créatures, elle leur donne encore de la prospérité. Elle leur veut montrer que sa bonté est plus capable de se répandre, qu'ils ne sont capables de l'irriter par leur malice ; & que s'ils ne veulent pas cesser d'être méchants, elle n'est pas obligée pour cela de cesser d'être bonne.

L'abondance qu'elle leur donne ne servira qu'à les convaincre avec plus de confusion devant tout l'Univers, de la vérité de sa bonté, & qu'à faire paroître davantage l'énormité de leur ingratitude, afin que Dieu *soit justifié dans ses paroles* [Ps. 50]. ainsi que parle David, que toutes les créatures soient convaincues de la justice de leur condamnation, & qu'elles soient animées à prendre les armes pour venger dans ces insensés le mépris de la bonté de leur Créateur ; puis qu'au lieu de revenir de leur malice, y devant être attirés par la multiplication de ses dons qui les invitoient à le reconnoître, ils s'y sont encore enfoncer davantage.

C'est une chose terrible, quand la bonté de Dieu prend comme une espèce d'émulation pour se mettre au dessus de la malice des hommes ; car il est à craindre qu'elle ne punisse après sans miséricorde, & c'est ce qu'elle fera sur ces misérables heureux, s'ils meurent en cet état. Dieu veut pratiquer lui-même ce que son Fils a enseigné, en disant : *Faites du bien à ceux qui vous haïssent, afin que vous soyez les Enfants de votre Père céleste ; ne rendez à personne le mal pour le mal* [S. Luc. ch. 6]. Il rend de la prospérité à ces méchants pour tout le mal qu'ils font : mais en les mettant hors d'état de se pouvoir plaindre, il les livrera plus pleinement à sa justice. Il recommande encore ailleurs *de faire du bien aux ennemis*, & il dit, *que c'est le moyen d'amasser sur leurs têtes des charbons ardents* [aux Rom. ch. 12]. C'est ce qu'il fait lui-même à l'égard de ces misérables, en répandant sur eux des biens temporels ; mais en leur donnant ces biens conformes à leurs désirs, ils s'attirent sur eux les charbons de sa justice, par l'usage insolent qu'ils font de ses biens. Si la bonté de Dieu suit son inclination en leur faisant du bien, c'est dans une matière où sa justice trouve de quoi les punir selon les règles de sa police secrète & adorable. Ils deviennent *abominables comme les choses qu'ils ont aimées, & ils sont punis par les mêmes choses par lesquelles ils ont péché* [dans Osée. ch. 9 ; dans la Sagesse. ch. 11].

Dieu ne peut pas leur être redevable de rien, il est trop libéral & trop irrité contre eux pour souffrir qu'ils aient cet honneur : c'est pourquoi il récompense le peu de bien qu'ils peuvent avoir fait par la prospérité temporelle, afin qu'ils n'aient rien à lui reprocher, ayant été payé de tout, & au delà. Mais aussi quand une mort funeste les aura jetés entre les mains de la justice, il vengera sans pitié sa bonté méprisée, & sans rien pardonner. Enfin ils doivent craindre que Dieu ne pratique sur eux par la prospérité, ce qui s'observe quelquefois envers ceux qui doivent être pendus, auxquels on donne à manger ce qu'ils souhaitent avant que de monter à l'échelle. Ces impies provoquent sa justice, & ils ne parlent que de se *couronner de roses avant qu'elles se flétrissent* [dans la Sagesse ch. 2]. Ils sont endormis dans l'oubli de Dieu & de leur salut, mais leur vie réprouvée les conduit au supplice éternel sans qu'ils y pensent.

C'est une compassion exercée sur les misérables qui doivent ressentir les supplices éternels, que de leur laisser goûter un peu de volupté passagère dans le temps ; de même que c'est une sage prudence de faire ressentir dans le temps quelques souffrances aux enfants de Dieu qui doivent goûter les délices éternels.

Dans cette conduite de Dieu sur les méchants, nous trouvons quatre choses qu'il exerce magnifiquement sur eux par la prospérité :

Une bonté qui triomphe de l'ingratitude.

Une sagesse qui les met hors d'état de toute excuse & de tout reproche.

Un mépris de leur reconnaissance.

Et une juste punition de sa bonté offensée.

Ô chère âme ! si la prospérité de ceux qui ne sont pas bien attentifs à Dieu & à eux-mêmes est capable de les perdre ; les méchants qui sont dans la prospérité, doivent être comptés comme perdus à moins que Dieu ne les en retire. Moïse avoit donc bien raison de *nier qu'il fut le fils de la fille de Pharaon & de choisir d'être affligé avec le Peuple de Dieu* ainsi que nous dit S. Paul [en son Epître aux Hébreux. ch. 11] *plutôt que de goûter la réjouissance du péché temporel*. Qu'entend saint Paul par ce *péché temporel*. Rien autre chose que la prospérité de la grandeur du monde, dont le péché est très-rarement séparé, qui passe comme le temps, & qui est sujette aux mêmes changements & aux mêmes tempêtes :

Voilà assez de paroles de l'entendement, ce me semble sur ce sujet, pour adoucir votre peine, & consoler votre esprit : il ne nous reste plus qu'à chanter le *Confitebor* de nôtre ancien Jésus, pour conclure toutes ces réponses [dans l'Eccl. ch. 51].

Oratio Jesu filii Sirach.

Confitebor tibi, Domine rex, et collaudabo te Deum salvatorem meum.

Confitebor nomini tuo, quoniam adjutor et protector factus es mihi, et liberasti corpus meum a perditione : a laqueo linguæ iniquæ, et a labiis operantium mendacium : et in conspectu astantium factus es mihi adjutor.

Et liberasti me, secundum multitudinem misericordiæ nominis tui, a rugientibus præparatis ad escam : de manibus quærentium animam meam, et de portis tribulationum quæ circumdederunt me ; a pressura flammæ quæ circumdedit me, et in medio ignis non sum æstuatus ; de altitudine ventris inferi, et a lingua coinquinata, et a verbo mendacii, a rege iniquo, et a lingua injusta.

Laudabit usque ad mortem anima mea Dominum, et vita mea appropinquans erat in inferno deorsum.

Circumdederunt me undique, et non erat qui adjuvaret : respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat.

Memoratus sum misericordiæ tuæ Domine, et operationis tuæ, quæ a sæculo sunt : quoniam eruis sustinentes te, Domine, et liberas eos de manibus gentium.

Exaltasti super terram habitationem meam, et pro morte defluente deprecatus sum.

Invocavi Dominum patrem Domini mei, ut non derelinquat me in die tribulationis meæ, et in tempore superborum, sine adjutorio.

Laudabo nomen tuum assidue, et collaudabo illud in confessione : et exaudita est oratio mea, et liberasti me de perditione, et eripuisti me de tempore iniquo.

Propterea confitebor, et laudem dicam tibi, et benedicam nomini Domini.

Oraison de Jésus fils de Sirach

Je vous rendrai toute ma vie mes reconnoissances, Ô mon Seigneur & mon Roi. Et j'inviterai toutes les créatures à vous louer avec moi mon Dieu, qui êtes le Sauveur de mon âme.

Je glorifierai incessamment vôtre saint Nom, parce que c'est vous qui vous êtes fait vous même mon secours & ma protection, & qui avez délivré mon corps de la perdition, en me donnant la résolution & la force de ne le pas prêter au vice pour s'en servir d'instrument ; c'est vous qui m'avez préservé de la subtilité des pièges de la mauvaise langue, qui a autant de facilité à produire l'iniquité, qu'elle en a de se remuer ; qui m'avez détourné d'écouter les trompeurs discours de ceux, qui en quittant l'observance de vos lois, dans laquelle toute la Vérité du bien est contenue, vivent en péchant dans l'exécution d'un continuel mensonge ; & qui enfin avez fait paroître à tous ceux qui me considéroient, combien vôtre secours m'étoit fidèle & favorable.

C'est vous, mon Dieu, qui selon l'abondance de la miséricorde convenable au nom du Père que vous prenez, m'avez délivré de ces bêtes rugissantes qui sont toujours préparées pour dévorer les âmes, afin de s'en servir comme d'une viande pour nourrir leur rage & leur désespoir ; & qui m'avez préservé de tomber entre les mains de ces esprits revoltés qui cherchoient de toutes parts les moyens de surprendre la mienne, afin de s'en repaître ; & enfin c'est vous qui m'avez fait sortir avec avantage de toutes les afflictions & de toutes les tentations qui m'avoient environné.

C'est vous qui m'avez délivré des violences dont les ardeurs de mon corps m'ont assiégées, & qui m'avez si bien gardé d'aller bruler dans les flammes, qu'étant tout au milieu du feu que la concupiscence y allumoit, mon âme n'en a pas été échauffée.

Vous m'avez préservé de tomber au profonde de l'enfer, et de profaner ma langue par des entretiens déréglés & par des paroles de mensonge. Vous m'avez délivré de l'injuste domination de l'amour propre, qui s'accordant avec ma concupiscence vouloit se faire le Roi de mon cœur : & vous m'avez préservé de faire servir ma langue à l'injustice. Ma vie environnée de dangers & d'ennemis étoit au hasard de se perdre éternellement, si le secours de votre protection en m'avoit assisté ; c'est pourquoi mon Seigneur, mon âme vous bénira jusqu'à la mort.

Mes ennemis m'ont environnés de toute part, sans qu'il se trouvât personne qui me put secourir, & même la nature pressé de la Tribulation, ne considérant que le sensible, avoit glissé dans mon esprit un petit oubli de vôtre présence, & elle se tournoit du côté des hommes pour en tirer un secours qu'ils ne pouvoient pas me donner.

Mais ce premier mouvement étant passé, je me suis souvenu de vôtre miséricorde, mon Seigneur, & de quelle manière elle a traité de tout temps ses sujets. J'ai mis ma confiance en elle, par ce qu'elle se porte à délivrer tous ceux qui s'abandonnent à vôtre Providence, & qui attendent tout le secours de vous, jusqu'à les retirer de la puissance des Nations étrangères comme nos Pères l'ont tant de fois éprouvé.

Ma confiance ne m'a pas trompé, parce que vous ne vous êtes pas contenté de me retirer de mes afflictions, mais de plus vous m'avez mis sur la terre dans un rang élevé, où je ne me suis pas oublié de vous prier pour la conduite de ma vie, & pour l'heureux succès de ma mort.

Je vous ai invoqué, mon Seigneur, Père de mon Sauveur, & je vous ai prié comme le Père des miséricordes, qui avez eut tant de pitié de nos misères, de ne me point abandonner au jour de la Tribulation, & de ne me laisser pas dépourvu de votre assistance, tant que les superbes auroient leur temps & le pouvoir de m'exercer. Ma Prière a été exaucée, j'en louerais incessamment votre saint Nom, & je solliciterais tout le monde, en reconnoissant vos bontés, de vous louer avec moi.

Vous m'avez délivré de ma perte en me retirant des chutes dont j'avois tant d'occasion, dans un temps où l'iniquité regnoit, c'est pourquoi je joindrais toujours vos louages à ma confession, & l'une & l'autre aux bénédictions que je dois au Nom de mon Seigneur.

C'est ici où finit cette Oraison & moi j'y finis aussi ce discours, avec mille souhaits que vous & moi la puissions chanter, avec un âme aussi pure & aussi élevée que l'étoit celle de nôtre ancien Jésus.

Vous ajouterez à mes souhaits vos prières pour mon salut, comme étant, &c

Sur l'idée qu'on se doit former de la vie religieuse

Chacun est persuadé qu'avant d'embrasser un état il faut le bien connoître, & qu'on n'en peut pas bien prendre l'esprit & les usages qu'après s'être formé ne idée de ce que doivent prétendre & pratiquer ceux qui en font profession selon que cet état le demande d'eux. c'est pourquoi l'état Religieux étant de plus grande conséquence que tous les autres, parce qu'il a Dieu seul pour objet, & qu'on y engage la liberté à l'honorer par un genre de vie tout différent de celui du fidèle, & tout dévoué aux pratiques de la perfection Chrétienne, il est de grande importance de le bien connoître & de s'en former une idée conforme à ce qu'il est, afin d'y conformer aussi ses résolutions. & ses pratiques. C'est ce qui me porte à vous donner un modèle de cette idée afin de vous aider à vous la former telle qu'elle est, & à ne vous en point faire une qui soit défectueuse ou faillie.

Je la commence par vous faire connoître ce que Dieu vous est & ce que vous lui devez être, les sentiments qu'il a de vous, & ceux que vous devez avoir de lui, & par l'estime que vous devez faire des desseins qu'il a sur vous, afin qu'étant bien établi sur ces deux grands principes, vous vous appliquiez, comme vous le devez, aux exercices de la Religion ; après vous avoir mis devant les yeux. ce qu'elle est, & vous avoir fourni des moyens pour les bien pratiquer.

Jésus-Christ dit : *Qu'il est la vigne, & que nous sommes ses rejetons, & que son Père en est le Vigneron.*

Cela étant d'une vérité infaillible, nous devons, nous considérer comme des productions de cette vigne, unis à elle ; qui ne vivons que de sa racine & de ses influences continuelles, & de laquelle dépend entièrement nôtre vie spirituelle. Il nous faut tout attendre d'elle, & rien de nous-mêmes : nous devons nous reposer sur la vigueur de sa racine qui ne nous manquera pas de se part, & qui ne discontinuera pas d'un moment d'influer dans nous de quoi nous faire croître, tant qu'une malicieuse liberté ne se séparera pas elle-même du principe de sa vie, comme un rejeton qui s'arracheroit de la vigne, pour s'en retirer.

Si c'est Dieu lui-même qui prend le soin de nous cultiver, nous devons nous abandonner entièrement à sa main, afin qu'elle nous traite selon son bon plaisir. Nous ne pouvons pas douter que la Vigne ne lui appartienne, qu'il n'ait la volonté de la rendre belle & fructueuse, & que sa main n'ait autant d'expérience que de sagesse pour la cultiver, & par conséquent nous devons recevoir tout ce qui nous arrivera par l'ordre de sa Providence, comme une très-prudente opération de cette main adorable, qui coupe ou qui émonde, ou qui laboure la vigne de nôtre âme, d'où il prend plaisir de retrancher tout ce qui peut empêcher la production, la conservation, & l'accroissement des fruits de notre salut. Ce sont les fruits qu'il nous veut faire porter, & qu'il nous donne, ne réservant pour lui que le soin & la complaisance de nous cultiver, avec la gloire de nous sauver. De quelque manière donc que Dieu opère en nous, tout est très-sage & très-parfait.

Nous devons nous imprimer cette pensée bien avant dans l'âme, puisque c'est Jésus-Christ même qui nous l'inspire ; & nous considérer dans tous les états & les rencontres de nôtre vie, comme des rejetons de la vigne céleste dont il est la souche, & Dieu son Père le Vigneron ; & recourir à lui avec ces paroles & ces sentiments de David : *Regardez, du Ciel & voyez, visitez cette Vigne & la perfectionnez, puis qu'elle a l'honneur d'être plantée de vôtre main* [Ps 79]. Mais si nous voulons qu'il la visite avec plaisir, & qu'il la cultive à son gré, il faut qu'elle soit abandonnée à son bon plaisir, comme le rejeton de la vigne l'est à la main du Vigneron. Que seroit-ce si le rejeton lui résistait ? Il faudroit le retrancher pour être jeté au feu, ou l'abandonner. Les âmes Religieuses se doivent imprimer doublement cette pensée, puis qu'elles sont comme des ceps que Dieu a choisi du milieu des vignes publiques, pour être transplantés dans un jardin fermé, où il veut prendre plaisir à les cultiver, & les mettre hors de beaucoup de dangers, de ruine & de pillage. Ô Seigneur ! Jetez donc les yeux sur cette vigne choisie, doublement favorisée de votre main, qui est sous vôtre conduite & sous vos soins, &c.

C'est ainsi qu'une Religieuse doit s'adresser à son céleste Jardinier, lui demander son soleil, sa pluie, sa culture, son secours, & tous ses besoins, avec une bonne résolution de ne lui résister en quoi que ce soit.

Voilà un premier avis général que je vous donne. Venons à présent au détail des principes & des idées sur lesquels vous devez former la conduite de vos bons désirs. Commençons par

II. les sentiments que nous devons avoir des desseins de Dieu

Il faut être persuadé d'une grande vérité, que Dieu a des desseins éternels sur les hommes, non seulement en général, mais aussi en particulier, & que tout ce qu'il exécute dans le temps, n'est qu'un effet des desseins que sa sagesse a formée de toute éternité, d'une manière conforme à son amour, à sa bonté, & à sa paternité.

Rien ne se peut trouver dans ses desseins qui ne soit conforme à ses qualités, car sa nature étant très-simple, non seulement elles s'y trouvent conjointes, mais la sagesse, l'amour, la bonté & la paternité ne sont en lui qu'une même chose ; & quand l'Écriture nous dit, qu'il est *terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes* [Ps. 65] cela doit s'entendre du secret de ses conseils sur ceux qui sont rebelles à ses desseins, qui l'obligent à suivre les décrets de sa justice, & à faire paroître qu'il est aussi terrible en punissant, qu'il est miséricordieux en supportant, en attendant & en pardonnant.

Si c'est sa sagesse qui a elle-même formé un dessein sur nous, on ne peut douter qu'elle n'ait une fin parfaite & très-accomplie, sans qu'il puisse s'y rencontrer aucun défaut, & qu'elle ne dispose avec autant de suavité que de force les moyens nécessaires pour y parvenir, & puisque son amour, sa bonté & sa patience ont concouru avec sa Sagesse pour le

former, l'âme doit se reconnoître étroitement obligée d'adorer ce dessein de Dieu sur elle, de désirer de le connoître, & de s'appliquer à l'accomplir, quand, elle croira l'avoir connu.

Dieu a un dessein général sur tous les hommes, conforme à la charité qu'il a pour eux de toute éternité, qui est de les sauver, mais il a un autre dessein particulier sur les moyens extérieurs qu'il veut fournir à chacun d'eux pour parvenir à ce souverain bien, qui sont différents, selon la variété des états de la vie qu'il a ordonné *par le conseil de sa volonté*. Mais pourquoi cet état sera-t-il plus avantageux qu'un autre ? Nous pouvons dire que cela peut venir de certaines convenances qui s'y trouvent plus grandes, avec la liberté de celui qu'il y destine, mais il y a plusieurs autres raisons qui sont renfermées dans l'abîme de sa Sagesse, qu'il ne nous appartient pas de vouloir pénétrer.

Dans ses desseins il veut premièrement sa gloire ; mais elle est tellement unie avec notre salut, qu'il ne la veut prendre qu'en procurant nôtre bien. Il nous montre qu'il est un bon Père, qui veut tirer sa gloire de l'avancement de ses enfants, de leur vertu, de leur préservation, de leur délivrance & de l'usage de ses secours ; car tout cel se trouve mêlé avec sa gloire, dans l'exécution de ses desseins.

De ces principes qui sont indubitables, il faut que vous tiriez ces conclusions, & que vous vous établissiez fermement sur ces vérités :

1. Que les desseins que Dieu a sur nous étant éternels & contenant tout nôtre bonheur, il ne faut pas se contenter de connoître le général qu'il a de nous sauver, si nous voulons les honorer comme nous devons ; mais apporter toute la diligence possible pour connoître son dessein particulier à l'égard de l'état & des moyens extérieurs dont nous devons nous servir pour correspondre à son amour, à sa bonté, à sa sagesse & à sa paternité ; & pour avancer vers la fin qu'il s'est proposée à nôtre égard.

2. Que plusieurs âmes se trouvent environnées de misères, d'infortunes, & de dangers, pour n'avoir pas voulu considérer ni consulter le dessein de Dieu sur l'état qu'elles ont voulu choisir. Hélas ! combien y-en a-t-il de damnées, pour n'avoir pas suivi l'inspiration de Dieu dans le choix d'un état où il leur avoit préparé des moyens, non-seulement utiles à leur salut, mais même qui y étoient absolument nécessaires, eu égard aux dispositions secrètes de leur liberté ; au lieu que dans celui qu'elles ont choisi, sa Sagesse prevoit de certaines occasions, dans lesquelles leur liberté se rencontrant, elles la précipiteroient dans le mal.

Remarquez bien ceci ; car il est d'une grande vérité ; mais la connoissance en particulier n'en appartient qu'à Dieu seul. Il est libre de s'engager dans l'état Religieux, ou à quelque autre condition, comme il l'étoit à David de le promener dans la galerie d'où il vit Bethsabée, ou d'être dans sa salle ; mais néanmoins si au lieu d'être dans cette galerie il avoit été ailleurs, le malheur de sa chute ne lui seroit peut-être pas arrivé. Tout de même, tel est dans la Religion, qui seroit tombé infailliblement par sa liberté s'il s'étoit trouvé ailleurs où une occasion se feroit présentée qui l'auroit fait tomber ; & ainsi il est vrai de dire que Dieu sait que la Religion est absolument nécessaire au salut de plusieurs personnes. Ô Dieu ! que le nombre est grand de ces âmes qui se sont ainsi perdues.

3. Si sa Sagesse est si exacte qu'elle tient compte de tous les cheveux de nos têtes, elle ne l'est pas moins dans ses desseins, & ainsi il faut être persuadé qu'ils ne s'étendent pas seulement sur l'état en général, mais aussi sur tous les moments & sur toutes les rencontres de cet état. Si nous voulons donc honorer les desseins éternels de Dieu sur nous, & les traiter avec le respect qu'ils méritent, il faut y rapporter tout ce qui nous arrive par l'ordre de sa Providence, comme y étant compris, comme en faisant partie, & comme un sujet qui se présente de leur rendre nos adorations.

Nous devons être bien pénétrés de ces vérités, car elles sont certaines ; mais si nous nous formons bien à la connoissance, & à la pratique de la troisième, en jetant d'abord l'œil sur les desseins éternels de Dieu, pour leur rendre nos hommages dans les rencontres qui se présenteront, soit doux, soit amers, nous avancerons beaucoup en peu de tenu.

III. Mais comment connoître son dessein particulier sur nous touchant le choix de l'état ?

C'est un ordre de se conduire de nous faire marcher dans l'obscurité pendant que nous sommes en cette vie de pèlerinage, & si nous ayant donné l'instinct de le connoître & de l'aimer, il ne paroît à nos âmes que sous le voile de la foi & sous les attrait de sa charité, il ne faut pas s'étonner, si ses desseins l'égard du choix d'un état ne sont pas si évidents. Tout cela ne tend qu'à animer nos désirs & nos poursuites pour rechercher avec plus de fidélité ; & qu'à nous faire mieux pratiquer le conseil qu'il donne lui-même : *Demandez, & vous recevrez, cherchez & vous trouverez, frappez & on vous ouvrira* [S. Matth. ch. 7].

L'attrait que Dieu donne à une âme pour la Religion & pour quitter le monde de cœur aussi bien que de corps, doit être considéré comme la marque d'un grand dessein qu'il a sur elle : Et puis qu'il ne tend à rien moins que de se l'approprier sous un nouveau titre, il doit être estimé sublime, précieux & doublement paternel. C'est signe qu'il veut exercer sur elle ses qualités de Maître qui instruit, de Père qui corrige, & de Médecin qui veut guérir beaucoup d'infirmités dans ses actions & dans ses habitudes précédentes, & qui la veut préserver de beaucoup de maladies dangereuses : car le Monastère est un lieu fort propre pour cela. C'est un dessein qui marque une application de grâce singulière que Dieu veut faire sur cette âme pour l'aider à conserver la dignité qu'elle a d'être son enfant, & pour parvenir à la liberté de ses bons enfants, qui s'augmente à mesure qu'ils s'élèvent au dessus d'eux-mêmes, & de toutes les créatures, parce qu'ils deviennent indépendants de tout, hormis de Dieu, qui est le centre de la liberté. Il faut donc regarder cet attrait avec autant de respect & de reconnaissance que le dessein d'où il procède est honorable, charitable & avantageux ; mais parce que l'entreprise de l'état Religieux est considérable, & de grande importance, *qu'il ne faut pas croire à tout esprit*, ainsi que dit l'Apôtre Saint Jean [dans sa I Epître. ch. 3] *mais éprouver s'ils sont le Dieu*, & qu'il est nécessaire que la résolution corresponde à l'excellence du dessein, pour en faire louablement l'exécution, il est à propos

de vous faire voir de plus près les qualités de l'état Religieux, afin que vous connoissiez mieux le détail du dessein de Dieu sur ceux qui le veulent embrasser ou qui y sont engagés, étant instruit de ce qu'il attend des âmes qu'il y appelle, & des avantages qui sont annexes à cet état.

III. Qu'est ce donc que la Religion ?

A. C'est un rempart contre les dangers du monde

Nôtre vie est toute environnée de guerres & d'ennemis. Et le saint personnage Job ne pouvoit pas mieux dire que de l'appeler *une Milice sur la terre* [Job. ch. 7]. David nous fait assez connoître le besoin que nous avons de la conduite d'un bon Capitaine pour y bien combattre, & d'une bonne Forteresse pour y être en sureté, quand il dit à Dieu : *Vous m'avez conduit, parce que vous êtes devenu mon espérance, & vous m'êtes une forte Tour au devant de mes ennemis* [Ps 60]. C'est ce que Dieu accomplit libéralement sur les âmes qu'il appelle à l'état Religieux ; car non seulement sa grâce les conduit intérieurement, mais il leur fournit aussi au dehors une Forteresse qui les défend contre le monde, où tout est plein de pièges & de dangers, & qu'il fait comme un mur de séparation d'avec ses commerces & son esprit. Ce fort est leur Cloître.

Le Monde est le négociateur de la Chair & du Diable, & c'est lui qui fournit à l'un & à l'autre les provisions & les intrigues ; mais la Religion fait un boulevard contre lui, qui arrête l'exécution de leurs desseins, si l'âme qui y est retranchée s'en veut servir fidèlement. c'est la Tour du Cantique des Cantiques : *Qui est bâtie avec des boulevards, d'où pendent mille boucliers, & où il se rencontre de toutes sortes d'armes propres pour les guerriers* [Au Cant. ch. 4]. Car ses Pratiques & ses Règles sont les armes & les boucliers les plus propres pour combattre l'esprit du monde, pour le chasser & pour le détruire ; mais il faut s'en servir fidèlement, car pour peu d'esprit du monde qu'on laisse entrer dans un Cloître & qu'on y conserve, il formera une trahison.

L'expérience apprend aux âmes fidèles qu'il n'y a rien de plus vrai que la Religion est une bonne Forteresse, où la main de Dieu les a placées pour être gardées contre le monde, contre les passions qu'il excite à se révolter, contre l'aveuglement dû propre esprit, contre les mauvais exemples & mille occasions de se perdre, contre les secousses des infortunes qui renversent les conditions, & enfin contre les liens, les douleurs & les dangers des engagements. Et ainsi on ne peut pas douter qu'elle ne fournisse de grands avantages pour se tenir debout, & pour n'être pas livré aux outrages & aux pillages des ennemis.

B. C'est l'école de l'abnégation

Tout y prêche le renoncement à soi-même, la destruction des passions & la ruine de leurs habitudes. Le renoncement à nous-mêmes est la première leçon de nôtre grand Maître : *Celui qui veut venir après moi, dit-il, qu'il renonce à soi-même* [S. Match. ch. 16] & il ne faut pas s'en étonner car elle est le premier pas du progrès dans la véritable liberté, qui s'augmente à mesure que l'on avance dans cette science ; mais la séparation du monde & de ses soins superflus est une excellente disposition pour la bien apprendre ; l'éloignement de ce qui amuse si dangereusement l'esprit, & qui nourrit ses vieilles habitudes, en retranche beaucoup d'obstacles ; mais les pratiques Religieuses bien observées sont des moyens fort efficaces pour presser les écoliers & pour les faire avancer dans cette science, jusques à parvenir à cette liberté sublime des enfants de Dieu, qui faisoit dire à Saint Paul : Jésus-Christ est *ma vie, ce m'est un avantage de mourir* [aux Philipp. ch. 1]

De la qualité de l'Ecole, on connoît assez quels doivent être les Écoliers, & ils feroient affront au Maître qui les a assemblés, s'ils n'étudioient pas les leçons nécessaires pour bien apprendre la science qu'il y veut enseigner. Or si la science du renoncement est celle que Jésus-Christ nous veut apprendre & pour laquelle il nous a rangés dans l'Ecole du Monastère, il faut que nous l'ayons pour but, de même que ceux qui vont aux Ecoles de Philosophie ou de Théologie, ont ces sciences pour leur fin. Autrement nous nous tromperions & nous serions aussi ridicules que ceux qui iroient aux Ecoles de Philosophie sans avoir d'autre dessein que d'étudier ce qui s'apprend dans une sixième.

Il n'y a point de milieu entre l'esprit de là Religion & celui du monde, & il faut que le renoncement en fasse la séparation irréconciliable ; car à moins de cela, l'âme ne peut être à Dieu selon son dessein. Ce seroit un abus de penser même y nourrir volontairement quelqu'une de ses passions ; car celui qui délibérerait de le faire, demeureroit suspendu entre le Ciel & la Terre, comme Asalom, dont les cheveux s'attachèrent à un chêne, où il fut premièrement fort mal à son aise, & ensuite il y fut tué. Faites l'application de cet exemple aux passions qu'un Religieux veut nourrir : car il convient fort bien. S'il lui semble que ce soit assez de n'en vouloir pas souffrir de mauvaises, qu'il se souvienne que les cheveux d'Absalom n'étoient pas mauvais, & néanmoins qu'ils servirent pour lui faire perdre la vie ; de là il connoitra qu'il faut veiller sur toutes les passions, pour les empêcher de croître ; car elles ressemblent aux cheveux qu'on rase souvent & qui ne laissent pas de recroître.

Celui qui se brûle au bout du doigt, quoique le reste de son corps ne brûle pas, crie aussi bien que celui qui brûle en tous ses membres. Il en est de même d'une âme, dont la volonté ne s'accorde pas avec celle de Dieu en quelque partie, car elle ne peut avoir de véritable repos.

Il faut donc faire état de s'exercer dans cette Ecole, comme pour regagner Dieu & sa liberté, car elle n'est établie que pour cela, & toutes ses pratiques ne tendent qu'à nous faire parvenir à la belle telle science du renoncement,

qui est la première leçon de notre céleste Maître. Si nous voulons que Jésus-Christ soit notre vie, il faut détruire la vie de notre propre volonté, & retrancher par le renoncement tout ce qui ne s'accorde pas avec ses exemples & avec sa vie. Si nous voulons acquérir la liberté d'esprit, il faut nous servir du renoncement, car il est un puissant moyen pour nous faire regagner avec usure l'ombre de liberté que l'on quitte, en se séparant du monde. La liberté que l'on quitte n'est que celle du sens, mais ce qu'on quitte de cette trompeuse liberté, on le rend à la véritable, qui est celle de l'âme.

C. C'est une Académie de Charité

Car elle fournit les occasions, & montre la manière d'en bien pratiquer les exercices devant les yeux de Maître céleste, avec des rapports d'imitation avec la sienne ; mais il dispose lui-même la diversité des rencontres, selon l'ordre des leçons qu'il lui plaît de donner à ses Écoliers. Il faut donc se résoudre de s'appliquer à les exécuter ? d'une manière qui puisse lui donner de la complaisance, mais on n'est pas Maître tout d'un coup.

Les Maîtres d'Académie excusent facilement les fautes de leurs Écoliers, & comptent pour rien de les voir légèrement désarçonner, ou manquer à picquer leurs chevaux dans le temps, pourvu qu'ils les voient désireux de bien apprendre, appliqués à bien pratiquer leurs leçons, & aimer la correction de leurs fautes ; notre Maître céleste excusera aussi les nôtres, pourvu qu'il nous voit dans ces mêmes dispositions auxquelles sa grâce nous attire & que nous n'éteignons pas dans nous la bonne ferveur du zèle, la diligence de l'application & l'acquiescement à la correction.

C'est ici qu'il faut faire l'exercice d'une charité combattante, qui y est fort fréquent, puisque la vie de l'homme est une milice sur la terre, & qu'on déclare ici par état une guerre ouverte, non seulement au Diable, au Monde & à la Chair, mais aussi à sa propre volonté, & à *des ennemis spirituels qui sont pleins de malice, & qui sont au dessus de nous* ainsi que dit l'Apôtre [aux Ephes. ch. 6]. Il faut vaincre tout sans penser retourner en arrière ; car la profession Religieuse nous ayant fait passer au-delà du fleuve du siècle, rompt le pont après nous afin que nous ne puissions plus approcher des plaisirs du monde, & afin de nous engager à poursuivre la pointe de notre combat, jusqu'à la victoire consommée. Les Soldats qui se sont engagés de poursuivre les ennemis en rompant derrière eux le pont d'une grande rivière, ne peuvent pas fuir sans se mettre en danger de se noyer. Les Religieux tout de même, ne pouvant pas retourner en arrière, ni quitter le combat sans risquer leur salut, il faut vaincre ou mourir.

A cet exercice de la Charité combattante, succède tantôt celui d'une Charité douloureuse dans la pénitence & dans la compassion du prochain, tantôt celui d'une Charité qui supporte avec patience ses infirmités, d'autrefois celui d'une Charité consolée dans le sentiment de l'Amour de Dieu, de sa présence & de sa vérité ; mais le plus souvent celui d'une Charité forte dans le travail & qui suit son Maître en portant sa Croix s'y rencontre. Enfin, la Charité y trouve toujours de l'occupation & de l'exercice, afin d'imiter le Maître qui n'a jamais cessé d'un moment de pratiquer celle qu'il a exercée envers nous.

Les sujets de combats que nous trouvons dans nous & hors de nous, nous apprennent assez que notre Charité, telle qu'elle soit, est toujours en danger d'être attaquée. C'est pourquoi, puis qu'il faut toujours être prêts à nous en bien servir, il est nécessaire de n'en discontinuer jamais l'exercice ; mais nous devons beaucoup estimer cette nécessité, puisque la Charité est agréable aux yeux de Dieu, comme la plus chère de toutes les choses, & que c'est pour cette raison qu'elle est appelée Charité.

D. Elle est un chemin formé pour bien suivre les vestiges de Jésus-Christ

Car tous ses usages & les pratiques nous annoncent ce que l'Apôtre Saint Pierre enseigne par ces paroles *Jésus-Christ a souffert pour vous, & vous a laissé l'exemple, afin que vous suiviez ses vestiges* [I Pierre. ch. 2]. Il faut donc se résoudre à y marcher en se consolant, comme Saint Paul, de l'espérance *d'avoir part à sa gloire, si nous l'accompagnons dans ses souffrances* [aux Rom. ch. 8].

Regardons souvent comment a marché le Maître dont nous devons suivre les pas, & nous verrons qu'il est si bon, qu'il ne nous impose rien qui approche de ce qu'il a souffert dans la voie de notre salut ; mais nous avouerons qu'il n'est pas juste que nous voulions qu'il nous traite autrement qu'il a traité ses Disciples.

Quelquefois il les mené sur le Thabor, quelquefois il leur ouvre l'entendement pour pénétrer le sens de l'Écriture, & d'autrefois il les ravit par ses paroles remplies de grâces ; mais le plus souvent il leur représente l'exercice de la passion, du renoncement, des persécutions, & de la mort ; c'est ici où paraît la merveille, car rien de tout cela ne les ébranle, sa présence & sa grâce les tiennent fermes & résolus ; ce qui sembloit devoir tenter leur infirmité, sert à les attacher à lui plus fortement, & ce qui pouvoit les rebuter, leur est un nouvel attrait pour le suivre plus volontiers. Ô présence ! Ô grâce ! Ô parole de Jésus ! Que ne pouvez-vous pas sur les cœurs, tout infirmes & misérables qu'ils sont ! Ni la parole de la mort, ni les travaux, ni les privations ne les dégoûtent. c'est ainsi donc que l'Évangile nous apprend que Jésus s'est gouverné envers ses Disciples. Il est toujours lui-même, & il fera pour nous ce qu'il a fait pour eux, pourvu que nous prenions des résolutions semblables à celles que nous croyons que les Disciples dévoient avoir ; car puisque la Religion nous fait un chemin pour suivre les vestiges que ses exemples nous marquent, nous ne devons rien avoir qui ne soit soumis à la conduite du Maître, ni rien souhaiter qui ne soit commun à ses premiers Disciples.

Les sujets de travail & de souffrances qui sont les plus ordinaires dans la voie de la Religion sont :

1. Le combat dans la tentation ;
2. La peine de l'amour dans le désir de l'âme, qui voudroit jouir de la présence sensible de son Bien-aimé, que la nuit de

cette vie empêche, ou qui craint de l'avoir mécontenté, ou oui appréhende qu'il ne soit détourné d'elle pour quelque négligence, parce qu'elle trouve les sentiments qu'elle avoit de lui comme éclipsés.

3. Et enfin, le troisième sujet de travail est celui de la mort volontaire, qu'il faut pratiquer en renonçant à sa propre volonté, & en acquiesçant à toutes les privations telles que la Providence les disposera.

Ces trois espèces comprennent toutes les autres, mais pour se disposer à s'en bien acquitter, il faut souvent se souvenir de la marche des enfants d'Israël dans le désert, car elle marque fort bien quelle est la conduite de Dieu sur les âmes qu'il a fait passer la Mer rouge du siècle, pour les mener par le désert de la Religion. L'Ange, la Manne, la Colonne de feu dans la nuit, & celle du nuage dans le jour s'y rencontrent ; mais il falloit essuyer la fatigue du chemin, & l'épreuve de la tentation. Les mêmes avantages, se trouveront dans la nôtre, avec cette différence seulement, que ce qui ne se donnera pas selon le corps, se rendra selon L'Esprit. Mais si nous devons attendre fermement les secours, il faut nous résoudre fermement aux travaux & aux épreuves. Nous pouvons facilement être sages aux dépens de ces pauvres Israélites ; car nous connoissons que les tentations que Dieu leur dispoit, ne tendoient pas à les exterminer comme l'impatience leur persuadoit, mais qu'elles étaient des moyens pour leur faire connoître plus sensiblement les merveilles de sa conduite & de sa protection, pour augmenter leur confiance, en se faisant mieux connoître d'eux, & pour les porter à s'abandonner aux soins de sa Providence.

Vous devez être persuadé qu'il ne vous en enverra que pour les mêmes fins, c'est pourquoi rien ne doit vous épouvanter, si Dieu est avec vous qu'avez vous à craindre ? Si le travail paroît grand, le secours y est proportionné ; mais quand une fois Dieu a fait sentir à une âme l'odeur de ses parfums, elle les trouve si attirants & si doux, qu'elle va par tout sans se lasser, & qu'elle y devient forte pour y traîner les sentiments de sa nature, quelques répugnances qu'ils y apportent ; plus elle poursuit, & plus elle devient animée à courir afin de trouver.

Sur ces vérités des desseins de Dieu & des qualités de l'état Religieux, vôtre esprit vous doit répondre à présent ce qu'il en pense, & vous pouvez assez connoître si vôtre volonté s'affermir dans sa résolution de suivre l'attrait de la Religion, nonobstant les étonnements ou les contradictions de la nature, car cette fermeté est un caractère de la grâce de la vocation. Mais pour vous mettre mieux en état de connoître le dessein de Dieu sur vous, & vous disposer à l'honorer comme vous devez dans l'état Religieux. Je vais vous marquer quatre pratiques, dont la connoissance & l'expérience rendront vôtre âme préparée pour recevoir de grandes grâces, & pour s'en bien servir dans toutes sortes d'états & de rencontres.

La première est *le transport de son soin dans le sein de Dieu.*

La seconde est *l'Oraison.*

La troisième, *l'abandonnement au bon plaisir de Dieu.*

Et la quatrième est *la confiance.*

[IV. Quatre Pratiques pour préparer l'âme à recevoir de grandes grâces]

Première pratique : Le transport de la sollicitude dans le sein de Dieu

Ce transport est fondé en grande justice & en grande raison. Il fait restitution du larcin que l'homme a voulu faire à la Divinité, en se voulant faire semblable à elle, car en reconnoissant que c'est à elle seule qu'il appartient de disposer & de gouverner, il rend en cela à la Providence ce qui lui est dû. L'un des principaux caractères que ce larcin lui a imprimé, c'est une espèce de Providence aveuglée, que son esprit le veut former sur toutes choses, comme si elles dépendoient de lui, quoi que rien n'en dépende ; mais en y renonçant par ce transport il fait justice, & il rend témoignage à la vérité, que ce seroit vouloir ôter quelque chose à la Providence de Dieu, que de réserver à ses propres sollicitudes quelques dispositions de l'état de son lendemain spirituel à l'égard des difficultés & des nécessités qui peuvent s'y rencontrer. Ce transport fait aussi un acte de grande raison, car il n'y a rien de plus raisonnable qu'une âme n'entreprenne pas ce qui surpasse son pouvoir, & qu'elle n'emploie pas ses forces inutilement sur ce qui est au delà de sa portée.

C'est ici néanmoins où l'amour propre, aveuglé de sa présomption, se retrouve ordinairement, & qu'il veut regarder les succès comme s'ils dépendoient de son industrie, de son application & de ses soins. C'est ici où il se glisse subtilement, en amenant avec lui quantité d'idées, de prévoyances, de dispositions du futur, de craintes, & de peines anticipées.

Toute la conduite de notre état spirituel est sous les dispositions de la Providence qui en ordonne, ainsi qu'elle fait des temps & des saisons. Qui sait quel temps il fera le lendemain, si ce sera de soleil, ou de pluie, ou de vent, ou d'orage ? Qui sait si ces vérités ne se succéderont pas les unes aux autres dans un même jour ? Qui sait quelle sera celle qui paroîtra la première, & combien elle durera ? Le temps nous marque sensiblement les vicissitudes des états de l'esprit humain, car ils sont sujets aux mêmes changements. Qui sait donc, en quel état se trouvera l'âme, ou en lumière, ou en ténèbres, ou tentée, ou consolée ? Quelles occasions, quelles tentations, quels accidents se trouveront dans son chemin ? Cela n'est connu que de Dieu seul, & dépend de ses dispositions, & par conséquent nos sollicitudes sur le lendemain spirituel, sont autant superflues que si nous croyions qu'en les appliquant sur le temps nous ferions venir de la pluie.

C'est l'ancienne folie de l'homme, de vouloir être comme Dieu ; mais c'est en faire un acte, & commettre une

injustice, que de vouloir contrefaire sa Providence, en se servant d'une sollicitude empressée pour tacher de disposer de nôtre état intérieur, aussi-bien que de l'extérieur. *Qui est celui d'entre vous* dit Jésus-Christ [dans S. Luc. ch. 12] *qui a force de penser pourra se rendre plus grand d'une coudée ?* Ce qui ne se peut pas faire selon le corps, se peut encore moins faire selon l'esprit, & l'accroissement de l'un & de l'autre vient de Dieu, de même que son être en procède, & que sa conservation en dépend.

Ce transport fait un exercice d'humilité, qui est absolument nécessaire pour bien s'accorder avec la vérité que le Fils de Dieu nous révèle, quand il dit sans *moi vous ne sauriez, rien faire* [S. Jean ch. 13]. Puis qu'il n'excepte rien du besoin que nous avons de sa Grâce, il n'y a point de temps, de moments & de rencontres dans toute nôtre vie, où nous ne devions attendre tout de son secours, de même que nous attendons nôtre respiration de l'air. Il faut donc marcher simplement sans autre sollicitude que de transporter nos soins sur elle, & d'attendre son secours : aspirer à cette Grâce, en demandant, en recherchant, & en frappant, travailler en la respirant, & la respirer en travaillant à ce qu'elle nous met présentement entre les mains.

Enfin, ce transport fait un grand acte de la Charité que nous nous devons à nous-mêmes, car l'expérience nous apprend que les sollicitudes superflues ne font qu'embarrasser & fatiguer l'esprit par un travail inutile qui consume ses forces & qui ne sert qu'à nous rendre moins propres à faire le bien, par un dégoût qui suit ordinairement ses fatigues ; n'est-ce pas bien s'aimer soi-même, que d'éloigner de soi ces travaux & ces obstacles ?

Nous devons nous bien établir sur cette vérité qui est incontestable ; que tous les succès tels qu'ils soient, ne dépendent non plus de nous que la pluie qui tombe sur la terre. Et ainsi si nous voulons agir avec une intention pure & droite à l'égard de Dieu, & avec une véritable prudence à l'égard de nous-mêmes, il faut que nous séparions toujours dans nos vues le succès d'avec nôtre application, que nous regardions le premier dans la volonté de Dieu, comme une chose qui lui est propre, & dont elle disposera toujours selon son bon plaisir ; & que nous nous exercions dans le second avec une exactitude tranquille & détachée, qui travaille comme celui qui sème & qui arrose, mais qui ne doit attendre l'accroissement & le succès que de Dieu seul. A mesure que nous marcherons sur ce pied, nous nous avancerons dans la pureté d'intention, dans la tranquillité & dans la juste connoissance de nous-mêmes, qui attirera sur nous les rayons & les flammes de l'Amour de Dieu ; mais nous demeurerons éloignés de tous ces biens à proportion que nous nourrirons les soins empressés de nôtre esprit naturel.

Je vous parle ici d'un des plus grands points de la vie, & de la conduite spirituelle ; mais pour vous y bien former, observez ceci en pratique.

Quand vôtre esprit se présentera avec ses idées & ses soins empressés, comme pour gagner vôtre entendement : il faut que vôtre âme fasse comme une sortie par la porte de la volonté pour arrêter ce soin, afin qu'il ne passe pas plus outre, quelque instance qu'il fasse ; & que vous le remettiez dans le sein de Dieu pour l'y reposer, comme étant celui à qui il appartient d'avoir soin de tout, & de disposer de tout. *Jetez votre soin* dit David, *sur le Seigneur, & il vous nourrira* [Ps. 54]. Et Saint Paul nous enseigne bien cette pratique, quand il dit : *ne soyez en sollicitude de rien, mais en toutes rencontres représentez vos besoins à Dieu par des supplications, & des prières accompagnées d'actions de grâces* [aux Philip. ch. 4].

Il faut donc se contenter d'une application fidèle qui se repose sur le secours de sa Grâce, qui s'occupe à faire ce que Dieu nous met entre les mains, mais qui lui laisse le soin & le succès de toutes choses. Sa Providence pourvoira à tout en temps & lieu ; c'est à elle à faire, & non pas à nous. Elle sait tout, elle peut tout, elle est maîtresse ; mais pour nous, nous ne sommes ni maîtres ni puissants, ni savants, & nous n'avons de pouvoir sur ce qu'elle a fournis à nôtre liberté, qu'autant qu'elle nous en donne.

S'il est à propos de prévoir quelque chose sur ce que nous avons à faire, ce doit être une prévoyance & non pas une sollicitude. Je dis : sur ce que nous avons à faire, car pour ce qui regarde les choses futures qui peuvent arriver, & ne pas arriver, le meilleur est de les laisser toutes entières dans le sein de sa Providence, en se souvenant de cette parole de Jésus-Christ : *à chaque jour suffit son mal, le lendemain se mettra en peine pour lui-même* [S. Mat. ch. 6]. Mais pour vous faire mieux entendre la différence qu'il y a entre cette prévoyance & la sollicitude, je vous distingue quatre choses :

1. *L'application de l'esprit* pour connoître ce qu'il est à propos de savoir.
2. *La prévoyance* de ce qu'on doit faire ou éviter.
3. *La diligence vigilante* pour faire ce qu'on peut sans rien omettre.
4. Et *la sollicitude*.

L'application est une étude qui est bonne & utile, tant qu'elle est accompagnée de modération, de tranquillité & de patience,

La prévoyance qui fait une considération sur ce qu'on doit faire, & sur les moyens dont on peut se servir pour bien faire, est aussi bonne ; pourvu qu'elle soit modérée & tranquille, sans passer aux extrémités dans ses vues & dans ses conseils, sans chercher des certitudes où Dieu n'a pas voulu que nous en ayons, sans prétendre sur le futur autre chose que de faire ce qu'on peut, & ce qu'on connoît présentement, & sans se promettre d'autre succès que celui que Dieu voudra donner.

La diligence fait une application fidèle, qui travaille sans discontinuer, ni s'épargner, non plus que le laboureur qui cultive la terre pour la rendre fertile, & il faut s'en servir exactement.

Mais *la sollicitude* fait des empressements dans l'esprit, comme si tout dépendoit de son industrie & de ses soins, & comme si les succès devoient toujours s'accorder avec ses prévoyances ; elle ne se contente pas de travailler comme le laboureur, mais elle veut se mettre en peine comme pour faire venir le soleil, la pluie, & le temps tels qu'elle les souhaite. Que disons-nous d'un laboureur qui en useroit ainsi à l'égard de ses champs ? Nous lui porterions

compassion comme à un homme qui trouble son repos, qui travaille inutilement, & qui se blesse l'esprit. Celui qui nourrit la sollicitude sur l'état de son âme & de son esprit en mérite davantage, car il ne fait que s'amasser des sujets de peines, & perdre la douceur de l'humilité qui nourrit le repos de l'âme.

Si nous transposons bien nos soins dans le sein de la Providence, & si nous nous reposons sur elle, avec le respect qui lui est dû, sans rien négliger de ce qu'elle nous met entre les mains, nous l'attirerions à prendre soin de nous, avec complaisance, & avec abondance.

Dieu est encore plus volontiers le Père des esprits qu'il ne l'est des corps, & s'il nous fournit incessamment l'air qui fait vivre nos corps sans qu'il soit besoin que nous en ayons aucune sollicitude, il nous donnera encore plus volontiers l'air de sa Grâce, pour faire vivre nos âmes. Il y a égalité de raison dans l'un & dans l'autre, & par conséquent nous devons nous en reposer sur lui, autant pour l'un que pour l'autre ; il n'est question seulement que de tenir de notre part nos cœurs ouverts, & de ne point mettre d'obstacles volontaires à l'air de la Grâce.

Si la sollicitude se présente à vous avec importunité, il faut la traiter comme les distractions dans l'Oraison, ne pas s'étonner de la voir venir & revenir plusieurs fois, car cela est devenu comme naturel à l'esprit humain blessé par le péché ; ais quand on l'aperçoit, la volonté se doit retirer auprès de Dieu, comme pour abandonner cette sollicitude, sans la vouloir regarder, ni la nourrir, ni l'estimer.

Enfin ce qui aiguise la pointe de la sollicitude & qui la fait croître, ce sont les désirs & les attaches, en s'étudiant ; retrancher les uns & les autres, on ôte le bois hors du feu, & c'est le vrai moyen de l'éteindre.

Seconde pratique : L'Oraison

L'Oraison est le canal par lequel Dieu veut faire découler ses secours sur nos besoins. Son importance nous est assez signifiée par la pratique de Jésus-Christ, qui a ajouté ses exemples à les paroles d'instruction, afin de nous la faire connaître, & de nous en faciliter l'exercice. Vous en avez un traité à part pour vous former à la pratiquer ; mais retenez bien que l'un des points de la plus grande importance pour dresser une âme à la vie spirituelle, c'est de l'industrie à faire l'Oraison d'une manière qui soit bien proportionnée à son état naturel & surnaturel. Ce mot comprend beaucoup de choses, car il retranche plusieurs superfluités dans les idées, les spéculations, & les lectures où l'esprit humain se forge souvent des mystères, & il coupe chemin à beaucoup d'embarras & de travaux.

Il n'y a rien de plus simple que l'Oraison, ni de plus facile à l'âme quand elle y est instruite & conduite selon la portée de son état, & qu'elle est avertie de ce qu'elle peut & de ce qu'elle ne peut pas. Cette instruction l'encourage à faire ce qu'elle peut, en l'aidant à ne pas s'étonner si elle ne fait pas ce qu'elle voudrait bien faire, puisque souvent il n'est pas dans son pouvoir de le faire.

Mais pour en faire l'application de plus près à l'affaire dont il s'agit, élevez souvent votre esprit à Dieu, en vous dépouillant de toute votre volonté pour la remettre dans la sienne ; mettez tous vos désirs dans ce même sein, où vous avez déjà transporté vos soins, & avec une confiance filiale dites-y ces paroles de David.

C'est vous qui m'avez tiré du ventre de ma mère, vous êtes mon espérance dès que j'ai sucé ses mamelles. J'ai été jeté entre vos bras dès que je suis sorti de ses entrailles, vous êtes mon Dieu dès le ventre de ma mère, ne vous éloignez pas ce de moi. Ps. 21.

Faites-moi connaître la voie par laquelle il vous plaît que je marche ; car j'ai élevé mon âme à vous. Ps. 142.

Seigneur, tous mes désirs sont devant vos yeux, je vous les offre, avec protestation de ne vouloir absolument que l'exécution de vos desseins éternels. Ps. 37.

En produisant ainsi cordialement de semblables aspirations, avec une volonté qui s'accorde au sens des paroles, les intentions se purifient, & l'âme devient disposée à recevoir les impressions de la volonté de Dieu, comme l'eau d'une fontaine reçoit les impressions du Soleil quand elle est reposée & éclaircie.

Mais pour bien faire valoir cette ouverture de cœur qui se fait devant Dieu par l'Oraison, il faut l'ouvrir à ceux qui seront députés de sa part pour vous gouverner. C'est ce que fait ce que de saints Personnages ont appelé *Perspicuité*, dont vous avez ouï parler, qui n'est rien autre chose qu'une pratique sincère d'obéissance & d'ouverture de cœur envers ceux que la Religion a choisis pour s'appliquer à diriger les âmes dans l'accomplissement des desseins que Dieu a sur elles.

La soumission fidèle d'une âme dans la pratique de cette perspicuité, attire de grands secours pour bien faire ce discernement mais pour en éloigner l'indiscrétion, observez ces Avis.

1. Portez votre âme, comme dans vos mains, pour faire voir son état à ceux qui sont députés pour la connaître & pour la gouverner ; mais faites-le de bonne foi : c'est à dire sans faire de recherches scrupuleuses où curieuses, & sans faire un détail superflu, qui doit être même absolument retranché dans de certaines matières, étant suffisant d'en dire quelque chose en gros, si ce n'est qu'on ait besoin de conseil.

2. Dans les doutes, les peines & les difficultés où l'on se trouve sur quelque matière que ce soit, il faut les proposer ingénument pour recevoir les éclaircissements & les avis, car il est dangereux aux jeunes âmes de s'en fier à leur propre jugement. En voulant digérer toutes seules leurs difficultés & les résoudre, elles tombent souvent dans l'erreur, dans l'obstination, & dans des aveuglements qui leur donnent beaucoup d'exercice, où elles apprennent à leurs dépens l'importance de ce conseil.

3. Il faut éloigner de cette pratique la gêne & la contrainte, qui est causée par la crainte du péché, car il ne s'agit ici que d'un conseil, dont l'omission n'est pas un péché, mais en l'omettant on se prive de l'avantage d'un moyen fort propre pour bien aller à Dieu, pour connaître sa volonté & la bien accomplir. On se délivre aussi par cette pratique de

beaucoup d'embarras d'esprit.

Cette perspicuité doit donc être pratiquée avec une sainte liberté d'esprit, qui la mesure sur les règles de l'amour & non pas sur celles de la crainte du péché ; car il n'y en a pas, à moins qu'une âme ne veuille demeurer dans l'ignorance volontaire d'une chose qu'elle doit savoir. Mais en tous rencontres, il faut animer cette sincère ouverture de cœur, que nous appelions perspicuité. Il faut l'animer, dis-je, de l'intention de plaire à Dieu par l'humilité & par l'obéissance qu'on veut produire devant lui en la pratiquant. Étant animée de cette intention, elle attirera le regard & le secours de Dieu, mais sans cela elle seroit comme un corps sans âme.

Troisième pratique : L'abandonnement au bon plaisir de Dieu

Il n'y a rien de plus juste, parce qu'étant le Seigneur & le Maître, il a droit de disposer de tout, mais rien ne nous est plus nécessaire ; car si nous voulons qu'il nous secoure, qu'il nous gouverne, & qu'il nous délivre, il faut retrancher la réserve ou les résistances de la raison, qui sont un obstacle aux grâces nécessaires pour être délivrés, secourus & gouvernés.

Il n'y a rien enfin de plus raisonnable, car l'abandonnement nous met dans l'accord naturel de la raison avec son principe, & nous fait convertir en vertu, en mérite, & en bénédiction, ce qui sera toujours une nécessité à notre égard ; puisque Dieu étant le Maître souverain, il accomplira toujours bien sa volonté malgré la nôtre, qui n'aura rien de reste de sa réserve ou de sa résistance, que le chagrin & la confusion du péché. Le défaut d'abandonnement ne fait que réduire l'aine à une nécessité dure, ingrate & punissable ; c'est pourquoi si elle ne l'évite, elle pèche non seulement contre le respect qu'elle doit à l'amour de Dieu, mais aussi contre elle-même.

Quatrième pratique : La confiance en Dieu

Mais c'est celle qui doit surnager au dessus des autres & les remplir ; car sans elle les autres ne seroient rien. Elle attaque l'amour de Dieu de la manière qui lui est la plus naturelle & la plus agréable, en l'estimant selon son mérite, grand, admirable & capable de faire tout le bien possible. Elle le provoque à se répandre à proportion de la grandeur du vaisseau qu'elle lui prépare, c'est pourquoi il faut qu'elle s'étende & qu'elle dilate l'âme, comme si tout l'amour de Dieu y devoit être répandu.

C'est elle qui attire les miracles ; car nous voyons dans l'Évangile qu'elle est la seule disposition que Jésus-Christ attend de ceux qui lui en demandent. Sans confiance point de miracles, mais tout est possible à celui qui a une foi pleine de confiance : *Tout est possible à celui qui croit*, dit Jésus-Christ, qui nous veut montrer combien la confiance lui est agréable, en ôtant à sa puissance ce qui lui appartient, pour l'attribuer à la confiance. C'est sa puissance qui fait les miracles, & cependant nous voyons souvent ces expressions dans l'Évangile : *Confiez-vous, votre foi vous a sauvé*. Remarquez que la foi dont parle ici Jésus-Christ enferme la confiance, & il le montre assez en joignant l'une & l'autre ensemble. Ce seroit peu de chose, de croire qu'il peut, si on ne se persuadoit aussi qu'il a la bonté de le vouloir. La Foi fait le premier, & la Confiance le second. La Foi reconnoît la puissance, mais la confiance de la Foi se joint à l'Espérance & à la Charité, pour faire un acte qui provoque l'amour de Dieu à faire une œuvre de sa puissance.

Mais comment faire, me direz-vous, pour avoir cette confiance ? Je sens bien qu'il n'y a rien de plus juste ni de plus doux ; je voudrois l'avoir, mais il me semble que je ne le puis. Pour vous faire voir clairement que vous pouvez l'avoir & l'augmenter toujours de plus en plus, il faut vous distinguer trois sortes de confiances, celle *de la foi*, celle *de la volonté*, & celle *du sentiment*.

[1] *La confiance de la Foi* doit être commune à tous Chrétiens, & s'ils ne l'avoient pas, ils cesseroient d'être fidèles à la Foi ; car la confiance qu'une âme doit avoir en Dieu est une vérité de Foi, aussi-bien que les autres mystères, & s'il n'est pas permis de nourrir un doute volontaire contre les vérités de nos mystères, sans offenser celui qui en est l'Auteur, il n'est non plus permis d'admettre un doute volontaire dans la confiance en Dieu, qui a déclaré par les paroles de son Fils & par les saintes Écritures la volonté qu'il a que les hommes s'adressent à lui avec confiance.

[2] *La confiance de volonté* est celle qui combat contre la défiance, contre l'abattement & contre le chagrin, qui attaquent ordinairement les hommes dans les tribulations. Je l'appelle *de volonté*, car elle y demeure comme renfermée pendant qu'il semble que le sentiment ait perdu tout le goût de la confiance. C'est celle-ci qui fait les grands coups de mérite, & qui donne de la complaisance à l'amour de Dieu ; qui se sert des tribulations & des exercices intérieurs, pour mieux enraciner la confiance, & pour la faire croître, comme il se sert des vents pour fortifier les plantes. C'est son amour qui plante dans les âmes de ces enfants celle de la confiance, & il prend plaisir à la cultiver pour la faire croître ; mais s'ils sont fidèles à bien conserver celle de la Foi par la prière & par un ferme acquiescement à sa vérité infaillible, avec une volonté fidèle, ils verront croître à l'œil la confiance de la volonté. Elle leur produira des victoires, & leur fera connoître par de bons effets, que ce que l'amour de Dieu attend de nous, c'est une confiance, qui dise généreusement comme David, en se voyant abandonné du sensible : *de ma franche & libre volonté je lui rendrai mes reconnoissances*.

Cette confiance est donc annexée à la Foi, comme l'acte l'est à la puissance & personne ne peut s'en excuser, sans vouloir contredire aux vérités révélées, ou sans accuser Dieu de manquer de fidélité aux promesses qu'il a faites à ceux qui auront recours à lui.

[3] *La confiance de sentiment* est celle qui se répand dans toutes les facultés de l'âme, qui se sent pour lors toute reposée en Dieu, sans que rien s'y oppose. Elle voit qu'elle a de la confiance en lui, & elle sent qu'il n'y a rien de plus naturel, ni de plus suave à son goût. Rien ne lui coûte, rien ne l'épouvante, tant que sa confiance est ainsi découverte à ses yeux ; mais cela ne se fait que par un rayon de grâce, qui se donne quand Dieu le veut, qui ouvre cette sorte de confiance dans l'âme, comme le soleil ouvre une fleur, & qui en fait souvent une agréable récompense de la fidélité qu'on a bien gardée dans l'exercice de la confiance de foi & de volonté.

La confiance de foi & celle de volonté doivent être donc le sujet de notre application & de notre étude, car c'est ce que la grâce met en notre pouvoir ; mais si nous y profitons peu à peu, en demandant souvent le secours de la même grâce, pour l'accroissement de notre confiance, aussi-bien que pour l'augmentation de notre foi, le soleil se répandra sur la fleur du sentiment pour y faire épanouir la confiance sensible que nous verrons pour lors avec beaucoup de consolation. Mais comme il n'y a que le rayon du soleil qui fasse ouvrir les fleurs naturellement, & que lors qu'il est retiré elles se referment, il n'y a aussi que le rayon du Soleil de justice qui puisse donner ce sentiment. La fleur pour être renfermée n'en est pas moins fleur ; la confiance tout de même ne sera pas moins véritable pour n'avoir pas le sentiment ouvert ; au contraire, plus elle aura de foi & de volonté, plus elle sera agréable à l'amour de Dieu.

Tenez pour certain que si la confiance est si agréable à ses yeux, ainsi qu'il nous le témoigne, ce n'est pas seulement à cause qu'elle s'applique à son amour, pour l'estimer selon son mérite ; mais c'est aussi par la raison d'un grand sacrifice qu'elle lui fait de l'homme pécheur, qui ne sait se confier qu'en lui-même par l'aveuglement de son orgueil. C'est le tirer hors de lui-même, & lui ôter le morceau le plus délicat de son amour propre, que de lui faire quitter sa propre confiance. C'est lui faire faire la plus belle protestation qu'il puisse faire de son néant reconnu, car en se confiant uniquement en Dieu, on l'engage d'avouer qu'il ne trouve rien dans lui-même sur quoi il puisse s'assurer. Voilà d'où vient qu'il se présente souvent à l'esprit des craintes, des contradictions & des prétextes qui veulent mettre des obstacles à la confiance ; mais ce n'est pas souvent tant la vue de notre indignité qui en est la cause, qu'une ruse de l'amour propre, & qu'une subtilité de l'aversion qu'il a de sortir de lui-même pour quitter toute sa propre confiance, comme il faut qu'il la quitte, pour n'avoir plus de confiance qu'en Dieu seul.

Dilatois donc cette confiance, selon le conseil du Sage, qui nous dit : *Ayez confiance en Dieu de toute l'étendue de votre cœur, & ne vous appuyez pas sur votre prudence* [aux Proverb. ch. 3]. Et sachez qu'on ne peut excéder en confiance, que lors qu'on veut s'en servir pour flatter sa négligence ; car pour lors la confiance dégénère en insolence. Quand je dis flatter, j'entends s'en servir pour éteindre les avertissements de sa conscience, pour éluder les effets de la correction & pour demeurer volontairement dans les défauts.

Mais que deviendra donc cette crainte de notre propre infirmité, qui nous doit tenir dans la défiance, en nous faisant voir que nous sommes toujours capables de pecher ? L'âme fidèle la doit avoir incessamment auprès d'elle, comme le forgeron a l'eau auprès de sa forge, & s'en servir comme il se sert de cette eau. Il en jette un peu dans le feu de temps en temps, & cela sert à l'irriter, & à l'allumer avec plus d'ardeur qu'auparavant. Cette comparaison vous explique naïvement de quelle manière il faut se servir de la crainte, & l'effet qu'elle doit produire : Elle doit servir de moyen à la confiance pour s'enflammer davantage par l'attouchement de l'eau de sa propre infirmité, dont la crainte ne doit être versée sur la confiance que dans une quantité suffisante pour la mieux irriter ; mais non pas avec une abondance qui soit capable de la diminuer ou de l'éteindre.

Ces quatre pratiques que je vous prescris du *Transport de son soin*, de *l'Oraison*, de *l'Abandonnement* & de *la Confiance* contiennent toute la préparation que Dieu demande d'une âme pour y verser abondamment les secours de sa grâce, & comprennent la meilleure disposition qu'elle puisse avoir pour accomplir envers lui les devoirs de sa fidélité. Mais pour vous le faire mieux concevoir, je vous donne la comparaison d'un malade & d'un Médecin.

Que fait le malade qui se voit environné d'infirmités & en danger de mort ?

1. Il jette les yeux sur quelque bon Médecin, & il se repose autant qu'il le peut, sur la probité & sur l'expérience de cet habile homme.

2. Il l'invite de le venir voir, & le prie affectueusement de faire sur lui l'application de son art.

3. Il lui promet de s'abandonner à tout ce qu'il voudra ordonner, car autrement que seroit-ce ? Si le Médecin ordonnoit une saignée & que le malade voulût autre chose, le Médecin auroit-il tort de quitter le soin de ce malade obstiné ?

Enfin, le malade doit se confier au Médecin, car si le Médecin voioit [*pouvait voir dans*] le cœur de son malade, & qu'il y aperçût de la défiance, il ne le traiterait qu'avec chagrin ; & s'il ne le voioit revenir à la confiance, il le quitterait tout en colère, de ce qu'il n'aurait pas l'opinion qu'il devrait avoir de lui. Appliquez cette comparaison à l'âme Chrétienne, qui est toute environnée d'infirmités & de dangers, dont le péché est la cause, & dont Dieu est le seul Médecin.

Le Transport du soin dans son sein fait la première démarche ; L'Oraison fait la seconde ; L'Abandonnement fait la troisième ; Et la Confiance fait la consommation de la disposition, qui attire le céleste Médecin qui voit le fond des cœurs, à traiter son malade avec complaisance.

Si les quatre dispositions que je vous ai remarquées dans le malade de corps, contiennent tout ce que peut souhaiter le Médecin pour pouvoir faire honneur à son art & pour le guérir, elles contiennent aussi tout ce que Dieu attend de nos âmes, pour nous traiter comme de bons malades : Et plus nous avancerons dans ces dispositions, plus nous aurons de rapport à l'excellence & aux désirs du céleste Médecin, qui a composé ses médicaments de son propre sang, de sa vie & de ses douleurs, pour rendre notre guérison certaine, si nous voulons correspondre à ses desseins.

Mais pour bien faire pénétrer dans vous ces quatre dispositions, voici l'idée d'un exercice qui se peut faire chaque jour au matin, & qui contient la pratique de toutes les quatre ensemble.

Exercice du Matin

Considérez que chaque jour le Soleil se lève tout de nouveau pour vous éclairer, de même que s'il n'avoit jamais paru sur la terre, il recommence tous les jours ce qu'il a fait depuis le commencement du monde, & l'air se représente pour vous faire respirer, comme s'il ne vous avoit jamais servi.

Le Soleil & l'Air des jours précédents ne serviroient plus de rien à votre vie, s'ils ne venoient encore vous prévenir dans le jour présent, & Dieu vous redonne l'air tout de nouveau pour vous entretenir dans la vie naturelle. Mais il vous marque dans ces créatures le dessein que sa charité a sur vous, de vous renouveler chaque jour dans l'être moral, ainsi que Saint Paul nous le déclare quand il dit : *Que notre homme spirituel se renouvelle de jour en jour* [aux Cor. ch. 4].

Les secours de grâce que vous avez reçus les jours précédents, ne vous serviroient pas davantage que le Soleil qui a éclairé les jours passés, si la même source de la charité de Dieu ne les répandoit sur vous tout de nouveau, comme il vous donne chaque jour un nouveau Soleil.

Pour suivre donc l'instruction que le Soleil vous donne chaque jour, & pour correspondre au dessein que Dieu a sur vous, il faut vous reporter vous-même par un choix de votre liberté dans le sein de votre Père céleste, comme pour y être reconçu & reproduit du rien, par sa même charité qui vous en a tiré.

En voici la méthode

1. Allez avec une confiance filiale vous rejeter dans le sein de votre Père céleste, comme pour abîmer votre être dans l'océan de sa charité, afin d'en recevoir un nouveau. Dites ainsi par exemple :

Ô Seigneur ! rien ne m'est plus naturel que vous, puisque c'est de vous que mon être est produit, & que tout ce que je suis n'est qu'un enfantement de votre charité. Je prétend avoir droit à votre amour, puisque c'est lui qui m'a fait, & si ma mère ne m'a jamais refusé ses bras & son sein quand je m'y suis allé jeter, je crois fermement que vous m'ouvrirez encore plus volontiers les vôtres pour m'y recevoir. Je viens m'y abîmer, mon Dieu, pour vous demander la rénovation de mon être, &c. Je vous trace ces paroles par exemple seulement, & non pas pour vous engager à redire toujours les mêmes, au contraire, celles qui naissent dans l'esprit sont souvent les meilleures, car elles sont plus éloignées de cette pratique négligente, qu'on appelle routine, & plus proches de l'attention à ce qu'on produit.

2. Reconnoissez que vous n'avez pas moins besoin de son secours, que si vous ne l'aviez jamais reçu ; que vous devez autant de respect & de reconnaissance à sa charité, que si vous ne lui en aviez pas encore rendu ; & que vous n'êtes pas moins obligée de vous étudier à lui plaire, que si vous n'aviez jamais rien fait pour lui. Dites dans ce sein adorable de votre Père céleste la parole de David au Ps. 76. *J'ai dit, je ne fais que commencer.* En l'appliquant au nouvel être de grâce que vous attendez de lui, au nouveau secours que vous en recevrez & à la résolution que vous avez de travailler tout de nouveau à la pratique de son amour, & avec une diligence toute nouvelle, comme si vous n'aviez encore rien fait pour Dieu.

3. Regardez-vous dans ce sein comme un néant qui demeureroit un rien, si la charité de votre Père céleste ne vous en retiroit encore ; Exposez-lui vos désirs & vos demandes avec une confiance qui corresponde à son amour, & soyez persuadée qu'en vous donnant un nouvel être, sa charité vous dit qu'elle va agir aussi comme si elle ne faisoit que commencer, & qu'elle va se répandre sur vous tout de nouveau, comme si elle ne vous avoit pas encore fait de bien, de même qu'elle fait reluire son Soleil sur vous, comme s'il n'avoit jamais paru.

4. Regardez-vous ensuite comme quelque chose tout fraîchement sorti du néant, qui est sous la protection continuelle de son tout, & figurez-vous qu'au sortir du sein de votre Père céleste, vous prenez deux aîles, dont l'une est la Confiance, & l'autre est l'Humilité, qui vous doivent incessamment servir, pour vous tenir suspendue entre le Ciel & la Terre.

Faites état de vous tenir toujours dans le-mouvement de ces deux aîles, dont l'une vous élèvera à Dieu, & l'autre vous tiendra détachée de vous-mêmes & des créatures : L'une honorera toujours l'amour de Dieu, & l'autre fera hommage à sa grandeur. La Confiance sera la consolation de votre vie, & l'humilité l'adoucissement de vous-même.

Servez-vous de ces deux aîles dans toutes les occasions ; car pour peu que vous en quitteriez l'usage, vous vous éloigneriez du Ciel, & vous vous approcheriez de la Terre, comme il arriva à l'oiseau qui cesse de battre des aîles. Rapportez-y toutes choses telles qu'elles puissent être, & vous vous verrez bientôt avancée dans la fidélité à la grâce.

5. Marchez enfin, dans la vue de retourner encore le lendemain à votre rien, & croyez qu'en recommençant ainsi tous les jours, vous vous trouverez dans les dispositions nécessaires pour jouir de beaucoup d'humilité, de paix & de charité.

[V. conclusion : fidèle observance des règles]

Il ne nous reste plus qu'à parler de l'application que l'âme doit faire pour accomplir les Règles de l'état Religieux ; car c'est cet accomplissement qui met ses dispositions en pratique, qui éprouve la résolution, pour lui faire connoître ce qu'elle est, & qui est autant avantageuse pour connoître le dessein particulier de Dieu, qu'elle est nécessaire pour conserver & augmenter la grâce de la véritable vocation. Il faut donc vous rendre fidèle en ceci ; car vous le devez considérer comme le matériel du dessein de Dieu & comme la tâche de l'ouvrage qu'il vous présente à faire dans sa maison. Il ne vous y reçoit que pour l'accomplir, & si vous voulez qu'il vous y voie toujours de bon œil, & qu'il ait bien du soin de votre nourriture, de votre entretien, & de votre récompense, il faut vous étudier à le bien faire avec une application qui soit amoureuse, respectueuse, & exacte, mais non pas scrupuleuse.

L'état Religieux doit être estimé pour ce qu'il est, & il faut le traiter comme il mérite. Or c'est ce qui ne se peut pas faire sans une exacte observance de ses règles, que nous pouvons appeler le pivot sur lequel roule la paix, la consolation & le progrès de l'âme dans cet état. La grâce de la vocation fait la proportion entre nous & l'état Religieux, elle prévient l'âme, elle l'attire, elle lui fournit des forces, & elle la met en état de pouvoir bien faire tous ses exercices que son infirmité ne seroit pas capable d'entreprendre ni d'exécuter, si elle n'étoit soutenue par les secours de cette grâce singulière. Mais comme Dieu ne la donne que pour la fin d'accomplir les devoirs de cette profession, il est tout clair que si nous voulons qu'il nous conserve & qu'il nous augmente l'onction de cette grâce, il faut que nous nous accordions avec sa fin-par notre fidélité. Tant que nous serons fidèles à marcher à ses fins, elle nous accompagnera partout avec complaisance, elle s'augmentera sur nous à mesure que nous croîtrons en fidélité, & en s'augmentant elle fera une proportion très-agréable entre nous & notre profession, qui nous fera connoître que quelques contradictions, quelques peines & quelques difficultés qui environnent le joug de Jésus-Christ, il est plus suave que tout ce que le monde peut nous présenter. Mais quand on perd le respect qui est dû à sa vocation, la négligence volontaire & délibérée jette incontinent dans un autre désordre ; car souvent il arrive que l'esprit de la grâce en étant contristé, retire son onction, d'où il arrive que la proportion se diminue, & qu'ensuite l'infirmité tombe plus facilement dans des fautes & des négligences. Ainsi en allant de faute en faute, l'âme se trouve toute chagrine, toute abattue, & comme gémissante sous le fardeau de son état, où elle devient à charge aux autres & à elle-même, & tout cela ne vient que de sa faute.

Voilà en peu de mots les causes du progrès & de la décadence des âmes dans l'état Religieux, & je vous les mets devant les yeux, afin que les connoissant, vous fassiez votre choix & vous preniez Votre résolution avec le respect que méritent les desseins que Dieu a sur vous.

Vous voyez leurs qualités, & vous ne pouvez pas douter qu'étant éternels, paternels, pleins d'amour & formés par une parfaite sagesse, vous ne deviez y accorder votre volonté & vos intentions.

Vous avez la manière de vous en bien approcher pour les connoître & pour les embrasser.

Et enfin, on vous montre ce qu'ils demandent de vous.

Mais il y a encore deux choses qu'il faut remarquer, car elles contiennent des vérités reconnues par de grandes expériences.

1. La plus grande tromperie qui se puisse glisser dans les esprits de ceux qui veulent être Religieux, c'est de croire qu'en se choisissant un lieu où la mortification ne soit pas si étroite, & où la vie ne se conduise pas par une spiritualité si grande, ils en auront meilleur compte, plus de facilité & moins de peines. Il leur arrive souvent tout le contraire ; car plus on considère le sens, plus on s'éloigne de l'esprit, & le sens a bientôt trouvé en Religion le bout de ce qu'il y peut prétendre. Tout ce qui peut faire la consolation de l'âme Religieuse, c'est Dieu & l'esprit : c'est pourquoi si vous voulez y avoir bonne part, il faut vous avancer au dessus du sens pour approcher de l'esprit. Cette tromperie se reconnoît encore plus sensiblement par l'expérience de ceux qui ayant fait choix d'un Monastère fort réglé, font leur compte d'adoucir leur vie, en ne refusant rien aux sens de ce qu'ils peuvent leur donner sans crime. Pour peu qu'ils donnent aux sens, l'esprit perdra beaucoup. Quand je dis donner aux sens, j'entends au delà de la discrétion & de la raisonnable liberté Chrétienne.

2. Le grand moyen pour s'avancer dans la liberté de l'esprit & dans la paix de l'âme, c'est la vraie résolution & l'étude de ne s'attacher qu'à Dieu seul. L'attache aux créatures, sous quelque prétexte que ce soit, y fait du retardement & cause des douleurs. A moins, à la bonne heure, d'une amitié cordiale, ceux qui nous portent à Dieu par leurs conseils & par leurs exemples ; mais pour l'attache, n'en ayons que pour Dieu seul. Pour nous aider à cela, lorsque nous recevons quelque consolation spirituelle de quelqu'un, ne le regardons que comme un verre, au travers duquel Dieu se fait voir à nous, car c'est lui qui est l'Auteur de la consolation, & non pas la créature.

La pratique vous sera une excellente Maîtresse, qui vous fera comprendre tout ce que je vous viens de dire. C'est ce que je souhaite de toute mon affection.

*Compris en quarante Méditations***Sur les moyens de faire le choix d'un état, & d'en bien accomplir les devoirs
avec quelques autres avis sur la Sainte Communion****Petit Prélude**

Il paroît assez que ces Méditations ont été dressées pour une personne qui aspirait à l'état Religieux & qui étoit déjà dans l'épreuve du Noviciat ; mais toutes sortes de personnes y trouveront de quoi s'en servir utilement pour reconnoître les besoins qu'ils ont d'être exacts & vigilants dans l'état où Dieu les a appelés, & pour se bien acquitter de leurs devoirs de Chrétiens.

Les vignes fleurissantes ont répandu leur odeur [Cant. II. 13].

Ces paroles du Cantique me sont venues agréablement dans l'esprit, à la lecture de la vôtre, en y voyant les bons sentiments que Dieu vous donne, & les désirs que vous avez de connoître à fonds les avantages & les obligations de l'état que vous voulez embrasser. Vous me demandez ces connoissances, avec une forte résolution de vous en bien servir ; mais il faut nous adresser l'un & l'autre à l'Epoux Céleste ; afin qu'il me donne son secours pour répondre à vos demandes, de la manière qui sera le plus convenable à votre état, & à vos habitudes du passé : afin que rien ne vous manque pour convertir vos fleurs en fruits, puis que c'est son désir ; car il dit dans le même Cantique *qu'il doit venir du matin, pour voir si les fleurs de la vigne se tournent en fruits*. La connoissance des avantages de cet état vous porteront à *rendre incessamment vos actions de grâce à Dieu, & à publier les louanges de celui qui vous a appelé des ténèbres à sa lumière admirable*, ainsi que dit le Prince des Apôtres [dans sa 1^{re} Epître ch. 2] & la connoissance de ses obligations vous apprendra à *marcher dignement, en plaisant à Dieu en toutes choses* [aux Colos. ch. 1].

Mais avant que de passer outre, chère âme; arrêtons-nous un peu sur ces paroles de saint Pierre. Elles s'entendent à la lettre de la vocation des Gentils, que l'infidélité enveloppoit dans les ténèbres malheureuses qui ont été dissipées par la Foi, qu'il appelle une lumière admirable.

Tout est obscur dans la Foi, la raison n'y voit goutte, & il faut qu'elle se dépouille de sa manière naturelle de concevoir, pour en approcher : de même que Moïse fut contraint de se déchausser avant que d'approcher du buisson qui brûloit sans se consumer. Comment est-ce donc qu'elle est *une lumière*, & qu'elle est *admirable* ? C'est que son obscurité même fait une merveille dans la raison, en lui faisant trouver heureusement dans sa captivité au service de la Foi, des connoissances profondes qui la convainquent ; des vérités surnaturelles, qui lui donnent des témoignages certains dans la conscience ; qui la remplissent, qui l'élèvent au dessus d'elle-même, & qui lui font toucher au doigt les biens surnaturels, sans rien voir. C'est en cela même qu'elle est admirable, puis que son obscurité fait une lumière. Ce n'est rien de rare de voir par le moyen du jour : mais de voir par l'obscurité & de connoître plus fortement par l'obscurité que par la lumière, c'est une chose admirable.

Ce qui s'entend à la lettre de la vocation à la Foi, convient aussi fort bien à votre état ; & si vous y êtes fidèle, l'expérience vous fera connoître qu'en quittant le siècle, ses biens & ses pratiques, vous êtes sortie des ténèbres qui vous cachaient beaucoup de pièges, de dangers & de misères, pour entrer dans un état de lumière, qui paroît dur & obscur à la nature ; mais qui vous fera connoître les biens véritables, qui vous fera voir la vanité du monde, & qui vous paroîtra d'autant plus admirable, que vous trouverez dans ses privations, des consolations qui surpassent tout ce que le monde peut donner dans ses plus beaux jours. Cette lumière se découvrira à vos yeux, à mesure que vous avancerez dans la pratique. Plus vous y ferez fidèle, plus elle vous paroîtra admirable, & vous reconnoîtrez les obligations que vous avez, *de rendre grâce à Dieu le Père, qui en vous éclairant de sa lumière, vous a rendue digne d'avoir part au sort & à l'héritage des Saints, qui vous a arrachée de la puissance des ténèbres, & vous a transférée dans le Royaume de son Fils bien aimé* [aux Col. ch. 1].

Pour vous faire donc mieux connoître les avantages & les obligations de cet état, j'ai résolu de vous en former une idée exacte, dont j'irai rechercher les principes jusques dans le cœur humain, & je vous le partagerai en quatre chefs.

Le Premier Chef sera :

des dangers & des misères auxquels on est exposé dans le siècle, selon l'âme, selon le corps, & selon la liberté de la vie ; & sur ce chef je vous ferai neuf sujets de Méditation.

1. Des Passions, & de la nécessité de les régler.
2. De quelle manière on se gouverne au monde à l'égard des passions, & que tout y tend à les dérégler.
3. Des afflictions que causent les passions.
4. Des mauvais exemples.
5. Des occasions de se perdre par sa propre infirmité. *Voilà qui regarde l'âme.*

6. De l'incertitude & du changement des fortunes.
7. De la proximité de beaucoup de tribulations. *Voilà pour le corps.*
8. De l'engagement du monde.
9. Et de l'état du Célibat. *Voilà ce qui regarde la liberté*, qui vous paroîtra mieux par le rapport des deux opposés.

Le Second Chef sera :

De l'excellence de la grâce que Dieu fait à une âme qu'il choisit pour la retirer du siècle, & sur ce sujet je vous ferai deux Méditations, qui vous montreront

1. Que cette grâce est une marque singulière de l'amour de Dieu envers vous, & qu'elle doit vous provoquer à l'amour & à la reconnaissance envers lui.
2. Qu'elle doit être un grand sujet de consolation.

Le Troisième Chef sera :

De la fin que Dieu s'est proposée en vous appelant à cet état, qui est de vous faire représenter son Fils *en le glorifiant & en le portant dans votre corps*, selon la parole de S. Paul [dans sa I. Epître aux Cor. ch. 6]. Mais pour le faire bien paroître dans votre corps, il faut que votre esprit & votre raison soient formés selon son exemple, & selon sa doctrine. Je vous ferai treize méditations sur ce sujet.

1. Du mépris & de la mortification de l'entendement.
2. Des exemples de Jésus-Christ, qui nous l'enseigne.
3. Du renoncement à la propre volonté.
4. Des exemples que Jésus-Christ nous en donne.
5. Des moyens que l'état Religieux vous fournit pour le bien faire. *Voilà pour représenter Jésus-Christ dans la raison.*
6. Du retranchement de la curiosité dans les idées.
7. Dans les objets de vanité.
8. Dans les réflexions inutiles. *Voilà pour le représenter dans l'esprit.* Par l'esprit j'entends les sens intérieurs.
9. De la modestie.
10. De la Chasteté.
11. De la Pénitence volontaire.
12. De la Patience dans les infirmités.
13. De la pauvreté Religieuse. *Voilà pour le représenter dans le corps, & pour le porter par tout.*

Le Quatrième Chef sera :

Des moyens de bien observer les Règles de son état, & d'en prendre l'esprit : & sur ce sujet je vous ferai sept méditations.

1. De l'Humilité.
2. Du transport de la sollicitude dans le sein de Dieu.
3. De l'Oraison.
4. De l'Abandonnement de soi-même au bon plaisir de Dieu.
5. De la Confiance.
6. Du dépouillement de tous ses désirs.
7. De l'estime des règles.

Et enfin j'ajouterai à cela quelques méditations pour vous porter à être à Dieu sans réserve.

Sur chaque méditation je vous donnerai une idée d'Affections pour vous aider à vous former à la conversation avec Dieu. Je ne prétend point par là fermer la porte à celles qui vous viendront au cœur & que Dieu vous donnera : au contraire, ce sont celles que je vous conseille de mieux recevoir, & de vous y entretenir ; mais seulement je le fais pour donner de l'ouverture à votre esprit. Je vous les tracerai sans suite de discours, & comme par manière de Mémorial ; car souvent l'entendement s'obscurcit, s'il ne rencontre de quoi mettre du sien, & s'exercer dans ce qu'on lui propose ; & ce qu'il comprend par sa propre application qui vient à être éclairée de la lumière du Ciel, pénètre plus l'âme que tout ce qu'on peut lui dire.

Vous vous gouvernerez de la même manière à l'égard des résolutions, & le petit Examen que je ferai sur chaque méditation vous apprendra ce que vous avez à faire & à corriger. Mais en tout Cela vous observerez les Règles & les avis qui vous ont été donnés dans le Traité de l'Oraison.

Voilà ce que j'ai cru pouvoir faire de mieux pour satisfaire à votre désir, & ce qui est à mon avis le plus propre pour parvenir à ce que je souhaite de vous, qui est que vous estimiez votre profession pour ce qu'elle est, & que vous la

traitez comme elle mérite.

J'étendrai les choses un peu au long, afin que les bonnes âmes qui vous accompagnent, puissent aussi s'en servir ; que les commençantes y trouvent de quoi faciliter l'exercice de l'Oraison, qui se fait par la Méditation, & que les avancées y trouvent de quoi s'occuper sur la représentation de Jésus-Christ. Celles même qui sont passées au delà de la méditation, pourront y revenir, quand l'esprit de Dieu ne leur voudra pas donner autre chose.

Mais je crois que les âmes Religieuses, telles qu'elles puissent être, ont besoin de bien se pénétrer de toutes ces vérités, & de se les remettre devant les yeux de temps en temps, de peur de les oublier, ou d'en perdre le sentiment, parce que l'esprit humain oublie facilement les choses spirituelles, ou bien s'il ne les oublie, il ne s'en souvient que d'une manière sèche & insipide, à moins qu'on ne les lui représente pour y faire une nouvelle application.

L'âme qui veut conserver les bons sentiments qu'elle a conçus de la vertu, doit tenir pour certain qu'elle a besoin de recommencer tous les jours à prier, & à chercher par son application aux Vérités Chrétiennes, comme elle a besoin de recommencer tous les jours à manger pour vivre ; & s'il arrive que les sentiments des Vérités dont elle a été pénétrée s'évaporent, & qu'il ne lui en reste qu'une connoissance, qui lui paroît comme morte parce qu'elle n'en ressent aucun, mouvement, qu'elle ne s'en afflige pas, mais qu'elle reconnoisse que Dieu l'a voulu ainsi, afin de l'engager à prier & à chercher chaque jour sa nourriture auprès de lui, & qu'il veut lui apprendre qu'elle est obligée de travailler pour conserver sa vie spirituelle, comme elle est obligée de travailler pour entretenir sa vie naturelle.

Qu'elle ait recours à lui, & qu'elle y ait confiance, quoique d'une manière un peu sèche ; & il la soutiendra par la Foi, d'une manière secrète & plus forte que par les sentiments les plus agréables. La voie de la Foi est la plus pure & la plus forte, & elle est la plus assurée, car elle est éloignée des illusions qui se rencontrent souvent dans le sensible.

Des dangers, & des misères auxquels on est exposé dans le siècle,
selon l'âme, selon le corps & selon la liberté de la vie

MÉDITATION I

Des passions, et de la nécessité de les régler

Puisque l'homme a désobéi à Dieu, il a bien mérité de porter par tout les marques & la peine de son dérèglement. Ses passions qui lui avoient été données pour l'aider à faire le bien, & à fuir le mal, se révoltent contre sa raison, & la concupiscence se sert de leurs mouvements pour y mettre le désordre. C'est une juste punition de sa désobéissance : mais il en portera les marques par des maladies dangereuses & mortelles, à moins qu'il n'y apporte le remède. Il ne peut rien faire de plus raisonnable que de rechercher ce remède, & de s'en servir, puis qu'il s'agit d'éviter la maladie & la mort.

1. S'il est obligé de cultiver à la sueur de son front la terre qu'il foule aux pieds, & d'en arracher les chardons, & les épines, pour avoir le pain qui sert à conserver la vie de son corps, la terre de son cœur lui en produit d'autres, dont ses passions sont les racines, qui ne l'engagent pas moins à travailler incessamment pour en retrancher les productions, s'il veut conserver la vie de son âme. Ces épines suffoqueront sa raison, à moins qu'il ne les retranche. La vertu ne pourra pas y croître. L'âme ne peut point vivre sans vertu. Il faut donc qu'elle meure, si ces obstacles ne sont ôtés. Doit-on rien négliger dans une matière de cette conséquence ?

3. Que servira à l'homme d'être raisonnable, s'il ne règle ses passions ? Ce sont-elles qui *l'ont fait entrer en comparaison avec les bêtes insensées, & qui l'ont rendu semblable à elles* [Ps. 48]. Mais il deviendra beaucoup moindre qu'elles, s'il n'entre dans les sentiments d'honneur que son âme mérite & s'il ne se sert généreusement du pouvoir de sa liberté pour les réduire à leur devoir. Car ce qui est naturel aux bêtes, lui sera un crime, & il ne méritera d'être considéré parmi les créatures, que comme l'opprobre des créatures ; puis qu'il n'y paroîtra que hors de son ordre, & faisant injure à son Créateur. N'est-ce point une grande folie de vouloir passer pour homme, & de faire la bête ?

4. Le voyageur de Jéricho, qui fut rencontré des voleurs, chargé de plaies, & laissé demi-vif, vous représente au naturel l'homme dans l'état de ses passions. Il falloit un Médecin aussi puissant & aussi charitable que le Samaritain, céleste, pour le porter sur son humanité sacrée, & pour répandre sur ses passions le vin de la force, & l'huile de la douceur. L'âme ne doit point faire d'état de sa vie, & elle ne l'aura qu'à demi, à moins qu'elle ne demeure appuyée sur l'humanité de son Médecin céleste. Elle aura toujours besoin de son huile & de son vin, pour les appliquer sur les mouvements de ses passions, de peur qu'ils ne la blessent de nouveau, car sans ce remède ils ne l'attaqueront guère, qu'ils ne lui fassent quelques plaies. Elle doit donc se tenir toujours bien avec lui & attentive à lui, puis qu'elle a tant besoin de lui.

5. Car la raison est remplie de faiblesse & de ténèbres, qui la rendent facile à être séduite par ses passions. Elles la sollicitent à suivre leurs désirs sous des apparences trompeuses du bien & du plaisir. Leurs affections sensibles produisent des vapeurs qui changent facilement son entendement, par des illusions, qui lui font prendre des imaginations pour des réalités. Elles lui font voir des pavillons dorés, comme on voioit autrefois dans les Temples des Égyptiens, & elles lui font oublier que ce qui est dessus n'est qu'un rat, ou une taupe. Mais cette raison s'étant laissée aveugler & emporter par ses passions, jusques où va-t-elle ? Elle les suit où elles veulent, elle s'engage à chercher son malheur, elle fuit ce qui peut la faire revenir à elle-même ; & elle détourne même ses yeux de peur qu'ils ne regardent le Ciel, comme firent les Vieillards de Suzanne. Elle passe jusques à faire des actions capables de la convaincre devant tout l'univers, qu'elle est hors de son sens, sans que la confusion qui doit suivre ses emportements la retienne.

Voilà où aboutit le chemin des passions. Que fait donc celui qui s'y engage ? Le sait-il ? C'est un *feu qui brûle & qui dévore jusqu'à la perte entière* [Job. ch. 31] de tous les biens temporels & éternels. Le grand moyen d'empêcher qu'une étincelle de ce feu ne fasse une grande flamme, c'est de l'éteindre dans sa naissance. Qui sait si en nourrissant une seule étincelle de ce feu, elle ne s'allumera pas pour faire un incendie.

6. Le malade est faible, & le mal est subtil : il faut donc qu'il veille sur ses passions ; mais il doit s'y encourager, puisque la sagesse de Dieu a caché un trésor dans la punition, en lui fournissant une occasion d'un grand mérite. La révolte de ses passions lui sert de matière de faire une bonne guerre, qui lui acquerra une couronne s'il veut combattre avec fidélité, pour venger dans lui-même l'honneur de son Créateur, & la dignité de son âme, en réduisant ses passions à l'obéissance de l'un & de l'autre. Il a perdu la domination qu'il avoit sur les animaux, & il est obligé de servir de la violence & de l'industrie, pour les rappeler à son service ; & quand ils y sont, il sait qu'il est nécessaire de les garder, de peur qu'ils ne reprennent leur liberté naturelle. Il doit se résoudre de faire le même sur les passions, de se servir de la violence, & de l'industrie pour les réduire, & de ne point s'étonner de leurs mouvements : *car ils ne peuvent nuire à moins qu'on y consente* [Conc. de Trente] & de ne pas s'en fier à leurs habitudes, car elles sont toujours faibles, & elles se sentiront toujours de la bête.

Veillez donc sur elles, & priez le Médecin céleste, de peur que vous n'entriez en tentation. Avec son secours & ses remèdes, vous surmonterez tout ; mais sans cela, quelque promptitude qu'ait votre raison, vous trouverez toujours que la chair est infirme dans ses passions.

Que la victoire qui nous rend à Dieu & à nous-même est honorable & douce ! Cette victoire est celle des passions.

Affections

Rapportez-vous l'idée de ce qu'a fait le Samaritain envers le voyageur maltraité des voleurs, & appliquez-le à Jésus-Christ avec effusion de cœur.

Ô Sauveur ! vous êtes le véritable Samaritain, charitable, libéral, plein de compassion, &c.

Que serois-je devenue, si vous n'étiez descendu de votre Jérusalem céleste, &c.

Appliquez à votre âme l'état du voyageur, blessé, dépouillé, & qui n'a secours de personne.

Pensez que l'animal sur lequel on monte ce pauvre misérable représente l'humanité sacrée du Sauveur.

Reconnoissez quel amour mérite l'état auquel il s'est mis pour vous, qui lui a fait dire à son Père éternel : *Je suis devenu comme une bête devant vos yeux* [Ps. 72].

Si vous avez fait cela pour moi ; que dois-je devenir pour vous, &c.

Pensez que l'hôtellerie c'est la Religion. C'est ici, mon Seigneur, où vous m'avez amenée, donné les ordres pour me traiter, promis de payer, &c.

Reconnoissez qu'il est le seul qui a l'huile & le vin qui ont la vertu de guérir vos passions.

Demandez-lui le vin de la force, pour mépriser les flatteries de la concupiscence & l'huile de la douceur, pour modérer les mouvements de l'irascible : mêlez l'un avec l'autre sur mon âme, Ô mon Sauveur ! afin qu'elle soit toute à vous : forte pour surmonter, douce pour supporter. Il y va de ma vie d'être à vous, car hors de vous je ne trouve point de remède.

J'ai des maladies mortelles, & vous êtes le seul, &c.

Dites-lui que c'est sa seule bonté qui l'a porté à vous ramener de ce chemin de vos passions, où vous étiez déjà fort engagée dans le siècle. Ressouvenez-vous en sa présence des coups que vous y avez reçu, &c.

Hé, Seigneur, que serois-je devenue, si vous n'étiez venu heureusement à mon secours !

Accordez vos désirs avec ceux de David, quand il disoit *Eclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme jamais dans la mort* [Ps. 12] & reconnoissez qu'il avoit bien raison de faire cette demande, pour éviter l'aveuglement des passions.

Demandez comme lui : *Que je ne sois pas submergé par la tempête* [Ps. 68]. Et appliquez ces paroles aux passions qui sont comme les vents qui les excitent. *Que je ne sois pas engloutie dans ce gouffre* (entendez celles-ci de l'usage des passions) & *que ce puits ne se referme pas sur moi*, entendez par ces mots, l'effet de l'habitude invétérée.

Qui pourroit, Seigneur, se retirer de ce puits ainsi refermé ? Ô que votre miséricorde me garde donc d'y tomber !

Résolutions

1. De paroître toujours devant le Samaritain céleste très-soumise à ses opérations, & très-petite dans votre estime, afin qu'il prenne plaisir à vous traiter, & à verser sur vous avec abondance le vin & l'huile, la force & la douceur.

2. De veiller sur vos affections, de peur qu'elles ne dégénèrent en passions. Je vous distingue les unes d'avec les autres, à ma mode, afin de vous les faire mieux comprendre. Par les *affections*, vous entendrez les simples sentiments, qui ne sollicitent pas la liberté de s'engager ; mais par les *passions*, vous entendrez les mouvements qui attaquent la liberté, qui font des efforts pour la captiver, & qui veulent en venir à bout s'ils peuvent.

Vous ne vous mettez pas beaucoup en peine des premières, car cela est humain, mais vous réduirez à la raison les secondes par amitié ou par force.

3. De ne rien faire avec délibération pour nourrir vos passions, spécialement telles & telles, &c. Car le vrai moyen de les faire mourir, c'est de leur retrancher la nourriture, '

Examen

Vous examinerez : Quelles sont celles qui vous font tomber dans plus de fautes, afin d'y faire une application plus exacte.

Si vous n'êtes pas dans quelque préoccupation d'esprit qui vous tienne attachée à votre propre jugement : car c'est ici la tanière où les passions se cachent, & où elles se nourrissent sans qu'on s'en défie.

Bouquet de quelques Sentences de la Sainte Écriture que vous vous représenterez pendant le jour.

Sub te erit appetitus ejus, & tu dominaberis illius. [Gen. cap. 4].

L'appétit du péché sera en ton pouvoir & tu aura soin d'en être toujours le maître. Dans la Genèse, chapitre 4.

Poft concupiscentias tuas non eas, & voluntate tua avertere.

Si praestes animae tuae concupiscentias ejus, faciet te in gaudium inimicis tuis. [Eccl. cap. 18].

Ne suivez pas vos passions & détournez vous de votre propre volonté. Si vous donnez à vos inclinaisons ce qu'elles vous demandent, elles vous rendront un sujet de risée à vos ennemis. Dans l'Eccl. Chapitre.18.

Ut fciat unusquisque vestrum vas suum possidere in sanctificatione & honore, non in passione desiderii, sicut & gentes qui ignorant Deum. [I Thessal. cap. 4.]

Que chacun de vous sache posséder le vase de son corps, saintement & honnêtement ; & non point en suivant les désirs

de ses passions, comme les Païens, qui ne connoissent point Dieu. Dans la première aux Thessaloniens, chapitre 4.

De quelle manière on se gouverne au monde à l'égard des passions

1. Les passions ont fait des lois dans le monde, qui y établissent un droit particulier. On en étudie les maximes pour y former sa conduite, & on en fait une prudence ; mais cette prudence est celle *de la chair* que l'Apôtre appelle *une mort* [Rom. ch. 8]. Quelle justice, quel ordre, quelle paix, & quels fruits peut-on attendre d'une prudence qui vient d'un principe si déréglé & si aveugle.

2. Sa conduite ne tend qu'à employer le temps précieux de la vie, le soin, les pensées, l'industrie & les travaux, pour tâcher de contenter l'ambition, pour parvenir à l'honneur, pour augmenter ses richesses, & pour se donner du plaisir. & celui qui sait mieux trouver les moyens de contenter ses passions, passe dans l'estime du monde pour le plus habile. Elle cherche ainsi tout ce que l'Évangile nous apprend à fuir : faut-il s'étonner, si celui *qui veut être ami du monde, est aussi-tôt déclaré l'ennemi de Dieu* ? [S. Jacques. ch. 4]. On ne peut servir à deux maîtres si opposés : à Dieu & au monde : il faut renoncer aux lois des passions qui sont sa prudence, ou à l'Évangile.

3. Cette prudence malheureuse veut tout pour elle, & ne veut rien pour les autres, que par rapport à sa satisfaction, c'est d'où vient que l'amitié véritable, la paix, la fidélité & la vérité sont bannies d'entre les enfants du siècle, que le mensonge, la division, la jalousie & la haine y règnent ; qu'il ne s'y trouve qu'une civilisation semblable à un sépulchre blanchi, qui n'est rempli que d'os de morts, & de corruption : car, où le propre intérêt règne, tout lui est sacrifié ; & celui qui n'a égard qu'à lui-même, choque tous les autres & trouble tout.

4. Nos passions & nos sens conspirent incessamment contre nous, & le Royaume des cieux ne se donne qu'à ceux qui *ont crucifié leur chair avec ses vices & ses appétits*. Comment s'accordent les pratiques du monde avec ces nécessités ? On y vit au milieu des dangers, comme s'il n'y avoit rien à craindre, on y nourrit ce qui devrait être détruit, on y cherche tout ce qui peut éloigner les croix & les souffrances, & la vie s'y passe en employant tout pour le temporel, sans qu'on pense au glaive de la mort, qui pend à un cheveu sur la tête, & qui est prêt à tous moments de décider le sort de l'Eternité.

Avouez qu'il faut beaucoup de fidélité, & se faire de grandes violences pour se trouver parmi ces pratiques sans y participer, pour veiller parmi ceux qui dorment, pour se crucifier parmi ceux qui se divertissent, & pour se préparer à la mort parmi ceux qui vivent comme s'il ne falloit pas mourir.

5. L'âme de David s'étoit desséchée, *pour avoir oublié de manger son pain* [Ps. 101]. Hé ! que deviendront celles qui ne connoissent seulement pas quel est leur pain ? La vertu ne peut être que rare, où le pain de l'âme est inconnu ; elle est suspecte d'avoir plus d'apparence que de solidité, où il est rare ; mais où les passions sont nourries, & entretenues, elle ne s'y trouve point. Avez-vous vu au siècle qu'on nourrisse l'âme d'Oraison, de dévotion, de bonnes lectures & de bons entretiens, & que la nécessité de ces pratiques, qui sont son pain, y soit fort connue ? N'avez-vous pas vu au contraire, que tout y tend à dérégler les sens & les passions ?

6. Ceux même qui veulent y vivre dans les règles de la vertu, se trouvent environnés de mille respects humains, & engagés dans les pratiques & les bienséances du monde, qui occupent leur raison, & qui attachent leur cœur. C'est assez pour ne voir Dieu que bien tard, & pour demeurer rampant contre terre sans élévation d'esprit.

Car Dieu est bien pur, & il ne se manifeste qu'aux cœurs dégagés & aux raisons épurées. Ils veulent éviter le péché, faire de bonnes œuvres, & être à Dieu : mais après s'être examinés de près, ils vous avoueront qu'ils trouvent dans eux beaucoup de réserves, qu'ils ne peuvent point renoncer à l'honneur, à l'estime, & à la complaisance du monde, ni se résoudre à l'humiliation. Il s'en rencontré peu qui embrassent la mortification entière des passions. Cependant Dieu mérite tout, & si nous voulons avoir l'avantage qu'il nous voit tout en toutes choses, comme nous en avons besoin, il faut renoncer à soi-même entièrement.

7. La parole de Jésus-Christ, du renoncement entier à soi-même, est dure à ceux qui ont à vivre dans le monde, & sa pratique y est difficile & rare. C'est d'où vient que plusieurs âmes y sont toujours faibles dans la vertu, qu'il y a comme un gros nuage entre Dieu & elles, qu'elles goûtent très-peu les onctions de la grâce, & qu'elles sont sujettes à de dangereuses tentations ; mais ce n'est pas merveille si ceux *qui boient de l'un & de l'autre côté* [III Rois, 18] : qui veulent donner à Dieu & qui veulent donner quelque chose au monde, ne marchent pas fermement.

8. La cause de ces désordres & de ces pertes vient des passions, dont la mortification est presque inconnue aux enfants du siècle, & elle est fort traversée & empêchée dans les gens de bien, par des engagements où ils sont & par les sympathies qui se rencontrent entre les pratiques du monde & leurs passions.

Quel avantage est-ce donc pour être à Dieu, que d'être séparée d'un commerce, où les bons même rencontrent tant d'obstacles, & d'être dans un état où rien n'empêche la mortification des passions.

Affections

Formez-les avec effusion de cœur sur ces pensées.

Qu'il n'y a rien de plus vrai que ce que dit l'Apôtre saint Jean [dans sa I Epître. ch. 7] que *tout ce qui est au monde n'est que concupiscence de la chair et concupiscence des yeux, & orgueil de la vie*.

Que toute cette concupiscence n'engendre que la fureur, le péché & la mort. Quels fruits ?

Voilà où tend toute cette prudence de la chair. Qu'ai-je mérité, mon Seigneur ! pour être retiré du milieu des

enfants du siècle, qui en font profession ! Qui sait, mon Dieu ! si je n'aurois pas été abîmée dans la loi des passions ?

Dites ces paroles de David [au Ps. 87] *Seigneur ; Dieu de mon salut, je crierai vers vous durant le jour, & durant la nuit. Pesez ce mot, Dieu de mon salut.*

Vous crierez pour annoncer sa bonté, vos reconnoissances, &c. Que sa grâce vous a détourné les yeux de dessus le faste & la vanité, pour vous faire voir la vérité.

Priez-le comme David [au Ps. 108]. *Qu'il détourne toujours vos yeux de dessus la vanité, de peur qu'ils ne la voient avec complaisance.*

Reconnoissez que votre faiblesse est grande, & que la vanité la trompe facilement.

Renouvelez à Notre Seigneur sa qualité de Samaritain, & entretenez-le de l'hôtellerie où il vous a placée. Reconnoissez que le soin, l'ordre, & tout ce qui est utile pour votre guérison s'y rencontre. L'occasion du mal en est ôtée, l'air de la dévotion y est bon, les remèdes contraires aux passions y sont tout préparés, &c.

Ô Seigneur, si je ne me guéris, ce sera bien ma faute, &c.

Remerciez-le de ce qu'à tout cela il ajoute l'honneur de sa visite, les attraites de ses grâces, ses inspirations, ses soins, la connoissance de l'excellence de son amour, & ses secours continuels. Que de sujets de confiance ; mais aussi que de sujets de confusion, si je ne m'en sers bien ! &c.

Ô mon Sauveur ! il ne me reste qu'à être fidèle, ne souffrez pas que je sois négligente, &c. Qu'aurois-je à répondre pour excuse ? &c.

Pensez que les deux deniers qu'il donne, pour le traitement du malade, sont sa Divinité & son Humanité, qu'il livre dans la sainte Eucharistie. Demandez-lui qu'il donne aussi par aumône deux deniers au malade : son amour & la fidélité à retrancher dans vos passions tout ce qui y met de l'obstacle .

Résolutions

De retrancher dans vous ce qui se trouve trop conforme aux usages du monde, & à ce qu'il estime, qui nourrit il subtilement les passions & les imperfections ; mais spécialement celui de l'ambition & de la vanité de la naissance, dont on veut se glorifier, comme si les âmes n'étoient pas toutes d'une même race & les corps d'une même corruption.

De ménager toutes les occasions que votre profession vous fournit, pour travailler à votre salut, pendant que les enfants du siècle ne travaillent qu'à ce qui périclite avec leur vie mortelle, & qu'à entretenir le dérèglement de leurs passions.

De ne rien faire que pour Dieu, & pour l'Eternité, & de vous étudier à faire vos actions comme si vous deviez mourir incontinent.

Examen

Si vous ne vous servez pas trop de la prudence humaine pour parvenir à ce qui est conforme à vos désirs & à vos affections.

Si vous n'éloignez pas la simplicité de la colombe, de la prudence, qui doit gouverner vos actions.

Si vous vous êtes persuadée que pour bien suivre Jésus-Christ il faut renoncer à soi-même, & porter sa croix, & si vous êtes résolue de le faire.

Si vous êtes diligente à chercher & à manger le pain de votre âme, & si dans vos lectures spirituelles vous ne cherchez pas ce qui contente la curiosité de l'esprit, au lieu de vous appliquer uniquement à ce qui peut vous faire profiter.

Bouquet de la sainte Ecriture

Ut per haec efficiamini Divinae consortes Naturae,

fugientes ejus quae in mundo est concupiscentiae corruptionem. [II Pétr. I].

Pour vous rendre par ces mêmes grâces participant de la Nature divine en fuyant la corruption de la concupiscence qui règne dans le siècle par le dérèglement des passions. Dans la seconde Epître de saint Pierre, chapitre premier.

Laudatur peccator in desideriis animae suae, & iniquus benedicitur. [Ps. 9].

Le pécheur est loué dans les désirs de son âme, & l'injuste est béni. Dans le 9eme Psaume de David.

Quam angusta porta & arcta via est, quae duxit ad vitam ! & pauci sunt qui inveniunt eam. [Matth. 7].

Que la porte de la vie est petite, que le chemin qui y mène est étroit ! & qu'il y en a peu qui le trouvent. En saint Matthieu au chapitre 7.

Des afflictions que causent les passions, & de leur tyrannie

Si l'homme a une pente au mal, ce n'est que selon ses sens & sa concupiscence : car son, âme a une inclination au véritable bien, & un instinct qui la porte à Dieu indispensablement ; que hors de lui elle est toujours dans l'inquiétude, comme étant hors de son centre & de son unique bien. Les passions peuvent bien endormir- sa raison pour un temps ; mais elles ne peuvent pas lui arracher cet instinct qui l'accompagne par tout. C'est la racine d'où naissent les regrets qu'il souffre, quand il s'est éloigné de Dieu, qui lui demeurent gravés dans le fond de l'âme, sans qu'il puisse s'en exempter.

2. Chacun sait que le regret est la plus fâcheuse de toutes les peines, parce que celui qui la souffre n'en peut attribuer la cause qu'à lui-même : les souffrances qui arrivent par des accidents imprévus portent avec elles un remède qui les adoucit, & la raison y trouve de quoi se consoler en les regardant dans l'ordre de la Providence, & en n'y trouvant point de sujet de se faire de justes reproches. Mais celles qui viennent de sa propre faute, ont une double douleur, du mal qu'elle souffre, & d'en être la cause.

Si personne n'ignore que le regret est une grande peine, l'expérience apprend aussi que les passions ne font autre chose que de composer des sujets de regrets qui se font souvent ressentir même dans le plaisir ; & qui prennent ordinairement la place de leur satisfaction dès qu'elle est achevée. *La tristesse succède à l'extrémité de la joie* [Prov. 14] : c'est un Oracle du Saint Esprit qui nous le dit.

3. Si les regrets ne les accompagnent, l'homme en seroit encore plus misérable : car en parlant humainement, il ne se retire guère de leurs emportements que par la gêne de l'esprit, qui lui ouvre l'entendement. C'est le regret qui la lui donne, mais il ne sauroit jamais entrer en grâce avec Dieu que par la douleur du regret. Que le mal est grand, qui n'a pour remède que la même douleur qu'il s'est faite ! Que celui-là est à plaindre qui se blesse de sa propre épée, qui acheté si cher un repentir, & qui pour jouir d'une satisfaction qui passe, s'attire une misère qui demeure !

4. Les passions ne font pas seulement souffrir l'homme dans une de ses parties, mais dans toutes. Elles font souffrir son esprit par des agitations de pensées qui lui ôtent le repos, qui le font travailler aussi-bien sur l'impossible que sur le possible, & qui le mettent en état d'aveugler plutôt la raison, que de la servir utilement. Elles font souffrir son cœur par des mouvements violents qui le mettent en fureur ; & la contrariété de plusieurs mouvements qui s'y produisent en un même temps, y font des combats semblables à ceux des animaux contraires qui se trouvent renfermés en un même lieu. La fureur du combat retombe sur l'esprit. Il ne sait quel parti prendre, & il demeure enveloppé dans le tourment de irrésolution, qui est l'une des plus grandes peines qu'il puisse souffrir. Elles font souffrir son corps, en le faisant servir à tout ce qu'il leur plaît ; & après avoir employé ses membres au service de l'iniquité, elles le laissent chargé d'infirmités & de misères, accablé de nécessités & de douleurs. Enfin, elles le font souffrir dans ses biens de fortune qu'elles sacrifient à leurs plaisirs, sans considération des suites ; & elles n'épargnent pas davantage ni l'honneur ni la vie. Faut-il s'étonner si les regrets sont inséparables, d'une source de tant de désordres ?

5. Elles ne font pas seulement souffrir l'homme, mais elles le rendent esclave des souffrances par la servitude où elles l'engagent. Où les passions règnent par l'habitude, la raison n'ose presque se montrer pour leur contredire. Elle voit sa misère, mais elle n'ose leur rien refuser ; car elles l'accablent dès qu'elle y pensent. Elles tiennent l'esprit esclave de leurs extravagances, le cœur de leurs mouvements & le corps de leurs dérèglements, la fortune de leurs dépenses, & la vie de leur fureur ; sans que l'esprit puisse se garantir d'être troublé par leurs tempêtes, le cœur d'être déchiré par leurs mouvements, le corps d'être gâté par leurs excès, la fortune d'être perdue & jetée dans l'indigence par leurs dérèglements, & la vie d'être précipitée dans une mort malheureuse par leur fureur.

6. L'homme assiste ainsi à ses propres funérailles, ses passions irritées le portent au sépulcre, & son âme suit le convoi, comme la veuve de Naïm suivoit celui de son fils. Elle peut bien jeter quelques larmes sur sa misère & sur sa perte, mais elle ne s'en retirera pas, à moins que la grâce de Jésus-Christ ne vienne à son secours, qui commande à ces infortunés porteurs de s'arrêter, afin qu'il fasse le miracle d'une Résurrection.

7. Rien ne manque aux passions pour exercer sur l'homme une tyrannie accomplie, puis qu'elles lui ôtent tout le véritable bien qu'il peut avoir au monde, & qu'elles le rendent esclave des plus fâcheuses douleurs qu'il puisse y souffrir. Que lui laissent-elles donc de l'humain & du raisonnable, sinon un discernement qui ne lui sert que pour mieux connoître sa misère, & que pour lui faire ressentir un regret, qui lui montre incessamment qu'il est coupable envers soi-même, aussi-bien qu'il est criminel envers Dieu ?

Qui sait si en restant parmi les enfants du siècle, vous n'auriez pas été assujettie à cette tyrannie, & à ces afflictions.

Affections

Parce ce que chacun de vous marche selon la corruption de son mauvais cœur : je vous chasserais de votre pays pour aller dans une terre étrangère, où vous servirez jour & nuit à des Dieux étrangers, qui ne vous donneront donneront point de repos [Jerem. ch. 16].

Reconnoissez devant Dieu que cette menace est bien accomplie sur l'homme qui le quitte pour suivre ses passions,

Ô Seigneur ! *ceux qui s'éloignent de vous, périront sans doute* [Ps. 72] mais cependant ils payent bien cher leurs dérèglements. Ils servent à ces Dieux étrangers, ce sont les passions.

Celui-là fait *un Dieu de son ventre* [Phil. ch. 3], l'autre de son son argent, &c. Juste punition de vous avoir quitté, Ô mon Dieu ! qui êtes le seul bien, le centre de l'âme, &c. Quel repos peut avoir une âme qui s'est rendue esclave de ses passions, & qui est incessamment tyrannisée par leurs désirs & par leurs mouvements, &c. *Mon peuple a fait deux grands maux, ils m'eut délaissé, moi qui suis la source d'eau vive & ils se sont creusés des citernes percées qui ne peuvent pas retenir les eaux* [Jer. VI, 2].

Appliquez-vous ces paroles avec un regret cordial, & confessez qu'il n'y a rien de plus vrai, qu'un cœur qui quitte Dieu pour suivre ses passions, ne fait que creuser une citerne crevassée, où il y a autant de trous que de passions : les eaux du Ciel ne sauroient y rester, tout s'écoule & se perd, Ô mon Dieu ! & il n'y demeure que de la boue au fond. Cette boue est le péché, la mauvaise habitude, & le chagrin.

Répandez votre cœur devant Dieu, sur vos expériences, en confessant, remerciant, &c.

Appliquez-vous ces paroles du Prophète, qui disoit à Dieu : *vous avez jugé la cause de mon âme, Ô le défenseur de ma vie, mon seigneur & mon Dieu !* [Thren. VI, 3].

Pesez tous ces mots, & pénétrez-en votre âme.

I l'a jugé votre cause en votre faveur, en vous séparant du siècle, qui est le théâtre où tant d'infortunés Acteurs jouent les personnages des passions. Le Diable & la concupiscence sont les compositeurs de la Pièce : la mort & l'enfer en sont la farce, &c. Quel triste spectacle aux yeux de Dieu & des Anges !

Il est le défenseur de votre vie, en vous donnant les moyens de la garder, & de la passer dans la douceur de sa servitude, en secouant le joug & la servitude des passions.

Demandez-lui la grâce de ne jamais servir à ces Dieux, &c.

Remerciez Dieu, en comparant votre sortie du siècle à celle de l'Egypte. Si votre Ange libérateur n'étoit venu à mon secours pour me faire marcher, que serois-je devenue ? &c. Je serois restée dans cette Égypte : c'est là où ces Dieux sont adorés, qui ne sont que des rats, des taupes & des chauve-souris, logés sous des pavillons dorés. Quel secours en peut-on attendre ?

Régaissez-vous en sa présence, de vous voir passée au-delà de la mer rouge, où tout le monde est enseveli à votre égard.

Sur le chemin de la Terre promise, où la Manne, la lumière, l'ombre, l'Ange ne vous quitteront pas ; & si la tentation s'y rencontre, ce ne sera que pour vous rendre fidèle.

Coulez dans votre esprit ces paroles de David : *Le Seigneur est ma lumière & mon salut, qui craindrais-je ?* [Ps. 26].

Vous pouvez dilater votre âme devant Dieu, en vous appliquant la marche des enfants d'Israël, & ce qu'il a fait pour eux, que vous savez assez.

Résolutions

1. D'être entièrement soumise à la conduite de Dieu & aux règles de sa sainte volonté, sans vouloir rien considérer en tant que conforme à vos inclinations, mais en tant que conforme à cette sainte volonté.

2. D'être résignée à toutes les épreuves dont sa Providence voudra se servir pour vous apprendre la fidélité à la suivre, aussi-bien par les déserts, que par les autres voies, puis que sa protection vous sera toujours présente.

3. D'être soumise aux Supérieurs, en les considérant comme des Moïses, sans regarder ce qu'ils sont d'eux-mêmes, mais ce qu'ils vous sont de la part de Dieu.

Examen

Si vous reconnoissez que vous devez vous défier de vos inclinations, comme de vos plus grandes ennemies.

Si vous êtes bien persuadée du besoin que vous avez du secours de la grâce pour les surmonter, & si vous êtes diligente à le demander.

Si votre cœur n'est pas engagé dans des affections inutiles, ou qui sortent des bornes de la charité.

Bouquet de la Sainte Écriture

Animae irreverenti & insrunita ne tradas me [Eccl. ch. 13]

Ne me laissez pas tomber dans l'état d'une âme qui a perdu la honte, & qui est insatiable. Dans l'Ecclésiastique, ch 13.

Vae qui trahitis iniquitatem in vinculis vanitatis, & quasi vinculum plaustri peccatum [Isaïa. 18].

Malheur à vous qui traînez l'iniquité avec les cordes du mensonge, & qui tirez après vous le péché comme les traits d'un chariot. En Isaïe, chap. 18. Ces cordes ce sont les passions.

Quem ergo fructum habuistis tunc in illis in quibus nunc erubescitis ? nam finis illorum mors est [Rom. ch. 6].

Quel fruit tiriez-vous alors de ces désordres, qui vous font à présent rougir de honte, puisqu'ils n'avoient pour fin que la mort ? Dans l'Épître aux Romains chapitre 6.

Du mauvais exemple

1. La complaisance qu'Adam avoit pour sa femme étoit capable de lui causer une forte tentation ; mais le mauvais exemple qu'elle lui donna en mangeant la première du fruit défendu, fut un poids qui le précipita dans la désobéissance. Le malheur du monde est donc venu du scandale, & comme la cause n'en est point retranchée, elle y entretient toujours le malheur, & elle l'augmente. Jésus-Christ nous l'assure, la raison nous le fait comprendre ; mais l'expérience nous en fait une preuve continuelle & sensible.

2. Que ne peut pas l'exemple sur les hommes ? Il les porte jusqu'à aller attaquer la mort. Un Soldat, pour peu de sentiment qu'il ait, va s'exposer à ce qui est de plus terrible à la nature ; & quelque répugnance qu'il ressente, l'exemple de son Capitaine & des autres, l'engage à se faire la dernière des violences. Il ne faut donc pas s'étonner si dans les choses qui sont agréables à ses sens, l'exemple le fait passer à toute extrémité : & si c'est un poids qui fait trébucher sa raison. L'inclination de la nature toute seule le met déjà assez en balance, & elle l'emporteroit sans le secours de la grâce ; mais quand le poids du mauvais exemple y est joint, que deviendrait-elle sans le secours d'une grâce singulière ?

3. Mais cette grâce ne se donne qu'aux humbles qui reconnoissent leur infirmité, & le besoin qu'ils ont de son secours. Les humbles ne cherchent pas le danger, ils le fuient : il faut donc fuir le mauvais exemple, car autrement on ne seroit point humble. C'est aimer le danger, que de s'y exposer indiscrètement ; c'est ainsi aimer sa perte, puisque le saint esprit nous avertit *Que celui qui aime le danger y périra* [Eccl. ch. 3]

4. Qu'il faut d'attention, de fidélité & de violence pour fuir le mauvais exemple en esprit, pendant qu'il est exposé aux sens, & qu'on est contraint de le voir !

Il est impossible d'éviter de le voir en vivant dans le siècle ; car il est répandu comme les eaux du déluge l'étoient sur la terre & les âmes qui s'élèvent au dessus du mauvais exemple, comme l'Arche de Noë s'éleva au dessus des eaux, y sont rares. Plusieurs qui désirent s'en sauver, ressemblent à ceux qui pendant le déluge montoient sur des arbres, ou qui couroient aux montagnes pour se garantir de ses eaux ; mais en grossissant toujours de plus en plus, elles les engloutissoient. Tout de même, ils combattent quelque temps contre le mauvais exemple ; mais enfin le grand nombre l'emporte.

Ils nagent quelque temps, mais il vient une vague qui les noie. Que les reconnoissances d'une âme que Dieu retire du siècle doivent être grandes, puis qu'il la préserve de tant de dangers du mauvais exemple.

5. Quand vous auriez été la plus fidèle du monde à rechercher les bons, vous auriez été contrainte de voir les mauvais, mais les difficultés, les combats & l'expérience vous auraient fait connoître qu'un mauvais exemple a plus de force pour attirer au mal que plusieurs bons n'en ont pour faire faire le bien.

Dieu vous retire de toutes ces difficultés pour vous mettre dans un lieu où les avenues sont bouchées aux mauvais exemples, où on n'en souffre que de bons, & où les règles, les pratiques & les prétentions ne tendent qu'à entretenir le bien de la vertu, & à unir l'âme à Dieu.

Vous devez donc considérer la Religion comme une Arche où Dieu vous fait entrer pour ne point être abîmée dans le déluge du mauvais exemple, & pour voguer avec sûreté sur les flots de cette vie.

Affections

Souvenez-vous de ces paroles de Jésus-Christ *Malheur au monde, à cause du scandale* [Matt. 18]. Reconnoissez-en la Vérité en sa présence. Ô Seigneur ! vous connoissez le fond des cœurs & leurs inclinations. Il n'y a rien de plus vrai que ce qui sort de votre bouche. Rapportez ici vos expériences, & confessez que vous avez reconnu à vos dépens ce que peut l'exemple sur votre infirmité.

Prononcez avec effusion la parole de David : *Votre miséricorde envers moi est très-grande & vous avez tiré mon âme du fond de l'Enfer* [Ps. 85] en reconnoissant la grâce qu'il vous a faite de vous séparer de tant de mauvais exemples.

Entretenez-vous avec Nôtre-Seigneur du déluge, que fait au monde le mauvais exemple.

Hé ! Seigneur, comment serois-je sortie, si vous ne m'aviez pourvue d'une Arche !

L'Écriture dit que Dieu ferma lui-même l'Arche, après que Noë y fut entré, & qu'il la boucha bien pour empêcher les eaux du déluge d'y entrer. [Gen. ch. 7].

Priez-le de faire le même envers vous. Ô Seigneur ! ne vous en fiez pas à moi ! Enfermez-moi, liez-moi, & attachez-moi à vous-même ; bouchez mes sens, & mettez-vous *comme un cachet sur mon cœur & sur mon bras*. Sur *mon cœur*, afin que rien n'en forte qui puisse scandaliser mon prochain, & que rien n'y entre qui soit opposé à vous. Et sur *mon bras*, afin que je ne fasse point d'actions scandaleuses.

Reconnoissez que Jésus-Christ a bien raison de dire, *Qu'il vaudroit mieux que celui qui scandalise quelque âme simple eut été jette dans la mer avec une pierre au col* [Mat. ch. 18]. car il n'y auroit qu'un corps de perdu. Mais hélas ! mon Seigneur, il perd deux âmes, celle du prochain & la sienne.

Mais il est nécessaire, dit Jésus-Christ, *qu'il y arrive des scandales*.

Déplorez cette malheureuse nécessité : He ! Seigneur, qui en est la cause ? Est-ce vous ? Ô non ! c'est le monde, c'est le désordre de la liberté, c'est le péché, qui en sont les racines malheureuses &c.

Remerciez Jésus-Christ de ce qu'il a voulu vivre si long-temps parmi les hommes, pour leur donner l'exemple de tout le bien, & pour vous donner ses exemples comme un antidote contre le venin du scandale.

Pensez que c'est à vous qu'il dit ces paroles : *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez de même* [Joan. 13]. Dilatez votre âme & votre cœur le plus que vous pourrez, sur cette pensée, & entrez dans le désir de régler toutes vos actions sur cet exemple.

Quoi, Seigneur, vous avez voulu vous réduire à me montrer comment il falloit faire toutes mes actions, & je ne vous imiterois pas ? Ô cela n'est pas raisonnable.

Résolutions

D'être si circonspecte dans vos actions, que vous ne fassiez rien qui puisse retarder le prochain dans la poursuite de la perfection.

D'être attentive à Dieu, comme s'il n'y avoit que lui & vous au monde ; ce vous sera un grand moyen pour faire vos actions avec paix, & avec pureté d'intention.

Et de porter compassion au prochain, sans l'imiter dans les chutes, & dans ses imperfections.

Examen

Si vous ne trouvez rien dans vos actions ou dans vos paroles, qui soit opposé à la vertu, il faut en ceci peu de chose, pour faire tort au prochain, spécialement dans la Religion.

De quelle manière vous parlez de Dieu, & de la vertu, si vous ne dites rien qui tende au relâchement. Car la nature ne cherche qu'à dérober, & elle écoute volontiers ceux qui prennent son parti.

Si d'un autre côté vous n'en parlez pas selon un sens préoccupé, qui passe indiscrètement à des extrémités & à des rigueurs indiscrètes qu'il ne comprend pas bien, ce second est préjudiciable aussi bien que l'autre. Ce n'est pas notre sens qui doit nous régler, mais la droite vérité.

Bouquet de la Sainte Écriture

Noli cibo tuo illum perdere pro quo Christus mortuus est [Rom. 14].

Ne faites point périr par votre manger, celui pour qui Jésus-Christ est mort. Dans l'Épître aux Romains chapitre 14.

Si autem manus tua, vel pes tuus, scandalizat te, abscinde eum, & projice abs te [Matth. Cap 18].

Si votre main ou votre pied vous est un sujet de scandale, coupez les & jetez-les loin de vous. Saint Matthieu ch. 18.

Des occasions de se perdre par sa propre faiblesse

1. Les viandes qui sont les plus délicieuses à l'homme qui se porte bien, sont celles qui lui sont les plus dangereuses quand il est malade : & alors il est contraint de renoncer à une infinité de bonnes viandes, pour se réduire à n'user que de celles qui sont les moins agréables au goût. Il faut qu'il en fasse de même à l'égard des créatures, qui sont toutes belles & toutes bonnes, mais son péché l'ayant fait malade, les lui a rendues dangereuses. Il ne doit s'en servir qu'en petit nombre & sobrement, s'il veut éviter le danger de mourir. Si l'homme sensuel demande : mais pourquoi donc Dieu a-t-il créé tant de belles choses, & m'a-t-il donné une si grande inclination de m'en servir, puis qu'il me recommande de m'en abstenir ? Il faut lui répondre que c'est son dérèglement & la maladie de son péché qui en sont la cause.

Ne faut-il pas que le Médecin défende au malade le melon, quoi qu'il soit fort bon ? & le malade ne doit-il pas s'en abstenir s'il veut ne pas mourir.

2. Nôtre maladie ne vient que du dérèglement, & elle ne se guérit que par un usage sobre ; mais il y a peu de sages malades, c'est pourquoi les créatures sont devenues des pièges à leur infirmité, & les usages communs du monde les mettent en grand danger de sacrifier leur santé spirituelle à leur inclination. Les créatures gémissent en servant à la volonté déréglée de ces malades, contre celle de leur Créateur : mais leurs âmes en pâtissent : car elles en meurent & elles se perdent.

3. Les créatures sont en elles-mêmes des objets innocents, qui doivent porter les hommes à l'admiration & à l'amour de leur Créateur ; mais ce malheureux monde y a comme jeté du venin par ses pratiques. Il s'est fait des boutiques de vanités où il forge tous les jours de nouvelles inventions pour tenter l'infirmité humaine ; & toute son industrie ne tend qu'à inventer des moyens d'ajouter aux objets de quoi attirer les malades pour les tromper, pour les séduire, & pour les faire mourir. La créature sert d'appas à leur infirmité, comme le ver l'est au poisson : mais le monde est celui qui compose l'hameçon, & qui le rend subtil pour les prendre & pour les tuer. Hé ! que de circonspection & de sobriété faut-il donc parmi ces objets qu'il présente, puisque l'infirmité humaine est déjà si portée à s'en faire mal, quand toute cette composition de vanité ne s'y rencontreroit pas ? Pourroit-on compter le nombre des âmes que ces objets ont précipité dans la mort, & qu'ils y précipitent tous les jours ? Hé ! que savez-vous si vous n'en auriez pas été du nombre.

4. Les occasions sont encore le danger plus grand pour le malade, car elles lui donnent la liberté de manger de ce qui lui fait mal ; & en, y ajoutant l'agrément du méchant entretien (qui est aujourd'hui ce qui est le plus commun au monde, & ce qui aiguise le plus le dérèglement de l'appétit) il ne se trouve presque plus d'autre moyen pour se retirer de sa perte, que de fuir. Celui qui pense y être le plus fort, est le plus faible ; & il n'y a que l'humilité qui puisse mettre en sûreté celui qui s'y rencontre, puisqu'il n'y a qu'elle qui attire le secours du Ciel.

Pensez-vous être plus forte que David, que Salomon & que plusieurs autres Cèdres du Liban ; que les objets & les occasions ont couchés contre terre ?

5. Ne m'alléguez pas le bon naturel, ni les habitudes. Il n'y a point de péché qu'un homme commette, que tous les autres ne soient capables de commettre. Le même germe de péché se trouve dans tous les enfants d'Adam, & il produira son fruit comme la terre produit des chardons, pour bonne qu'elle puisse être, à moins qu'ils ne s'appliquent avec le secours de la grâce à couper ses rejetons dès qu'ils paroissent, & à lui retrancher la nourriture.

Si saint Paul [aux Gal. ch. 6] avertit si exactement de *se considérer soi-même* en corrigeant le pécheur, *de peur d'être tenté*, c'est pour nous apprendre que la présomption & la chute se suivent de près, & que l'homme qui ne reconnoît point humblement la ressemblance qu'il a avec le pécheur, le reconnoîtra à ses dépens dans sa première chute.

6. Toutes les chutes des autres, telles qu'elles puissent être, vous rendent redevable à Dieu d'actions de grâce pour vous-même de n'être pas tombée dans les mêmes fautes.

Qui sait, chère âme, ce que vous seriez devenue, si vous n'aviez pas eu une autre éducation que cette personne ; si vous vous étiez trouvée dans les besoins de cet autre, dans les mêmes inclinations, dans de semblables occasions, ou objets, ou tentations, &c. Si dans les tentations qui vous sont arrivées, Dieu n'avoit détourné l'occasion, &c. peut-être seriez-vous tombée plus bas que les autres.

Qui sait si Dieu ne vous a pas retirée du siècle, parce qu'il prévoyoit que les objets & les occasions vous auroient perdue si vous y étiez restée. Ce qui n'est pas arrivé en vingt-cinq ans, pouvoit, arriver en un jour.

Affections

Dites à Dieu qu'il a montré dans beaucoup d'âmes la vérité de ce que dit son Prophète, *Qu'il est terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes*, [Ps. 65] mais que ses conseils sont charitables, & aimables sur la vôtre, qui a été précieuse devant ses yeux, mise à l'abri de sa protection, &c.

Reconnoissez que votre retraite vous sépare du danger, des objets, des occasions, &c. & dites à Dieu ces paroles de David, en le benissant & en le remerciant : *Vous avez retiré mon âme de la mort, mes yeux des larmes, & mes pieds de la chute* [Ps. 114]. Mort sans fin, larmes sans Consolation, chute sans remède ; car dans nous-mêmes, il n'y en a point.

Confessez que vous lui êtes redevable de tout ce que vous êtes, par la raison de la création, que vous l'êtes

encore plus par la Rédemption ; mais que peut-être la première ne vous auroit servi que d'une matière d'abus & d'ingratitude, & la seconde que pour vous rendre plus criminelle ; si la grâce de votre vocation ne vous avoit été donnée, qui vous fournit un moyen avantageux pour ne pas abuser de votre création, & pour vous bien servir de la Rédemption.

Humiliez-vous devant Dieu dans la vue de vos faiblesses, & reconnoissez-les bien. Hé ! Seigneur, de quels désordres ne suis-je pas capable, si j'étois laissée à moi-même ?

Adressez-vous à votre Instituteur, âme sainte, dont Dieu s'est servi pour servir d'exemple, &c.

Formez votre affection sur ce que le saint Esprit, pour provoquer les hommes à honorer les pères & les mères des corps, leur dit : *Que sans eux ils ne seroient pas nés* [Eccl. ch. 7]. Reconnoissez le même dans votre saint Instituteur, & qu'il a contribué à votre vie nouvelle, parle sacrifice entier de la sienne.

Demandez les prières, pour votre correction, & pour votre perfection, puis qu'il a employé sa vie pour servir de modèle à votre conversion.

Après avoir entretenu Nôtre Seigneur de vos affections, adressez-vous à la sainte Vierge, & répandez votre cœur dans son sein, comme dans celui d'une bonne mère. Communiquez-lui tous vos désirs & vos sentiments, & demandez-lui son secours. Observez ceci dans toutes les Méditations.

Résolutions

1. De s'humilier soi-même par les fautes du prochain, de lui porter compassion, & de ne laisser aller le zèle que sur le pèche, & non pas sur la personne.

2. De ne mépriser jamais personne, pour abject & imparfait qu'il soit, ne faisant simplement que semblant de le mépriser, quand la charité vous dictera que le mépris sera utile pour sa correction ; mais en gardant dans le cœur d'autant plus de tendresse, qu'on le verra digne de compassion.

3. D'estimer votre état comme s'il étoit nécessaire à votre salut : en présumant que la Providence a voulu s'en servir pour prévenir la misère de votre infirmité, & pour l'empêcher de tomber parmi les objets, les occasions, &c.

Examen

Si vous êtes bien persuadée du besoin que vous avez de vous mortifier, & si vous vous étudiez à le faire.

Si vous ne méprisez personne dans votre cœur, pour abjecte qu'elle puisse être ; & si vous ne vous préférez pas à elle dans votre estime.

Si vous veillez prudemment sur vos sens, de peur *que la mort n'entre par vos fenêtres* [Jerem. ch. 9] & si vous ne conservez pas quelque curiosité envers les vanités du monde. Je ne dis pas affection, car ce seroit trop, mais je dis curiosité, parce que cela même peut faire bien du tort aux âmes Religieuses.

Bouquet de la Sainte Écriture

*Creaturae Dei in odium factae sunt, & in tentationem animabus hominum,
& mufcipulam pedibus insipientium* [Sap. c 14].

Les créatures de Dieu sont devenues un objet d'abomination, sujet de tentation aux hommes, & un filet où les pieds des insensés sont pris. Dans la Sagesse, ch. 14.

*Fascinatio nugacitatis obscurat bona, & inconstantia concupiscentiae transvertit sensum,
sine malitia* [Sap. c. 4].

L'ensorcellement des niaiseries obscurcit le bien, & les passions volages de la concupiscence renversent l'esprit même éloigné du mal. Dans la Sagesse au ch. 4.

Vigilate & orate, ut non intretis in tentationem : spiritus quidem promptus est, caro autem infirma [Matth. 26].
Veillez & priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation ; l'esprit est prompt, mais la chair est faible. Dans saint Matthieu ch. 16.

Des misères auxquelles on est exposé au siècle, par l'inconstance des biens qui s'appellent de fortune

1. Puis que le Monde fait servir toutes les œuvres de Dieu à ses dérèglements, il ne faut pas laisser passer une seule de ses misères, sans nous en servir pour rendre à Dieu nos reconnoissances.

Il travaille & il se damne pour se bâtir une félicité ; mais il ressemble aux ouvriers de la Tour de Babel, qui ne s'entendoient plus les uns les autres & qui se donnoient du ciment au lieu de pierres ; parce qu'au lieu de matériaux qu'il demande, & qu'il désire pour bâtir sa fortune, il en trouve d'autres, & il se confond lui-même manque de se connoître & de s'entendre.

Il n'y a rien de plus inconstant que ce qui s'appelle bien de fortune, on ne l'acquiert qu'avec des soins pénibles & dangereux ; on ne le possède que pour se perdre ; que fait-on donc en l'acquérant, sinon travailler pour se préparer des douleurs qu'il faut souffrir, puis qu'il faut le perdre ? Sa perte ne pend qu'à un filet, & dépend d'autant d'accidents, qu'il en peut arriver dans la vie ; d'un larcin, d'un feu, d'une guerre, d'un procès, d'un ennemi, d'une violence, d'une banqueroute, &c. Qui est l'homme qui peut par son industrie se mettre en sûreté contre ces accidents ?

S. Paul appelle ces biens, *la substance du monde*, car ils soutiennent ses désordres, comme la substance soutient les accidents. Faut-il s'étonner si un fondement si faible & si inconstant ne produit que des ruines & des misères ?

2. Ce qui devrait détacher les enfants du siècle de ces biens de fortune, est ce qui les y attache encore plus par l'opiniâtreté qu'ils ont de s'en rendre les maîtres : mais ils en souffrent la peine, puis qu'ils travaillent à l'impossible, & que leur attache ne sert qu'à convertir en misères leur prétendue félicité. La connoissance de ces accidents qui peuvent les rendre pauvres en un moment, ne les tient-elle point continuellement en soin & en crainte ? Quels travaux ne souffrent-ils point pour prévenir ou pour empêcher les mauvais effets de la malice & de l'envie ? Quels soins ne prennent-ils point pour conserver leur état sans en déchoir ? & quelle indigence ne souffrent-ils point quand ils s'en voient déchus, pour ne pas le faire paroître au dehors ?

3. Ils ont beau faire, ils souffriront toujours, car Dieu se plaît à faire comme un jeu de tous ces biens de fortune, pour apprendre aux hommes à appliquer leurs soins à d'autres nécessités que les temporelles. Il en fait passer plusieurs en un moment, des délices au besoin du nécessaire, afin de leur faire connoître que toute leur industrie est trop courte pour pourvoir à leurs nécessités, & que c'est de lui qu'il faut les attendre.

4. Ceux qui perdent leur bien de fortune se trouvent dans la misère de L'Esprit, qui est privé des détentions de son ambition, dans la confusion de la pauvreté qu'ils avoient en horreur, & dans la peine du corps, sevré de ce qui flatte sa délicatesse. Mais leur plus grande misère est l'aversion qu'ils ont de ces pertes & de ces peines, qui les éloigne de la disposition nécessaire pour les convertir en Vertu & en mérite. Ceux qui ne les perdent pas ne peuvent point éviter, ni les soins, ni les travaux qui sont nécessaires pour ne les pas perdre, ni la crainte de les perdre. Si le repos de l'esprit est un bien, il faut donc confesser que ces autres biens n'en méritent pas le nom, puisque soit qu'on les perde, soit qu'on ne les perde point, ils n'ont que des épines & des circonstances qui sont opposées au véritable repos. Il faut posséder ces biens plutôt avec mépris qu'avec attache, ou renoncer au repos de l'esprit ; c'est ce que les enfants du siècle ne sauroient comprendre.

5. L'état Religieux vous met à l'abri de ces tempêtes, en mettant la borne à votre ambition, il vous délivre des douleurs d'une ambition trompée, qui sont tout-à-fait grandes. Il vous fait quitter l'inconstance & le soin de vos biens temporels, mais vous donne un partage assuré & il vous fait jouir par avance du patrimoine de Jésus-Christ. S'il vous fait renoncer à des superfluités dangereuses, il vous fournit en même temps vos justes nécessités, sans qu'il soit besoin d'y employer ni vos soins, ni vos peines.

N'est-ce pas un grand bonheur de pouvoir employer tout son soin & tout son temps à Dieu & à son salut, en se trouvant déchargé du soin des besoins du corps ?

Affections

Admirez & adorez le conseil de Dieu, qui a voulu que les hommes fussent ainsi trompés dans leurs prétentions temporelles, & dans leurs désirs. Ô Seigneur ! c'est pour mettre des bornes à leurs poursuites. Hé ! Jusques où iroient-ils s'ils n'étoient arrêtés ?

Comment s'arracheroient-ils aux biens de la terre, s'ils avoient une prospérité assurée & tranquille, puisque nonobstant tant de disgrâces ils y tiennent encore si fort ?

Reconnoissez que toutes ces infortunes sont autant de traits de la charité de Dieu, qui les environne, pour les aider à ne point se perdre, & à le reconnoître pour le seul bien.

Tous les riches ont dormi leur sommeil, & lors qu'ils se sont éveillés, ils n'ont rien trouvé dans leurs mains [Ps. 71]

Reconnoissez que ces paroles de David se seroient peut-être trouvées accomplies dans vous : Vous vous seriez endormie plus que les autres, & vous vous seriez seulement éveillée ou bien dans la nécessité, les mains vides de biens temporels, ou bien à la mort, les mains vides de bonnes œuvres. Qu'est-ce que mourir dans cet assoupissement ; Ô mon Dieu ! c'est avoir tout perdu : le temps, la vie, & l'éternité, &c.

Appliquez-vous avec reconnaissance ces paroles de David : *Le Seigneur me conduit, je ne manquerai de rien, il m'a mis dans un lieu de pâturage* [Ps. 22]. Il vous conduit pour vous retirer de tant de dangers & de misères : Ô Seigneur ! c'est vous, ce n'est pas moi ; car de moi-même je n'aurois été capable que de me précipiter dans le torrent du monde & dans ses misères, &c. Rien ne me manque dans l'état Religieux, ni pour l'âme, ni pour le corps, &c.

Remerciez-en Nôtre-Seigneur, par des effusions de cœur.

Appelez-le cordialement avec David Le Dieu de votre vie. J'ai dans moi la prière, que j'adresse au Dieu de ma vie. Je dirai à Dieu, Vous êtes mon refuge [Ps. 41].

Dilatez cette pensée dans votre âme : Que serois-je devenue, mon Seigneur ! si vous ne vous étiez rendu mon refuge ! L'ambition m'auroit peut-être servi de supplice, & je n'aurois trouvé dans les biens du monde qu'une famine d'esprit. Mille accidents auroient pu précipiter mon corps dans de rudes punitions de ses délicatesses. Entrez dans les sentiments de David, qui disoit *Mon cœur & mon corps ont été remplis de joie & d'amour pour le Dieu vivant* [Ps. 83] & reconnoissez que vous en avez bien du sujet, pour l'un & pour l'autre.

Souvenez-vous de ce Jugement de comparaison, que Jésus-Christ nous dit qui se doit faire, & que les *Ninivites s'élèveront au jour du Jugement contre les Juifs & qu'ils les condamneront* [Matth. ch. 12].

Faites par avance ce jugement entre vous & tant de pauvres séculiers, dont le temps & les soins sont employés pour leur subsistance. Ô Seigneur ! je le confesse, ils auront sujet de se soulever contre moi, & de me condamner si je ne me sers bien des moyens que vous me donnez d'employer mon temps & mes soins pour l'Eternité.

Résolutions

De n'avoir plus d'ambition que pour croître en charité, & pour augmenter votre état dans la vertu.

De vous servir du dégagement du temporel, pour vous appliquer entièrement à suivre la volonté de Dieu.

De recommander entièrement à Dieu les besoins des pauvres & des affligés, & de les aider en ce que votre état permet.

Examen

Si vous ne nourrissez pas d'estime de la fortune du monde, qui vous fasse préférer les personnes de qualité, aux pauvres qui ont de la vertu.

Si vous ne prenez pas trop d'intérêt dans la fortune de vos proches.

Si vous reconnoissez assez l'obligation que vous avez de bien servir le maître qui vous entretient, & qui vous nourrit dans sa maison.

Bouquet de la Sainte Écriture

Seminastis multum, & intulistis parum ; comedistis, & non estis satiati bibistis, & non estis inebriati ; operuistis vos, & non estis calefacti : & qui mercedes congregavit, misit eam in saeculum pertusum [Agg. I, 5]

Vous avez semé beaucoup, mais vous avez recueilli peu ; vous avez mangé, sans être rassasié ; & vous avez bu, sans que votre soif ait été apaisée ; & celui qui a amassé des récompenses de ses travaux, les a mises dans un sac percé. Dans le prophète Aggée I, 5.

Agite nunc divites, plorate ululantes in miseruiis vestris, quae advenient vobis.

Divitiae vestrae putrefactae sunt, & vestimenta vestra à tineis comesta sunt [Jacob, c. 1].

Or-sus maintenant riches, pleurez & criez, dans la vue des misères qui doivent vous arriver. La pourriture a gâté vos richesses & les vers ont mangé vos vêtements [En saint Jacques. ch. 1].

Thesaurizate vobis thesauros in coelo, ubi neque aerugo, neque tinea demolitur, & ubi fures non effodiunt, nec furantur. Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est, & cor tuum [Matth. c. 6].

Faites-vous des trésors dans le Ciel, où les vers & la rouille ne gâtent rien, & où il n'y a point de voleurs qui les déterrrent & qui les volent ; car où est vôtre trésor, là aussi est votre cœur. En saint Matthieu, ch. 6.

De la proximité de beaucoup de Tribulations, qui arrivent par le défaut de charité

1. Salomon avoit bien raison de dire *que l'homme qui auroit donné tout le bien sa maison pour acquérir la charité, croiroit n'avoir rien donné* [Cant. 8]. Car elle est si précieuse, que tout le reste n'est rien en comparaison. Elle est le plus beau Caractère que nous ayons de la ressemblance de Dieu, & c'est elle qui donne le prix & le goût à toutes choses. Les enfants du siècle ne vous avouent ils pas eux-mêmes, qu'où il n'y a point d'amour, il n'y a pas de satisfaction. Tout ce qu'ils n'aiment pas leur est à charge ; mais où l'amour se trouve, tout s'adoucit.

2. C'est le grand remède des misères communes de la vie, qui sont la peine du péché dans tous les enfants d'Adam, car elle les adoucit par ses secours, & par sa compassion, & elle est la seule qui y prend part. Puisque ces misères sont inévitables, & qu'elle en est le remède, c'est être ennemi de sa consolation, que de ne pas estimer la charité comme elle le mérite, & c'est y renoncer que de la rejeter. Jésus-Christ savoit parfaitement ce qui nous étoit nécessaire, & en nous apportant le remède de la charité, il nous a bien montré qu'il vouloit pourvoir non seulement à notre salut éternel, mais aussi aux misères de notre vie ; c'est pour cela que sa vie n'a été qu'une école, & qu'une pratique continuée de charité.

3. Que n'a-t-il pas dit ? Que n'a-t-il pas fait pour nous faire connoître le véritable amour de la charité, & pour nous découvrir la fausseté de l'amour du monde, qui n'est qu'une source de malheurs, & qu'un lien de misères ?

C'étoit un excellent Médecin qui touchoit la source de tous les maux, & qui appliquoit un remède qui est universel & divin. Le remède est divin qui guérit en aimant & en apprenant à aimer. Il ramenoit l'homme à son premier état, en le reconduisant à son principe, qui est l'amour. L'amour a fait l'homme ; les misères de l'homme ne viennent que de la perte de l'amour. C'étoit lui rendre tout que de lui rendre l'amour & de lui en apprendre la véritable pratique.

4. Le monde rejette le Médecin, & le grand remède de sa charité, il renonce donc à sa guérison & à sa consolation ; mais en le rejetant, il se punit bien lui-même, puis qu'il ajoute un poids presque insupportable aux misères ordinaires, qui sont la peine du péché. Son indigence devient extrême, ses maladies sans compassion & sans secours, sa captivité sans délivrance, ses larmes sans consolation, sa faim sans assistance, & sa mort sans pitié. Voilà de quelle manière il traite ses sujets, & où aboutit sa propre conduite dépouillée de charité. Il met l'ongle dans la plaie, au lieu de l'adoucir manque de charité, il multiplie les douleurs & les afflictions par le défaut de charité. Et si Dieu n'avoit pitié de lui, en envoyant la charité Chrétienne à son secours, que deviendroient les hommes, qui sont dans son parti ? Il les réduiroit même, selon le corps, à un état beaucoup pire que celui des bêtes.

5. Toutes les tribulations que le Monde cause, en augmentant les peines communes du péché, ne sont rien en comparaison de celles qu'il fait naître, & qui ne seraient pas, s'il avoit de la charité. Il désole toute la face de la terre par la fraude, par l'infidélité, par l'intérêt, par les guerres, par les procès, par les haines, par les envies, & par les détractions. Ses fraudes causent mille travaux, mille soins & mille défiances. Ses infidélités produisent une infinité de douleurs & de regrets ; son intérêt lui fait perdre toutes sortes de considérations ; ses guerres sacrifient au feu & à l'épée les biens, le repos & la vie ; ses procès sont une torture d'esprit, & un abîme où le bien & la conscience se perdent ; ses haines ne sont que des ruines ; ses envies que des supplices ; & ses détractions bannissent tout ce qui lui reste d'honneur. D'où vient tout cela ? N'est-ce pas du défaut de charité ? Il faut donc avouer qu'il se fait à lui-même les plus grands maux qu'il puisse souffrir, mais aussi il ne sauroit être puni par une main plus mauvaise que la sienne. Il renonce par ses pratiques à l'amour qu'il doit à Dieu ; mais comme la charité n'est qu'une, & que celle du prochain n'est qu'un effet de celle de Dieu ; en perdant l'une il perd l'autre, & ne sait plus ni s'aimer bien soi-même ni son prochain. Il demeure ainsi dépouillé du grand remède de ses misères communes, & il n'est propre qu'à s'en procurer de plus grandes, en mettant la désolation par tout, faute de charité.

6. Vous n'avez qu'à ouvrir les yeux sur l'expérience, pour voir que tout le monde est rempli de ces tribulations & de ces misères. Hé ! pourquoi ? Où la charité est rare, tous ces maux sont communs, personne ne s'en peut mettre à couvert, & il faut que les enfants de Dieu, qui vivent dans la siècle, se résolvent à les souffrir ; mais leur consolation se trouve dans la même charité, qui leur apprend à convertir en vertu les supplices que le monde se fait pour lui-même, & pour les autres, faute de charité. Que savez-vous, si en restant dans la siècle vous n'auriez pas été plongée dans ces tribulations ? Elles sont toujours dures, car il n'y a rien de plus sensible que l'amour blessé.

Affections

Confessez à Dieu, en méprisant le monde, qu'il fait payer une chère usure de ce qu'il prête. La monnaie qu'il donne est fausse, & elle est bien éloignée de porter le coin de votre charité, Ô mon Dieu ! & il en tire pour usure le sang, le repos & la vie, avec une infinité de douleurs au dehors ; mais ce qu'il tire du dedans est bien plus cruel, puisque c'est le salut de l'âme, &c.

Bénissez Dieu de ce qu'il vous a retirée du milieu de cette terre des mourants, où tant d'hommes meurent d'une double mort ; & de ce qu'il vous a rangée au quartier de ceux qui apprennent à trouver la suavité de la vie dans les douleurs que la charité de votre Sauveur lui a fait souffrir pour la rédemption de ce monde de douleurs.

Ô Sauveur de mon âme : s'il vous en a tant donné, faut-il s'étonner s'il s'en donne à lui-même, & s'il en donne tant aux autres ? Il ne sait que détruire, corrompre & affliger, &c.

Epanchez votre âme devant Dieu, en le remerciant de ce qu'il a apporté au monde la vraie charité fraternelle, & qu'il vous en a donné tant d'exemples & tant d'instructions.

Avouez qu'elle est l'unique remède qui peut adoucir les misères de la vie, en reconnoissant l'aveuglement où sont ceux qui en rendant l'amitié si délicate & si défectueuse, se privent du remède de leurs misères, qui les aigrissent & qui les augmentent ; soupirez de désir après cette charité, &c.

Reconnoissez-la comme le plus beau caractère de la ressemblance de Jésus-Christ en tant que Dieu, & en tant qu'homme ; & pensez qu'il vous dit ces paroles : *Ce sera en cela que l'on reconnaîtra par tout que vous êtes mes Disciple, si vous gardez, bien la dilection entre vous* [Evangile de S. Jean, ch. 13]. Dites-lui qu'il nous a bien montré que *Dieu est la Charité même*, &c. [I de saint Jean. ch. 4].

Reconnoissez devant lui, que s'il se rencontre quelques peines dans votre état, elles sont bien nobles, puis qu'elles s'entreprennent par charité, qu'elles sont des exercices & des preuves de charité ; qu'elles servent pour soumettre la chair à l'esprit, qu'elles sont des occasions de l'imiter, & qu'elles sont honorées de ses regards & de ses bénédictions.

Priez-le que les apparences de prospérité que le monde fait voir ne fassent plus d'impression sur votre esprit. Tout y trompe, Ô mon Dieu ! Il ne fait que des misérables & il fait monter au haut d'une branche faible, pour cueillir une pomme, mais c'est afin qu'on se tue en tombant, quand la branche se rompt.

Coulez dans votre âme ces paroles de David : *Nôtre âme s'est sauvée comme un oiseau qui s'échappe du filet des oiseleurs. Le filet a été brisé, & nous avons été heureusement délivrés* [Ps. 123].

Donnez-en coûte la gloire à son secours, &c.

Résolutions

1. De ne faire état que de la véritable charité, qui se fait paroître par les œuvres.
2. De ne point estimer ni faire paroître d'estime pour les pratiques du monde, mais de vous tenir dans la simplicité de la liberté Chrétienne.
3. De ne vous servir des cérémonies du monde, qu'autant que l'affabilité de la charité le requerra ; pour la convertir en vertu, & non pas pour en faire une ombre d'amitié, dont le monde se sert pour mieux tromper,

Examen

Si vous estimez la charité fraternelle, comme elle le mérite, & si vous la reconnoissez pour ce qui est le plus précieux dans la vie.

Si vous n'y mettez point quelque obstacle entre vous & le prochain.

Si vous vous appliquez à conserver l'union entre tous, & si pour cela vous avez soin de bien mortifier votre langue & vos ressentiments : car c'est ici où une parole dite mal à propos fait du ravage ; mais aussi la mortification de tout ce qui peut choquer l'union, est plus estimable que toutes les austérités du corps, car elles ne sont rien sans la charité ; Saint Paul nous le dit [dans sa première aux Corinthiens, ch. 13].

Bouquet de la Sainte Écriture

Qui sibi nequam est ? cui alii bonus erit ? [Eccl. c. 4].

Celui qui est mauvais à soi-même, à quel autre serait-il bon ? Dans l'Ecclésiastique, ch- 4.

Concupiscitis, & non habetis : occiditis & zelatis, & non potestis adipisci : litigatis & belligeratis, & non habetis propter quod non postulatis [Jacobi 4].

Vous êtes pleins de désirs, & vous n'avez pas ce que vous désirez, vous tuez, & vous êtes jaloux, & vous ne pouvez, obtenir ce que vous voulez. Vous vous faites la guerre, & vous combattez les uns contre les autres & vous n'avez, pas ce que vous tâchez d'avoir, parce que vous ne demandez pas à Dieu vos véritables besoins. Dans l'Épître de S. Jacques, ch. 4.

Nolite diligere mundum, neque ea quae in mundo sunt : Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo [I Joan. c. 2].

N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde : si quelqu'un aime le monde, la charité du Père n'est point en lui. Dans la première Épître de saint Jean, ch. 2.

De l'engagement au siècle par état

1. C'est le propre de la concupiscence de ne représenter à la raison que ce qui est conforme aux appétits naturels, & de lui cacher tout le reste ; & le grand faible de la raison est de se laisser séduire par ses flatteries : mais dans cette sorte d'engagement, la concupiscence l'aveugle souvent entièrement, pour l'y précipiter. Alors on court aux belles apparences, sans considérer qu'il s'agit de s'attacher par un lien qui engage la liberté jusqu'à la mort, & qui l'oblige à de grands travaux.

Tout le repos de la vie y est souvent jeté comme au sort, sans qu'on puisse connoître de quel côté il tournera. Que sait-on à qui on s'engage, à quels accidents, à quelles privations, à combien de douleurs & de morts réitérées ? Tout est dans l'incertitude, & on s'expose à tout. Le livre de l'Expérience est ouvert à tout le monde, il ne faut qu'y jeter les yeux pour voir combien on risque.

2. La dignité du Sacrement que Dieu a donnée à l'état qui y engage, marque assez le besoin qu'on y a d'un secours particulier de la grâce, & montre en même-temps la nécessité de se bien disposer pour le recevoir, & d'être attentif à Dieu & à soi-même, pour ne le pas perdre. Mais combien faut-il travailler ? On a à combattre contre les occasions prochaines, & contre les affections. Les difficultés y sont grandes ; car plus les affections sont sensibles, plus elles dérobent facilement le cœur, obscurcissent la raison, & jettent l'âme dans l'assoupissement du péché. Il faut beaucoup d'application & de mortification, pour pouvoir réduire tout cela à la sainte indifférence, sans laquelle l'âme ne goûte guère le bien de la paix intérieure.

3. Celle qui veut être à Dieu reconnoît assez par son expérience ce que produit l'immortification d'une affection, même spirituelle, & ce qu'elle lui coûte : de-là elle peut conjecturer quel tumulte peuvent causer celles qui sympathisent le plus avec les sens. Il est bien malaisé de se tenir ferme, où les affections produisent presque incessamment des soins & des désirs qui mettent l'agitation dans l'esprit & le trouble dans le cœur, & où les occasions sont toujours prochaines. Il faut bien de la force pour surmonter les difficultés qui se présentent presque à chaque moment, & qui peuvent être aussi grandes que l'esprit est capable de faiblesse & d'inconstance, & que la vie est exposée aux accidents. On ne doit donc point s'étonner si le nombre de ceux qui s'y gouvernent bien chrétiennement est petit ; & si nous voyons ces engagements suivis si souvent de misères & de dérèglements.

4. Vous m'avoüerez qu'une âme désireuse de son salut devrait bien consulter Dieu auparavant que de se mettre dans cet engagement, où les risques sont cachés sous le voile de la satisfaction, & les combats sous celui de l'affection, puisque tout y est dangereux au double. Ô qu'il y a de personnes qui ne le font pas bien ! Où l'arbre tombe, il faut qu'il y demeure ; & si la rencontre est désavantageuse, on n'y trouve presque point de remède que dans la mort.

Affections

Reconnoissez que Jésus-Christ n'est pas seulement votre Dieu, mais que sa charité vous a tant aimée qu'il s'est fait votre époux. [II Cor. 11]. Ô Sauveur de mon âme ! votre dignité, & les obligations que je vous ai, méritent que vous ayez la préférence, &c. Y a-t-il quelqu'un au ciel & en la terre, qui puisse entrer en comparaison avec vous, &c.

Confessez que vous lui devez entièrement votre attachement, & que vous ne pouvez pas en donner à une créature sans lui ôter ce qui lui appartient [aux Col. ch. 2]. Ô Seigneur ! je ne fais qu'un corps avec vous, vous êtes ma tête, & vous m'avez fait votre membre ! je ne puis donc m'exempter d'être attaché à vous, je ne puis m'en séparer sans vous faire violence. Hé ! que seroit-ce de moi, si j'étois séparée de vous ? Un membre coupé, mort, inutile. Appliquez tout cela à l'âme séparée de Dieu, & avouez que l'attachement à autre chose qu'à lui est un commencement de ce malheur.

Pensez à ce qu'il lui a coûté pour vous faire son Épouse. Ô Seigneur ! c'est de votre propre sang que vous m'avez achetée, & que vous me dotez ; vous entretenez mon esprit par l'effusion du vôtre, & vous me nourrissez de votre propre corps : par combien de raisons vous dois-je donc mon attachement !

Reconnoissez devant lui la grande pente que vous avez de vous attacher aux créatures, & faites-lui-en vos plaintes avec Confiance, & avec un gémissement intérieur, qui tende à obtenir de lui le soutien contre se penchant. Ô Seigneur ! qu'il est difficile à l'infirmité humaine, telle que je la connois, de s'engager avec une créature, sans s'y attacher, &c.

Rendez-lui vos actions de grâces, de ce qu'il vous a préservée d'entrer dans cet engagement, & avouez-lui que l'attache à la créature n'est qu'une disposition à la douleur, Ô mon Dieu ! il ne sert qu'à mieux faire ressentir celle de la privation

Prononcez cordialement la parole de David : *mon unique bien est de m'attacher à Dieu* [Ps. 72] Et souvenez-vous de celle de saint Paul, qui dit : *que celui qui s'attache à Dieu devient un même esprit avec lui* [I Cor. 6]. Ô Sauveur de mon âme ! l'attachement à une créature ne peut tout au plus me faire que (comme) une même chose avec elle. Qu'y gagnerois-je ? Ce ne seroit qu'une misère unie à une autre misère, qui ne feroit qu'augmenter la misère ; mais en devenant un même esprit avec vous, mon infirmité deviendra une puissance par votre puissance, un trésor par votre charité, & une félicité par votre béatitude.

En considérant les misères des engagements du monde, avouez qu'on est justement puni, quand du rien on en

veut faire quelque chose & qu'on le veut mettre en la place de Dieu.

Souvenez-vous de cette parole de David : *Vous avez, rompu mes liens, je vous en purifierai une hostie de louanges* [Ps. 115]. Et sur cette pensée prenez ces résolutions, qui vous sont indiquées dans la suite du même Psaume.

Résolutions

1. De prendre de la main de nôtre Seigneur tout ce qu'il voudra vous appliquer pour purifier vos affections, les reformer & les ravir entièrement à lui.

D'invoquer son saint Nom, pour lui rendre la Gloire de vôtre délivrance, & pour obtenu la grâce de vous en bien servir.

3. De rendre fidèlement vos vœux à celui qui est vôtre Dieu & vôtre époux, à qui vous engagez vôtre liberté, vôtre foi & vôtre honneur.

Priez-le par la tendresse de son amour envers la sainte Vierge, qu'il vous donne la grâce de lui être fidèle.

Bouquet de la Sainte Écriture

Si nupserit virgo, non peccavit, tribulationem tamen carnis habebunt hujus modi [I Cor. Cap. 7]

Si une fille se marie, elle ne pèche point ; mais ces personnes sentiront dans la chair de l'affliction. 1ère aux Cor. c. 7.

Tempus breve est : reliquum est, ut & qui habent uxores, tanquam non habentes sint [Ibid].

Le temps est court s c'est pourquoi, que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant point. Au même chapitre.

Qui cum uxore est, sollicitus est quae sunt mundi, quomodo placeat uxori, & divisus est [Ibidem].

Celui qui est marié s'occupe du soin des choses du monde, & de ce qu'il doit faire pour plaire à sa femme : & il se trouve ainsi partagé. Au même chapitre.

De l'état du célibat

1. Chacun sait qu'il n'y a rien de plus naturel à l'âme que la liberté, ni rien qui lui soit plus agréable, que d'en avoir un usage entier qui la rende maîtresse d'elle-même ; mais peu de personnes savent bien la gouverner. L'engager au sensible, c'est l'approcher de bien près de la captivité, puis que l'usage du sensible fortifie les sens contre la raison, & que la faiblesse de la liberté est facilement séduite par leurs illusions, ou terrassée par leurs contradictions : on met facilement la liberté de l'âme en captivité pour jouir de celle du sens. Rien n'est plus favorable à la véritable liberté, que ce qui la tient dégagée du sensible & de la dépendance d'une autre liberté qui est aussi faible qu'elle, & qui n'a souvent pour objet que l'usage des sens. L'état du Célibat a tous ces avantages. Il est donc un grand bien pour bien posséder son âme, pour conserver sa liberté à Dieu, & pour être entièrement à lui.

2. Il fait un grand honneur au corps, en le conservant pour ne servir qu'à l'esprit ; mais si ce corps avoit de la raison, il reconnoîtroit qu'il lui donne aussi une grande liberté, en le délivrant de beaucoup d'infirmités & de misères.

3. Il donne une grande liberté au cœur puisqu'il l'éloigne des mouvements & des douleurs que cause l'amour naturel. Ne se rencontre-t-il pas une infinité de sortes de douleurs dans cet amour, au dire même des Païens ? S'il attache, ce n'est que pour faire mieux souffrir une liberté qu'il tient captive. L'expérience fait connoître que rien n'est plus semblable à une mer agitée, qu'un cœur qu'il tient engagé. Si la joie & l'espérance l'élèvent un moment, la tristesse & la défiance surviennent qui l'abaissent incontinent ; les désirs mécontents & la fureur succèdent, qui l'emportent, & sa tendresse ne sert que pour lui faire mieux ressentir les inconvénients de ces orages. L'amour naturel ressemble au vent qui agite les flots de la mer ; si . la mer n'a guère de calme parfait, parce que le vent y souffle toujours, le cœur engagé dans cet amour en a encore moins, parce qu'il le tient toujours en émotion.

4. Si le célibat donne de la liberté au cœur, il en donne aussi à l'esprit ; car l'un participe aux mouvements de l'autre. La même cause qui excite une tempête dans le cœur, produit en même temps dans l'esprit des soins & des pensées qui y forment des nuages & des combats semblables à celui des éléments, d'où se forme le tonnerre. Les pensées sont comme le bruit du tonnerre ; les résolutions précipitées sont comme les éclairs ; & les emportements en sortent comme la foudre, pour éclater par des paroles & par des actions.

Le célibat fournit le moyen d'appliquer tous ses soins pour plaire à Dieu. Pouvons-nous donc souhaiter une parole de plus grande liberté que celle du célibat ? Et n'est-ce pas une grande grâce & un grand honneur que reçoit celui à qui Dieu l'a prononcée ? Qu'heureux est celui qui s'en sert bien !

Affections

Avoüez la vérité de cette parole : *Que tout ce qui peut être estimé au monde, n'est pas comparable à la continence* [Eccl. ch. 26]. Hé, Seigneur ! si la liberté ne peut pas se bien vendre pour tout l'or du monde, on ne peut point dignement payer la continence, puis qu'elle donne tant de liberté, &c.

Epanchez votre âme devant Dieu en reconnoissant l'honneur qu'il vous fait, en vous appelant à un état qui vous rend la seule maîtresse de votre liberté. Ô Seigneur ! Elle ne doit pas être partagée ; il faut qu'elle soit toute à vous, &c.

Vous ne me l'avez donnée que pour pouvoir faire un libre choix d'être à vous, &c.

Souvenez-vous de la parole de l'Apôtre, qui met entre *les fruits de l'esprit la continence* [Gal. ch. 5] & dites à Dieu que vous reconnoissez bien que ce trésor ne se trouve pas dans votre corps. C'est un don de votre miséricorde, Ô mon Dieu, &c.

Reconnoissez avec Salomon, *Qu'on ne peut avoir la continence, si Dieu ne la donne ; & que c'est déjà un effet de la sagesse, de savoir de qui on doit recevoir ce don* [dans la Sag. Ch. 8]. Adressez-vous à Dieu comme lui, en le priant de tout votre cœur de vous accorder cette grâce, & la persévérance dans cet état, &c.

Faites état en sa présence, que vous devez paraître toujours devant lui *comme une hostie vivante* [Rom. 12] puisque sa grâce vous consacre à sa gloire. Ô Seigneur, il faut volontiers y être immolé, sans souffrir d'autres flammes que celles de votre amour. Ces flammes, Ô mon Dieu ! sont claires & pures, & elles n'aveuglent pas la raison par des fumées, comme sont celles de l'amour des créatures.

Dites-lui qu'il faut dorénavant *Que vos membres vous servent d'armes de Justice pour vous fortifier* [Rom. ch. 6] en faisant pénitence, & en vous acquittant des obligations que vous contractez envers Dieu. Demandez-lui pardon des usages que vous en avez fait par le péché. Ô Seigneur ! ils n'ont que trop servi à la vanité, &c.

Reconnoissez que l'état naturel de votre cœur, qui ne peut souffrir de partage sans mourir, vous apprend de quelle façon vous devez aimer Dieu. Ô Seigneur ! puisque vous m'ôtez toutes les occasions de le partager, je serois doublement coupable, s'il ne vous appartenait tout entier.

Remerciez Dieu, de ce qu'en le retirant de l'attachement à la créature, il vous exempte des douleurs inévitables de la privation.

Résolutions

1. De ne vous plus considérer vous-même que comme une chose qui est à Dieu & de regarder tout ce que sa

Providence vous enverra comme un usage qu'il en veut faire.

2. De veiller sur votre cœur, de peur qu'il ne s'attache aux créatures.

3. D'aspirer toujours à la liberté des enfants de Dieu, qui se trouve dans l'indépendance que produit le détachement des créatures.

Bouquet de la sainte Écriture

Mulier innupta, & virgo cogitat quae Domini sunt, ut sit sancta corpore & spiritu. [I Cor. Cap. 7].

Une femme qui ne s'est point mariée, & une vierge s'occupe du soin des choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps & d'esprit. Dans la première aux Corinth. en 7.

Aemulor vos Dei aemulatione : despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo [II Cor. II].

J'ai pour vous une jalousie de Dieu, parce que je vous ai fiancée à cet unique Epoux, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge pure [En la 2eme Ep. aux Cor. ch. II].

Hoc ad utilitatem vestram dico, non ut laqueum vobis injiciam, sed ad id quod honestum est, & quod facultatem praebeat sine impedimento Dominum obsecrandi [I Corinth. ch. 7].

Je dis tout ceci pour votre avancement, & non point pour vous dresser un piège ; mais pour vous porter à ce qui est de plus saint, & qui vous donne un moyen plus facile de prier Dieu sans empêchement [En la 1ère aux Corinthiens. ch. 7].

De l'Excellence de la Grâce de la Vocation à l'état Religieux

MÉDITATION I

**Que cette Grâce est une marque singulière de l'amour de Dieu envers vous,
& qu'elle doit vous provoquer à la reconnaissance envers lui**

Tout ce que nous avons dit le fait assez connoître, mais la chose mérite que vous en fassiez une Méditation singulière. Jésus-Christ vous a témoigné beaucoup d'amour, en quittant les Anges pour vous venir chercher sur la terre ; mais il vous en a montré encore davantage, en oubliant tous ses intérêts pour recourir après vous & pour vous ramener au bon chemin, dont vous vous étiez égarée. N'étoit-ce pas assez qu'un Dieu se fût fait homme, & qu'il se fût réduit à chercher les brebis égarées jusques dans les opprobres, dans les fouets, dans les douleurs, dans la mort, & jusques dans l'enfer ! Mais rechercher tout de nouveau ces brebis achetées au prix d'un amour qui y a employé l'honneur, le sang & la vie, & de les ramener après avoir reçu d'elles l'injure d'être quitté & méprisé ; cela ne peut venir que d'un excès qui veut immoler tous ses intérêts à l'amour. C'est ce qu'il a pratiqué envers vous. Il vous a aimée en vous rachetant devant que vous fussiez au monde ; mais il vous a aimée par excès, en vous cherchant après l'avoir offensé, & en oubliant tout ce qui pouvoir le porter à vous abandonner. Si vous vous devez vous-même toute entière à lui, pour vous avoir rachetée, quel amour & quelle reconnaissance ne lui devez-vous point, pour vous avoir recherchée, & trouvée.

Vous vous étiez égarée dans les chemins du siècle, qui aboutissent à la mort, & vous étiez sur le point *d'aller comme une vagabonde dans les chemins de votre propre cœur* [Isaïe ch. 57] mais les entrailles de sa charité se sont émues de compassion sur vous, & il a repris ses premières fonctions de Pasteur, pour vous retirer de votre perte. Il a fait entendre à vos oreilles le sifflement de ses inspirations : vous tâchiez de vous cacher plutôt que de les suivre. Il vous a cherchée & vous le fuiez ; mais la force de son amour ayant plus de persévérance que vous n'aviez de lâcheté, il vous a retrouvée, & vous a fait vous retrouver vous-même, en vous rendant à lui ; & aussi-tôt il vous a chargée sur ses épaules [Luc. ch. II] pour vous apposer dans une bergerie singulière, où il veut prendre un soin particulier de votre salut, & exercer sur vous à plaisir, non seulement les fondions de Pasteur, mais aussi celles de Père, de Maître & d'Époux.

3. Il a fait aux Anges une fête de votre conversion, & il veut recevoir la congratulation de ses amis & de ses voisins, qu'il appelle exprès pour se procurer à lui-même l'applaudissement de vous avoir trouvée. Qu'y a-t-il dans vous qui puisse mériter un si grand honneur, & qui puisse être le juste sujet d'une si grande joie ? Rien sans doute. c'est le seul amour du bon Pasteur, qui vous estime plus que vous ne méritez ; qui vous fait valoir ce que vous ne valez pas, qui en est la seule cause. Puis que c'est son amour qui vous rend ainsi considérable, ne devez-vous pas volontiers désirer d'avoir tout l'amour de ses bienheureux esprits qui se réjouissent de votre conversion, pour pouvoir le joindre au vôtre, afin de mieux reconnoître l'amour par l'amour, puisque ce n'est que par ce moyen qu'il se peut reconnoître ! Si vous n'avez assez d'amour, au moins donnez-lui tout ; car vous lui devez. La pénitence est le vin des Anges, qui leur réjouit le cœur : ils ont toujours soif de votre salut. Encouragez-vous donc à leur servir toujours de ce vin, afin que leur joie continue. Le meilleur sera celui qui aura le plus d'esprit d'amour, & ce sera aussi celui qui sera le plus digne de la bouche de l'Époux, comme il sera le plus propre pour vous enivrer d'une ivresse qui est sainte & désirable, puis qu'elle fait perdre l'esprit du monde, & qu'elle remplit de l'esprit de Dieu. *Mangez, mes amis, & enivrez vous, mes très-chers* [Cant. ch. 5]. C'est à cette ivresse que cette parole du Cantique vous invite.

Affections

Souvenez-vous de ces paroles d'Isaïe : *nous nous étions tous égarés, comme des brebis errantes, chacun s'étoit détourné pour suivre sa propre voie, et Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous* [Isaïe ch. 53], et confessez à Jésus-Christ que sans lui nous étions perdus, &c. Ô Seigneur! il y paroît bien que vous êtes le seul qui êtes chargé de nos iniquités, puisque vos souffrances vous ont rendu méconnoissable, & vous ont fait passer *pour un lépreux, & pour un homme frappé de la main de Dieu, &c* [Isaïe. ch. 53]. Entretenez-le de ce qu'il a souffert pour vous.

Reconnaissez que vos égarements lui ont coûté bien cher : & demandez-lui pardon intimement de ceux que vous avez faits par votre malice. Ô mon Sauveur ! je meritois d'y être abandonnée, & il n'y a qu'un amour infini comme est le vôtre, qui auroit pu se résoudre à me rechercher, &c.

Pensez qu'il vous dit ces paroles : *En passant auprès de vous je vous ai vue plongée dans votre sang & je vous ai dit, lors que vous étiez, ainsi dans votre sang : Vivez !* [Ezechiel, ch. 16].

Ô Seigneur, il est vrai, vous m'avez trouvé chargée de plaies, toute la substance de ma Vie se perdoit, mon temps s'écouloit, & ma vie se seroit trouvée plongée dans une mort funeste, si votre charité n'avoit eu pitié de moi, & qu'elle ne m'eût retirée de cet état, en me prononçant une parole de vie, &c.

En vous souvenant de la parole de l'Évangile *qui dit qu'il invite ses amis de le congratuler de ce qu'il a retrouvé sa brebis égarée* [Luc. ch. 15], admirez sa bonté, qui change si facilement sa juste colère en joie. Ô Seigneur ! De quoi pouvez-vous témoigner tant de joie, si ce n'est d'avoir une occasion d'exercer votre miséricorde. A quelles

extrémités votre charité vous fait-elle passer : d'une juste colère à une joie de pardonner ! Tout cela se ressent de l'infini.

Pensez qu'il ne dit pas que l'on congratule la brebis, mais que l'on lui témoigne à lui-même la joie qu'on a de ce qu'il l'a retrouvée.

Et reconnoissez devant lui avec actions de grâce ce que c'est que votre vie. Qu'il en fait son propre intérêt, qu'il en fait sa joie & qu'en vous, remenant au Ciel vous accomplissez la solennité de sa joie. Ô Seigneur ! ce n'est pas à moi qu'il faut faire des congratulations de mon salut, puis que ce ne sont pas mes mérites qui en sont la cause, mais votre seule bonté. c'est à vous, &c.

Remerciez les saints Anges de la part qu'ils prennent en votre conversion. Entretenez-vous avec eux des miséricordes de Dieu envers vous. Invitez-les à le remercier pour vous. Ô esprits bienheureux ! si mes égarements vous ont contristé jusques à faire *pleurer amèrement les anges de la paix* ainsi que parle l'Écriture [dans Isaïe. ch. 53] il est juste que je fasse pénitence d'une manière qui puisse vous consoler autant que je vous ai contristé, &c.

Adressez-vous à votre bon Ange : & demandez leur à tous le secours de leur intercession, pour accomplir ces résolutions.

Résolutions

D'être entièrement soumise aux volontés de Dieu, pour réparer les injures que vous lui ayez faites par vos égarements.

De considérer la Religion comme la Bergerie où il vous a apportée, qui vous est nécessaire pour être en sûreté contre les loups, & pour ne plus vous égarer.

Examen

Si vous traitez votre profession avec le respect que vous lui devez.

Si vous montrez par tout dans vos actions que vous avez l'esprit de pénitence.

Si vous ne laissez pas égarer vos désirs & votre cœur hors de votre cloître.

Bouquet de la Sainte Écriture

Erravi sicut ovis quae periit : quaere servum tuum, quia mandata tua non sum oblitus [Ps. 118].

J'ai été vagabond comme une brebis perdue : cherchez votre serviteur, puis que je n'ai point oublié vos commandements. Au Psaume 118.

Eratis sicut oves errantes, sed conversi estis nunc ad Pastorem & Episcopum animarum vestrarum [I Petr. 2]

Vous étiez comme des brebis égarées, mais maintenant vous êtes retourné au Pasteur & à l'Evêque de vos âmes. En la première Epître de saint Pierre, au chapitre 2.

Que la Vocation à l'état Religieux est un sujet de grande consolation dans la vie

1. L'homme n'a rien de plus précieux que son salut éternel, & rien ne le peut davantage consoler que ce qui le met en sûreté. Il peut bien le dérégler, & le négliger dans ses actions ; mais il ne peut pas effacer de son âme l'inclination indispensable qu'elle a d'assurer son salut, ni éviter l'inquiétude qu'elle souffre lors qu'il est en danger. Les plus méchants vous avoueront même que rien ne les console plus que ce qui leur adoucit la crainte d'être damnés. Votre vocation à l'état Religieux vous doit donc bien consoler, puis qu'elle contient tout ce qui peut vous donner le plus d'assurance de votre salut.

2. Dieu vous choisît du milieu d'une infinité d'âmes, pour vous retirer dans un lieu qu'il vous a destiné : n'est-ce pas une marque que vous n'êtes pas du commun, & que sa charité a quelque dessein singulier sur vous ; dont les effets ne vous peuvent être que très-honorables & avantageux, quoi que les raisons en soient cachées dans les trésors de sa Sagesse. Il vous aime, puis qu'il vous choisit, il vous veut sauver, puis qu'il vous aime : le lieu où il vous place est aussi choisi & préparé de sa main. Quelles marques pouvez-vous avoir plus grandes du dessein qu'il a de vous sauver ?

3. Il vous retire des grands chemins pour vous en faire prendre un autre qui paroît plus étroit, mais les secours des grâces singulières qu'il veut vous y donner, vous le rendront plus agréable que les autres, en vous dilatant le cœur pour le remplir de paix & de charité.

Il vous retire des chemins qui sont les plus larges, parce qu'on s'y perd plus facilement. Il vous met dans un autre qui est plus étroit, parce qu'il est plus juste, qu'on y marche plus droit, qu'on est plus éloigné du danger de s'égarer.

Il se charge de vous sur un nouveau titre, puis qu'il vous choisit pour des exercices particuliers, qu'il vous présente dans l'état où il vous appelle, vous range dans sa maison pour vous y garder, & pour éloigner de vos yeux la vanité du monde ; Et enfin il vous reçoit dans son école pour vous apprendre les règles & les pratiques de son amour, dans lesquelles vous ne pouvez pas douter qu'il ne veuille vous rendre savante & parfaite, puis qu'il est un Maître accompli.

Pouvez-vous rien souhaiter de plus fort dans l'état de Foi où nous sommes sur la terre, pour vous persuader des bontés qu'il a pour vous ? Pourquoi feroit-il tout cela, s'il ne vouloit vous sauver ?

4. Il vous aime, vous n'en pouvez pas douter ; mais en vous préparant un lieu, d'où il bannit ce qui est le plus dangereux au salut, & où se rencontre tout ce qui peut contribuer à le bien faire, & en vous allant enlever d'entre les mains du monde pour vous y placer, il vous montre qu'il veut être aimé de vous, & qu'il veut s'assurer de vous, de peur que vous ne le quittiez, & qu'il ne vous perde. Que pouvez-vous désirer de plus propre pour vous donner de fortes, espérances de votre salut ?

5. C'est le Sauveur qui vous recherche lui-même, & qui veut vous engager à vous sauver, en vous engageant à l'aimer : Vous ne sauriez donc vous perdre tant que vous vous tiendrez bien dans cet heureux engagement ; Vous y serez toujours, à moins que vous ne vouliez renoncer à son amour. Mais étant environnée des secours de sa grâce, étant dans la pratique de la vertu, étant éloignée des objets & des occasions dangereuses, il faudroit que votre volonté tombât dans une grande extrémité de malice, pour en venir à ce renoncement, auriez-vous bien le courage de le faire ?

La Religion est un lieu où on vit plus purement, on marche avec plus de circonspection, on tombe plus rarement, on se relève plus promptement, on reçoit la rosée du Ciel plus souvent, & où on meurt avec plus de confiance. L'expérience vous fera connoître cette vérité. Rien n'est donc plus propre pour faire son salut ; mais en y travaillant vous connoîtrez qu'il n'y a rien qui puisse davantage consoler que la fidélité gardée dans les pratiques de l'état qui engage à se sauver.

Affections

Pesez devant Dieu cette parole de Jésus-Christ, *Que serviroit à un homme de gagner tout le monde, en se faisant tort à lui-même ?* [Luc. 9]. Déplorez devant lui l'aveuglement des hommes qui s'oublient d'eux-mêmes en oubliant leur salut. Confessez à Jésus-Christ qu'il n'y a rien de plus vrai & de plus charitable que cette parole. Renoncez bien volontiers au monde & à tout ce qu'il pourroit vous donner, de même que vous avez renoncé à Satan le jour de votre Baptême, & dites de bon cœur ces paroles de David : *Le Seigneur est tout mon bien & le partage qui m'est échu.. C'est vous qui me rétablirez mon héritage, &c* [Ps. 15].

Reconnaissez la vérité de ces paroles de saint Paul : *Qu'il est le Père des miséricordes, & le Dieu de toute consolation* [I Corinth. ch. 1]. Ô Seigneur ! je le reconnois par mon expérience, vous m'êtes un Père de miséricorde, puis que nonobstant tant d'infidélités & de désobéissances, vous m'avez recherchée, reçue dans votre sein, secourue, assistée, comme si je ne Vous avois pas offensé, &c.

J'ai été trompée en cherchant de la consolation hors de vous, car tout ce qui n'est pas vous est étranger à l'âme, &c. Comparez la consolation qui vient de Dieu à la lumière du jour, & celle qui vient des créatures, à la lumière d'une chandelle, qui n'est nourrie que de suif, & qui ne laisse que de la puanteur en s'éteignant, & avouez que cette lumière n'est propre qu'à brûler les ailes des moucherons, qui sont trompés par son éclat.

En considérant le choix que Dieu a fait de vous, dites avec admiration ces paroles de David : *Seigneur ! qu'est-ce que l'homme, pour vous être fait connaître à lui, & le fils de l'homme, pour être aussi présent qu'il est en votre*

mémoire ? [Ps. 14]. Comparez la grandeur de Dieu avec la bassesse de votre néant, & de votre néant criminel par le péché ; & demandez-lui ce qui peut l'avoir porté à vous choisir. Ô Seigneur ! nous ne saurions que dire là-dessus sinon la parole de David : *Que tous vos ouvrages vous glorifient, & que vos Saints vous en rendent des louanges : qu'ils publient la gloire de votre règne, & qu'ils annoncent votre puissance* [Ps. 144].

Appliquez-vous ces paroles de Jésus-Christ : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisi* [Evangile de S. Jean, ch. 15] & voyez ce que vous pouvez répondre à une parole si honorable, &c.

Reconnoissez que c'est un effet de sa pure bonté ; Dites-lui la parole de l'Aveugle : *Seigneur, que je voie* [Luc. 18]. Ô mon Dieu ! je crois que mon cœur s'étoufferoit dans le sentiment de sa reconnoissance s'il voioit bien l'excellence de la grâce que vous m'avez faite en me choisissant. Si je ne vois, comme je voudrois voir ; au moins, que je sois fidèle, &c.

Regrettez avec S. Augustin de l'avoir aimé si tard, & demandez-vous à vous-même, si vous voudriez refuser d'appartenir à Dieu, après avoir été choisie de lui, &c.

Concevez en- sa présence une ferme espérance de votre salut, & produisez les actes de confiance en son amour. Honorez-le par des protestations du vôtre, &c.

Résolutions

De considérer votre âme comme un vaisseau choisi, que Dieu vous a donné à garder.

De regarder votre Monastère comme un lieu qui le préserve d'être cassé, ou d'être sali.

De ne le faire plus servir qu'à la volonté de celui qui l'a choisie, & qui en doit être l'unique Maître, &c.

Vous formerez votre Examen sur ces mêmes résolutions.

Bouquet de la Sainte Écriture

Vos autem genus electum, regale Sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis [I Petr. c. 1].

Vous êtes la race choisie, le Sacerdoce royal, la nation sainte & le peuple conquis [En la première de S. Pierre. ch. 1].

Magis fatagite ut per bona opera certam vestram vocationem & electionem faciatis [II Petr. ch. 1].

Efforcez vous de plus en plus d'affermir votre vocation & votre élection par les bonnes œuvres [II de S. Pierre. ch. 1].

De la représentation de Jésus-Christ

MÉDITATION I

Du mépris & de la mortification de l'entendement

C'est de l'Entendement que le péché a pris son origine. C'est lui qui a été séduit le premier par une fausse apparence de pouvoir devenir semblable à Dieu : & en voulant avoir ce que Dieu ne lui donnoit pas, & ce qu'il étoit incapable d'avoir, il a perdu toutes les richesses qu'il lui avoit données. Quelle estime mérite-t-il, après avoir fait une si lourde faute. Mais il lui en reste des blessures qui l'accompagneront jusqu'au tombeau. Il se prend facilement pour un autre, en s'estimant pour ce qu'il n'est pas : & la faiblesse de ses vues le rendent facile à être trompé par les sens. Il ne se sert de lui-même, que comme un aveugle qui a besoin d'un bâton pour tâter où il posera le pied. Il ne juge que sur le rapport de deux rapporteurs corrompus, qui sont les sens extérieur & l'intérieur. Que peut-il donc attendre de son propre jugement ? S'il n'use de beaucoup de défiance & de vigilance sur ses assistants, puis qu'ils sont infidèles, & s'il ne reconnoît le besoin qu'il a de secours, puis qu'il porte dans lui-même la plaie de l'erreur & de la faiblesse.

2. Les plus éclairés d'entre les hommes, & ceux qui s'estimoient le plus, ont été contraints de recourir à l'artifice pour donner du secours à leur Entendement. Ils ont beaucoup travaillé pour inventer l'art de la logique, qui leur prescrit des règles, afin de raisonner avec plus de sûreté, de ne point se tromper, & de se garder d'être-trompé. Mais de quoi cela leur a-t-il servi ? Ils ont fait sans y penser une protestation publique de leur ignorance, & de leur insuffisance, puis qu'ils ont montré qu'ils avoient besoin de ce secours pour raisonner. Mais ils ont fait plus : *en se disant savants, ils sont devenus des fols*, c'est saint Paul qui nous en assure [aux Rom. ch. 1]. Que font encore aujourd'hui tant de Philosophes ? Leur art sert à plusieurs de moyen pour s'aveugler plus subtilement, pour soutenir l'erreur avec plus d'opiniâtreté, & pour être Incorrigibles. Mais en disputant & en se démentant les uns les autres dans leurs opinions, ils font voir que leurs lumières sont fort incertaines ; & que si ce secours est si défectueux, leur entendement est encore plus pauvre, puis qu'il a besoin de s'en servir.

3. Il ne faut que consulter l'expérience commune de tous les hommes, pour toucher au doigt la pauvreté de l'Entendement. De combien d'applications & de discours a-t-il besoin pour connoître & pour comprendre une vérité ? Ce qui lui paroisoit certain, lui devient incontinent incertain, par d'autres idées qui éclipsent les premières vues. Mais le plus fâcheux est que dans ce qui est de pratique il ne reconnoît souvent qu'il s'est trompé, que lors qu'il n'y a plus de remède. Ses yeux s'ouvrent quand la faute est faite, pour connoître qu'il a agi avec ignorance, ou avec indiscrétion, ou avec trop de précipitation ; & que ses deux Rapporteurs corrompus l'ont aidé à s'aveugler, pour lui faire faire de fausses démarches, dont il lui reste de la confusion & du regret.

4. Après avoir même agi avec beaucoup de précaution, souvent le doute lui survient, s'il a bien ou mal fait. Il croit quelquefois avoir fait merveille, qu'il n'a rien fait qui vaille. D'autrefois il croit n'avoir pas bien fait, qu'il a fait raisonnablement tout ce qu'il falloit & ce qu'il pouvoir faire. Quelle raison y a-t-il donc de se confier à l'Entendement & à son jugement ? puisque la connoissance & la fermeté lui manquent, & que la lumière qui est en lui produit beaucoup de faux jours, qui ne lui servent qu'à se tromper lui-même ?

5. L'homme ne sera jamais sage, qu'il ne reconnoisse les défauts de son Entendement ; il ne s'en servira jamais bien que par la circonspection d'une sage défiance, & il n'entrera dans les belles lumières qu'à mesure qu'il détruira la méchante habitude qu'il a prise d'estimer & de suivre son propre Jugement. Ses ténèbres sont grandes, mais cette habitude les a augmentées, & a rendu ses blessures de plus difficile guérison. Plus on l'a suivie & plus on a besoin de la détruire, pour remettre la raison dans la droiture.

Tout ceci est d'expérience commune, il ne faut qu'ouvrir les yeux pour en connoître la vérité.

Affections

Prononcez à Dieu avec effusion de cœur ces paroles de David : Mon Dieu ! Vous connoissez ma folie, et mes péchés ne vous sont pas cachés [Ps. 68]. Hé, Seigneur ! Vous savez en quelles extravagances mon propre jugement m'a jeté, & les péchés qu'il m'a fait commettre.

Souvenez-vous en avec une douce confusion de vous-même, & en voyant vos faiblesses, réjouissez vous de ce que Dieu est tout, & que vous n'êtes rien.

Reconnaissez qu'il est juste, dans le retranchement qu'il a fait des lumières surnaturelles qu'il avoit données à votre premier père, puis qu'il en avoit tant abusé ; & que c'est un trait de sa sagesse d'avoir laissé à sa postérité des marques du besoin que l'homme a de son secours. Ô Seigneur ! Il vaut bien mieux que nous ayons besoin de Vous à tous moments, afin que nous dépendions toujours de Vous, que d'avoir quelque chose à nous, car nous en abuserions.

Confessez que votre Entendement est un aveugle, & en vous souvenant de ces paroles de Jésus-Christ : si la lumière qui est en Vous n'est que ténèbres, combien seront grandes les ténèbres même ? [Matth. ch. 6]. Prononcez cordialement à Dieu ces paroles de David : *c'est vous Seigneur qui faites luire ma lampe : mon Dieu ! Eclairer mes*

ténèbres ! [Ps. 17] Et ces autres : *la source de vie est dans vous, & nous verrons la lumière dans votre lumière* [Ps. 35]. Ô Seigneur ! mes expériences me doivent bien faire reconnoître ces vérités. Et je ne m'étonne point de ce que David vous demande si souvent *Que vous lui donniez, l'intelligence* [aux Ps. 118, 125, &c]. Donnez-la moi, s'il vous plaît, &c.

Pensez devant Dieu à ces paroles de saint Paul, en admirant sa Sagesse Divine & sa Grandeur : *Que sont devenus les Sages ? Que sont devenus les docteurs de la Loi ? Que sont devenus ceux qui recherchoient avec tant d'estime les sciences de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde ?* [I Cor. ch. 1]. Ô Seigneur ! Ils ne pouvoient point être sages, puis qu'ils ne reconnoissoient point le besoin qu'ils avoient d'être éclairés de votre lumière, & qu'ils n'y avoient point recours. Ce n'est pas tout d'avoir des yeux, il faut encore la lumière du jour, pour voir les objets : nôtre entendement ne nous servira point davantage, si votre lumière ne l'éclaire, &c.

Souvenez-vous devant Dieu de ces paroles de Salomon : *Je suis le plus insensé de tous les hommes : & la science des hommes ne se trouve pas en moi* [Prov. ch. 30]. Après cela, Seigneur ! que dois-je dire ? si le plus sage des hommes parle ainsi de lui, que dois-je penser de moi ? Il parloit avec humilité, mais il parloit avec vérité. Il n'auroit été que ce qu'il dit dans ces paroles, si votre lumière ne l'avoit éclairé pour le rendre sage.

Remontez à Dieu la petitesse de votre esprit, & demandez-lui la grâce d'être encore plus humble que ce grand génie, puis que vous avez bien moins de capacité que lui.

Ô Seigneur ! je ne m'étonne pas de ce que vous ne donnez votre sainte grâce qu'aux humbles. Car les superbes y mettent de l'obstacle par l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes. Ce seroit déroger à votre gloire, que de donner à ceux qui veulent entrer en comparaison avec vous en se faisant quelque chose dans leur estime, quoi qu'ils ne soient rien. *Il n'y a que Vous qui êtes* &c [Exode. ch. 3].

Résolutions

De vous défier de votre Entendement, comme d'un malade qui est frappé de la contagion de sa propre estime, dont il ne guérira jamais.

De recourir à Dieu dans les difficultés, & d'attendre de lui la lumière & le secours, spécialement dans les tentations. Car c'est ici où le Démon se joue de ceux qui ont recours à leur raisonnement pour disputer contre la tentation.

De ne pas vous étonner si votre Entendement a recours tout d'abord à son industrie : car c'est un effet de sa maladie ; mais de le ramener à Dieu dès que vous vous en apercevez.

Examen

Si vous n'êtes point attachée à votre opinion^ & si vous ne la défendez point avec trop d'opiniâtreté.

Si vous reconnoissez le besoin que vous avez de direction & de conseil.

Si vous êtes persuadée de la nécessité de mortifier votre propre jugement ; sans cela, on ne sera jamais éclairé ni discret.

Bouquet de la Sainte Écriture

Humilia valde spiritum tuum [Eccl. VII].

Humiliez beaucoup votre esprit. Dans l'Ecclesiastique, chapitre Septième.

Cogitationes mortalium. timidae, & incertae providentiae nostrae [Sap. 9].

Les pensées des hommes sont timides, & nos prévoyances sont incertaines. Dans la Sagesse, chapitre neuvième.

Si quis se existimat scire aliquid, nondum cognovit quemadmodum oporteat eum scire [I ad Cor. Cap. 8].

Si quelqu'un se flatte de savoir quelque chose, il ne connaît pas encore de quelle manière il doit savoir. 1^{ère} aux Corinthiens, ch. 8.

Des Exemples que Jésus-Christ nous donne de mortifier l'Entendement

1. Jamais remèdes ne furent appliqués avec plus de charité & plus de sagesse, que ceux que Jésus-Christ a appliqués sur les plaies de l'Entendement. En se faisant homme, il ne veut pas prendre l'état d'un homme fait, comme l'étoit Adam au jour de sa création ; mais il veut prendre un corps d'enfant, & éclipser à nos yeux l'usage de la raison sous le voile de l'enfance. La Sagesse incarnée, qui vient elle-même pour nous instruire, prend l'enfance pour sa première leçon ; n'est-ce pas assez pour nous faire connoître que pour parvenir à la vraie Sagesse, il faut cesser de suivre la vieille façon d'entendre & de concevoir, & qu'il faut retourner à la raisonnable enfance, pour apprendre à se servir de son entendement d'une manière toute nouvelle *Elle parle & elle assure qu'elle ne se communique qu'aux petits* [Prov. ch. 9]. Tout ce qu'elle dit, ce sont des oracles : ses œuvres l'accordent avec ses paroles. Il faut donc devenir petit, ou il est impossible de devenir sage.

2. Cette Sagesse Divine de Jésus-Christ pouvoit tout éblouir, en faisant éclater ses lumières, mais comme elle n'étoit venue au monde que pour instruire les hommes, elle ne suivoit que ce qui étoit convenable à ses écoliers, & qui étoit le plus propre pour leur faire désapprendre ce qu'ils savoient mal. Elle ne s'est fait connoître que peu à peu : elle a écouté, elle a interrogé, comme si elle eût ignoré quelque chose. Elle a supporté les grossièretés de ses Disciples, & elle n'a voulu se faire paroître qu'en temps & lieux, ainsi qu'elle répondit à sa sainte Mère dans les noces de Cana. Ne sont-ce pas là des leçons de pratique, qui apprennent, que pour devenir sage il faut renoncer à la présomption de l'Entendement, écouter, interroger, supporter & se servir de ses connaissances avec poids & mesure, selon les règles de la raison reformée par cette Sagesse Divine, & non pas selon l'impetuosité des vues de cet Entendement blessé.

3. Si elle a employé bien du temps sur la leçon de la vie cachée, c'est qu'elle savoit que l'Entendement de ses écoliers avoit besoin d'une longue instruction d'exemples pour être entretenu dans la sainte petitesse, pour être empêché de retourner à son ancienne folie, & de vouloir faire encore le Dieu, en se faisant paroître. Elle savoit la grande pente qu'il avoit de connoître de tout, & de se faire connoître par tout, dût-il se précipiter, & c'est pour cela qu'elle lui faisoit une longue répétition de la leçon de la vie cachée. C'étoit lui appliquer un excellent remède, mais c'étoit aussi lui enseigner toute la manière de devenir sage, & de continuer de l'être : car la vie cachée garde tout en n'exposant rien mal à propos. Puis que la Sagesse même l'a pratiquée si longtemps, il faut toujours l'estimer ; autrement on ne sera pas sage, ou bien si on l'est, on ne le sera pas longtemps.

4. La Sagesse Divine de Jésus-Christ étant chez Herode, y veut passer pour une insensée, on l'y traite avec tout le mépris imaginable : & au lieu de faire éclater sa lumière & sa puissance, elle supporte toutes les injures avec un silence profond & une modération admirable. Pendant que ces courtisans faisoient d'elle comme un jouet, elle demeure dans un état d'abnégation & d'une modestie qui fait un spectacle digne de la vue de Dieu, & de l'admiration des Anges ; & qui est capable de ravir une âme à laquelle sa bonté découvre le voile, pour envisager cette merveille de Sagesse. Mais, c'est ici une des dernières leçons de sa vie, qui comprend toutes les autres, & qui nous enseigne par œuvres : Que l'esprit du monde est ennemi de la Sagesse ; Qu'elle se cache de lui ; Qu'elle ne fait aucun état de son estime ; Qu'elle méprise ses honneurs. Et enfin, elle nous montre que celui qui veut être de ses amis & devenir parfait dans son école, doit détruire dans son entendement & dans ses actions l'estime des hommes, & l'applaudissement du monde.

5. Il faut renoncer à l'Évangile & à la Sagesse Divine de Jésus-Christ, ou bien avouer que l'Enfance raisonnable est le commencement de la Sagesse ; Que la vie cachée est le moyen d'y profiter, & qu'on ne deviendra jamais parfaitement sage, qu'en se rendant indépendant de l'estime du monde, pour n'agir qu'aux yeux de Dieu. C'est la Sagesse même qui a donné ces leçons. L'Entendement ne peut donc pas être sage qu'il ne prenne les leçons de la Sagesse, & qu'il ne les mette en pratique.

Affections

Reconnoissez devant Dieu avec effusion de cœur, *que ses vues & ses pensées sont relevées au dessus des nôtres, comme les deux le sont du dessus de la terre* [Isaïe ch. 55]. Mais confessez que pour être relevées elles n'en sont point moins remplies de vérité, d'amour & de miséricorde. Ô Seigneur ! vous appliquez un remède bien doux à notre plaie, de vouloir être comme des Dieux ; car vous nous invitez à vouloir être semblables à vous, en vous faisant semblable à nous. Il n'y a donc plus de crime à vouloir être semblable à Dieu, mais il y en a une obligation indispensable, à moins que de vouloir renoncer à l'amour qu'on lui doit & à celui qu'on se doit à soi-même.

Admirez Jésus-Christ dans l'on anéantissement, & pensez qu'il vous dit ces paroles : *Si vous ne vous convertissez, & que vous ne deveniez semblables aux petits, Vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux* [Matt. ch. 18]. Ô Seigneur : vous parlez admirablement bien à mon Entendement, qui est frappé de l'extravagance de croire être quelque chose de grand. Vous touchez la plaie, mais c'est à vous à la guérir.

Je m'offre à prendre les remèdes, &c Qui pourroit les refuser, étant présentés par une main si charitable & si sage que la votre ?

Demandez-lui la sainte Enfance qui bannit la malice, la présomption & la duplicité : mais qui n'est point puérile dans les actions.

Reconnoissez qu'il n'y a que la Sagesse même qui ait été capable de donner un remède si convenable que celui

de la sainte Enfance, pour guérir l'entendement de ses erreurs.

Et dites à Jésus-Christ que vous sentez bien que vos désordres ne viennent que de ce que vous êtes sortie de la vue de votre néant, pour suivre vos propres lumières. Ô Seigneur ! vous avez tout tiré de rien, & vous nous voulez ramener au rien, pour nous réparer. C'est une conduite admirable de votre Sagesse ; il n'y a rien de plus suave, de plus juste & de plus sage. Vous montrez bien que c'est vous qui avez tout tiré du néant, puis que vous vous servez encore de l'anéantissement pour en faire sortir de si grands avantages.

Confessez que c'est une justice que vous vous anéantissiez, puisque vous n'êtes rien ; mais dites à la Sagesse Divine de Jésus-Christ, que quand votre Entendement seroit quelque chose, vous voudriez l'anéantir pour son amour, après l'avoir vu se réduire à l'Enfance, &c. Ô Seigneur ! vous nous avez appris la véritable Philosophie : il ne faut point tant d'art, ni tant de figures pour la savoir. Il n'est question que de s'anéantir sur votre exemple, & de suivre les règles de votre Evangile, pour être éclairé.

Admirez le conseil de cette Sagesse adorable, qui a si longtemps pratiqué la vie cachée, & remerciez-la de ce qu'elle a voulu pourvoir à vos plaies, en s'appliquant à elle-même le remède dont vous avez besoin. Ô Seigneur ! *vous connaissez seul le fond des cœurs* [III Rois 8] & vous savez bien découvrir les racines de leurs désordres. Mon expérience m'apprend assez la pente que j'ai à l'estime, à l'éclat, &c. L'exemple de votre vie cachée est un admirable remède, &c. Priez-le qu'il ajoute sa grâce à ses exemples, afin que vous les mettiez en pratique.

Pesez ces paroles de l'Evangile : *il étoit dans le monde, & le monde a été fait par lui, & le monde ne l'a pas connu ; il est venu chez soi, & les siens ne l'ont pas reçu* [Evangile de saint Jean. ch. 1]. Et faites-en l'application au traitement que Jésus-Christ reçoit chez Herodes. Admirez autant que vous en êtes capable, le conseil secret de Dieu, qui a voulu plutôt être outragé du monde, que d'avoir son applaudissement, & prononcez sur cela les paroles du Psaume, *Vos jugements, ô mon Dieu ! sont un profond abîme* [Ps. 35]. Remerciez Jésus-Christ de vous avoir donné un si admirable exemple du mépris du monde. Ô Seigneur ! il est très-méprisable par lui-même ; mais je le mépriserai encore au double puisque vous l'avez méprisé, & qu'il vous a méprisé, &c.

Louez & glorifiez la sagesse de Dieu, *de ce qu'elle a voulu choisir tout ce qui étoit le plus méprisable selon le monde, pour le confondre & pour le détruire* [I aux Cor. ch. 1].

Reconnaissez avec joie, *que ce qui paraît moins sage dans Dieu, est plus sage que tous les hommes : & que ce qui y paroît une faiblesse, est plus fort que tous les hommes*. Là-même appliquez aussi ces paroles à votre propre jugement, & aux exemples de Jésus-Christ, & faites ces résolutions.

Résolutions

De ne faire plus d'état que de ce qui est conforme à la doctrine & aux exemples de la Sagesse incarnée.

D'estimer la vie cachée, comme un remède préservatif qui sert à conserver le bon esprit.

De mépriser l'estime & l'applaudissement du monde.

Examen

Si vous ne nourrissez pas d'aversion de ce qui paraît bas & méprisable aux yeux du monde.

Si vous n'affectez pas de paraître un bel esprit.

Si vous recevez volontiers la correction, & si vous reconnaissez le besoin que vous en avez.

Bouquet de la Sainte Écriture

Lex Domini immaculata, convertens animas :

testimonium Domini fidele, sapientiam praestans parvulis [Ps. 18].

La loi du Seigneur est toute pure, elle convertit les âmes ; le témoignage du Seigneur est fidèle : il donne la sagesse aux petits. Psaume 18.

Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est Regnum cælorum [Math. 5].

Bienheureux sont les pauvres d'esprit, car le Royaume des Cieux est à eux. En saint Matthieu. ch. 5.

Nemo se seducat : si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc saeculo, stultus fiat, ut sit sapiens ;

sapientia enim hujus mundi slultitia est apud Deum [I Cor. III].

Que nul ne se trompe ; si quelqu'un d'entre vous pense être sage selon le monde, qu'il devienne fou pour devenir sage ; car la sagesse du monde est une folie devant Dieu. Aux Corinthiens, chapitre 3.

Du Renoncement à sa propre Volonté

La volonté est une puissance aveugle, qui ne connoît que ce que l'Entendement lui rapporte. L'Entendement est trompeur, & elle est aveugle ; cela seul doit engager à ne se servir d'elle qu'avec beaucoup de circonspection : mais elle a encore la blessure de la malice, & celle de la faiblesse . Ces blessures sont les plus dangereuses, car on en meurt par son consentement ; qui fait la consommation du mal, de même qu'il fait l'établissement du bien. Elle est tellement maîtresse, par sa liberté, que quand son entendement seroit environné d'erreurs, il n'y auroit rien de fait, si elle n'y consentoit. Elle méprise quand il lui plaît les vérités qu'il lui montre, & fait la maîtresse absolue. N'est-il donc point encore de plus grande importance de la régler que l'entendement, puis que c'est d'elle que sort tout le bien & le mal ?

2. Celui qui veut suivre sa propre volonté, doit s'attendre qu'elle le conduira à la mort : car le même coup qui a déréglé les passions, l'a rendue encline à suivre leurs mouvements, & elle les suivra sans doute, à moins qu'on ne la tire comme hors d'elle-même, pour l'en détourner. Le Sage nous en avertit, en nous disant *qu'il faut autant se détourner de sa propre volonté, qu'il faut se garder de suivre les concupiscences* [Eccl. ch. 18] ; mais l'expérience ne l'apprend que trop. Qu'est-ce donc que la propre volonté nous peut donner du sien qui nous soit avantageux, puis qu'elle n'a que de la malice & de la faiblesse, & que c'est elle qui fait tout le mal ? Il faut lui chercher du secours ailleurs que dans elle-même, ou bien il faut se résoudre à mourir.

3. La faiblesse que le péché a mise dans la liberté, lui fait assez connoître le besoin qu'elle a de ce secours. N'est-ce point cette liberté qui s'engage elle-même dans son malheur, manque de courage pour résister à ce qui l'attaque ? Elle voit le mal qu'elle va faire ; mais elle succombe & se rend la captive de ses ennemis. Ils sont plusieurs, mais elle est seule, & elle est faible, si elle n'est secourue. La concupiscence, l'erreur, la malice & l'habitude combattent contre elle dans elle-même : comment pouvoir se tirer avec avantage du combat de tant d'ennemis, en demeurant seule ? Il faut qu'elle forte de chez soi pour aller chercher du secours ailleurs, ou bien il faut qu'elle soit vaincue.

4. Mais quand la volonté n'auroit ni ces plaies, ni les mauvaises habitudes qu'elles lui ont fait contracter, ni ses besoins, elle ne devroit vouloir que peu de choses, & ne voudroit guère ce qu'elle voudroit, puis qu'elle peut fort peu de choses, qu'elle ne peut rien contre l'ordre absolu de la Providence, qu'elle doit se résoudre d'être contredite & rompue en beaucoup de choses ; & qu'en s'attachant à ce qu'elle veut, elle ne fait que préparer des douleurs & des regrets, de l'esclavage & des craintes.

5. Tout l'engage donc à se quitter elle-même ; pour retourner à son principe qui est la sainte volonté de Dieu, d'où elle est sortie, non pas pour vouloir à sa mode, mais pour vouloir selon son principe. Toutes ses disgrâces ne viennent que d'avoir quitté la volonté de Dieu pour faire la sienne. Elle a tout perdu en quittant cette adorable volonté pour suivre la sienne, elle ne peut retrouver ce qu'elle a perdu, qu'en quittant la sienne pour suivre celle de Dieu. La propre volonté est la source de tous les maux, & c'est elle qui met obstacle aux secours qui peuvent l'en garantir : Que fait-on donc en s'y attachant ?

6. Elle n'a jamais été faite pour se gouverner elle-même, puis qu'elle est aveugle. La volonté de Dieu doit être son appui, comme elle est sa règle. Hors de-là elle ne trouvera ni paix, ni ordre, ni force, ni consolation : Elle ne peut se soutenir qu'en s'unissant à son principe, mais pour cela il faut qu'elle fasse état de renoncer entièrement à soi-même, car la volonté de Dieu & celle de l'homme pécheur ne peuvent point s'accorder ensemble : L'une est pure, & l'autre est corrompue ; l'une est tout, l'autre n'est rien ; l'une est vie & l'autre est mort. Il faut interrompre les anciens usages de la propre volonté, rompre ses habitudes par des actes contraires, & avoir recours à une autre lumière qu'à celle de l'entendement, puis qu'elle est si trompeuse, si on veut recevoir abondamment le secours de celui dont la grâce fait notre force, & la volonté nôtre vie.

Le corps n'a la vie qu'autant qu'il est uni à l'âme : nôtre volonté ne l'aura aussi qu'autant qu'elle sera unie à celle de Dieu, & qu'elle en sera dépendante.

Affections

Dites du fond du cœur ces paroles de David : *Seigneur, ayez pitié de moi ; guérissez mon âme, car j'ai péché contre vous* [Ps. 40]. Reconnoissez qu'il n'y a plus de santé dans vous, & que c'est vôtre propre volonté qui en est la cause, &c.

Anéantissez-vous devant Dieu, en l'interrogeant : Qui êtes-vous ? & qui suis je ? Confessez qu'il est la source de tout le bien, & que vôtre volonté est capable de faire tout le mal. Ô Seigneur ! l'expérience ne me l'a appris que trop, &c.

Reconnoissez que sa volonté est la richesse & la force de la vôtre, & entrez dans ces sentiments de David : *C'est vous, Seigneur, qui par voire Volonté avez donné la force à ma beauté : vous avez, détourné vôtre visage de moi* [Ps. 19], parce que ma volonté s'opposoit à la vôtre, & je suis tombé dans le trouble. Je crierai vers vous, Seigneur, & j'offrirai ma prière à mon Dieu, &c.

Remontez-lui la faiblesse de vôtre liberté, & la malice de vôtre volonté, & en le reconnoissant pour vôtre unique refuge, dites-lui amoureusement la parole de Job : *Pourquoi, Seigneur, avez vous permis que je sois devenu opposé à vous, & onéreux à moi-même &c* [Job. ch. 7]. Mais reconnoissez que vous l'avez bien mérité, & que c'est pour

vous engager à renoncer à votre propre volonté, autant que vous en avez mal usé, &c.

Souvenez-vous de cette parole de Jésus-Christ *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé* [S. Jean ch. 4] & reconnoissez que ce doit être aussi celle de votre âme. Ô Seigneur ! C'est cette nourriture qui me donnera la force pour surmonter tant d'ennemis : c'est d'elle que me viendra le secours & la conduite. Que trouverai-je hors de votre volonté ? N'est-ce point elle qui a fait tout & qui conserve tout ? &c. J'ai tout perdu en la quittant, &c. Pensez à ces paroles de l'Écriture : *pouvons-nous résister à la volonté de Dieu ?* [Gen. ch. 50] Ô Seigneur ! vous serez toujours le maître absolu ; nous n'aurons rien de ce que vous ne voudrez point que nous ayons : mais vous nous punissez rigoureusement, en nous laissant suivre notre propre volonté, puisqu'il ne nous en reste que du péché, de l'esclavage & des douleurs, &c.

Priez-le qu'il s'en rende le maître, & prononcez pour toujours ces paroles : *Que-votre volonté soit faite en la terre comme au Ciel* [Matt. 6]. Et ces autres : *Que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre*, &c. [Luc. 22].

Souvenez-vous de ces paroles de David : *La vie est dans sa volonté* [Ps. 29] & avouez que celle qui se passe hors de sa sainte volonté ne mérite point d'être appelée vie. Ô Seigneur ! est-ce vivre, que de respirer l'air selon le corps, pendant que l'âme est séparée de la source de la vie ? Est-ce vivre que de passer le temps sans ordre, sans paix intérieure, sans force & sans consolation d'esprit ? Une semblable vie n'est qu'une extension de mort, &c.

Résolutions

De ne considérer votre volonté que par rapport à son principe, qui est la volonté de Dieu.

De suivre le conseil de Jésus-Christ, en perdant votre âme pour la retrouver. C'est -à-dire, en vous dépouillant de votre propre volonté, pour la reformer selon celle de Dieu.

De ne vous confier point en votre propre volonté, pour bonne qu'elle vous paroisse ; mais de chercher tout dans la volonté de Dieu, le secours, aussi-bien que la règle de vos actions.

Examen

Si vous reconnoissez bien les dangers & les pièges de la propre volonté, & si vos expériences du passé vous tiennent sur vos gardes.

Si vous distinguez bien dans vous la volonté raisonnable d'avec les inclinations des sens, qui veulent aussi à leur mode, & si vous suivez l'une en méprisant les contradictions des autres.

Si vous consultez la volonté de Dieu dans les règles de l'Évangile, dans celles de votre état, dans les dispositions de la Providence, & en prenant conseil, lors que quelque difficulté se présente ; avant que de suivre la vôtre.

Si vous voulez quelque chose avec attache & sans soumission au bon plaisir de Dieu.

Bouquet de la Sainte Écriture

A voluntate tua avertere [Eccl. 18].

Détournez-vous de votre propre volonté. Dan l'Ecclesiastique, chapitre 18.

Numquid vult Dominus holocausta & victimas, & non potius ut obediatur voci Domini [I. Reg. cap. 15].

Le Seigneur ne veut-il point qu'on obéisse à sa parole, plutôt que de lui offrir des holocaustes & des victimes, au premier livre des Rois ch. 15.

Quare jejunavimus, & non aspexisti ? humiliavimus animas nostras, & nescisti ?

Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra [Isaïa capite quinquagesimo octavo].

Pourquoi avons-nous jeûné sans que Vous nous ayez regardé ? Pourquoi avons-nous humilié nos âmes sans que vous vous en soyez mis en peine ? C'est parce que votre propre volonté se trouve au jour de votre jeûne. Dans Isaïe, chapitre cinquante-huit.

Des exemple de Jésus-Christ qui nous enseignent la nécessité, & la manière de renoncer à notre propre volonté

Le premier exercice de Jésus-Christ a été celui de ne faire que la volonté de Dieu son Père, & non pas la sienne. Le Psalmiste dit en sa personne : *Il a été écrit de moi à la tête du Livre, que je ferois votre volonté : Mon Dieu je le désire, & j'ai votre loi dans le milieu de mon cœur* [Ps. 59] mais de-là nous apprenons que le premier article du Livre de nôtre reformation doit être le renoncement à notre propre volonté, & que pour la bien commencer, il faut faire état de vivre abandonné & soumis à celle de Dieu, sans faire aucune réserve. Cette soumission lui est dûe par raison de l'ordre naturel, & par raison de la réparation que nous devons faire de nos désobéissances.

Jésus-Christ a fait l'accomplissement de la volonté de son Père, de telle sorte que pas un seul moment de sa vie ne s'en est échappé. Il s'est réduit à obéir aux hommes, pour nous attirer à obéir à Dieu. Toutes ses instructions & ses exemples n'ont tendu qu'à nous apprendre à ne pas suivre nôtre volonté, & à nous faire connoître la nécessité de la quitter : *Celui qui perd son âme en ce monde la garde pour la vie éternelle* [M.att. 16]. Qu'est-ce à dire perdre son âme sinon renoncer à sa propre volonté : *Celui qui aime son âme, dit-il, la perdra* [Ibidem], c'est -à-dire : Celui qui aime sa propre volonté périra. Enfin il met le *renoncement* comme le premier pas qu'il faut faire, & sans lequel on ne peut pas être à sa suite. Il dit *que sa nourriture est de faire la volonté de son Père* [S. Jean ch. 4]. Si nous, ne faisons nôtre nourriture de cela même, nous n'aurons point de vie spirituelle qui ne soit accablée d'infirmités : *La vie est dans la volonté de Dieu*, dit David [au Ps. 20]. Hors de là il n'y a donc point de vie spirituelle qui mérite d'en porter le nom. Elle ne sera environnée que d'aveuglements, d'obstinations & de précipitations.

Jésus-Christ a apporté accomplissement de la volonté de Dieu jusqu'à toute l'extrémité qu'elle peut s'étendre ; en sorte qu'une bonté humaine ne pouvoit pas aller plus avant dans le sacrifice de soi-même, pour nous instruire par son exemple à faire le sacrifice de nous-mêmes. Il a tout fait par des exercices propres à détruire la propre volonté. Toute sa vie a été un renoncement à soi-même, & un abandonnement continué, qu'il a voulu consommer par le renoncement à la consolation de sa Divinité dans son délaissement sur la Croix, pour nous apprendre jusqu'où doit s'étendre nôtre soumission au bon plaisir de Dieu.

Voilà trois choses dont nous avons l'exemple dans Jésus-Christ, pour faire l'abandonnement de nôtre volonté. Une résolution parfaite, une pratique sans interruption, une étendue sans bornes & sans réserve.

Affections

Admirez la patience de Dieu, en la conférant avec sa puissance & avec la désobéissance d'une créature tirée du néant par sa pure volonté. Ô Seigneur ! que meritoit ce néant, sinon de retourner au rien ! Il ne falloit pour cela que le quitter, puis qu'il quittoit la volonté qui lui avoit donné l'être, &c.

Confessez que Jésus a fait de grands miracles d'obéissance, pour vous apprendre à plier vôtre volonté sous les règles de cette sainte vertu. Ô Sauveur ! vous avez voulu naître dans l'obéissance : non seulement vous l'avez voulu rendre à une bénite créature, mais aux hommes les plus cruels.

Dites-lui qu'il a mieux aimé mourir dans l'obéissance, que de faire descendre des millions d'Ange par sa volonté, comme il auroit pu faire pour exterminer ceux qui le crucifioient, &c.

Quoi, mon âme, ne serez-vous pas soumise à toutes les volontés d'un Dieu [Ps. 61]. qui a ainsi immolé la sienne pour vous ?

Prononcez à la face du Ciel & de la Terre pour toujours, le grand mot de la prière de Jésus : *Que volonté soit faite, & non pas le mienne* &c. [Luc. ch. 22].

Renouvelez vôtre résolution de faire le vœu d'obéissance, & offrez-la à Jésus, en l'honneur de celle qu'il a rendu à la sainte Vierge : promettez-lui de la rendre aux hommes pour son amour, & demandez-lui son assistance, pour vous perfectionner dans cette chère vertu, &c.

Répandez devant sa face vos sentiments sur les démarches de son obéissance. Voyez-le anéanti dans sa conception ; livré à la volonté des hommes dans son enfance ; soumis à leurs injures pendant sa vie ; exposé à leur cruauté dans sa passion ; & exercé même dans sa mort par le délaissement de son Père. Ô Sauveur ! c'est ici où vous outrepassiez ce qui est dit de vous, que vous avez été obéissant jusqu'à la mort : car ce délaissement passe toutes les douleurs de la mort.

Admirez vôtre Sauveur, qui après tout cela remet encore son esprit entre les mains de son Père, comme pour l'exposer de nouveau à toutes ses volontés.

Confessez-lui toutes vos ingratitude commises par les désobéissances, & dites lui cordialement : *je suis à Vous, sauvez moi* [Ps. 118]. Ô ! je désire rendre mes respects à vôtre sainte obéissance par l'accomplissement de ces résolutions.

Résolutions

De ne rien faire que vous ne rapportiez à la très sainte volonté de Dieu.

De vous consoler quand vôtre propre volonté sera contredite ou interrompue, en regardant cela comme un moyen de plaire à Dieu, & de parvenir à la liberté de la sainte abnégation.

Examen

Si vous avez soin de recourir aux exemples de Jésus-Christ pour apprendre à bien obéir, & si vous pratiquez l'obéissance en esprit d'honorer la sienne.

Si vous apprenez à compatir au prochain, & à retrancher dans vous tout ce qui ressent l'imperiosité : car c'est un fruit qui se produit de l'obéissance aussi-bien que la discrétion.

Bouquet de la Sainte Écriture

Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis [Philip, c. 2].

Il s'est rabaissé lui-même se rendant obéissant jusqu'à la mort, & jusqu'à la mort de la Croix. Aux Philip. ch. 2.

Et quidem cum esset filius Dei, didicit ex eis quae passus est obedientiam ; & consummatus, factus est omnibus obtemperantibus sibi causa salutis aeterna [Hebraeorum 5].

Quoi qu'il fut le Fils de Dieu, il a appris l'obéissance par tout ce qu'il souffert ; & l'ayant parfaitement accomplie, il est devenu l'Auteur du salut éternel, pour tous ceux qui lui obéissent. Aux Hébreux chapitre 5.

Des moyens que l'état Religieux fournit pour bien renoncer à sa propre volonté

1. La nécessité du soin qu'il faut prendre pour la subsistance & pour la conduite de la vie est ce qui peut le plus fatiguer l'homme, c'est ce qui l'engage à se servir de sa volonté & de son jugement dans beaucoup de choses ; & en s'en servant il se trompe souvent. Le soin des nécessités du corps est quelque chose de bien pénible, & il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir que c'est ce qui emploie le travail & l'industrie de la plupart des hommes : mais ce qui regarde l'âme & la conduite des actions est encore plus pénible. L'Écriture dit avec grande vérité, que *les pensées des mortels sont dans la crainte, & que nos prévoyances sont incertaines & chancelantes* [Sag. ch. 91]. Combien d'inquiétudes cause un doute si on fera une chose, ou si on ne la fera point ? & combien de fois les succès sont-ils contraires à nos prévoyances ?

2. L'état Religieux décharge de ces soins selon le corps, & encore plus selon l'âme, en mettant hors du besoin de vouloir, & de se résoudre sur sa conduite, tout étant réglé & fixé. c'est un puissant moyen pour interrompre l'usage de sa propre volonté, & pour entrer dans le repos de l'âme ; car étant dégagée de ces soins & de ces besoins, elle n'a qu'à regarder les volontés de Dieu, qui lui sont toutes réglées & manifestées, pour les accomplir.

3. Les Supérieurs sont comme des Procureurs établis de la part de Dieu, pour recevoir l'exécution de l'obéissance, & pour éloigner ces soins superflus qui pourroient empêcher la volonté de se quitter elle-même pour avancer vers son centre & son repos, qui est la volonté de Dieu. Il les charge de tout, afin que ceux qui sont sous leur conduite, n'aient qu'à marcher & à pratiquer, sans qu'il soit besoin de délibérer.

4. L'engagement volontaire à ne pas suivre sa propre volonté, sert à faire voir dans la cessation de ses actes, comme dans une fontaine reposée les égarements & les précipices qui l'environnent ; comme aussi à faire voir que la vraie liberté est bien différente de celle qui n'en porte que le nom, & *qui sert seulement de couverture à la malice* [1. S. Pierre ch. 2].

5. La discrétion se trouve dans cet état, puis qu'il a son principe dans l'inspiration divine qui a conduit ses Fondateurs, & dans la grâce qui est octroyée à chaque Ordre qui garde ceux qui le gardent. L'exemple de plusieurs personnes qui tendent à une même fin, en rend l'usage agréable ; & la fin de toutes ces règles d'obéissance n'est que l'honneur de Dieu, & la reformation de nous-mêmes. Tout le profit de nos soumissions retombe sur nous. Que pouvons-nous souhaiter de plus accompli pour nous bien gouverner selon Dieu avec assurance & avec discrétion, sous la conduite de l'obéissance religieuse.

Affections

Avoüez que vous avez bien sujet de dire avec David *Le Seigneur me conduit, je ne manquerai de rien : il m'a mis dans un lien de Pâturages* [Ps. 22] & appliquez ces paroles à votre état.

Reconnoissez devant Dieu, que puis que vous savez par la Foi, que le péché vient d'une désobéissance, & que l'expérience du divorce que vous ressentez dans vous-même en fait une preuve, vous ne devez désirer rien davantage que le rétablissement de la vertu d'obéissance, dont l'éloignement est la cause de tous les malheurs, &c.

Repensez devant Dieu aux avantages que vous donne votre état pour parvenir à cette vertu : les soins qu'il vous ôte, les dangers de votre propre volonté, dont il vous sépare, les organes vivants qu'il vous fournit, pour vous apprendre à pratiquer l'obéissance aveugle. Ô Seigneur ! que cet organe soit de terre, d'or ou d'argent, il ne m'importe, puis que ce qu'il me dit signifie ce que je dois faire pour vous honorer, &c.

Remerciez-le de ce que vous êtes environnée de toutes parts des règles de sa volonté ; qui vous enferment dans l'obéissance, afin de vous y garder, &c.

Confessez que vous devez considérer les Supérieurs comme des Procureurs de sa Majesté. Hélas ! Seigneur, ils sont chargés de vous répondre de moi, combien dois-je éviter de leur augmenter le poids de leur charge ? combien dois-je avoir pitié d'eux, aussi-bien que de moi-même, en me rendant douce & traitable à suivre leurs avis, &c.

Ecoutez la voix de l'Apôtre : *Obéissez dit-il à vos Supérieurs, en sorte qu'ils vous gouvernent avec joie, & non pas en gémissant* [Aux Heb. ch. 13]. Et demandez à Dieu la grâce de ne pas imiter ces âmes murmurantes, qui ressemblent aux chiens qui courent après la pierre pour la mordre, qui cherchent de ronger autour de la conduite des Supérieurs, au lieu de considerer que Dieu se sert de leur bouche pour se faire obéir, &c.

Résolutions

D'estimer votre Ordre comme le plus parfait pour vous, puis que la Providence vous l'a choisi, & que vous pouvez y pratiquer une obéissance parfaite.

De ne pas philosopher si ce qu'on vous ordonne est raisonnable, ou non : mais de vous attacher au certain, qui est que tout-ce qui n'est pas péché, ni occasion de scandale, est une bonne matière d'obéissance.

Examen

Si vous pratiquez obéissance sans faire trop paroître vos répugnances.

Si vous mortifiez vôtre jugement aussi-bien que vôtre volonté, pour ne point censurer ce que les Supérieurs ordonnent.

Si vous éloignez de vôtre obéissance les respects humains.

Si vous animez vôtre obéissance extérieure d'esprit intérieur.

Bouquet de la sainte Écriture

Vir obediens loquitur victoriam [Prov. 21].

L'homme obéissant sera victorieux, aux Proverbe, ch. 21.

Castificate animas vestras in obedientia chasstitatis [I Petr. 1]

Rendez, vos âmes chastes & pures par une obéissance d'amour. Dans la première de S. Pierre. ch. 1.

Obedite praepositis vestris & subjacite eis, ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri, ut cum gaudio hoc faciunt, & non gementes. Hoc enim non expedit vobis [Hebr. 13].

Obéissez à vos Supérieurs & demeurez soumis à leurs ordres, afin qu'ainsi qu'ils veillent pour le bien de vos âmes, comme en devant rendre compte, ils s'acquittent de ce devoir avec joie, & non en gémissant, ce qui ne vous serait point avantageux. Aux Hebreux. ch. 13.

De la Mortification de l'esprit dans ses idées superflues

1. Le péché a rendu l'esprit semblable aux horloges déréglées, qui sonnent les heures quand il ne faut pas, ou qui en sonnent quarante au lieu de trois. Cela vient des phantômes de ses imaginations, qu'il faut s'étudier d'apaiser, si on veut corriger ce désordre, & ramener l'esprit le plus près de la raison qu'on peut. Si on ne le fait, il faut se résoudre de voir l'imagination prendre l'habitude de faire comme un jeu de théâtre, lors que la raison voudra s'appliquer à Dieu. Si l'habitude d'entretenir ces idées se joint avec la faiblesse de l'esprit, il se fera des galeries d'idée de Platon, dans lesquelles il ne cherchera qu'à se promener incessamment. La raison aura peine d'habiter avec soi-même, comme on a peine de demeurer dans un lieu où le bruit est grand, & où il fait beaucoup de fumée, d'où on est contraint de sortir, ou d'ouvrir les fenêtres.

2. L'esprit humain ayant une curiosité de savoir, qui n'a pas de bornes, & qui est un reste *de la fausse Divinité*, jusqu'où passeroient ses idées si on les entretenoit ! Elles se multiplieroient & se changeroient autant que les mouvements des affections font sujets à la variété & à l'inconstance.

3. L'âme occupée de tant de choses seroit moins capable d'en bien faire une, mais principalement cet *unique nécessaire*, qui est celle du salut. Quelque chose qu'on fasse, l'imagination sera toujours extravagante ; car elle a une blessure du péché, qu'il faut souffrir avec patience, mais si on ne retranche l'usage d'écouter ces idées & de les exciter, l'âme sera toujours comme au milieu du bruit & des orages. C'est donc travailler à sa paix, que de mortifier les idées superflues ; mais c'est aussi le moyen de représenter Jésus-Christ dans les sens intérieurs.

4. L'état Religieux fournit de bons moyens pour diminuer peu à peu le bruit de l'imagination, & pour s'en rendre indépendant, par le retranchement de tant de vaines occupations, de projets, de nouvelles, de différents, & de matières qui excitent les pensées & les désirs, & qui empêchent de parvenir au bonheur de la paix de l'âme.

5. Suivons donc l'esprit de nôtre état, n'allons point chercher mal-à-propos ce qu'il nous retranche si utilement : en cherchant trop de divertissement on perd la paix, & on reconnoît la vérité de la parole de Jésus-Christ : *Qu'on ne gagne rien à acquérir tout le monde, si on se fait tort selon l'âme* [Luc. ch. 6].

Affections

Confessez en vous humiliant devant Dieu, que vous portez dans vôtre esprit ce qui mérite d'être plus méprisé que les jeux des enfants. Hé ! Seigneur, quel jeu ridicule sont dans mon esprit ces imaginations & ces phantômes de désirs ? Jusqu'où sont-ils capables de me mener, si je ne les méprise, au lieu de les entretenir & de les suivre ? Dites avec l'esprit d'une confiance filiale ces paroles de David : *Seigneur ! vous savez quelle est ma folie, &c* [Ps. 68].

Dites à Dieu que puisque sa *bonté a pitié de ceux qui le craignent, comme un père a pitié de ses enfants* [Ps. 120] & que sa patience vous souffre en cet état, vous devez bien vous y souffrir vous-même, & supporter cette peine du péché avec la douceur de la résignation, sans consentir aucunement à ces chimères, &c.

Entrez comme dans une conférence filiale avec Dieu sur les divagations d'esprit que vous souffrez dans l'oraison.

Remontez-lui qu'il semble souvent qu'il y ait en vous deux personnes distinctes. Mon âme d'un côté vous veut parler, & les imaginations viennent à la traverse comme pour la faire taire : mais, Ô mon Dieu ! j'imiterai l'aveugle de l'Évangile : *Je crierai encore plus fort, &c* [Luc. ch. 18].

Dites-lui que vous croyez fermement que sa miséricorde a plus de compassion de vôtre misère, quand elle vous voit souffrir ces distractions sans consentement de vôtre volonté, que sa justice n'est exacte à remarquer vos défauts.

Demandez l'assistance de sa grâce, pour retrancher autant que vous pourrez les superfluités qui peuvent nourrir la curiosité de l'esprit, & multiplier les idées. La source vient des passions d'un cœur qui est attaché par des affections. Ô mon Dieu ! il faut donc ne tenir à rien, &c.

Dites avec effusion de cœur ces paroles de David [au Ps. 34] *Mon Dieu ! dites à mon âme : Je suis ton salut* : Priez-le qu'il la rende paisible dans sa confiance en lui, & qu'elle soit fidèle à exécuter ces résolutions.

Résolutions

1. D'éviter l'oisiveté, qui met l'esprit humain dans une certaine liberté de produire toutes sortes d'idées, & qui fournit une belle occasion au diable d'y jeter de mauvaises pensées.

2. De ne pas se laisser aller à la curiosité des bagatelles qui flattent les affections du cœur, mais de se contenter de ce qui peut servir avec médiocrité à la récréation raisonnable que vôtre état permet.

3. De vous retirer auprès de Dieu pour vous humilier & vous adoucir dans les imaginations & les pensées que vous souffrez contre vôtre volonté, en attendant avec Confiance qu'il *commande à la mer & aux flots de se taire* [Matth. 8]. Ne philosophez point sur les causes de ces bourrasques ; car elles s'irritent encore plus par les considérations & les réflexions. Elles peuvent naître sans qu'il y ait de la faute de celui qui les souffre.

Examen

Faites-le sur ces mêmes résolutions ; & voyez en quoi vous vous en éloignez dans la pratique. Examinez si vous êtes en ceci patiente & diligente.

Bouquet de la Sainte Écriture

Spiritus sanctus disciplinae effugiet sictum, & auferet se à cogitationibus quae sunt sine intellectu, & corripietur à superveniente iniquitate.

L'Esprit saint, qui est le maître de la science fuira le déguisement ; il se retirera des pensées qui sont sans intelligence, & l'iniquité survenant le bannira de l'âme. Dans la Sapience ch. 1.

Evaniuerunt in cogitationibus suis : & obscuratum est insipiens cor eorum [Rom. cap. 1].

Ils se sont égarés dans leurs pensées & leur cœur insensé est rempli de ténèbres. Aux Rom. ch. 1.

Du retranchement des objets de vanité

1. Pour bonne que soit la Volonté de l'homme, ses sens & ses pensées seront toujours enclins au mal, & son cœur sera toujours prêt à recevoir les impressions des objets conformes à ses inclinations, comme la terre cultivée reçoit la semence, qui germe tout incontinent, & qui croit si on ne l'en empêche. Il y a une sympathie entre les objets & les affections du cœur, qui peut bien devenir comme assoupie, mais on se tromperoit fort, si on croioit qu'elle fût morte, car elle ne mourra jamais qu'avec le corps. Cette terre du cœur n'a t-elle point déjà assez de mauvaises racines dans son fonds, & de mauvais restes des objets du passé sans qu'il soit besoin de lui en présenter de nouveaux, qui en remplissant l'esprit de leurs images disposeront ses pensées à remuer les plantes étouffées, & à leur faire repousser comme une espèce de verdure dangereuse, qui mettra l'âme dans de nouveaux dangers, & l'engagera à de nouvelles peines.

2. Les âmes les plus pures restent la subtilité de cette sympathie : car quoi qu'elles fassent un mépris absolu de toutes les vanités du monde, qu'elles ne se rencontrent parmi ces objets, que des occasions fort raisonnables, elles sentent souvent en s'en retirant que leur cœur s'est comme réveillé, que le goût lui revient, & qu'il prendroit bien-tôt appétit pour ses objets, si on l'y laissoit plus longtemps. S'il en est ainsi des âmes pures, que sera-ce de celles qui ne font que commencer, ou dont les plaies sont encore tout nouvellement refermées, si elles n'apportent une grande circonspection pour les fuir, ou pour n'en souffrir que par une raisonnable nécessité ?

3. Il faut employer bien des combats, des peines, des mortifications & du temps, pour former les sens intérieurs aux Règles de la piété, autant qu'ils en sont capables. C'est une grande indiscretion de s'exposer à perdre en peu de temps le travail de tant d'années ; ce qui est si précieux, & qui coûte si cher. Que savez-vous, si en ne vous retranchant point quelque objet de vanité, vous ne vous exposez point à ce danger ?

Affections

Souvenez-vous de ces paroles de David *Enfant des hommes, jusques a quand aurez-vous le cœur pesant ? Pourquoi aimez vous la vanité & cherchez vous le mensonge ?* [Ps. 4]. Appliquez-vous les devant Dieu en reconnoissant la pesanteur de votre cœur, & en lui remontrant le besoin que vous avez qu'il le soutienne. Ô Seigneur ! en aimant la vanité nous cherchons le mensonge, car elle ne nous peut rien donner de ce que nous prétendons, mais elle nous laisse vides, dépouillés de tout, &c.

Remontrez à Dieu la faiblesse de votre esprit, & combien il a de pente à s'occuper des choses vaines. Ô Seigneur ! j'ai tant de fois expérimenté que les vains objets anéantissent les bons sentiments & qu'ils remuent les passions, & qu'ils mettent l'âme tout en désordre. Pourquoi donc n'y renoncerais-je point ? &c.

Reconnoissez l'avantage que vous avez d'être séparée de tous ces objets, & que ce seroit vous mettre en danger d'en ressentir au double les mauvais effets, si vous les cherchiez avec trop de curiosité. Ô Seigneur ! n'ai-je point trop employé du temps précieux de ma vie à la vanité, à la puérilité, & à la malice ? Qu'en ai-je retiré sinon des plaies, de la confusion, du regret, &c. Pourquoi retourner ? &c.

Souvenez-vous de ces paroles de l'Apôtre : *je crains que vos fins ne se corrompent* [2 aux Cor. ch. II] & dites à Dieu que vous entendez ce que son saint Apôtre nous veut dire : Que si nous ne veillons sur nos sens intérieurs, ils sont bientôt sortis de leurs bonnes habitudes, pour retomber dans l'humain. Ô Seigneur ! gardez-moi de me jeter moi-même dans ces peines & dans ces dangers, &c.

Résolutions

De ne point rechercher d'objets que ceux qui vous peuvent exciter à aimer Dieu, & à mépriser le monde.

De vous tenir comme passive, quand par quelque disposition de la Providence vous vous trouverez dans des objets du monde, sans néanmoins vous laisser aller à des craintes puériles ; car vous devez être persuadée que tout ce qui arrive par l'ordre de la Providence, & qui est considéré dans cet ordre, ne peut nuire à l'âme, qui veut respecter Dieu par tout.

Examen

Si vous n'êtes point trop curieuse de savoir les intrigues du monde, & ce qui s'y passe.

Si vous n'êtes point négligente à modérer votre vue.

Si vous n'êtes point curieuse d'observer & d'interpréter à votre façon les actions du prochain.

Bouquet de la Sainte Écriture

Averte oculos meos ne videant vanitatem, in via tua vivifica me [Ps. 118].

Détournez, mes yeux, afin qu'ils ne regardent point la vanité, & faites-moi vivre en marchant dans votre voie. Ps. 118.

Beatus vir cujus nomen Domini spes ejus & non respexit in vanitates & insanias falsas [Ps. 39].

Heureux celui qui met son espérance au nom du Seigneur, & qui n'a point regardé les vanités & les folies pleines de mensonge. Psaume 39.

Du Retranchement des réflexions superflues

1. Tout le secret de la bonne conduite de l'esprit consiste à le débarrasser, à réduire le plus qu'on peut sa multiplicité de vues & d'idées à la simplicité, & à y mêtre un peu de silence, en arrêtant le grand bruit des pensées, qui empêche l'âme de goûter le repos. Il n'y a que deux moyens pour cela, qui sont la mortification des affections sensibles, & le retranchement des réflexions superflues ; car ce sont-elles qui excitent ce bruit, & qui l'entretiennent. Comment espérer de la tranquillité d'esprit, en exerçant toujours ses pensées sur des retours inutiles qui l'enfoncent de plus en plus dans ses idées ! Mais à quoi bon tant d'imaginations & de pensées sur un même objet, quand on l'a connu autant qu'on le doit connoître ; quand une chose est passée, & qu'il n'y a plus de remède ; ou qu'il est inutile de la connoître plus qu'on ne la connoît ; Ce ne peut être qu'un travail superflu & une affliction d'esprit.

2. L'Apôtre nous a donné un grand avis de sa propre pratique, qui est, *Qu'oubliant ce qui étoit derrière lui & s'avancant vers ce qui étoit devant lui, il courait incessamment vers le bout de sa carrière, pour remporter le prix de la félicité du Ciel* [aux Philip. ch. 3]. Les Réflexions inutiles sont un grand obstacle à cette excellente pratique, puis que peuplant l'âme inutilement, elles la retardent. Elles la font souvent regarder derrière elle, elles l'amuse pendant qu'elle devroit marcher ; elles l'empêchent de s'appliquer à ce qu'elle doit faire, en entretenant trop le souvenir de ce qu'elle a fait, & elles l'empêchent de courir, en l'arrêtant trop sur une même chose. Ne vaut-il pas mieux marcher & courir par les voies de Dieu, que de s'occuper à penser ? Le chemin nous en est ouvert, nôtre guide marche devant nous, à quoi bon tant penser & tant philosopher, puis qu'il n'est question que de suivre ?

3. L'amour propre se rencontre par tout, & il ne mourra qu'avec nos corps, c'est lui qui est le Promoteur de toutes ses Réflexions, & qui sollicite l'âme de les entretenir. Il se glisse plus subtilement dans les choses spirituelles que dans toutes les autres ; mais c'est aussi où on peut le mortifier avec plus d'utilité. En retranchant les réflexions superflues, nous le mortifierons jusqu'au plus vif, & nous arrêterons beaucoup de mauvaises fuites de ses pratiques secrètes, car c'est par nos Réflexions le plus souvent qu'il les entretient. Ce sera aussi le moyen d'imiter la tranquille de l'esprit de Jésus-Christ.

Affections

Reconnoissez devant Dieu, que vôtre esprit n'est propre qu'à se faire des supplices, s'il n'est soutenu du sien. Hé, Seigneur ! il s'embarrasse du passé, comme s'il étoit encore en son pouvoir ; il s'empresse sur le futur, comme s'il en étoit le maître ; & sur le présent, il se trouve faible & irrésolu ; & néanmoins il veut toujours s'appuyer sur lui-même, comme s'il étoit quelque chose, &c.

Prononcez de bon cœur la parole de Jésus-Christ : *Je mets mon esprit entre vos mains* ; & reconnoissez le besoin que vous avez de vous en dépouiller entre ses mains, pour ne point suivre vos vues, vos habitudes, &c. Hé, Seigneur ! Jusqu'où me meneraient-elles ! &c.

Souvenez-vous de ces paroles de Jésus-Christ : *Qui est celui de vous qui puisse par ses pensées ajouter à son corps la hauteur d'une coudée* [Luc. ch. 12], & avouez que toutes vos réflexions sont inutiles, & qu'elles ne serviront que pour vous inquiéter, si vous ne les réduisez aux ordres de la Providence, & aux règles de la droite raison. Ô Seigneur ! il y a en cela de la blessure du péché, qui a mis l'égarement dans mes pensées ! mais dans toutes ces réflexions subtiles il y a bien de l'estime de moi-même, & de la mauvaise habitude de m'appuyer sur moi-même, qui s'y trouvent mêlées, &c.

Demandez à Jésus-Christ la simplicité de la colombe, & la prudence du serpent. Ô Seigneur ! qui nous apprendra à bien mêler ensemble ces vertus ? Il n'y a que vous, &c. Pour être simples dans nôtre prudence, il faut l'établir sur vous ; & attendre tout de vous sans faire fond sur nos réflexions ; & pour être prudents dans nôtre simplicité, il faut ne point perdre de vue vos instructions & vos exemples, &c.

Prononcez-lui la parole du Psaume : *La pensée de l'homme confessera votre gloire & la mémoire continuelle qui lui en restera, vous louera comme dans un jour de fête* [Ps. 75]. & reconnoissez que ce doit être le principal exercice de vôtre esprit.

Résolutions

De mortifier les réflexions de votre esprit sur ce qui est inutile, ou qui passe les bornes de la droite raison.

De ne vous en servir que pour connoître ce que Dieu veut de vous, selon les règles de l'Evangile & de vôtre état.

Examen

Si vous n'allez point trop remuer vos actions du passé, pour vous en renouveler la mémoire.

Si vous n'êtes point pointilleuse à relever les paroles qui se disent peut-être sans dessein, à les interpréter, & à vous les appliquer.

Si vous ne troublez point le repos du prochain, en lui faisant remarquer des choses qu'il ne s'aviserait point de prendre en mauvaise part.

Bouquet de la Sainte Écriture

Sicut in percussura cribri remanet pulvis, sic aporia hominis in cogitatu illius [Eccl. c. 27].

L'agitation des pensées laisse à l'homme l'embarras & la tristesse, de même que le blé passé par le crible laisse de la poussière. Dans l'Ecclésiastique, ch. 27.

Domine Pater & dominator vitae mea, ne derelinquas me in consilio eorum, nec finas me cadere in illis :

Quis superponer in cogitatu meo flagella, & in corde meo doctrinam sapientiae,

ut ignorantibus eorum non parcant mihi ? [Eccl. 23].

Qui donnera des coups de fouet à mes pensées, & qui mettra dans mon cœur la doctrine de la sagesse, afin qu'on ne pardonne rien à leur ignorance ? Ô Seigneur ! qui êtes le Père & le Maître de ma vie, ne m'abandonnez point à leur conseil, & ne permettez point que je tombe en suivant leurs erreurs [dans l'Ecclésiastique. ch. 23].

De la Chasteté

1. Jésus-Christ se faisant homme a bien voulu se soumettre à toute l'extrémité des injures, mais il n'a rien voulu souffrir dans sa naissance d'opposé à la chasteté. Il venoit détruire le vieil homme, & par sa naissance virginale, il vouloit enseigner aux hommes, que la chasteté étoit un puissant moyen pour retrancher par la racine les pratiques du vieil homme ; qu'elle étoit la plus belle arme qu'il pût choisir, pour venger l'injure que le péché a faite à la nature : & qu'elle étoit la meilleure compagne qu'on pût avoir pour marcher dans les voies de Dieu purement & parfaitement, & pour profiter dans la science de l'esprit & de la vérité. L'esprit & la matière ne s'accordent ensemble que bien difficilement.

2. Jésus savoit bien ce qui demandoit en nous un soin plus exact, & un plus prompt remède, & puis qu'il s'est rendu tout d'abord l'auteur & l'exemple de la chasteté, & qu'il y a ajouté incontinent cette parole succincte, mais précise : *Que vos reins soient ceints, que vos lampes soient ardentes, & soyez semblables aux serviteurs qui attendent leur maître qui doit revenir de la noce* [Luc- 12]. C'est une marque que la chasteté est un remède nécessaire au mal, qui est le plus dangereux, & qui presse le plus.

3. Il met la parole de la chasteté la première car si elle ne se trouve en quelque état que ce soit, on n'est ni disciple, ni serviteur ni veillant, ni digne de la noce de l'Agneau ; mais où elle se trouve honorée & cultivée par état, on suit Jésus-Christ partout. C'est l'écharpe du Chrétien, qu'il ne doit jamais quitter, car dès qu'il l'a quittée, il cesse de l'être en pratique. '

4. Cette vertu est précieuse, qui porte dans un vaisseau de terre l'imitation de la pureté des Anges, & qui combat contre les attaques qu'ils ne sont point capables de souffrir ; mais elle demande d'être nourrie comme le feu de la lampe, de l'huile de l'amour de Dieu, de l'humilité & de la confiance. Il faut qu'elle soit vigilante, sans jamais se reposer dans ses victoires payées, ni croire que ses ennemis soient rendus ; & il faut qu'elle soit généreuse sans s'étonner du combat. Tout cela se trouve compris dans cette parole de Jésus-Christ.

5. Plus elle remporte de victoires, plus elle est noble & plus elle représente l'image de Jésus-Christ, triomphant de l'infirmité. C'est ici qu'on dit à saint Paul : *La vertu se perfectionne dans l'infirmité* [II Cor. ch. 12]. Il faut donc regarder ce combat comme un moyen pour se perfectionner dans la vertu.

Affections

Dites à Dieu avec effusion de cœur : *que tout est nu, & découvert devant ses yeux* [aux Heb. ch. 4], qu'il sait qu'il n'y a pas de santé dans votre chair comme parle David [au Ps. 37] & qu'il sait aussi combien cette sainte vertu nous est nécessaire.

Congratulez nôtre Seigneur de toutes ses perfections & de sa naissance virginale, & reconnoissez-vous indigne de l'honneur qu'il vous a fait de vous appeler à l'imitation de sa chasteté. Estimez cela comme un grand honneur.

Relevez toute vôtre confiance en lui avec ces paroles de Job [ch. 14]. *Qu'est ce qui peut rendre par ce qui n'est conçu que d'une nature impure ? n'est ce pas Vous, Ô mon Dieu ! qui êtes le seul & l'unique qui le pouvez, faire ?* Dites-lui que vous êtes assurée que sa bonté prendra toujours le parti de la chasteté pour la défendre, & appelez-le souvent le fils d'une Vierge.

Jetez une œillade comme de côté sur les défauts que vous avez peut-être commis contre cette vertu, en les exposant aux pieds de sa miséricorde, & les abîmant dans l'océan de sa clémence.

Offrez-lui par avance le vœu de chasteté que vous prétendez faire avec un vrai désir d'être fidèle à l'honorer dans cette vertu. Demandez-lui cette fidélité par les mérites de la chasteté de la sainte Vierge.

Faites un colloque amoureux & respectueux avec la sainte Vierge : congratulez-la de ce qu'elle est une mère sans pareille, que sa chasteté a fait un Dieu à sa ressemblance. Dites-lui vos désirs & vos peines avec une confiance filiale, qui se termine par une ferme confiance, qu'avec le secours de sa protection, rien ne pourra interrompre l'accomplissement de vos promesses.

Promettez-lui d'imiter la délicatesse de sa pudeur, & d'accomplir ces Résolutions.

Résolutions

1. De traiter votre corps avec respect, comme un vaisseau destiné à l'honneur de son Fils.

2. De bannir de vos yeux & de vos oreilles ce qui sera moins conforme à la chasteté.

3. De supporter avec patience les tentations comme des punitions du péché, & comme un exercice de fidélité, sans vouloir regarder ce qu'elles veulent dire ; mais au contraire, en fuyant avec mépris leurs idées, pour vous retirer auprès de Dieu, & sous la défense de sa protection, où vous trouverez la sureté & de quoi mépriser vos ennemis.

Examen

Contentez-vous de voir si rien ne manque dans votre circonspection.

Bouquet de la Sainte Ecriture,

Ô quam pulchra est casta genereatio cum claritate ! [Sap. 4].

Ô combien est belle la race chaste, lors quelle est jointe avec l'éclat de la vertu ! [dans la Sagesse. ch. 4].

Tu gloria Jérusalem, tu laetitia Israël, tu honorificentia populi nostri :

quia fecisti viriliter, & confortatum est cor tuum, eo quod castitatem amaveris [Judith, c. 15].

Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, & l'honneur de votre peuple : parce que vous avez fait une action généreuse, & votre cœur s'est trouve rempli de courage, parce que vous avez aimé la chasteté [Judith. ch. 15].

Fructus autem Spiritus est, charitas continentia, castitas [Galat. 5].

Le fruit de l'esprit c'est la charité, la continence, la chasteté [aux Galates. ch. 5].

De la Modestie

1. Le péché ayant dérégulé l'âme, il ne faut pas s'étonner si son extérieur s'en ressent : car l'âme est comme l'Horloge, & le corps comme la Montre : qui ne peut point bien aller, si l'Horloge n'est bien réglé au dedans. La Modestie y fait l'exercice d'un excellent Horloger, qui s'applique premièrement à régler les roues au dedans, comme étant le principe du mouvement, pour ensuite faire marcher l'aiguille de la Montre, qui sont les paroles, les gestes & les actions qui paroissent aux yeux du prochain.

2. Il serviroit de peu de régler l'aiguille, si le dedans n'alloit pas bien, & ce seroit une grande peine s'il falloit faire marcher à la main l'aiguille de la Montre tout un jour. La Modestie qui ne s'étudieroit à régler que les dehors, seroit encore plus inutile devant Dieu, & ne seroit qu'une application chagrine & fatigante, qui tromperoit & seroit elle-même souvent trompée par des surprises.

3. Jésus-Christ nous a enseigné la pratique de cette vertu par l'exercice continuel qu'il en a fait, comme étant celle qui le doit représenter sans discontinuation, dans les pensées, les paroles & les actions, qui donne le bon exemple au prochain, & qui l'attire à suivre l'ordre de la raison en pratiquer : *Je vous supplie* disoit l'Apôtre, *par la modestie de Jésus-Christ* [II Cor. 10]. Il ne trouvoit rien de plus charmant & de plus fort que l'idée de cette modestie du Sauveur, pour obtenir ce qu'il pretendoit, & pour convertir les cœurs : & de fait, la Modestie est une prédication qui persuade & qui corrige efficacement sans parler ; & on peut l'appeler la fleur du bon exemple.

4. Mais de peur qu'on ne rendît cette belle vertu toute dégoûtante par indiscretion d'une sévérité mélancolique, il en enseigne la pratique : *réjouissez vous toujours en Dieu ; je vous dis encore un coup, réjouissez-vous, & que votre modestie soit connue à tous les hommes* [aux Phil. ch. 4]. En joignant la modestie avec la joie, il montre qu'elles s'accordent bien ensemble. La modestie règle la joie selon la raison, & la joie sert d'attrait à la modestie, pour la rendre libre, sans dérèglement ni affectation, d'un bon entretien sans dissolution, & complaisante sans désordre ; en observant le temps, le lieu, & les personnes, pour s'accommoder à tout dans l'ordre de la raison, selon les différences que la charité, & la bienséance lui prescrivent.

5. Cette vertu n'est pas seulement l'ornement de la nature ; mais elle est comme la Maîtresse d'Hôtel, qui donne ordre à tout dans la maison de son Maître, & qui sert devant Dieu les mets de toutes les vertus, avec bonne grâce, avec ordre, & avec propreté. Elle est toujours occupée, car Dieu ne lui est pas moins préféré étant seule, qu'en compagnie. Si la modestie garde bien les *sens*, la *mort ne pourra pas entrer chez-nous par les fenestres* [Jerem. ch. 5] ; mais si elle s'endort, il y a bien à craindre.

Affections

Adorez Jésus-Christ dans son humanité, & admirez sa modestie, qu'il a exercée par tout : figurez-vous tout ce qui se peut souhaiter dans une façon d'agir grave, douce, affable, charitable, & voyez que tout cela se rencontre en Jésus-Christ dans un souverain degré.

Confessez que lui étant redevable du corps aussi bien que de l'âme, vous lui devez les hommages de l'un & de l'autre, & que vous devez les lui rendre par la modestie.

Priez-le qu'il grave bien avant dans votre âme le souvenir de sa présence. Car, mon Seigneur, si j'étois bien pénétrée du sentiment de la foi, qui m'apprend que vous êtes par tout, & que vous m'êtes plus présent que moi-même, il ne faudroit que cela pour me rendre toujours modeste. •

Demandez pardon de ce que vous avez perdu tant de fois en votre vie le respect que vous devez à sa présence, &c.

Confessez que l'égarement de vos sens vous a jetée dans l'oubli, l'oubli dans la négligence, & la négligence dans beaucoup de fautes, spécialement en vos paroles.

Confessez que votre état vous fournit de bons moyens pour marcher en sa présence, & pour pratiquer la modestie ; car en retranchant les amusements & les badineries du monde, & vous mettant dans l'entretien avec Dieu, cela est capable de vous rendre, insensiblement l'intérieur tout réglé & la modestie toute familière, pourvu que vous n'y mettiez point d'obstacles.

Demandez-lui la discrétion pour la bien pratiquer selon son exemple, sans vouloir faire un extérieur à votre fantaisie, mais en réduisant ce qui se trouve en vous à l'ordre de la droite raison, dans la vue d'être bien avec Dieu, sans chercher ni votre propre satisfaction, ni l'estime des hommes.

Résolutions

1. D'être circonspecte à régler votre langue ; afin qu'elle ne parle qu'avec vérité, douceur, déférence & modération, & que l'immodestie en soit retranchée. Pour cela, vous vous souviendrez de cette parole du Sage : *C'est à l'homme à préparer son esprit ; mais à Dieu de gouverner sa langue* [Prov. ch. 16]. Cette préparation se fait par la prière & par l'humilité.

2. D'être modeste sans être à charge au prochain, & sans troubler l'ordre de la liberté chrétienne, en ce qui ne

sera pas péché ni occasion de péché.

3. D'être appliquée à la modération de vos sens, spécialement dans le temps & les lieux où votre âme doit être toute appliquée à Dieu.

Examen

Examinez-vous sur ces résolutions, & voyez en quoi vous y manquez.

Si vous évitez dans votre modestie ce qui ressent le chagrin & l'affectation.

Si vous en fondez la pratique sur le respect de la présence de Dieu.

Si vous êtes complaisante au prochain, en ce qui le peut édifier.,

Bouquet de la Sainte Écriture

Finis modestiae timor Domini, divitia, & gloria, & vita [Proverb. 22].

Le fruit de la modestie est la crainte du Seigneur, les richesses et la gloire, & la vie [aux Proverbes. ch. 22].

Servum autem Domini non oportet litigare, sed mansuetum esse ad omnes, docilem, patientem cum modestia corripientem eos qui resistunt veritati [II adTimoth. 2].

Il ne faut pas que le serviteur de Dieu s'amuse à contester mais il doit être modéré envers tout le monde, capable d'instruire, patient, & il doit reprendre avec modestie ceux qui résistent à la vérité. [II à Timothée. ch. 2].

De la Pénitence volontaire

1. Le Fils de Dieu ne s'est pas seulement fait homme, mais il s'est fait pénitent tout ensemble. Il a voulu naître dans la privation des secours qui adoucissent les misères de la naissance des hommes, & dans l'exercice de l'obéissance à un Prince de la terre. Sa vie n'a point été seulement séparée des plaisirs, mais elle a été dépourvue du nécessaire. Il a souffert toutes les fatigues de l'homme criminel, condamné à *vivre de son pain à la sueur de son front*, & il a enseigné par ses exemples la nécessité de la pénitence, aussi bien que la manière de la bien faire. Il a porté sa pénitence jusques à une mort capable d'attirer la compassion des cœurs les plus endurcis, afin d'obtenir la reformation de la Sentence de mort donnée contre tous. Enfin il a voulu nous montrer que la pénitence devoit nous servir de satisfaction & de remède : l'auroit-il choisie, si elle ne nous avoit été nécessaire, & n'est-ce point assez qu'il a fait pénitence, pour nous engager à la faire.

2. Mais puisque les maladies ne se guérissent que par leurs contraires, la pénitence volontaire est un souverain remède pour empêcher le mal de croître dans les inclinations qui ne cherchent que le plaisir. C'est par le plaisir que la concupiscence précipite l'âme dans la mort ; c'est par la pénitence que l'âme se fortifie contre la concupiscence, en lui retranchant le plaisir, & qu'elle connoît l'excellence de la domination qu'elle doit avoir sur son corps : la satisfaction que l'âme reçoit de se voir la maîtresse est bien douce, mais c'est la pénitence qui la lui donne ; & si elle veut conserver son domaine, il ne faut point qu'elle sorte de l'esprit de pénitence ; car l'expérience n'apprend que trop que celui qui veut donner à son corps les plaisirs licites & le nourrir curieusement, sera bientôt tiré à quelque chose d'illicite. Le S. Esprit ne nous, dit-il pas : *Que celui qui traite son serviteur trop délicatement le verra ensuite révolté contre lui* [Prov. ch. 29]. Mais puisque Jésus-Christ nous a enseigné tout d'abord à quitter le plaisir pour faire pénitence, & qu'il n'a jamais quitté la pénitence ; par quelle raison pourrions-nous nous en exempter, en avons-nous moins besoin que lui.

3. Jésus n'a embrassé l'état de pénitent que pour accomplir parfaitement son amour envers son Père & envers nous, en s'offrant comme une victime de réparation & de satisfaction pour nos péchés, & en se mettant pour nous dans un état capable d'inciter à cesser de pécher par la compassion de ses peines. Comment porterons-nous donc le nom de Chrétien, si nous ne nous servons du même moyen pour punir en nous ce qui a coûté si cher au Fils de Dieu.

4. L'état Religieux vous fournit par ses Règles les moyens d'accomplir cette pénitence avec discrétion & avec amour. La discrétion se trouve dans ce qu'elles donnent car il suffit à la nature ; & l'amour se rencontre dans la liberté qui les fait embrasser. Cette pénitence contient trois choses, la satisfaction, le remède & l'imitation de l'amour du Fils de Dieu. Pouvez-vous rien souhaiter de plus noble & de plus utile.

Affections

Admirez la patience de Jésus-Christ, qui après avoir pratiqué une si rude pénitence pour des criminels, les voit chercher les délices pendant qu'ils le voient couronné d'épines. Que d'ingratitude ! que d'insolences commises contre vous, Ô bon Jésus !

Voyez les injures que vous avez faites à Dieu, & confessez qu'il n'y a point de pénitence, pour rude qu'elle soit, qui y puisse correspondre. Dites avec effusion de cœur ce que disoit David : *Votre miséricorde est grande sur moi & vous avez délivré mon âme de l'Enfer* [Ps. 85]. Hé ! Seigneur, si votre miséricorde n'avoit retenu le bras de votre justice, où serois-je ? Que puis-je souffrir qui puisse être comparé à cela ? &c.

Remerciez Dieu de ce qu'il vous a séparée d'avec ceux dont parle Job, *qui passent leur vie dans la jouissance des plaisirs & qui en un moment descendent dans l'enfer* [Job. 21].

Dites à Jésus que vous entendez à présent ce que dit saint Paul, *Qu'il accomplit dans son corps ce qui y manque des souffrances de Jésus* [aux Colos. c. 1]. Cette âme fidèle, Ô mon Sauveur ! se réjouissoit en se trouvant dans les peines, de ce qu'elles faisoient en lui des traits de votre ressemblance, elle s'en amassoit de nouveaux sujets par les jeûnes, les veilles & les châtiments de son corps : & moi, que dois-je faire ? &c.

Reconnoissez que la vie Chrétienne a besoin du sel de la pénitence pour l'empêcher de se corrompre.

Souvenez-vous du cri que les Juifs faisoient sur Jésus-Christ, en disant, *Qu'on le crucifie, qu'on le crucifie* [S. Jean ch. 19] & criez cela sur votre corps, en avouant que c'est lui qui le mérite.

Consacrez à la pénitence de la Religion ce qui vous reste de vie, en reconnoissant devant Dieu qu'elle met l'appareil sur les plaies du péché, qu'elle retranche l'occasion de la récidive, qu'elle détache l'âme de son corps, & qu'elle fait une imitation de l'état de pénitent, que son Fils a embrassé, afin d'y vivre & mourir pour nous.

Résolutions

1. D'accomplir tout ce qui se rencontre de pénible dans vos Règles à l'intention d'honorer la rude pénitence que Jésus-Christ a faite pour vous.

2. De ne vous servir d'aucune exemption sans vous être mise auparavant dans l'indifférence de ce que le Supérieur ordonnera.

Examen

Si vous reconnoissez bien l'obligation que vous avez de faire pénitence, & que l'énormité du péché surpasse toute la pénitence que nous pouvons faire.

Si vous avez Soin d'offrir vos petites peines à Dieu, en esprit d'amour & de pénitence.

Si vous ne vous relâchez point dans l'observance des austérités de vos Règles, ou si vous ne Vous rendez point singulière dans la recherche des pénitences extraordinaires : car c'est ici où il ne faut rien faire qu'avec le mérite de l'obéissance, & où il faut acquiescer au refus sans réplique, plus qu'en toute autre chose.

Bouquet de la Sainte Écriture

Misereris omnium, quia omnia potes, & dissimulas peccata hominum propter pœnitentiam [Sapient. II].

Vous avez compassion de tous les hommes, parce que vous pouvez, tout ; & vous dissimulez leurs péchés, afin qu'ils fassent pénitence [dans la Sagesse ch. II].

Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra :

disciplina pacis nostrae super eum, & livore ejus sanati sumus [Isaïe quinquagesimo tertio].

Il a été percé de plaies pour nos iniquité, il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui nous devait procurer la paix est tombé sur lui, & nous avons été guéris par les meurtrissures. Dans Isaïe, chapitre cinquante-trois.

Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis & concupiscentiis [Galaat. c. 5].

Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair, avec ses passions & ses désirs déréglés [aux Galates ch. 5].

De la patience dans les infirmités

1. L'expérience commune apprend assez que l'homme a besoin de discipline, & d'être rompu dans ses inclinations & dans ses habitudes, pour être réduit à la droite raison. Dieu prend sur lui des soins de Père, & veut montrer par la correction qu'il en fait les devoirs. *Il se plaît, dit, l'Ecriture, à corriger tous les enfant qu'il reçoit, comme un père qui châtie son enfant pour le faire devenir sage* [Prov. ch. 3]. Les cœurs des hommes sont enfants toute leur vie à son égard ; & si l'expérience fait assez connoître le désordre qu'une prospérité tranquille produit dans un cœur peu mortifié, elle sert aussi pour faire la preuve du besoin qu'il a que Dieu le corrige en père.

2. La pénitence que nous nous imposerions par notre choix, ne seroit pas suffisante pour nous reformer ; car notre propre volonté s'y trouveroit, qui est celle qui a le plus de besoin d'être reformée. Dieu s'est réservé dans la conduite de sa Providence, des peines, outre les communes des enfants d'Adam, qui servent à cette fin : elles naissent sans la participation de notre volonté, ou dans nous-mêmes, ou dans le prochain pour retomber sur nous, ou d'accidents imprévus : & il nous les applique en temps & lieux, avec poids & mesure, comme un prudent Médecin, pour nous servir d'un remède purgatif & préservatif. Qui sait les maux qui nous attaqueroient, si une telle peine n'avoit précédé, ou ne s'étoit rencontrée ? &c.

3. La peine s'y rencontre, mais il ne faut pas s'en étonner, car s'il faut quelque effort pour purger les corps, il en faut aussi pour décharger la propre volonté & les mouvements du cœur de leurs mauvaises humeurs, afin qu'en étant purgés ils supportent le prochain doucement, ils agissent pour eux tranquillement, & soient rendus souples aux volontés de Dieu. Toutes les choses presque qui servent à la guérison des corps ne sont-elles pas amères ? Elles ne se prennent qu'à contre-cœur ; mais Dieu nous a voulu, peut-être, signifier dans cette disposition, la nécessité qu'il y a de donner aussi de l'amertume à l'esprit pour le guérir.

4. Dieu met l'homme hors d'état de pouvoir mêler son choix dans ces sortes de souffrances, afin qu'elles soient plus pures & plus efficaces ; mais l'état Religieux est l'Académie où on apprend à bien recevoir les Remèdes, à les bien connoître, à en profiter & à se conformer à l'image de son Fils, sur lequel *la discipline de votre réconciliation a été imposée* [Isaïe ch. 53] pour tirer de ses plaies l'onguent de notre guérison. *Tous ceux qui sont Prédestinés*, selon S. Paul [aux Romains. ch. 8] *le sont pour être conformes à cette image*. Il n'y a ni à marchander ni à excepter, on ne peut pas le représenter céleste, qu'on ne l'ait représenté terrestre. Il faut donc se résoudre à la Patience, & l'estimer plus qu'un trésor, puisqu'elle nous rend de bons enfants soumis à la correction de notre Père céleste, qu'elle nous met en possession de nos âmes, & qu'elle nous donne part à l'héritage de son Fils, comme elle nous fait porter sa ressemblance.

Affections

Admirez la Providence divine, qui de nos infirmités en compose des remèdes. Voyez comment ce remède operoit dans saint Paul, pour l'admirer davantage, & vous consoler en notre Seigneur : *Je me glorifierai volontiers, dit-il, dans mes faiblesses, afin que la vertu de Jésus-Christ habite dans moi ; quand je suis infirme, c'est lors que je suis puissant* [II Cor. ch. 12]. Ecoutez ce qu'on lui répond sur la demande d'être délivré d'une tentation, *Ma grâce te suffit, & la vertu se perfectionne dans l'infirmité* [II Cor. ch. 12]. Ô mon Seigneur ! je ne dois donc rien craindre sous la protection de Votre sainte grâce, puisqu'il n'y a que les choses qu'on veut faire avec délibération, qui vous peuvent offenser, & qu'il est toujours en ma liberté de ne les point vouloir.

Confessez que tout ce qui vous arrivera par l'ordre de sa Providence sera parfaitement sage, & qu'il sera proportionné à vos forces & à vos besoins. Qu'il n'y a que lui qui sait les choses futures & celles qui sont possibles ; & qu'ainsi il n'y a aussi que lui qui puisse bien appliquer les remèdes de préservation, & de guérison. Ô que c'est un grand bien, Ô mon Dieu, d'être traité de votre main ! Tout s'y trouve, &c.

Regardez en sa présence combien d'âmes sont pées, pour avoir été laissées à leur liberté. Si David avoit été dans l'infirmité, au lieu de se promener à son aise sur les galeries, il n'auroit pas vu cet objet qui l'a fait tomber. Si d'autres avoient eu la santé, quand un tel rencontre s'est présenté, hélas ! qu'auroient-ils peut-être fait, s'ils n'avoient été pressés de la tentation qui les a mis en alarme, fait recourir à Dieu & se connoître eux-mêmes, pour en avoir de la défiance : une autre occasion survenue les trouvant dans la tranquillité oisive, les auroit si bien flattées, qu'elles se seraient peut-être laissé aller ;

Ô Seigneur ! vous voyez tout cela & vous y donnez ordre ! mon choix seroit superflu, inconsidéré, & nuisible. Mais le vôtre est parfait. Point de choix donc ! *Tout ce qu'il vous plaira !*

Confessez que vous devez considérer vos faiblesses comme des marques du soin que Dieu prend de vous, & les accepter comme des Remèdes.

Repassez sur ces paroles de saint Paul : *Je me glorifierai dans mes faiblesses, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi* & reconnoissez que cette vertu est l'humilité, qui se nourrit par l'infirmité ; & avec laquelle tout se surmonte. Ô Seigneur ! quelle raison peut-on avoir de prétendre quelque chose à votre état glorieux, sans avoir participé à votre état douloureux ! &c [aux Rom. ch. 8].

Résolutions

1. Dans les infirmités, telles qu'elles puissent être, de vous retourner tout court du côté de la Providence, pour l'adorer & pour les accepter.
2. De ne vous appliquer à y rechercher le remède qu'avec résignation & tranquillité, & selon les conseils que vous prendrez dans les doutes & les difficultés.
3. De chercher votre consolation dans l'exemple de Jésus-Christ.

Examen

Si dans vos peines vous ne vous relâchez point à des plaintes qui ressentent le murmure, & si vous n'êtes point trop empressée pour y chercher des remèdes.

Si Vous vous contentez de représenter vos besoins avec résignation.

Si dans les rencontres où vous croyez que le prochain vous a offensé, vous êtes fidèle à vaincre vos ressentiments, & à ne rien exagérer lors que vous en parlez.

Bouquet de la Sainte Écriture

Doctrina viri per patientiam noscitur & gloria ejus est iniqua praetergredi [Prov. 19].

La science d'un homme se connoît par sa patience & c'est sa gloire que de passer par dessus le tort qu'on lui a fait. [aux Proverbes. ch. 19].

In humilitate tua patientiam habe, quoniam in igne probatur aurum & argentum, homines vero receptibiles in camino humiliationis [Eccl. c. 2]

Ayez patience dans votre humiliation, car les hommes qui sont agréables à Dieu, sont éprouvés dans la fournaise de l'humiliation, comme l'or & l'argent sont éprouvés par le feu [dans l'Ecclesiastique ch. 2].

In patientia vestra possidebitis animas vestras [Luc. 21].

C'est par votre patience que vous possederez vos âmes. [dans saint Luc. ch. 21].

De la pauvreté religieuse

1. La Foi nous apprend que le péché du premier homme a été un larcin ; mais les marques qui en restent dans nos inclinations en sont une bonne preuve. L'homme n'a pas un moment de vie assurée, il lui faut peu de choses pour l'entretenir, il ne sauroit rien emporter en sortant du monde ; & néanmoins sa cupidité le met dans des désirs & dans des travaux continuels, comme s'il devoit toujours vivre, tout posséder, & tout emporter : n'est-ce pas là une frénésie misérable ? Elle le met à la chaîne de l'avarice, mais tous ses empressements ne peuvent point détourner les tempêtes de l'indigence, qui en accablent un si grand nombre. L'Apôtre nous assure, *Que cette cupidité précipite dans des désirs inutiles & nuisibles, & qu'elle jette les hommes dans les pièges du Démon* [I Tim. ch. 1] après leur avoir livré beaucoup de combats : ce nous doit être assez pour en concevoir une aversion raisonnable : mais l'expérience nous apprend que c'est l'article de la *possession* qui fait les guerres, les querelles & les divisions. C'est en vain qu'on porte beaucoup de choses quand le lieu où on va est fort proche. De la vie à la mort, du temps à l'éternité, il n'y a qu'un pas.

2. Jésus nous a assez fait connoître la nécessité d'étouffer cette cupidité, en naissant, en vivant & en mourant dans la pauvreté. Il nous a appris par son exemple, qu'il faut retourner à l'état de la première pauvreté d'Adam, pour pouvoir participer au bonheur dont il jouissoit avant sa chute ; que pour vivre selon la droite raison, il faut prendre seulement en passant ce qui suffit au besoin, & qu'il ne faut que lire dans le livre de la nature qui nous a fait naître nus, pour y voir écrit en grosses lettres que nous ne devons non plus tenir aux choses de la terre, que nôtre corps tient à nos habits. Mais il ajoute sa parole à ses exemples, & met *les pauvres d'esprit les premiers entre les heureux* [Matth. ch. 5].

3. Cet état -mite les âmes bien-heureuses qui sont contentes, & ne souhaitent rien. Il éloigne les piqures douloureuses, des pertes & des soins, qui font tant de malheureux, & même il fait quelque chose de plus admirable : Car pour les sentir, l'âme du pauvre d'esprit ne perd pas le repos.

4. Les moyens que l'état Religieux fournit pour bien faire le retranchement des superfluités sont très-avantageux : les besoins de la pauvreté & les avantages des richesses en sont discrètement éloignés, & on y est comme ceux qui possèdent tous sans avoir rien de propre. La pauvreté Religieuse bien pratiquée, fait de grands traits de ressemblance du Fils de Dieu, qui a voulu mourir nu sur la Croix, pour réparer la perte de la pauvreté : mais elle a un grand honneur de n'avoir rien dans le siècle pour tout posséder avec Jésus-Christ. Il n'y a rien de plus prudent que de quitter ce qui périclite, pour s'attacher à ce qui demeure. C'est ce que fait la pauvreté Religieuse.

Affections

Adorez Jésus dans sa pauvreté, & admirez la richesse de cette pauvreté, qui sauve, délivre, & enrichit tout le monde. Reconnoissez que son indigence est vôtre patrimoine, &c.

Reconnoissez que sa réparation convient admirablement avec le péché de nos premiers Pères : ils ont voulu posséder un fruit, & il naît & meurt sans avoir la valeur d'une pomme, &c.

Confessez les avantages que la pauvreté vous fournit, en ôtant à l'ennemi la matière par laquelle il pourroit vous jeter par terre, & dites à Jésus que vous ne doutez pas que si le larcin a fait connoître ce que c'étoit que le mal, la pauvreté volontaire qui fait profession d'honorer la sienne, fera ressentir ce que vaut le bien de ne vouloir posséder que lui, & de n'être qu'à lui, &c.

Dites que vous serez trop heureuse de pouvoir dire avec l'Epouse : *Mon bien aimée est tout à moi, & moi je suis tout à lui* [Cant. ch. 2]. Désirez de le pouvoir dire avec vérité : reconnoissez qu'il s'en acquitte de sa part : qu'il ne reste qu'à faire le même de la vôtre. Ô Seigneur ! ce seroit un larcin criminel, si je retranchois quelque chose de ce qui vous doit tout appartenir par tant de raisons, &c.

Remerciez Dieu du grand dégagement que vous fournissent les vœux de vôtre état, dont l'un éloigne de vous les soins & les attachements d'une famille ; l'autre vous ôte le soin de vous-même ; & l'autre vous ôte tous les soins chagrins des biens du monde, qui font tant de malheureux & de damnés. Renouvelez vôtre désir du vœu de pauvreté, en demandant à Jésus la béatitude de la pauvreté d'esprit, en reconnoissant que c'est une richesse qui passe de beaucoup tous les biens du monde, & qu'il n'y a que lui qui la puisse donner, &c.

Regardez la pauvreté dans Jésus comme une compagne inseparable de sa vie. Le nécessaire lui manque souvent, mais il veut par là ennoblir & sanctifier la pauvreté, &c.

Regardez la pratique qu'en a fait sa sainte Mère, & animez-vous sur l'une & sur l'autre à accomplir ses résolutions.

Résolutions

1. De retrancher de votre cœur le désir d'avoir les choses inutiles.
2. De n'user ni disposer d'aucunes choses, que selon les Règles de vôtre état, en vous passant médiocrement de ce qui est nécessaire & utile, sans chercher de superfluités curieuses, & encore moins s'y attacher.
3. De prendre occasion d'honorer la pauvreté de Jésus-Christ dans tout ce qui vous manquera.

Examen

Si vous acceptez volontiers ce qui est le plus vil, sans faire paroître vos répugnances.

Si vous considérez la pauvreté d'esprit, comme l'âme de la pauvreté extérieure.

Si vous n'affectez rien de singulier, qui fasse paroître de la pauvreté extérieure ; car l'affectation en ceci ôte à la pauvreté d'esprit pour donner à l'extérieure ; & il vaudroit beaucoup mieux ôter à la pauvreté extérieure, pour donner à celle de L'Esprit.

Bouquet de la Sainte Écriture

Propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis [2 Cor. 8].

Jésus-Christ étant riche s'est rendu pauvre pour l'amour de vous, afin que vous deviniez riches par sa pauvreté [aux Corinthien. ch. 8].

Altissima paupertas eorum abundavit in divitias simplicitatis eorum [2. Cor. 8].

Leur profonde pauvreté s'est trouvée abondante dans les richesses de leur simplicité [II aux Corinthiens ch. 8].

Est autem quaestus magnus, pietas cum sufficientia : nihil enim intulimus in hunc mundum, haud dubium quod nec auferre quid possumus [I Tim. 6].

C'est une grande richesse que la piété & la modération d'un esprit qui se contente de ce qui suffit ; car nous n'avons rien apporté en ce monde, & il est sans doute que nous n'en pouvons aussi rien emporter [I à Timothée. ch. 6].

Des moyens de bien accomplir les Règles de l'état Religieux

MÉDITATION I

Premier Moyen : De l'Humilité

1. L'humilité nous réconcilie avec Dieu, & attire sa grâce sur nous ; car elle fait un acte de justice. Elle nous fait restituer à Dieu ce qui lui appartient, en nous mettant dans l'anéantissement devant lui, & elle ne nous réserve rien autre chose que ce qui ne nous peut pas être ôté sans injustice, à savoir : l'honneur d'être ses créatures, honorées de sa charité, & secourues par sa miséricorde. c'est elle qui travaille à remettre la raison dans son état naturel, où l'orgueil a fait une frénésie, qui la tient dans un état violent. On ne peut rien attendre de bon ni de sage, qu'en lui appliquant le contraire de cette frénésie, car c'est le seul remède qui la peut rendre à Dieu & à soi-même. Sans l'Humilité il ne faut attendre de la raison que des mouvements de frénésie : & cela ne peut être autrement, puis que sans l'Humilité elle ne peut point se connoître soi-même.

2. Il n'y a rien de plus vrai, que la grâce de Dieu est comme un air spirituel, sans lequel l'âme ne peut pas vivre, & avec lequel elle peut tout. Tout son fonds, son refuge, son espérance doit donc être établi sur cette grâce. Or Dieu dit, *qu'il ne la donne qu'aux humbles, & qu'il refuse aux superbes* [S. Jacques ch. 4] ; & par conséquent l'Humilité doit être considérée comme le canal par où coule tout le bien de l'âme. Elle sera remplie de grâce, à proportion que ce canal se rendra grand, s'entretiendra & sera débouché de toutes les obstructions.

3. Combien cette vertu est-elle nécessaire au Chrétien, puis qu'il a tant de choses à faire, à vaincre & à éviter par le secours de la grâce ! Mais combien est-elle plus nécessaire aux Religieux, puisque c'est par elle que doit se répandre sur lui la continuation de la grâce de sa vocation ! Un Religieux est une œuvre singulière de la grâce, il est donc fait pour être un vaisseau d'Humilité, car autrement il ne pourroit point recevoir la grâce. Il faudroit qu'elle se retirât à sa source, ne trouvant pas où s'écouler, ni où être reçue. Que seroit-ce de lui sans cette grâce ?

4. La nécessité de l'Humilité dans tous les états nous est assez montré par l'exemple du Fils de Dieu qui l'a embrassée & ennoblie, afin que les hommes qui qont des gueux glorieux, puissent s'y ranger sans rougir. En voyant un Dieu humble, se doit être une gloire de devenir humble ; mais elle doit être comme naturelle à l'âme Religieuse ; car sans l'Humilité la Religion cesse d'être Religion à l'égard du particulier, puis que n'étant Religieux que pour être une œuvre de grâce, il n'a pas ce qui peut la recevoir.

5. Cette vertu n'a rien de bas que le nom ; car elle se met au dessus de toutes les créatures, pour ne les plus considérer que par rapport à Dieu.

Affections

Admirez devant Dieu jusques à quelle extrémité la frénésie de l'orgueil mène l'homme. Ô Seigneur ! que peut-on juger d'un rien qui se méconnoît ? d'un acteur du théâtre de misères & d'infirmité, où la frénésie fait souvent qu'il se prend pour un autre ; d'un jouet de la mort, qui agit comme s'il devoit toujours vivre ; d'un objet de vôtre terrible Jugement, qui oublie ce qu'il sera ; qu'en peut-on dite sinon que sa raison est démontée ?

Demandez à Jésus qu'il vous imprime bien avant dans l'âme la connoissance de ce que vous avez été ; de ce que vous êtes, & de ce que vous serez. Ô Seigneur ! y a-t-il rien de plus juste, que de reconnoître & de suivre ces vérités ? &c.

Remerciez Jésus de ce qu'il s'est fait humble, & de ce qu'il a apporté au monde par ses exemples & par ses instructions le remède de l'Humilité. Qui auroit jamais connu ce remède ? qui auroit jamais voulu s'en servir, Ô mon Dieu ! si vous ne l'aviez enseigné vous-même ; Les hommes auraient toujours augmenté leur frénésie sans trouver ni de Remèdes ni de repos.

Pesez en sa présence ces paroles : *Apprenez de moi à être doux & humbles de cœur, & vous trouverez le repos à vos âmes* [Matt. ch. II]. Qui dit trouver le repos, dit trouver tout : paix, contentement, secours. Avoûez-lui qu'il n'y a rien de plus vrai, que sa parole est confirmée par l'expérience, & que celui à qui il a enseigné l'Humilité, trouve tout dans sa grâce, &c.

Confessez-lui le grand besoin que vous avez de cette vertu dans vôtre profession, où la grâce montre assez par sa vocation, qu'elle veut se servir de vous. Ô Seigneur ! je m'opposerois à vos desseins si je mettois quelque obstacle à cette vertu : *Je contristerois vôtre Esprit* [Ephes. ch. 4], je vous provoquerois à vous dégoûter de moi & à m'abandonner, si je n'aimais cette vertu, qui est le canal de vôtre grâce, &c.

Souvenez-vous du besoin que les enfants d'Israël avoient dans le désert du secours & de la conduite de l'Ange, & confessez à Dieu que vous seriez perdue s'il le retiroit de vous pour vous laisser seul dans vôtre état, qui est comme le désert du monde, où il ne vous a amenée que pour être conduite par sa grâce, & non pas par vous-même,

Résolutions

D'accomplir ce conseil du Sage : *Plus vous vous trouverez dans un état relevé, plus humiliez-vous, & vous trouverez, grâce devant Dieu* [Eccl. ch.3]. Avec sa grâce que ne pourrez-vous pas ?

Examen

Si vous ne nourrissez point d'estime de vous-même.

Si vous n'affectez point de paroître humble ; car la vraie Humilité se cache elle-même. Elle n'affecte point de dire du mal de soi ; Elle ne se montre que par de bons effets qui sont du commun, & elle cache tout ce qui est rare ou singulier.

Si vous estimez les humiliations qui vous arrivent d'ailleurs sans votre participation, & *si* vous les recevez comme des leçons de la vraie Humilité.

Bouquet de la Sainte Ecriture,

Sapientia humilitati exaltabit caput illius, & in medio Magnatorum consedere eum faciet [Eccl cap. 11].

La sagesse de l'homme humilie s'élèvera au dessus des autres, & lui donnera rang parmi les plus considerables. Dans l'Ecclésiastique. ch. 11.

Qui se exaltât humiliabitur, & qui se humiliât exaltabitur [Luc cap, 14].

Quiconque s'élève sera abaissé, & quiconque s'abaisse sera élevé. Dans saint Luc. ch.14.

Humiliamini sub potenti manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis [I Pétr. 5].

Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève dans le temps de sa visite. Dans la première de saint Pierre, chapitre cinquième.

Second Moyen Du transport de son soi dans le sein de Dieu

1. Ce transport est le premier pas que l'Humilité doit faire pour redresser la raison, & éloigner de l'esprit de grandes inquiétudes & des travaux inutiles. Il n'appartient qu'à la Providence de gouverner & de disposer de tout : mais l'esprit humain, par le malheureux reste de son péché, a une pente aveuglée, qui le porte à vouloir usurper sur les droits de cette Providence. Il veut agir souvent comme si tout devoit plier à ses ordres & il s'empresse dans son soin, comme si tout dépendoit de lui. Mais qu'y gagne-t-il ? On ne peut point s'avancer dans la grâce de Dieu, tant qu'on voudra s'attribuer ce qui lui appartient. Il faut donc remettre nos soins sous la domination de sa Providence. Il ne faut pas plus s'étonner de les voir paroître, que les distractions qu'on souffre dans l'Oraison, mais si on vouloit les nourrir, ce seroit mettre de l'obstacle à ceux de la Providence. Quel échange seroit-ce de dégoûter & de rebuter un soin si puissant, si grand, si sage, & si nécessaire, pour substituer le nôtre, qui n'est que faible, ignorant, impuissant & misérable.

2. Il ne dépend pas du soin de l'homme de disposer du temps, ni de faire qu'il se mette au chaud ou à la pluie. Il en est de même de son état & de son lendemain spirituel ; car il est autant sous la disposition de Dieu. Nous n'avons que le moment présent à nous, & ce qui dépend de nôtre volonté ; tout le reste peut bien être le sujet d'une prévoyance tranquille & modérée, mais non pas d'une sollicitude qui se ronge & s'abuse dans ses projets. Dieu a voulu être nôtre tout ; & si les soins nous environnent, nous ne devons les considérer que comme des aiguillons qui nous pressent de recourir à lui, & d'attendre tout de lui. Rien ne manque au soin que Dieu prend de nous, à quoi bon y mêler le nôtre ?

3. Dieu ne demande de nous que nôtre application à travailler, à recevoir l'état où il nous place, à nous servir du temps présent, & des moyens qu'il nous met entre les mains : mais pour le soin du futur, il le veut prendre lui-même, & il attend de nous que nous lui en fassions un transport sans en rien réserver avec volonté.

4. Jésus le déclare assez dans l'Évangile, où il presse ses Disciples de rejeter leurs soins dans le sein de Dieu, même pour les choses corporelles, où il semble que le bras de chair peut quelque chose, quoique l'on s'y trompe aussi lourdement, qu'un Laboureur qui ne feroit pas de différence entre le travail qu'il fait pour semer, & l'accroissement du blé : l'un dépend de lui, mais le second n'en dépend aucunement. Si Jésus parle ainsi des besoins temporels, que devons-nous penser des spirituels. Ne nous dit-il point, *que sans lui nous ne saurions rien faire* ? Joan. 15. C'est donc à lui à prévenir nos soins, parce que c'est à lui à prévenir nos besoins. Etudions-nous à les suivre & à les accomplir, & non point à les vouloir prévenir, comme une vaine sollicitude de l'esprit voudroit faire.

Affections

Confessez à Dieu le grand égarement de l'esprit humain, qui veut contrefaire la Providence par ses soins : Mais que fait-il, ô mon Dieu, sinon se troubler & se tourmenter soi-même &c.

Souvenez-vous avec effusion de cœur devant Jésus, de ce qu'il dit à celui qui avoit disposé dans ses soins de bâtir des granges pour amasser tous ses blés : *Fou que tu es, on te redemandera cette nuit ton âme ! Hè ! que deviendront tous tes projets* ? Luc. ch. 12. Appliquez cela à vos prévenances & à vos propres soins, en regardant avec joie la sagesse de Dieu & sa conduite, qui se jouent des projets des hommes & de leurs soins. Regardez ces soins des hommes avec un grand mépris, &c.

Entrez dans un sentiment de reconnaissance du besoin que vous avez du secours de Dieu en toutes choses, & particulièrement pour rejeter les soins superflus, &c.

Pensez qu'il vous dit ces paroles de l'Évangile : *Qui est ce d'entre vous qui à force de penser, peut ajoûter une coudée à la grandeur de son corps* ? [Matth. 6]. Et qu'il vous envoie sur l'exemple des Lis, pour vous apprendre à reposer vos soins & vos peines dans le sein de Dieu, *Regardez, les Lis comme ils croissent*. Là même. Ô Sauveur de mon âme ! quel chemin du repos m'ouvrez-vous ? Vous montrez bien que vous êtes un bon Maître, puis que vous voulez nous ôter les soins empressés qui sont ce qu'il y a de plus fatigant dans la vie. Ô Seigneur ! Vous m'avez bien dit, *Que je n'ai qu'à chercher le Royaume de Dieu & sa justice, & que vous aurez soin de tout le reste* [Matt. ch. 6]. Je n'ai qu'à marcher devant vous, en faisant un pas plus loin dans mes actions, comme en mettant un pied devant l'autre, pour avancer & pour parvenir à ce trésor : & vous aurez tout le soin de donner la force, le secours, l'arrosage, l'accroissement & tout : je n'ai qu'à être attentif à vous, & faire ce que vous me marquerez, & c'est assez, &c.

Reconnaissez que c'est ainsi que l'esprit humain se trompe, en entreprenant de vouloir faire ce qu'il ne peut pas faire, ou ce qu'on ne lui demande point ; & en négligeant de faire ce qu'il doit faire, ou ce qu'il peut faire ; & demandez à Dieu la grâce de ne pas suivre ses tromperies.

Jetez les yeux sur la vanité de vos soins & de vos prévoyances passées. Ô Seigneur ! en tout cela qu'ai-je profité ? &c.

Demandez la grâce de retrancher tous les attachements aux créatures ; car c'est cela qui incite particulièrement l'esprit à s'échauffer dans ses soins, dans ses désirs & dans ses prévoyances.

Résolutions

1. De ne vous point étonner des attaques des soins de vôtre esprit, mais de vous appliquer à les ramener dans le centre du repos, qui est Dieu.
2. De vous étudier à retrancher la nourriture & l'occasion aux soins superflus.

Examen

Si vous ne vous inquiétez point du futur, comme s'il dépendoit de vous, & si vous le regardez dans la Providence comme une chose qui lui appartient entièrement.

Si vous vous contentez de faire ce qui est en vôtre pouvoir, & si vous vous résignez à ce que Dieu voudra pour le succès & les suites.

Si vous mortifiez vos désirs, qui sont les racines de la vaine sollicitude.

Bouquet de la Sainte Écriture

Omnem sollicitudinem vestram, projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis [I Petri 5]

Jetant dans son sein toutes vos sollicitudes, parce qu'il a soin de vous. Dans la première de S. Pierre chapitre 5.

Jacta super Dominum curam tuam, & ipse te enutriet [Ps. 54].

Rejetez, vos soins sur le Seigneur, & il vous nourrira. Psaume 54.

Nihil solliciti sitis, sed in omni oratione & obsecratione,

cum gratiarum actione petitioncs vestrae innotescant apud Deum [Philip, cap. 4]

Ne vous inquiétez de rien, mais en quelque état que vous soyez, présentez à Dieu vos demandes par des supplications & des prières accompagnées d'actions de grâces. Aux Philip. ch. 4.

Troisième Moyen De l'Oraison

1. Il n'y a rien de plus naturel à l'âme que Dieu. Plus elle le connoît & le goûte, plus elle se sent détachée des créatures ; car elle entrevoit une différence infinie entre le Créateur & les créatures ; qui la presse de désirer, de chercher & d'aspirer à être unie à lui. La raison convaincue par ses instincts & par ses expériences, connoît bien que c'est le seul qui peut lui donner du repos, de la joie & du bonheur en cette vie & en l'autre : mais elle rencontre des obstacles qu'il faut détourner pour croître dans cette connoissance & dans ce sentiment. Ne doit-elle point s'y porter avec autant de zèle qu'elle y a d'intérêt ?

2. Les trois principaux obstacles sont l'amusement de l'esprit aux bagatelles, les conversations inutiles, & le défaut de rentrer en soi-même. Ces obstacles ressemblent à la boue qui tient une plume attachée ; dès qu'elle en est détachée le moindre souffle l'enlève en l'air. Ainsi l'âme détachée de ces obstacles, ne cherche qu'à voler au dessus des créatures, pour s'élever au Créateur.

3. Dieu nous attire à ce vol par la nécessité de l'Oraison, à laquelle il nous engage. Elle est comme le battement des ailes, par lequel on s'élève à lui ; mais elle a une admirable force, pour ôter ces trois obstacles. De s'y présenter simplement, n'est-ce pas se séparer de la bagatelle, pour se servir de sa raison, & pour la former à se reconnoître elle-même ? L'Oraison sépare de la conversation inutile, pour faire rechercher celle de Dieu : laquelle quand on a une fois goûtée, on méprise facilement tous les autres.

Quel goût peut-on trouver dans la conversation des enfants, des paysans, ou des insensés, après être entré dans la conversation des personnes très-sages ? faut-il donc s'étonner si la conversation des hommes est fort indifférente à ceux qui ont une fois goûté la conversation de Dieu ? Une de ses paroles fait *fondre les cœurs* [Cant. c. 4] & ceux *qui s'approchent seulement de ses pieds* dans l'Oraison sans l'entendre parler, *ne laissent point de participer à sa doctrine Admirable* [Deut. ch. 33]. Enfin c'est l'Oraison qui nous fait rentrer en nous-mêmes, pour reconnoître ce que Dieu est & ce que nous sommes. Vous voyez donc que la simple pratique de l'Oraison éloigne ces trois obstacles.

4. Mais comme les hommes se connoissent mieux par la conversation que par tout autre moyen, Dieu tout de même se connoît mieux parla conversation de l'Oraison, que par d'autres voies. l'âme le connoît par ses instincts naturels ; & elle se sent *portée à le chercher* [Actes 17], de même que les chiens le sont à poursuivre le gibier quand ils en ont senti la piste. Elle le connoît par la foi, d'une manière qui purifie la grossièreté de l'esprit, qui l'élève, l'arrête, l'occupe, le console, & le met dans l'admiration ; mais par la conversation de l'Oraison, la Foi & l'instinct sont nourris & convaincus de la vérité, & ont expérimenté ce que dit S. Paul *qu'une parole de Dieu prononcée au cœur, est vive & efficace, qu'elle pénètre l'âme plus qu'un couteau tranchant ne peut pénétrer la chair* [Aux Hebr. ch. 2]. On se sent porté à faire à Dieu la même reconnoissance que la Reine de Saba faisoit à Salomon, & on avoue que tout ce qu'on a entendu n'est rien en comparaison de ce qu'on expérimente.

5. Si l'âme aspire donc bien à cette conversation elle se verra bien-tôt au dessus des bagatelles & del conversations inutiles, & elle n'aura pas de plus grand plaisir que de pouvoir rentrer en soi-même pour y converser avec Dieu. Dieu dit que sa maison sera appelée une maison d'Oraison : puis qu'il vous y a placée, n'est-ce donc point pour être un personne d'Oraison ?

Affections

Confessez à Dieu avec David [au Ps. CXVIII] que vous savez bien *que votre âme est demeurée attachée à la terre* par la boue de son corps & épanchez votre desir devant lui comme faisoit David en disant : *Qui me donnera, mon Dieu, des ailes de colombe, afin que je vole pour me reposer dans Vous, &c* [Ps. 54].

Admirez la bonté de Dieu qui met tous, ses biens à la disposition de l'Oraison ; qui veut bien permettre que nous lui parlions librement, & qui daigne entrer en conversation avec les hommes, par des sentiments tranquilles qu'il donne de sa présence, qui rendent l'âme toute occupée de lui, & par des impressions intimes qu'il fait de la vérité que l'âme regarde, qu'elle croit, qu'elle admire. Ô Seigneur ! *Parlez donc, car votre serviteur écoute, &c* [I des Rois ch. 3].

Bénissez Dieu en reconnoissant que la nécessité de recourir à lui par l'Oraison, dans laquelle il vous a mis, est une marque qu'il veut vous donner beaucoup ; que tout votre état & votre persévérance dépend de sa grâce ; & qu'ayant besoin de sa grâce, il veut que vous demandiez, puis que ce n'est qu'en demandant qu'on obtient de lui. Ô Seigneur ! c'est votre propre parole qui nous le signifie, &c.

Pensez que Jésus vous adresse ces paroles de l'Évangile : *Si un enfant demande du pain à son Père, lui donnera-t-il une pierre au lieu de pain ? &c* [Luc. 12]. *Si vous qui êtes méchants, savez, donner ce qui est bon à vos enfants ; à combien plus forte raison votre Père céleste donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demandent ?* là même.

Mais reconnoissez devant lui, qu'il joint ces trois choses ensemble : *Demandez, cherchez, frappez* [Luc. ch. 11], & dites avec effusion de cœur, que vous admirez en cela un secret de la paternité, qui se plaît de se voir importuné, & qu'il vous apprend qu'il faut demander avec humilité, chercher avec assiduité & tranquillité, & s'obstiner à frapper avec une persévérance qui soit pleine de confiance, qui ne sauroit être éconduite, &c. Ô non, mon Seigneur ! car vous dites positivement : *demandez & on vous donnera, cherchez & vous trouverez, heurtez & on vous ouvrira. Ô Sauveur ! il faut*

donc que ces trois choses soient observées dans mon Oraison, &c.

Souvenez-vous des paroles & des sentiments de la Chananée, & servez-vous-en.

Résolutions

1. De demander la grâce de paroître devant Dieu dans l'Oraison ; ainsi qu'il l'ordonne & qu'il le désire.
2. De rechercher cette grâce par vos désirs répandus devant lui.
3. De frapper par la fidélité de la persévérance.

Examen

Si vous cherchez Dieu purement dans l'Oraison, sans vous attacher à votre satisfaction.

Si vous ne vous laissez point préoccuper de votre propre sens touchant l'état de votre Ôraison, & si vous suivez les avis qu'on vous a donné sur ce sujet.

Si vous ne vous laissez point aller à la recherche curieuse des lectures diverses, & de celles qui traitent le plus subtilement de cette matière, n'y ayant rien qui occupe souvent plus l'esprit de lui même, ni qui le dispose davantage à s'attribuer des états intérieurs qu'il n'a point, & même qu'il ne connoît qu'en imagination. On ne devient ici savant que par la pratique.

Si vous examinez votre Oraison sur la fidélité dans la pratique, ne faisant état que de ce qui vous tend plus fidèle à Dieu.

Bouquet de la Sainte Ecriture

*Oratio humiliantis se nubes penetrabit : & donec propinquet, non consolabitur ;
& non discedet, donec Altissimus aspiciat* [Eccl. 35].

La Prière de celui qui s'humilie pénétrera les Cieux ; elle ne desistara point quelle ne soit parvenue jusqu'à Dieu ; & elle ne se retirera point qu'il ne l'ait regardée d'un œil favorable. Dans l'Ecclesiastique ch. 35.

*Elias erat homo similis nobis passibilis, & oratione oravit ut non plueret super terram,
& non pluit annos tres & menses sex* [Jacob. 5].

Elie étoit un homme sujet comme nous à toutes les misères de la vie, qui ayant prié Dieu qu'il ne plût point, il cessa de pleuvoir sur la terre durant trois ans & demi. Dans l'Epître de S. Jacques ch. 5.

*Haec est fiducia quam habemus ad eum :
quia quodcumque petierimus secundum voluntatem ejus, audit nos* [I Joan. 5].

Ce qui nous donne de l'assurance envers Dieu, est qu'il nous exauce en tout ce que nous lui demandons, qui est conforme à sa volonté. Dans la première de saint Jean ch. 5,

De l'Abandonnement de soi-même au bon plaisir de Dieu

1. Il a tout créé pour sa gloire, il remplit le Ciel & la Terre, & *il fait tout selon les conseils de sa volonté* [aux Eph. ch. I]. Nous avons de grandes obligations de ne déroger en rien à ses desseins ; de ne rien vouloir ôter à sa gloire, de ne vouloir rien occuper de ce qu'il emplit, & de ne vouloir apporter aucune raison. contraire à ses conseils. Cela ne se peut faire que par l'entier abandonnement de nous-mêmes.

2. Rien ne pouvoit être plus abandonner à Dieu que le rien même : nous en a-t-il tirés pour lui être moins abandonnés que lors que nous y étions ? Sa Providence n'a point cessé d'un moment d'étendre son soin sur nous, elle a pourvu, à nos besoins. & nous a secouru en toutes choses : & si elle nous avoit abandonné, que serions-nous devenus Elle a donc droit sur notre abandonnement par titre & par possession. Il n'y a rien de plus juste que d'être abandonné à Dieu, & nous ne saurions faire de réserve dans notre abandonnement sans injustice.

3. L'abandonnement est un devoir de notre espérance, qui doit l'accompagner partout. Voyons ce que nous attendons de Dieu par l'espérance : si nous espérons tout, il faut être abandonnés entièrement : si notre abandonnement ne correspond à notre espérance, nous y mettons, obstacle.

4. Que sommes-nous à nous-mêmes ? que pouvons-nous sur nous-mêmes ? N'est-ce donc pas un grand bien de quitter la misère de notre rien, pour trouver le secours, la conduite & la protection dans celui qui est tout ? Nous ne pouvons l'obtenir que par l'abandonnement, car l'Écriture nous apprend à prier Dieu *de nous secourir & de ne nous point délaisser*. L'expérience nous apprend la nécessité que nous avons de ces secours. Rien ne peut davantage attirer l'application de celui qui a voulu être notre tout, pour nous secourir en toutes choses, qu'un entier abandonnement. Nous l'engageons à étendre son soin sur nous, à mesure que nous nous présentons à lui comme des abandonnés. Si notre compassion s'excite sur les abandonnés plus que sur d'autres, les entrailles de Dieu s'émeuvent de même sur les âmes qui le font entièrement.

5. Cet abandonnement est l'unique moyen pour avoir de la paix, car quelle paix peut-on trouver dans ses propres soins, dans ses désirs, dans ses propres volontés ? Tout s'y trouve court, faible, fatigant, inquiétant : mais si Dieu nous est tout en toutes choses, notre abandonnement aura toujours la consolation de la paix, qui ne quittera point le fond de l'âme.

Pouvons-nous donc jamais rien faire de plus charitable pour nous, que de nous abandonner à Dieu.

6. Que gagnerons-nous à vouloir mettre. quelque réserve à notre abandonnement, puisque tout se fera toujours *selon le conseil de la volonté de Dieu* ? Jésus-Christ nous en a voulu donner un parfait exemple dans celui qu'il a fait à la Croix, où il a pratiqué la Justice, la Charité, & l'éloignement des réserves à toute extrémité. Il est mort dans l'abandonnement ; voyons & faisons selon cet exemple qui nous a été donné sur la montagne : appartenons-nous moins à Dieu que lui ?

Affections

Confessez à Dieu que vous lui devez tout par justice, & exposez-lui le désir que vous avez de lui rendre tout par charité. Ô mon Dieu ! c'est un larcin que je veux faire à votre gloire, à votre immensité, & à votre volonté ; si je veux réserver quelque chose dans l'hommage que je vous dois de mon abandonnement entier.

Répétez du fond du cœur devant lui ces paroles du Psalmiste : *Je fut jeté entre vos bras dès le ventre de ma mère, depuis ma sortie de ses entrailles vous êtes Mon protecteur* [Ps. 11]. Et ces autres : *Mon père & ma mère m'ont quitté ; mais le Seigneur nia pris sous ses soins* [Ps. 26]. Voyez de quelle manière il a pratiqué cela sur vous depuis votre naissance, &c.

Entretenez-vous avec lui de votre espérance; expliquez-lui tout ce que vous attendez de lui, & voyez ce qu'il peut vous répondre. Croyez que c'est l'abandonnement entier.

Confessez-lui qu'il n'y a rien de plus juste : Que vous lui devez non seulement par titre & par possession, mais encore par raison de satisfaction pour vos péchés. Ô mon Dieu ! Jésus s'est livré tout entier ; il s'est abandonné pour satisfaire à votre justice ; mais de quelle manière ! Puis que je n'ai rien qui vous puisse satisfaire, au moins je me livre moi-même, & par le respect que je dois à son abandonnement, & par l'obligation que j'ai de présenter à votre miséricorde ce que je peux, comme je vous dois tout ce que je suis, &c.

Pesez ces paroles que David dit à Dieu : *Seigneur ! soyez à mon secours : ne me délaissez point, & ne me méprisez point, mon Dieu ! qui êtes mon Sauveur* [Ps. 16]. Dites-les de cœur, en reconnoissant devant lui ces vérités.

1. Que les conseils de sa volonté sont sages & justes, & qu'ils ont le pouvoir en main pour exécuter, mais que les vôtres sont fort ignorants & peu raisonnables, car ils sont sujets à de grandes erreurs, & ils ne peuvent rien exécuter contre ceux de Dieu. Ô Seigneur ! quelle comparaison y a-t-il entre vos conseils & les miens ? Quel, avantage d'être abandonné aux vôtres ! &c.

2. Que de vouloir lui être abandonné pour son secours, sans l'être pour tout ce qui est de son bon plaisir, c'est le vouloir traiter comme un serviteur à gages.

Répandez votre cœur devant lui sur ces paroles de l'Écriture : *Qui est celui qui a voulu lui résister & qui a pu avoir la paix ?* [Job. ch. 9]. Ô Seigneur ! où en trouver hors de vous ; comment en avoir, ayant sur les bras une

puissance semblable à la vôtre ? &c.

Reconnaissez que de vouloir contredire, ou faire des réserves, ce n'est que s'accumuler des douleurs : car la contradiction de notre volonté sera très-inutile pour empêcher quelque chose, mais elle sera très-propre à augmenter l'affliction, par la contrariété qu'elle se donne de plus en plus avec ce qui lui arrive malgré elle.

Résolutions

L'abandonneront entier à Dieu sur tout, mais spécialement sur notre état intérieur. Ecoutez David, & dites avec lui : *Quoi ! mon âme ne sera-t-elle pas soumise à Dieu, puisque c'est de lui que vient ma patience & mon salut !* [Ps. 61].

Examen

Faites-le sur l'état où vous trouvez votre volonté, & voyez si elle veut s'attacher à la vie, à soi-même, & à sa satisfaction, à quelque créature, &c.

Si elle ne voudroit point que Dieu n'y touchât que d'une certaine manière.

Si elle ne consent point volontiers qu'il dispose de tout ce qui le regarde, comme en étant le maître absolu.

Bouquet de la Sainte Écriture

Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor [Ps. 10].

C'est entre vos mains que le pauvre est abandonné, c'est Vous qui serez la protection de l'orphelin. Psaume X.

Quo ibo a spiritu tuo, & quo a facie tua fugiam ?

Si ascendero in coelum, tu illic es, si descendero in infernum, ades [Ps. 138]

Où irais-je pour e cacher de votre esprit ? & où fuirais-je de devant votre face ? Si je monte dans le Ciel, je Vous y trouve, si je descends jusqu'aux enfers, vous vous y trouvez présent. Psaume 138.

Et nunc, Domine, Pater noster es tu, nos vero lumen ; & sicto noster tu,

opera manuum tuarum omnes nos [Isaïa, cap. 64]

Vous êtes notre Père, & nous ne sommes que de l'argile. C'est Vous qui nous avez formé, & nous sommes tous les ouvrages de vos mains. Isaïe Cap. 64.

De la Confiance en Dieu

1. La Confiance est une production naturelle de l'amour qu'il veut faire naître tout d'abord dans ce qu'il aime ; & c'est s'opposer à l'amour que de ne lui point donner. L'amour veut être reconnu pour ce qu'il est ; & il ne désire rien plus, qu'on s'accorde avec ses sentiments, & qu'on y ait du rapport : c'est ce qui ne se peut faire que par une amoureuse confiance qui l'unit à foi, & lui est agréable à proportion qu'elle est grande & véritable.

2. C'est la principale chose qu'il demande, sans laquelle rien ne lui plaît, ni ne lui peut agréer ; car étant noble & généreux, & ne tendant qu'à faire du bien, & à unir à foi, il ne peut prendre ni accomplir sa complaisance sur ce qui ne s'approche point de lui par la confiance, & qui s'éloigne de l'estime qu'il mérite, comme fait la défiance. L'expérience apprend assez que l'amour se dégoûte, s'afflige & se rebute par la défiance, & que la confiance est son attrait & sa nourriture. Si l'amour de Dieu est noble, parfait & relevé par dessus toutes les autres, jusqu'à quel point donc nôtre confiance doit-elle s'avancer vers lui pour s'unir à ses intentions, à ses désirs & à ses desseins, & pour correspondre à l'estime qu'il mérite ?

3. Il ne nous a créés que pour pouvoir avoir confiance en lui, puis qu'il nous a mis en état d'avoir besoin incessamment des effets de son amour : nous ne pouvons donc rien faire de plus conforme à ses intentions & à son amour, que de nous confier en lui. Voyez le divertissement qu'il prend sur celle de la Chananée, & comment il prend plaisir à l'irriter, afin qu'elle se produise davantage. Il montre assez par-là combien il aime la Confiance.

4. Cela se prouve aussi par l'efficace de la Confiance ; car elle a tiré de son amour tout ce qu'il peut donner & communiquer. L'amour de Dieu avoir précédé & surpassé nôtre confiance, mais il a pris plaisir à nous faire connoître par ses œuvres, qui ont changé l'ordre de la nature, aussi bien que par ses paroles, ce que peut sur lui la confiance. Il fait tout pour elle, & il la considère jusques à lui vouloir attribuer les effets de sa puissance. Pouvons-nous donc rien chercher de plus avantageux pour nous ?

5. Rien n'est plus doux à l'âme raisonnable, que la Confiance en Dieu, puis qu'elle est la seule qui peut tempérer ses soins & ses craintes, & la ramener au repos, en la rangeant sous la protection de celui qu'elle sait qui peut tout, qui veut faire tout le bien, & dont l'amour est appliqué sur elle. La Confiance fait la meilleure part de la douceur de l'amour ; elle l'attire, elle le nourrit, & elle a une relation à l'amour, comme le rayon a la lumière. C'est elle qui met l'âme dans son centre naturel par l'accord qu'elle a avec ses instincts, dans lesquels l'amour de Dieu, en imprimant des caractères de son image, y a mis des rapports de Confiance envers lui, comme étant leur principe, leur bonheur, & celui qui est le seul qui peut secourir dans les nécessités. Là Confiance tend à reposer l'âme dans l'amour, l'amour ouvre les bras pour la recevoir. Se peut-il donc rien souhaiter de plus doux & de plus utile en cette vie, que la pratique d'une Véritable confiance en Dieu ?

Affections

Formez-les selon votre dévotion sur ces paroles de Jésus-Christ & de l'Écriture sainte, & Pensez que c'est à vous-même qu'elles s'adressent.

Jésus répond à la femme qui souffroit le flux de sang, & qui disoit en son cœur : *Si je touche seulement le bord de sa robe, je serai guérie ; Confiez vous, ma fille, votre foi vous a sauvée : Tout est possible à celui qui croit* [Matth. 9].

Vous avez de la tribulation dans le monde, mais confiez-vous en moi, j'ai vaincu le monde [S. Jean ch. 16].

N'est-il pas vrai que cinq Passereaux valent que deux doublet ? néanmoins il n'y en a pas un qui soit en oubli devant Dieu : ne craignez donc rien ; car vous lui êtes plus précieux qu'une infinité de Passereaux ; les cheveux même de votre tête sont tous comptés. [Luc ch. 12]

Ne vous mettez, point en peine où vous trouverez, de quoi boire & manger pour l'entretien de votre vie ; regardez les oiseaux du Ciel, ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, & ramassent rien dans des greniers, mais votre Père céleste les nourrit : ne lui êtes-vous pas plus chers qu'eux ? Qui est celui d'entre Vous, qui avec tous ses soins puisse ajouter à son corps la hauteur d'une coudée ? [Matth. ch. 6].

Ne vous mettez, donc pas en peine, en disant, où trouverons nous de quoi manger, de quoi boire, de quoi nous vêtir ? Votre Père sait assez que vous avez besoin de toutes ces choses. Cherchez donc premièrement le Royaume de Dieu & sa justice, & toutes ces choses vous seront données par surcroît. C'est pourquoi ne vous mettez point en peine du lendemain ; car le lendemain se mettra en peine pour lui-même. A chaque jour suffit son mal [Matth. ch. 8].

Pourquoi craignez-vous, homme de peu de foi ? Jésus commanda à la mer & au vent, & il se fit un grand calme [Matth. 9].

Confiez vous, mon fils, vos péchés vous sont remis.

Saint Pierre enfonce dans l'eau dès aussi-tôt que sa confiance se diminue ; Jésus lui dit, en lui tendant la main : *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?* [Matth. 14].

Ceux qui se confient au Seigneur connaîtront la vérité [Sap. ch. 3]. *Celui qui se confie en lui ne diminuera pas* [Eccl. ch. 32].

Résolutions

De poursuivre auprès de Dieu l'augmentation de votre Confiance par vos désirs, par la piété & par le renoncement à tout ce qui a de l'opposition à la Confiance.

Examen

Si vous considérez les besoins & les tentations comme des occasions de pratiquer la Confiance.

Si vous vous humiliez dans vos défauts, sans rien perdre de votre Confiance.

Si vous la mettez en Dieu seul absolument, & si vous n'en avez aux hommes que par rapport à lui.

Bouquet de la Sainte Écriture

Qui confidunt in Domino sicut mons Sion, non commovebitur in aeternum qui habitat in Jerusalem [Ps. 114].

Ceux qui mettent leur confiance au Seigneur sont comme la montagne de Sion, celui qui habite en Jérusalem ne sera jamais ébranlé. Au psaume 114.

Habe fiduciam in Domino in toto corde tuo, & prudentiae tuae ne innitaris [Prov. 3].

Ayez confiance en Dieu de tout votre cœur & ne vous appuyez pas sur votre prudence. Aux Proverbes ch. 3.

Du dépouillement des désirs

1. Si Dieu est le centre naturel de nos âmes, le souverain bien, la cause de toutes choses, nôtre principe & nôtre fin, nous ne devons avoir qu'un seul désir, qui est celui d'être à lui par notre liberté dans le temps de nôtre liberté, comme nous sommes à lui par nécessité dans celui de l'éternité. A quoi bon nourrir d'autres désirs, puisque celui là contient tout, & qu'il est la fin de nos désirs, comme il en est la cause ?

2. A quoi sert la variété des désirs ? A dissiper l'esprit & à détourner l'âme de sa paix, puis qu'elle l'éloigne du centre de ses désirs, qui contient tout ; qui suffit tout seul, & hors duquel il n'y a point de repos. Mais cette variété la rend irrésolue, & il ne faut point s'en étonner, puisque hors de celui de Dieu seul, elle n'en trouve point où elle puisse s'arrêter avec satisfaction.

Cette variété ne sert qu'à la rendre infidèle & négligente ; car en l'amusant à plusieurs choses ; elle l'empêche de s'appliquer à son *unique nécessaire*. N'est-ce donc pas une perte de temps superflue, & un amusement nuisible ?

3. On ne peut aimer entièrement qu'une seule chose. L'amour & le désir ont une relation nécessaire. Dieu nous a créés pour l'aimer seul, puis que nous devons l'aimer de toute nôtre âme & de toutes nos forces. Hors de cet amour il n'y a que de l'inquiétude. Si le désir doit avoir de la proportion avec l'amour, puis qu'il y a une relation nécessaire, comment faire cette proportion, si nous désirons encore autre chose avec lui ? Il est bien inutile de chercher ailleurs ce qui se trouve ramassé en un ; mais c'est se jouer à tout perdre, que de laisser sortir ses désirs hors de Dieu. Quand nous y trouverions autre chose, est-elle comparable à Dieu ?

4. C'est donc avec justice que les désirs autres que de Dieu, servent de supplice à l'âme, en la faisant travailler à ce qui ne dépend pas d'elle, & qui s'envole souvent de devant elle ; comme l'oiseau s'envole de devant le chien, qui se tue de courir pour le poursuivre : mais c'est en vain. Cette comparaison, & celle d'Icare de la Fable, dont les ailes de cire furent fondues par le soleil, vous représentent naïvement la vanité & le tourment des désirs.

5. Dieu est le Maître de tout, & les désirs ne peuvent être accomplis qu'il ne le veuille : de quoi donc sert à l'âme cette inflammation de désirs, sinon pour lui faire ressentir la misère de la privation, avec d'autant plus de douleur, qu'elle voit que toute sa peine, ses soins & son travail sont insuffisants & sont souvent inutiles pour y parvenir ; c'est vouloir mettre la fureur dans la raison & l'y nourrir, que de suivre ses propres désirs. Et le Proverbe a bien dit : à beaucoup de désirs : beaucoup de peines, à moins de désirs : moins de peines, à point de désirs : le repos.

Affections

Répandez vôtre cœur devant Dieu avec ces paroles de David : *Seigneur ! vous connoissez tout mon désir, & les gémissements de mon cœur ne vous sont pas cachés* [Ps. 37], & faites-en application à la vanité des désirs de vôtre cœur, sur lesquels vous voulez plutôt gémir, que vous réjouir. Ô Seigneur ! je mets ce cœur devant vous, afin que vous en bannissiez tous les désirs autres que de vous, &c

Confessez qu'il doit être vôtre unique désir dans le temps & dans l'Eternité, & entrez dans les sentiments de David, qui disoit : *Que désirerai-je dans le Ciel, sinon Vous, & qu'ai-je souhaité de vous sur la terre ? ma chair & mon cœur ont languï d'amour : ô Dieu ! vous êtes le Dieu de mon cœur, soyez mon partage pour jamais* [Ps. 71].

Regardez la vanité de vos désirs & la peine qu'ils vous ont donnée, & reconnoissez devant Dieu qu'il ne faut pas s'étonner s'ils sont tant opposés au repos d'une âme Religieuse, puis qu'elle s'est mise volontairement hors d'état d'avoir besoin de tant de désirs, & hors des moyens de les accomplir. Ô Seigneur ! l'expérience n'apprend que trop que ces désirs ne peuvent pas s'entretenir qu'ils ne fatiguent l'âme, & qu'ils ne corrompent la volonté, en produisant peu à peu une frénésie semblable à celle de ceux qui veulent l'impossible. J'avoue donc, mon Dieu ! que si ces désirs ne sont étouffés, ils ressemblent à ce vermisseau, qui fit sécher en une nuit le beau lierre, sous lequel Jonas se reposoit avec plaisir, &c. [Dans Jonas ch. 4].

Confessez que le sage a bien dit que *les désirs tuent les âmes paresseuses* [Prov. ch. 21], car leur variété, même dans les choses spirituelles, les jette facilement dans la lâcheté. Elles ne savent lequel suivre, ô mon Dieu ! Elles s'éloignent de l'humilité & de la confiance en Vous, qui êtes leur unique appui, en qui tous les désirs se doivent fondre, pour être réduit au seul désir de faire votre sainte volonté. Faut il s'étonner si elles deviennent faibles & déréglées, &c.

Priez-le de tout vôtre cœur, que vous ne soyez de ceux qu'il menace *d'abandonner à leurs désirs* [Phil. ch. 8] Ô Seigneur ! Que seroit-ce de moi ? Dites cela de vôtre cœur en regardant où ils seroient capable de vous entraîner, &c.

Pesez devant Dieu cette parole de S. Paul : *nous ne marchons pas selon la passion des désirs* [aux Thes. ch. 4] Ces désirs excitent les passions pour faire des tempêtes & des naufrages. Ô Seigneur ! Si nous ne voulons périr, il faut donc veiller sur nos désirs.

Résolutions

1. De retrancher & mépriser les désirs des choses superflues.
2. De réduire tous ceux qui semblent être bon à l'indifférence, pour ne nourrir que celui de la très-sainte volonté de Dieu.

Examen

Faites-le sur ces mêmes résolutions, & voyez dans vos désirs ce qui s'y éloigne de l'unique nécessaire.

Bouquet de la sainte Écriture

Extollentiam oculorum ne dederis mihi, & omne desiderium avertè à me [Eccl. cap. 13].

Ne permettez, point que la superbe me fasse regarder les autres comme au dessous de moi, & détournèz de moi tous les désirs. Dans l'Ecclésiastique ch. 13.

Nomen tuum & memoriale tuum in desiderio animae [Isaïe 26].

Votre nom & vôtre souvenir sont le désir & les délices de l'âme. Dans Isaïe. ch. 26.

Concupivit anima mea desiderare justificatione tuas in omni tempore [Ps. 118].

Mon orne a souhaité d'être occupé sans cesse du désir de votre loi. Psaume 118.

De l'exactitude à l'observance des Règles

1. Souvenez-vous que vous vous deviez déjà vous-même entièrement à Dieu, quand il a eu la bonté de vous aller chercher au milieu du monde, pour vous retirer de ses dangers, pour vous donner son secours, & pour vous offrir un emploi dans sa maison. Cet emploi est votre état Religieux ; & les Règles sont la tâche de l'ouvrage que sa grâce vous a donnée en vous y attirant. Il vous a indiqué à quoi il vous destinoit dans sa maison, vous avez convenu avec lui, il vous a reçu, n'est-il pas juste que vous vous appliquiez à faire l'exécution de votre tâche, avec l'estime que mérite le choix qu'il a fait de vous, & à faire en sorte que votre Maître soit bien servi dans le ministère pour lequel il vous a destinée. Or cela ne se peut, si vous n'êtes fort exacte à l'observance de vos Règles. Ne seroit-ce point *faire affront à l'esprit de la grâce* [Heb. 10], que de refuser le respect & la fidélité que mérite de nous celui qui ne nous la donne, que pour lui montrer par nôtre fidélité, que nous l'aimons ? Pour petit que soit le refus, s'il est volontaire, c'est toujours une injure que le valet fait à son Maître.

2. Dieu en vous appelant s'est engagé à vous donner sa grâce par justice & par charité. Par charité, parce que c'est son pur amour qui l'a porté à vous appeler à son service. Par justice, parce que vous ayant fait entreprendre ce qui passe les forces de la nature, il s'est obligé en même temps à vous secourir. Vous voulez aussi vous engager à lui par les promesses de votre profession. Il ne manquera jamais à sa parole, mais si vous vous éloignez de vos promesses, n'avez-vous point à craindre qu'il ne se retire, & qu'il ne retire ses secours à mesure que vous vous en éloignerez ? Hé ! que seroit-ce, s'il nous laissoit à nous-mêmes, puis que nous ne sortons des misères de nous-mêmes, qu'à proportion que nous demeurons unis aux secours de Dieu ! La charge du fardeau demeurerait, mais l'onction du secours se retirant par l'infidélité de l'âme, en quel état se trouveroit-elle ? Prête à tomber.

3. Le joug de Jésus-Christ est suave par la grâce, & il le devient d'autant plus que son onction augmente. C'est cette grâce qui donne les forces, & qui met la proportion entre la volonté & les devoirs de l'état Religieux : & c'est elle qui donne la facilité pour tout accomplir. Cette proportion étant bien entretenue, & augmentée par l'exactitude à l'observance, les peines, les faiblesses, les tentations de l'ennemi, que la négligence d'une peu fidèle invite à la tenter, les chutes & les chagrins n'ont pas de prise sur elle, & ne lui servent que pour faire des victoires : au lieu qu'au contraire l'âme peu exacte, qui suit le mouvement de sa nature, devient exposée à toutes ces misères. N'est-ce donc point une grande charité que vous exercez envers vous-même, que de conserver & attirer sur vous de plus en plus la force de la grâce par votre exactitude à bien faire l'ouvrage qu'elle vous a mis en main

Affections

Pesez devant Dieu ces paroles de saint Paul : *Ne vous trompez, point, on ne se moque pas de Dieu* [Gal. ch. 6]. Confessez-lui qu'il est juste qu'il ne le souffre pas, & admirez sa bonté, qui néanmoins ne laisse point de supporter si long temps tant de négligences. Ô Seigneur ! où se trouveroit-il sur la terre un Maître qui pût endurer de son valet ce que vous supportez de nous ? &c.

Ressouvenez-vous encore de ces paroles de Jésus-Christ : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisi* [Joan. 15]. Appliquez les vous, & rendez-lui vos actions de grâces de la miséricorde qu'il vous a faite, en vous montrant qu'il vous aimoit, & qu'il vouloit être aimé de vous, puis qu'il vous a rangée par amour aux exercices de son amour, &c.

Priez-le instamment, que puis qu'il a bien daigné mettre la main sur vous, qu'il s'en assure si bien, que vous ne puissiez jamais *faire affront à sa grâce* [aux Hebr. ch. 10], & pour cela abandonnez-vous à tout ce qu'il voudra.

Dites-lui avec confiance que sa charité s'est donc engagée à vous secourir : & dans cette vue mettez-vous dans son sein, en lui remontrant que le voila encore chargé de vous d'une manière singulière. Dites avec joie dans ce sein de votre Père céleste ces paroles de David : *Mon père & ma mère m'ont quitté, mais le Seigneur m'a mis entre ses bras* [Ps. 26]. En lui renouvelant les promesses de votre engagement, dites-lui que c'est de sa grâce que vous attendez votre fidélité, &c.

Reconnaissez les grandes obligations que vous avez d'être exacte en ce qui regarde le service qu'il attend de vous : & demandez-lui pardon, de toutes vos négligences passées, &c.

Confessez-lui que vous avez bien sujet de travailler à la destruction de ce misérable *vous-même*, non seulement parce que vous devez être toute à Dieu : mais aussi parce qu'il est la cause de toutes vos souffrances, & de plusieurs dangers auxquels il vous expose. Ô Seigneur ! ce misérable *nous-mêmes* n'est qu'un *bâton de roseau qui se rompt sous nôtre main* quand nous nous y appuyons & *qui nous ensanglante* par les pointes inégales de ses ruptures, &c. [Isaïe ch. 36]

Reconnaissez qu'il n'y a que ce *vous-même* qui peut vous faire trouver de la dureté dans le joug suave de Jésus-Christ.

Proposez de détruire en l'honneur de Dieu, ce *vous-même*, pour le faire servir à votre état, & à toutes ces circonstances, comme à une chose qu'il veut de vous : dans lesquelles il n'y peut avoir rien que de grand, puis que tout y appartient à sa sainte volonté signifiée.

Examen

Si vous estimez ce qui est dans vos Règles comme des ordres qui vous sont donnés de la part de Dieu.
Si vous n'en omettez rien devant des séculiers par honte ou par des respects humains.
Si vous les observez toujours, à moins que l'obéissance, la nécessité, ou la charité ne vous en dispensent.
Si dans les infirmités vous observez celles qui ne peuvent point empêcher le rétablissement de votre santé.

Bouquet de la Sainte Ecriture

Qui timet Deum nihil negligit [Eccl. c. 7].

Celui qui craint Dieu ne néglige rien. Dans l'Ecclésiastique. ch. 7.

*Conserva, fili mi, praecepta patris tui, & ne dimittas legem matris tuae: ;
liga ea in corde tuo jugiter, & circumda gutturi tuo* [Prov. 6]

Conservez mon fils, les préceptes de votre Père, & n'abandonnez, point la loi de votre mère ; tenez-les sans cesse liés à votre cœur, & attachez les autour de votre cou. Dans les Proverbes ch. 6.

Iota unum aut unus apex non praeteribit à lege donec omnia fiant [Matthai 5].

Tout ce qui est dans la loi fera accompli parfaitement, jusqu'à un seul iota & un seul Point. S. Matthieu ch. 5.

MÉDITATION I

Qu'il faut être à Dieu sans réserve

1. Qu'est-ce que Dieu ne mérite pas par lui-même, étant tout bon, tout saint, tout grand, tout sage, tout-puissant. Qu'avons-nous, & que pouvons-nous faire qu'il ne mérite de nous, étant ce qu'il nous est ? Il n'y a point de réserve dans ce que nous avons de lui, tout en vient. Il mérite donc infiniment que nous soyons à lui sans réserve, & entièrement consacrés à ses volontés, qui sont tout le bien de la vie.

2. Ses desseins sur nous, sont éternels, adorables, paternels & nécessaires ; & selon ses desseins il nous a créés pour sa gloire & pour satisfaire à sa volonté & à son amour. Il ne vous a donc jamais donné l'être, & toutes les autres choses, si ce n'est dans cette vue, que par un retour amoureux, vous lui renvoierez tout sans réserve ; & que vous seriez toute à lui. Car autrement il faudroit qu'il eût fait dans vous quelque chose pour un autre que pour lui. Ce n'est que pour bien accomplir ce dessein qu'il vous a donné l'inclination d'aimer, & la liberté. Vous seriez donc opposée à ses desseins, si vous vouliez faire quelque réserve à son égard.

3. Vous ne pouvez pas vous plaindre qu'il vous a fait entièrement pour lui, & qu'il ne vous laisse pas de réserve pour vous : car en vous faisant pour lui, il a fait tout ce qu'il pouvoit faire de plus avantageux pour vous, puis qu'il vous a fait pour le souverain bien & pour être entièrement rapportée & uni à son amour. Pouvez-vous rien désirer de meilleur ? N'esperez-vous pas qu'il sera vôtre tout dans l'Eternité, sans avoir autre chose que lui ? Pourquoi refuserez-vous de commencer d'être entièrement à lui dans le temps ?

4. A-t-il fait des réserves à vôtre égard, pour opérer vôtre salut ? il ne s'est réservé quoi que ce soit pour l'amour de vous, ni biens, ni honneurs, ni plaisirs, ni même la vie. Quelles raisons pouvez vous jamais avoir, de vouloir user de quelque réserve envers lui ? Ne sera-ce donc pas faire injure à son mérite, à ses desseins, & à ce qu'il a fait pour vous, que d'en vouloir user ? Voyez si ce que vous avez à lui donner vaudra jamais ce qu'il a fait pour vous ? Mais regardez ce qu'il fait encore incessamment pour vous. Fait-il des réserves dans le concours qu'il vous donne pour subsister dans l'être naturel & dans les secours de sa grâce, pour subsister dans l'être moral. S'il en faisoit, que deviendriez-vous ? Pourquoi donc en faire à son égard ?

Affections

Reconnaissez devant Dieu que son mérite est incompréhensible & rendez vos hommages à son mérite infini de tout ce que vous êtes & de tout ce que vous pouvez, en confessant que vous ne pouvez rien réserver, sans commettre un larcin, une ingratitude & un dérèglement de volonté. Dites de cœur ces paroles de David : *Toutes choses vous appartiennent, Seigneur, & nous ne pouvons vous rendre que ce que nous avons reçu de vous, &c.* Livre des Rois ch. 2.

Confessez que ses desseins vous doivent être également précieux & aimables, puis qu'ils sont pris si avantageusement sur vôtre salut éternel, qui est enveloppé dans sa gloire, qu'il veut tirer de vous, en vous faisant éternellement du bien. Hé, Seigneur, ne seroit-ce pas être insensé & cruel à moi-même, que de vouloir apporter la moindre opposition à vos desseins ? &c.

Avouez que ce seroit s'y opposer que de vouloir réserver quelque chose qui ne fût pas à Dieu, & que ce seroit sortir de Dieu paisible, pour aller à Dieu mécontent : car Hélas, Seigneur ! ne demeurons-nous pas toujours renfermés dans vos desseins, quoi que nous fassions.

Reconnaissez que ce seroit faire une grande injustice : car cette réserve ne se pouvant faire, ô mon Dieu ! que de quelque chose de moi-même, ou de quelque créature ; si c'est de moi-même, je me dois tout entier à vous, si c'est des créatures, elles vous appartiennent : quel droit ai-je donc de les retirer de Vous, pour me les appliquer ? &c.

Appliquez-vous tout ce qu'il a fait dans sa vie mortelle, & pensez qu'il vous dit : Voit de quelle manière je me suis privé de mes propres biens pour l'amour de toi, d'honneurs, &c. Parcourez ainsi tout ce qu'il a fait, & qu'il fait incessamment pour vous. Répondez-lui sur chaque chose, & voyez si vous auriez bien la hardiesse de lui répondre sur quelqu'une ; mais pourtant je voudrois bien réserver cet honneur, ce plaisir, cette estime de moi-même, ou autre semblable chose, &c.

Comparez ce qu'il a fait avec ce que vous faites ; & ne pouvant pas l'égaliser en rien, proposez fermement que vous serez dorénavant à lui sans faire de réserve avec connoissance & avec volonté.

Examen

Faites-le sur les créatures, & voyez si vous n'y faites point de réserve.

Bouquet de Sainte Écriture

Benedic anima mea Domino & omnia quae intra me sunt, nomini sancto ejus [Ps. 102].

Ô mon âme, bénis le Seigneur, & que tout ce qu'il y a dans moi loue son saint nom, psaume 102.

Nemo nostrum sibi vivit, & nemo sibi moritur : sive enim vivimus, Domino vivimus,

sive morimur, Domino morimur ; sive ergo vivimus, sive morimur, Domini sumus [Rom. 14].

Nul de nous ne vit pour soi-même, & nul de nous ne meurt pour soi-même ; soit que nous vivions, c'est pour le Seigneur que nous vivons, soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur que nous mourons : soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur, Aux Romains, chapitre quatorzième.

Estote imitatores Dei, sicut fili charissimi, & ambulate in dilectione, sicut Christus dilexit nos ; & tradidit semetipsum pro nobis oblationem & hostiam Deo in odorem suavitatis [Ephes. 5].

Soyez imitateurs de Dieu comme étant ses enfants bien-aimez, & marchez dans l'amour, comme Jésus-Christ nous a aimé, & s'est livré pour nous en s'offrant à Dieu comme une oblation & une victime d'agréable odeur. Aux Ephes. ch. 5.

être à Dieu sans réserve

1. L'expérience commune de l'amour fait assez connaître que quand on fait des réserves à son égard, il en souffre de la douleur, il se dégoûte ; & plus l'amour est grand & généreux, plus il s'en sent offensé. Celui de Dieu envers vous passe infiniment les autres amours, Voudriez-vous lui donner ce mécontentement & ce dégoût ? Ne craindriez-vous pas qu'en le dégoûtant il ne se retirât pour vous laisser dans votre tiédeur, & qu'en continuant vos réserves, votre tiédeur ne s'augmentât, jusqu'à l'obliger enfin à *vous vomir* [Apoc. ch. 3]. Voudriez-vous vivre dans le danger d'un si grand malheur ?

2. Consultez bien votre âme, & voyez combien de fois elle a été convaincue de l'obligation qu'elle avoit d'être à Dieu sans réserve, & des avantages qu'elle y trouvoit : car ceux à qui il a donné des mouvements de grâce plus forts & plus continuels, qui les ont convaincus qu'il demandoit cela d'eux, font une plus grande injure à son amour que les autres, puis que c'est comme un rebut qu'ils font de ses sollicitations & de ses recherches, qui le peuvent provoquer à faire des réserves à leur égard. Hé ! que savez-vous sur quoi se fera cette réserve, si ce ne sera pas en quelque chose, où la privation d'un secours particulier de grâce vous causera beaucoup de peine d'esprit & du danger ?

3. Si vous faites quelque réserve, ce ne fera que par l'amour de vous-même, qui n'est qu'un amour d'inconstance, de misères & de rien, qui n'a pas de quoi se pouvoir satisfaire. Cependant cet amour misérable, en faisant une réserve, s'oppose à celui que vous devez à Dieu, & vous empêchera d'accomplir pleinement le grand commandement de son amour, en la manière qu'il peut s'accomplir en cette vie. Quelle perte faites-vous donc, puis qu'en vous retirant hors du chemin de l'accomplissement parfait de ce commandement, vous vous privez de la richesse incomparable de l'accroissement de cet amour, qui est le seul qui peut donner de la consolation à votre âme, de la paix, & de la liberté ?

Affections

Pesez ces paroles d'un Prophète : *Vous avez fatigué le Seigneur par vos péchés* [Malac. ch. 3], & dites à Dieu, que vous comprenez facilement qu'une infidélité ou une réserve est très-importune à un amour ardent & bien-faisant, comme est le sien. Reconnoissez avec une volonté contrite les injures que vous avez faites à cet amour par l'un & par l'autre, &c.

Pensez que David vous adresse ces paroles, *Qui pourra subsister devint la rigueur de sa froidure* [Ps. 147]. & épanchez votre cœur devant Dieu, en le remerciant de ce qu'il ne s'est pas attiédi sur vous, comme vous avez fait à son égard, en le priant de détourner de dessus vous la rigueur de son refroidissement, &c.

Dites-lui bien que vous voulez, moyennant sa grâce, éviter la réserve, qui produit la tiédeur de la volonté. Ô Seigneur ! il ne faut pas s'étonner si elle est opposée aux effets de votre amour : car l'Écriture nous enseigne, que *vous êtes un feu dévorant* [aux Hebr. ch.12], & la réserve lui veut comme ôter la matière ; mais la froideur & l'imperfection lui en demeure. La froideur afflige l'instinct de l'âme, & l'imperfection la rend faible. Il est juste que nous soyons punis par les mêmes choses que nous voulons réserver, &c.

Appliquez à notre Seigneur ce qu'il dit à saint Pierre : *Qu'il falloit pardonner soixante dix fois sept fois* [Matt. ch. 18]. Confessez que vous l'avez fatigué un grand nombre de fois : en reprenant tant de fois ce que ses inspirations vous sollicitoient de lui donner entièrement : mais que vous savez qu'il fait beaucoup plus que ce qu'il enseigne. Etendez cette pensée dans votre âme, &c.

Reconnoissez devant lui, que bien souvent c'est vous qui êtes la cause de vos peines, & qui l'obligez à détourner sa face de vous, pour vous faire ressentir bien douloureusement ce que coûte une éclipse de sa lumière. Ô Seigneur ! dois-je me jouer à vous retirer quelque chose, puis que vous pouvez tant me punir, en retirant de moi un de vos regards, & que tout ce qui vient de vous est si précieux ? &c.

Reconnoissez devant lui de quoi vous a servi l'amour de vous-même. Hé ! Seigneur, qu'y ai-je gagné ! qu'y ai-je rencontré ? &c. S proposez que vous ne voulez plus écouter l'amour de vous même au préjudice de celui que vous lui devez, qui fait votre richesse & votre bonheur ; Protestez d'être à lui sans réserve.

Examen

Faites-le sur l'estime & sur l'amour de vous-même : & voyez si vous n'y voulez point faire de réserve.

Bouquet de la Sainte Écriture

Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret [Joannis 3].

Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique. Dans saint Jean ch. 3.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, & in tota anima tua, & in tota mente tua [Matth. ch. 22]

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, & de tout votre esprit. S. Matth. ch. 22.

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis [Rom. 5].

L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le saint esprit qui nous a été donné. Aux Romains chapitre 5.

Qu'il faut être à Dieu sans réserves

1. Quelle est cette chose que vous voulez réserver, ou dans vous-même, ou dans les créatures ? Considérez-la bien, & vous verrez qu'elle est très-petite, voire même que ce n'est qu'une matière de contradiction & d'affliction : car c'est ce que produit dans nous tôt ou tard l'attachement volontaire à quelque chose. Pour si peu de chose que vous dénierez à notre Seigneur, voudriez-vous donc perdre le bonheur d'être à Dieu parfaitement, & vous accumuler des sujets d'amertumes & d'afflictions ? L'amour de nous-mêmes se trompe fort, puis qu'en se recherchant il se fait un si grand tort.

2. Le souhait que Dieu a que nous soyons à lui sans réserve, ne se connoit pas seulement par la foi, mais aussi par les témoignages qu'il a donné sensiblement, de la gloire que lui rend une âme qui veut être toute à lui. Il dit à sainte Thérèse, qu'une âme en cet état l'honore plus que cinq cent autres qui sont dans une vertu médiocre. Il est aisé de comprendre cette vérité, & que Dieu préfère ce qui approche le plus de sa ressemblance, de son amour, de ses desseins & de ses désirs, à la pluralité des autres, par la comparaison d'un excellent Peintre, qui jette les yeux avec plus de complaisance sur un beau portrait que sur cinq cent qui ne sont que médiocres.

3. Qu'avez-vous au monde de plus précieux que la paix de l'âme ? Or connoissant par la Foi, par l'attrait de la grâce, & par la raison que Dieu souhaite que vous soyez tout à lui, & sachant la justice & l'obligation que vous avez d'y être ; si vous refusiez de le vouloir avec résolution d'y travailler efficacement, vous n'aurez jamais la véritable paix de l'âme, vous ressentirez toujours le reproche d'une infidélité continuelle ; & ainsi votre réserve ne vous servira que pour vous affliger : car vous la trouverez toujours parsemée de cette punition de votre infidélité. Voudriez-vous donc quitter le chemin de la paix, pour vous livrer par une réserve à cette souffrance de punition ?

Affections

Souvenez-vous devant Dieu de l'histoire d'Esau, qui vendit son droit d'aînesse pour un peu de lentilles, & appliquez-la à l'âme, qui quitte pour une réserve, l'honneur d'être entièrement à Dieu. Combien chèrement acheta-t-il cette satisfaction ! Ses larmes ne purent rien changer, & n'attirèrent sur lui qu'une bénédiction de la terre, la plénitude étant demeurée à Jacob, qui pour avoir quitté volontiers une portion de ses lentilles, obtint la grande bénédiction de son Père [Gen. ch. 16. & 27]. Ô Seigneur ! voilà un bel exemple. Une réserve est bien moindre que ces lentilles : Qu'est-ce que je perds en m'y attachant ? Qu'est-ce que je gagne en la quittant ? &c.

Confessez qu'en se retirant du bonheur d'être entièrement à lui, pour s'attacher à une réserve, c'est mériter le reproche des enfants d'Israël, d'avoir changé leur gloire en une Idole, & *en la ressemblance d'un veau qui broute le foin* [Ps. 105].

Souvenez-vous de ce jeune Machabée, qui au milieu des plus cruels supplices se consolait, de ce qu'en souffrant *il donnerait de la complaisance à Dieu* [II Machab. ch. 7], & si vous ne pouvez faire autrement que de l'estimer heureux d'avoir eu ces sentiments & cet honneur, avouez que vous êtes une lâche, une insensible, si vous refusez de lui en donner, en quittant une chétive réserve où il n'y a point de supplice à souffrir, &c.

Ecoutez les paroles de Jésus-Christ qui vous invitent : *Celui qui perdra son âme pour moi, la sauvera* [Luc. 6].

Laissez les morts ensevelir leurs morts ; mais vous marchez & annoncez partout le Royaume de Dieu [Luc; 9].

Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait [Mat. ch. 5].

Ecoutez le Prophète, qui dit à Dieu : *Nous avons attendu la paix, & au contraire nous voilà tout en trouble* [Jerem. ch. 14]. Il en ajoute incontinent sa cause : *Ô Seigneur ! nous avons reconnu nos péchés*. Appliquez cela à la réserve ; car il y convient fort bien, &c.

Admirez Dieu de ce qu'il a mis dans votre âme des caractères de sa ressemblance ; mais admirez-le aussi de ce qu'il y a mis des caractères de preuve & de conviction, de ce que vous lui devez & de ce qu'il vous doit être : c'est-à-dire : tout.

Confessez-lui que vous avez beau tâcher à vous échapper dans des réserves, vous serez reconnue par tout. La guerre intestine, les peines seront des combats dans vous. Le fuitif qui est poursuivi par sa propre conscience, & auquel elle livre la guerre, ne trouve le repos en aucun lieu. Ô Seigneur ! votre grand serviteur Augustin a bien dit, que vous nous aviez faits pour vous, & que notre cœur seroit toujours dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il se reposât dans vous. Confirmez-vous donc dans la résolution d'y être entièrement & sans réserve.

Examen

Faites-le sur vos satisfactions, & voyez si vous n'en voulez rien réserver.

Bouquet de la Sainte Écriture

Deus meus es tu, in manibus tuis sortes meae [Ps. 30].

Vous êtes mon Dieu, mon sort est entre vos mains. Psaume 30.

Sancti eritis, quia ego sanctus sum [Lev. c. 11]

Vous serez saints, parce que je suis saint. Au Levitique ch. 11.

Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis [I Corinth. 6].

Nous vous exhortons de ne point recevoir en vain la grâce de Dieu. 2eme aux Corinth. ch. 6.

Qu'il faut être à Dieu sans réserve

1. Vous pourriez, peut-être, alléguer le combat qu'il faut faire contre vous-même, pour ne rien réserver ; mais si vous considérez que la vie de l'homme est une milice sur la terre, & que pour se gouverner raisonnablement, il faut nécessairement combattre, vous verrez que pour faire quelque réserve on ne s'exempte point du combat. Ses inclinations ne tiraillent-elles pas la raison sans ordre ni mesure ? & pour ne les pas suivre, ne faut-il pas résister & combattre ! Dans cette nécessité de combattre, on se doit procurer ce qui est le plus utile pour n'être pas vaincu. Rien ne le peut être davantage que le retranchement de toute réserve : car il ôte tout ce qui se peut joindre au parti des ennemis, & il attire sur soi un secours abondant de la grâce. Peut-on donc mieux pourvoir à cette nécessité ? Le plus fort est fait quand la résolution est bien prise : car Dieu fait le reste.

2. Rien ne peut être plus utile aux hommes, que le combat spirituel bien pratiqué. Car n'ayant rien de plus précieux qu'eux-mêmes, & tout le reste ne devant être estimé pour rien, s'ils ne se possèdent, ce combat est celui qui les met en possession d'eux-mêmes : mais celui qui se fait contre les réserves est utile par dessus les autres ; car il met la liberté de l'âme au dessus de tout, en bannissant tout ce qui peut la retenir, ou se mettre entre elle & son souverain bien, &c.

Si Jésus promet le centuple, à ceux qui quitteront le père & la mère, les parents & les biens [Math. 9], que ne donnera-t-il pas à ceux qui sont résolus de se quitter eux-mêmes pour lui, sans y rien réserver, & qui se font violence pour accomplir ce qu'ils connoissent qu'il veut d'eux ? Pouvez-vous rien désirer de plus consolant en cette vie, que les grâces qu'il donne aux âmes fidèles ? c'est de quoi il compose ordinairement ce centuple. Quelle comparaison y a-t-il entre la satisfaction d'une réserve, & la consolation de l'esprit ?

Pouvez-vous rien faire de plus glorieux, que de combattre pour Dieu, & de détruire dans vous-même l'opprobre du péché, qui a blessé votre gloire, en vous réduisant à des sentiments de bête ? Or tout ce que vous voudriez réserver favoriserait ce sentiment, & vous combattroit d'une autre manière. Puis que c'est une nécessité de combattre & de souffrir quelque chose en combattant, puis que le combat spirituel vous est si utile & si avantageux pour la gloire de Dieu & pour la réparation de la vôtre, ne vaut-il pas mieux souffrir quelque chose en combattant & travaillant sur le dessein de Dieu, étant assisté de son secours & de la consolation, honoré de sa présence & de sa complaisance, que de souffrir en n'osant attaquer une réserve qui vous fera la guerre d'une autre manière ?

Affections

En regardant devant Dieu la nécessité que vous avez de combattre vos inclinations, faites-vous l'application de ces paroles de David, & entrez dans ses sentiments : *Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui forme mes bras à la guerre, & dresse mes doigts au combat.*

C'est lui qui est ma miséricorde & mon refuge, c'est lui qui entreprend ma défense & qui est mon libérateur.

Il est mon protecteur & j'ai mis mon espérance en lui, qui réduit mon peuple à ma soumission [Ps. 145].

Pesez toutes ces paroles, & appliquez-les à votre combat spirituel. Ô Seigneur ! si je sors de ces sentiments, je ne peux pas espérer de victoire ; mais en travaillant dans cet esprit, je viendrai à bout de tout, &c.

Confessez-lui, que puis qu'il vous doit être tout dans ce combat, vous ne mériteriez pas qu'il vous assistât dans ceux que vous pourriez causer une réserve, si vous en vouliez faire à son égard, &c.

Pesez la parole de Jésus-Christ qui dit : *Quel profit aurez-vous si vous gagnez toute la terre & que d'ailleurs vous vous perdiez, vous même ? ou que vous vous fassiez du tort à vous-même ?* [Luc ch. 15] & confessez-lui qu'il n'y a rien de plus véritable. Remontez-lui les expériences qui vous ont trop appris cette vérité, & demandez-lui son secours pour en faire dorénavant le moins que vous pourrez, &c.

Dites-lui que vous ne vous étonnez pas s'il promettoit pour récompense à ses Disciple, que *par leur patience ils posséderoient leurs âmes* [Luc ch. 21], car cette possession est plus douce à la raison que tout ce qu'il y a au monde, &c.

Comparez la douceur des consolations de ses grâces, avec ce qui frappe les sens, & confessez lui que la moindre miette de sa consolation vaut mieux au centuple, que toutes les satisfactions du monde. Condamnez-vous en sa présence d'extravagance & d'infidélité envers lui & envers vous-même, si vous mettez obstacle à quelqu'une de les consolations par quelque réserve, &c.

Pesez ces paroles de l'Écriture, qui dit d'un homme de bien, *Que Dieu lui a mis en main un grand combat, afin qu'il vainquît, & qu'il sût que la vraie sagesse est plus forte que tout* [Sag. ch. 10]. voyez ce que vous répondriez si Dieu vous proposoit la même chose, &c.

Adorez la suavité de ses conseils qui ne nous donne à combattre, qu'afin que nous ayons l'honneur de travailler pour sa gloire ; que pour nous faire remporter des victoires ; & que pour nous faire connoître par expérience ce que nous vaut & ce que mérite le secours de la sagesse, &c.

Ô Seigneur ! serai-je donc de ces lâches, qui ne cherchent qu'à fuir ou à éviter les belles occasions sous prétexte d'aller fourrager sur quelque misérable réserve ? promettez-lui bien que non, &c.

Examen.

Faites-le sur les devoirs de votre état, & voyez s'il n'y a rien qui ne soit à Dieu.

Bouquet de la Sainte Ecriture.

Tuus sum ego, salvum me fac [Ps. 118].

Sauvez-moi, puisque je suis toute à vous. Au psaume 118.

Preparate corda vestra Domino, & servite ei soli, & eruet vos de manu Philisthiim [I Reg. 7]

Préparez, vos cœurs au Seigneur, ne servez qu'à lui seul, & il vous délivre des mains des Philistins. I Rois ch. 7.

Domine, dabis pacem nobis, omnia enim opéra nostra operatus es in nobis [Isaïa 26].

Seigneur, vous nous donnez la paix, car c'est vous qui nous avez fait faire toutes nos œuvres. En Isaïe. ch. 26.

Qu'il faut être à Dieu sans réserve

1. *Les dons de Dieu sont sans repentir*, dit saint Paul [aux Romains ch. II], c'est-à-dire qu'il n'a jamais de regret de ceux qu'il nous fait, mais il ne peut pas remettre nos péchés sans pénitence. Car ce seroit détruire l'ordre de ses perfections & de sa justice, il faut choisir, ou de la faire en cette vie avec douceur & facilité, ou de la faire en l'autre par de grandes peines. Or si nous voulons faire une véritable pénitence, n'est-il pas juste qu'elle soit accompagnée de la résolution de faire des actions qui donnent des preuves manifestes de nôtre regret, qui tendent à détruire, s'il étoit possible, ces dérèglements que nous avons commis contre Dieu, & qui au moins le punissent par des privations volontaires, & des exercices de peines généreusement entrepris ?

2. Jusqu'où nos ingratitude, nos négligences sont elles parvenues, & nos dérèglements sont-ils allés ? Y a-t-il aucune espèce dans vos actions, & dans les devoirs que vous devez à Dieu, où vous n'en ayez commis ? Puis que vous avez commis des abus en toutes choses, qui se doivent réparer par la pénitence, n'est-il pas juste que vous ne fassiez pas de réserve en aucune espèce ? puis qu'au lieu de réparer, votre réserve seroit une nouvelle faute, & que vous êtes redevable d'une diligence de réparation dans toutes les espèces. Mais la grâce de votre conversion vous y engage par de nouveaux titres ; car vous ayant heureusement poursuivie, pour vous remettre à sa soumission ; & ayant pourvu à votre salut, en faisant votre âme sa prisonnière, vous vous devez entièrement à elle par raison de devoir naturel, & par raison de tribut à sa main victorieuse.

Vous ne pouvez rien faire qui accomplisse mieux votre pénitence que le renoncement à toutes les réserves. Car ne voulant rien réserver en esprit de punition, de ce que vous vous êtes trop donné, vous vous rendez tout par esprit de pénitence à celui à qui vous deviez déjà tout en mille manières. Vous condamnez tout ce qui ne se fait pas pour Dieu & ne faisant point de réserve, vous lui faites amende honorable, en vous déniaut beaucoup de choses pour le venger sur vous-même. Pouvez-vous donc rien choisir de plus convenable pour bien faire pénitence, & pour nourrir & augmenter l'esprit de votre conversion ?

Affections

Épanchez votre cœur devant Dieu, en reconnoissant les obligations que vous avez de faire pénitence ; que tout vous y engage, sa bonté, ses bienfaits, son amour, sa patience ; que tout votre temps & toutes vos actions ne sont rien en comparaison de la grandeur de votre obligation, &c.

Entrez ici dans, les sentiments de David, en disant à Dieu : *Car je reconnais mon iniquité, & mon crime est toujours contre moi* [Ps. 50], qui me reproche incessamment mon ingratitude.

Regardez la pénitence que Jésus-Christ a faite pour vous, & confessez que quand vous pourriez éviter de faire pénitence, celle qu'il a fait pour vous devoit vous y attirer par amour. Mes péchés sont punis dans le Fils de Dieu par la Croix, & moi je me reposerai sans m'étudier à les punir dans moi-même, qui en suis l'auteur ? &c. Dites avec admiration & confiance ces paroles de David, en regardant les fautes que vous avez commises en toutes les espèces : *Seigneur, si vous examinez, tout nos péchés, Seigneur, qui pourra subsister ?* [Ps. 129].

Appliquez-vous tous les égarements d'une brebis qui s'étoit égarée, & à nôtre Seigneur toutes les qualités du bon Pasteur, qui a donné son âme pour vous, qui vous a été chercher bien loin, qui vous a enfermée dans sa bergerie. Reconnoissez les obligations que vous avez d'être toute à lui, puis que c'est de lui seul que vous pouvez attendre tout, la nourriture, la défense & la conduite. Ô Seigneur ! les brebis ont-elles quelque chose à elles ? tout n'est-il pas à leur Pasteur ? Puis que vous m'avez si chèrement achetée & retrouvée, de quelle manière dois-je être à vous ? &c.

Pensez que Dieu vous ayant reproché le partage injuste que vous avez fait, en donnant beaucoup à vous-même & aux créatures, de ce que vous lui devez à lui seul, il vous dit ces paroles de son Prophète : *Le lit de votre cœur est trop resserré & la couverture trop petite pour couvrir deux amours* [Isaïe ch. 8]. Faites là-dessus votre choix : d'y recevoir le sien uniquement, sans rien réserver qui ne soit à lui & pour lui.

Priez-le de l'agrandir, pour y être mieux reçu, & proposez de signaler votre pénitence en chassant bien loin les réserves.

Examen

Faites-le sur toutes les rencontres de la vie, & voyez si vous êtes résolue d'y être toute à Dieu.

Bouquet de la Sainte Écriture

Benedic anima mea Domino ; & noli oblivisci omnes retributiones ejus [Ps. 101].

Ô mon âme bénis le Seigneur, & n'oublie jamais toutes les grâces que tu as reçues de Lui. Psaume 101.

Qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis, qui sanat omnes infirmitates tuas.

C'est lui qui te pardonne toutes tes offenses ; c'est lui qui guérit toutes tes langueurs.

Qui redimit de intéritu vitam tuam, qui coronat te in misericordia & miserationibus.

C'est lui qui racheté ta vie de la mort, c'est lui qui te couronne de miséricorde & de bien-faits.

par quelques Réflexions sur ces paroles de saint Paul :

*Je vous conjure, moi qui suis dans les liens pour le Seigneur,
de marcher d'une manière qui soit digne de l'état auquel vous avez été appelez
Aux Ephésiens chapitre 4*

L'Apôtre ne pouvoit point trouver dans sa charité de paroles plus fortes ni plus tendres, pour émouvoir les cœurs. Il emploie la supplication pour obtenir de nous accomplissement de ce qui nous est le plus nécessaire ; & il se sert de la considération de ses chaînes, pour nous rendre flexibles à ce qu'il souhaite de nous. Il faudroit avoir renoncé à la raison, pour ne point se laisser vaincre par la prière d'un Saint, qui ne nous demande rien que pour Dieu, & pour nous-mêmes ; & il faudroit avoir perdu le sentiment, pour n'avoir point de considération pour ses chaînes, qui sont les témoignages de sa charité.

Il nous demande que nous marchions dignement : y a-t-il rien de plus juste ? Ne sommes-nous point des voyageurs & des hôtes d'un jour sur la terre, qui y marchons toujours ? Notre vie s'écoule comme l'eau d'un torrent qui tombe du haut d'un rocher. Notre état naturel change sans cesse : tout fuit devant nous, & *la figure de ce monde passe à nos yeux* [I Cor. ch. 7] comme un paysage qui change à mesure qu'on avance en marchant.

Nous marchons toujours, soit que nous le voulions, soit que nous ne le voulions point. Ni les sollicitudes, ni l'industrie, ni l'abondance des honneurs, des richesses & des plaisirs ne sont point capables de nous faire arrêter un moment. Il faut marcher.

Si la nécessité de marcher nous presse indispensablement, pouvons-nous réfuter notre acquiescement à une demande si raisonnable, & dont accomplissement nous est si nécessaire ?

Marchons bien, puis qu'il faut marcher. Marchons dignement, puisque la dignité de celui qui nous a choisis, & la grâce de sa Vocation le méritent, & que la raison nous apprend que si nous ne nous étudions à le faire, nous seront indignes de l'un & de l'autre.

Où irons-nous, si nous ne marchons bien ? Nous nous égarerons, nous courrons en vain, & après avoir bien couru, nous nous trouverons éloignés de Dieu, & sur le bord du précipice de la damnation. Pour éviter ces dangers, nous n'avons qu'à nous étudier à marcher d'une manière qui soit digne de notre Vocation : mais pour nous y aider, pensons souvent à ces trois choses :

1. Devant qui nous marchons.
2. Avec qui nous marchons.
3. Et où nous allons.

Nous marchons devant Dieu

Il suffit aux hommes pour être sages dans leur gestes & dans leurs paroles, pour être propres dans leurs habits, & pour marcher modestement, de savoir que des personnes de qualité les regardent : pour peu de cœur qu'ils aient, ils rougissent d'être surpris en faisant quelque badinerie ; ou quelque action que la bienséance doit cacher. Si les yeux des hommes misérables nous font marcher & agir ainsi, que ne devons-nous point faire pour le respect des yeux de Dieu, qui sont sans cesse appliqués sur nous, & qui nous regardent avec autant d'attention, que s'ils n'avoient que nous seuls à regarder.

Ses regards méritent-ils moins de respect que ceux des hommes & auroient-ils moins de pouvoir sur nous ?

Ses yeux sont plus brillant que le Soleil, ils regardent autour d'eux toutes les démarches des hommes, ils voient jusqu'au fond des abîmes, & ils découvrent dans les cœurs des hommes les choses les plus cachées [Eccl. ch. 23]. Ils sont purs d'une pureté *qui trouve de l'impureté dans les Cieux* [Job. ch. 15] & qui découvre des taches dans ce qui paroît le plus pur. *Ils jugent les Justices* [Ps. 9].

Ce sont des yeux d'un père tout céleste, qui ne prétend rien de moindre, *que de nous voir parfaits : comme il est parfait* [Matt. ch. 5].

Et enfin, ce sont des yeux *d'un juste Juge qui est à notre porte* [S. Jacques ch. 5] prêt à nous juger & à rendre à chacun de nous *le fruit de nos démarches, que nous mangerons* [Prov. ch. 1] pendant toute l'Eternité, ou avec la douceur de la béatitude, ou avec l'amertume de la damnation.

Si ses regards de père sont très-doux & très-avantageux aux âmes qui marchent devant lui avec respect, sa face de Juge est terrible pour ceux qui marchent indignement devant lui. *Les yeux du Seigneur* dit David [au Ps. 33] *sont collés sur les justes, & ses oreilles sont attentives à leurs prières ; mais la face du Seigneur est tournée contre ceux qui font mal, afin d'anéantir leur mémoire sur la terre.* L'exemple de Pharaon fait la preuve de cette vérité, puis qu'un regard de cette face de Juge fut suffisant pour l'abîmer.

Voilà devant qui nous marchons : mais si nous considérons que c'est dans lui-même que nous marchons nous avouerons,

1. Qu'il faut avoir perdu le bon sens pour négliger de marcher d'une manière qui soit digne de celui de qui les

regards sont la source de tous les secours dont nous avons besoin.

2. Qu'il faut avoir perdu le sentiment naturel, pour ne point s'étudier à marcher d'une manière qui ne blesse point la vue de celui qui peut nous abîmer par un de ses regards.

3. Et qu'il faut avoir renoncé à tous les sentiments d'amour, de reconnaissance & d'honneur, pour ne point s'étudier à marcher d'une manière qui soit digne d'un Père, dont la paternité fait tout nôtre bien & toute nôtre gloire.

Si nous pensons bien que nous avons Dieu pour père, & que nous marchons devant lui & dans lui, cela nous suffira pour marcher dignement & pour devenir parfaits. *Marche devant moi, & sois parfait* [Gen. 17]. Dieu n'en dit point davantage à Abraham.

La séparation du monde & des créatures est un grand moyen pour bien apprendre cette leçon. Vous en avez un bel exemple dans vôtre saint Instituteur, qui s'est caché aux yeux du monde, pour n'être vu que de Dieu, & pour se rendre sa sainte présence familière. Il s'est éloigné de tout ce qui pouvoit lui faire oublier qu'il marchoit devant Dieu, car il savoit que l'esprit humain tomboit facilement dans cet oubli parmi le bruit des créatures, qui dérobe l'attention ; parmi la variété des objets qui dissipe l'esprit ; & parmi les tracas des affaires du monde, qui en occupant l'esprit, bannissent souvent de la mémoire cette sainte présence, à moins qu'on n'y apporte beaucoup d'attention & de diligence. Il a choisi la solitude, parce que c'est un excellent moyen pour recueillir l'esprit tout entier, afin qu'il soit plus attentif à Dieu ; pour éviter la dissipation dans les objets ; & pour ne point tomber dans les sollicitudes, qui sont annexées aux affaires du monde. Il n'y a rien de plus convenable pour marcher dignement devant Dieu.

Mais avec qui marchons-nous ?

C'est avec le Fils de Dieu, qui est descendu du Ciel pour marcher & pour courir devant nous. Il n'a rien omis dans ses paroles & dans ses actions, pour nous apprendre à bien marcher. Il s'est réduit à vouloir faire l'exercice de la poule, *qui ramasse ses poussins sous ses ailes* [Matt. 23] afin de nous apprendre à nous retirer sous sa protection ; & il a imité *l'aigle qui voltige sur ses petits* [Deut. ch. 32] afin de nous apprendre à voler. Il a étendu les ailes de sa charité, sur lesquelles il nous a pris pour nous élever au dessus de la terre ; & il nous a porté sur ses épaules comme un bon Pasteur qui a retrouvé sa brebis égarée.

Il a choisi les états les plus douloureux de la vie, pour nous apprendre à bien marcher par tout, & il a préféré la mort de la Croix aux joies qui lui étoient dues, afin de nous attirer à marcher avec lui, en quittant nos vaines satisfactions pour le suivre d'une manière qui soit digne de Dieu.

La dignité & la charité d'un si excellent guide nous doivent attirer à le suivre, *puis qu'il n'a souffert que pour nous servir d'exemple, afin que nous suivions ses vestiges* [1 S. Pierre ch. 2]. Mais l'honneur qu'il nous a fait de nous choisir pour être à sa suite, nous y doit engager : *Ce n'est point vous qui m'avez, choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis & qui vous ai établis afin que vous alliez & que vous portiez du fruit* [S. Jean]. Si c'est donc lui-même qui nous place dans l'état où nous sommes, pour marcher après lui, & pour profiter dans ses voies ; & si nous ne pouvons point profiter qu'en marchant comme lui, voudrions-nous lui faire une injure, & rendre ses desseins & son choix inutile, en ne nous étudiant pas à marcher d'une manière qui soit digne de lui ?

Nous péchons contre la raison, si nous ne marchons près de Jésus-Christ, en suivant ses vestiges ; puis que l'expérience nous apprend que les chemins de cette vie sont tout remplis de pièges & de dangers, dont nous ne pouvons être délivrés que par un puissant secours, comme est le sien : Et que si nous nous arrêtons pendant qu'il marche, nous nous éloignons de lui, au lieu de nous en approcher.

Nous péchons contre l'amour & la reconnaissance que nous devons à un Dieu qui s'est fait notre guide & nôtre voie, si nous discontinuons de marcher avec lui, ou que nous marchions d'une manière qui ne soit point digne de lui.

Et nous péchons contre l'amour que nous nous devons à nous-mêmes, si nous nous privons des secours des grâces, de la richesse des vertus, & *des consolations qui se trouvent auprès de lui, qui continuent toujours* [Ps. 16] ou en jouissance, ou en espérance ; mais qu'on ne peut avoir qu'en marchant avec lui.

Où nous veut mener notre Guide Divin ?

A la véritable paix, à la vraie charité, & à la bienheureuse Éternité.

[*la paix*]

Si la raison, le sentiment & l'amour nous engagent à marcher dignement, puis que nous marchons devant lui & avec lui, notre propre intérêt nous doit enflammer à le suivre où il nous veut mener, puis que nous y trouvons tout ce que nous devons souhaiter.

Que seroit nôtre vie sans la paix ? Rien autre chose qu'un tourment continuel, qui seroit d'autant plus sensible, qu'il seroit spirituel, & que l'âme s'éloigneroit du repos de sa conscience.

Que seroit la vie sans amour ? Elle seroit privée de toute consolation, puis qu'en parlant même humainement, là où il n'y a point d'affection, il n'y a point de joie. L'inclination d'aimer est la plus noble & la plus naturelle des inclinations, & où elle ne se trouve pas, les autres ne sont rien.

Que seroit nôtre vie sans l'Éternité bienheureuse qui doit la suivre ? Elle seroit pire que la mort ; & il vaudroit mieux pour nous qu'elle n'eût jamais été. Ces vérités n'ont point besoin de preuves ; car tous les Chrétiens en sont convaincus ; Ne serons-nous donc pas déclarés avec justice les ennemis de nous-mêmes, si nous ne suivons volontiers

nôtre Maître, qui nous mené à ces biens, sans lesquels notre vie ne mériterait point le nom de vie ?

Pour bien marcher vers la paix, il faut jeter les yeux sur son *Enfance*. Les Anges y annoncent la paix aux hommes de bonne volonté : & c'est avec raison, puis que c'est l'humilité que nôtre Sauveur y pratique, qui en ouvre le chemin, qui est la médiatrice de nôtre paix avec Dieu, & qui nous enseigne le moyen de l'avoir dans nous-mêmes.

Les Théologiens définissent la paix, en disant : *Qu'elle est une concorde des appétits selon la tranquillité de l'ordre*. Distinguons de deux sortes d'appétits ; les uns sont corporels, & les autres sont spirituels. Les corporels tendent à fuir le travail, & à jouir du plaisir : mais il ne faut point attendre de paix dans accomplissement de ce qu'ils demandent, puis que le péché y a mis le désordre ; & que l'ordre n'y étant point, ils ne peuvent jamais être apaisés & unis selon la tranquillité de l'ordre. L'ordre ne peut pas y être, si la raison ne l'y met, en retranchant & en mortifiant. Mais si c'est là raison qui doit régler les appétits corporels, pour y mettre de la paix, elle doit donc encore bien plus se régler elle-même : Elle n'aura jamais de paix en suivant les appétits spirituels ; car ils sont plus éloignés de la tranquillité de l'ordre que les corporels, leurs dérèglement s'étendent plus loin.

Ces appétits sont de présumer ce qu'elle ne peut pas, de s'estimer ce qu'elle n'est point, de juger ce qu'elle ne connaît point, & de ne point soumettre à ce qui est au dessus d'elle. Tous ces dérèglements sont comme autant d'accidents qui ne sont soutenus que par la superbe, qui est comme leur substance. On ne peut avoir de paix qu'en extirpant celle qui contient les dérèglements, qui sont opposés à la tranquillité de l'ordre. L'humilité est l'unique qui la peut extirper, & par conséquent nous ne pouvons trouver de la paix que par l'humilité, qui ayant réduit dans la raison les dérèglements de ses appétits spirituels, & les ayant rappelés à la tranquillité de l'ordre, elle la dispose à réduire aussi les appétits corporels par l'exercice de sa domination.

Après cela nous ne nous étonnons plus : *S'il n'y a point de paix pour les impies* [Isaïe ch. 57] & *s'ils n'ont point connu le chemin de la paix* [Ps. 13]. Mais nous confesserons que l'enfance sacrée de nôtre Maître est l'unique chemin de la paix, & que ce qu'il y pratique nous apprend à détruire ce qui nous empêche de l'avoir. Il nous y montre la manière de reformer nos appétits spirituels, selon la tranquillité du bon ordre : sa sagesse veut y passer pour enfance, afin que nous nous réduisions à l'ordre, en reconnoissant ce que nous sommes. Il le soumet aux créatures, pour nous apprendre à nous soumettre à Dieu. Il se met dans un état de ne pouvoir rien désirer, ni même rien demander, afin de nous apprendre à modérer tant de désirs, qui tiennent le cœur dans l'agitation, *comme une mer irritée qui ne peut point avoir de repos* [Isaïe ch. 57] & qui troublent toujours la paix, s'ils ne font réduits à ne désirer absolument que Dieu seul, & rien autre chose que sous la condition de son bon plaisir. En marchant donc sous l'idée de cette sainte Enfance nous trouverons un trésor de paix.

[la Charité]

Si nous voulons bien marcher vers la charité, considérons sa *Vie*, & nous y trouverons la doctrine & l'exemple de la véritable charité.

Il nous y apprend une manière d'aimer, qu'il appelle nouvelle ; car celle du vieil homme étoit toute défigurée & toute corrompue. Il ne savoit plus que s'aimer soi-même, car il n'aimoit Dieu que par manière d'acquit, & le prochain qu'autant qu'il y trouvoit de satisfaction. Cet amour n'avoit point de fondement, puis qu'il étoit séparé de son principe, qui est Dieu ; & il ne faut pas s'étonner s'il étoit la cause de mille douleurs : mais il ne méritoit plus de porter le nom d'amour, puis qu'aimer c'est sortir de soi-même, pour vouloir & faire du bien à ce qu'on aime ; & que ce vieil amour n'en sortoit, que pour tout réduire à son intérêt & à sa propre satisfaction.

S'aimer seulement soi-même, c'est déshonorer l'amour, puis qu'on s'attache à la moindre partie pour rejeter la plus grande & la plus noble. Dieu est la source de l'amour, & il est un en tous. Il faut donc renoncer aux avantages de l'amour, ou aimer tout ce qui est aimable, par le principe du véritable amour ; mais il n'y a que le nouvel amour que Jésus-Christ nous a enseigné, qui soit capable de nous faire aimer de cette manière. Il abolit le vieil amour de l'homme animal, & en nous faisant voir la pauvreté & les chaînes, il nous fait goûter qu'il n'y a rien de plus doux, de plus riche, & de plus libre que l'amour de la charité. En marchant donc après nôtre Maître sur l'idée de sa Vie, nous trouverons un trésor de charité.

[l'Éternité]

Si nous voulons bien marcher vers l'Eternité, il faut que nous regardions sa Mort, puis que c'est elle qui nous donne entrée dans la bienheureuse Éternité. C'est-là où nous apprendrons à mourir à nous-mêmes par amour : & si nous regardons bien avec quelle douceur, avec quelle compassion des pécheurs, & avec quelle ardeur de charité nôtre Maître y meurt, nous dirons volontiers avec l'Apôtre saint Thomas : *Allons aussi nous autres, & mourons avec lui* [Saint Jean ch. 11]. Mais pour bien honorer cette Mort vitale, qui nous ouvre la porte de l'Éternité bienheureuse,

Souvenons-nous que nous avons heureusement embrassé un état de mort : *Qui cache notre vie dans Dieu avec celle de Jésus-Christ* [aux Coloss. ch. 3]. Laissons-y nôtre vie toute entière sans en rien retirer ; car hors de là elle ne seroit plus en sûreté. Souvenons-nous aussi que Jésus-Christ a voulu mourir dans l'air, pour nous apprendre à mourir séparés des biens de la terre. Méprisons tout ce qui n'est que temporel, car il passe, & il n'y a que l'Éternité où nous allons qui demeure.

Voilà ce que je pense touchant la voie & les moyens pour marcher dignement dans sa vocation : Mais pensons encore que le même saint Apôtre, qui nous en a supplié si tendrement, nous dit ces paroles : *Mes chers enfants, pour qui je souffre de nouveau des douleurs d'enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans vous* [Gal. ch. 4]. Si vous

voulez bien accomplir mes désirs en marchant d'une manière qui soit digne de votre vocation, souvenez-vous que votre vie passe toujours, & que, vous marchez aussi vite que le temps qui vous enlève, sans que vous puissiez en arrêter le cours. Pensez que ce n'est pas seulement devant les yeux de Dieu, que vous marchez, mais que c'est dans lui-même. Souvenez-vous que c'est en la compagnie de Jésus-Christ que vous marchez, qui s'est fait votre guide ; & voyez quelles reconnaissances & quel amour mérite la bonté d'un si bon Maître, qui s'est réduit à vos misères, pour vous y gouverner. Pensez qu'il ne prend la peine de marcher que pour vous conduire, & qu'il y va de tout votre bonheur de le suivre, puis qu'il vous mené à *la Paix*, y sans laquelle votre vie sera misérable ; à *la Charité* sans laquelle votre vie sera sans consolation, & à *l'Éternité*, sans laquelle votre immortalité sera malheureuse.

Il vous dit qu'il est *la Voie, la Vérité, & la Vie* [Saint Jean ch. 14]. Considérez-le comme *Voie* dans son *Enfance*, comme *Vérité* dans sa *Vie*, & comme *Vie* dans sa *Mort*.

Marchez dans l'esprit d'humilité, pour honorer son *Enfance* ; marchez dans la dilection pour honorer sa *Vie*, & marchez dans le détachement de vous-mêmes & des créatures pour honorer sa *Mort*.

En marchant ainsi, vous marcherez dignement, & il vous récompensera aussi d'une manière qui sera digne de lui.

Je n'ajoute plus à ces paroles que des souhaits, afin que vous en profitiez, & je me recommande à vos prières, comme étant, &c.

Point I

Retenez bien ces paroles de Jésus-Christ, & croyez qu'il les a dites pour vous en particulier, comme si elles n'étaient dites que pour vous seule.

Si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme, & si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez point sa vie en vous [S. Jean ch. 6].

Celui qui mange ma Chair, & boit mon Sang, demeure en moi, & moi en lui.

Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé, & que je vis par mon Père : de même celui qui me mange vivra aussi par moi : c'est -à-dire par moi & à cause de moi.

Sur ces paroles, qui sont de la Vérité même.

Reconnoissez

1. La nécessité que vous avez de participer à la Vie de Jésus-Christ, & qu'il vous communique sa vie, puis que sans sa vie la vôtre ne seroit que comme si elle n'étoit pas.

2. Le désir qu'il a de vous faire vivre de sa propre vie, puis qu'il vous la présente pour servir de nourriture à votre âme, comme le pain sert à nourrir votre corps.

De-là vous devez concevoir ces sentiments dans votre raison & dans vos Résolutions

1. Un véritable désir de vivre par sa vie. D'unir la vôtre à la sienne, & de faire un sacrifice de la vôtre en recevant la sienne. De ne plus faire d'état que de sa vie. D'attendre tout d'elle : & de ne plus considérer la vôtre que pour suivre les mouvements & les pratiques de la sienne, & pour lui être une matière de sacrifice.

2. Une ferme croyance que ce Pain céleste est la seule nourriture de votre âme, qui soutient sa vie, & sans lequel elle retomberoit dans la mort ; & un désir de vous en approcher avec plus d'assurance d'y trouver le soutien de votre vie spirituelle, que vous ne trouverez celui de votre corps dans l'usage du pain & des viandes.

3. Une ferme confiance en la force de ce pain, qui est bien capable de vous soutenir contre tous les dangers, les combats & les-peines de la vie, puis qu'il contient celui qui est le Maître de tous.

Je dis que vous concevrez ces sentiments *dans votre raison & dans vos résolutions*. Car souvent le cœur & toute la partie inférieure n'y ont aucune part, & il n'est point en nôtre possible de leur en faire avoir. Cette partie doit être considérée comme étant de nôtre vie naturelle, dont les sentiments doivent être ici immolés par un acte de généreuse liberté, à la vie & à la Charité-de Jésus-Christ, qui veut prendre la place de la nôtre pour nous posséder & pour nous occuper. C'est encore vouloir garder quelque chose de sa propre vie, que de vouloir jouir de la satisfaction du sentiment naturel. Puis que Jésus nous donne toute la sienne, n'est-il pas juste de lui abandonner toute la nôtre, sans en vouloir rien garder ?

Point II

Le dessein de Jésus-Christ en nous communiquant sa vie dans ce mystère, n'est point seulement de nous préserver de la mort du péché ; mais de nous élever au dessus de nous-mêmes, jusqu'à nous faire perdre de vue l'humain, le matériel & le sensible, afin de nous unir à soi selon l'esprit, comme il se joint à nous selon le corps.

Tout nous dispose à cela dans l'Eucharistie. Elle contient le chef-d'œuvre de la Charité pratiquée, qui se fait dans un mystère singulièrement appelé le *Mystère de la Foi*. Ce grand Mystère de Foi nous retire du sensible : car dans la Foi il n'y a rien de sensible. Et ce chef-d'œuvre de charité nous tire au dessus de l'humain : car dans la charité il n'y a rien d'humain, & tout se transforme en divin. La Foi nous élève au dessus de nos propres connoissances, en nous les faisant anéantir pour honorer Dieu ; & en nous faisant comme sortir de nous-mêmes, & nous quitter nous-mêmes, elle nous dispose pour aller à Dieu & pour nous unir à lui. La charité qui fait comme un nouveau miracle d'anéantissement dans Jésus-Christ, pour nous joindre à lui, attend aussi de nous un anéantissement de Foi & de Charité, qui corresponde au sien, par une volonté d'être uni à lui, qui soit pure & dépouillée de tout.

Cette Foi & cette volonté pure, sont la correspondance à sa charité. Formons donc nos intentions & nos résolutions sur les desseins & sur l'état de Jésus-Christ dans ce mystère.

Portons-y une *Foi vive*, qui ne désire point de s'appuyer sur le sensible ; & une *Volonté pure*, qui ne recherche point sa satisfaction, mais qui ne cherche qu'à accomplir sa foi & son amour en s'abandonnant à l'aveugle, à qui elle s'unit.

L'exercice de la Foi est ce qui plaît le plus à l'amour de celui qui nous montre singulièrement dans ce Mystère, qu'il veut être honoré par nôtre Foi. Plus nôtre Foi sera dépourvue de sensible, & plus elle sera exercée : & par conséquent il faut faire état que la sécheresse d'une bonne âme ne doit nullement la détourner de s'approcher de Jésus-Christ, puis qu'elle la met dans l'exercice de la Foi ; qui est celui qui purifie le plus ses intentions, qui détache des affections, & qui met la volonté en état de ne point chercher sa propre satisfaction : c'est aussi ce qui la rend plus conforme aux desseins & à l'état de Jésus-Christ dans ce Mystère, où tout est Surnaturel, & où il n'y a du sensible qu'en

apparence, puis que les accidents y demeurent miraculeusement sans sujet.

On ne donne à Elie que du pain & de l'eau ; l'un est sec, & l'autre est insipide, mais *il marche quarante jours & quarante nuits par la force de ce pain* [I Rois ch. 19] qui étoit la figure de l'Eucharistie, *jusqu'à ce qu'il fut parvenu à la montagne de Dieu, Oreb*. Nous avons plus besoin de marcher généreusement, que de goûter la consolation. C'est ici le pain des forts & des amis parfaits, qui n'ont en vue autre chose que d'accomplir la volonté de leur Maître. Ce Pain sacré opère son effet, sans qu'il soit besoin que nous le sentions. Quittons donc volontiers tout le sensible, pour l'immoler à la volonté de celui qui nous veut faire vivre par sa vie, & non point par la nôtre. Pourvu que nous marchions bien après lui en portant nôtre croix, ce nous doit être assez.

Portons à sa Table une Foi de pratique & d'exercice, une volonté pure, & une ferme confiance que ce Pain céleste opérera dans nous les effets que nous en devons attendre. Ce sont là, chère âme, les meilleures dispositions, avec lesquelles nous devons en approcher : car elles sont les plus conformes aux desseins & à l'état de Jésus-Christ dans ce Mystère, où sa charité voulant faire une union miraculeuse avec nous, en nous donnant son propre corps, il a voulu en même temps nous engager à l'honorer, & à nous y disposer par l'exercice de nôtre Foi, qui rencontrera tous les goûts dans cette Manne, quand Dieu voudra la lui rendre sensible.

Vous trouverez dans ces vérités de quoi former vôtre préparation à la sainte Communion, & de quoi vous occuper dans l'acte de la sainte Communion. Mais après la sainte Communion, vous tirerez de quoi vous exercer de ce troisième Point.

Point III

1. Entretenez Jésus-Christ sur l'état anéantissement & de sacrifice où il se met encore dans ce Mystère pour vous unir à lui & reconnoissez les obligations que vous avez de vous étudier à lui ressembler, & à correspondre à sa charité dans ces deux états, qu'il a pris dans sa naissance, dans sa vie & dans sa mort, & qu'il reprend encore, pour vous conserver ce qu'il vous a acquis, pour ne vous point quitter d'un moment, & pour vous montrer qu'il se sert toujours des mêmes moyens pour vous perfectionner. Il joint l'anéantissement & le sacrifice à la vie & à la charité, qu'il vous communique dans ce Miracle d'amour, afin de vous instruire par des effets, qu'on trouve la vie & la charité par la voie de l'anéantissement & dit sacrifice.

2. Souvenez-vous que la Sainte Écriture appelle la Sagesse incarnée, que vous recevez dans ce Mystère, *un miroir sans tache, & image de la bonté de Dieu* [Sag. ch. 7]. Servez-vous de ce miroir divin pour vous regarder, pour découvrir les taches de votre intérieur, & pour tout reformer sur son exemple. Et en y voyant la charité de Jésus-Christ toute ardente, joignez l'ardeur au miroir, & présentez-lui tous vos défauts, afin qu'il les consume, comme le miroir ardent met le feu dans ce qu'on lui expose. Considérez-le dans ce Mystère comme une vraie image de la bonté de Dieu ; car il la représente au souverain degré, puis qu'il s'y communique à nous sans réserve, & qu'il se laisse approcher par les bons & par les méchants, de même que nôtre Père céleste fait reluire son Soleil sur les uns & sur les autres. Vous Verrez dans cette image tous les traits de sa patience, de sa persévérance à faire le bien ; & jusqu'à quel point sa bonté se communique, &c. Honorez cette image vivante par vos adorations, par vôtre confiance, &c.

3. Rapportez-vous dans l'esprit ces paroles de saint Paul : *je vis, mais ce n'est plus moi, car Jésus-Christ vit en moi* [Gal. ch. 2] & pensez que c'est ici qu'elles s'accomplissent, puis que vous y recevez la vie de Jésus-Christ, qui vous fait vivre, & que sans elle vous n'auriez point de vie. Considérez-y sa vie comme étant devenue là vôtre, & voyez s'il n'est point juste que vous viviez selon la sienne, puis que vous n'avez la vie que par la sienne. Tout l'exercice de nôtre Vie doit être d'honorer la vie de Jésus-Christ dans nous, & de ne nous point servir de la nôtre au préjudice de la sienne. Si nous ne pouvons pas douter que sa vie ne vaille infiniment mieux que la nôtre, quittons volontiers la nôtre pour la lui abandonner, & étudions-nous à faire en forte que nous discontinuions à être nous-mêmes, jusqu'à ce que nous ne le soyons plus du tout.

4. Enfin, persuadez-vous bien qu'il dit toujours ces paroles : *Venez, à moi, Ô vous tous, qui êtes travaillés & qui êtes chargés, & je vous soulagerai* [Matth. 11]. Exercez envers lui vôtre confiance sur cette charitable parole, exposez-lui vos besoins, & soyez persuadés que si vôtre volonté se trouve abandonnée à lui sans réserve ; il vous donnera des secours dans le fond de l'âme, qui seront réels & effectifs, quoi que vous ne le sentiez pas, comme il est dans ce Mystère, quoi que vous ne le voyez pas.

Sur la Profession Religieuse, & sur les Retraites

à des religieuses

[Sur la Profession Religieuse]

Dieu vide de plus en plus votre cœur des désirs & des affections terrestres, qu'il vous remplisse de lui-même, & qu'il vous soit tout en toutes choses. C'est son dessein, puisque sa grâce vous fait tout quitter & renoncer aux avantages que votre naissance vous donne dans le monde pour n'être qu'à lui. Mais la nouvelle que vous m'apprenez de votre réception à la sainte Profession de Religion, & de la résolution que vous avez de la faire, me fait connoître que vos désirs s'accordent avec son dessein. Sa voix vous a appelée pour sortir de votre pays & de chez vos parents, & vous l'avez heureusement suivie. Les attraites de sa grâce ont tellement gagné votre volonté, que vous allez vous engager à demeurer au lieu qu'il vous a montré. Que peut-on souhaiter de plus favorable pour faire une liaison sainte entre lui & vous, qui le rendra tout à vous comme vous vous donnez tout à lui ?

Il est trop bon & trop libéral pour donner moins qu'on ne lui donne. Il se donne à celui qui se donne, & en se donnant il remplit l'âme, car c'est lui *qui remplit le Ciel & la Terre* [Jer. ch. 23] & hors de lui il n'y a que du vide.

Le désir que vous avez de bien faire cette action, m'en fait espérer tous les avantages qu'on en peut attendre ; & me presse agréablement de répondre à la demande que vous me faites de quelques Avis pour la bien faire, & pour en mieux accomplir les devoirs.

Le simple nom de Religion & de Religieux étant bien considéré, peut assez faire connoître à quoi s'obligent ceux qui le prennent.

Tous les Chrétiens doivent être Religieux. Car la Religion est la première des vertus morales, qui leur est d'une nécessité indispensable, puisque c'est par elle qu'on rend à Dieu le culte qui lui est dû. C'est d'où vient que la différence des cultes qui ont été, & qui sont encore rendus à la Divinité, est ordinairement exprimée par le terme de Religion, & qu'on dit, il est d'une telle Religion, soit bonne ou mauvaise. Pourquoi donc applique-t-on ce nom de Religieux aux âmes qui se retirent dans des Monastères ? C'est qu'outre l'obligation générale qu'elles ont, qui est commune à tous les Chrétiens, de pratiquer la vertu de Religion, elles s'engagent par état & par Profession, à consacrer leurs vies & leurs actions au Culte Divin ; afin que tout ce qu'elles feront soit rapporté à sa gloire, & soit un acte de Religion. La qualité de Religieux fait donc assez connoître ce qu'on embrasse en la prenant, & ce que le Religieux doit s'étudier de bien faire.

Il n'y a point de Religion qui n'ait son Sacrifice ; & même le Sacrifice est ce qui fait comme la consommation de la Religion. L'état que vous embrassez a aussi le sien, qui est d'autant plus précieux, qu'il ne s'agit pas d'y immoler des animaux, mais de s'y immoler soi-même, pour paroître toujours devant Dieu dans l'état d'une hostie vivante, dont l'immolation est celle qui plaît le plus aux yeux de sa Majesté, ainsi que S. Paul nous l'assure [aux Rom. ch. 12]. Car c'est elle qui fait l'imitation du Sacrifice du Fils de Dieu, qui a été toute sa vie la Victime de nôtre Rédemption, qui est mort dans le Sacrifice de notre salut, & qui s'est fait encore après sa Mort une Hostie vivante par un miracle d'amour, afin de nous servir toujours de guide & d'exemple pour faire à Dieu des Sacrifices de nous-mêmes pendant tout le cours de nôtre vie mortelle.

L'âme Religieuse s'engage aussi par état à cette mort volontaire, que Dieu reçoit comme une oblation & une victime d'agréable odeur, mais il est bien juste que Dieu unifie ce Sacrifice à celui de son Fils, puisque sa charité l'unit à lui en qualité d'Épouse. C'est l'honneur que vous recevrez par votre Profession, & on peut dire qu'il vous a déjà comme épousée par Procureur, en vous recevant par le consentement de ses autres Épouses qui composent votre Communauté. Vous devez être persuadée que c'est sa volonté, puis qu'elles l'ont bien consulté avant que de répondre sur une affaire de cette importance, où il s'agit de l'intérêt de Jésus-Christ qui seroit blessé si on admettoit au nombre de ses Épouses, une âme qui ne seroit pas disposée à tout quitter de cœur aussi-bien que de corps pour le suivre par tout, où la Religion recevroit un grand tort si on la chargeoit d'une âme qui n'auroit point de vocation, ni de véritable désir de la perfection ; & enfin où il s'agit du salut de la personne même qui s'y présente ; car elle seroit exposée à plusieurs dangers dans un Cloître, si elle n'avoit les résolutions nécessaires pour y converser selon les Règles de la sainte Religion. Elles vous ont acceptée de la part du Fils de Dieu, & vous êtes sans doute prête à vous jeter dans les liens de la charité pour lui appartenir à jamais. Il s'agit donc ici d'un saint Mariage, mais d'un véritable Mariage qui va être conclu de part & d'autre. Saint Paul dit à des âmes fidèles, qu'il *les a fiancées à l'unique époux, qui est Jésus-Christ* [II aux Corinth. ch. 11]. Dieu lui-même promet d'épouser *l'âme pour toujours* mais il ne faut que consulter les règles de la Foi pour prouver la vérité de ce Mariage d'entre Dieu & l'âme.

Le Mariage n'est Sacrement qu'en tant qu'il représente l'union de Jésus-Christ avec l'Église, c'est à dire avec les âmes Chrétiennes qui composent L'Église. Or vous m'avouerez que la chose représentée est préférable à ce qui la représente seulement, & par conséquent que le Mariage est plus véritable entre Jésus-Christ & les âmes, qu'il n'est entre les personnes qui sont mariées de corps.

Les liaisons & les unions des Mariages matériels, ne sont qu'une ombre très-imparfaite de celui-ci. Jésus-Christ s'est uni à nôtre nature par son Incarnation, à nos âmes par le Baptême, à nos corps par la sainte Eucharistie, & son union tend à l'Éternité ; il n'y a rien de semblable dans les mariages corporels, tout y passe, tout y change, & tout y périt avec la vie.

Ce Mariage est véritable de la part de Jésus-Christ, il est époux ; mais beaucoup d'âmes ne correspondent point à cette qualité, & ne lui rendent pas les devoirs d'épouses ; d'autres lui font affront par leurs dérèglements ; & d'autres se mettent en état de partager leurs affections ; mais celles qui embrassent l'état Religieux, font une Profession généreuse d'être ses fidèles Épouses. Elles fuient les occasions de se dérégler, & en renonçant au partage de leurs affections avec une créature, elles témoignent à la face des Anges & des Hommes qu'elles font choix d'appartenir uniquement à l'Époux céleste, & de lui rendre tous les devoirs qu'il demande de ses Épouses.

Vous avez déjà fait les Fiançailles de ce Mariage, en prenant le saint Habit de Religion, vous avez pu connoître pendant l'année de votre Noviciat ce que l'Époux demande de ses Épouses Religieuses ; vous savez comment il les tire après lui par l'odeur de ses parfums, & vous connoissez que l'Épouse du Cantique avoit bien raison de dire, que *l'odeur de ses parfums surpasse de beaucoup tous les autres parfums* [Cant. ch. 4].

Tous les autres parfums que le Monde présente, ne peuvent être comparés qu'aux épices qui brûlent la langue, & qui causent des maladies très-dangereuses, à moins qu'on ne s'en serve avec beaucoup de modération ; mais l'odeur des parfums de l'Époux céleste chasse le mauvais air du péché, fortifie l'âme au milieu des plus grandes tribulations, & la tire si suavement après lui, qu'elle court à Dieu, & à son Éternité, sans que routes les épines qui se trouvent dans les chemins de cette vie des mourants, soient capables de l'arrêter, ni de la retarder.

Vous savez tout cela, & vous n'ignorez pas qu'il se sert de ses parfums, pour mieux engager ses Épouses à travailler généreusement à la gloire de son Père ; mais que les plus fidèles estiment ses parfums, sans s'y attacher, ne voulant s'attacher qu'à lui seul, ni désirer de lui autre chose que l'honneur de l'aimer uniquement. Pour faire donc votre Mariage avec la perfection que je souhaitez, & que vous désirez, il ne vous reste qu'à bien considérer :

II. Quelle est la fin des vœux que vous ferez dans votre Profession

Le Vœu de *Chasteté* tend à dégager l'âme des soins & des embarras d'une famille, à mettre son cœur & ses affections à couvert de beaucoup de tempêtes & de troubles, qui proviennent du partage que le sentiment naturel y veut faire, à lui donner une grande liberté pour être entièrement appliquée à Dieu & à son salut, & enfin, à lui rendre la pratique des vertus facile, en la mettant au dessus du sensible, & en la délivrant des occasions de beaucoup de liens, que la faiblesse humaine se compose, pour devenir encore plus misérable qu'elle n'est naturellement.

Celui de *la Pauvreté* tend à dégager l'âme de la possession des biens temporels, & à la délivrer de ces soins cuisants qui les accompagnent, qui sont comme les pointes des épines auxquelles Jésus-Christ compare les richesses, qui blessent l'âme, & qui troublent son repos [S. Luc. ch. 8]. Il retranche ce qui peut nourrir l'inquiétude de l'esprit, qui s'empresse pour prévenir la nécessité, comme si on devait vivre toujours sur la terre, & en ôtant *la volonté de devenir riche, il préserve de tomber dans la tentation & dans le piège du Diable, & en divers désirs inutiles & pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition & de la damnation* [I à Tim. ch. 9].

Celui de *l'Obéissance* délivre l'âme du soin d'elle-même, & la met à couvert des dangers de sa propre volonté, de ses incertitudes, & de ses inconstances.

Peut-on rien désirer de plus convenable, pour éloigner de l'âme ce qui la peut occuper inutilement, pour l'attacher uniquement à Dieu, pour vaquer aux pratiques de son amour, & *pour devenir un même esprit avec lui* [II aux Cor. ch. 6] car étant exempte du soin d'une famille, de celui des biens temporels, & de celui de sa propre conduite, rien ne peut ni la retirer, ni l'interrompre, ni la retenir, à moins qu'elle ne veuille librement s'engager & s'envelopper dans des sollicitudes superflues.

Si ces vœux contiennent le véritable moyen d'être tout à Dieu, ils contiennent aussi toutes les dispositions nécessaires pour faire un saint Mariage avec Jésus-Christ ; car tout y convient avec les désirs de cet époux céleste, & il n'est question que de bien suivre la fin de ces vœux, pour accomplir ses desseins, sans que rien les interrompe ni les trouble.

Par *la Chasteté* l'âme livre son corps, afin que ses membres étant éloignés de ce qui sympathise beaucoup avec le péché & avec sa servitude, répandent devant Dieu la bonne odeur de la pureté, pour l'expiation de ce que ce corps a usurpé sur elle : elle livre ce corps pour ne servir plus qu'à l'honneur du Fils de Dieu, & à celui de sa chaste Mère, & en fermant généreusement la porte aux attrait du sens, qui séduit facilement la raison par les illusions trompeuses qu'il produit dans l'esprit, elle éloigne de soi les servitudes & les liens qui pourroient interrompre son application à l'amour de cet époux divin, au service duquel son corps est entièrement dévoué par le vœu de chasteté.

Par *l'obéissance* l'âme ne quitte pas seulement son Père & sa Mère, pour s'attacher à son époux, selon la règle commune du Mariage, mais elle se quitte soi-même, pour se livrer aussi-bien que son corps, & pour abîmer sa volonté dans la sienne, afin que rien ne manque à la parfaite soumission qu'elle lui doit, & qu'elle s'oblige de lui rendre.

Et enfin, par *la Pauvreté* elle embrasse l'état de son époux, qui a sanctifié la pauvreté d'esprit & des biens extérieurs, & qui l'a rendue la plus précieuse de toutes les choses du monde, puis qu'en venant du Ciel en terre, il l'a choisie entre toutes celles qui s'y rencontrent, en naissant dans la pauvreté, & en mourant dans une pauvreté achevée, qui prouvait par la nudité de son corps, la parfaite pauvreté de son esprit qui s'étoit dépouillé par avance de toutes ces richesses extérieures, pour le remettre entre les mains de son Père.

Mais ce qui enchérit pat dessus tout, c'est que cet époux céleste étant dans sa gloire, a choisi encore la pauvreté dans le Mystère de l'Eucharistie, qui est celui de son union, afin que ses Épouses en s'unissant à lui, fussent obligées d'embrasser la pauvreté, & qu'elles connussent que la meilleure disposition pour attirer sa complaisance, est celle de la véritable pauvreté.

N'est-il pas vrai que ces vœux contiennent tout ce qui est nécessaire pour faire un heureux & paisible Mariage ? C'est aussi, chère âme, tout ce que votre époux demande que vous lui portiez. Présentez-lui donc avec une généreuse liberté, qui les fasse par le pur motif de lui appartenir entièrement, & avec une volonté qui soit riche en résolution de les accomplir fidèlement, avec le secours de sa grâce ; car c'est ce qu'il attend de vous, pour vous recevoir à ses Noces, pour vous entretenir, & pour vous doter d'une dot dont le revenu se prendra toute l'Éternité sur lui-même, & sur les trésors de sa Béatitude.

III. Ce Mariage doit être accompagné d'un Sacrifice

Car votre époux est Dieu & homme tout ensemble, & si vous faites un Mariage avec son humanité sacrée, à l'honneur de laquelle vous livrez votre corps & votre liberté, vous devez faire un Sacrifice à sa Divinité. Puis que les Mariages corporels qui se font à la face de l'Église sont accompagnés de la dignité du Sacrement, il est bien juste que ceux qui le sont d'une âme avec Dieu, soient aussi accompagnés de quelque chose de relevé. Or n'étant pas capable de participer aux Sacrements parce qu'il est Dieu, il faut qu'il s'y rencontre un Sacrifice qui ait du rapport à la Divinité. Les vœux de votre Profession vous en fournissent une belle matière, & ils lui feront un Sacrifice d'agréable odeur, si vous le faites, dans ces vues.

1. De renoncer à vous-même, pour présenter à Dieu tout ce que le motif de sa pure Charité l'a porté à vous donner, & de vous efforcer de lui en rendre vos reconnaissances, en protestant de ne l'avoir que de lui, & en le dévouant aux dispositions & à l'accomplissement de sa sainte volonté.

2. De joindre toujours le Sacrifice à l'union, en détruisant dans vous-même en esprit de sacrifice, tout ce qui y paroîtra d'opposé au pur amour de Dieu, & de considérer le Sacrifice comme l'exercice de votre union, qui doit se réitérer, & durer toute votre vie, de même que votre Epoux a continué toute sa vie celui de votre Rédemption, & qu'il est mort dans le Sacrifice.

3. D'imiter votre Epoux, pour être une bonne épouse, & une bonne victime. Il ne faut que jeter toujours les yeux sur les exemples, pour le bien apprendre ; car il n'a jamais quitté pendant un seul moment l'exercice ni de l'un ni de l'autre. Vous y verrez aussi la pratique de vos vœux.

En sortant du sein de sa Mère, *comme un époux qui sort de son lit nuptial*, il étoit déjà une victime, & dans sa Naissance, il a formé le modèle de la profession Religieuse, en naissant dans la chasteté, dans la pauvreté, & dans l'obéissance. Il a pratiqué le premier ce que les Épouses Religieuses doivent lui rendre, & on peut dire que l'étable de Bethléem est le premier Monastère où s'est fait l'établissement des vœux de votre profession. Sa vie s'est passée dans le travail, sans jamais se séparer de l'obéissance, de la pauvreté, & de la chasteté, & elle vous donne l'exemple pour les bien pratiquer.

Il a consommé toute la perfection de ces vertus, dans sa Mort ; & elle vous doit servir d'instruction & d'attrait, pour mourir heureusement, à son imitation, dans un Sacrifice continu.

Or sus donc, *Épouse de Jésus-Christ*, préparez-vous, pour entrer chez votre époux, avec de saintes résolutions formées sur ce que nous venons de dire de la fin de vos vœux, & des obligations de votre profession. Entrez-y avec une volonté dépouillée de toutes les affections du monde, afin que rien ne se rencontre entre Dieu & vous, qui puisse empêcher votre union ; avec un saint abandonnement à toutes ses volontés, & avec une ferme résolution de lui enfanter de bonnes œuvres dans le travail, sans considérer ni les aversions, ni les contradictions, ni les douleurs de la nature, & de lui produire des fruits de pureté & de vertu, qui demeureront pour l'Éternité.

Victime de Dieu, entrez dans le bûcher où doit se faire votre Sacrifice ; & si vous voulez qu'il brûle bien, & qu'il répande par tout la bonne odeur, portez-y avec vous le parfum de la *pénitence* dont Sainte Magdeleine s'est servie chez Simon le lépreux ; car ce parfum étant jette sur le feu de la Charité fait une grande flamme ; & en le versant pour vos péchez, répandez-le aussi pour les miens, afin que j'aie part à votre Sacrifice.

Le baume de la *Confiance* en votre époux, qui vous servira par tout de compagnie & de secours, & qui ne vous quittera jamais pendant un seul moment, ni dans la vie, ni dans la mort, ni dans l'éternité ; car il n'a pas cherché par tout ses Épouses, comme il les a cherchées, pour ensuite les abandonner.

Enfin, portez-y l'encens de la *Dévotion*, d'une volonté disposée à toutes les bonnes œuvres, & qui soit reconnaissante de la grande grâce qu'il vous fait, de vous choisir pour être à lui, en vous attachant à son Amour par les liens de votre Profession. Vous lui appartenez par droit de création & de rédemption ; mais c'est une grâce très singulière qu'il vous fait, de vous attirer à lui appartenir par l'engagement volontaire de votre liberté ; car par ce moyen vous serez du nombre des âmes, auxquelles il dit : *vous êtes à moi* [Isaïe ch. 43].

Tout ne lui appartient-il pas ? Pourquoi donc dire à quelques âmes en particulier : *vous êtes à moi* ? c'est que sa charité, qui a donné la liberté à l'âme, ne prend plaisir à compter pour être à lui, que celles, qui par le choix de leur liberté s'engagent à lui appartenir. Celles qui ne sont à lui que par la création, & par la rédemption, ne sont point comptées, à moins que leur liberté ne lui rende la reconnaissance qu'elles doivent à son amour, par un véritable choix de lui appartenir, & de lui être fidèles. Rapportons le passage entier, afin de mieux connoître les avantages des âmes qui sont ainsi à Dieu, ce qu'il fait pour elles, & aussi ce qu'il demande d'elles.

Ne craignez pas, dit-il, car je vous ai racheté, & vous ai appelé par votre nom. Vous êtes à moi. Quand vous passerez au travers des eaux, je serai avec vous & j'empêcherai que les flots ne vous engloutissent ; quand vous passerez par le feu, vous ne serez point brûlés, & la flamme ne fera point d'impression sur vous, parce que je suis le Seigneur votre Dieu, le Saint d'Israël, & votre Sauveur.

Je laisse ce passage à méditer à votre dévotion, car je m'assure qu'il vous fera penser mieux que je ne le saurois dire.

Par les eaux & par le Feu entendez toutes les tribulations de la vie, & les attaques de la concupiscence. Voyez ce que Dieu est prêt de faire pour vous, & le soin fidèle qu'il prend des siens puis qu'il les accompagne ; & qu'il les secourt par tout. Ce qu'il demande, est de ne rien craindre. Cela Vous signifie la parfaite confiance qu'il veut que vous ayez en lui. Si vous portez cette confiance avec vous dans votre Sacrifice, avec les parfums dont nous venons de vous entretenir, & si vous les avez toujours avec vous, jamais le feu de la Charité ne cessera de brûler dans votre âme, & il y produira de temps en temps la douceur de l'ardeur donc brûloient les cœurs des Disciple d'Emmaüs.

Vous trouverez encore dans le cahier de N. de quoi entretenir votre esprit dans votre Retraite, sur ces paroles de S. Paul : *Nous servons de spectacles au Monde, aux Anges, & aux Hommes, &c.*

Avis & Exercices pour la Retraite

à ma chère sœur,

Dieu soit béni, & qu'il soit à jamais l'unique lien de nos âmes, qui les tienne, qui les unifie & qui les gouverne. J'ai reçu avec consolation la lettre que vous m'avez écrite, & vous devez être persuadée qu'ayant conçue de grandes espérances de votre chère âme, que je vois attirée & disposée à plaire à celui qui l'a choisie pour Épouse, j'entrerai toujours volontiers en communication avec vous, de ce qui est conforme aux désirs de l'Époux. La communication qui se fait entre les âmes qui veulent être à Dieu, ne peut leur être que très-profitable, car cette pente qu'elles ont à se communiquer pour mieux connoître les voies de Dieu, & s'aider les uns les autres à y bien marcher, est un trait de ressemblance à leur Père céleste, qu'il se plaît de voir, comme les Pères se plaisent de voir dans leurs enfants ce qui leur ressemble. Sa bonté ne demande qu'à se répandre, & à se communiquer ; & elle se satisfait elle-même en se répandant, il ne faut donc pas s'étonner si les communications qui se font de lui, & pour lui, sont agréables aux âmes, car ce leur est une chose naturelle, puis qu'elles sont faites à l'image de cette divine Bonté.

Mais avant que d'entrer en conférence, il faut vous dire une bonne fois pour toutes, que j'ai fait profession jusqu'à présent d'honorer & d'apprendre à imiter l'esprit de franchise, & la charitable cordialité de votre bien-heureux Père saint François de Sales, qui est aussi le mien ; c'est pourquoi si vous me voyez un peu suivre son style affectif, c'est qu'il me semble qu'entre ceux qui aspirent à la dignité d'être de vrais enfants de Dieu, ce style est comme le langage naturel de leur pays.

Puisque nous voilà sur la charité, ma chère Sœur, n'en sortons pas, car sans aller ailleurs nous y trouverons tout ce qui nous sera nécessaire pour servir de matière, & de manière à la Retraite que vous êtes sur le point de faire.

I. Avec quel esprit doit on entrer en Retraite ?

C'est la première chose que vous me demandez. Sur quoi je vous réponds, que c'est la coutume des Dames modestes de se retirer dans une chambre à part pour s'habiller, de prendre le secours d'une Servante, & de mettre un miroir devant elles, afin d'ajuster leurs habits, en sorte que tout y soit propre, que rien ne manque, que rien ne choque la bienséance, & que rien ne s'y rencontre qui ne soit dans une décence agréable. Leur principal soin est à l'égard de leur visage, afin qu'il soit net de toutes taches ; mais en ce point, le miroir sert plus que toute autre chose, car il fait voir à la Dame l'endroit de la tache, & de quelle nature elle est. Il lui montre où il faut appliquer la main pour l'ôter ; & si après y avoir mis la main il y reste encore quelque chose, elle le découvre, & elle connoît par le moyen du miroir ce qu'on ne pourroit pas lui faire connoître, enfin elle voit ce qu'elle ne pourroit pas voir. Ou pourroit bien l'avertir qu'il y a une tache sur son œil, mais elle pourroit aussi se défier qu'on lui en fit accroire, afin de la faire frotter inutilement ; mais le miroir lui étant présenté, il n'y a pas de tromperie : elle est convaincue de la vérité, & elle convient de l'ôter elle-même. Ainsi, ma chère Sœur, l'âme qui veut bien faire sa Retraite, se doit considérer comme une Dame qui a besoin de s'ajuster pour plaire aux yeux de son époux ; & c'est pour cela qu'elle doit entrer dans l'état de séparation d'avec le monde, comme pour se dépouiller à son aise & librement, c'est à dire afin de se dévêtir des dispositions intérieures & extérieures du vieil homme. Pour cet effet elle doit considérer le secours de son Directeur, comme l'assistance d'un Serviteur de son époux ; le miroir, c'est le secret de la face du Seigneur, qu'elle doit chercher pour y entrer, & pour s'y regarder en la manière que nous dirons ci après ; & il lui fera voir ce qu'elle ne pourroit connoître par elle-même, en lui découvrant les taches les plus secrètes de son intérieur.

Il s'agit pour cela d'entrer en Retraite, avec le désir & le dessein,

1. De reconnoître l'excellence de l'honneur que Dieu nous fait de nous aimer, de vouloir être aimé de nous, & de nous choisir pour l'aimer par état.
2. De découvrir les défauts de notre amour envers Dieu, & envers le prochain.
3. De nous animer à perfectionner accomplissement de notre amour envers l'un & l'autre, en mettant la main sur nous autant de fois qu'il sera besoin pour cela.

Ce sont les trois choses qu'il faut aussi exactement ajuster sur nous-mêmes, pour former notre état spirituel : en sorte que si quelqu'une manque, nous travaillions incontinent à l'y remettre ; si quelqu'une va de travers nous la redressons & s'il y a des taches, nous les effaçons avec l'eau de la pénitence ; afin que l'âme sortant de cette Retraite avec ces dispositions, & pleine de désirs & de résolutions, de les entretenir avec une extrême propreté, c'est à dire sans la moindre souillure, elle plaise aux yeux de l'Époux, & mérite d'être plus aimée de lui, & de ressentir de plus grands effets de son amour.

II. Pratiques pendant la Retraite

Pour le premier & le quatrième jour

Outre les Exercices qui vous sont prescrits pour vos retraites, vous vous disposerez à les attirer à ces trois fins, en observant ces considérations & ces pratiques.

Le matin en vous levant vous formerez quelques dévotes aspirations à Dieu, & vous lui demanderez la lumière & le secours pour entrer dans la reconnaissance du premier article, dont vous lui exprimerez votre désir, en disant comme par effusion de cœur dans son sein paternel ces paroles de David : *Seigneur, tous mes désirs les plus secrets sont exposés devant vous, & le gémissement de mon âme ne vous est pas caché* [Ps. 37]

Mon âme vous désire, mais c'est dans la nuit [Isaïe, c 16]. Un peu de votre lumière, & nous verrons le jour.

Vous filerez tout doucement ces pensées dans votre esprit, ainsi que parle votre bienheureux Père, c'est à dire, que vous penserez à ces choses sans émotion, & comme pour nourrir votre désir, que vous entretiendrez dans la tranquillité d'esprit, dans la confiance, dans l'humilité, & dans la soumission ; car c'est dans ces vertus, comme dans un sucre spirituel, que nous devons toujours confire nos désirs, pour en ôter l'aigreur de l'impatience, de la présomption, & de l'obstination, & pour les rendre de garde.

L'heure de votre Oraison étant venue, vous recueillerez toute votre âme pour aller chercher ce beau miroir, qui vous est si nécessaire pour vous voir clairement, & pour reconnoître ce que Dieu vous est, & ce que vous êtes à Dieu ; & étant persuadée que ce miroir ne se trouve que dans le secret de sa face, vous l'inviterez à vous y admettre, en disant par exemple, avec effusion, de cœur :

Ô unique Soleil de mon âme ! il ne me faut qu'un rayon de votre lumière, & par votre lumière je verrai le jour.

Vous vous souviendrez de ces paroles de David, qui dit : *approchez-vous de lui, afin que vous soyez, éclairés, & vos visages ne rougiront point* [Ps. 33] & vous irez à Dieu : Ô lumière de la lumière, c'est pour cela que je me présente devant vous ; & pour apprendre à ôter tout ce que je verrai sur la face de mon âme, qui pourroit déplaire aux yeux de votre Majesté.

Vous entendrez encore ce Prophète qui dit : *Cherchez, le Seigneur, & soyez fortifiés ; cherchez sans cesse son visage* [Ps. 104] & vous direz du profond de votre cœur : c'est ce que je veux accomplir, & je ne cesserai de vous chercher, jusques à ce que vous ayez jeté sur moi un de vos divins regards. Vous savez quelles sont les ténèbres répandues sur la face de mon âme, je n'y saurois rien connoître, à moins que vous qui êtes la lumière de mes yeux, ne me le fassiez connoître.

Vous pourrez aussi vous servir des paroles & des sentiments de l'aveugle de l'Évangile ; & comme si Notre Seigneur avoit répondu sur vos acclamations intérieures : *Que veux-tu que je te fasse* [S. Luc. ch. 18] répliquez-lui du profond de votre âme : *Seigneur, faites-moi voir* & connoître ce que vous voulez que je sache, & que je fasse.

Il faut toujours bien reconnoître, ma Sœur, le besoin que nous avons de la lumière du Ciel ; il est plus grand que nous ne pouvons l'exprimer, puis que sans elle nous ne sommes pas capables d'avancer chemin parmi tant de ténèbres qui nous environnent, & nous demeurerons dans le danger de faire bien des faux pas, & de nous blesser, si Dieu ne nous tient la main pour nous y conduire ; mais il faut être persuadé aussi que s'il nous tient la main ; nous marcherons avec autant de sûreté dans les ténèbres, que dans la lumière.

Reconnoissons donc bien dans le fond de notre âme le besoin que nous avons de cette lumière ; faisons notre possible pour la trouver, car Dieu demande cela de nous ; mais quand nous aurons fait ce que nous pouvons, reposons-nous sur lui & laissons-le faire, pourvu qu'il nous tienne, c'est assez. C'est une remarque que je vous fais en passant, qui est de grande importance. Vous pourrez encore exposer à Dieu votre désir d'entrer dans le secret de sa divine face, par ces paroles de David, qui lui dit en parlant des âmes qui veulent être à lui : *Vous les cacherez dans le secret de votre visage contre les troubles des hommes* [Ps. 3] & vous supplierez sa bonté de les accomplir sur vous, en vous y disposant par trois choses :

1. Par l'humilité, qui vous fera connoître que vous avez un besoin absolu d'y être mise à couvert ; que sans le regard de sa face, la vie est plus misérable que la mort ; que vous êtes indigne d'y être reçue : mais que vous conjurez sa bonté par ce qu'elle est, de vous y recevoir, puis que vous ne le désirez que pour lui devenir plus agréable.

2. Par le dépouillement de vous-même, dont vous ferez des actes, en protestant de ne vouloir que lui au Ciel & en la terre, que lui seul pour tout le partage de votre âme & de votre cœur, en reconnoissant qu'il est l'unique objet auquel vous voulez vous attacher, sans considérer le reste, que dans lui & pour lui, & en chantant dans le fond de votre âme avec David : *Pour moi, mon unique bien, c'est de m'attacher à Dieu, & de mettre toute mon espérance au Seigneur mon Dieu* [Ps. 72].

Et enfin, par une haute estime de la puissance de Dieu, qui soit accompagnée d'une ferme confiance, qui imite celle de la bonne malade, qui disoit en son cœur : *Si je touche seulement la frange de sa robe, je serai guérie* [S. Mat. ch. 9]. Ouvrez aussi votre cœur aux affections, en disant, par exemple Ô divine face de mon Seigneur ! Ô Sauveur de mon âme ! qui êtes le miroir sans tache, & la parfaite image de la bonté de Dieu [dans la Sagesse ch. 7] Ô brillant éclat de la lumière éternelle ! il ne faut qu'un de vos regards pour pénétrer ce pauvre cœur des sentiments de votre amour, pour remplir cette âme des splendeurs de la vérité, & pour la rendre fidèle.

Ô je veux espérer avec confiance que j'aurai quelque jour l'honneur d'être entièrement à vous & de pouvoir dire avec l'Épouse : *Je fuis à mon bien-aimé, & il est tout à moi* [au Cantique chapitre 6].

Tâchez de faire entrer cette estime & cette confiance bien avant dans votre âme, & souvenez-vous que de

même que les Bienheureux voient en Dieu, par un seul regard, toutes les choses qu'ils peuvent connoître, Dieu tout de même pénètre souvent nôtre raison par un, seul regard, en nous montrant les vérités. Il détermine nôtre volonté, en nous faisant voir dans le silence de la paix, quand même il ne dureroit qu'un moment, qu'il est l'unique bien de nôtre âme, qu'il est son salut, & qu'il est son tout.

Vous étant ainsi disposée pour entrer dans le secret de cette divine face, & pour paroître devant ce miroir où tout est représenté, sans qu'il manque rien du passé, du futur, & du présent, vous ferez ces considérations sur le premier article, *De l'excellence de l'honneur que Dieu nous a fait en nous aimant, en voulant être aimé de nous, & en nous choisissant pour l'aimer par état.*

Première Considération

Que l'amour de Dieu envers nous est le principe de notre être, puis qu'il n'a rien fait qu'il n'ait voulu, & par conséquent qu'il n'ait aimé.

Qu'il ne nous a fait que par amour & pour exercer sur nous son amour.

Que nos âmes sont bien nobles, puis qu'elles sont nées de l'amour d'un Dieu.

Qu'il ne faut pas s'étonner si l'amour de Dieu leur est si naturel, si leur instinct les porte à le chercher, sans pouvoir se reposer ailleurs, & si elles trouvent tant de joies dans son amour, puis qu'elles sont faites d'amour, & d'un amour le plus noble de tous les amours, qui n'est fondé ni sur les avantages qu'il peut tirer, car les créatures sont incapables d'en donner à Dieu, ni sur les reconnoissances, car l'ingratitude des hommes lui a été toujours présente, ni sur les complaisances, car l'amour des hommes ne peut être comparé à celui de Dieu. Le pur amour se sert ici de motif & de fondement à lui-même.

Se peut-il trouver un amour plus grand que celui d'un Dieu, dont la Majesté & la grandeur passent toutes nos pensées, qui est venu vous chercher, quoi que vous fussiez sans beauté, sans bonté, sans richesses, & sans rien qui le pût attirer : qui vous est allé trouver dans le rien, pour vous prévenir de son amour, afin que de ce rien il en fit quelque chose qu'il pût aimer, & qui fût capable de l'aimer.

Nous n'aurons rien autre chose à dire sur cet article, ma chère Sœur, sinon qu'il faut nous abîmer dans nôtre premier néant, en reconnoissant que nous n'avons ni pensées, ni paroles qui puissent exprimer de quelle manière l'amour de Dieu nous est tout, &c.

Du rien naturel passons au néant du pèche, ou l'infidélité & l'ingratitude nous ont précipité, & considérons un Dieu qui s'oublie comme de soi-même, de sa Majesté, qui se déguise par des inventions d'amour, qui se fait une victime pour racheter ce rien, & le retirer du précipice d'où l'amour offensé le relève par des moyens admirables, pour le rendre à son amour apaisé. Si l'âme de David étoit en défaillance à la vue de la beauté de la maison de Dieu, ces vérités reconnues devroient rendre les nôtres toutes interdites à la vue de l'excellence de son amour envers nous, & de l'honneur qu'il nous fait en nous aimant. Mais dans nôtre impuissance imitons encore l'Aveugle de l'Évangile, en priant Jésus-Christ qu'il nous fasse voir. Ô mon Seigneur ! si je vois & si je connoissois les choses comme elles sont, & les merveilles de vôtre amour sur moi, que serois-je ? Que ferois-je ?

Vous m'êtes venu ainsi chercher dans le rien, afin de me faire ce que je suis, & afin de m'aimer : Que puis-je dire sur une semblable merveille de charité &c. L'honneur & l'excellence de vôtre amour envers moi me surpassent. Tout ce que je puis dire, c'est que n'étant quelque chose que par vous, je suis toujours rien par moi-même. Ô mon Seigneur ! louez vous donc vous-même pour moi, admirez-vous vous-même. Ô tout ! Suppléez à mon rien, & rendez-vous à vous-même l'honneur que vous méritez, pour avoir voulu prévenir & honorer de vôtre amour une chétive créature comme moi.

Seconde Considération

Dieu veut être aimé de vous ; il ne vous a donné la liberté, qu'afin que vous eussiez de quoi pouvoir faire choix de l'aimer sans y être contrainte. Il n'a pas discontinué de vous verser l'abondance de ses bienfaits, nonobstant vos ingratitude, afin de vous montrer que son amour ne discontinuoit point de Vous aimer par œuvres, afin de vous attirer à ne pas vous éloigner plus loin de lui, & afin de vous donner des assurances que vous serez encore reçue à l'aimer ; mais il vous a montré dans sa vie & dans sa mort le grand désir qu'il a d'être aimé de vous ; puis que l'amour lui a fait faire un sacrifice de sa vie, pour vous mettre en état de le pouvoir aimer. Il est mort d'amour, pour réparer la perte de vôtre amour, & son amour a passé par toutes les extrémités, afin d'animer le vôtre à lui rendre vos reconnoissances par un amour qui tâche d'imiter le sien.

Troisième Considération

Il veut être aimé de vous avec persévérance, & c'est pour cela qu'il vous a attirée à un état, où beaucoup de biens de charité se rencontrent, pour attacher vôtre liberté à son unique bien ; & qu'il a voulu prendre des précautions sur vous, pour vous empêcher de vous séparer de sa charité. Vous pouvez dire qu'il a comme peur de vous perdre, puis qu'il veut assurer vôtre salut par tant de nouveaux moyens.

Mais en voulant vous préserver de vôtre perte, il vous dispose en même temps à parvenir à la perfection de son amour par sa sainte vocation, qui vous met dans un état, où vous êtes séparée des mauvais exemples, des objets de vanité, des conversations libertines, des occasions prochaines, & de plusieurs autres choses qui se rencontrent dans le

monde, qui composent les dangers de perdre le saint amour, & qui auroient été peut-être les écueils de vôtre salut ; & où vous trouverez les moyens préparés, pour vous dépouiller de ce qui pourroit vous empêcher d'être remplie & revêtue de ce saint amour.

Tâchez de vous abîmer ici dans la reconnaissance, & si vous n'avez pas les sentiments & les paroles telles que vôtre âme voudrait bien les avoir, prenez à partie l'amour de Dieu même, en lui disant par exemple : Ô saint amour de Dieu ! vous êtes toujours vous-même. Vous m'êtes venu chercher dans le rien naturel, pour me faire vôtre créature ; vous m'êtes venu chercher dans le rien du péché, pour me faire un ouvrage du désir de vôtre amour ; & enfin, vous m'avez poursuivi pour me tirer du siècle corrompu, & pour me faire un ouvrage de la tendresse de vôtre saint amour, &c.

Ô saint amour ! Pénétrez-moi des sentiments de reconnaissance, de ce que je vous dois ; je me tiendrai toujours anéantie devant vous, afin que vous me soyez toujours tout, &c.

Adressez-vous à la sainte Vierge, & conjurez-la par toute la tendresse de l'amour de son Fils envers elle, & de celui qu'elle a pour son Fils, de vous être favorable, & de vous pénétrer l'âme de ces vérités, afin de bien accomplir vos résolutions.

Priez-la de parler un mot à vôtre cœur, comme elle fit au jour de sa Visitation, & ce mot vous suffira, &c.

Adressez-vous au saint Instituteur de vôtre Visitation, & reconnaissez que vous lui êtes obligée comme à vôtre père, puis qu'il a pourvu à vôtre éducation spirituelle & temporelle, comme un père de charité. Dites-lui ce que vous attendez encore de son secours paternel, & priez-le qu'il vous obtienne de Dieu la grâce de recevoir dans vôtre cœur une grande blessure d'amour, d'où sorte la reconnaissance & la fidélité pour accomplir les résolutions que vous prenez sur ces vérités reconnues.

Conjurez aussi toutes les filles de la Jérusalem céleste, & dites-leur que sachant qu'elles ont trouvé le Bien-aimé, & qu'elles en jouissent, vous les priez d'avoir la charité de lui annoncer de votre part, que si vous n'avez l'honneur d'être languissante de son amour, au moins vous avez le désir d'en mourir.

Vos résolutions seront

1. d'estimer votre âme si noble, que tout ce qui est matériel, qui périt, & qui n'a pas de rapport à l'amour de Dieu, est indigne d'elle.

2. D'estimer vôtre amour bien précieux, puis que Dieu en veut tirer de la complaisance, & par conséquent de ne pas dépenser cet amour inutilement par des affections superflues.

3. D'estimer vôtre état comme une marque de prédestination, & comme une heureuse demeure où il vous a enfermée pour s'assurer de vous, & vous éloigner du danger de quitter son amour, & perdre le vôtre.

4. D'estimer la volonté très-malheureuse, qui abuse d'une si grande bienveillance de Dieu à son égard ; car c'est vouloir se perdre comme en dépit de Dieu, quand il donne tant de moyens de se sauver, & qu'on ne peut point s'en servir.

Pour le second jour & le cinquième

Le matin en vous levant, vous élèverez vôtre âme à Dieu par quelques dévotes aspirations comme le jour précédent, vous demanderez lumière & secours pour accomplir ce qui est porté dans le second article, de découvrir les défauts de vôtre amour envers Dieu, & envers le prochain.

L'heure de vôtre Oraison étant venue, vous vous disposerez à entrer dans le secret de la face du Seigneur, comme le jour précédent, & vous étant mise avec respect devant ce divin Miroir, pour découvrir les défauts de vôtre amour envers Dieu.

Vous acquiescerez en sa présence à ces deux vérités

Que si Dieu n'a pas voulu que nous sussions en cette vie mortelle d'une certitude de foi, si nous sommes dignes de son amour ou non, cela ne se fait que par une maxime secrète du même amour, qui veut se conserver & s'augmenter en nous ; sans nous mettre en danger d'abuser de ses grâces, & qui veut nous faire croître en respect & en humilité envers notre Père céleste.

S'il nous traite avec cette mesure de familiarité pour nous préserver de l'abus de ses bontés, c'est aussi pour nous obliger à faire l'exercice de la confiance & de l'espérance, & pour avoir le plaisir de nous voir toujours recourir à lui, espérer en lui, & nous reposer en lui. Enfin, s'il fait goûter quelquefois cet amour à l'âme, c'est afin que la connoissance de son excellence l'excite à la diligence ; & s'il lui laisse la crainte de ne le pas avoir, c'est que le désir de l'avoir, & la crainte de ne l'avoir pas, font un excellent moyen pour la tenir toujours dans l'exercice, de le poursuivre & de le rechercher.

Que pour connoître les défauts de nôtre amour, il faut nous contenter d'examiner nôtre volonté comme pour lui tâter le poux, de même que les Médecins tâtent celui des malades.

Ouvrez ici vôtre cœur à l'adoration des conseils de Dieu, & avouez que tout ce qu'il fait est fait avec une parfaite sagesse.

Ô Seigneur mon Dieu ! je ne désire savoir que ce que vous voulez que je sache ; ce m'est trop d'honneur de

savoir que je vous appartiens. Je voudrais savoir à ma mode, & sentir à ma façon, mais je ne dois vouloir, ni connoître, ni goûter que comme vous le voulez, &c.

Après cela, examinez votre volonté sur ces articles.

1. Si elle est pénétrée de la résolution d'être toute à Dieu, & de s'avancer dans l'accomplissement de sa divine volonté, jusqu'à faire non seulement celle qui est bonne, mais aussi celle de son bon plaisir, & celle qui est parfaite.

Les raisons de cette résolution sont si bien fondées, ma Sœur, sur ce que Dieu est, sur son amour envers nous, & sur nos obligations envers son amour, qu'il faut avoir renoncé à la raison & au sentiment, pour n'en pas confesser la grande justice.

Regardez en quel état cette résolution se trouve dans votre volonté.

Ouvrez votre cœur à Dieu pour en reconnoître affectueusement la justice.

Confessez vos négligences & vos ingratitude, Et finissez toujours par une amoureuse humilité, qui dise à Dieu ces paroles de Job : *Que pourrai-je faire pour vous contenter, ô souverain Gardien des hommes* [dans Job ch.7]. Et qui propose son amendement en se confiant au secours de cet excellent Gardien.

2. Si elle n'a pas d'amusement à quelque créature, & si elle jouit de ce qui lui est accordé en cette vie, avec l'indifférence d'une volonté souple au bon plaisir de Dieu.

Les raisons de cette indifférence sont évidentes, car la volonté qui n'a point cette soumission dérobe ce qui ne peut être dû qu'à l'amour éternel de Dieu, qui dure toujours, & à qui tout appartient. Et elle se fait injustice à soi-même, en se fournissant de quoi bannir de soi-même la paix, & de quoi s'attirer des douleurs dans les privations.

Regardez en quel état est votre volonté sur cet article. Reconnoissez, &c.

Confessez, &c.

Humiliez-vous, & proposez votre correction, &c.

3. Enfin voyez si vous avez un vrai désir de ne nourrir aucun péché volontaire, pour petit qu'il soit, ni rien qui soit contraire à la perfection de son état. Vouloir faire autrement, c'est vouloir toujours marchander avec Dieu, & vouloir qu'il emploie toujours son amour sur nous en toutes choses, pendant que nous voulons réserver la meilleure partie du nôtre ; car la meilleure partie c'est le retranchement qu'on ne veut pas faire de toutes sortes de réserves.

Regardez en quel état est votre volonté sur ce dernier article. Reconnoissez, confessez, humiliez-vous, &c.

Proposez votre amendement, & de redresser dans vous ce qui manque, &c.

Pour découvrir devant ce divin Miroir les manquements de votre amour envers le prochain, vous ferez ces considérations.

Première considération

L'amour de Dieu & celui du prochain viennent d'une même source. Cet amour étant unique en Dieu, il ne peut aimer ni le prochain ni Vous, que par un même amour. Jésus-Christ joint l'amour du prochain à l'amour de Dieu, en répondant à celui qui l'interrogeoit, & par là il lui fait connoître que ce seroit vouloir diviser l'amour de Dieu si on prétendoit en séparer celui du prochain ; & par conséquent il ne faut pas s'étonner si saint Jean pose l'amour du prochain comme l'unique preuve de celui que nous portons à Dieu [Epist. de S. Jean. ch. 4].

Seconde considération

L'on fait une grande perte à l'égard de Dieu, à l'égard de soi-même, & à l'égard du prochain, par le défaut, ou par la diminution de la charité fraternelle, puisque la charité est la plus intime consolation de l'âme, qu'elle lui est naturelle, & que c'est une même charité qui l'unit à Dieu & à son prochain ; & que ne s'unissant pas au prochain, elle se désunit de Dieu, qui est le centre de son repos & de sa consolation.

La charité fortifie, car elle unit plusieurs choses ensemble pour une même fin. L'inconstance & la faiblesse qui se rencontrent dans la désunion, en sont assez la preuve ; mais que ne peut-on pas faire avec l'union de la charité ?

Elle facilite l'exécution du bien, & enflamme à le faire par le bon exemple, par la cordialité des bons entretiens, & par le secours mutuel. Hors d'elle il n'y a que dangers, chutes & désolations. N'est ce donc pas beaucoup perdre, que de perdre les secours de Dieu, la consolation, la force & l'accomplissement du bien ?

Troisième Considération

Ces pertes doivent être fort éloignée de la Religion, car autrement on feroit une grande injure à Dieu, & un grand tort au prochain. Il s'y Rencontre un concours de personnes qui font profession du véritable amour. La manière de bien aimer, & l'occasion de sentir la douceur de la charité accomplie s'y rencontrent, & les âmes y sont disposées à devenir terribles au Démon, comme une armée rangée en bataille. Qu'est-ce qu'un bataillon, ma Sœur, sinon une union rangée & réglée ? Cela se rencontre dans la Religion. L'union y est faite & rangée par la charité ; & de cette union rangée, il se fait comme un gros d'armée. Celui donc qui trouble cette union par le défaut de sa charité, ne fait-il pas une

grande injure à Dieu, & un grand tort au prochain, que la charité de Dieu y a rangée, pour combattre & pour vaincre ses ennemis ? Bien éloignez de se diviser, il faut donc combattre pour défendre l'union de la charité, comme les Soldats le font pour empêcher que leur escadron ne soit enfoncé ou rompu ; car s'il se rompt, c'est fait d'eux. Tout de même, si l'union de la charité se divise en Religion, ce n'est plus une Religion.

Ouvrez sur cela votre cœur aux affections, ma Sœur, en disant par exemple :

Ô Source de charité ! que ne dois-je pas faire & souffrir pour ne pas empêcher que vous couliez par tout, que vous régnez par tout, & que vous abîmiez tout ? &c.

Qu'est-ce qui peut être comparé à cette aimable charité &c.

Ô mon Seigneur ! puisque le Soldat expose sa vie à la guerre, pour contribuer à la victoire de son escadron, je me reconnois pour une lâche, & indigne d'être dans la milice de la sainte Religion, si je n'expose toutes mes satisfactions pour conserver l'union de la charité, pour l'augmenter, & pour empêcher qu'elle ne soit violée ou diminuée.

Examinez ensuite l'état de votre âme sur la charité du prochain.

1. Si vous avez la résolution d'aimer toutes vos Sœurs également pour Dieu, sans vouloir vous complaire plus en l'une qu'en l'autre ; que par la raison du plus de ressemblance qu'elle a de Dieu, c'est à dire, du plus de vertu : car hors de là, ce ne seroit pas aimer ce prochain, ni avec justice, ni purement pour Dieu.

2. Si vous ne nourrissez pas d'aversion, si petite qu'elle soit, contre quelqu'un, car nourrir l'aversion, c'est vouloir affamer la charité.

3. Si vous êtes résolue de le supporter avec patience, & si vous vous étudiez à la douceur, qui est comme le baume de la Charité, qui recrée le cœur, qui adoucit le mal, & qui guérit les plaies. Sans cela votre charité ne ressembleroit qu'à un Soleil représenté dans l'eau d'une fontaine, qui ne paroît plus quand on vient à émouvoir l'eau, ou à la troubler.

Le profit & les résolutions seront de vous étudier à retrancher tout ce qui est dans vous de contraire à ces vérités.

Adressez-vous à la sainte Vierge, à votre bienheureux Père, & conjurez tous les citoyens de là céleste Jérusalem, par la charité & l'union où elles sont avec Dieu, & qu'elles ont entre elles, de vous être secourables.

Pour le troisième jour & le sixième

Le matin en vous levant, vous ferez quelques aspirations à Dieu, comme le jour précédent, pour obtenir ce qui est contenu dans le troisième article, qui est de vous animer à perfectionner la pratique de votre amour envers Dieu & envers votre prochain.

L'heure de votre Oraison étant venue, vous vous disposerez à entrer dans le secret de la face du Seigneur, comme les jours précédents.

Étant avec un profond respect devant ce divin Miroir, vous tacherez de vous animer à perfectionner votre amour envers Dieu par ces considérations.

Considération I

L'amour de Dieu envers nous n'a jamais été oisif, l'ingratitude & l'infidélité des hommes l'ont plutôt animé à montrer par des œuvres admirables ce qu'il étoit capable de faire, que de le porter à se restreindre. Ce divin amour est comme un Soleil qui luit toujours sur nos têtes, qui fait le jour nonobstant notre grossièreté, & qui fait la différence des saisons dans nos âmes, par la variété des états intérieurs où il nous met ; mais c'est pour y faire naître les fruits du saint amour, & pour les faire parvenir à la perfection de leur maturité : Car si les fruits demeuroient sans mourir que seroit-ce ?

Considération II

La sainte Religion est une Académie du saint amour, où sa bonté nous a mis comme en pension, pour bien apprendre à en faire toutes les démarches, à surmonter toutes les difficultés, & à les dompter sous la bride & le gouvernement de la Charité, pour nous exercer aux pratiques de la bonne guerre, & à surmonter tout ce qui pourroit empêcher notre avancement. La fin de Dieu en nous appelant à cet état, n'est donc autre que de nous voir profiter de son amour ; & c'est pour cela qu'il nous fournit les moyens, & qu'il nous donne de petits Maîtres sous lui, & des exemples, qu'il nous donne des Règles & des Instructions, & qu'il nous est présent lui-même, pour nous marquer par les ordres secrets de sa Providence, les différents exercices de notre manège spirituel ; qu'il nous encourage, qu'il nous fortifie, & qu'il nous secoure d'une manière qui est invisible à nos yeux du corps ; mais qui est bien reconnoissable à nos âmes.

Produisez des affections sur ce sujet.

Dites avec David ces paroles d'admiration : Seigneur, *qu'est ce que l'homme, pour vous être fait connoître à lui ; et le fils de l'homme, pour mériter que vous ayez daigné tenir compte de lui* [Ps. 143]. Et en les appliquant à vous-même, dites à Dieu :

Qui suis-je, & qu'ai-je mérité pour avoir reçu de votre bonté tant de secours ?

Répétez ici les grâces de votre création, de votre vocation au Christianisme, & enfin, de votre vocation à l'état Religieux.

Ô mon Dieu, sera-t-il dit que vous n'avez jamais cessé d'un moment de me faire du bien, & que je n'avancerai pas dans l'exercice de vous plaire ? que vous travailliez incessamment sur moi, & que je perdrai le temps qui ne m'est donné que pour croître en grâces auprès de vous ? que vous m'avez planté dans votre jardin, & que je demeurerai comme une plante infructueuse qui occupe la terre inutilement ? Ô beau Soleil ! Échauffez & arrosez cette pauvre terre, *afin qu'elle produise du fruit qui soit digne de la bouche de son Bien-aimé* [au Cant. ch. 7].

Ô mon Dieu ! je confesse que si je ne me perfectionne en votre amour, après avoir été transporté dans le jardin de vos délices, je mérite que vous prononciez sur moi : *Coupez-la, pourquoi occupera-t-elle la terre, puis quelle ne rapporte rien* [en S. Luc ch. 13].

Ô beau Soleil ! Ô Soleil éternel ! Souvenez-vous que je ne suis que terre. Mon âme se présente à vous, comme une terre crevassée de sécheresse, qui attend vos célestes influences, elle espère en vous, elle est exposée à toutes vos volontés, & elle se confie que par l'épanchement de votre bonté, elle produira son fruit de fidélité. Elle attend tout de vous, car sans vous il n'y a ni lumière, ni jour, ni naissance, ni fleurs, ni feuilles, ni fruits ; mais avec vous tous vient en perfection.

Pour vous animer à perfectionner votre amour envers le prochain, servez-vous de ces considérations.

Considération I

Que ce prochain ayant été toujours uni avec vous dans l'amour éternel de Dieu, & que cet amour éternel ayant voulu comme se sacrifier soi-même dans l'Humanité sacrée de Jésus-Christ, pour ce prochain, aussi-bien que pour vous, vous le devez considérer comme un fruit de l'amour de Dieu, & par conséquent comme une chose dont le prix est infini. Vous le devez regarder avec vous-même comme un même objet de la tendresse de l'amour de Dieu, comme un membre d'un même corps & comme un enfant d'un même père. Ce serait vouloir diviser l'œuvre de la Rédemption du Fils de Dieu, que de vouloir considérer ce prochain d'une autre manière. Et comme il nous a rachetés tous ensemble, & qu'il a payé pour tous ensemble, il ne faut pas s'étonner s'il désire tant que nous soyons tous unis ensemble.

Considération II

Qu'il ne faut qu'écouter les paroles du Testament de Jésus-Christ, pour connoître ses intentions. Nous y verrons ce qu'il nous lègue, & ce qu'il nous recommande, étant sur le point de mourir. Si les dernières paroles d'un père qui meurt de sa mort naturelle pénètrent si fort les cœurs de ses enfants, celles d'un Dieu fait homme pour nous, qui joint pour nous la mort à son immortalité, & qui se livre à une mort violente pour nous, doivent bien nous pénétrer davantage.

Les paroles de ce Testament, ma chère Sœur, nous font assez voir que c'étoit l'amour qui le faisoit mourir pour nous ; puis qu'étant prêt d'entrer dans les douleurs de la mort, il n'avoit que des paroles d'amour, & des recommandations d'amour à faire à ceux qui étoient ses Disciple. Il montrait par là que son esprit & son cœur n'étoient occupés que d'amour.

Écoutez donc ces dernières paroles qui sortoient par sa bouche divine, comme des flammes de la charité qui brûloit dans son cœur. Considérons ce qu'il nous recommande, comment il nous le recommande, & de quelle manière il désire que nous accomplissions ce qu'il recommande.

Le commandement que je vous donne, dit-il *c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimé* [Evangile de S. Jean ch. 15]. Et ensuite, il nous donne l'exemple de lui même, & il nous explique de quelle manière il nous a aimé : *personne ne peut avoir une plus grande charité que de donner sa vie pour ces amis* [au même lieu]. C'est ainsi qu'il nous a aimé : c'est assez nous faire entendre jusqu'à quel point nous devons l'aimer.

Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisi [au même lieu]. Et incontinent après il répète : *Ce que je vous commande est de vous aimer les uns les autres*. Pour faire entrer ce commandement plus avant dans les cœurs, il leur remontre que c'est son amour qui les a prévenus pour les choisir, afin de les animer à rendre à ce prochain un amour qui imite le sien ; qui n'attende pas qu'on l'aime pour aimer ; mais qui prévienne le prochain en charité.

Père saint, conservez en votre Nom ceux que vous m'avez donné, afin qu'ils soient un comme nous [Jean. 17].

Après les Commandements, il se sert de la Prière, & la charité le porte à ne demander rien de moindre pour nous, que de nous avoir unis entre nous, comme il est uni avec son Père. Il se sert de puissants moyens pour nous laisser la Charité entre nous, de l'Exemple, du Commandement, & de la Prière.

Ouvrez votre cœur aux affections sur ce sujet.

Ô Sauveur de nos âmes ! quel avantage vous peut apporter l'amour que les hommes se portent les uns aux autres ? Ce ne peut être que le même amour qui vous a porté à mourir pour nous, qui vous presse d'inciter les pauvres misérables enfants d'Adam à prendre la Charité comme l'unique remède qui leur peut donner la paix, consoler leurs misères, & leur sauver la vie.

Ô mon Seigneur ! vous nous avez assez montré dans vous-même ce que peut la Charité, ce qu'elle vaut, & quels effets elle produit. Elle sauve tout, elle convertit tout le monde, elle apaise sans cesse la colère de Dieu sur l'ingratitude des hommes.

Ô Seigneur mon Dieu ! Serai-je si ingrate à votre charité, si insensible à vos dernières paroles, si rebelle à vos commandements d'amour, que de négliger de m'avancer dans la pratique de cette charité ?

J'entends l'Épouse qui vous dit que l'odeur de vos parfums surpasse celui de tous les autres parfums. Vos parfums, mon Sauveur, ce sont les exercices de votre charité, qui a été forte pour tout faire, suave pour pardonner & excuser, patiente pour tout souffrir ; forte pour mourir pour tous les hommes ; suave pour prier pour vos ennemis ; patiente pour souffrir la dérision de ceux mêmes pour qui vous mouriez.

Ô Sauveur de mon âme ! je crois que la marque la plus assurée qu'on puisse avoir, qu'une âme est du nombre de vos Épouses & qu'elle s'est jointe à vous, c'est quand elle répand par tout l'odeur de la Charité, car c'est signe qu'elle s'est approchée de celui qui en est l'Auteur.

Le profit & les résolutions seront :

1. De considérer ce cher prochain dans le sein de son Sauveur, & du vôtre, où il est comme un objet de son amour, & où vous êtes jointe avec lui.

2. De regarder votre état comme une sainte Académie, où Jésus-Christ est votre Maître, & où vous vous devez exercer à la pratique d'une exacte fidélité dans les Règles de votre état, afin de parvenir à la perfection du saint amour.

3. De prendre pour modèle de votre charité envers le prochain, la force, la suavité & la patience de celle de Jésus-Christ envers vous, & envers tous les hommes.

Adressez-vous à la sainte Vierge, qui est la Mère de la belle dilection, & qui est comme un Temple, où la Charité a fait sa demeure.

A votre saint Père, que vous conjurerez par son admirable charité envers le prochain, de vous en communiquer l'esprit & la manière, & enfin à tous les Esprits bienheureux, qui goûtent à présent la Charité dans sa source.

J'espère que par tous ces motifs vous me donnerez une bonne part en la vôtre, pour recommander à Dieu mes besoins avec autant d'affection, que je suis, ma très-chère Sœur, &c.

**Sur le même sujet de la Retraite,
& sur le progrès continué dans la vertu**

à une Religieuse

ma chère sœur,

Que Dieu fasse devenir votre âme un Temple de sa gloire, dans lequel vienne, & où il fasse sa demeure, comme il le promet à ceux qui l'auront aimé, & qui auront donné des preuves de leur amour par l'observance fidèle de ses sacrées paroles. Il ne dit pas simplement de ses commandements, mais de ses Paroles, pour nous faire connoître que tout ce qu'il a dit dans l'Évangile, doit être compris dans cette observance. puisque ses sacrées Paroles contiennent toute la vérité, & qu'il n'y en a pas une qui mérite moins de respect que les autres, étant toutes sorties de la même bouche, il est bien juste que nous les mettions toutes en pratique ; car si nous en négligions quelqu'une, nous la déshonorerions en la traitant comme inutile.

Je me hâte de vous envoyer ce mot, afin qu'il vous trouve encore dans votre Retraite, où vous abondez en désirs de faire un renouvellement de vous-même.

Le désir en est le commencement, car Dieu se plaît à l'accomplir, ainsi que David nous l'assure, qui incite son âme à bénir Dieu, en disant : *Que c'est lui qui remplit tous ses désirs par l'abondance de ses biens, qui le renouvelle, & qui le rajeunit comme l'aigle* [Ps, 102]. Or puisque c'est lui qui nous donne les bons désirs, il faut croire que ce n'est pas pour les laisser inutiles ; & il faut espérer qu'il les remplira des véritables biens que vous souhaitez, qui renouvelleront votre homme spirituel pour le remettre dans la vigueur d'une bonne jeunesse.

Ce corps de corruption & de misère que-nous portons, pèse toujours sur l'âme, & il ressemble au poids de l'horloge qui descend à terre, & qu'il faut relever plusieurs fois le jour : mais de plus, il faut de temps en temps imiter les Maîtres Horlogers, qui démontent les horloges, pour nettoyer la rouille & la crasse qui s'est formée de l'huile qui sert au mouvements des roues, dans les trous où tournent les pivots. Ils visitent tout pièce à pièce, & ils présentent cette crasse au feu pour la consumer. Ils essuient proprement toutes les roues ; & les ayant remises dans leurs places, ils y ajoutent nouvellement un peu d'huile, & l'horloge va ensuite comme s'il étoit neuf.

Continuons cette comparaison de l'horloge, car elle servira pour comprendre ce que nous voulons dire.

Le Maître Horloger n'y met qu'un peu d'huile, car le trop ne serviroit qu'à se convertir en crasse, puisque c'est le propre du fer de jeter une ordure qui noircit l'huile, & qui la convertit en boue. Il en remet de temps en temps de nouvelle, mais s'est toujours en petite quantité, de peur que là poussière ne se joigne à cette crasse, & qu'elle n'empêche l'horloge de bien aller, ou même qu'elle ne la fasse arrêter.

Faisons à présent l'application de cette comparaison. La nécessité de nous remonter chaque jour comme le poids de l'horloge, se connoît assez par l'expérience, qui nous fait voir que le poids de nos inclinations tend toujours vers la terre, & qu'il s'y reposeroit si on ne le relevoit. La nécessité de nous démonter aussi quelquefois nous-même par l'examen & par la considération, pour visiter tous les ressorts de notre conscience & de nos habitudes, & pour en réparer les défauts, nous est évidente par nos mêmes expériences. Mais S. Paul nous en avertit, & nous y exhorte parfaitement bien, en nous disant, *qu'il faut déposer le vieil homme* [aux Ephes. ch. 4] non pas selon la nature, mais *selon son ancienne conversation*, c'est à dire selon sa précédente manière de vivre & de désirer, *qui se corrompt en suivant les désirs de son erreur*, & qu'il faut *le renouveler par l'esprit de notre esprit* ; Et dans un autre endroit il dit : *Nous ne perdons pas courage, car quoi que notre homme extérieur se corrompe, toutefois celui qui est intérieur se renouvelle de jour en jour* [2. aux Corinth. ch. 4].

Que veut-il dire en nous instruisant, *de nous renouveler par l'esprit de notre esprit* ?

Cela veut dire qu'il faut reporter souvent notre esprit au Père des esprits, avec humilité & avec confiance, & le lui présenter comme un horloge qu'on porte au Maître Ouvrier, afin qu'il y travaille ainsi qu'il jugera à propos, & qu'il le fasse bien aller.

Qu'il faut que l'esprit s'applique sur soi-même pour y découvrir ce qui n'est pas conforme aux connoissances que Dieu nous a données de ce qu'il est, de ce que nous sommes, & de ce que nous nous sommes engagés de lui rendre, afin de le réparer ; de même qu'on visite les roues de l'horloge pour en ôter la rouille & la crasse.

Nôtre homme intérieur se renouvelle de jour en jour, cela nous montre le besoin qu'il a d'être remonté chaque jour comme l'horloge, afin de pouvoir marcher tout de nouveau par le secours de la grâce, & par notre application à la prière & à la vigilance, car c'est ce qui relevé son poids, & qui le fait marcher. Et cela nous apprend aussi la confiance que nous devons avoir en Dieu, puis qu'il prend soin de nous renouveler chaque jour.

Quoi que notre homme extérieur se corrompe, ces autres paroles nous font voir la nécessité de nettoyer la rouille & la crasse qu'il contracte. Il se corrompt, chère âme, en bien des manières, & il est cause même que l'huile de la grâce & de la consolation de l'esprit, ne peut pas garder longtemps sa pureté sur nous, & que le péché y produit toujours quelque chose qui salit cette huile comme le fer noircit celle de l'horloge, de sorte qu'il s'engendre de la crasse dans nos cœurs par des négligences & des lâchetés, qui font que nos actions devenant rampantes, sont comme une espèce de poussière qui arrête encore davantage notre avancement spirituel. Et c'est ce qui engage le grand Maître de nous ménager ses dons, & de mettre la main sur nous pour nous purifier, & pour nous disposer à les recevoir comme une huile qui adoucit & renouvelle tous les mouvements de notre esprit & de notre cœur.

Ainsi, la connoissance de nos besoins nous doit porter à correspondre aux desseins de Dieu, & à travailler avec

lui pour remettre nôtre homme intérieur en état de bien marcher sans que rien l'en empêche. Or la Retraite est un lieu choisi pour démonter & pour établir cet horloge spirituel. Prenez donc la résolution d'y bien travailler en la présence du grand Maître qui vous y appelle pour cela, & faites que vôtre exactitude & vôtre diligence l'attirent à vous réparer avec complaisance.

Démontez les trois grandes roues de cet homme intérieur, qui sont vôtre *entendement*, vôtre *volonté*, & vôtre *cœur*; c'est à dire la source de vos sentiments naturels ; présentez à Dieu toutes ces roues, en le suppliant d'y mettre la main, & de vous faire bien connoître ce qu'il faut y nettoyer.

Prenez celle de vôtre *entendement* la première, & regardez attentivement : s'il n'y a pas d'estime de soi-même, d'attachement pour ses propres sentiments, & de curiosité pour es choses superflues & séculières ; car pour bien faire, le monde & son esprit doivent être abîmés pour nous dans la mer de la foi, comme les Égyptiens furent abîmés dans la mer rouge pour la sureté des Israélites.

S'il ne nourrit pas des soins inquiets & des prévoyances superflues, en négligeant de les rejeter dans le sein de la Providence, en la manière que nous vous l'avons dit autrefois.

S'il ne s'occupe pas à faire des réflexions superflues sur les choses qu'il connoît assez, ou qu'il importe peu de connoître, afin qu'en les retranchant il puisse donner tout à la pratique, & peu à la spéculation.

Voilà les fautes que cela vous aura pu faire commettre, secouez cette poussière, & frottez cette rouille en la présence du grand Maître. Jetez au Feu de sa charité tout ce qui aura passé jusqu'au péché, afin qu'il le consume, & excitez ce feu par le regret d'une amoureuse pénitence, afin qu'il brûle mieux.

Visitez encore plus exactement la roue de vôtre *volonté*, car c'est elle qui est la principale, qui fait marcher le reste, ou qui le fait arrêter. C'est sur elle que se forme toute la grossièreté de la crasse ; mais quand elle est nette, il importe de peu que les autres roues soient un peu poudreuses, car elle ne laisse pas de les faire marcher, & de leur faire sonner les heures selon le cours du Soleil Éternel.

Considérez donc la roue de cette volonté.

Si elle veut encore autre chose que Dieu & son amour.

Si elle n'est pas attachée à quelque péché, à quelque imperfection, ou à quelque créature, & faites aux yeux du grand Maître la même chose que vous avez fait sur la roue de vôtre entendement.

Enfin, visitez ce *cœur*, & voyez s'il n'est pas trop engagé dans ses affections, & si ses sentiments ne sont point trop vifs. Car quoi qu'il ne faille point faire état du sentiment, comme n'étant point capable de nous rendre coupables sans que nous y consentions, néanmoins la mortification en doit avoir émoussé la pointe, afin qu'elle ne perce plus. Si donc elle perce encore, c'est -à-dire que non seulement elle pique, mais qu'elle pénètre l'âme en la troublant au delà de l'état naturel, c'est signe que le sentiment n'est point assez mortifié. Jetez tout ce que vous y trouverez d'impur dans le feu de la charité de vôtre Maître, en lui promettant de vous appliquer à la mortification de vos sentiments. Après cela, mettez-vous tout entière entre ses mains, en vous abandonnant à toutes les opérations qu'il lui plaira de faire sur vous, & ce sera le moyen de vous voir renouvelée & bien rétablie.

Mais faites état de ne point vous étonner, si ce céleste Maître ne vous applique point tant d'huile de la consolation sensible, ni si souvent que vous voudriez bien, parce qu'il sait que la poussière de la délicatesse, & la caresse de la négligence s'attachent facilement sur cette huile ; & c'est la raison pour laquelle il ne la donne ordinairement qu'avec mesure. Nous voyons en Hiver, que quand les roues de l'Horloge sont sèches par la gelée, elles en vont plus vite. Le même arrive souvent aux bonnes âmes que Dieu tient un peu sèches, il faut donc s'abandonner à sa conduite, & croire que sa bonté donnera de cette huile autant qu'il en sera, nécessaire. Pourvu que nôtre Horloge spirituel marche & qu'il sonne bien les heures à son gré, ce nous doit être assez.

Voilà l'idée que vous prendrez pour bien faire vôtre Retraite, & pour le reste vous vous servirez des Exercices qui vous sont marqués ailleurs.

L'autre demande que vous me faites, regarde l'importance qu'il y a de ne point s'arrêter dans le chemin de la perfection, & de ne point se relâcher. La comparaison de l'Horloge nous servira encore en ceci.

L'Horloge doit toujours marcher, & ne point s'arrêter que lorsque le poids vient à lui manquer. L'âme tout de même doit toujours avancer, & faire paroître sur la montre qu'elle suit fidèlement le Soleil, jusqu'à ce que la vie du corps lui manque, ce qui est signifié par ce poids qui s'arrête. Que seroit-ce, si outre la poussière & la crasse que contracte l'Horloge, on y jettoit encore quelque chose qui pût l'arrêter, ou qu'on l'arrêtât tout exprès ? Il deviendrait sans doute importun par son dérèglement ; & il feroit déshonneur au Maître qui l'a fait, & qui ne l'a mis en bon état qu'afin qu'il marquât avec ordre les heures du jour & de la nuit : ce seroit tenter la patience du Maître, de continuer d'arrêter cet Horloge à divers intervalles ; ce seroit même l'obliger d'abandonner tout à fait le soin de cet Horloge. Celui qui s'arrête dans le chemin de la perfection, fait tout cela envers Dieu, il lui devient importun, & il déshonore le Maître, qui dit : *Je ne vous ai établis qu'afin que vous alliez* mais il doit bien craindre aussi qu'il ne cesse de prendre soin de sa conduite en l'abandonnant à ses propres dérèglements.

Plus les soins de Dieu s'étendront sur nous, plus nous aurons de grâce, de force & de facilité, mais nous éloignerons Dieu de prendre soin de nous à proportion que nous négligerons d'avancer & de le suivre, car nous cesserons alors de vouloir approcher de lui.

Ne portons-nous pas désenflamment l'Image de Dieu dans nos âmes ? Pourquoi donc cesserons nous de la représenter dans nos œuvres ? Or nous cesserons dés-aussi-tôt que nous nous relâcherons, car sa charité est toujours active sur nous, & nous ne saurions la représenter que par l'activité d'un amour réciproque.

Si la bonté de Dieu ne ceste pas un moment de nous faire du bien ; pourquoi cesserons-nous de nous étudier à

lui plaire ? Mais si le pur amour ne l'emporte sur nous, il faut que la nécessité nous presse d'avancer ; car l'expérience ne nous apprend que trop, qu'une âme qui se résout d'en demeurer où elle est, ou de se relâcher, se joue à tout perdre. Le malade qui se résout de ne prendre plus qu'une médecine, & de choisir quelque chose de plus agréable à son goût que les médicaments dont il a besoin, ne renonce-t-il pas à sa guérison, & ne s'expose-t-il pas au danger de sa vie ? Il faut qu'il continue à user de remède & pratiquer la diète jusqu'à ce qu'il soit guéri, autrement ce n'est rien faire. Il en est de même de nos âmes, elles sont malades d'une maladie spirituelle, d'une bien plus grande conséquence que toutes celles du corps, & cette maladie durera tant que nous vivrons dans la prison de ce corps animal : que nous arrivera-t-il donc, si nous discontinuons de vivre dans les remèdes que Dieu nous a préparé contre nos passions, & dans la diète des mortifications que ce Médecin spirituel nous ordonne contre la plénitude de l'amour propre ? Nous nous en trouverons plus mal, & nos âmes ressentiront chaque jour les passions mortifiées, les vertus dans un plus grand danger, & la vie spirituelle dans les langueurs & dans les douleurs de la mort.

Nous portons toujours le venin de la concupiscence, qui est tempéré par la grâce, en sorte qu'il ne nous fera point de mal si nous ne le voulons ; & même que ce venin nous servira de remède purgatif contre les pourritures de notre conscience, comme l'antimoine qui est un venin dont est composé l'émétique, sert par sa préparation de remède contre la pourriture des corps. Mais pour peu que nous donnions aux sollicitations de cette concupiscence, en nous arrêtant, ou en nous relâchant, pour peu que nous nous éloignons de la poursuite de ce qui attire la grâce à se complaire & à s'augmenter en nous, la concupiscence cherchera subtilement à prendre le dessus, & elle ne cessera point de le chercher jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvé, à moins que nous n'arrêtions ses espérances par une plus généreuse poursuite du bien qui lui est opposé. Il n'y a point de milieu dans la concupiscence, elle ira toujours à toute extrémité du mal pour peu qu'on la lasse régner ; il ne faut donc pas qu'il y ait du milieu ni d'interruption dans la poursuite de ce qui lui est opposé, & qui empêche ses mauvais effets.

Un malade veut manger de la pomme crue, mais il n'en a pas si-tôt avalé le morceau que les tranchées de la colique le prennent, il se remue & se tourne de tous les côtés sans trouver de soulagement ; & il sent ce que lui coûte l'accomplissement d'un appétit qui paroît de petite conséquence. La même chose arrive souvent aux âmes qui se sont relâchées, le morceau leur demeure sur le cœur, & elles en sont aux douleurs, & aux alarmes de la mort.

Si nous avons avancé de mettre notre homme animal sous la domination de notre homme spirituel, tenons-l'y bien, car il a fallu essayer des fatigues & des combats pour l'y mettre. Mais pour peu que nous, le relâchions, & que nous le rapprochions indiscrètement de ce qui s'accorde avec ses inclinations, il se retrouvera incontinent lui-même. L'âme ne s'en aperçoit souvent que quand elle pense le rappeler, car c'est alors qu'il lui fait sentir qu'il est toujours lui-même, & qu'il imite les enfants qui font les mauvais pour ne point quitter ce qu'ils tiennent. Mais il faut qu'il lui en coûte, & qu'elle se voie réduite à recommencer tout de nouveau ses premiers travaux pour le réduire.

Quand quelqu'un a le bras nouvellement remis, il ne faut pas qu'il le remue devant le temps qui est nécessaire pour le raffermir ; car s'il le remue il en faut revenir aux douleurs & aux larmes, comme dans les premières opérations ; il en arrive autant à l'âme qui se relâche, ou qui se rapproche des anciens usages de l'homme animal.

Voilà ce que l'Apôtre nous veut enseigner, en disant : *Je crains que vos sens ne se corrompent* [2. aux Cor. ch. 11]. Il faut bien du temps & du travail pour reformer un peu ces sens à l'usage de l'homme spirituel ; mais il en faut fort peu pour retrouver celui de l'homme animal, c'est pourquoi il avertit d'y prendre bien garde.

Enfin, nous pouvons dire, que si le conseil de Dieu a résolu de nous laisser toujours les attaques de la concupiscence qui nous font la guerre, ou qui sont toujours prêtes à nous la faire, ce n'est que pour nous mettre dans la nécessité de nous avancer toujours vers lui afin d'être en sûreté, & pour nous ôter l'occasion de nous reposer dans l'oisiveté ou dans la lâcheté. Ce ne seroit plus faire la guerre que de se reposer ainsi, mais attirer l'ennemi sur moi pour être dépouillé, ou pris par surprise, c'est ce qu'il s'étudie de faire sur les âmes qui s'arrêtent dans la vertu. Elles lui donnent occasion d'espérer, au lieu que celles qui avancent toujours le mettent au désespoir.

Écoutez pour conclusion, chère âme, les dernières paroles que le grand saint Antoine dit à ses disciples en mourant, avec une tendresse de mère, ainsi que nous le rapporte saint Athanase.

Je n'ai point d'or ni d'argent, dit-il, à vous laisser, mais recevez comme un legs de mon Testament, cette recommandation qui vous sera commune à tous : Que personne d'entre vous ne s'attiedisse dans la poursuite de ce que vous vous êtes proposé en prenant l'état que vous avez, embrassé ; mais qu'il s'applique toujours à perfectionner ce qu'il a commencé. Pour moi, mes chers enfants, j'entre dans le chemin commun de mes Pères, ainsi que parle l'Écriture, car mon Seigneur m'invite d'aller à lui, & le désir de voir les biens célestes me presse. Mais je vous avertis, mes chères entrailles, que vous preniez garde de ne pas perdre en un moment le travail de tant d'année. Pensez que c'est aujourd'hui que vous avez, commencé les pratiques de la vie Religieuse & que la force de votre première résolution s'accroisse plutôt que de diminuer.

Ce saint Personnage fait ici paroître par la tendresse de ses paroles, le désir qu'il avoit que les cœurs de ses enfants en fussent bien pénétrés, après que ses longues expériences lui en avoient fait connoître l'importance. La vie est bien courte, & l'Éternité est bien longue ; la mort nous presse, pourquoi nous arrêter ? *Marchons comme des enfants de lumière* [aux Ephes. ch. 5] pendant que le jour luit sur nos têtes, & que *l'aujourd'hui se compte encore pour nous* [aux Hebr. ch. 3] car peut-être le lendemain ne verra jamais.

Si nous appelons Dieu notre Père, *ne cessons pas de marcher après lui & de le suivre* [Jeremie ch. 2] car c'est une de ses volontés qu'il nous a signifiée par la bouche d'un Prophète. Si nous ne l'accomplissons, nous ne le traiterons pas comme notre Père, mais il est à craindre qu'il ne nous traite point aussi comme ses enfants.

Ayons donc autant de résolution d'avancer & de le suivre, que nous avons de désir qu'il nous montre par tout qu'il est notre Père ; c'est ce que vous souhaitez, comme étant votre, &c.

Dieu soit béni, ma sœur, & qu'il envoie devant vous son Ange précurseur, qui donne de la terreur à tous vos ennemis, & qui vous conduise dans le désert de la Solitude où vous allez pour vous avancer vers la terre promise. Nous pouvons chercher le désert, & le trouver dans le monde ; car il nous devient un désert, c'est à dire un abandonné, à mesure que nous nous étudions à le quitter encore plus de cœur que ds corps. C'est à quoi je suis persuadé que vous voulez travailler, & je l'entrevois à travers de votre Lettre, qui est courte, mais toute de cœur : & j'y vais répondre, aussi selon vôtre désir, & d'une manière simple, courte & cordiale.

Formez le dessein & les résolutions de vôtre voyage sur ces paroles que Moïse dit à Pharaon [dans l'Exode ch. 8] *Nous ferons le chemin de trois journées dans le désert, & là nous sacrifierons au Seigneur notre Dieu.* C'est pour renouveler vôtre Sacrifice à Dieu que vous entreprenez le chemin du désert. Ce n'est point sur le bord du désert que Moïse veut faire son Sacrifice, on seroit encore trop près de l'Egypte, le cœur & les affections seroient encore trop près de ce qu'on quitte, on se retourneroit pour le regarder, l'esprit seroit piqué trop vivement par la pointe des objets, l'esprit blessé de ces piques troubleroit l'Âme dans la consommation de son Sacrifice. Il faut avancer trois journées dans le désert, afin d'être éloigné du monde dans une proportion convenable pour faire le Sacrifice, qui demande du repos, du silence, & de la liberté.

Il faut donc vous résoudre à marcher trois journées dans la solitude où vous allez ; dont la première sera la solitude du cœur, la seconde la solitude de l'esprit, & la troisième la solitude de l'âme. Vous partagerez vôtre voyage en ces trois demeures, & vous les considérez comme des moyens pour parvenir au lieu où Dieu vous attend pour faire de vous une victime de sa Charité.

Dans la première demeure :

Vous y considérerez vôtre cœur, vous reconnoîtrez que Dieu l'a fait pour lui seul, qu'il sera toujours dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il se repose en lui, & que ce cœur ayant besoin, de fermeté pour soutenir son inconstance, de consolation pour adoucir les travaux de son pèlerinage, & de réplétion pour apaiser sa faim, il ne trouve que de l'inconstance, de la vanité, & de la vacuité dans les créatures. Vos expériences vous rendront convaincue de ces vérités, & vous vous appliquerez à le rendre solitaire, puis qu'il est à Dieu seul, & qu'il ne peut avoir d'autre compagnie que la sienne, sans être tiré de son centre. Mais comment rendre ce cœur solitaire, puis que ses affections sont toujours dans l'agitation ? Ce sera par cela même que vous serez aidée à faire l'exercice d'une fidèle solitaire, en refusant l'entretien & l'occupation superflue que les créatures présenteront à vôtre cœur, sans le laisser reposer sur leurs affections, & ce sera par ce moyen que vous conserverez le repos que nous avons marqué, comme l'une des choses qui est nécessaire pour bien faire vôtre sacrifice.

Parlez à Dieu sur ce sujet, & dites-lui la parole de David : *Vous êtes Le Dieu de mon cœur, & mon partage pour toute l'Éternité.* Reconnoissez la justice d'être à lui seul, chassez devant lui hors de vôtre cœur toutes les affections, les amusements, les occupations qui ne portent pas à lui, & demandez en pardon, examinez vos fautes, & proposez devant lui d'être dorénavant une Solitaire de cœur. Cette Solitude de cœur est la bonne ; car celle qui n'est que de corps sans celle-là n'est presque rien. Mais souvenez-vous toujours que l'importunité des mouvements & des sentiments qui vous reviendront sur le cœur, n'empêchera pas que vous ne soyez une bonne Solitaire de cœur, tant que vôtre volonté ne leur ouvrira pas de porte pour y entrer, pour s'y reposer, & pour s'y amuser.

Dans la seconde demeure

Vous y considérerez vôtre esprit, vous le reconnoîtrez fort vif à se porter sur ce que les affections du cœur lui présentent, & l'expérience de la Solitude du cœur vous fera connoître qu'elle sert de beaucoup à la Solitude de l'esprit. Vous verrez que cet esprit humain a une grande pente à la curiosité, à la subtilité, à la variété & à la multiplicité. La curiosité le dissipe, la subtilité le préoccupe & l'aveugle, la variété le rend affamé, & la multiplicité l'accable ; Mais que faire pour mettre cet esprit en solitude ? Il faut s'appliquer à bannir par la liberté d'une volonté généreuse, ces quatre sortes de compagnies, qu'il cherche volontiers, & le ramener à la simplicité & à l'unité du Père des esprits, & de l'esprit principal, qui est son centre.

Par ce moyen vous acquerrez le silence intérieur, que nous vous avons marqué, comme nécessaire pour bien faire vôtre Sacrifice.

Parlez à Dieu sur ce sujet, & remettez vôtre esprit entre ses mains, avec celui de son Fils bien aimé mourant en Croix. Remontez-lui l'égarement de vos pensées, & renoncez à tout ce qui pourroit vous détourner de lui. Demandez-lui qu'il conserve vôtre cœur & vos connoissances pures contre la vanité de la curiosité, la tromperie de la subtilité, l'amusement de la variété, & l'accablement de la multiplicité. Ô Seigneur ! vôtre conversation ne se fait qu'avec les simples. Hé ! qui sont ces simples ? Ceux qui n'ont que vous, qui ne partagent point ni leurs intentions, ni leurs affections avec d'autres que vous, qui s'attachent à vous pour devenir un même esprit avec vous. Examinez vos fautes, & proposez de devenir dorénavant une bonne Solitaire d'esprit.

De la troisième demeure

Vous y considérerez votre âme, vous la verrez comme venant toute pure du Ciel, sortant des mains de Dieu, qui est ici comme dans une terre étrangère, qui porte par tout des caractères & des traits de la ressemblance de Dieu, & qui ne peut se contenter ni se nourrir de ce qui est terrestre. Vous la regarderez comme une flamme qui ne tend qu'à s'élever à l'Éternité, à l'immortalité & au souverain bien, d'où elle est sortie, & qui se porte à lui être réunie comme à son principe ; en effet il ne l'a mise sur la terre que pour mettre sa fidélité dans l'exercice, & pour voir si la liberté de cette âme se portera à ne point s'attacher à rien de ce qui l'environne, afin d'être à lui seul. C'est ici où Dieu attend nos âmes pour s'unir à elles, & pour les faire des victimes bienheureuses de la Charité ; mais il faut que nous les mettions dans une solitude exacte qui nous fasse renoncer à nos désirs, & à toutes nos volontés, à nos affections, & à nos prétentions, afin d'être nus & dépouillés de tout, & exposés comme des victimes dépouillées, pour être sacrifiées de sa main. Parlez à Dieu sur ce sujet, reconnoissez que vous savez que l'intention de sa Charité n'est autre que de nous conformer dans son union, & regrettez tous les obstacles que vous avez mis à ses desseins. Ô Seigneur ! je sais bien que pour unir une chose à l'autre, il ne faut pas qu'il y ait rien entre deux. La main qui est couverte d'un gant, ne peut être jointe à une autre main si le gant n'est ôté, car autrement ce n'est point la main qu'on touche, c'est le gant. Comment donc pourrais-je prétendre à être unie à Vous, si mon âme ne se trouve seule à seule avec vous, & dépouillée de tout ?

Proposez de faire la consommation de votre solitude par celle de votre âme, car c'est celle qui fait la consommation de l'union & du Sacrifice, & qui donne la véritable liberté des enfants de Dieu, que nous vous avons marquée être nécessaire au Sacrifice de la Charité.

Marchez donc heureusement ces trois journées dans votre Solitude. La première empêchera votre cœur d'être partagé, la seconde conservera votre esprit par la simplicité & par la confiance, & la troisième vous rendra anéantie, pour être transformée en une nouvelle créature réunie à son principe. C'est ainsi qu'en perdant heureusement votre âme, vous la retrouverez. Ainsi soit-il.

Pour l'Instruction & la Consolation d'une bonne âme, sur le sujet du scrupule

Je vous souhaite chère âme, une grande abondance, *de cette sainte crainte qui demeure éternellement*, dont parle David au Ps. 8. Elle est amoureuse, confiante & laborieuse ; elle est ferme dans la résolution de fuir le véritable mal ; & elle chasse les fausses craintes, *qui font trembler de peur où il n'y a point sujet d'avoir peur* [jbid] ni de se fatiguer mal à propos. C'est ce qui est le plus convenable à votre état présent, puis qu'il contient le véritable remède de la maladie du Scrupule, dont vous êtes travaillée.

La vraie crainte du Seigneur est *sainte*, car elle fait fuir le mal, & faire le bien avec discernement & avec tranquillité ; Elle demeure toujours, car elle n'est sujette ni à l'inconstance, ni aux regrets ; & elle sert toujours aux âmes les plus pures, pour les remplir d'une confiance filiale.

Mais la crainte qui fait la principale racine du Scrupule, n'est point sainte ; car elle ôte la paix qui est un des fruits du Saint esprit, & elle réduit l'âme, qui en est blessée, à n'agir qu'en esclave, sans bien connoître ce qu'elle fait. Elle ne demeure point arrêtée, car elle ne fait sans cesse que bâtir & détruire ; prendre des résolutions, & puis en avoir regret, & tenir ainsi l'âme dans la gêne de l'irrésolution. La sainte crainte détruit celle-ci, & l'une étant établie dans l'âme il faut que l'autre sorte, puisque leurs qualités sont toutes opposées.

Mais il faut que l'industrie de la personne s'applique aussi à éloigner cette crainte trop servile avec autant de diligence qu'elle doit avoir d'estime pour la paix & pour la charité, puisque la paix ne peut point subsister avec cette crainte, & que la charité ne peut pas se perfectionner qu'elle ne l'ait chassée : *la crainte ne se trouve point avec la charité : mais la charité parfaite chasse la crainte* [dans la I Epît. de S. Jean, ch. 4]. C'est un Apôtre qui nous le dit. Aidez-vous donc à vous retirer de ce mal dangereux, puisque vous y avez un si grand intérêt, & qu'il y va du repos de votre vie, *qui se passeroit dans les douleurs* intérieures, & *ses années s'écouleraient dans des gémissements* de conscience, si vous ne vouliez point travailler à vous en retirer.

Prenez une forte résolution d'écouter les conseils, & de vous faire violence pour les suivre. Je vous découvrirai, chère âme, la racine de votre mal, & je vous en expliquerai les causes & les remèdes de la manière la plus facile à comprendre que je pourrai ; & pour cet effet je me servirai de comparaisons tirées des choses les plus communes, afin de vous ôter tout sujet d'interpréter & de philosopher ; car il est assez ordinaire aux âmes qui font attaquées de ce mal, de se faire de nouvelles affaires, quand on leur en parle d'une manière qui n'est point si intelligible, qu'on n'y puisse trouver un double sens.

C'est ce qui m'a souvent fait penser, que pour instruire utilement les âmes tendres il falloit imiter le Maître qui envoie faire un message par un serviteur nouveau, qui n'en a jamais fait. Le Maître lui dit ce qu'il veut qu'il dise, il le lui fait répéter pour voir s'il l'a compris, & s'il l'a retenu, il lui fait entendre ce qu'il n'a point bien entendu, & lui redit la chose jusques à ce qu'il puisse s'assurer qu'il la dira selon les intentions de son Maître. Voilà déjà une comparaison fort commune dont je me sers ; mais elle vous convient bien ; puis que vous savez par des expériences qui vous ont coûté cher, que l'âme tendre & désireuse du bien prend souvent les choses spirituelles à la volée, & se les applique selon ses propres vues & se préoccupation. D'où il arrive que celui qui instruit & celle qui est instruite, sont souvent trompés, comme le Maître & le serviteur le sont dans le sujet d'un message, quand on s'est contenté de dire seulement ce qu'il y avoit à mander, sans savoir si on l'avoit bien compris.

Venons donc à notre question du Scrupule, & n'épargnons ni les répétitions, ni les comparaisons, afin de nous bien étendre sur cette matière, & de ne point laisser d'occasion aux doutes, si nous pouvons.

Ce terme de *Scrupule* est tiré d'un mot latin, & signifie une petite pierre, qui se met dans le soulier du voyageur, qui le blesse en marchant, & qui est cause qu'il ne marche qu'avec peine, au lieu qu'auparavant il mareroit avec facilité. On ne pouvoit choisir de terme plus propre pour exprimer ce que nous appelons *Scrupule* dans la Vie spirituelle : Car c'est *une vue trompeuse du péché qui n'est point, laquelle procède d'une connoissance défectueuse & irrésolue, qui tient l'esprit en suspens, & le cœur dans l'émotion* : & cette vue s'étant mise entre la raison & la partie inférieure de l'âme, fait le même effet dans l'âme que cette petite pierre dans le soulier du voyageur. Elle est cause que l'âme ne marche qu'avec peine, qu'elle n'ose comme poser le pied sur de certains endroits, & qu'elle ne va que comme en boitant sur le chemin de la vertu. Mais pour faire mieux comprendre l'origine de cette peine, afin qu'on en conçoive mieux les remèdes, il faut remarquer :

Que ce que nous pouvons le plus proprement appeler partie inférieure de l'âme, c'est le sens intérieur & le cœur. Les premières pensées se forment dans ce sens qui fait par son estimative un jugement prompt & imparfait des choses que les sens extérieurs lui présentent, ou que la mémoire lui fournit ; & les mouvements s'excitent dans le cœur selon ce que ce sens intérieur lui présente. Le rapport qu'ils ont l'un à l'autre fait que ce sens intérieur, qui est ce que nous appelons communément l'esprit, y excite les mouvements du cœur, & le cœur excité enflamme l'esprit, en sorte que l'un & l'autre joints ensemble troublent la raison, qui n'est point celle qui agit dans cette première estime & dans les premières pensées, mais c'est seulement le sens intérieur.

Remarquez donc ceci, si vous pouvez l'entendre ; car il aide à concevoir qu'il n'y a aucun péché dans les premières pensées, parce que ni la raison, ni la liberté n'y ont aucune part, & il aide aussi à connoître comment se forme la peine du Scrupule. Mais si vous ne comprenez point, n'en soyez point en peine, car la suite vous l'expliquera en pratique. Le cœur a part à cette peine, par une certaine tendresse de timidité naturelle, mais l'estimative de l'esprit y a la

meilleure part par les apparences de vérité qu'elle trouve dans ces vues. L'un & l'autre prennent l'épouvante sur la vue du mal du péché, de même que nous voyons les personnes craintives la prendre sur un bruit qu'il y a des voleurs dans leur chemin. La crainte fait que les timides pensent sans cesse au danger, & que leurs pensées ne leur représentent que des ombres de la mort, sans leur laisser presque d'espérance d'en échapper. Ce sont les mêmes causes qui produisent la peine du Scrupuleux.

L'estimative aidée de la timidité du cœur, produit à la raison plusieurs pensées qui la surprennent, & qui lui montrent des difficultés qu'elle ne peut bien résoudre, manque de connoissance & d'habitude de tenir son esprit & son cœur soumis à la raison, & manque de cette force, qui s'acquière dans la pratique de la mortification. La raison apercevant par ses lumières qu'il n'y a point de péché dans la chose, le veut proposer à l'esprit ; mais aussi-tôt son estimative produit mille contradictions, & imite les personnes qu'on tâche de faire revenir de leur épouvante par raison, mais il se trouve qu'ils en ont souvent une infinité à donner, pour montrer qu'ils ont grand sujet de craindre. Le cœur se joint à l'esprit, & souffre de son côté un resserrement douloureux que lui cause l'impression de la crainte. Et ainsi voilà trois choses qui composent la peine du Scrupuleux.

l'agitation de l'esprit

le resserrement du cœur

et l'irrésolution de la raison qui la tient comme dans un état de suspension.

Si la raison étoit résolue, elle feroit cesser cette peine, ou bien elle l'aneantiroit petit à petit en peu de temps : Mais puisque son irrésolution vient du manque de lumière, & du peu de force qu'elle a pour se rendre maîtresse de son esprit & de son cœur, vous pouvez voir ici tout d'abord que le grand remède du Scrupule ne consiste qu'en deux points.

1. A donner de la lumière à la raison par le moyen de l'instruction, & des avis qu'on doit prendre de personnes connoissantes & expérimentées.

2. A se faire violence pour mortifier l'esprit & le cœur à l'égard du Scrupule, comme on les doit mortifier à l'égard des autres passions, & pour suivre les avis qu'on a reçus. Mais que deviendront donc ces remords de conscience qu'on nous dit tant qu'il faut écouter, & ne rien faire qui y soit opposé ?

Nous appelons *syndérèse* un certain instinct que le doigt de Dieu a gravé dans l'homme, lequel instinct lui donne de l'horreur pour le mal du péché, & de l'estime pour le bien de la vertu. C'est d'où vient que quand le mal du péché s'approche de lui, il sent un mouvement de cette syndérèse, lequel s'appelle communément remords, qui l'avertit de n'y point tomber, & qui lui reproche son péché dès qu'il y est tombé ; & c'est d'où vient aussi que quand a fait quelque bien, il en ressent un mouvement qui lui donne de la consolation. Mais comme le péché a dérègle les puissances de l'homme, & que cette syndérèse se trouve répandue dans sa partie inférieure, aussi bien qu'elle l'est éminemment dans sa raison, elle est sujette à se tromper aussi-bien que ses pensées, & elle doit être réglée & réduite par la droite raison comme les autres mouvements, car elle en a besoin. C'est pourquoi il faut vous donner ici tout d'abord :

Une instruction

Qu'il ne faut point suivre à l'aveugle tous ses remords, mais les peser à la balance de la vérité & de la droite raison pour les y réduire, ou du moins pour agir, nonobstant l'impression sensible qu'on en retient encore, quoi que l'âme ait reconnu qu'ils ne sont pas bien fondés. Celui qui diroit donc : puis qu'il me prend toujours un remords de conscience sur telle chose, il ne faut point que je la fasse, ressembleroit à celui qui diroit : J'ai toujours peur de l'esprit, quand je suis dans une telle chambre, c'est pourquoi je ne veux point y entrer. Si celui-ci, qui craint l'esprit, ne surmonte sa Crainte, il deviendra de plus en plus faible & craintif, jusqu'à se rendre ridicule & inhabile à plusieurs choses : tout de même l'âme qui ne surmontera point ce sentiment de remords quand elle connoîtra, par bon conseil, qu'il n'est point bien établi, deviendra faible & inhabile à faire beaucoup de bien.

Reprenons maintenant notre comparaison du Voyageur & du Scrupuleux. Que cause au Voyageur cette petite pierre, que les Latins appellent Scrupule, s'il ne prend soin de l'ôter de son soulier ? elle lui cause de la douleur, de la fatigue, & du dégoût de marcher. Que produit le Scrupule dans l'âme du Scrupuleux ? Du dessèchement par un chagrin douloureux, de la lassitude qui la rend moins courageuse pour faire le bien, & du dégoût qui la rend plus faible, & par conséquent plus proche de sa chute.

Ce seroit donc un grand abus, chère âme, de nourrir le Scrupule (Remarquez le mot : Je dis *nourrir*, je ne dis pas sentir, car du sentiment nous en parlerons à la fin.) De nourrir, dis-je, le Scrupule, sous prétexte d'une plus grande circonspection, & d'un moyen plus avantageux pour profiter dans le bien, puis qu'il fait tout le contraire, car il émousse la pointe de la générosité de l'âme, en l'environnant de craintes & d'inquiétudes, il fatigue l'instinct de sa liberté, qui la porte à faire le bien librement, & il la fait devenir toute languissante. C'est de la grâce de Dieu qu'il faut attendre avec confiance le secours nécessaire pour faire progrès dans le bien, & non pas d'une industrie imaginaire de l'esprit humain, qui croiroit pouvoir se servir du Scrupule pour devenir meilleur. Pour suivre l'attrait de la grâce, l'âme doit être d'une conscience qui soit bonne, droite, exacte & diligente, mais non pas scrupuleuse. Ô qu'il y a de différence entre une conscience exacte, & une conscience scrupuleuse ! c'est ce que nous remarquerons incontinent.

Mais que fait le Voyageur, qui sait la peine & l'incommodité qu'apporte cette petite pierre, quand elle est entrée dans le soulier ? Il le lie & le ferme le mieux qu'il peut, de peur qu'elle n'y entre, & si quand par rencontre elle y est entrée, il se déchausse, & la cherche par tout, afin de s'en défaire. C'est ainsi que vous devez en user dans le chemin de la vertu, il faut que vous fermiez les partages au Scrupule, & que vous vous appliquiez à le rejeter quand vous le sentez, car si vous vouliez l'entretenir par des réflexions, vous seriez autant indiscrete que celui qui mettroit de ces petites

pierres dans ses souliers par l'espérance de mieux marcher, ou bien qui ne voudroit pas les ôter quand il les sent.

A cela vous me répondrez qu'on n'ôte pas de l'esprit les pensées & les craintes, comme on ôte une pierre du soulier. Je vous l'avoue, mais l'âme les ôtera par effet de sa volonté, & du jugement de sa raison, si elle est exacte à s'éloigner de la cause du Scrupule ; & si elle ne le nourrit pas avec volonté : Et même la pointe de l'impression sensible que le Scrupule fait dans l'esprit & dans le cœur, s'émoussera peu à peu, jusqu'à ce que la raison n'en soit plus inquiétée.

Mais pour vous faire mieux comprendre les remèdes du Scrupule, il faut encore vous faire connoître comment il fait son progrès, & pour cela répéter quelque chose de ce que nous avons dit de son origine.

Tout Homme raisonnable a une disposition au Scrupule, par cet instinct naturel de la syndérèse, qui sonne l'alarme à l'âme, quand il découvre le mal du péché qui l'approche, soit qu'il soit vrai, soit qu'il soit aparent. Sur quoi, si elle ne fait un bon discernement & qu'elle suive la fausse alarme, la voilà dans l'erreur, & bien souvent dans le Scrupule.

Les uns sont plus sujets au Scrupule que les autres, par des dispositions naturelles de leur sens. intérieur, qui appréhende les choses avec plus de vivacité, & qui est plus remuant & plus inconstant dans ses idées, & par des dispositions naturelles du cœur, qui le rendent plus tendre à recevoir les impressions. Mais ces dispositions s'augmentent beaucoup par les accidents qui s'y joignent, comme sont

1. L'erreur dans l'idée que l'âme s'est formée de Dieu.

2. La superbe de l'esprit, qui s'habitue à estimer son propre sens, & qui le fait au préjudice des avis qu'on lui donne.

3. La communication avec des personnes scrupuleuses, dont l'esprit est toujours en balance, sans prendre ni donner de résolutions fermes.

4. l'usage de se remplir l'esprit de certaines vues qui passent aux extrémités, tant sur la matière & sur le danger du péché, que sur la matière & sur la pratique de la vertu.

5. L'ignorance des vérités morales, & du vrai sens de quelques passages de l'Écriture sainte ; d'où se produit un soin empressé dans l'esprit de celui qui ne les entend pas bien, & l'ignorance de ce que la raison peut, ou ne peut pas sur la partie inférieure.

6. Mais surtout l'habitude contractée de suivre son Scrupule & de raisonner avec son propre esprit au préjudice des avis du Directeur, établit & augmente le Scrupule, car cette habitude l'enfonce si avant dans l'imagination & dans l'estimative, qu'il y fait une blessure, dont la guérison est bien difficile & fort rare. De-là nous pourrions plus aisément vous marquer quels sont

II. Les Remèdes du Scrupule, en commençant par ceux qui sont éloignés

Ils consistent à retrancher tous ces accident, en s'appliquant à se former des habitudes qui y soient contraires ; & à se tenir ferme dans les connoissances qui y sont opposées, lesquelles étant puisées dans la droite vérité, sont bien différentes de celles que l'esprit se forme par ses propres conceptions, en regardant les choses à travers de son Scrupule. Mais pour vous le faire voir évidemment, il faut vous marquer de quelle manière l'homme de bonne conscience, qui veut être entièrement à Dieu, entend les choses, & comment il s'y conduit, & aussi de quelle manière le Scrupuleux se les figure, & comment il s'y gouverne. Commençons par

A. L'idée qu'il se forme de Dieu

Le *Scrupuleux* se forme un Dieu qui n'a que du chagrin & de la sévérité, qui ravit les paroles de la bouche afin d'en faire une matière de querelle & de punition, qui ressemble aux Marchands attachés si fort à leurs intérêts, qu'ils ne donneroient pas pour cinq sols de marchandise sans cédule, & qui feroient retourner d'une lieue loin un honnête homme, pour leur rapporter un autre quart-d'écu, parce qu'il manque au poids de celui qu'on leur a donné la valeur de deux liards ; un Dieu qui ne cherche que les occasions de frapper & de punir : ou qui ressemble au Chasseur, lequel est caché derrière un buisson, l'arquebuse bandée, prêt à tirer sur ce qui paroîtra devant lui ; ou bien enfin qui ressemble à un Maître, chagrin & sévère, qui ne veut rien excuser d'un pauvre petit Valet, venu tout fraîchement de la campagne, qui le voudrait parfait tout d'un coup, & qui pour quelque lourdisse ou quelque révérence mal faite, auroit aussi-tôt les injures & les menaces à la bouche, & la main levée pour le frapper. Voilà à peu près l'idée que le Scrupuleux se forme de Dieu. Un homme qui se pique de quelque honneur & de civilité, se sentiroit fort désobligé, si on formoit de lui une semblable idée. A bien plus forte raison celle-ci ne peut-elle être agréable à Dieu. Mais qu'arrive-t-il aussi au Scrupuleux ? Il tombe lui-même dans des sentiments d'esclave, qui ne sert qu'à l'œil, qui ne cherche qu'à s'échapper, qui ne fait rien que de mal propre, & qui se met en état de causer autant de dégoût au noble naturel de Dieu, qu'il devient onéreux à soi-même.

L'*Homme de bonne conscience* se forme une idée de Dieu, dans laquelle tout ce qu'il y a de bon, de libéral, d'aimable, de grand, de puissant, de sage & d'admirable, se trouve rassemblé dans un souverain degré, sans que toutes ces qualités se séparent l'une de l'autre dans son idée, non plus qu'elles sont inséparables dans la nature de Dieu. Et pour mieux proportionner la chose à nôtre façon de concevoir, amassons tout ce que nous pourrions estimer de louable & d'aimable dans un Maître : une humeur la plus accorte du monde, la plus douce & la plus raisonnable, une magnificence sans pareille qui le porte à faire du bien à ceux qui ne le méritent pas, une générosité de cœur tout à fait noble, prête à excuser & à pardonner, & qui est bien éloignée de chicaner, une grandeur redoutable, mais tempérée par une bonté & une sagesse admirable, qui tient tout dans le respect, & ramène tout à la soumission, une puissance terrible, mais qui ne s'exécute qu'envers les rebelles, sur lesquels toute la sage conduite, la belle humeur, & les attraites de leur Maître ne font point d'impression ; une sagesse parfaite pour gouverner, qui sait agir en Maîtresse, mais avec une modération accomplie, qui emploie ses Valets aux ouvrages de son bon plaisir, mais qui sait leur portée, leur grossièreté, & leur faiblesse, qui les supporte, mais qui s'applique à les instruire, & à les corriger. En un mot, formons-nous l'idée d'un Maître, qui fait l'exercice de Maître d'une manière si douce, si forte, si bonne & si sage ; qui corrige, qui arrête l'insolence du Valet, & qui fait tout de si bonne grâce, que le Valet n'y peut trouver aucun sujet de se plaindre. Ajoutons à cette idée toutes les bonnes volontés que nous pouvons nous figurer d'un bon Père envers son Enfant, qu'il aime, qu'il corrige, & qu'il pourvoit. Et quand nous aurons tout amassé, remontons-le bien haut, pour le trouver dans Dieu d'une manière infiniment relevée au dessus de tout ce qui se peut rencontrer dans la créature. Et voilà quel est le sentiment que l'*homme de bonne conscience* se forme de son Dieu. Mais que lui en arrive-t-il ? Il entre de plus en plus dans le respect, dans la soumission & dans une crainte amoureuse, qui le rendent fort exact au service d'un si bon Maître ; il devient doux, traitable & charitable envers le prochain, & il s'avance dans la confiance filiale envers un si bon Père. Il accomplit en cela le conseil que le Saint Esprit donne par la bouche du Sage : ayez dit il, *des sentiments conformes à la bonté du Seigneur*, & *cherchez-le en simplicité de cœur*. Que veut-il dire par cette simplicité de cœur ? Un cœur qui veut aller à Dieu de bonne-foi, & qui ne se forme pas tant de mystères, de vues, de retours & de craintes, comme s'il avoit affaire à un Dieu déguisé ou chicaner, avec qui il fallût se servir des précautions dont on se serviroit avec un homme qui auroit ces mauvaises qualités, c'est ce que fait le Scrupuleux. N'est-ce pas là un bel honneur qu'il fait à Dieu ?

B. Sur la Superbe

Le *Scrupuleux*, sous l'apparence d'une plus grande exactitude, nourrit souvent un orgueil très subtil, qui lui fait aimer & estimer son propre jugement ; Il ne lui montre, à ce qu'il lui semble, que de belles & bonnes choses ; & il le porte à mépriser ceux qui ne font pas comme lui, qu'il condamne facilement de négligence, ou de peu de zèle ; il le mène ensuite à ne pouvoir goûter les conseils qui sont opposés à ses idées ; & enfin il le précipite dans un embarras d'esprit, dont il ne peut le retirer, ni recevoir de secours d'ailleurs, car il est devenu comme incapable de concevoir les conseils d'un sage Directeur, & d'en profiter. Il ne voit que des péchés qui l'environnent de toutes parts : & sa liberté enveloppée comme dans des filets, ne sait par où en sortir, ni trouver de l'adoucissement à la plaie douloureuse de son

esprit blessé du Scrupule.

L'Homme de bonne conscience sait que son esprit se peut tromper en toutes choses, étant sujet aux ténèbres & à l'erreur ; c'est pourquoi sans écouter son propre sens, il se soumet au conseil des personnes expérimentées. De là il entre dans la connoissance de plusieurs vérités, par lesquelles il découvre qu'il seroit tombé dans de grands pièges, s'il avoit suivi les apparences de vérité que son propre sens lui montrait. Ensuite il fait un progrès notable dans la discrétion, il devient disposé à recevoir au milieu des difficultés, l'assistance & la consolation des bons avis qu'on lui donne ; il avance beaucoup dans l'usage de la sainte liberté des enfants de Dieu, & il se rend autant propre à tout, qu'il est fufceptible des bonnes instructions & des remèdes.

C. Sur la communication avec les Scrupuleux

Le Scrupuleux en fait un mets fort agréable à son goût ; mais il en ressent incontinent la crudité, & son âme ressemble aux estomacs qui ne peuvent se délivrer de ce qui les incommode, que la colique presse, les maux de cœur, &c. Pour peu qu'il en ait pris, il faut bien du temps à son esprit pour le digérer. Combien de questions, de débats, de craintes, de réflexions & d'inquiétudes lui restent-il à résoudre ? Ô Jésus ! l'expérience ne l'apprend que trop.

L'Homme de bonne conscience sait que la conversation intime qui se fait avec des Scrupuleux est capable de communiquer cette maladie, & la même disposition d'humilité, qui lui apprend à ne pas se confier à son propre esprit, fait qu'il ne se laisse pas incontinent aller à croire tout ce qui se dit sous apparence du bien. Il écoute tout ; mais il ne se préoccupe de rien de ce qui se dit par ceux qui lui sont suspects de cette tache, qu'il n'en ait communiqué encore avec d'autres, qui ne lui en sont pas suspects. Il fuit les grandes règles, & de tout ce qui ne s'y rapporte pas clairement, il s'en défie pour s'en éclaircir. Car il sait qu'une erreur d'esprit est capable de faire grand tort à une âme, de lui causer beaucoup de peine, de lui faire faire des applications inutiles, & de l'éloigner de la vertu. C'est pourquoi, chère âme, il importe d'être vigilant pour n'en point recevoir, & pour n'en point nourrir. Hélas ! Il en naît assez dans l'esprit, qu'il faut quitter & corriger sans en prendre encore ailleurs.

D. Sur les vues extrêmes

Le Scrupuleux a une grande pente à suivre les extrémités, car il subtilise sur tout, jusques à ce que son esprit soit poussé à bout, & ne puisse rien trouver de plus subtil. Si sa résolution se fait sur la fuite du péché, c'est avec une vue qui s'étend jusques à vouloir tout retrancher, comme s'il ne devoit plus être pécheur. Si elle se fait sur le danger du péché, tout lui paroît danger de péché, & il croit que ce ne sera rien de fait, si cette résolution ne passe à retrancher ceci & cela, & puis encore cette autre chose, & encore cette autre-là : d'où, il arrive que son idée va jusques à tout retrancher. Mais quand ce vient à la pratique, il trouve bien du mécompte ; car il demeure en arrière, & est toujours pécheur, au lieu qu'il croyoit ne le devoir plus être : il en devient découragé & affligé, & son Scrupule s'enflamme, pour lui donner la gêne sur sa négligence à accomplir ses résolutions. Et le pauvre homme ne voit pas que ses résolutions sont souvent exorbitantes & indiscrettes, & qu'il y auroit beaucoup à corriger s'il les avoit accomplies. Si sa résolution se fait sur la perfection & sur la vertu, il la fait avec une vue autant étendue que si tout d'un coup il devoit passer à toute l'extrémité de la perfection, comme s'il n'y avoit pas un milieu à traverser, ou qu'il la dût avoir avec la même facilité qu'il met son chapeau sur sa tête ; car il fait son compte comme si ses vues & ses idées étoient capables de produire les vertus, & que leur pratique & ses vues ne fussent qu'une même chose.

L'Homme de bonne conscience a les extrémités suspectes ; car il conçoit aisément qu'elles s'accordent rarement avec l'ordre de la conduite de Dieu, qui conduit toutes choses à leurs fins fortement, mais d'une manière suave, comme nous le voyons dans les arbres, & les autres choses naturelles, qui s'accroissent peu à peu, & ne viennent pas tout d'un coup d'arbrisseau en chêne, & d'un brin d'herbe un épi de blé prêt à scier.

Jésus même a suivi l'ordre de cette conduite, sur celui qui venoit lui demander ce qu'il feroit pour être sauvé : Il ne passe point tout d'abord aux extrémités, il lui propose l'observance des commandements en premier lieu ; & sur ce qu'il lui fit connoître de l'état de son âme, il l'invite ensuite à quelque chose de plus parfait, sans lui faire paroître les extrémités en cela même, car il ne lui propose pas les perfections du monde, ni à souffrir le Martyre ; il lui dit simplement *prenez ce que vous avez, pour le donner aux pauvres, venez. & suivez-moi* [S. Matth. ch. 19].

Enfin, Jésus nous découvre encore plus ouvertement l'ordre de cette conduite, quand il dit que le bon grain reçu dans la terre d'un bon cœur, fructifie avec patience ; & même qu'entre ces bons cœurs, les uns rapportent le trentième, les autres le soixantième, & d'autres le centième [S. Matth. ch. 13]. Et quoi qu'ils soient tous appelés des cœurs bons, néanmoins leurs fruits font différents : Cela nous montre donc que la douceur de la conduite de Dieu se contente de quelque chose de moindre que l'extrême.

De cet ordre de la conduite de Dieu, il conçoit aisément que la subtilité de l'esprit humain doit être ramenée à une bonne médiocrité, pour bien entendre les règles de pratique qu'il nous a données, & que puis qu'il a mis dans la nature une horreur de toutes les extrémités, il ne nous a pas exprimé ces règles d'une manière qu'elles dussent servir d'occasion à l'esprit humain de chercher toujours & de suivre des interprétations extrêmes.

La connoissance que l'humilité Chrétienne, & son expérience lui donnent de sa faiblesse, lui fait concevoir aisément que l'homme qui suit les vues extrêmes, & qui se les veut faire passer avec obstination pour des obligations, ne fait que se rendre pécheur davantage, parce que la pratique ne correspond pas à la connoissance obstinée qu'il se veut donner à lui-même, & en manquant à sa connoissance il arrive souvent qu'il pèche. L'homme de bonne conscience conçoit une vraie horreur du péché, & le fuit : mais de telle manière qu'il sait bien que toute sa vie il sera coupable de certains péchés, sans lesquels la vie de l'homme ne se passe point sur la terre. Il s'établit sur une connoissance droite de la différence des péchés, & du degré d'horreur & de regret que chacun mérite ; & sa liberté étant mise, par cette droite connoissance, hors de la gêne du Scrupule, il fuit plus que la mort celui qui le peut séparer de Dieu ; il travaille diligemment pour éviter le péché volontaire & délibéré, tel qu'il soit ; et enfin il veille & prie, pour diminuer ceux qui ne sont que d'infirmité, qu'il répare par le regret & par l'humilité quand il y est tombé. Vous avez cette différence des péchés expliquée *au Traité de la Paix de l'âme*.

L'Homme de bonne conscience entend le danger du péché, selon les règles d'une droite raison établie dans le milieu de la vertu, selon celles de l'expérience & du conseil, & selon celles d'une charitable bienséance. Enfin, l'Homme de bonne conscience regarde l'extrémité de l'amour de Dieu & de la vertu, comme quelque chose d'excellent & de désirable, il la désire ardemment, il la considère comme un fruit que la grâce fera croître & murir dans le temps & dans la manière qu'il lui plaira, il se propose d'ôter dans lui-même les obstacles qui pourroient empêcher le progrès de cet amour : mais il ne pense pas que les vues extrêmes de l'esprit soient capables de le lui donner, & ainsi il évite les usages du Scrupuleux que nous venons de décrire,

E. Sur l'ignorance des vérités morales, du sens de quelques passages de l'Écriture, & de ce qui est possible à la raison

[I. Ignorance des vérités morales]

Le Scrupuleux suit toujours son même train & il lui semble qu'il ne peut se bien porter que par les excès ; il subtilise sur les vérités morales, pour les réduire le plus qu'il peut sous le péché mortel, comme si Dieu ne pouvoit être bien servi qu'en mettant par tout de la mort, ou du danger de mort. Les opinions des hommes, qui concluent au péché mortel, sont celles qu'il embrasse, & qu'il préfère à toutes les autres ; comme si les hommes étoient capables d'ajouter quelque chose à la Loi éternelle de Dieu, & à sa volonté, qui aime bien mieux la vie que la mort ; & comme si leur opinion qui rend à la mort étoit capable de mettre la mort où Dieu ne l'a pas mise, & où il n'a pas dit qu'elle étoit, ainsi qu'il l'a dit dans les autres choses où elle est véritablement. Enfin s'il se forme des péchés mortels à sa mode.

L'homme de bonne conscience ne suit pas son caprice sur les vérités morales, mais il s'établit sur de bonnes instructions, qu'il prend de ceux qui sont les plus vertueux & les plus éloignés du doute & du Scrupule ; il suit les droites maximes, dont nous venons de vous parler sur la différence des péchés, il a une vraie détestation de tout ce qui sépare de Dieu, avec une volonté résolue de mourir plutôt que de commettre un péché mortel ; il fuit le mal, & tout ce qui en a l'apparence, par esprit de plaire à Dieu, en n'exposant pas indiscrètement son infirmité en danger de l'offenser, mais il se garde bien de jeter mal à propos sa liberté dans des pièges, ou dans une gêne fort préjudiciable, en se figurant du péché mortel dans d'autres choses que celles où la Loi de Dieu, & le sentiment commun de l'Église l'établissent ; ou bien en se condamnant de péché mortel sur quelque vue ou quelque doute qui lui survient, après s'être échappé à faire quelque acte qui lui devient suspect de péché mortel.

Il ne se condamne pas de ce mal, que son action ne soit faite avec les circonstances nécessaires pour donner la forme à un péché mortel, qui sont la connoissance du mal qui est dans l'objet ou dans l'intention, & la pleine advertance de la liberté, qui veut ce mal nonobstant sa connoissance : Car quand la matière seroit véritablement suffisante pour un péché mortel, il ne seroit pas mortel si la forme y manquoit, spécialement dans les âmes qui ont la volonté, & qui sont dans l'exercice d'éviter le péché mortel. Il s'informe de la vérité, & si on lui enseigne qu'une telle chose est suspecte d'être la matière d'un péché mortel, il a regret de ne l'avoir pas connue ; il demande pardon à Dieu amoureusement de sa négligence, & une autrefois il se garde bien d'y retomber. Il ne trouble pas sa conscience sur cette action passée, dont il n'a connu le mal qu'après qu'elle a été faite ; car ce ne sont pas les connoissances postérieures à l'action qui rendent les hommes coupables devant Dieu, puis que les connoissances ne peuvent plus d'elles-mêmes rien influencer dans l'action qui est faite ; mais seulement les connoissances qui ont précédé, ou qui accompagnent l'action. Il laisse à part les opinions des hommes qui ne sont pas communes, & qui paroissent singulières : Car qui sont ces hommes, & quelle autorité ont-ils, pour établir des Lois dans le Fors Divin ? Ils en sont incapables ; cependant leurs opinions sont capables de causer des péchés, puis que la conscience qui s'est attachée à une opinion qu'elle croit véritable, pèche autant de fois que son infirmité l'entraîne à y contrevenir. Voilà quel est l'ouvrage de l'homme, & ce qu'il sait faire comme homme. Que peut-on donc en attendre ? L'homme de bonne conscience ne s'engage pas dans ces opinions, il s'attache à la droite vérité, & à la grâce de Dieu ; il suspend son jugement sur les opinions, & ne fait rien sans bon conseil ; il déteste le péché mortel par dessus toutes choses, parce qu'il offense un Dieu infiniment bon ; & il fuit le péché véniel volontaire comme une chose qui déplaît à Dieu, qui est dangereuse & opposée au respect qu'il lui doit. C'est en cela, chère âme, qu'il trouve un grand préservatif contre le Scrupule : car l'entretien des péchés véniels volontaires est souvent cause que les âmes négligentes qui les nourrissent, sont châtiées par le tourment du Scrupule.

[2. Ignorances sur la matière de la Confession]

Le Scrupuleux sur la matière de la Confession se forme des idées touchant l'examen & l'expression de ses péchés, auxquelles il est presque impossible de satisfaire ; car il agit & s'empresse, comme si la mémoire lui devoit tout rendre à force de la presser, comme si elle ne devoit rien oublier, & comme s'il étoit responsable de tout ce qui lui échappe. Il ne peut souffrir la distinction qui doit être faite entre les choses qu'il est nécessaire d'exprimer, & celles qui ne sont pas absolument nécessaires ; il lui semble qu'il n'a jamais assez dit, & il prend le mortel pour le plus sûr, comme si les choses n'y dévoient pas être exprimées dans la pure vérité. Et le pauvre homme ne voit pas que toute cette façon d'agir ne s'accorde nullement, ni avec les sentiments qu'il doit avoir de Dieu, ni avec la foi & la confiance qu'il doit avoir pour le Sacrement qu'il déshonore par ses empressements, ni avec la doctrine de la vérité.

L'homme de bonne conscience sait que des trois dispositions nécessaires pour le Sacrement, qui sont

1. le regret d'avoir offensé Dieu
2. le propos de s'amender
3. l'expression des péchés : cette dernière est la moindre.

Que les deux premières sont comme l'essentiel de la conversion de l'âme à Dieu, & que cette troisième est nécessaire ; mais qu'elle doit être faite avec confiance, selon la portée naturelle d'une mémoire, qui de bonne foi s'applique à se ressouvenir de tout ce qu'elle croit être péché. L'ayant donc fait comme elle le peut, & ayant un regret qui s'étend sur tout pour le détruire, sans vouloir rien réserver, il se repose en la miséricorde de Dieu, dans laquelle il se persuade que tous ses péchés sont abîmés, & il traite avec foi le Sacrement de Pénitence, beaucoup plus que celui qui va toujours comme fouillant dans sa confiance, sans se reposer. Ces deux premières dispositions du regret, & du propos de s'amender, doivent faire la grande application & l'occupation de l'âme : & elles se rencontrent souvent fort faibles chez le Scrupuleux, pendant qu'il se rompt la tête après une bagatelle.

L'Homme de bonne conscience sait que les péchés véniels sont une matière suffisante pour le Sacrement, mais qu'ils n'en sont pas une matière nécessaire : en sorte que quand on n'en diroit qu'un seul en confession, en étendant son regret devant Dieu, sur tous les autres qu'on ne dit pas, ils seroient tous remis par le Sacrement. Sur ce principe de vérité, il agit avec douceur, avec force, avec liberté, & avec tranquillité. Il s'applique à examiner ses péchés véniels, pour les dire librement à son Confesseur, par un esprit d'exactitude, d'humiliation & de pénitence amoureuse envers Dieu : mais il ne se donne point la gêne, par un esprit chicanier & craintif, comme fait le Scrupuleux, qui veut mettre tout dans l'extrémité & dans la nécessité, comme si elle étoit la même dans les péchés véniels, que dans les mortels, ce qui est entièrement opposé à la véritable doctrine.

Retenez donc bien, chère âme, que c'est au regret amoureux d'avoir péché, & au propos humble & plein de confiance en Dieu de s'amender qu'il faut principalement s'appliquer ; & que manque de cela beaucoup d'esprits chaneurs vous feront des légendes dans leurs confessions, jusques à l'expression en détail de leurs pensées, mais ils en demeurent là, comme si c'étoit tout fait, sans s'avancer dans la pratique de la vraie & solide vertu. N'est-ce pas là un bel exercice ?

[3. Ignorance sur le sens des passages de l'Écriture]

Le Scrupuleux donne le sens à quelques passages de l'Écriture selon sa préoccupation d'esprit, & il s'en sert pour nourrir cette même préoccupation, comme par exemple, quand il entend ces paroles des Proverbes, [chap. 28] *Bienheureux est l'homme qui est toujours craintif*, il tire aussi-tôt sa conséquence, qu'il faut donc craindre le péché par tout. Il sonne l'alarme de toutes parts, & croit que pour bien accomplir ce conseil il se faut former des craintes de péché sur toutes choses. Quand il entend ces paroles du Psaume 18 : *Qui peut connoître toutes ses fautes ? purifiez-moi de mes péchés cachés*, il se fortifie dans sa préoccupation, en disant qu'il va donc bien des péchés considérables, qui se font sans qu'on les connoisse, & qu'ainsi on ne sauroit être trop rigoureux à examiner & à condamner ses actions. C'est ainsi qu'il applique à son sens d'autres semblables passages sans distinction, ni modération, qu'il se plonge de plus en plus dans l'inquiétude, & qu'il se ronge l'esprit par des interprétations scrupuleuses.

L'homme de bonne conscience entend les paroles de l'Écriture, sans jamais en séparer le sentiment qu'il a conçu de la nature de celui qui les a prononcées, puis qu'il ne peut être non plus contraire à lui-même dans ses paroles, que dans ses œuvres. Il ne se laisse point préoccuper de son propre sens, ni des extrémités & ainsi il est disposé à comprendre le véritable sens de l'Écriture. Il voit l'erreur du Scrupuleux dans le premier passage : *Bienheureux est celui qui est toujours craintif*. Cela veut-il dire que celui-là est heureux qui craint toujours du mal où il n'y en a point ? Nullement. Mais ces paroles sont une expression de la conduite de Dieu sur les hommes, auxquels il donne de la crainte du vrai mal, afin qu'elle leur serve de bride & d'éperon ; & nourrit dans ses enfants une crainte respectueuse, qui ne les presse que pour les porter à recourir à la confiance filiale, afin de s'y reposer. C'est pourquoi il appelle cette crainte, bienheureuse. Ce sentiment de crainte leur est donné comme un moyen de les faire recourir au sein de Dieu, de même qu'un enfant a recours à celui de sa mère, quand il est épouvanté, où il dépose l'impression de sa crainte, & la mère l'embrasse : car Dieu se plaît à traiter ainsi ses enfants quand ils recourent à lui avec une entière confiance. Ces paroles de l'Écriture s'entendent de l'humble défiance que chacun doit avoir de soi-même, pour ne point s'exposer aux occasions & aux dangers du péché : mais elles ne sont pas dites pour faire trouver du péché où il n'y en a point.

Sur le second partage, il conçoit aisément la distinction qu'il faut faire entre l'état d'un homme qui vit dans le

libertinage, où il avale les péchés mortels comme l'eau, & celui d'un homme converti à Dieu, qui a une volonté de ne le jamais offenser mortellement. Ce premier venant à se convertir, a bien sujet d'étendre cette prière pour les péchés cachés, aussi-bien sur les mortels que sur es véniels ; car il se peut faire qu'il en ait commis plusieurs sans les connoître, à cause de la négligence habituelle où il étoit, qui lui a fait commettre, ou omettre beaucoup de choses, qu'il pouvoit & devoit ne pas commettre, ou ne pas omettre, & sur lesquelles il étoit obligé d'être attentif. Et comme ces péchés ne se connoissent pas tous, pour les pouvoir déclarer, il faut en demander pardon à Dieu, & les abîmer dans un véritable regret, qui attire la vertu du Sacrement aussi-bien sur ces péchés cachés, qu'on ne peut pas déclarer, que sur ceux qui sont déclarés ; & c'étoit sur cette sorte de péchés que David faisoit sa prière. Mais à l'égard du second, qui a interrompu sa négligence précédente par une entière conversion à Dieu, avec une volonté confirmée par la pratique de ne le point offenser mortellement, ces paroles ne se peuvent entendre que des péchés véniels, n'étant pas possible qu'une âme en cet état commette un péché mortel qu'elle ne le sache, & qu'elle ne le veuille. Oui, chère âme, l'homme de bonne conscience s'établit fermement sur cette vérité qui est indubitable, car puis que le péché mortel ne peut avoir sa forme que par la connoissance du mal qui se rencontre dans objet présent, & par la pleine advertance de la raison qui le veut commettre avec liberté, nonobstant sa connoissance ; si cette connoissance & cette liberté ne s'y rencontrent, ce péché n'aura point sa forme, & par conséquent il ne sera pas mortel. Je vous ai déjà dit ce qu'il observe, quand il découvre que dans son action passée il y avoit du danger de péché mortel ; c'est pourquoi je ne vous le répéterai pas. Mais seulement pour vous faire mieux entendre la différence qu'il y a entre une matière de péché mortel, & un péché mortel formé, je vous donnerai la comparaison de deux pièces de bois d'égale grandeur, qui sont dans la boutique d'un Sculpteur. Il prend l'une, & forme la figure d'un Démon, & laisse l'autre. Celle qui est laissée contient la matière d'une semblable figure, mais elle ne l'est pas jusqu'à ce que le Sculpteur lui en ait donné la forme. Il en est de même d'une matière de péché mortel & d'un péché mortel formé : il n'a sa forme que lors que la volonté s'y est appliquée avec connoissance & avec délibération ; car c'est elle qui donne la forme au péché.

[4. Ignorance du pouvoir de la raison]

Le Scrupuleux met tellement la confusion dans son esprit, qu'il est presque incapable de discerner ce que peut sa raison, d'avec ce qu'elle ne peut pas. Il lui semble qu'il fait tout, il pense qu'il pourroit tout empêcher, ou tout changer dans son esprit, & ce qui s'y rencontre, qui ne convient pas avec son idée, lui donne des convulsions & du chagrin, & lui fait former des résolutions indiscrettes, aussi-bien sur ce qui n'est pas en son pouvoir, & dont il ne peut être coupable devant Dieu, que sur ce qui est en son pouvoir. Et c'est ce qui se rencontre particulièrement dans trois choses, qui sont :

1. Les distractions dans la prière
2. Les sécheresses
3. Les mouvements, & les sentiments qui attaquent l'âme.

[4. a] A l'égard des distractions,

il se présente à sa prière l'esprit chargé de craintes & d'idées, comme pour prévenir les distractions, & pour empêcher les pensées de l'attaquer : mais il trouve souvent tout le contraire : car elles y entrent comme les mouches entrent par une porte crevassée, quoi qu'elle soit fermée, qu'on ne fait pas si aisément sortir, que si la porte étoit ouverte. La crainte ne sert que pour exciter davantage son imagination ; il se bande l'esprit, il répète, croyant n'avoir pas satisfait, il se rompt la tête, croyant être coupable de toutes ses pensées, & enfin il tombe dans la lâcheté & dans l'aversion de la prière, qui procède de la fatigue indiscrette qu'il a donnée à son esprit & à sa liberté. C'est ainsi que ce pauvre homme se laisse, & se rend moins habile à faire le bien qu'il peut faire, pendant qu'il se tue, & qu'il consume ses forces à tenter de faire plus qu'il n'est en son pouvoir, & plus que Dieu ne demande de lui.

L'homme de bonne conscience se présente devant Dieu avec un esprit humble & confiant, & une volonté droite qui vient se présenter devant lui pour accomplir sa sainte volonté, en le priant, & en prononçant ses louanges : mais il sait que le péché a produit une frénésie dans l'esprit humain, qui le fait égarer dans des imaginations & des pensées, lors qu'on veut l'appliquer aux choses les plus sérieuses, & les plus éloignées du sens ; sans qu'on puisse guérir cette maladie, mais seulement l'interrompre, quand on s'en aperçoit, & ne pas s'y arrêter, pour s'entretenir volontairement avec ses pensees.

L'homme de bonne conscience sachant donc bien que l'égarement des pensées & de l'imagination est une révolte contre la raison & une peine du péché, ne s'épouvante pas, & ne s'étonne point, quand il la voit paroître ; mais se tenant ferme dans la volonté de n'y point consentir, il s'habitue à s'adoucir soi-même dans cette misère, & à la souffrir sans impatience, en esprit de pénitence.

Quand la douleur de cette frénésie veut le jeter dans l'inquiétude, il la tempère par quelque douce aspiration à Dieu, ainsi que faisoit David, quand il disoit : *Seigneur, vous savez, quelle est ma folie, & mes péchés ne vous sont pas cachés*. Et il se sert de l'idée de quelque comparaison, qui représente l'état de l'esprit humain dans cette blessure ; afin de s'aider à reconnoître que sa volonté n'en est pas coupable, comme le chagrin voudroit le lui persuader. En voici deux, chère âme, dont il faut vous servir, car elles sont des plus communes.

Le chien suit souvent son Maître à l'Eglise, & lors qu'il est à genoux, il s'échappe malgré lui, & s'en va faire un jeu avec d'autres qui se trouvent dans la même Eglise. Le Maître le rappelle, & il revient ; mais ce n'est point pour long-

temps, car il retourne incontinent à son jeu : & il faut que ceux qui prient dans l'Église soient malgré eux interrompus du bruit de ces animaux. Voilà ce que l'esprit humain est capable d'imiter. Mais de plus, le Démon ennemi de la prière y intervient souvent pour irriter le jeu de l'imagination, & pour tâcher par ses sottises de détourner, de fatiguer, ou de jeter dans le chagrin l'âme qui prie. Mais elle ne doit non plus s'ébranler de tout cela, que de ce jeu d'animaux qui se fait dans l'Église.

L'autre comparaison est celle des mouches qui viennent & reviennent, sans qu'on s'étonne plus la centième fois que la première. Elles piquent : on les chasse avec la main, c'est une importunité que l'on souffre, sans courir après elles, car qu'y gagneroit-on ? On arrêteroit tout court celui qui voudroit courir après les mouches ; on doit aussi arrêter l'esprit quand il veut courir après les distractions. •

L'homme de bonne conscience enfin sachant que les productions des pensées & de son esprit ne dépendent pas de sa liberté, & que tout ce qu'il peut faire, c'est de prier avec une volonté droite de plaire à Dieu, d'interrompre les distractions le mieux qu'il peut, quand il s'en aperçoit, en se retournant devers Dieu ; & de ne pas s'y entretenir par un consentement volontaire ; il tire comme une ligne là-dessus pour n'y point faire d'application inutile, & se résout de mettre toute son application aux bonnes œuvres, dont sa liberté est la maîtresse, avec la grâce de Dieu, telles que sont celles de douceur, d'humilité, de charité, de renoncement à soi-même, de patience, &c. Voilà, chère âme, où l'homme de bonne conscience met toutes ses forces, & son application, au lieu de s'amuser à courir après des distractions, & de trop philosopher sur des méthodes d'attention, & par ce moyen il se dispose à recevoir de Dieu le don d'un grand recueillement, & d'une haute oraison ; parce que par ces belles vertus il coupe la racine des attachements & des affections naturelles, qui sont celles qui aiguissent les pointes des distractions, pour piquer l'âme plus vivement & plus douloureusement.

C'est une vérité, que les distractions se multiplient le plus souvent plus ou moins selon les degrés de la vivacité de l'esprit, & qu'il y a des esprits si remuants, qu'ils seront distraits tout le temps d'un Office, sans que leur volonté en soit plus coupable que des songes qui leur viennent dans le sommeil. La patience dans ces rencontres, la persévérance, & l'aspiration faite à Dieu avec confiance, & renouvelée de temps en temps, vaut souvent autant, & plus devant Dieu, qu'une attention fort paisible.

[4. b] *A l'égard des sécheresses,*

où il semble à l'âme que toutes ses connoissances sont éclipsées, & les forces si faibles, qu'elle ne tient plus à rien.

Le Scrupuleux se condamne tout d'abord d'en être l'Auteur, & sans considérer qu'il y a des temps où tout naturellement l'esprit se trouve abattu, ni écouter d'autres raisons, qui sont encore meilleures, il va incontinent fouiller dans son esprit pour y tout remuer, pour y trouver, & comme pour ôter à la main la cause de ce mal.

Mais c'est ici où le Scrupule triomphe, & où il s'enfonce comme une épine qui est poussée avec la main ; car aussi tôt il fait que le Scrupuleux se jette sur quelque bagatelle, qu'il n'a point observée ; qu'il s'excite lui-même à des regrets & à des douleurs de n'avoir pas fait Scrupule de telle & telle chose, ou d'avoir agi contre son Scrupule, qu'il se forme des résolutions & des désirs, & au bout de tout, il se trouve encore enfoncé dans le chagrin & dans l'inquiétude, & par conséquent dans la sécheresse plus qu'auparavant ; & cela par deux raisons, dont l'une est toute naturelle, qui est la fatigue indiscrete qu'il donne à son sens, qui le rend tout hébété, & troublé par la violence du travail, & des contestations de ses pensées agitées comme la mer. L'autre est surnaturelle, & est une conduite de Dieu, qui veut faire connoître à cet homme la nécessité qu'il a de recourir à lui, de s'humilier devant lui, de s'adoucir auprès de lui, & d'attendre tout de lui.

L'homme de bonne conscience reconnoît que dans l'état & dans la conduite de l'esprit, Dieu fait les jours & les nuits, aussi-bien que dans notre vie corporelle, & que de même que l'air se change sur nos têtes, pour faire tantôt du beau temps, tantôt de la pluie, & tantôt de l'orage, sans néanmoins que le Soleil discontinue de faire son cours ; & de luire, quoi qu'il soit voilé de gros nuages ; ainsi la Providence, par des raisons que nous entrevoyons avec admiration, dispose une variété dans l'état intérieur des âmes qui veulent être à lui ; pour mettre leur fidélité à l'épreuve, pour leur faire produire sous les ténèbres & la tempête de l'aridité, le baume de la confiance en lui, de la résignation, de la patience, du mépris d'elles-mêmes, & du véritable renoncement. Et enfin, pour faire connoître ce que Dieu & son secours sont à une âme, au fond de laquelle le Soleil de la grâce se retire, y fait son cours ordinaire, & y produit du milieu des ténèbres de l'aridité, de saintes obstinations de s'attacher à Dieu, de le chercher, & de lui plaire, qui sont un agréable spectacle aux yeux de sa Majesté. Cette grâce, chère âme, que nous pouvons appeler insipide & cachée, est plus précieuse que les plus grandes consolations.

L'homme de bonne conscience apprend par expérience, que toutes ces vertus croissent sous ces aridités, comme le blé sous la neige ; & que sous ces ténèbres Dieu cache sa main, pour corriger efficacement les négligences, & pour faire faire un notable progrès dans toutes les vertus. Sachant donc que c'est un mystère, dès qu'il se voit réduit à cet état, qui met d'abord la crainte & l'alarme chez lui, il accuse doucement devant Dieu les négligences, qui peut-être, y donnent sujet, il reconnoît qu'il ne mérite pas de voir la lumière du jour ; il s'examine paisiblement s'il n'a point d'attache volontaire à quelque créature, ou à quelque péché, afin de se corriger, & de s'étudier à donner toute son attache à Dieu. Il a recours uniquement à lui pour lui demander la fidélité, & la résignation à sa sainte volonté, & sans vouloir pénétrer plus avant, si cette aridité vient de sa faute, ou bien d'un dessein de Dieu, qui est conçu indépendamment de ses fautes ; il s'étudie à marcher dans ces ténèbres en esprit de pénitence, avec patience, avec humilité, & avec confiance, en

attendant le retour de la lumière, par laquelle Dieu lui fait voir que la connoissance & l'amour se sont augmentés notablement dans son âme durant cette sécheresse. L'excellence & la beauté de l'une & de l'autre le fortifient, & le rétablissent pour rentrer, quand Dieu voudra, dans le même exercice. Vous voyez donc que l'homme de bonne conscience s'établissant ainsi sur la solide vérité, évite des travaux indiscrets, qui bien éloignés de pouvoir tirer l'aridité hors de l'esprit, sont capable de la produire, & de l'augmenter jusques à l'abattre tout-à-fait. Le Scrupuleux veut toujours remuer, & il ne se donne ni repos ni relâche jusqu'à ce qu'il ait pénétré dans son esprit, & dans le secret de la Providence, comme pour mettre le doigt sur la cause de son mal, & pour dire, c'est cela ; en quoi il sort des règles de la raison, & de la vérité : mais l'homme de bonne conscience se retire de toutes ces extravagances, pour s'arrêter à deux choses solides, qui sont,

1. L'application à se corriger de ses fautes.

2. La fidélité à bien faire ses actions dans la sécheresse, comme dans la consolation, si ce n'est avec goût & avec sentiment, au moins avec une bonne & généreuse volonté. Il doit se consoler de savoir qu'elles sont plus agréables à Dieu & plus méritoires que les actions qui sont faites avec la consolation de la lumière. N'en doutez pas ; car cela est ainsi.

[4. c] *À l'égard des pensées, des sentiments, & des mouvements qui se produisent d'eux-mêmes*

Le Scrupuleux croit qu'il n'a rien fait s'il ne court après, comme pour les arrêter, & leur prouver par de bonnes raisons qu'il n'y consent pas : En quoi il est autant digne de compassion, que celui qui entreprendroit de raisonner avec un cheval pour l'empêcher de hennir, de battre du pied, & de sauter ; ou qui voudroit trouver les raisons de ses songes. Par ce moyen il enflamme davantage ses pensées, & d'un rien il s'en fait une grande affaire, en sorte que les tentations le poursuivent & le piquent comme des abeilles irritées, qui auroient passées sans faire de mal, si on n'y avoit pas touché. Tout cela lui arrive par l'aveuglement que le Scrupule a mis dans sa raison, qui la porte à vouloir agir sur les choses spirituelles, de la même manière qu'on agit sur les matérielles, en quoi elle se trompe & se tue sans rien avancer. Enfin un pauvre Scrupuleux qui fait progrès dans son habitude, en vient jusques à faire des grimaces, des secouements de tête, & à prononcer des paroles, autrement il ne croiroit pas avoir assez résisté.

L'homme de bonne conscience s'établit sur cette grande vérité de foi, que les pensées, les sentiments, & les mouvements, tels qu'ils puissent être, ne le peuvent rendre coupable devant Dieu, à moins qu'il n'y consente librement, que ces révoltes, que l'homme souffre dans lui-même, lui sont laissées par la disposition de la Providence, pour lui servir d'exercice de fidélité & de pénitence, & que bien loin de nuire à l'âme, celui qui les aura légitimement combattus, sera couronné ; non pas pour avoir anéanti ses pensées, ses mouvements & ses sentiments, car cela n'est pas en son possible : mais pour n'y avoir point donné de consentement, ni rien fait en leur laveur autant de fois que Dieu a permis qu'ils soient revenus l'attaquer.

Il sait la différence qu'il y a entre la raison & les opérations de sa partie inférieure, qu'il ne regarde que comme un animal dans lequel cette raison est enfermée pour y faire pénitence, & il s'habitue à ne faire non plus d'état de ses mouvements que de ceux d'une bête. Il les voit & les sent ; mais il ne daigne pas les regarder, pour raisonner avec eux. Il se forme ainsi à la bonne guerre spirituelle en se resserrant auprès de Dieu dans les attaques, en méprisant l'ennemi, quand il l'aperçoit ; & ne faisant non plus d'état de raisonner avec ces sortes de pensées, de sentiments, & de mouvements, comme avec ses songes. Il sait que c'est une des ruses du Démon d'attirer l'âme au débat du raisonnement. Il retient la démangeaison naturelle que l'esprit a de faire des réflexions sur les pensées, & quand il s'aperçoit qu'il se remplit inutilement d'agitation sur le *pour* & sur le *contre*, il se tourne doucement vers Dieu, pour passer outre, sans se retourner volontairement, pour considérer ce combat de pensées ; car elles ressemblent aux petits chiens qui courent après le passant en jappant, & qui se taisent quand ils voient qu'il ne tient aucun compte de leurs cris, mais plus il se retourne, & plus ils crient.

C'est ainsi, chère âme, que l'homme de bonne conscience se gouverne dans la milice qu'il doit exercer sur la terre, & qu'il fait la guerre avec générosité, avec liberté, & avec de grands progrès de victoire, au lieu que le Scrupuleux ne la fait qu'avec lâcheté en s'épouvantant d'une ombre ; qu'avec de grandes répugnances, à cause de la peine qu'il y trouve, & qu'avec tant de faiblesse, qu'il s'enfuioit volontiers plutôt que de faire des victoires, si la crainte de la mort ne le retenoit.

Voilà plus de choses dites que je ne pensois, que je je vous ai qualifiées du titre de remèdes ; car elles sont préservatives, & contiennent les dispositions nécessaires, dans lesquelles l'âme doit s'établir & s'affermir, pour ne point tomber dans le Scrupule, & pour ne pas le nourrir. Et ce sont ces remèdes qui s'appellent éloignés. Maintenant il faut parler

III. Des Remèdes prochains

C'est à dire de quelle manière l'âme doit se gouverner à l'égard du Scrupule dans l'acte, & lors qu'elle en est attaquée. Je vous les réduits à trois points, qui seront comme trois bons Simples, dont sera composé le médicament salutaire de cette maladie.

Premièrement, recourir doucement à Dieu, pour lui demander la grâce de ne pas tomber dans les empressements & les erreurs où jette le Scrupule, & de le servir avec fermeté & liberté, selon son bon plaisir, lui présenter humblement cet esprit & ce cœur, & lui recommander la conduite de l'un & de l'autre.

Secondement, ne pas raisonner avec son esprit quand on s'aperçoit qu'il s'enveloppe dans le Scrupule. Que fait un honnête homme, quand un autre homme peu raisonnable le suit, & crie après lui dans la rue ? Il marche sans se retourner. Il en faut faire de même à l'égard des pensées scrupuleuses, car si on retourne, & si on raisonne, ce ne sera jamais fait.

Troisièmement, se tenir ferme à l'instruction qu'on a reçue, & vaincre le mouvement de la syndérèse, en allant tout au rebours de ses craintes, ne faisant rien en sa faveur, & se faisant violence à soi-même, comme pour surmonter la terreur panique d'un fantôme ; ou bien en imitant celui qui fait passer à coups d'éperons un cheval ombrageux par dessus ce qu'il craint, pour lui ôter ce vice. Qu'en ferait-on si on lui laissoit suivre ses ombrages ? Une bête importune & dangereuse. Celui qui suit son Scrupule, deviendra aussi importun & dangereux à soi-même.

Voilà en raccourci ce qu'il y a à faire dans l'attaque du Scrupule, & qui fait une belle victoire, quand l'âme est disposée à s'en bien servir, par les connoissances droites que je vous ai ci-dessus expliquées. Il reste encore à nous entretenir de

IV. L'économie du Scrupule

C'en est une bien grande de la Providence divine, qui a voulu laisser dans la nature corrompue ces sentiments de remords, car Cela lui sert d'une bride pour la retenir de suivre si facilement son penchant naturel, & d'éperon pour la faire agir contre ses sentiments, pourvu que l'âme veuille s'appliquer à s'en servir : mais tout le mystère consiste à s'en bien servir.

Tous les hommes ont des dispositions au Scrupule, ainsi que nous l'avons expliqué, les uns plus que les autres selon la différence de la vivacité des esprits, & d'autres dispositions qui ne peuvent se déterminer sur les particuliers ; mais qui sont connues de Dieu seul, & il suffit. C'est lui seul qui connoît le fonds des cœurs des enfants des hommes, & qui dispose de tout par une Providence qui tient compte de toutes choses, jusques aux cheveux de nos têtes, dont elle sait le nombre, & rien ne nous arrive que par ses ordres. Voilà ce qu'il nous suffit de connoître, sans qu'il soit besoin d'entreprendre de pénétrer plus avant.

Il est constant que dans l'économie de cette adorable Providence, le Scrupule sert de même que les autres tentations, pour exercer ses enfants, & pour les rendre diligents, fidèles & intelligents.

Dieu permet donc qu'il attaque les jeunes âmes, & même qu'il exerce quelquefois celles qui sont avancées, nonobstant leurs connoissances ; pour apprendre aux premières à être circonspectes & vigilantes, & aux secondes à se tenir humbles & servantes.

Que faire donc, me direz-vous, si Dieu s'en sert pour nous rendre meilleurs ? Nous vous aurons bien-tôt répondu. Comment fait-on à l'égard des infirmités du corps ? On en évite les causes le mieux qu'on peut ; & nous voyons que les personnes qui sont sobres & chastes vivent long temps, sans maladies ; au lieu que les indiscrets & les libertins, qui veulent suivre leurs appétits deviennent des boutiques d'apothicaires. Quand la maladie arrive, on la regarde comme un disposition de la Providence, on offre la peine à Dieu, on se résigne à sa volonté : mais on retranche ce qui peut nourrir la maladie, & on fait tout ce qu'on peut pour s'en délivrer promptement ; car c'est la volonté de Dieu qu'on fasse son possible pour recouvrer la santé. IL faut faire de même à l'égard du scrupule, l'éviter la plus qu'on peut par la sobriété, & la droiture d'une raison bien conduite, en offrir la peine à Dieu quand il arrive, & tacher d'en guérir le mal le plus promptement qu'on peut, quand on s'en sent attaqué.

Les enfants de Dieu qui se sentent attaqués de quelque sentiment de scrupule, doivent se consoler, selon la parole de saint Paul, de ce que tout sert au bien de ceux qui aiment Dieu ; mais les âmes négligentes, et celles qui avalent le péché comme l'eau, qui sont agitées de Scrupule quand elles ont fait le mal, ou qu'elles sont dans des négligences d'en éviter les occasions, les doivent considérer comme des punitions de leurs fautes ; & il faut leur dire qu'elles méritent bien d'être attachées à la peine de l'esprit, tant qu'elles ne voudront pas obéir à Dieu, qu'elles suivront les égarements de leurs esprits, & les désirs de leurs cœurs. Ces sortes de scrupuleux ne méritent guère qu'on les plaigne : au contraire il leur faudroit souhaiter autant de peines, qu'il en seroit besoin pour faire que le tourment de L'Esprit les contraignit de suivre de bons conseils, & de renoncer entièrement à eux même.

Finissons ce discours par un raccourci d'avis que je vous prie de bien graver dans votre cœur.

1. Regardez les attaques de votre peine comme si c'étoit une infirmité du corps. Une douleur de colique ne se guérit point en raisonnant avec elle. Le Scrupuleux ne se guérit pas aussi en raisonnant avec lui ; mais il s'évapore & il se passe, quand on s'obstine à le mépriser sans raisonner.

2. Les pensées de l'esprit ne sont pas capables d'elles-mêmes de donner l'être à ce qui ne l'a point, ni de faire des péchés, non plus que les songes, à moins que la volonté n'y consente ; c'est pourquoi la raison n'en doit point faire plus de cas.

3. La matière du péché dépend d'une volonté de Dieu exprimée par les saintes Écritures, qui ne dépend pas de nôtre raisonnement ; il faut qu'elle soit connue & voulue comme péché, pour pouvoir être un péché considérable.

4. On ne se reconnoît point redevable à un créancier, qu'on ne sache qu'on lui a emprunté de l'argent : et ce seroit une application d'esprit extravagante, si quelqu'un venant demander de l'argent qu'on a point reçu, on se mettoit à raisonner sur le *peut-être*. C'est ce que fait souvent le Scrupuleux ; il s'abîme dans ses pensées quand il se met sur le *peut-être*.

5. On ne devient point si-tôt tellement libre de la peine du Scrupule, qu'on ne la ressente plus ; car cela n'est non plus possible que de n'avoir plus de crainte ; mais on la peut surmonter comme on surmonte la crainte, & elle s'anéantit par les bonnes habitudes de Vertu.

Enfin, marchez avec liberté, avec générosité, avec amour & avec confiance à la suite de votre Père céleste, qui vous appelle à son amour & à sa gloire éternelle.

Ne regardez le monde que comme un paysage qui se rencontre en votre chemin, dont la figure se change à mesure que vous marchez, & qui passe comme une ombre.

Et priez pour celui qui est votre véritable ami en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Sur ce qui se pourra rencontrer que vous n'entendrez pas, faites-moi librement des questions, & je vous y répondrai.

sur l'Enfance de Jésus-Christ, et Sur la Grandeur de Dieu

Dieu soit béni, chère âme, & qu'en ce saint temps où nous sommes environnés des Mystères de la Naissance de son Fils, il fasse en nous des impressions de grâce qui nous rendent ce témoignage précieux de la conscience, dont parle l'Apôtre S. Jean [dans sa première Epître au chap. 3] *que nous sommes les Enfants de Dieu*. Ce témoignage n'est pas seulement doux & consolant, mais il rassasie l'âme, & la fortifie pour l'élever au dessus de toutes les créatures. Prions-le qu'il nous le fasse bien ressentir, & que jamais nous ne fassions rien qui s'y oppose ou qui tende à l'extirper de nos cœurs.

Il y a long-temps que je vous fais attendre après l'entretien que nous nous sommes engagés de faire sur la grandeur de Dieu : mais je ne vous en ferai pas d'excuses, puisque vous avez su une partie de mes occupations. Je tâcherai seulement de vous en payer l'usure en laissant aller mon âme, mon esprit, mon cœur, & ma plume, à l'abandon de celui sur lequel mes yeux & mon attention sont attachés, comme ceux du serviteur le sont sur les mains de son Maître ; afin d'écrire quelque chose qui nous puisse animer à le connoître, l'aimer & le servir plus fidèlement. Mais parlons auparavant des Mystères du temps.

Je ne trouve pas seulement que le Verbe divin se soit raccourci dans l'Enfant Jésus, mais j'y trouve tout raccourci d'une manière admirable, puisque dans les treize premiers jours de sa vie il nous enseigne par exemples & sans paroles, toute la manière de travailler à notre réparation pratique, de détruire tout ce qui s'oppose à notre repos, de rendre à Dieu l'amour & la fidélité que nous lui devons, & d'être les bien venus auprès de lui.

Le péché nous ayant ôté l'obéissance, nous avoit en même temps ôté la paix avec Dieu, & avec nous-mêmes. Mais les Anges, comme les Ministres du Fils de Dieu, parlent pour lui, & par ses ordres, pendant qu'il se taît dans la Crèche. Ils nous annoncent de la part du Père & du Fils, que notre réconciliation qui est faite par son Incarnation, rend une grande gloire à Dieu, & qu'elle donne la paix aux hommes de bonne volonté ; c'est à dire à tous ceux qui ne voudront point y mettre d'obstacles par une volonté dépravée. Les Anges parlent, mais notre Seigneur pratique, & nous montre en naissant qu'il préfère la pratique aux paroles, puis qu'il laisse la parole aux Anges, & qu'il prend les œuvres pour lui.

Il nous enseigne par œuvres & par exemples sa manière d'entrer dans la paix avec Dieu, & avec nous-mêmes, & tout cela se trouve raccourci dans sa Crèche, qui est la chaire où il fait son premier Sermon.

Il est partagé en trois Points, qui détruisent efficacement l'orgueil, l'attache, & la propre volonté, qui sont les trois obstacles qui empêchent l'âme d'avoir la paix avec Dieu, & avec elle-même.

Son premier Point est de la sainte *Enfance*, par laquelle il nous montre la nécessité d'être humbles comme des enfants. Il nous presse fortement de le devenir à l'égard de Dieu, qui nous fait l'honneur de se dire notre Père, & qui nous fait être ses véritables enfants par son adoption, & de ne l'être qu'en malice à regard des hommes, puisque sa Sagesse se réduit à l'Enfance, pour nous apprendre à être de sages enfants.

Son second Point est de la *Pauvreté*, par laquelle il nous apprend à ne nous point attacher aux biens de la terre, qui ne sont capables que de surcharger les âmes au lieu de les enrichir, & que de les attacher pour les faire périr avec eux : & il nous persuade efficacement d'en rejeter les soins superflus, qui ne sont propres qu'à nous ôter la paix, ou à la troubler.

Et son troisième Point est de l'*obéissance*. En voulant naître dans l'obéissance, qu'il rend même à l'Edit d'un Roi impie, il nous montre la nécessité de ne pas aimer notre propre volonté, & il nous persuade efficacement de la rendre flexible à toutes les justes volontés de Dieu, sans quoi notre propre volonté nous empêchera toujours de goûter la paix. Ô Sauveur au Monde ! Vous êtes un admirable Prédicateur, puis que vous instruisez & vous pénétrez les cœurs sans qu'il soit besoin de paroles. Votre Sermon de la Crèche est puissant en œuvres, vous y faites paroître le zèle de la charité par les larmes que vous répandez sur les misères de vos Auditeurs, & vous leur enseignez à les sanctifier en leur donnant des exemples qu'ils n'ont qu'à imiter. Vous êtes le Maître des cœurs, ouvrez donc les nôtres par votre sainte grâce, afin que vos œuvres & vos larmes les pénètrent, & qu'ils les remplissent si entièrement, que rien ne puisse y entrer qui les déshonore.

La paix étant annoncée, & le chemin en étant ouvert, ce n'est pas tout, il faut la conserver contre ce qui peut la diminuer, la troubler, ou l'exterminer. Jésus nous l'enseigne en raccourci dans sa Circoncision, où il n'épargne ni sa douleur, ni son sang, ni ses larmes, ni son corps ; pour nous apprendre à retrancher les productions, & les superfluités de la cupidité. Cette Circoncision nous apprend la nécessité qu'il y a de le faire sur nos cœurs, si nous voulons avoir de la paix, & l'endroit où elle se fait nous montre que tous les desirs superflus de la cupidité nous doivent donner plus de honte que ce que le péché nous a engagés de cacher, parce qu'ils sont plus indignes de nous.

La paix étant bien établie par la sainte Enfance, & étant conservée par la Circoncision, il nous montre la complaisance que Dieu prend de nous attirer à lui pour recevoir de nous des offrandes. Il nous fait connoître les présents qui lui sont les plus agréables, & cela se trouve raccourci dans le mystère de son Épiphanie, où l'Etoile qui amené les Rois Mages nous montre que sa grâce attire de bien loin les âmes égarées, & qu'elle leur fait renoncer volontiers à leur grandeur & à leurs commodités. La manière douce & suave, avec laquelle le divin Enfant reçoit les présents par l'entremise de sa sainte Mère qui lui soutient la main, nous montre la complaisance que Dieu prend à recevoir de nous ce qu'il nous a donné, dont il veut bien faire estime, comme si nous le lui donnions ; & la qualité de ces présents nous enseigne mystiquement, que pour offrir à Dieu ce qui lui est le plus agréable, il faut lui présenter l'*Or* de la charité, la

Myrrhe de la pureté qui rejette bien loin la corruption criminelle, & *l'Encens* d'une véritable dévotion, qui soit prompte à tout faire pour lui.

Voilà quel est le raccourci de pratique qui se trouve dans les treize premiers jours de la vie de nôtre Sauveur, qui fait comme l'abrégé de ce qu'il a fait tout le reste de sa Vie. Il n'est question que de le bien concevoir, & de le mettre en pratique, pour parvenir au plus haut point de la perfection Evangelique. c'est ainsi qu'il commence sa Vie, & il est certain que la Sagesse de Dieu cachée dans sa divine Enfance, ne l'a disposée de cette sorte que pour nous enseigner que c'étoit sur ce modèle qu'il nous falloit commencer nôtre vie spirituelle, si nous voulions devenir des hommes parfaits.

C'est une des merveilles de son Incarnation, d'avoir joint les choses les plus basses aux plus relevées, & d'avoir accordé les unes, avec les autres, la Sagesse divine avec l'Enfance, la Puissance avec l'infirmité, & la Grandeur avec la petitesse. Nous pouvons donc bien passer de son Enfance à sa Grandeur ; & après l'avoir admiré dans l'Enfance d'un homme, le considérer avec plus de respect dans

La Grandeur de Dieu

Si nous ne pouvons pas regarder fixement le Soleil, qui n'est qu'un ouvrage de sa parole, nous pouvons encore bien moins envisager cette Grandeur : *Celui qui s'approche trop près de la Majesté* dit le Sage [aux Prov. ch. 25] *sera opprimé de sa gloire*. Mais pour nous aider à en concevoir quelque chose, nous imiterons ceux qui font une Sphère de papier, & qui décrivent ces vastes Globes du Ciel sur des cercles de carton. Ils y forment des divisions, afin d'aider leur esprit à les mieux concevoir ; & à leur imitation nous diviserons la Connoissance de la Grandeur de Dieu en trois parties, qui nous serviront comme de degrés pour y monter.

1. *Ce qu'il est.*
2. *Ce qu'il a fait.*
3. *Ce qu'il peut faire.*

Ce qu'il est

Nous trouvons ici tout d'abord un abîme, d'où nous ne pouvons nous retirer qu'en empruntant les paroles d'un Prophète : *il est grand* dit-il, & *il n'a point de fin, il est très-relevé, & il est immense* [Baruch. ch. 3].

Pour mieux prendre le sens de ce Prophète, il faut suivre la voie de la négation, comme étant plus avantageuse pour nous aider à connoître Dieu, que celle de l'affirmation ; car quand celle-ci aura assemblé tout ce qu'elle connoît de beau & de bon dans les créatures pour le lui attribuer, elle ne peut pas l'élever davantage : mais la négation ayant tout amassé, & y faisant une opposition de ce que Dieu est, en disant qu'il n'est pas seulement cela, mais qu'il est tout autre chose, elle l'élève au dessus du sens, & de tout ce qui est créé. Je crois donc que ce Prophète veut dans son sens suivre ici cette voie, qu'il parle par opposition à la grandeur du monde ; & que se l'étant représentée avec ses défauts, il dit pour exprimer le mieux qu'il peut, ce que Dieu est : *qu'il est grand, qu'il n'a point de fin, qu'il est très-relevé, & immense*.

Ce que les hommes estiment grandeur, est très peu de chose : & si nous la considérons de près, elle est fort petite. La fourmi chargée d'un grain de blé, nous la représente au naturel ; ce petit animal porte quelque chose de grand en apparence, mais il ne faut qu'un souffle pour le troubler, une paille pour l'arrêter, & le bout du doigt pour l'écraser ; & tout ce qu'il porte de grand, ne l'est que par proportion à sa petitesse : car enfin ce n'est qu'un grain de blé, qu'il a bien de la peine à traîner. Mesurons le pouvoir des hommes à l'égard de Dieu sur cette idée, & ce que sa grandeur est au dessus d'eux ; comparons leur grandeur à ce grain de blé, & puis relevons bien au dessus le pouvoir de la grandeur de Dieu par la voie de la négation, en disant qu'il est encore tout autre chose ; & c'est en ce sens que nous devons entendre cette première parole du Prophète, *il est grand*. Ô ! Seigneur, il n'y a que vous seul qui le soyez ; & ce que nous appelons grandeur entre les hommes, ne l'est qu'en tromperie & vanité.

Combien dure cette grandeur des hommes ? Le saint personnage Job nous le dit [au chapitre 21] : *ils passent leurs jours dans les divertissements, & en un moment ils descendent dans les enfers*. S'il avoit pu trouver quelque chose de moindre qu'un moment pour exprimer son peu de durée, il l'avoit dit. Écoutons le prophète Isaïe [ch. 4] *toutes la grandeurs des nations du monde ne sont à son égard que comme ce qui n'est pas, & elles ne doivent être considérées devant lui que comme le rien et le vide*. Ouvrons les yeux sur l'expérience, & voyons de quelle manière la mort, les disgrâces, & les accidents tombent sur les Sceptres, sur les honneurs, sur les couronnes, & sur les plaisirs ; pour tout jeter dans le néant. Amassons tout ensemble, et nous verrons que cet imaginaire grandeur du monde est moindre dans sa durée qu'un point à l'égard de tout l'univers. La grandeur de Dieu y est toute opposée, & le prophète nous l'explique par sa seconde parole, en ajoutant à sa grandeur *qu'elle n'a pas de fin*. Le Prophète Roi reconnoissoit bien cette vérité, & la vanité de la grandeur de la terre, quand il disoit à Dieu [au Psaume 144] *que son Royaume étoit le Royaume de tous les siècles, & que la grandeur de sa domination s'étendoit sur toutes les générations* ; c'est-à-dire, sur toutes celles qui sont passées, qui sont présentes, & qui sont à venir. Quelle est cette élévation des hommes qui fait une partie de leur grandeur ? Rien autre chose qu'une disposition pour faire éclater davantage leur chute & leur ruine. Écoutons ce que dit le Roi David des autres Rois de la terre : *Vous les gouvernez avec une verge de fer, ô Seigneur, & Vous les mettez en pièces comme des pots de terre* [Ps. 2]. C'est ce que nous voyons accompli tous les jours, & *leur mémoire* comme il dit [au Ps. 9] *s'évanouit avec un grand son*. De même qu'un verre qui fait grand bruit en se cassant, mais ses pièces ne sont

plus bonnes qu'à jeter aux ordures. Il dit encore [au Ps. 36] *J'ai vu l'impie élevé & rehaussé comme les cèdres du Liban, peu de temps après j'ai passé, & il n'étoit plus. J'ai même cherché où étoit sa place, & je ne l'ai pu rencontrer.* Il parle avec bonne raison de cette grandeur & de cette élévation, comme d'une chose qui est entièrement abolie, & dont il ne reste aucun vestige, car il n'en reste plus rien pour celui qui l'a occupée. Le Prophète oppose l'élévation de Dieu à celle-ci, par sa troisième parole, en disant : *il est très-relevé.* Puis qu'il ne regarde que de loin tout ce qui veut s'agrandir dans le cœur humain [Ps. 137]. C'est signe que tout ce qui y est relevé est bien indigne de s'approcher de lui ; & son Prophète a bien raison de comparer les hommes avec leur prétendue élévation, *à une paille que le vent enlève* en disant, *qu'ils ne sont à l'égard de son arc* (qui marque son châtiment) *que comme une paille qui est enlevée par le vent* [Isaïe. ch. 41].

Jusqu'où s'étend cette grandeur des hommes ? Hélas ! C'est ici où paroît sa misère, car elle ne peut pas se retirer des nécessités qui sont communes aux autres, & elle est sujette au même sort. Les maladies, les douleurs, les chagrins, la mort, & les autres misères l'environnent, & son étendue ne va qu'à exercer quelque temps une espèce de pouvoir sur ses semblables en misères ; elle ne s'étend que jusqu'au faste, & à l'arrogance qui la précipite souvent dans le crime & dans l'injustice ; & le malheur éternel fait souvent la borne de cette grandeur & sa récompense. Le prophète oppose à ces misères de la grandeur du monde, & à son peu d'étendue l'immensité de Dieu, & c'est ce qu'il exprime par sa quatrième parole : *il est immense.* Voilà tout ce qu'il a pu dire de la grandeur de Dieu, *parce qu'il est*, & nous n'en pouvons pas dire davantage, car on ne peut non plus l'expliquer par paroles, qu'on le peut comprendre par pensées. Retirons nous donc de cet abîme, en y laissant nos âmes abîmées dans l'adoration, dans l'admiration, dans l'anéantissement, puis qu'il est tout, & que nous ne sommes rien ; & appliquons nous sur ce qui est plus proportionné à notre portée, en considérant

ce qu'il a fait

Si nous ne pouvons pas regarder le soleil dans sa sphère, nous regardons facilement les montagnes qu'il dore par ses rayons ; tout de même si nos yeux sont trop faible pour regarder *la grandeur de Dieu* dans ce qu'il est, nous la regardons plus facilement dans ce qu'il a fait, parce qu'il n'y a répandu que des rayons de sa grandeur. Cherchons donc dans l'Écriture Sainte des paroles & des exemples sur lesquels Vous puissiez méditer. Si je ne vous en rapporte exactement les paroles, faute de loisir, je vous en écrierais à peu près le sens.

Faisons parler le Sage le premier, & écoutons ce qu'il dit de la folie des Idolâtres, & de leur aveuglement.

Tous ceux d'entre les hommes qui n'ont pas la connoissance de Dieu, sont vains & inutiles (en toutes manières, à eux-mêmes, & au reste du monde) *de tant de bonnes choses qui paroissent, ils n'ont pu concevoir celui qui est uniquement, ni en regardant tant de beaux ouvrages, ils n'ont pas reconnu celui qui en est l'ouvrier ; mais par un aveuglement déplorable, ils ont pris pour des Dieux qui gouvernoient le monde, ou le feu, ou le vent, ou l'air agité de tempêtes, ou le Cercle du Ciel enrichi de tant d'étoiles, ou la multitude des eaux, ou enfin le Soleil & la Lune. Si le plaisir que leur a donné leur beauté les a fait passer jusqu'à les prendre pour des Dieux, qu'ils sachent que celui qui en est le Seigneur, est incomparablement plus beau, car c'est celui qui engendre la beauté, qui a fait toutes ces créatures. Que s'ils ont trouvé dans leurs cours & dans leurs vertus, tant de sujet d'admiration, au moins que les mêmes choses leur servent pour comprendre que celui qui les a faites les surpasse infiniment en toutes manières : en force, en vertu, & en grandeur ; car par la grande beauté de la créature, on peut entrevoir l'excellence de celle du Créateur* [dans la Sap. ch. 13]. Les Créatures sont un beau Livre, où Dieu nous a écrit de petits traits de sa beauté & de sa bonté ; mais c'est afin qu'en le lisant, nous apprenions à le reconnoître : Ce sont des vestiges qu'il nous marque, mais c'est afin que nous les suivions pour le trouver, & ils nous conduiroient droit à lui, si le péché ne se servoit de ces créatures pour en composer des illusions, qui arrêtent les âmes imprudentes, & qui les empêchent de passer outre. C'est un échantillon qu'il nous présente pour nous faire désirer la pièce entière. C'est un petit attrait dont il veut se servir pour animer l'instinct de le chercher qu'il a mis dans nos âmes, & pour se faire adorer à travers de ces Créatures ; mais qui sert aussi d'aiguillon & d'épreuve à notre amour ; d'aiguillon pour nous faire désirer & pour nous faire chercher la jouissance de la beauté & de la bonté parfaite, qui ne peut ni changer ni finir ; & d'épreuve, pour voir si l'amour que nous devons à celui qui ne nous a créé que par amour ne se laissera point amuser ni arrêter par cette beauté passagère des créatures, qui n'est que l'ombre de la véritable.

Arrêtons-nous un peu ici, chère âme, feuilletons ce Livre des Créatures, puisque la parole du Sage, & l'expérience nous apprennent que nous pouvons y reconnoître la grandeur de leur Créateur.

Interrogeons le Soleil, d'où il a cette belle lumière qui fait le jour, ce cours réglé qui revient continuellement à un même point, après avoir fait la variété des saisons ; ces vertus secrètes qui donnent la vigueur aux plantes, qui forment l'or, l'argent, & les métaux jusqu'au centre de la terre : & il nous répondra, que sa lumière n'est qu'un petit brillant qui sort de celui *qui est couvert de lumière comme d'un vêtement*, [Ps.163] *qui en est le Père* [S. Jacques. ch. I] *& qui habite dans une lumière inaccessible* [I à Timot. ch. 6] aux créatures à cause de sa grandeur : que son cours n'est qu'un vestige de l'ordre, de la sagesse, & de la fermeté de la conduite de celui qui l'a fait, & que dans ce qu'il produit il n'est qu'un chétif instrument de celui qui veut tout remplir de la grandeur de son pouvoir, en formant même des trésors de pierres précieuses, de perles & d'autres choses admirables, jusques dans le Centre de la terre.

Si nous interrogeons la Lune, d'où elle a la beauté & la lumière, elle nous répondra qu'elle ne l'a que par un ordre de son Créateur, qui a commandé une fois au Soleil de la faire participante de sa lumière, sans que depuis il y ait manqué ; qu'elle luit pendant la nuit, pour apprendre aux hommes qu'il n'y a point de ténèbres pour celui qui l'a faite, & que ses yeux pénètrent par tout. Elle nous dira que les effets qu'elle produit dans les corps, servent pour faire paraître

que la grandeur du pouvoir de son Créateur est égale en tout temps, de nuit aussi-bien que de jour, & qu'elle n'est pas sujette au changement, ni à la diminution.

Si nous interrogeons les Etoiles, elles-nous diront qu'elles ne sont que des brillants de la grandeur de Dieu, qui nous la représentent la nuit, pendant que toutes les autres créatures sont comme enveloppées dans les ténèbres, & que leurs escadrons si bien rangés apprennent aux hommes qu'elles composent une milice prête à se venger de leurs crimes, s'ils pensent se servir des ténèbres de la nuit pour les favoriser. Mais écoutons le Prophète Baruch ch. 3, qui les fait parler agréablement : *Les Etoiles, dit-il posées dans leurs sentinelles, ont répandu leur lumière avec bien de la joie. Elles ont été apellées, & elles ont répondu nous voila toutes : & elles ont relui avec joie pour la gloire de celui qui les a faites. Elles ont dit : c'est nôtre Dieu, & nous n'en reconnâtrons aucun autre à son préjudice, C'est lui qui a tracé toutes les voies de la discipline de vérité, & qui les a misent entre les mains de Jacob son serviteur, d'Israël son bien aimé. Après cela, il a paru en personne sur la terre, & il a conversé avec les hommes.*

C'est ainsi que ce Prophète fait parler les Etoiles pour inspirer aux hommes de beaux sentiments de fidélité, que vous pourrez méditer dans ces paroles. Mais enfin, si nous demandons à la terre d'où viennent tant de richesses qu'elle renferme, sa fécondité, la beauté de ses campagnes, & de tant d'animaux qu'elle porte : Et si nous interrogeons le reste des créatures, elles nous annonceront la grandeur de leur Créateur, d'une voix plus forte & plus claire que celle d'une trompette : elles nous diront que tout ce qu'elles sont, ne lui a coûté qu'une parole : *Il a parlé, & nous avons été faites* [Ps. 148] & elles nous donneront ces trois grandes instructions.

1. Que par leur beauté elles nous annoncent l'excellence de celle de nôtre Créateur, & qu'elles nous font voir un éclat de la grandeur de sa gloire, qui est ce que nous devons uniquement estimer en elles.

2. Que par ce que nous trouvons de bon, de délectable, & d'utile en elles, nous pouvons connoître ce que nous devons espérer & attendre de celui qui les a faites, qui surpasse infiniment ce qu'elles sont.

3. Et que par leur peu de durée & leur changement, elles nous apprennent qu'elles ne paroissent & ne passent devant nos yeux que pour nous inviter à d'autres biens qui dureront à jamais.

Elles nous diront : ne vous attachez pas à nous, car nous passons & nous périssons ; ne nous faites pas de violence, comme pour nous retenir par force, car vous y perdriez vôtre temps, & vos efforts ne serviroient qu'à vous rendre coupables envers celui qui nous a donné ordre de ne point tarder ; il nous veut reprendre après avoir accompli nôtre message, suivez-nous, passez comme nous, ne vous estimez que comme des Pèlerins de la terre des mourants, & disposez-vous pour jouir de la force de la beauté & de la bonté, dans la terre des vivants.

Puis qu'une de nos paroles n'est rien en comparaison de ce que nous sommes, il nous est facile de comprendre qu'il n'y a point de comparaison entre ce qui n'est qu'une production d'une parole de Dieu, & ce qu'il est en lui-même. Mais si les créatures peuvent aider notre faiblesse à s'élever à la connoissance de sa Grandeur, toutes les dispositions qu'il en fait nous y peuvent aussi beaucoup servir ; car se même Grandeur se fait paroître dans toutes ses œuvres, & elle montre par tout qu'elle est toujours elle-même.

Il détruit les hommes & la plupart de ses autres Créatures, par le Déluge, avec la même facilité qu'il les avoit créés, pour apprendre à ce peu d'hommes qu'il avoit réservés dans l'Arche, que s'il faisoit paraître abondamment sa Grandeur dans les bienfaits, il la montrait aussi dans la punition des crimes, quand l'insolence de ceux qui abusoient de sa clémence & de sa patience l'y engageoit.

Ecoutez de quelle manière l'Écriture parle de lui, au sujet de ces hommes renfermés dans l'Arche, qui voguoient sur ses flots : *Dieu s'étant ressouvenu de Noë, & de tous les animaux qui étoient dans l'Arche, fit souffler un grand vent, & les eaux se diminuèrent* [Genes. 8]. Cette façon de parler ressent bien la Grandeur de Dieu ; car il semble que Noë, & tout le reste, étoient si peu de chose, qu'ils ne meritoient pas d'occuper sa mémoire, en sorte qu'il falloit faire comme une application d'esprit pour s'en ressouvenir.

Les hommes tâchent de se forger une grandeur aux yeux de leurs semblables ; & pour y parvenir ils se font un grand train de domestiques, qui ne servent à rien qu'à les faire paroître au dessus des autres ; mais si nous envisageons tant de belles créatures qui sont l'ornement de l'Univers, & qui ne sont faites que pour perfectionner l'ouvrage du Créateur, nous estimerons que la grandeur artificielle des Rois de la terre, est moindre en comparaison de la sienne, que celle d'un Roi de mouches à miel ; mais si nous élevons nos pensées jusqu'aux Anges qu'il a créés pour servir d'ornement à sa maison, de Courtisans à sa Cour céleste, & de Ministres pour l'exécution de ses ordres, nous avouerons que rien ne manque à cette Grandeur de Dieu pour être admirable & incompréhensible.

L'Écriture nous explique au mieux qu'il se peut, le nombre de ces Courtisans. Daniel vit au ch. 7 *des milliers de milliers qui lui rendaient leurs service, & dix milliers de centuriers de milliers qui étoient autour de lui* ; le pouvoir d'un de ces esprits, passe celui de toutes les créatures du bas monde. Un seul Ange tue en une nuit cent quatre-vingt mille hommes, & plus, dans l'armée des Assyriens, & montre assez quelle est la Grandeur de son Maître. Leur subordination la relève beaucoup à nos esprits, quand nous apprenons dans l'Écriture quels Anges du premier ordre font passer à d'autres d'un ordre suivant, les volontés de leur Seigneur ; car c'est de même que si un Roi ne se servoit que de Princes pour signifier ses volontés à ses autres serviteurs ; mais la députation qu'il fait des Anges gardiens, pour veiller sur le salut de chacun de nous, nous la doit faire admirer par dessus tout, puisque ce n'est pas seulement à cause que nos âmes lui sont précieuses, mais par la raison de sa Grandeur, qui ne se sert que d'Anges pour faire exécuter ses ordres sur les créatures. Les Anges lui sont entièrement inutiles, car c'est lui-même qui opère tout : mais il a voulu en user ainsi, par la seule raison de sa Grandeur.

De quelle manière cette Grandeur de Dieu, chère âme, traite-t-elle les Puissances de la terre ? Il se sert de mouches, de grenouilles, de sauterelles, & d'autres misérables petites bestioles pour humilier Pharaon, il en fait comme un jouet de sa grandeur, afin de servir d'exemple aux autres, & il permet que son orgueil endurecisse son cœur de plus en

plus, afin d'en faire un spectacle à sa gloire. Il permet que ce misérable cherche tous les moyens de se révolter contre lui, & d'accomplir la fureur de son pouvoir imaginaire ; mais c'est afin qu'ayant ramassé tout ce que peut faire sa misérable grandeur, il l'engloutisse toute entière dans les flots de la Mer rouge, & que ce célèbre sépulcre serve d'un témoignage éternel à la Grandeur de Dieu.

Voyons un Nabuchodonosor réduit entre les bêtes, un Hérode mangé des poux, un Antiochus, & tant d'autres qui doivent instruire les Princes, & tout le reste des hommes, que s'ils pensent se former une grandeur qui ne soit entièrement soumise à celle de Dieu, ils courent risque qu'elle ne fasse sortir d'elle un simple regard, qui en ruinant leur imaginaire grandeur, fera paroître sur eux des effets plus admirables que n'en produit la foudre qui casse les lames d'épées sans toucher au fourreau, & qui fait d'autres effets qui nous mettent dans l'étonnement, & dans la terreur tout ensemble.

Mais cette Grandeur s'est fait paroître dans l'économie de nôtre Rédemption, d'une manière plus admirable que dans tout le reste, non seulement parce qu'il a fallu qu'un Dieu se fit homme pour réparer l'injure qu'elle avoit reçue, ni parce qu'elle a fait paroître dans sa bonté, dans son amour, & dans ses œuvres, de la Grandeur qui tient de l'infini ; mais aussi par le moyen dont elle a voulu se servir pour triompher du monde en lui donnant le salut. Elle s'est servie d'une Croix pour le racheter, qui est la plus abjecte de toutes les choses de la terre, & elle l'a converti par la prédication de cette Croix. Elle a contraint toutes ces Puissances de venir s'humilier à ses pieds en adorant ce Bois sacré. Elle a réduit les Empereurs à s'estimer heureux de la porter sur leurs Couronnes, pour témoigner que tout ce qu'ils sont lui est : inférieur : & cette Grandeur divine nous a ainsi admirablement montré ce que saint Paul nous explique : *Que ce qui paroît être insensé dans Dieu, est plus sage que tous les hommes ; & que ce qui y semble être faible, est plus fort qu'ils ne sont tous ensemble* [I aux Corint. ch. I].

Si cette Grandeur s'est fait paroître si admirable dans les œuvres de sa miséricorde, elle s'est aussi montrée terrible dans les punitions de sa justice.

Voyons-en un exemple dans David. Il commet un adultère, qui est suivi d'autres grands crimes ; car c'est une chose rare qu'un péché ne produise tout incontinent autant de têtes que d'Hydre de la fable, & particulièrement dans cette misérable matière. La miséricorde de Dieu lui envoie un Prophète pour lui reprocher son crime, & en même temps elle le touche par sa grâce pour en avoir du regret ; il produit un acte de contrition, & le même Prophète l'assure sur le champ de la part de Dieu, que son péché lui est remis ; mais ce n'est que quant à la coulpe, car pour la peine, il faut qu'il la porte. La Grandeur de Dieu, qui se trouvoit justement offensée par le péché de ce Prince, dont le mauvais exemple faisoit plus de tort que celui d'un particulier, & qui vouloir apprendre aux Princes, que leur qualité ne leur devoit pas donner de liberté de pécher plus qu'aux autres ; le punit d'une manière qui fait pitié. Dieu lui ôte l'enfant qui lui étoit né de cet adultère, & quelque temps s'étant écoulé sans dire mot, lors qu'il y pense le moins, son propre fils conspire contre lui, il attente à sa vie, il l'oblige d'abandonner sa maison, & de se sauver à pied dans le Desert. Son ennemi Semei lui dit mille injures, il faut que ses sujets le nourrissent ; il fait sa pénitence de bon cœur, pendant qu'il voit tout le sort de son Royaume ne pendre qu'à un filet : & pour un péché d'adultère qu'il avoit commis en cachette, Dieu le menace par la bouche du Prophète qu'il lui a voit envoyé : *Tu as commis ton péché en cachette, & moi j'agirai à la face du Soleil* [au second Livre des Rois. ch. II]. Il le met en état de dépendre de ses Sujets pour être rétabli dans son Royaume, enfin le récit que la sainte Écriture fait de cette histoire du châtement de David, fait compassion à ceux qui sont les moins tendres : & c'est ainsi qu'elle nous montre combien le bras de la Grandeur de Dieu est redoutable, puis qu'il est si pesant sur ceux qu'il veut punir : mais toute cette punition, chère âme, étoit une grande miséricorde de cette même Grandeur, qui a bien montré qu'elle aimoit David en le châtiât en cette vie : car les châtements qu'elle réserve pour l'autre, & la patience qu'elle exerce sur ceux qui veulent abuser du temps de sa clémence & de sa miséricorde, lui fournissent des sujets de les punir d'une manière qui est conforme à ce qu'elle est, & à ce qu'elle peut faire.

Voici encore un exemple qui me pénètre, & qui m'aide à entendre ces paroles du Psalmiste : *que les jugements de Dieu sont un abîme, & qu'il est terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes* [Ps. 35 & 65]. Je vous explique ces paroles, afin qu'elles ne vous troublent pas. Il les faut entendre dans toute l'étendue de leur sens, pour les peines temporelles : car Dieu s'en sert indifféremment comme étant toujours utiles au salut des hommes & à sa gloire, puis qu'en châtiât elles purgent, & en exerçant elles préservent, & font croître en mérite. C'est en ce sens qu'il faut entendre ces autres paroles de l'Écriture : *Que Dieu punit les péchés des Pères jusque sur la troisième & quatrième génération* [Lévitique. ch. 20]. Sa Sagesse le jugeant ainsi à propos pour la bonne police de l'Univers, où il faut qu'il y ait des exemples pour retenir & pour instruire ; mais pour ce qui regarde le salut des âmes Chrétiennes, il est très-aimable dans sa conduite, dans ses secours & dans sa patience ; & il n'est *terrible dans ses conseils* que sur les âmes rebelles qu'il surprend quelquefois pour servir d'exemple aux autres, & sur celles qui ont malicieusement abusé de ses grâces, pour croupir dans le péché par une méchante volonté.

Revenons à cet exemple. C'est celui du saint Roi Josias, qui étoit un Prince de bénédiction & comme une Rose sortie du milieu des épines ; car étant né dans un temps où le culte de Dieu étoit profané par l'idolâtrie & par toutes sortes de dérèglements, n'ayant ce semble ni bons exemples ni bonnes instructions, il se tourne entièrement vers Dieu dès sa tendre jeunesse, il met le Temple & le culte divin en état d'être bien servis, il bannit l'idolâtrie, il fait des sacrifices des ossements des idolâtres sur les autels mêmes où ils avoient immolé aux Idoles ; il fait les merveilles que vous lirez avec consolation dans le quatrième Livre des Rois, & mieux que je ne saurois vous l'expliquer. L'Écriture dit même, *qu'il n'a jamais eu son semblable parmi tous les Rois d'Israël & de Juda* [IV Rois ch. 23]. Ce Prince trouve un Livre de la Loi dans le Temple, & voyant les grandes menaces que Dieu faisoit à son peuple s'il transgressoit ses Lois, il est pénétré d'une sainte crainte de ses jugements : il envoie consulter une Prophétesse pour tâcher de connoître par son moyen ce qu'il pourroit faire pour éviter ces grands châtements dont il se voioit menacé par la Loi, & elle répond

Voilà ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël [IV Rois. ch. 22]. Dites à l'homme qui vous a envoyé à moi, que j'amènerais sur ce lieu, & sur tous ses habitants, tous les animaux que le Roi de Juda a lu dans la Loi, parcequ'ils m'ont délaissé, & qu'ils ont fait des sacrifices aux dieux étrangers, en m'irritant dans toutes les œuvres de leur mains : mon indignation s'enflammera dans ce lieu, et elle ne pourra s'éteindre ; mais à ce Roi de Juda qui vous a envoyé pour me consulter, vous lui parler ainsi : Voilà ce que Vous mande le Seigneur Dieu d'Israël : parce que Vous avez écouté les paroles de ce Volume, que votre cœur en a été ému de frayeur, & que Vous Vous êtes humilié devant le Seigneur, après avoir entendu les menaces qui étoient écrites contre ce lieu & contre ses habitants, qu'ils deviendront des sujets d'étonnement, & de malédiction, que Vous avez déchiré vos vêtements, & que vous avez pleuré devant moi ; je vous ai écouté, dit le Seigneur, je Vous recevrais avec vos Pères, & je Vous ferais entrer en paix dans votre sépulcre, afin que vos yeux ne voient pas tous les maux que l'introduirai dans ce lieu.

Ce saint Roi ayant reçu cette réponse, ne laisse pas de s'animer à faire mieux que jamais, pour tâcher d'apaiser la colère de Dieu ; & nonobstant tout cela, dès que ce bon Roi fut mort, les nations étrangères vinrent ruiner, tuer & bruler tout ce peuple ; & l'Écriture sainte en répète la raison au vingt-quatre chapitre :

Tout cela s'est fait par la parole du Seigneur contre Juda, afin de le rejeter de devant ses yeux, à cause de tous les péchés qu'a commis Manassé.

Remarquez que Manassé était un Roi mort longtemps auparavant, & qui avoit fait une grande pénitence.

Ô mon Dieu ! C'est ici où je m'arrête tout court, & sans vouloir pénétrer dans vos jugements, je me contente de prononcer la parole de David, qui contient une grande & indubitable vérité : *Vous êtes juste, Seigneur, & votre jugement est équitable* [Ps. 18]. Puisque votre Grandeur nous est si douce dans vos bienfaits, & dans les œuvres de votre miséricorde, il faut que nous croyions qu'elle est autant équitable dans ses punitions, & qu'en l'admirant nous l'adorions dans l'un autant que dans l'autre. : *Qui est celui qui ne vous redoutera après cela, ô grand Roi de l'univers !* [Jérémie ch. 10].

Passons à l'autre degré, pour nous approcher de plus près de la connoissance de la Grandeur de Dieu, par

ce qu'il peut faire

Du second degré, nous pouvons conjecturer ce troisième ; mais comme en mâchant le poivre on en ressent bien plus vivement la pointe, aussi en le considérant en détail, nos esprits faibles en seront plus facilement pénétrés. Je ne vous amasserai que des exemples & des paroles de l'Écriture sainte : car notre raison n'est point capable de pénétrer dans cet abîme, & il faut qu'elle retourne ici à l'enfance. Les uns & les autres vous serviront d'un bon sujet de Méditation, & Dieu en fera naître des flammes par les impressions de sa grâce.

L'exemple de Job nous suffira tout seul, pour nous faire connoître sensiblement ce qu'il peut sur les biens & sur la santé : nous y voyons un Prince, dont la qualité étoit ennoblie par la vertu, qui sans avoir presque le temps de se reconnoître, perd tout son bien par des accidents imprévus qui se suivent les uns les autres : ses bestiaux sont enlevés par des Sabéens, le feu du Ciel tombe sur ses moutons, & sur ceux qui les gardent, & les réduit en cendres. Les Caldéens enlèvent ses Chameaux, tuent ses valets, & enfin ses enfants assemblés chez leur frère aîné pour se réjouir, sont étouffés sous les ruines de la maison qu'un grand vent jette par terre. Toutes ces disgrâces étoient comme autant de degrés de chaleur que la grandeur de Dieu donnoit à sa vertu pour l'épurer, & pour l'affiner dans la fournaise de la tribulation, où sa Sagesse fait éclater la force de sa grâce à proportion que la tribulation s'agrandit. Mais voyant que cette âme généreuse pouvoit encore passer outre, puisque rien de ce qui lui étoit arrive ne l'avoit ébranlée, il la met à l'épreuve de la perte de la santé. Le voila chargé de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête, destitué de toute assistance, fuit de tout le monde, qui n'a qu'un morceau de pot de terre pour essuyer l'ordure de ses plaies, & qui est couché sur un fumier. Il est mis en tel état, que ses trois amis qui venoient le visiter en demeurèrent tout interdits, & qu'ils furent sept jours sans avoir le courage d'ouvrir la bouche pour lui parler. Pour faire tout cela, Dieu ne fait que donner une permission au Démon. Que pourroit-il donc faire, s'il y mettoit la main lui-même ?

Ô Grandeur de mon Dieu ! si cet exemple fait paroître ce que vous pouvez sur les biens & sur la santé & s'il nous apprend à ne les regarder que comme des choses que Vous nous avez prêtées, que Vous ôtez quand il Vous plait ; il nous fait encore paroître davantage ce que nous pouvons avec l'assistance de votre grâce.

Que ne peut elle pas sur le corps & sur la vie ? Le Roi Ochozias envoie à Elie deux capitaines l'un après l'autre, avec chacun cinquante soldats, qui lui disent de sa part : *Homme de Dieu, le Roi vous mande de le venir trouver* : il ne sait que répondre : *Si je suis homme de Dieu, que le feu du Ciel tombe sur vous, & qu'il demeure avec vos soldats* [IV Rois, ch. I]. Aussi tôt dit, aussitôt fait, & voilà les corps de ces soldats réduit en cendres. Il y en vint un troisième, qui en arrivant fléchit le genou devant ce prophète, & lui dit : *Ô homme de Dieu, je Vous supplie de ne pas mépriser ma vie, ni celle de ceux qui m'accompagnent, &c.* Celui-ci ne meurt pas comme les autres, mais au contraire, l'ange dit au prophète d'aller avec lui, & il y va pour annoncer à ce Prince une sentence de mort, de la part de Dieu. Mais d'où vient que ce troisième capitaine ne meurt pas comme les autres N C'est que les deux premiers parloient d'une manière arrogante, comme des personnes envoyées de la part d'un Roi ; mais celui qui s'humilie beaucoup, & ne parle qu'avec un respect qui montre assez qu'il ne doutoit pas qu'Elie ne lui en pût faire autant qu'aux autres. Ce prophète, qui étoit en cette rencontre le Ministre de la grandeur de Dieu, nous montre de quelle manière elle traite l'arrogance, & qu'elle est pleine de clémence pour les humbles, jusqu'à se réduire à faire ce qu'ils désirent.

L'Arche du Seigneur est prise par les Philistins, [I Rois. ch. I] qui pensent en faire un triomphe de victoire : & la description que l'Écriture sainte nous fait de cette histoire, fournit de quoi méditer avec consolation la sublimité de la

Grandeur, de Dieu. Ces pauvres gens pensent traiter l'Arche avec honneur, en la mettant dans le Temple de leur Idole ; mais ils le trouvent le lendemain les mains & les pieds coupés sur le seuil de la porte ; & ce Dieu Dagon couché contre terre comme un tronc d'arbre. La main du Seigneur s'appesantit ensuite sur ce peuple, & sa Grandeur prend plaisir à le charger de confusion, en le frappant de plaies douloureuses aux plus secrètes parties du corps. Elle fait une espèce d'ébullition sur la terre, d'où naissent des rats & des souris, en sorte que ces misères jointes ensemble, font dans leurs villes une étrange confusion de mort. Ces pauvres Idolâtres se résolvent de ne pas garder l'Arche de Dieu davantage, parce que, disent-ils *Sa main est bien dure sur nous, & sur notre Dieu Dagon*. Néanmoins ils font encore comme des Processions avec l'Arche ; mais ce n'est qu'un moyen de communiquer la mort par tout, ainsi que vous voyez dans le lieu que je vous cite : car *il se fait une épouvante de mort par toutes les villes, & la pesanteur de la main de Dieu leur devint déplus en plus insupportable*. Ils sont contraints enfin de se résoudre de faire fabriquer des sortes de présents, qui pouvoient les rendre la risée de tout le monde, & de renvoyer l'Arche qui tuoit tout ce peuple, mais qui ne faisoit aucun tort aux deux vaches qui la portoient, au contraire elle les conduisoit ; & les cris de leurs veaux, qui étoient retenus dans l'étable, n'étoient capables de tirer d'elles que des mugissements, d'autant qu'elles obéissent à l'Arche en marchant, sans se détourner ni à droit ni à gauche. Cette Arche tue encore cinquante mille hommes, en passant chez les Benjamites, qui confessent, & qui disent : *Hé, qui pourra paroître & se soutenir devant la face de ce saint Seigneur Dieu ?*

Qu'est-ce que c'étoit que cet Arche ? Des morceaux de bois que Dieu avoit commandé d'assembler, pour renfermer la Loi écrite, & pour servir de signe de sa présence. Si sa Grandeur fait tout cela pour cette Arche, que ne peut-elle pas faire pour elle-même, si elle vouloit se faire paroître ?

Écoutez encore deux passages de l'Écriture, touchant ce qu'elle peut sur la vie & sur les corps. Daniel prédit au Roi Balthazar, *qu'il devoit mourir la même nuit, parce qu'il avait fait apporter les vaisseaux du Temple de Dieu, pour boire dedans, qu'il avait loué des Dieux de bois & de pierre, & qu'il n'avait pas rendu la gloire qu'il devoit au Dieu, qui avait entre ses mains le souffle de sa vie*. C'est ainsi qu'il parle de nôtre vie : *Helas ! il n'a donc qu'à fermer la main pour nous étouffer* [Dan. ch. 5]. L'expérience journalière nous apprend qu'il le peut faire encore à moindres frais, & Jésus-Christ appelle avec très-juste raison, insensé, celui qui dans l'Évangile se proposoit de détruire ses granges, pour les faire plus grandes ; afin d'y amasser quantité de biens pour plusieurs années, parce qu'il faisoit son compte comme s'il eut pu se rendre indépendant de la Grandeur de Dieu, qui devoit reprendre l'âme qu'elle lui avoit prêtée dès la nuit suivante : *Hé pour qui seront, lui dit-il, toutes ces choses que tu amasses ?* [S. Luc. ch. 12]. S'il n'y a rien de plus véritable, ni de plus raisonnable que cette parole de Jésus-Christ ; il faut avouer qu'il y a bien des insensés au monde, puis qu'il y a si peu de personnes qui considèrent leur vie, comme il enseigne ici à la considérer, & que la plupart travaillent pour amasser du bien, comme s'ils ne devoient jamais mourir.

Qu'est-ce que cette Grandeur de Dieu ne peut pas sur le repos de la vie ? Il dit par Isaïe : *Je suis le Seigneur, & il n'y en a point d'autre ; c'est moi qui forme la lumière, & qui crée les ténèbres, qui fait la paix, & qui crée le mal* [ch. 4]. Il entend par *ce mal*, celui de la peine, & non pas celui du péché ; & c'est en ce sens qu'il faut aussi entendre ces autres paroles de l'Écriture : *Qu'il n'y a point de maux dans la Cité, que le Seigneur n'ait faits* [Amôs. ch. 3].

Voyons de quelle façon se forment les guerres, qui sont ce qui trouble le plus le repos de la vie des hommes, & qui la livre à la misère & à la mort. Il ne faut qu'une petite injure, & quelque différent survenu entre des Princes ; voila une guerre formée, & tout le repos d'un peuple sacrifié. Dieu donc dans cette rencontre, sans rien produire de son côté, n'a qu'à ne point détourner ces malheureuses occasions, & voila tout en combustion.

De là nous ne nous étonnons pas, si quand sa Grandeur a fait faire des guerres par ses ordres, comme elle a fait sur les Chananéens, par le moyen des enfants d'Israël, & sur les Juifs par les Chaldéens, par les Romains, & par d'autres, on y a vu le fer, le feu, le sang, le carnage passer jusqu'à toute extrémité ; les mères réduites à manger leurs enfants, & d'autres choses horribles que l'Écriture sainte nous apprend en les décrivant. Mais entre autres, remarquons-y une expression de menaces que la Grandeur de Dieu en fait par son Prophète Ezechiel [ch. 5] : *Fils de l'homme, prends une épée, qui soit si bien aiguisée qu'elle puisse raser le poil, & tu la passeras sur ta tête & sur ta barbe ; tu prendras aussi une balance, & des poids pour peser les poils quelle aura rasés, & pour les diviser : tu en brûleras la troisième partie dans la ville pendant l'espace du temps que durera, le siège ; tu en prendras un autre tiers que tu tailleras en pièces autour de ses murailles, & l'autre tiers tu le jetteras au vent, & je tirerai l'épée sur eux*.

Cette expression ressent bien la Grandeur de Dieu. Ces peuples sont comparés à des cheveux que le rasoir jette facilement par terre, & en grand nombre : dès qu'ils tentent le feu, ils sont incontinent consumés, sans qu'il soit besoin de le souffler ; étant jetés au vent ils sont facilement enlevés. Mais ce n'est pas assez, ils sont encore poursuivis à coups d'épées ; & voila de quelle manière la Grandeur de Dieu traite ces hommes, qui sont moins que des cheveux à son égard, & comme elle accomplit sur les rebelles qui n'ont point voulu lui rendre leurs hommages avec paix, ce qu'elle dit dans un autre endroit de l'Écriture : *Je régnerai sur vous à main forte, le bras étendu pour frapper, & la fureur répandue* [Ezechiel. ch. 20]. Hé, Seigneur, si nous engageons vôtre grandeur à régner ainsi sur nous, quel repos pouvons-nous avoir dans la vie ?

Elle n'a qu'à faire manquer le pain, & puis, que devenir ? Il ne faut pour cela qu'une parole d'Elie, & voila le Ciel fermé pour trois ans, & cependant on meurt de faim. Elle en fait la menace en plusieurs endroits de l'Écriture, par des termes qui lui sont fort propres, en disant : *Je vous romprais le bâton du pain* [Ezech. ch. 4] car il lui est plus aisé d'envoyer la famine, qu'il n'est facile de rompre un bâton.

Un siège de la Ville de Samarie, réduit le Prince & le peuple à telle extrémité, que la tête d'un âne s'y vend 80 pièces d'argent, qui valoit beaucoup, & la quatrième partie d'une mesure d'ordure de colombe en coûte cinq [IV Rois ch. 6]. Joignons à cela ce que nous savons de nos expériences, qui est arrivé dans les chertés du blé, pour concevoir plus facilement ce que la Grandeur de Dieu peut sur le repos de nôtre Vie. Venons encore à quelque chose, dont l'expérience

nous est plus commune ; rapportons-nous l'idée des tempêtes qui arrivent souvent l'été, qui remplissent les plus hardis de frayeur, par les éclairs, les fracas de tonnerre, les vents, les grêles, & par les tourbillons qui déracinent les arbres, enlèvent les gerbes de blé en l'air, comme si c'étoient des fœtus, transportent les bâtiments, & font des violences jusques à tordre des arbres comme la vis d'un pressoir, ainsi qu'il est arrivé cette année, & que j'ai vu de mes propres yeux. Regardons quelle posture tiennent ces hommes pendant cela. Ils passent ce peu de temps fort tristement ; mais si ces tempêtes duroient les deux, les trois, les quatre jours dans une même violence, la vie deviendrait ennuyeuse aux uns, & les autres la perdroient de frayeur. Qu'est-ce que ces tempêtes ? Un air agité, un effet qui se produit dans la nature, qui fait un petit vertige de ta terreur que peut donner la Grandeur de celui *qui marque les chemins aux tempêtes bruyantes* ainsi que parle l'Écriture [Job. ch. 28].

Ô Grandeur de Dieu ! si par une simple agitation de l'air vous faites trembler de peur tout le monde, vous réduisez la vie des hommes à être toute languissante, & hors d'état de pouvoir prendre plaisir à aucune chose, je n'ai pas de peine à concevoir que lors que vous voudrez prendre vengeance des méchants, & mettre fin à leurs crimes en détruisant le Ciel & la Terre, lorsque *vous tirerez les coups de foudre, qui iront tomber directement sur leurs têtes comme une flèche qui part d'un arc bien courbé* [Sap. ch. 3]. Ils iront inviter les rochers de s'ouvrir, les montagnes de tomber sur eux, pour pouvoir les cacher devant la face de votre fureur.

Qu'est-ce que ne peut pas la Grandeur de Dieu, *sur les esprits* des hommes ! Il n'a qu'à retirer le rayon de sa lumière, & aussi-tôt ils se trouveront, dans des ténèbres plus épaisses que celles de l'Égypte : consultons l'Écriture sainte sur ce sujet, & nous, y trouverons bien des exemples.

Pharaon étant prêt d'être noyé, s'avise de dire : *Fuyons de devant Israël, car Dieu combat pour lui* [Exode. 14].

Pauvre misérable ! tu t'avise bien tard ; l'aveuglement où ta malice t'a jette, te coûtera la vie, il faut périr. Voilà un exemple, qui nous apprend jusques où l'aveuglement conduit les hommes, & jusqu'à quelles extrémités il les fait passer quand la Grandeur de Dieu détourne sa lumière de dessus leurs esprits. David avoit bien raison de prier ardemment, & de dire : *Mon Dieu, illuminez mes ténèbres, éclairez, mes yeux, de peur que je ne m'endorme dans la mort* [Ps. 12. & 17]. C'est comme s'il disoit : Mon Dieu, j'ai des yeux, mais ils ne me servent de rien, à moins que vous ne répandiez sur moi votre lumière ; ils sont faibles & trompeurs, & ils me feront prendre l'ombre pour le corps, je ne connoîtrai peut-être les choses que quand il ne sera plus temps, comme fit Pharaon, éclairez moi.

Dieu infatue le conseil d'Achitophel, & il va se pendre dans sa maison.

Je suis le Seigneur dit-il *qui fait tout & qui seul étend les cieux. J'affermis la terre sur son centre, sans que personne m'aide ; je rends inutiles les signes des devins, & je fais entrer en fureur les -- ; c'est moi qui renverse les sages en les faisant retourner en arrière, & en faisant que leur science devienne une folie* [Isaïe. ch. 44].

Ô Seigneur, si cela est ainsi, il faut que nous ayons incessamment recours à votre lumière, à moins que de vouloir faire les fous & de le vouloir être par effet dans nos actions.

Mais quand la Grandeur de Dieu veut que les esprits soient trompés, qu'arrive-t-il ? Nous en avons deux exemples terribles dans l'Écriture. Le premier est rapporté au troisième Livre des Rois. ch. IX, où Dieu ayant permis au Démon de tromper l'esprit des Prophètes d'Achab, dont la vie étoit dérégulée, & leurs visions par conséquent fort exposées aux illusions, il laisse ce Prince à lui-même, & il croit aux illusions de ces Prophètes, au préjudice de ce que lui prédisoit un vrai Prophète, qu'il périroit dans cette guette s'il l'entreprendoit ; il met ce vrai Prophète en prison pour sa récompense, \ il va au combat, il est tué par un accident qui relève encore la grandeur de Dieu ; un soldat tire sa flèche au hasard & en l'air, elle vient lui percer le corps entre le poumon & l'estomac, & voilà ce Roi mort.

L'autre exemple est rapporté au second Livre du Paralip. ch. 20. Un nombre innombrable de Moabites & d'Ammonites s'étoient assemblés pour venir attaquer le Roi Josaphat, & détruire toute la Judée. Ce Prince se sentant trop faible pour résister à une si grande armée, se tourna entièrement du côté de Dieu pour lui demander son secours, & mettre en lui toute son espérance. Dieu lui témoigna qu'il lui donneroit sa protection, & lui manda par son Prophète, qu'il le laisse faire, que ce ne seroit pas lui qui combattroit, & qu'il n'avoit qu'à conduire son armée le lendemain en un certain endroit. Il obéît, & ce Prophète mit les Chantres à la-tête de l'armée, pour chanter le *Confitemini*, qui veut dire, *Rendez vos reconnoissances au Seigneur & confessez que sa miséricorde est éternelle*.

Cependant, que fait la Grandeur de Dieu, pour détruire cette armée ? Elle ne prend pas la peine d'envoyer un Ange pour l'exterminer, elle met seulement le vertige dans la tête de ceux que ces peuples avoient mis en embuscade, qui prenant les leurs pour leurs ennemis, se jettent sur eux, & s'entre-tuèrent ainsi les uns les autres.

Les enfants de Juda, qui ne savoient rien de ce qui se passoit, s'avancèrent jusqu'à un lieu élevé qui découvrait bien loin sur la campagne, dans l'intention de combattre ; mais ils aperçurent la terre couverte d'un prodigieux nombre de corps morts, sans que de toute cette grande armée, ainsi que remarque l'Écriture, il en restât un seul qui eût pu éviter la mort. Ô Grandeur de Dieu ! si vous défaites ainsi des armées par leurs propres armes, que feriez-vous si vous vouliez y employer votre bras ?

Elle fait une grande menace aux hommes, *de les abandonner à la conduite de leur esprit* [Ps. 80]. C'est donc signe que c'est un moyen fort propre pour les punir, & que de les laisser suivre leur lumière & leur faiblesse, c'est assez pour les châtier avec rigueur.

Je ne parle pas des accidents de maladies, qui ont démonté en un moment un bel esprit, comme l'expérience nous l'apprend tous les jours.

Enfin, qu'est-ce que cette Grandeur ne peut pas *sur les âmes* ? Elle peut dès cette vie leur donner des exercices fort pénibles par des voies inconnues, & où il n'y a qu'elle qui puisse apporter du remède & de l'adoucissement : car personne n'est capable d'atteindre jusques aux âmes qui sont de purs esprits, que le Père des Esprits. Nous ne parlerons pas des peines qu'il fait souffrir aux âmes qu'il veut élever à sa connoissance & à son amour par des ténèbres, des

aridités, & des tentations : car c'est pour les purger & leur apprendre à dépendre entièrement de son secours, de sa conduite & de son amour ; & c'est par-là qu'il leur fait mieux ressentir le bonheur de sa consolation ; mais seulement nous conjecturons de-là, ce qu'il peut faire souffrir dès cette vie aux âmes méchantes, puis qu'il exerce ainsi les bonnes.

Caïn ayant tué son frère, & étant presque seul sur la terre, il demande à Dieu quelque assurance, parce qu'il croit que *tous ceux qui le rencontreront le tueront* [Gen. ch. 4]. Il est environné des ombres de la mort ; & pour l'avoir donnée une fois à son frère, il en souffre par appréhension tous les moments de sa vie ; il lui semble que la terre enfantera des hommes pour le tuer. Saül ayant conçu une jalousie contre David, qui le porte à la cruauté, & à l'injustice son propre esprit lui sert de bourreau, il devient un forcené, un malheureux, & un réprouvé. Si les consciences des méchantes âmes nous étoient ouvertes, nous les verrions dans des supplices de remords, de craintes, de fureurs, de désirs étouffés & enragés, d'aversion, & de désespoirs, oui nous feroient plus de frayeur que les supplices des plus criminels : & toutes ces peines nous marqueroient qu'elles sont les avant-coureurs des supplices éternels. Nous avouerions que Je&Jésus-Christ avait bien raison de dire : *Ne craignez pas ceux qui n'ont du pouvoir que pour tuer les corps ; mais craignez seulement celui dont la Grandeur peut tuer le corps & l'âme, & les précipiter dans les Enfers* [S. Matth. ch. 10].

Écoutez enfin le Prophète Ezechiel, au ch. 34, qui nous décrit en quel état sont dans les Enfers ces Grands du monde, ces Braves, ces Conquêteurs, *qui ont mis, dit-il, autrefois l'épouvante dans la terre des vivants. Là est le Prince des Assyriens, & toute sa troupe autour de lui, & leurs sépulcres sont tout au fond de la prison. Là est Elam & les autres chargés de confusion, & rangés au milieu de ceux qui ont été tués, parce qu'ils ont voulu se faire redouter, & donner de la terreur dans la terre des vivants. Ils n'y auront jamais de repos non plus que les autres Forts qui sont descendus en Enfer, quoi qu'ils aient été enterrés avec leurs armes, & que leurs épées aient été mises dessous leurs têtes. Mais leurs iniquités étoient enfermées dans leurs os, parce qu'ils ont été la terreur des plus forts dans la terre des vivants. Là est toute l'Idumée avec tous ses Rois, & tous les Princes de l'Aquilon.*

Ô Grandeur de Dieu ! Job a bien dit, que c'est vous qui traînez les Grands au dos du Char de votre gloire, dépouillés, d'honneur, & chargés de confusion [ch. 12] car nous en voyons la preuve dans leur mort malheureuse, & dans leur damnation, que nous décrit votre Prophète. Vous leur ferez payer dans toute l'éternité la témérité qu'ils ont eu de vouloir se forger une grandeur rebelle à la vôtre, & qui entreprenoit sur la vôtre, en voulant se faire trop redouter par leurs semblables, & les traiter autrement que vous ne voulez.

Mais faisons un peu réflexion sur l'état pitoyable de ces Grands du monde, que le Prophète a vus dans les Enfers, & considérons quelles raisons peuvent porter la Grandeur de Dieu à traiter ainsi les Grands de la terre.

Il semble que les Grands de la terre veulent souvent se forger une gloire à part, une félicité autre que celle de Dieu, & une indépendance de sa Grandeur ; mais qui sont-ils ? Les petits enfants nous l'apprennent, quand en soufflant dans une paille trempée dans de l'eau mêlée de savon, ils font sortir des ampoules, qui volent un petit moment en l'air, & qui s'évanouissent : c'est à qui en fera une plus grolle, & celui qui a surpassé en cela son compagnon, croit avoir fait un grand ouvrage.

L'application de ces Grands du monde n'étoit qu'un jeu d'enfant devant la Grandeur de Dieu, & leur gloire n'étoit qu'une ampoule d'eau pleine de vent, leur arrogance n'étoit fondée que sur une de ces ampoules qui paroît plus grosse que les autres, & en un moment tout s'est évanoui. Ils n'étoient donc que des acteurs qui faisoient ainsi les enfants sur le théâtre de la vanité du monde.

Qu'ont-ils fait pendant leur vie ? Ils ont peut-être fait beaucoup de misérables par l'injustice & par la violence : & ceux, qu'ils ont voulu rendre participants de leur orgueil & de leurs plaisirs, ne sont montés que pour tomber de plus haut dans le précipice de la damnation. Ils se sont rendus responsables du salut de beaucoup de personnes, & se sont amassés pour eux-mêmes de quoi souffrir de grandes douleurs dans leur mort, de la confusion dans le jugement de Dieu, & des châtiments éternels dans les Enfers. ils ont pu ôter la vie injustement aux autres ; mais ils n'ont pas pu éviter le jugement de la mort. Ils se sont retirés le plus qu'ils ont pu des travaux des hommes, & n'ont rien fait pour Dieu, mais à présent, personne ne peut rien faire pour eux, & ils ne peuvent trouver aucun moyen de fuir le châtiment de sa colère.

Que sont devenus leurs plaisirs criminels ? Ils sont passés, pour leur laisser des douleurs horribles & éternelles qui sont éloignées de toutes sortes de consolation. On prononce sur eux par la voix de l'Ange de l'Apocalypse : *Plus ils ont été dans les délices, plus donnez leur de tourment & d'afflictions* [ch. 18] & sur cette licence, les Démon s'animent & s'appliquent à les tourmenter.

Qu'avoient-ils qui leur appartint lors qu'ils étoient au monde ? Tous les vains ornements de leur gloire étoient empruntés de la terre & des animaux, & ils n'avoient naturellement que la nudité non plus que les autres. Leur beauté étoit empruntée ; mais ils n'avoient point de bonté, ni pour eux, ni pour les autres. Tous ces flatteurs qui leur donnoient des louanges, n'étoient que des ministres de misère, qui les haïssoient souvent dans leurs cœurs, pendant qu'ils leur applaudissoient du bout des lèvres.

La jouissance de leurs bonheurs & de leurs plaisirs a été bien imparfaite, bien courte & bien traversée ; mais en voulant faire les Grands, comme pour entrer en comparaison avec Dieu, sans considérer que sa Grandeur tenoit leur vie entre ses mains, & que sa vengeance étoit pendue à un cheveu de la tête ; elle n'a fait que rompre ce cheveu pour les écraser & les abîmer.

Si nous cherchons leurs os parmi les autres, nous ne pourrions les distinguer d'avec ceux des plus misérables : mais le Prophète nous fait voir leurs âmes dans les Enfers, où ils seront éternellement reconnus pour ce qu'ils sont. L'expérience qu'ils font de la Grandeur de Dieu dans ses jugements & dans ses châtiments, leur fait entendre le sens des paroles du grand Roi David quand il dit : *Que c'est Dieu qui est terrible, qui ôte l'esprit aux Princes, le terrible sur les*

Rois de la terre [Ps. 76]. Car leur Grandeur ne sert à présent que de jouet aux Démons, afin de venger le mépris que Jésus-Christ a souffert chez les Grands du monde, & celui, qu'ils ont fait souffrir à tous ses bons Serviteurs.

Si la parole du Sage est vraie qui dit *Que l'homme est puni par les mêmes choses par lesquelles il a péché* [Sagesse ch. 11], nous pouvons croire que c'est ainsi qu'ils sont traités, pour punir par ces confusions, les mépris qu'ils ont fait de leurs semblables. C'est un grand désavantage d'être méprisé des Anges, mais d'être méprisé des Démons & de leur servir de jouet & d'esclaves ; c'est la dernière des confusions.

Ô Grands du monde ! Apprenez donc ici que vous n'êtes grands qu'en vanité, si vous ne l'êtes par rapport & par soumission à la Grandeur de Dieu. Ecoutez la parole d'un grand Roi, qui vous avertit de votre salut : *Maintenant, ô Rois ! dit-il comprenez bien ce que je vais vous dire ; devenez, sages, vous qui jugez les autres sur la terre, servez le Seigneur avec crainte, & réjouissez-vous en lui avec tremblement. Apprenez, & suivez les règles de se conduite ; de peur qu'il ne se fache contre vous, & que vous ne périssiez de la droite voie* [Ps. 2].

Le meilleur conseil que puissent suivre les Grands du monde, après celui de David ; c'est de ne s'estimer jamais à l'égard de la Grandeur de Dieu, que comme des enfants de la terre & des descendants du néant.

Mais nous, Seigneur, que dirons-nous à votre Grandeur pour lui rendre nos hommages ? Nous confesserons que c'est elle qui remplit le Ciel & la terre, qu'elle peut tout détruire d'un clin d'œil, & que nous sommes autant insensés que coupables, si nous n'abandonnons toujours nos biens, nos santés, notre repos, notre vie, notre honneur, nos esprits, & nos âmes à votre conduire & à votre miséricorde ; & après avoir fait cette confession à la Grandeur de votre puissance, nous nous adressons à la Grandeur de votre bonté, de votre miséricorde, & de votre amour, pour obtenir votre grâce, afin de ne jamais nous éloigner des devoirs que nous devons à votre Grandeur, & de ne la pas contraindre de nous faire ressentir ce qu'elle est dans ses châtiments, comme elle nous l'a fait ressentir dans ses miséricordes.

Je ne vous ai pas parlé de la Grandeur de Dieu dans le Ciel, & dans la Béatitude qu'il communique aux bienheureux, afin de la laisser toute entière à méditer à votre Espérance.

Adieu, Je suis &c.

FIN

Depuis que l'Esprit de l'Homme a reçu la blessure du péché, il n'est pas seulement timide dans ses pensées, & incertain dans ses prévoyances, mais il ne peut même acquérir aucune connoissance solide qu'en y étant conduit comme par des degrés & par des mesures. Il faut qu'il digère beaucoup de difficultés & de contradictions avant que d'y parvenir, qu'il l'apprenne plusieurs fois ce qu'il a oublié, & qu'il se forme le jugement par un long usage, avant que de pouvoir être établi dans une connoissance qui soit résolue, & résolutive entre les diverses oppositions & contradictions de ses pensées.

Plus les matières qui se présentent à lui sont relevées & éloignées de l'expérience des sens, plus il a besoin de conduite & de secours, pour en acquérir de solides connoissances, dont il soit capable de faire application sur soi-même & sur ses actions, & il a besoin pour conserver ces connoissances de revenir souvent aux principes d'instructions qui leur ont servi de fondement, de peur que l'oubli ne les éclipse, ou que le changement & l'erreur ne les corrompent.

Dans les matières spirituelles, Theotime, dont j'ai à vous entretenir, la grâce du Saint Esprit est comme le flambeau qui nous est absolument nécessaire pour découvrir les importantes vérités qui se trouvent écrites dans le grand livre du Christianisme écrit dedans & dehors, je veux dire dans l'humanité sacrée du Fils de Dieu ; c'est cette grâce qui nous dispose à les bien apprendre, & c'est elle qui conserve dans nos cœurs & dans notre intelligence, ce qu'elle nous en fait connoître. Mais comme sa conduite est toujours suave, & que selon ses règles ordinaires, elle ne passe non plus aux extrémités miraculeuses dans ses opérations surnaturelles & spirituelles, que dans les œuvres de la nature, qui se perfectionnent peu-à-peu avec le temps & avec le travail ; il faut aussi que notre conduite corresponde à la sienne, & que nous servant des moyens naturels & proportionnés à la portée de nos esprits, nous travaillions à acquérir les solides connoissances des vérités Chrétiennes, en suivant pas à pas la lumière du flambeau de la grâce de Jésus-Christ, de sa vie & de ses exemples, & en apprenant premièrement les choses qui sont faciles à comprendre, pour nous disposer à bien entendre les plus difficiles.

Il est certain, Theotime, que plusieurs bonnes âmes, faute d'observer cette conduite & cette discrétion, tombent dans de grandes peines & inquiétudes d'esprit, d'autant que voulant commencer par l'étude des Mystiques & par tout ce qu'il y a de plus relevé dans les Livres spirituels, elles se trouvent arrêtées tout à coup, ou par une difficulté qu'elles ne sauroient surmonter, ou bien par quelque imagination qui leur vient en l'esprit, qu'un sage & discret commençant résoudroit sans peine.

Ce défaut de conduite les rend aussi incapables de se résoudre elles-mêmes que peu disposées à recevoir les résolutions des autres, & elles sont plus capables de jeter les esprits dans des doutes & dans des inquiétudes, par l'abondance de leurs paroles & de leurs idées relevées, qu'il n'est facile de les aider elles-mêmes à connoître la droite vérité. Car, quoique leurs idées pèchent toujours dans quelque principe mal entendu, elles ne laissent pas d'étourdir ou de préoccuper l'esprit de ceux qui les écoutent, d'autant que la plupart ne sont pas capables de développer les difficultés pour les ramener aux véritables principes ; de même qu'un jeune Etudiant en Philosophie, ne peut pas toujours trouver la fausseté d'un argument subtil, qui ne se découvre que par les habiles.

Voilà d'où vient que ces personnes tombent dans le doute & dans la peine, & demeurent souvent dans une préoccupation d'esprit erronée. J'ai vu plusieurs fois de ces personnes spirituelle, vertueuses & généreuses, peinées & inquiétées au possible ; mais après avoir considéré leur état & leurs peines, & avoir examiné la cause de leur mal, laissant à part certains esprits plus disposés à s'inquiéter que les autres, j'ai trouvé que leur instabilité procédoit de ce qu'elles ne s'étoient pas établies dès le commencement dans des connoissances réglées ; qu'elles avoient lu indifféremment toutes sortes de livres, & qu'elles s'étoient remplies l'esprit d'une infinité de pièces rapportées, s'étant attachées seulement à ce qui paroisoit le plus conforme à leurs idées ; enfin qu'elles avoient fait comme ces Ecoliers qui s'étant contentés de lire & d'entendre expliquer de célèbres auteurs latins, savent véritablement du latin ; mais s'il faut composer un discours, ou rendre raison d'une construction, ils demeurent court, parce qu'ils n'en ont jamais appris, les règles.

C'est ainsi, Theotime, que ces bonnes âmes se sont rendues sans y penser du nombre de celles dont parle Saint Paul, *qui apprennent toujours sans jamais parvenir à la Science de la vérité*. Car au lieu d'être devenues maîtresses en connoissances solides après le temps qu'elles ont employées à l'étude des livres spirituels, elles ont besoin de reprendre les premiers éléments de la vie spirituelle pour être instruites de nouveau des choses qu'elles dévoient avoir bien apprises dès le commencement, que ce même saint Apôtre appelle *les premiers éléments du commencement de la parole de Dieu*, & qui est comme le lait qu'il faut sucer avant que d'être capable de manger la viande solide. Mais ce qu'il y a de plus à craindre pour ces bonnes âmes, c'est qu'elles ne tombent dans la présomption, car lors, qu'elle s'est une fois mêlée avec leurs vues relevées & confuses, c'est un mal qui est presque sans remède.

L'expérience fait toucher au doigt ces vérités, & fait connoître le tort que leur cause la présomption, particulièrement quand elle est invétérée, d'autant qu'il est presque impossible de pouvoir rien gagner sur ces âmes qui en sont atteintes. Si on les retire d'une préoccupation, elles tombent incontinent dans d'autres, & l'habitude qu'elles ont prise de suivre leur sentiment dans les choses qui leur paroissent les plus relevées & les plus parfaites, parce qu'elles sont les plus conformes à leurs vues spirituelles, les met hors d'état de profiter des avis qu'on leur donne. Enfin quand la présomption s'est attachée à leurs peines, elles vivent ensemble jusqu'à la mort. Il n'y a que l'âme qui a de la soumission qui se puisse tirer de-là ; en suivant les conseils qu'on lui donne, & en recommençant tout de nouveau à apprendre les premières règles des instructions de la vie Spirituelle. En voici un exemple qui est de la connoissance certaine.

Une personne vertueuse, douée de beaucoup de bonnes dispositions de grâce & de nature, & qui avoit déjà

vécu plusieurs années en Religion dans de grandes inquiétudes, tomboit d'erreur en erreur dans sa conduite, nonobstant qu'elle eût lu tous les Mystiques les plus relevés. Elle ne faisoit que très-peu de réflexion sur elle-même, pendant qu'elle censuroit & qu'elle condamnoit dans les autres tout ce qui ne s'accordoit pas selon son sens avec ses vues relevées : mais à la fin pressée par le tourment de son propre esprit, elle ouvrit son cœur à une personne amie, & lui demanda conseil. On ne lui en donna qu'un seul, qui fut de quitter la lecture de tous ces livres relevés, & de s'appliquer pendant un temps considérable à ne lire que *l'introduction à la vie dévote de S. François de Sales*, de laquelle on avoit séparé ce qui regarde les engagements des personnes séculières. Elle le fit, & y trouva un remède d'instruction qui convenoit si bien à son mal, qu'à mesure qu'elle le prenoit, elle sentoît que ses inquiétudes diminuoient, le mépris de soi-même lui venoit comme un baume répandu sur sa plaie qui en apaisoit les douleurs ; & ses yeux s'ouvrirent pour voir un nouveau jour. Enfin continuant & recommençant plusieurs fois la lecture de ce livre admirable, elle devint détachée, mortifiée, tranquille, patiente dans ses infirmités, & Dieu lui fit tant de grâce qu'ayant connu à fond ce qu'il avoit opéré dans elle par ce remède, j'en ressentis une joie extrême, & jamais je ne m'en souviens que ce ne soit avec une consolation sensible.

Après cela, Theotime, si nous passons de la cause du mal à en chercher le remède, nous trouverons tout d'abord qu'il ne consiste qu'à bien établir les âmes dans les principes de vérité, qui doivent servir de fondement à leurs connoissances spirituelles : Car le même remède qui guérit le mal, l'empêche aussi d'arriver ; & il n'est question pour l'éviter que de s'appliquer à établir les jeunes commençants dans cette connoissance solide & réglée des principes de la vie Chrétienne & Religieuse, & de leur faire observer autant d'ordre, de mesure & d'exercice qu'on en fait observer aux jeunes Écoliers qui apprennent le Latin par règles.

Ils commencent par les premiers rudiments, de là ils passent aux règles de la composition, & montant ainsi par degrés à de nouvelles connoissances par l'exercice de leurs compositions, & par les explications & les corrections de leurs Maîtres ; ils deviennent savants & capables d'instruire les autres. Ils apprennent peu-à-peu, & demeurent longtemps sur un même livre, parce qu'autrement ils ne sauroient les choses que superficiellement, & leur mémoire perdrait ce qu'elle a appris avec la même facilité quelle l'a retenu.

Il est bien facile, Theotime, par l'exemple que je vous propose d'un Ecolier, & de ce qui s'observe à son égard pour le rendre savant, de vous faire comprendre l'intention que j'ai eue en vous dressant ce directoire de lectures spirituelles pour l'éducation des commençants. Elle n'est autre que de les aider à apprendre foncièrement les règles de la vie Chrétienne, & de retirer leur esprit des connoissances vagues qui ne sont pas proportionnées à leur portée, pour les renfermer dans l'étude des principes de la vie spirituelle, en les apprenant comme dans une classe, par ordre, par mesure & par pratique ; c'est par ce moyen qu'ils parviendront à cette excellente science des Saints, que Dieu ne donne qu'à ceux qui sont petits à leurs propres yeux, & bien fournis à la direction de ceux qui les instruisent, qui ne suivent pas la curiosité de l'esprit humain, qui fuient la variété & la multiplicité, comme étant contraires à la solidité dont l'esprit a besoin, qui ne s'appliquent qu'à une chose afin de la bien savoir, & qui n'ont autre but que d'apprendre à connoître & à suivre Jésus-Christ comme leur unique nécessaire.

Le temps qu'un Ecolier emploie sur une même chose pour la bien apprendre, doit donc servir de règle à nos Écoliers spirituels, & il est nécessaire, Theotime, de leur inspirer de ne pas passer si légèrement ni si facilement d'une lecture à l'autre, ni de se surcharger l'esprit, car il n'est pas capable de digérer tant de matière à la fois : Et c'est ce qui m'a obligé de distinguer les lectures par Leçons, comme je vous l'expliquerai encore mieux ci-après dans les Avis généraux qui pourront servir à l'instruction tant au Maître qu'aux Disciples ; mais auparavant disons quelque chose de la matière dont ces Leçons sont composées.

Je les tire, Theotime, premièrement de *l'Écriture Sainte*, qui est la vérité écrite, où se trouvent les règles de nos actions.

Secondement, de *l'Introduction à la vie Dévote* du grand Saint François de Sales.

Troisièmement du livre incomparable de *l'Imitation de Jésus-Christ*.

Vous direz peut-être que le livre de l'introduction ayant été fait pour les personnes engagées dans le monde, ne vous semble pas propre pour les âmes qui y ont entièrement renoncé, parce que faisant profession d'une vie plus austère & plus parfaite que le commun des Chrétiens, elles doivent avoir aussi des maximes plus saintes & plus relevées. Si vous êtes dans cette préoccupation, il faut vous l'ôter de l'esprit, en vous faisant connoître les avantages que vous pouvez tirer des instructions de cet excellent livre.

Pour devenir bon Religieux, il faut être auparavant bon Chrétien : Car l'édifice de la Religion ne peut être établi que sur les règles de l'Évangile, & ces mêmes règles sont les fondements de la vie Chrétienne. C'est pourquoi, il est nécessaire que celui qui aspire à la perfection de la vie Religieuse, commence par les principes de piété qui sont communs à tous les Chrétiens, afin que les ayant appris à fond, il n'ait qu'à y ajouter l'observance de ses règles, pour élever son édifice spirituel, qui deviendra un beau Temple du Saint Esprit, si son observance est fondée sur ces principes, & qu'elle en soit toujours soutenue. Or entre tous ceux qui ont expliqué les maximes de la piété Chrétienne, & qui ont mis comme en ordre & en méthode la science pratique de l'Évangile ; Saint François de Sales m'a toujours semblé avoir excellé, tant à cause de la netteté de ses expressions qui fait comprendre les choses les plus relevées sans aucun embarras d'esprit, qu'à cause de la prudente modération qu'il observe en expliquant ces importantes matières, & en les insinuant, en sorte qu'il fait voir que ce qui paroît le plus rude & le plus difficile dans l'Évangile, est possible à tous, & qu'il n'y a rien de plus facile ni de plus raisonnable que d'en faire l'entreprise. Enfin il engage si insensiblement la liberté, qu'il oblige même les plus libertins d'avouer que personne ne se peut légitimement dispenser de pratiquer ces lois Évangéliques, & ces paroles de vérité, qui convertissent les âmes & qui gagnent les cœurs.

Ce grand serviteur de Dieu prend la raison d'une manière si convenable à ses instincts, & il se sert si bien de la

voie d'honneur pour présenter aux âmes les maximes du salut, n'y mêlant rien qui ressente l'exagération ou la contrainte, qu'à moins de se faire violence, ou de renoncer aux sentiments d'honneur, l'on ne peut s'empêcher de reconnoître l'excellence & la vérité de ce qu'il propose, & d'avouer qu'on peut vivre en disciple de l'Évangile, en quelque engagement d'état où l'on se trouve.

C'est ce qui a fait, Theotime, qu'après avoir pris la résolution de dresser comme un petit Cours de saintes lectures, afin que l'on y pût apprendre comme par règles les vérités Chrétiennes & la pratique de la vie intérieure & parfaite, je me suis servi de son *Introduction à la vie Dévote*, & vous verrez que quoi qu'il semble que cet ouvrage ne soit propre que pour les personnes engagées dans le monde, pour lesquelles ce saint Evêque l'a composé ; il est pourtant fort aisé d'en faire un livre propre aux personnes Religieuse aussi bien qu'aux Séculières, n'étant besoin pour cela, que de mettre à part l'application qu'il fait de ses principes, aux obligations des Séculiers, & aux engagements de leur état, & de laisser ces mêmes principes dans leur pureté naturelle, dont on peut faire sans peine une bonne application à l'état Religieux.

Ceci paroîtra toujours fort raisonnable à un bon sens, mais l'expérience a appris, & apprendra encore tous les jours à ceux qui la voudront faire, que celui qui aura bien pratiqué les instructions qu'il donne à *Philothée*, se trouvera poussé jusqu'au parfait renoncement de soi-même, sans qu'il semble qu'on l'ait ni pressé ni touché, tant se manière d'enseigner trompe prudemment & saintement la nature ; & ainsi, pourvu qu'on se trouve arrivé à ce saint renoncement, qui est comme le centre de la perfection, qu'importe par quel chemin on ait marché ? par celui d'une instruction dressée pour des Séculiers, où la prudence de l'Auteur cache un peu la lancette sous le coton, ou bien par celui de quelque instruction abstraite, qui n'ait que des choses dures à proposer ; & qui en montrant le fer à découvert à la nature, peut souvent augmenter par la terreur ses contradictions & ses peines.

Nous avons bien plus besoin d'être encouragés que d'être épouvantés, & si le Capitaine n'avoit autre chose à représenter à ses soldats que les difficultés & les dangers du combat qu'il a résolu de donner, on auroit plus de sujet d'attendre d'eux une honteuse fuite, que d'en espérer une heureuse victoire. Il faut au contraire qu'il les prenne par le point d'honneur, qu'il les anime par de belles espérances, & qu'il mette en usage tout ce qui peut ou diminuer leur crainte, ou enfler leur courage. Il faut faire la même chose pour encourager les âmes engagées dans la milice spirituelle, & leur enfler le courage par l'assurance certaine qu'elles auront toujours le secours d'un Chef invincible, & qu'elles ne peuvent être entièrement vaincues, si elles ne consentent elles-mêmes à leur défaite.

C'est sur l'*Introduction à la vie Dévote*, que j'ai formé le plan de cet ouvrage, & peu s'en faut que je ne l'y aie entièrement employée, en la manière suivante.

J'en prends quelques Chapitres pour chaque Leçon que je fais précéder par des *Textes de la Sainte Écriture*, qui sont conformes à la matière dont ils traitent, & qui sont comme les fondements de l'Édifice, & Ensuite je les accompagne de quelques Chapitres de *l'Imitation de Jésus-Christ*, qui y Conviennent, & qui en sont une interprétation pratique & étendue. J'ajoute toujours après les *Textes de l'Écriture Sainte* de petites observations, & bien souvent à la fin des chapitres de courtes réflexions, comme aussi des remarques ou éclaircissements que j'insère dans le texte. J'en fais des Leçons distinctes, & je continue de la même sorte jusqu'à la cinquante-troisième & dernière, faisant du tout un composé qui servira pour marquer le droit chemin aux âmes qui aspirent à la vie Intérieure & Parfaite. Elles seront disposées par le moyen de ces Leçons à bien entendre les plus importantes vérités, à faire leurs actions avec ordre, avec discrétion & avec une soumission d'esprit autant intérieure qu'extérieure, sans empressement, sans inquiétude & sans chagrin ; & elles deviendront capables de comprendre avec tous les Saints quelle est l'étendue, la hauteur & la profondeur des vérités Chrétiennes, aussi-bien que de la Charité pratiquée.

On accable souvent les Commencants par trop de préceptes au lieu de les instruire, & des lectures trop abstraites ou trop vastes qu'on leur fait faire les embrouillent plus qu'elles ne les éclairent. Ils s'égarent par là dans leurs pensées, ces égarements les jettent dans l'inquiétude, & l'inquiétude dans le relâchement ou dans une espèce de désespoir, ne pouvant digérer tant de choses. Tout cela vient pour l'ordinaire de ce que leur intelligence n'étant point bien établie sur les principes & sur les premiers éléments de la véritable connoissance, ils s'effraient ou suivent leurs vues sans garder de mesure ni de règle, & apprennent sans cesse, sans jamais rien savoir de ce qui leur est nécessaire. Au contraire, s'ils commencent par ce qui est le plus facile à concevoir, & qu'ils joignent la pratique à la connoissance, L'Esprit de Dieu les disposera à profiter de plus en plus. Il leur ouvrira le sens pour entendre les Écritures, il les fera croître selon l'ordre que sa providence a mis dans les créatures, qui vont du petit au grand, & ils seront de ces bonnes plantes qui portent du fruit en leur temps, avec patience.

Mais pour les aider encore à bien entendre, & à mieux profiter de ces lectures, je veux leur donner ici quelques avis qui seront comme des règles générales, auxquelles il faudra toujours revenir, & qui serviront pour faire un raisonnable discernement dans les difficultés qui se présenteront à leur esprit en faisant leur lecture.

Première Règle : *Qu'il faut entendre les choses selon le possible humain, & non pas toujours au pied de la lettre*

Je commence par celle dont nous avons à présent le plus de besoin. Nous nous mettons en colère contre notre cœur, mais puisque nous avons à vivre ensemble, ne vaut-il pas mieux apprendre à le supporter & à le régler, que de se fâcher contre lui, & le rendre peut-être par là moins traitable. Quoi qu'il soit matériel, n'étant que de terre, & qu'il penche naturellement vers cette même terre, qu'il ressente la bête, & ne reconnoisse que le plaisir & la douleur qui dépendent purement du sens, il est pourtant le premier vivant & le dernier mourant de l'animal, & l'âme qui lui est donnée comme maître peut régler ses mouvements, & les appliquer à des usages & très-raisonnables & très-saints. Mais il faut expliquer plus particulièrement le mystère de ce cœur : car il est d'une extrême importance de le savoir pour conserver la tranquillité de la raison, & de la conscience.

Quand Jésus-Christ nous dit *qu'il faut aimer Dieu de tout son cœur, & de tout son esprit, & de toutes ses forces*, si nous n'entendons bien ces paroles, nous nous troublerons incontinent, & nous en trouverons la pratique impossible. Si nous attendons que notre cœur ne ressente plus de mouvements & d'affections pour les créatures, & que notre esprit n'ait plus aucune pensée que de Dieu, pour croire que nous l'aimons, nous ne l'aimerons jamais en cette vie. Aucun des Saints, excepté peut-être la Sainte Vierge, n'a accompli ce précepte, si nous l'entendons selon la rigueur de la lettre, & dans toute l'étendue du sens qu'elle peut avoir ; car jamais aucun Saint n'a été exempt de souffrir des pensées & des mouvements naturels du cœur contraires à sa volonté.

Il faut donc entendre ce mot de *tout* selon le pouvoir humain, & selon l'état où Dieu a mis l'âme raisonnable, qu'il a exposée aux attaques des mouvements du cœur, & des pensées de l'esprit, & mis dans la nécessité de gouverner l'un & l'autre, en les soumettant à la raison autant qu'il lui est possible. Ce possible consiste à préférer Dieu dans la raison, & dans la résolution d'une volonté efficace à toutes les affections du cœur, à toutes les pensées de l'esprit, & à tous les intérêts propres.

On l'aime *de tout son cœur* selon le pouvoir humain, quand on réduit tous les mouvements du cœur à l'amour qu'on doit à Dieu, & qu'on ne fait dans la pratique aucun de ceux qui lui sont opposés.

On aime Dieu *de tout son esprit*, quand on n'entretient point de pensées opposées à son amour, & qu'on s'étudie à les redresser selon les règles de ce même amour.

On l'aime *de toutes ses forces*, quand on résiste à tout ce qui est opposé à son amour, & qu'on prend soin de reporter toutes ses actions à sa plus grande gloire ; il faut même en entendre la pratique selon notre possible, c'est-à-dire en apprenant de jour en jour, en croissant de plus en plus, sans se troubler pour les fautes dans lesquelles on tombe : car c'est un décret de Dieu, que nous ne cesserons d'être pécheurs qu'en cessant de vivre.

Sachez donc, Theotime, que quand vous entendez à la Messe la voix du Prêtre, qui dit *sursum corda* c'est à votre raison & à votre résolution qu'elle parle, plutôt qu'à ce cœur de chair, qu'on ne nomme *tout seul*, que parce qu'il est le premier mobile de la vie naturelle, & qu'il est par conséquence le lien qui y retient l'âme & ses facultés, comme aussi parce qu'étant ce qu'il y a de plus intérieur & de plus noble dans la vie animale, on veut signifier par cette chose sensible, ce qu'il y a de plus intime & de plus parfait dans la vie raisonnable, qui est en la volonté, qu'il faut élever à Dieu, & lui présenter, en y attirant aussi ce cœur autant qu'il en est capable, & qu'il est possible à l'âme ; mais s'il se trouve chagrin, insensible & comme inflexible à cette voix, que l'âme ne s'en inquiète point, car pourvu qu'elle s'élève à Dieu, c'est assez.

Ayant donc la connoissance du mystère de ce cœur, on le considérera pour ce qu'il est, sans penser le pouvoir faire changer par des réflexions & des ferveurs excitées comme par violence, ou par des mouvements d'une colère que le zèle enflamme ; car tout cela ne sert qu'à troubler l'âme encore davantage. Considérons ce cœur comme un animal qui est dans un autre animal, & qui incommoder par ses mouvements, celui dans lequel il est, car en cela nous ne nous tromperons pas ; résolvons-nous d'en supporter l'incommodité, mais mortifions ses mouvements, & arrêtons-les autant que nous le pourrons, par notre raison & par notre résolution. Ne faisons pas plus d'état de ses saillies qu'une mère en fait des ris, des pleurs, ou de la colère de l'enfant qu'elle porte entre ses bras ; elle se contente de le tenir afin qu'il ne tombe pas, & marche au reste sans s'arrêter aucunement à ses badineries. Faisons-en de même, persistons courageusement dans nos bonnes résolutions, sans avoir égard, ni aux faiblesses du cœur, ni aux badineries de l'esprit, ni aux contradictions de la nature, mais souvenons-nous toujours que nous ne pouvons rien si Dieu ne nous favorise de ses grâces, & demandons-les sans cesse, avec confiance de les obtenir, car il donne son bon esprit à ceux qui le lui demandent. ^

Vous trouverez cette première Règle répandue par tout dans les Traités que vous avez déjà, mais je l'ai voulu expliquer ici plus à fonds, afin que vous la fassiez mieux entendre à ceux que vous instruisez.

Seconde Règle : *Qu'il faut bien distinguer dans son idée ce qui doit être distingué dans l'expression, & ne pas confondre les matières les unes avec les autres*

Cette Règle est une suite de la précédente, & lui sert d'explication, & quoi qu'il semble d'abord qu'elle ne regarde que ceux qui écrivent ou qui instruisent de vive voix, elle est néanmoins également nécessaire à ceux qui lisent ou qui entendent les instructions des autres.

Nous-avons de grandes obligations aux Saints des premiers Siècles de nous avoir communiqué leurs plus belles connoissances, par le moyen des excellents écrits qu'ils nous ont laissés. Mais outre que ceux qui les ont suivi jusques à nous, ont augmenté ces connoissances en y joignant quantité de belles lumières qu'ils ont puisé des mêmes sources que les premières ; ils ont reconnu de plus une nécessité indispensable de traiter plus particulièrement & en détail, ce qui n'avoit été compris que sous des propositions générales ou indéfinies, & d'expliquer plus clairement par des termes propres, & singuliers, ce que les premiers avoient exprimé par des termes ou confus, ou équivoques, ou trop vastes. Ils ont très-sagement distingué dans leurs expressions les choses qui étoient d'elles-mêmes distinguées en leur espèce : Et nous faisant concevoir séparément les pensées de nôtre esprit, les agitations de nôtre cœur, & les mouvements de nôtre volonté, ils nous ont appris que les seuls derniers sont dépendants de nôtre volonté, & que nous pouvons bien approuver ou désapprouver les autres comme il nous semblera bon ; mais qu'il n'est pas en nôtre pouvoir d'empêcher qu'ils ne se forment & qu'ils ne se fassent ressentir. C'est ce qu'il faut principalement savoir, pour conserver la paix de l'âme, & ne pas se troubler, ou décourager dans les oppositions & les contradictions que nous expérimentons souvent dans nous-mêmes. Il faut donc se tenir à ce que ces derniers nous ont dit sur les matières dont nous traitons ; car ils ont appris de tous les autres, & y ont ajouté des expressions qui ôtent beaucoup de difficultés, & qui apprennent à entendre différemment ce qu'ont dit les Auteurs anciens, & même la sainte Écriture. C'est en quoi saint François de Sales a excellé.

Troisième Règle : *Qu'il faut lire peu, & bien digérer ce que l'on lit*

Je laisse à part diverses sortes de lectures qui peuvent servir de pieuse occupation à ceux qui ont du temps libre, pour ne parler que de la lecture spirituelle qui doit être considérée comme une Leçon journalière, qu'il faut faire dans un temps réglé par son Directeur, & à laquelle il est nécessaire de s'appliquer, de même qu'un Ecolier s'applique à sa leçon ; Mais en lisant observez ces Avis.

1. Il faut lire seulement une bonne demi-heure par jour, afin de ne pas surcharger l'esprit, car il en est de lui à l'égard des connoissances, comme de l'estomac à l'égard des viandes, & c'est pour cela que j'ai distribué ce Livre en un certain nombre de Leçons, sans prétendre néanmoins qu'on s'assujettisse à en lire une chaque jour ; mais pour avertir seulement ceux qui voudront s'en servir, qu'ils se doivent proposer la même méthode dans toutes leurs lectures spirituelles ; les faisant par ordre, & d'une certaine mesure, pour ne se pas surcharger.

2. Il faut lire avec Tranquillité d'esprit sans se faire trop de violence, & imiter celui qui veut bien arroser une plante, sur laquelle il verse l'eau presque goutte à goutte, & à diverses reprises pour la laisser imbiber dans la terre, au lieu que s'il jettoit quantité d'eau à la fois, elle entraîneroit la terre, & souvent n'arriveroit pas jusqu'à la racine.

3. Il ne faut pas s'opiniâtrer à vouloir entendre dès la première fois tout ce qu'on lit, mais passer ce qui fait de la difficulté, & le reprendre après deux ou trois fois, s'il est nécessaire afin de le bien entendre.

4. Il faut toujours commencer sa lecture par la prière, & l'entremêler d'aspirations.

Quatrième Règle : *Qu'il faut vaincre les dégoûts de l'esprit, qui se voit mortifié dans sa curiosité*

Notre Esprit se plaît à la nouveauté, & se dégoûte facilement des choses qui lui sont devenues ordinaires. Quand il a lu un Livre, il en souhaite un autre, & se rebute souvent de lire plusieurs fois une même chose ; mais s'il cherche des connoissances solides, & non pas une satisfaction passagère, il faut mortifier cette curiosité, & vaincre ce dégoût ; car un Commençant ne doit point faire état d'avoir lu un livre, s'il ne l'a compris, & si la substance de ce qu'il contient, ne lui est devenue comme naturelle ; ce qui n'arrive pas ordinairement s'il ne lit plusieurs fois la même chose. Mais pour les Livres spirituels sur lesquels on a établi les principes de ces bonnes connoissances, il ne suffit pas d'en savoir la substance, il faut encore se les représenter souvent dans la vie, & y confronter ses connoissances présentes, afin de voir s'il n'y a rien d'altéré, de changé, ou d'oublié, & de pouvoir ainsi se rétablir sur la pureté des principes, parce que l'esprit humain étant sujet à une si grande variété de vues & de pensées s'en éloigne facilement.

Si la mortification de cette curiosité de l'esprit sert aux hommes pour devenir solidement savants, en sorte qu'on dit en matière de science, qu'il faut se garder d'un homme qui n'a qu'un Livre ; elle est absolument nécessaire à l'âme pour devenir Spirituelle, car il ne suffit pas pour cela d'avoir de belles connoissances : mais il faut de plus qu'elle en reconnoisse la solidité par la liaison essentielle qu'elles doivent avoir avec les principes fondamentaux de la vie parfaitement chrétienne, & qu'elle les applique ensuite à la Conduite de sa vie, sans avoir égard à quantité de vues extraordinaires que ses lectures lui pourroient faire naître, & on ne les doit estimer qu'autant qu'elles ont de rapport avec ces principales vérités, & qu'elles s'ajustent à nôtre état & aux occasions présentes. J'ajoute que la victoire que l'âme aura remportée sur cette curiosité après l'avoir généreusement combattue, lui donnera beaucoup de consolation ; car elle

commencera à ne pas se lasser de lire une bonne chose plusieurs fois ; étant devenu en ceci maîtresse de soi-même, elle entrera dans les solides connoissances, & verra avec satisfaction la différence qu'il y a entre ce qu'on ne connoît que superficiellement par les vues d'un esprit qui a suivi, la pente de sa curiosité & ce qu'on sait par un esprit, qui s'est mis au dessus de lui-même, en renonçant à sa curiosité, pour s'appliquer seulement aux choses qui lui sont convenables.

Cinquième Règle : *Qu'il se rencontre plusieurs choses dans les lectures qui paroissent communes, & qui sont bien relevées en pratique ; qui semblent être bien connues, & qui ne le sont pas*

Saint François de Sales enseigne, par exemple, qu'une personne engagée dans le siècle doit s'habituer à passer avec autant de facilité de l'Oraison aux Exercices de sa condition, & des exercices de sa condition à l'oraison, comme si ce n'étoit qu'une même chose. Cela paroît commun & facile ; mais si on le considère de près, on trouvera que pour le bien mettre en pratique, il faut être devenu indifférent à tout, par un long exercice de renoncement à soi-même. Tout de même quand il donne pour maxime de ne rien fuir & de ne rien rechercher, cela semble bien aisé ; & cependant on n'en fera jamais bien l'exécution qu'on ne soit entièrement mort à soi-même.

Sixième Règle : *Qu'il faut se garder de son propre sens & fuir les extrémités*

L'esprit étant pénétré de quelque vérité qui l'a convaincu, s'enflamme facilement dans son zèle, prend les choses à la rigueur & les pousse souvent au delà de la juste mesure ; & c'est à ceci qu'on peut appliquer la parole de Saint Paul : *Nolite peregrinari in fervore spiritus*. Recourez alors au bon conseil, & ne suivez pas votre sens, de peur qu'il ne vous jette dans quelque excès. Regardez la perfection comme une belle ville assise sur une montagne que vous voyez de loin, marchez toujours avec la résolution d'y monter & d'y parvenir, quoi qu'il vous en coûte ; mais ne croyez pas que parce que vous la voyez, il ne vous reste plus qu'un pas à faire. Considérez au contraire, qu'il faut du temps, du travail & de la persévérance pour en faire généreusement le chemin, & qu'on ne peut parvenir au repos qui s'y rencontre, qu'après avoir essuyé les fatigues du voyage. Quand vous rencontrerez des difficultés dans vos Lectures spirituelles que vous ne pourrez résoudre, ne passez point à la pratique, que vous ne vous soyez éclairci de tous vos doutes, en vous les faisant expliquer par quelque personne intelligente, discrète & bien expérimentée.

Pour conclusion de toutes ces règles, je vous répète ce que je vous ai recommandé dès le commencement de cette Préface : soyez persuadé que tous les Livres spirituels ne sont pas propres à toutes sortes de personnes, & qu'il faut être bien établi dans les principes, & s'être acquis beaucoup de discrétion par l'usage, avant que de pouvoir se les bien choisir : *Omnia mihi licent, sed non omnia mihi expediunt* dit le même S. Paul.

En effet, il se trouve dans les Livres spirituels plusieurs choses écrites par rapport à de certains états qui sont fort bonnes, mais qui ne conviennent pas à des personnes engagées dans un autre. C'est pourquoi dans ces rencontres on a besoin de discrétion, & il n'est pas à propos de vouloir s'appliquer tout ce qui paroît bon, parce que tout n'est pas bon pour tous.

Espérez, priez, Apprenez, pratiquez, obéissez, & Dieu vous accordera le don de discernement, & pour votre conduite particulière, & même pour vous bien gouverner dans l'exercice d'instruire les autres. Enfin, souvenez-vous, Theotime, qu'on ne devient maître dans l'un & dans l'autre, que par l'expérience & par la patience.

Pour mieux aider le lecteur à ne se point tromper dans son discernement en lisant ces Leçons, on a ajouté un second tome à cette seconde édition, contenant plusieurs Instructions spirituelles, données en divers temps & à diverses personnes, qui avoient déjà été imprimées séparément, mais on les joint ensemble, parce que des difficultés de pratique qu'on trouvera dénouées dans les instructions, serviront à donner plus d'éclaircissement & à faciliter l'intelligence de ces Leçons spirituelles.

A Dieu.

L'on propose si une âme peut, ayant le sentiment de sa misère, aller à Dieu avec une grande confiance

Non seulement l'âme qui a la connaissance de sa misère peut avoir une grande confiance en Dieu, mais elle ne peut avoir une vraie confiance qu'elle n'ait la connaissance de sa misère ; car cette connaissance et confession de notre misère nous introduit devant Dieu. Aussi, tous les grands Saints, comme Job, David et autres, commençaient toutes leurs prières par la confession de leur misère et indignité ; de sorte que c'est une très bonne chose de se reconnaître pauvre, vil et abject, et indigne de comparaître en la présence de Dieu. Ce mot tant célèbre entre les anciens : « Connais-toi toi-même, » encore qu'il s'entende connaît la grandeur et excellence de ton âme, pour ne la point avilir et profaner en des choses indignes de sa noblesse, il s'entend aussi : Connais-toi toi-même, c'est-à-dire ton indignité, ton imperfection et misère. Plus nous sommes misérables, plus nous nous devons confier en la bonté et miséricorde de Dieu ; car entre la miséricorde et la misère il y a une certaine liaison si grande, que l'une ne se peut exercer sans l'autre. Si Dieu n'eût point créé d'homme, il eût été vraiment toujours tout bon, mais il n'eût pas été actuellement miséricordieux, d'autant qu'il n'eût fait miséricorde à personne : car, à qui faire miséricorde sinon aux misérables ?

Vous voyez donc que tant plus nous nous connaissons misérables, et plus nous avons occasion de nous confier en Dieu, puisque nous n'avons rien de quoi nous confier en nous-mêmes. La défiance de nous-mêmes se fait par la connaissance de nos imperfections. Il est bien bon de se défier de soi-même, mais de quoi nous servirait-il de le faire, sinon pour jeter toute notre confiance en Dieu et nous attendre à sa miséricorde ?

Or, j'entends bien que ces choses qui arrivent ainsi entre nous autres ne sont pas des doutes et défiances de la miséricorde en ce qui regarde notre salut ; mais c'est une honte et certaine confusion que nous avons d'approcher de Notre-Seigneur. Nous commettons des infidélités, et nous avons lu qu'il y a des grandes âmes, comme sainte Catherine de Sienne et la Mère Thérèse, qui, lorsqu'elles étaient [tombées] en quelque défaut, avaient de ces confusions, et notre amour-propre nous fait accroire que nous en devons aussi avoir ; et nous disons : Hélas ! Seigneur, je n'oserai jamais m'approcher de vous, je suis si misérable ! Et tout cela n'est qu'un peu de satisfaction de l'amour-propre qui nous amuse. Je ne dis pas que ces confusions ne soient extrêmement bonnes quand elles sont bien appliquées. Vraiment, il est bien raisonnable qu'ayant offensé Dieu nous nous retirions un peu par humilité et demeurions confus, car si seulement nous avons offensé un ami, nous avons bien honte de l'aborder ; mais il n'en faut pas demeurer là, car ces vertus d'humilité, d'abjection et de confusion sont des vertus mitoyennes, par lesquelles nous devons monter à l'union de notre âme avec son Dieu. Ce ne serait pas grand'chose de s'être anéanti et dépouillé de soi-même, ce qui se fait par ces actes de confusion, si ce n'était pour se donner tout à Dieu, ainsi que saint Paul nous l'enseigne quand il dit : *Dépouillez-vous du vieil homme, et vous revêtez du nouveau* [Coloss. III, 9, 10] ; d'autant qu'il ne faut pas demeurer nu, mais se revêtir de Dieu. Ce petit reculement ne se fait que pour mieux sauter et s'élancer en Dieu par un acte d'amour et de confiance, car il ne faut pas se confondre tristement ni avec inquiétude : c'est l'amour-propre qui donne ces confusions-là, parce que nous sommes marries de n'être pas parfaites, non tant pour l'amour de Dieu que pour l'amour de nous-mêmes.

Mais vous dites que vous ne sentez point cette confiance. Quand vous ne sentez pas, il en faut faire un acte et dire à Notre-Seigneur : Encore que je n'aie aucun sentiment de confiance en vous, je sais pourtant que vous êtes mon Dieu, que je suis toute vôtre, et n'ai espérance qu'en votre bonté ; ainsi je m'abandonne toute en vos saintes mains. Il est toujours en notre pouvoir de faire de ces actes et quoique nous y ayons de la difficulté, il n'y a pourtant pas de l'impossibilité, et c'est en ces occasions-là, parmi les difficultés, ou nous devons témoigner de la fidélité à Notre-Seigneur ; car bien que nous les fassions sans goût ni aucune satisfaction, il ne s'en faut pas mettre en peine, puisque Notre-Seigneur les aime mieux ainsi. Et ne dites pas : Je les dis vraiment, mais ce n'est que de bouche ; car si le cœur ne le voulait, la bouche n'en dirait pas un mot. Ayant fait cela, demeurez en *paix*, et sans faire attention sur votre trouble, parlez à Notre-Seigneur d'autre chose.

Voilà donc pour la conclusion de ce premier point, qu'il est très bon d'avoir de la confusion quand nous avons la connaissance et sentiment de notre misère et imperfection, mais qu'il ne faut pas s'arrêter là, ni tomber pour cela en découragement, mais relever son cœur en Dieu par une sainte confiance, de laquelle le fondement doit être en lui et non pas en nous ; d'autant que, encore que nous changions, il ne change jamais, et demeure toujours aussi doux et miséricordieux quand nous sommes faibles et imparfaits que quand nous sommes forts et parfaits. J'ai accoutumé de dire que le trône de la miséricorde de Dieu c'est notre misère : il faut donc, d'autant que notre misère sera plus grande, avoir une plus grande confiance, car la confiance est la vie de l'âme ôtez-lui la confiance, vous lui donnez la mort.

Maintenant passons à l'autre question, qui est de l'abandonnement de soi-même, et quel doit être l'exercice de l'âme abandonnée. Il y a deux vertus, dont l'une est la fin de l'autre se dépouiller pour s'abandonner. Or il faut savoir qu'abandonner notre âme et nous délaisser nous-mêmes, n'est autre chose que de quitter et nous défaire de notre propre volonté pour la donner à Dieu ; car, comme j'ai déjà dit, il ne nous servirait de guère de nous renoncer et délaisser nous-mêmes, si ce n'était pour nous unir parfaitement à la divine Majesté. Ce n'est donc que pour cela qu'il faut faire cet abandonnement, lequel autrement serait inutile et ressemblerait ceux des anciens philosophes qui ont fait des admirables

abandonnements de toutes choses et d'eux-mêmes, par une vaine prétention de s'adonner à la philosophie comme Epictète, l'un des plus grands et renommés de cette sorte, lequel était esclave de condition. Or, à cause de sa grande sagesse, l'on le voulut affranchir ; mais lui, par un renoncement le plus extrême de tous, ne voulut point de sa liberté, et demeura ainsi volontairement en son esclavage, avec une telle pauvreté qu'après sa mort on ne lui trouva rien qu'une lampe, qui fut vendue bien cher, par manière de relique, à cause qu'elle avait été à un si grand homme. Mais nous autres ne nous voulons abandonner sinon pour nous laisser tout à la merci de la bonté de Dieu.

Il y a beaucoup de gens qui disent à Notre-Seigneur Je me donne tout à vous et ne veux rien réserver ; mais il y en a fort peu qui embrassent la pratique de cet abandonnement, lequel n'est autre chose qu'une parfaite indifférence à recevoir les événements selon qu'ils arrivent par ordre de la Providence divine : recevoir également l'affliction comme la consolation, la maladie comme la santé, la pauvreté, le mépris et l'opprobre comme les richesses, l'honneur et la gloire. Je dis avec la partie supérieure de notre âme, car il n'y a point de doute que l'inférieure et inclination naturelle tendra toujours plutôt du côté de l'honneur que du mépris, de la richesse que de la pauvreté ; bien que nul ne puisse ignorer que le mépris, l'abjection et la pauvreté ne soient plus agréables à Dieu que l'honneur et la possession de beaucoup de richesses.

Or, pour faire cet abandonnement, il faut obéir à la volonté de Dieu signifiée et à la volonté de son bon plaisir : l'un se fait par manière de résignation, et l'autre par manière d'indifférence. La volonté de Dieu signifiée, ce sont ses Commandements, ses conseils, ses inspirations, nos *Règles* et les ordonnances de nos Supérieurs. La volonté de son bon plaisir, ce sont les événements des choses que nous ne pouvons pas prévoir, comme par exemple : je ne sais pas si je mourrai demain ; si je tombe malade à la mort, je vois que c'est le bon plaisir de Dieu, et partant je m'abandonne à son bon plaisir et meurs de bon cœur. De même, je ne sais pas si l'année qui vient tous les fruits de la terre seront tempêtés : s'il arrive qu'ils le soient, il est tout évident que c'est le bon plaisir de Dieu. Des exemples plus familiers et convenables à notre condition il arrivera que vous n'aurez pas de la consolation en vos exercices ; il est évident que c'est le bon plaisir de Dieu, c'est pourquoi il faut demeurer avec une entière indifférence entre la désolation et la consolation. Ou bien l'on nous donnera un habit moins agréable que celui que nous avons accoutumé de porter, la robière a fait cela de bonne foi ; il est tout certain que le bon plaisir de Dieu est que vous ayez cette robe, et partant il la faut recevoir avec indifférence. L'on vous donnera au réfectoire quelque viande hors de votre goût ; cela sans doute est le bon plaisir de Dieu, il faut donc la manger avec indifférence, je dis quant à la volonté. De même des caresses et témoignages d'amitié : si une personne ne nous caresse point, il faut penser que tel est le bon plaisir de Dieu, et qu'elle est occupée à quelque chose de meilleur ; à quel propos donc vouloir qu'elle se rende attentive à nous caresser ? Que si elle le fait, il faut aussi croire que c'est le bon plaisir de Dieu, et le bénir de cette petite consolation qu'il nous donne.

Il y a des choses auxquelles il faut joindre la volonté de Dieu signifiée à celle de son bon plaisir : comme si je tombe malade d'une fièvre, je vois en cet événement que le bon plaisir de Dieu est que je demeure en indifférence de la santé ou de la maladie ; mais la volonté de Dieu signifiée est que j'appelle le médecin et que j'applique tous les remèdes que je puis (je ne dis pas les plus exquis, mais ceux que je puis bonnement), car Dieu nous le signifie en ce qu'il donne la vertu aux plantes et aux remèdes, la Sainte Écriture nous l'enseigne en plusieurs endroits et la sainte Église l'ordonne. Or maintenant, que la maladie surmonte le remède ou le remède surmonte le mal, il en faut être en parfaite indifférence, en telle sorte que si la maladie et la santé étaient devant vous et que Notre-Seigneur vous dît : Si tu choisis la santé je ne t'en ôterai pas un grain de ma grâce, si tu choisis la maladie je ne te l'augmenterai pas aussi de rien du tout, mais au choix de la maladie il y a un peu plus de mon bon plaisir ; alors, l'âme qui s'est entièrement délaissée et abandonnée entre les mains de Notre-Seigneur choisira sans doute la maladie, pour cela seulement qu'il y n un peu plus du bon plaisir de Dieu ; oui même quand ce serait pour demeurer toute sa vie dans un lit, sans faire autre chose que souffrir, elle ne voudrait pour rien du monde désirer un autre état que celui-là. Ainsi les Saints qui sont au Ciel ont une telle union à la volonté de Dieu, que s'il y avait un peu plus de son bon plaisir en enfer, ils quitteraient le Paradis pour y aller.

Cet état du délaissement de nous-mêmes comprend aussi d'être abandonné au vouloir de Dieu en toutes tentations, aridités, sécheresses, aversions et répugnances qui arrivent en la vie spirituelle ; car en toutes ces choses l'on y voit le bon plaisir de Dieu, quand elles n'arrivent pas par notre défaut, et qu'il n'y a pas du péché. Car, tandis que nous ne favorisons point nos aversions, elles nous sont une tribulation laquelle il faut souffrir comme une autre. Mais il faut au commencement examiner la source de notre aversion, qui souvent se trouve procéder de notre imperfection ; parce que quand le mal est connu, il est plus facile à guérir, et l'ayant reconnu, il faut mortifier la passion d'où il procède.

Or, en toutes aversions, il faut observer de ne diminuer point les actes de charité envers la personne à laquelle nous avons aversion ; il la faut servir, lui parler, la caresser, non seulement comme si nous ne lui en avions point, mais davantage ; et en cela nous témoignerons notre fidélité à Dieu et obéirons à sa volonté signifiée, qui est que, contre toute notre répugnance, nous nous surmontions, ainsi que j'ai dit, à la caresser. Et qui vous empêchera de lui dire que vous l'aimez comme votre propre cœur et que vous souffrez beaucoup de peine de lui avoir de l'aversion ? Je dis si c'est une de nos Sœurs et à une Professe, car une Novice ne serait peut-être pas encore capable de savoir que vous lui en ayez. Ce serait certes un grand mal qu'une Sœur ancienne ne reçût pas de bon cœur et avec compassion la pauvre Sœur qui lui a dit sa peine et son aversion, puisqu'elle vient à elle avec tant de confiance, et vu qu'elle n'en peut mais, et en voudrait bien être exempte, si c'était le bon plaisir de Dieu. Or, ayant appliqué ces remèdes, ne vous mettez point en peine, mais souffrez de bon cœur, sans désirer d'être délivrée de votre affliction, demeurant soumise au bon plaisir de Dieu, qui est que vous soyez ainsi exercée.

Il arrive quelquefois que l'on a de l'aversion non pas aux personnes, mais aux actions d'icelles. Celles-ci sont les moins mauvaises, quoique toujours il y ait de l'imperfection : car si quelqu'un fait quelque chose qui n'est pas bien,

il faut le regarder avec compassion, et non pas en concevoir de l'aversion. Un exemple : il y en a qui ont une grande inclination à la propreté, et concevront de l'aversion contre une personne malpropre, et feront une correction plus âpre pour cette messéance que non pas pour quelque grand péché ; cela est une grande imperfection. Mais si elle avait de l'aversion également à tout ce qu'elle verrait faire qui offenserait Dieu, cela proviendrait d'un bon zèle ; néanmoins, il serait par après dangereux de passer de l'aversion de l'action à l'aversion de la personne ; et en cette sorte, encore que pour l'ordinaire elle n'ôte pas la charité, elle en ôte la suavité.

Or, ce n'est pas à dire que quand l'aversion est un peu forte nous puissions toujours parler avec la même allégresse que si nous avions une amitié suave ; car si bien il est en notre pouvoir de parler et faire toutes autres actions, il ne nous est pas pourtant possible de les faire avec un visage aussi gracieux que si nous n'avions point cette difficulté. C'en est de même comme d'une personne mélancolique ; car il est en son pouvoir de chanter, de se promener, de dire des paroles de récréation, mais elle ne peut pas faire tout cela de l'air ni de la grâce qu'elle ferait si elle n'était mélancolique aussi ne faut-il pas requérir cela ni de l'une ni de l'autre, car il ne serait pas à propos. Or, quand il ne s'ensuit point d'autre chose de nos aversions, sinon qu'en parlant à cette personne nous ne sommes pas du tout si gais, ou que nous détournons un peu nos yeux de dessus elle cela n'est pas grand cas ; il y a seulement matière d'abaissement et d'humiliation, mais non pas de confession. De même, si je suis obligé de reprendre et avertir cette personne de quelque défaut, et qu'ayant dressé mon intention de le faire avec charité, il m'arrive néanmoins en parlant un peu de sentiment cela n'est point péché et est presque inévitable à tout le monde ; un simple abaissement devant Dieu suffit pour réparer cette faute. Mais si notre aversion continue et que nous fassions quelque action ou disions des paroles par ce motif, alors il y a du mal, car, depuis que le *cœur* le pousse jusqu'à la *bouche*, [Matt. XII, 34, XV, 11, 18-20] c'est signe que la volonté est coupable et qu'elle n'a pas réprimé le premier mouvement.

Maintenant vous demandez en quoi s'occupe intérieurement cette âme qui est toute abandonnée entre les mains de Dieu ? Elle ne fait rien, sinon demeurer auprès de Notre-Seigneur en une sainte oisiveté, sans avoir souci d'aucune chose, non pas même de son corps ni de son âme ; car puisqu'elle s'est embarquée sous la Providence de Dieu, qu'a-t-elle à faire de penser qu'elle deviendra ? Notre-Seigneur auquel elle s'est toute délaissée y pensera assez. Je n'entends pas pourtant de dire qu'il ne faille pas penser à des choses esquelles nous sommes obligées, chacune selon sa charge. Par exemple : si l'on a donné à une Sœur le soin du jardin, il ne faut pas qu'elle dise : Je n'y veux pas penser, Notre-Seigneur y prouvera bien. De même une Supérieure, une Maîtresse des Novices, il ne faut pas que, sous ombre de dire : je me suis abandonnée à Dieu et me repose en son soin, elles négligent de lire et d'apprendre les enseignements qui sont propres pour l'exercice de leurs charges.

Vous me dites à cette heure : il faut avoir une grande confiance pour s'abandonner ainsi sans aucune réserve. — Il est vrai ; mais aussi, quand nous abandonnons tout, Notre-Seigneur prend soin de tout et conduit tout. Que si nous réservons quelque chose de quoi nous ne nous confions pas en lui, il nous la laisse, comme s'il disait Vous pensez être assez sage pour faire cette chose-là sans moi ? je vous la laisse gouverner, mais vous verrez bien comme vous vous en trouverez. Celles qui sont dédiées à Dieu en la Religion doivent tout abandonner sans aucune réserve. Sainte Madeleine, qui s'était toute abandonnée à la volonté de Notre-Seigneur, demeurait à ses *pieds* et l'*écoutait* tandis qu'il parlait [Luc. X, 39] ; et lorsqu'il cessait de parler, elle cessait aussi d'écouter, mais elle ne bougeait pourtant d'auprès de lui. Ainsi cette âme qui s'est délaissée, elle n'a autre chose à faire qu'à demeurer entre les bras de Notre-Seigneur, comme un enfant dans le sein de sa mère, lequel, quand elle le met pour cheminer, il chemine jusques à tant que sa mère le reprenne, et quand elle le veut porter il lui laisse faire. Il ne sait point ni ne pense point où il va, mais il se laisse porter et mener où il plaît à sa mère : cette âme se laisse porter quand elle aime la volonté du bon plaisir de Dieu en tout ce qui lui arrive, et chemine néanmoins quand elle fait avec grand soin tout ce qui est de la volonté de Dieu signifiée.

Vous dites maintenant s'il est bien possible que notre volonté soit tellement morte en Dieu, que nous ne sachions plus ce que nous voulons ou ce que nous ne voulons pas ? — Il n'arrive jamais, pour abandonnés que nous soyons, que notre franchise et la volonté de notre libéral arbitre ne nous demeurent, de sorte qu'il nous vient toujours quelque désir et quelque volonté ; mais ce ne sont pas des volontés absolues ni des désirs formés, car sitôt qu'une âme qui s'est délaissée en Dieu aperçoit en elle quelque volonté, elle la fait incontinent mourir dans la volonté de Dieu.

Or, pour répondre à ce que vous demandez, si une âme encore bien imparfaite pourrait bien demeurer utilement devant Dieu en l'oraison avec cette simple attention à sa sainte présence, si Dieu vous y met, vous y pouvez bien demeurer ; car il arrive assez souvent que Notre-Seigneur donne ces quiétudes et tranquillités à des âmes qui ne sont pas encore bien purgées. Mais tandis qu'elles ont encore besoin de se purger, elles doivent, hors de l'oraison, faire les remarques et les considérations nécessaires à leur amendement ; car, quand bien Dieu les tiendrait toujours fort recueillies, il leur reste encore assez de liberté pour discourir avec l'entendement sur plusieurs choses indifférentes : pourquoi donc ne pourront-elles pas considérer et faire des résolutions pour la pratique des vertus ? Il y a des personnes fort parfaites auxquelles Notre-Seigneur ne donne jamais de ces douceurs ni de ces quiétudes, qui font toutes choses avec la supérieure partie, et font mourir leur volonté dans la volonté de Dieu à vive force et avec la pointe de la raison : et cette mort ici est la *mort de la croix* [Philip., II, 8], laquelle est beaucoup plus excellente et plus généreuse que l'autre, que l'on peut plutôt appeler un endormissement qu'une mort ; car cette âme qui s'est embarquée dans le sein de la providence de Dieu, se laisse aller et voguer doucement, comme une personne qui, dormant dans un vaisseau, sur une mer tranquille, ne laisse pas d'avancer. Cette sorte de mort ainsi douce se donne par manière de grâce, et l'autre se donne par manière de mérite.

Vous voulez encore savoir quel fondement doit avoir notre confiance. — Il faut qu'elle soit fondée sur l'infinie bonté de Dieu et sur les mérites de la Mort et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec cette condition de notre part, que nous ayons et connaissions en nous une entière et ferme résolution d'être tout à Dieu, et de nous tout abandonner,

sans aucune réserve, à sa Providence ; car de lui dire : Je me confie en vous, mais je ne veux pas être toute vôtre, il n'y aurait pas de la raison. Mais je désire que vous remarquiez que je ne dis pas qu'il faille sentir cette résolution d'être toute à Dieu, mais seulement qu'il la faut avoir et connaître en nous ; parce qu'il ne faut pas s'amuser à ce que nous sentons ou que nous ne sentons pas, car la plupart de nos sentiments et satisfactions ne sont que des amusements de notre amour-propre. Il ne faut pas entendre aussi qu'en toutes ces choses ici, de l'abandonnement et de l'indifférence, nous n'ayons jamais des désirs contraires à la volonté de Dieu et que notre nature ne répugne aux événements de son bon plaisir ; cela peut toujours arriver. Ce sont des vertus qui font leur résidence en la partie supérieure de l'âme, l'inférieure pour l'ordinaire n'y entend rien ; il n'en faut faire nul état, mais, sans regarder à ce qu'elle veut, il faut embrasser cette volonté divine et nous y unir, mal gré qu'elle en ait.

Il y a peu de personnes qui arrivent à ce degré de parfait délaissement d'elles-mêmes, mais nous y devons néanmoins tous prétendre, chacun selon sa capacité et petite portée.

DIEU SOIT BÉNI

**Prédication de Monseigneur pour l'octave des Innocents³ :
De la Fermeté**

Nous célébrons l'octave de la fête des Saints Innocents, auquel jour la sainte Église nous fait lire l'Évangile qui traite comme *l'Ange du Seigneur* dit *en songe* [Matt., II, 13-18], c'est-à-dire en dormant, au glorieux saint Joseph, qu'il print l'Enfant et la Mère et s'enfuit en Égypte ; d'autant qu'Hérode recherchait Notre-Seigneur à la vie, étant jaloux de sa royauté, craignant que Notre-Seigneur ne la lui vînt ôter. Plein de crainte et de colère de quoi les Rois Mages n'étaient point repassés vers lui en Jérusalem, il commanda que l'on fit mourir un nombre très grand de petits enfants au-dessous de l'âge de deux ans, croyant par ce moyen que Notre-Seigneur s'y trouverait, et [lui] s'assurerait de la possession de son royaume par sa mort.

Cet Évangile est plein d'une grande quantité de belles conceptions. Je ne doute point que Vous n'en ayez découvert plusieurs sur la considération que vous en avez faite au jour de la fête des Innocents; mais la multitude qui s'y rencontre me fait croire que vous en pourrez bien avoir laissé plusieurs qui seront bonnes à dire, bien que je ne veuille pas m'amuser à la recherche de celles que vous auriez pu laisser, non plus que de traiter de celles que vous auriez pu tirer sur ce sujet, ains j'entends de vous dire tout simplement ce que Dieu me donnera. Et tout ainsi qu'en un tableau où un homme fait ou bien un géant est représenté, combattant ou faisant quelque autre action, il est bien plus aisé de remarquer les traits de la peinture que non pas en un autre où est représenté quelque petit corps ou plusieurs petits ensemble qui sont en action (car il faut plus de temps pour observer tous les petits tours, entorses, plis et replis, linéaments et semblables observances qu'il faut faire en la peinture, que non pas au premier; car à ceux-ci l'on découvre autant de fois que l'on les regarde quelque chose de nouveau, où au contraire il est facile de découvrir du premier coup ce qui est au plus grand tableau) ; de même aux autres mystères qui nous sont représentés, où se trouvent Notre-Seigneur, Notre-Dame, saint Joseph, les pasteurs, les Rois Mages qui viennent adorer Notre-Seigneur, il est facile, ce semble, de découvrir du premier coup les mystères qui sont cachés sous cette peinture; mais il n'est pas si aisé de le faire en ce petit tableau raccourci qui nous représente une peuplade si grande de petits enfants, qui, étant tous assemblés, semblent être une petite fourmilière. Pour beaucoup de temps, donc, que nous mettions à considérer ce qui nous est représenté en ce mystère, toujours néanmoins il nous reste quelque chose à découvrir de nouveau autant de fois que nous le regardons.

Et pour entrer en mon sujet, qui est l'Évangile, je commence par la première remarque que fait le grand saint Chrysostome, qui est l'inconstance, la variété, l'instabilité des accidents de cette vie mortelle. Oh que cette considération est utile! car le défaut d'icelle est ce qui nous porte au découragement, bizarrerie d'esprit, inquiétude, variété d'humeurs, inconstance et instabilité en nos résolutions ; car nous ne voudrions pas rencontrer en notre chemin nulle difficulté, nulle contradiction, nulle peine; nous voudrions avoir toujours des consolations sans sécheresses ni aridités, des biens sans mélange d'aucun mal, la santé sans maladie, le repos sans le travail, la paix sans troubler Qui ne voit notre folie? car nous voulons ce qui ne se peut. La pureté ne se trouve qu'en Paradis : le bien, le repos, la consolation y est en sa pureté, sans aucun mélange du trouble ni de l'affliction ; au contraire, en enfer, le mal, le désespoir, le trouble, l'inquiétude s'y trouve et y est en sa pureté, sans aucun mélange du bien, de l'espérance, de la tranquillité ni de la paix. Mais en cette vie périssable, jamais le bien ne s'y trouve sans la suite du mal, les richesses sans inquiétudes, le repos sans le travail, la consolation sans l'affliction, la santé sans la maladie; bref, tout y est mélangé, c'est une continuelle variété d'accidents divers. Dieu a voulu que les saisons fussent diverses, que l'automne fut attaché à l'été, l'été au printemps, le printemps à l'hiver, l'hiver à l'automne pour nous montrer que rien qui soit en cette vie n'est stable ni *permanent* [Eccles. II, 11], ains que les choses temporelles seraient perpétuellement muables, inconstantes et sujettes au changement. Le défaut, ainsi que j'ai dit, de la connaissance de cette vérité est ce qui nous rend muables et changeants en nos humeurs, d'autant que nous ne nous servons pas de la raison que Dieu nous a donnée, laquelle raison étant immuable, ferme et solide, est ce qui nous rend semblables à Dieu.

Quand Dieu dit : *Faisons l'homme à notre semblance* [Gen. I, 26], il donna quant et quant la raison et l'usage d'icelle pour discourir, considérer et discerner le bien d'entre le mal, et les choses dignes d'élection d'entre celles qui méritent d'être rejetées. La raison est ce qui nous rend supérieurs et maîtres de tous les autres animaux. Lorsque Dieu créa nos premiers parents, il leur donna l'entière domination *sur les poissons de la mer et sur les animaux de la terre* [Ibid. vv. 28-30] et par conséquent leur donna la connaissance de chaque espèce et les moyens de les dominer et s'en rendre maîtres et seigneurs. Dieu n'a pas seulement fait cette grâce à l'homme de le rendre seigneur des animaux par le moyen du don qu'il lui a fait de la raison, en quoi il l'a rendu semblable à Lui, ains encore lui a donné plein pouvoir sur toutes sortes d'accidents et événements. Il est dit que l'homme sage, c'est à dire l'homme qui se conduit par la raison, se rendra maître absolu des astres. Qu'est-ce à dire cela, sinon que par l'usage de la raison il demeurera ferme et solide en la diversité des accidents et événements de cette vie mortelle ? Le temps soit beau ou qu'il pleuve, que l'air soit calme ou que les vents soufflent, l'homme sage ne s'en soucie, sachant bien que *rien n'est stable ni permanent* [Eccles., ubi pag. Præced] en cette vie et que ce n'est pas le lieu de repos. En l'affliction il ne désespère point, ains il attend la consolation; en la maladie il ne se tourmente point, ains il attend la santé, ou s'il se voit tellement mal que la mort s'en dût ensuivre il bénit Dieu, espérant le repos de la vie immortelle après celle-ci; s'il rencontre la pauvreté il ne s'afflige

³ C'est le titre donné par le Manuscrit. En effet, nous n'avons pas ici un Entretien fait au parloir, où les Religieuses posaient des questions à leur saint Fondateur, mais un Sermon prononcé à la chapelle.

pas, d'autant qu'il sait bien que les richesses ne sont point en cette vie sans pauvreté; s'il est méprisé, il sait bien que l'honneur n'a point de permanence en cette vie, ains est ordinairement suivi de deshonneur ou du mépris. Bref, en toutes sortes d'événements, soit prospères ou adverses, il demeure ferme, stable, constant, solide en la résolution de tendre et prétendre à la jouissance des biens éternels.

Il ne faut pas entendre cette variété, changement, mutation et instabilité ès choses transitoires et matérielles de cette vie mortelle; nullement, ains nous le devons considérer être encore quasi dans le succès de notre vie spirituelle, où la fermeté et constance est d'autant plus nécessaire que la vie spirituelle est relevée au dessus de la vie mortelle et corporelle. C'est abus très grand que de ne vouloir point souffrir, ou sentir de mutations et changements en nos humeurs, tandis que nous ne nous gouvernerons ou ne nous laisserons pas gouverner par la raison. L'on dit communément : voyez cet enfant, il est bien jeune, mais il a pourtant déjà l'usage de la raison. Plusieurs ont l'usage de la raison qui ne se conduisent pourtant pas par le commandement de la raison. Dieu a donné la raison à l'homme pour le conduire, et pourtant, il y en a peu qui la laissent maîtriser en eux, ains au contraire ils se laissent gouverner par leurs passions, lesquelles doivent néanmoins être sujettes et obéissantes à la raison, selon l'ordre que Dieu désire être en nous.

Je me veux faire entendre plus familièrement. La plupart des personnes du monde se laissent gouverner et conduire par leurs passions, et non à la raison; aussi sont-ils pour l'ordinaire bizarres, variants et changeants en leurs humeurs. S'ils ont une passion de se coucher de bonne heure, ils le font; si de se coucher tard, de même; s'ils ont une passion d'aller aux champs, ils se lèvent au matin; s'ils en ont une de dormir, ils le font; s'ils veulent dîner tard ou tôt, ou déjeuner, ils le font. Et non seulement ils sont bizarres et inconstants en cela, mais ils le sont même en leur conversation, s'accommodant à l'humeur de ceux qu'ils veulent et non aux autres; ils se laissent emporter à leurs inclinations, affections particulières et passions, sans que pourtant on estime communément cela être vicieux entre les mondains; et pourvu qu'ils n'incommodent pas beaucoup l'esprit du prochain on ne les tient pas pour bizarres et inconstants. Et pourquoi cela? Non pour autre, sinon parce que c'est un mal ordinaire parmi les mondains. Mais en Religion on ne peut pas se laisser du tout tant emporter à ses passions, d'autant que, quant aux choses extérieures, les *Règles* y sont pour nous tenir réglés au prier, au manger et dormir, et ainsi des autres exercices, toujours à même heure quand l'obéissance ou la cloche nous le signifie; il faut toujours n'avoir qu'une même conversation, car on ne se peut séparer.

En quoi donc exerce-t-on la bizarrerie et inconstance? C'est en la diversité des humeurs, des volontés, des désirs. Maintenant je suis joyeux parce que toutes choses me succèdent selon ma volonté; tantôt je serai triste parce qu'il me sera arrivé une petite contradiction que je n'attendais pas. Mais ne saviez-vous pas que ce n'est point ici le lieu où le plaisir se trouve pur, sans mélange de déplaisir, que cette vie est mêlée de semblables accidents? Aujourd'hui que vous avez de la consolation en l'oraison, vous êtes encouragée et résolue de bien servir Dieu; mais demain que vous serez en sécheresse, vous n'aurez point de cœur pour le service de Dieu : Mon Dieu, je suis si alangourie et abattue, dites-vous. Dites-moi un peu, si vous vous gouverniez par la raison ne verriez-vous pas que s'il était bon de servir Dieu hier, qu'il sera très bon de le servir aujourd'hui ? et c'est toujours le même Dieu, aussi digne d'être aimé quand vous êtes en sécheresse que quand vous êtes en consolation. Maintenant nous voulons une chose, et demain nous ne la voudrions plus; à cette heure, ce que je vois faire à un tel ou à une telle me plaît; tantôt cela me déplaira de telle sorte que cela sera capable de me faire concevoir de l'aversion. J'aime une personne maintenant et me plais grandement en sa conversation; demain j'aurai peine de la supporter. Et qu'est-ce que veut dire cela ? n'est-elle pas autant capable d'être aimée aujourd'hui qu'elle était hier ? Si nous regardions à ce que nous dit la raison, qui est qu'il ne la faut aimer sinon parce que c'est une créature qui porte l'image de la divine Majesté, nous aurions autant de suavité en sa conversation que nous en avons eu d'autres fois. Mais cela ne provient sinon de quoi nous nous laissons conduire à nos inclinations, à nos passions ou à nos affections, pervertissant ainsi l'ordre que Dieu avait mis en nous, que tout serait sujet à la raison; car si la raison ne domine sur toutes nos puissances, nos facultés, nos passions, nos inclinations, nos affections et enfin sur tout ce qui est de nous, qu'arrivera-t-il sinon une continuelle vicissitude, inconstance, variété, changement, bizarrerie, qui nous feront être tantôt en courage, et un peu après lâches, négligents et paresseux ; tantôt joyeux, et puis mélancoliques ? Nous serons tranquilles une heure, et puis inquiets deux jours; bref, notre vie se passera en fainéantise et perte de temps.

Sur ce premier point, donc, nous sommes incités et semonds à considérer l'inconstance et variété des succès, tant ès choses temporelles qu'ès choses spirituelles, afin qu'en l'évènement des rencontres qui pourraient effaroucher nos esprits comme étant choses nouvelles et non prévues, nous ne perdions point courage et ne nous laissions point emporter à l'inégalité d'humeur parmi l'inégalité des choses qui nous arrivent; que soumis à la conduite de la raison que Dieu a mise en nous, nous demeurions fermes, constants et invariables en la résolution que nous avons faite de servir Dieu constamment, courageusement, ardemment et hardiment, sans dis-continuation quelconque.

Si je parlais devant des personnes qui ne m'entendissent pas, je tâcherais de leur inculquer du mieux qu'il me serait possible ce que je viens de dire; mais vous savez que j'ai toujours tâché de vous inculquer bien avant dans la mémoire cette très sainte égalité d'esprit, comme étant la vertu la plus nécessaire et particulière de la Religion. C'est à quoi ont visé plus particulièrement tous les anciens Pères des Religions, à faire que cette égalité et stabilité d'humeurs et d'esprit régnât dans leurs monastères, et pour cela, ils ont établi les Statuts, *Constitutions* et *Règles*, afin que les Religieux s'en servissent comme d'un pont pour passer de la continuelle égalité des exercices qui y sont marqués et auxquels il se faut assujettir, à cette tant aimable et désirable égalité d'esprit, parmi l'inconstance et inégalité des accidents que nous rencontrons au chemin tant de notre vie mortelle que de notre vie spirituelle.

Le grand saint Chrysostome dit : Écoute, ô homme qui te fâches de quoi toutes choses ne te succèdent pas

comme tu voudrais, as-tu point de honte de voir que cela que tu voudrais ne s'est pas même trouvé en la famille de Notre-Seigneur? Considère, je te prie, les changements et vicissitudes, et la diversité des succès qui s'y rencontrent. Notre-Dame reçoit la nouvelle qu'elle concevra du Saint-Esprit un fils qui sera Notre-Seigneur et Sauveur : quelle joie, quelle jubilation pour elle en cette heure sacrée de l'Incarnation du Verbe éternel! Un peu après, saint Joseph s'aperçoit qu'elle est enceinte, et savait bien que ce n'était pas de lui qu'elle l'était; ô Dieu, quelle affliction! en quelle détresse ne fut-il pas! Et Notre-Dame, quelle extrémité de douleur et affliction ne ressentit-elle pas en son âme, voyant son cher époux sur le point de la quitter, sa modestie ne lui permettant pas de découvrir à saint Joseph l'honneur et la grâce dont Dieu l'avait gratifiée! Un peu après cette bourrasque passée, l'Ange ayant découvert le secret de ce mystère à saint Joseph, quelle consolation ne reçurent-ils pas!

Lors Notre-Dame produit son Fils, les Anges annoncent sa naissance, les pasteurs et les Rois Mages le viennent adorer : je vous laisse à penser quelle jubilation et quelle consolation d'esprit n'eurent-ils pas parmi tout cela! Mais attendez, car ce n'est pas tout. Un peu de temps après, *l'Ange du Seigneur vient dire en songe à saint Joseph : Prends l'Enfant et la Mère et t'enfuis en Égypte* [Matt. II, 13], d'autant qu'Hérode veut faire mourir l'Enfant. Oh! que ce fut sans doute un sujet de douleur très grand et à Notre-Dame et à saint Joseph! Oh! que l'Ange traite bien saint Joseph en vrai Religieux ! *Prends l'Enfant*, dit-il, *et la Mère, luis en Égypte et y demeure jusques à tant que je te le die*. Qu'est-ce que ceci ? Le pauvre saint Joseph n'eût-il pas pu dire : Vous me dites que j'aïlle; ne sera-t-il pas assez à temps de partir demain au matin? où voulez-vous que j'aïlle de nuit? Mon équipage n'est pas dressé ; comment voulez-vous que je porte l'Enfant? Aurai-je des bras assez forts pour le porter continuellement en un si long voyage? Quoi? entendez-vous que la mère le porte à son tour? hélas! ne voyez-vous pas bien que c'est une jeune fille qui est encore si tendre? Je n'ai ni cheval, ni argent pour faire le voyage. Vous me dites que j'aïlle en Égypte : hélas ! ne savez-vous pas bien que les Égyptiens sont ennemis jurés des Israélites ? qui nous recevra ? Et semblables choses que nous eussions bien alléguées à l'Ange si nous eussions été en la place de saint Joseph, lequel ne dit pas un mot pour s'excuser de faire l'obéissance, ains il partit à la même heure et fit tout ce que l'Ange commanda.

Il y a quantité de belles remarques sur ce commandement. Et premièrement nous sommes enseignés qu'il ne faut nulle remise ni délai en ce qui regarde l'obéissance; c'est le fait du paresseux que de retarder, ainsi que dit saint Augustin de soi-même : Tantôt, « encore un peu » et puis je me convertirai. Le Saint-Esprit ne veut nulle remise, ains désire une grande promptitude à la suite de ses inspirations; notre perte vient de notre lâcheté qui nous fait dire : je m'amenderai tantôt. Pourquoi non à cette heure qu'il nous inspire et nous pousse? Nous sommes si tendres sur nous-mêmes que nous craignons tout ce qui semble nous empêcher de demeurer en notre tardiveté et fainéantise, qui nous semble être un repos lequel ne veut point être interrompu par la sollicitation d'aucun objet qui nous attire à sortir de nous-mêmes; et nous disons quasi comme le paresseux, lequel se plaignant de quoi l'on le veut faire sortir de sa maison : Comment sortirai-je, dit-il, il y a un *lion sur le grand chemin, et les ours sont sur les avenues* [Prov. XXII, 13, XXVI, 13] qui, sans doute, me dévoreront. Oh! que nous avons grand tort de permettre que Dieu envoie et renvoie heurter et frapper à la porte de nos cœurs par plusieurs fois, avant que nous les lui voulions ouvrir et lui en permettre la demeure, car il y a à craindre que nous ne l'irritions et contraignons de nous abandonner.

De plus, il faut considérer la grande *paix*, constance et égalité d'esprit de la très sainte Vierge et de saint Joseph parmi l'inégalité si grande des divers accidents et événements des choses qui leur arrivaient, ainsi que nous avons dit. Or, voyez si nous avons raison de nous troubler et étonner si nous voyons semblables rencontres en la maison de Dieu qui est la Religion, puisque cela était en la famille même de Notre-Seigneur, où la fermeté, la constance et la solidité même faisait sa résidence, qui est Notre-Seigneur. Il nous faut dire et redire plusieurs fois, afin de le mieux graver en nos esprits, que l'inégalité des accidents ne doit pas porter nos âmes et nos esprits à nulle sorte d'inégalité d'humeurs; car l'inégalité d'humeur ne provient d'autre source que de nos passions, inclinations ou affections immortifiées, et cela ne doit plus avoir aucun pouvoir sur nous, tandis qu'il nous incitera à faire, délaisser ou désirer aucune chose, pour petite qu'elle puisse être, qui soit contraire à ce que la raison nous dicte qu'il faut faire ou délaisser pour plaire à Dieu.

Je passe à la seconde considération que je fais sur cette parole : *l'Ange du Seigneur* dit à saint Joseph : *Prends l'Enfant*, et ce qui s'ensuit. Mais je m'arrête à cette parole : *l'Ange du Seigneur*. Sur quoi je désire que nous remarquions l'estime que nous devons faire du secours, de l'assistance et de la direction de ceux que Dieu met autour de nous pour nous aider à marcher sûrement en la voie de la perfection. Mais premièrement, quand on dit : *l'Ange du Seigneur*, il ne faut pas l'entendre comme l'on dit : l'Ange d'un tel ou d'une telle; car cela veut dire notre Ange gardien, qui a soin de nous de la part de Dieu ; mais Notre-Seigneur, qui est le Roi et la guide des Anges mêmes, n'a pas besoin ou n'avait pas besoin durant le cours de sa vie mortelle d'un Ange gardien. Quand on dit l'Ange du Seigneur, cela se doit entendre ainsi : savoir, l'Ange destiné à la conduite de la maison et famille de Notre-Seigneur, plus spécialement à son service et de la très sainte Vierge.

Pour expliquer ceci familièrement : l'on a changé d'office et d'aides ces jours passés; qu'est-ce que ces aides que l'on vous donne l'une à l'autre signifient? pourquoi vous les donne-t-on? Saint Grégoire dit que nous avons besoin de faire en ce misérable monde, pour nous tenir fermement solides en l'entreprise que nous faisons de nous sauver ou de nous perfectionner, ce que font ceux qui marchent sur la glace: car, dit-il, ils se prennent par la main, ou par dessous les bras, afin que si l'un glisse il puisse être retenu par l'autre, et puis, que l'autre puisse être retenu par lui quand il sera ébranlé pour tomber à son tour. Nous sommes en cette vie comme dessus la glace, trouvant à tous propos des occasions propres pour nous faire trébucher et tomber à tous rencontres : tantôt en chagrin, ores en des murmures, un peu après en des bizarreries d'esprit, qui feront que l'on ne saurait rien faire qui nous puisse contenter; un peu après nous entrons en dégoût de notre vocation, la mélancolie nous Suggérant que nous ne ferons jamais rien qui vaille; et que sais-je moi? semblables choses et accidents qui se rencontrent en notre petit monde spirituel. Car l'homme est un abrégé du monde,

ou, pour mieux dire, un petit monde, auquel se rencontre tout ce que l'on voit au grand monde universel : les passions représentent les bêtes et les animaux qui sont sans raison ; les sens, les inclinations, les affections, les puissances, les facultés de notre âme, tout cela n'a sa signification particulière ; mais je ne me veux pas arrêter à cela, ains je veux suivre mon discours commencé.

Les aides, donc, que l'on nous donne sont pour nous aider à nous tenir fermes en notre chemin, afin de nous empêcher de tomber, ou, si nous tombons, elles nous aident à nous relever. O Dieu! avec quelle franchise, cordialité, sincérité, simplicité et fidèle confiance ne devons-nous pas traiter avec ces aides qui nous sont données de la part de Dieu pour notre avancement spirituel! non certes autrement que comme avec nos bons Anges nous les devons regarder tout de même, car nos bons Anges sont appelés nos Anges gardiens parce qu'ils sont chargés de nous assister de leurs inspirations, de nous défendre en nos périls, de nous reprendre en nos défauts et de nous exciter à la poursuite de la vertu; ils sont chargés de porter nos prières devant le trône de la divine bonté et miséricorde de Notre-Seigneur, et de nous rapporter l'entérinement de nos requêtes; et les grâces que Dieu nous veut faire, il nous les fait par l'entremise ou intercession de nos bons Anges. Nos aides sont nos bons Anges visibles, ainsi que nos Anges gardiens le sont invisibles; nos aides font extérieurement ce que nos Anges font intérieurement : car elles nous avertissent de nos défauts, elles nous encouragent en nos faiblesses et lâchetés, elles nous excitent à la poursuite de notre entreprise pour parvenir à la perfection, elles nous empêchent par leurs bons conseils de tomber et nous aident à nous relever quand nous sommes chus en quelque précipice d'imperfection ou de défaut. Si nous sommes accablés d'ennui et de dégoût, elles nous aident à porter patiemment notre peine, et prient Dieu à ce qu'il nous donne la force de la supporter pour ne point *succomber en la tentation* [Matt. VI, 13]. Or, voyez donc l'état que nous devons faire de leur assistance et du soin qu'elles ont pour nous.

Je considère en après pourquoi Notre-Seigneur, qui est la Sapience éternelle, ne prend pas soin de sa famille, je veux dire d'avertir saint Joseph, ou bien sa très douce Mère, de tout ce qui leur devait arriver. Ne pouvait-il pas bien dire à l'oreille de son beau-père saint Joseph : Allons-nous-en en Égypte, où nous demeurerons jusques à un tel temps? puisque c'est une chose toute assurée qu'il avait l'usage de la raison dès l'instant de sa conception aux entrailles de la très sainte Vierge; mais il ne voulait pas faire ce miracle de parler avant qu'il en fût temps. Ne pouvait-il pas bien l'inspirer au cœur de sa sainte Mère, ou de son bien aimé père saint Joseph, époux de la très sacrée Vierge? Pourquoi, dis-je, ne fit-il pas tout cela, plutôt que d'en laisser la charge à l'Ange qui était beaucoup inférieur à Notre-Dame ? Ceci n'est pas sans mystère. Notre-Seigneur ne voulut rien entreprendre sur la charge de saint Gabriel, lequel ayant été commis de la part du Père éternel pour annoncer le mystère de l'Incarnation à la glorieuse Vierge, fut dès lors comme grand économe général de la maison et famille de Notre-Seigneur, et avait soin du succès des accidents divers qui s'y devaient rencontrer, pour empêcher que rien n'y survînt qui pût abrégier la vie mortelle de notre petit Enfant nouveau-né : c'est pourquoi il avertit saint Joseph de l'emporter promptement en Égypte, pour éviter la tyrannie d'Hérode qui faisait dessein de le faire mourir. Notre-Seigneur ne se voulut pas gouverner lui-même, ains se laisse porter où l'on veut et par qui l'on veut; il semble qu'il ne s'estime pas assez sage pour se conduire lui-même ni sa famille, ains laisse gouverner l'Ange tout ainsi qu'il veut, encore qu'il n'ait point de science ni de sapience pour entrer en comparaison avec sa divine Majesté.

Et maintenant nous autres, serons-nous si osés de dire que nous nous gouvernerons bien nous-mêmes, comme n'ayant plus besoin de direction ni de l'aide de ceux que Dieu nous a donnés pour nous conduire, ne les estimant assez capables pour nous? Dites-moi, l'Ange était-il plus que Notre-Seigneur ou Notre-Dame? avait-il meilleur esprit et plus de jugement? Nullement. Était-il plus qualifié, ou doué de quelque grâce spéciale ou particulière? Cela ne se peut, vu que Notre-Seigneur est Dieu et homme tout ensemble, et que Notre-Dame, étant Mère de Dieu, a par conséquent plus de grâces et perfections que tous les Anges ensemble : néanmoins l'Ange commande, et il est obéi.

Mais de plus, voyez l'ordre qui se garde en cette sainte Famille. Il n'y a point de doute qu'il en était de même qu'en celle des éperviers, où les femelles sont maîtresses et valent mieux que les mâles. Qui pourrait entrer en doute que Notre-Dame ne valût mieux que saint Joseph, et qu'elle n'eût plus de discrétion et de qualités propres pour le gouvernement que son époux ? Néanmoins, l'Ange ne s'adresse point à elle de tout ce qu'il est requis de faire, soit pour aller, soit pour venir, ni enfin pour quoi que ce soit. Ne vous semble-t-il pas que l'Ange commet une grande indiscretion de s'adresser plutôt à saint Joseph qu'à Notre-Dame, qui est le chef de la maison, portant avec elle le trésor du Père éternel? N'eût-elle pas eu à bon droit raison de s'offenser de cette procédure et façon de traiter? Sans doute elle eût pu dire à son époux: Pourquoi irai-je en Égypte, puisque mon Fils ne m'a point révélé que je le dusse faire, ni moins l'Ange ne m'en a point parlé? Or, Notre-Dame ne dit rien de tout cela, elle ne s'offensa point de quoi l'Ange s'adressait à saint Joseph, nias elle obéit tout simplement, parce qu'elle sait que Dieu l'a ainsi ordonné; elle ne s'informe point pourquoi, ains il lui suffit que Dieu le veut ainsi et qu'il prend plaisir que l'on se soumette sans autre considération. — Mais je suis plus que l'Ange et que saint Joseph, pouvait-elle dire. Rien de tout cela; c'est à quoi elle ne pense pas seulement.

Ne voyez-vous pas que Dieu prend plaisir de traiter ainsi avec les hommes, pour leur apprendre la très sainte et très amoureuse sujétion ? Saint Pierre était un homme rude, grossier, un vieil pêcheur, métier mécanique, d'une basse condition; saint Jean, au contraire, était un jeune gentilhomme, doux, agréable, savant; saint Pierre ignorant : et néanmoins Dieu veut que saint Pierre conduise les autres et soit le Pasteur universel, et que saint Jean soit l'un de ceux qui sont conduits et qui lui obéissent. Grand cas de l'esprit humain, qui ne veut point se rendre capable d'adorer les secrets mystères de Dieu et de sa volonté, s'il n'a quelque sorte de connaissance pourquoi ceci ou pourquoi cela ! J'ai meilleur esprit, plus d'expérience, dit-on de soi, et semblables belles raisons qui ne sont propres qu'à produire des inquiétudes, des bizarres humeurs, des murmures. — A quelle raison donne-t-on cette charge? pourquoi a-t-on dit cela ?

à quelle fin fait-on faire une telle chose à celle-ci plutôt qu'à l'autre ? Grande pitié! dès qu'une fois on s'est laissé aller à éplucher tout ce que l'on voit faire, que ne faisons-nous pas pour perdre la tranquillité de nos cœurs ! Il ne nous faut point d'autre raison, sinon que Dieu le veut ainsi, et cela nous doit suffire. — Mais qui m'assurera que c'est la volonté de Dieu? — Nous voudrions que Dieu nous révélât toutes choses par des secrètes inspirations.

Voudrions-nous attendre qu'il nous envoyât des Anges pour nous annoncer ce qui est de sa volonté? Il ne le fit pas à Notre-Dame même (au moins en ce sujet), ains voulut la lui faire savoir par l'entremise de saint Joseph auquel elle était sujette comme à son supérieur. Nous voudrions, par aventure, être enseignés et instruits par Dieu même, par la voie des extases, ravissements, visions, et que sais-je moi ? semblables niaiseries que nous forgeons en nos esprits, plutôt que de nous soumettre à la voie très aimable et commune d'une sainte soumission à la conduite de ceux que Dieu nous a donnés, et à l'observance de la direction tant des *Règles* que des Supérieurs.

Qu'il nous suffise donc de savoir que Dieu veut que nous obéissions, sans nous amuser à la considération de la capacité de ceux à qui il faut obéir; et ainsi nous assujettirons nos esprits à marcher tout simplement en la très heureuse voie d'une sainte et tranquille humilité, qui nous rendra infiniment agréables à Dieu.

Il nous faut maintenant passer au troisième point de notre discours, qui est une remarque que j'ai faite sur le commandement que l'Ange fit à saint Joseph de prendre l'Enfant et la Mère, et s'en aller en Egypte, et y demeurer jusques à tant qu'il l'avertisse de s'en retourner. Vraiment l'Ange parlait bien courtement, et traitait bien saint Joseph en bon Religieux : Va, et n'en reviens point que je ne te le die. Sur cette façon de procéder entre l'Ange et saint Joseph, nous sommes enseignés, en troisième lieu, comme nous nous devons embarquer sur la mer de la divine Providence, sans biscuit, sans rames, sans avirons, sans voiles et enfin sans nulle sorte de provisions, ains laisser tout le soin de nous-mêmes à Notre-Seigneur, sans retour, réplique ni craintes quelconques de ce qui nous pourrait arriver. Car l'Ange dit simplement : *Prends l'Enfant et la Mère et t'enfuis en Egypte*, sans lui dire ni par quel chemin il ira, ni quelles provisions ils auront pour passer leur chemin, ni en quelle part de l'Egypte, ni moins qui les recevra, ni de quoi ils se nourriront y étant. Le pauvre saint Joseph n'eût-il pas eu raison de lui faire quelque réplique? — Vous me dites que je parte et si promptement? — Tout à cette heure; pour nous montrer la promptitude que le Saint-Esprit requiert de nous lorsqu'il nous dit : *Surge*, lève-toi, sortant de toi-même et de telle imperfection. Le Saint-Esprit est ennemi des remises et des délais.

Considérez, je vous supplie le grand patron et modèle des parfaits Religieux, saint Abraham, voyez comme Dieu le traite : Abraham, *sors de ta terre et de ta parenté, et va à la montagne que je te montrerai*⁴ — Que dites-vous, Seigneur? que je sorte de la ville? Mais dites-moi donc si j'irai du côté de l'orient ou de l'occident. — Il ne fait aucune réplique, ains part de là tout promptement, et s'en va où l'Esprit de Dieu le conduisait, jusques en une montagne qui s'est appelée depuis Vision de Dieu, d'autant qu'il reçut des grâces grandes et signalées en cette montagne, pour montrer combien la promptitude de l'obéissance lui est agréable. Saint Joseph n'eût-il pas pu dire à l'Ange : Vous dites que j'emmenne *l'Enfant et la Mère* ; dites-moi donc, s'il vous plaît, de quoi les nourrirai-je en chemin? car vous savez bien, mon seigneur, que nous n'avons point d'argent. Il ne dit rien de tout cela, se confiant pleinement que Dieu y pourvoirait; ce qu'il fit, quoique petitement, leur faisant trouver pour s'entretenir simplement, ou par le moyen du métier de saint Joseph, ou même par des aumônes qu'on leur faisait. Certes, tous les anciens Religieux ont été admirables en cette confiance qu'ils ont eue que Dieu leur pourvoirait toujours assez ce de quoi il leur serait nécessaire pour ce qui regardait l'entretien de leur vie, laissant ainsi tout le soin d'eux-mêmes à la divine Providence.

Mais je considère qu'il n'est pas seulement requis de nous reposer en la divine Providence pour ce qui regarde les choses temporelles, ains beaucoup plus pour ce qui appartient à notre vie spirituelle et à notre perfection. Il n'y a certes que le trop grand soin que nous avons de nous-mêmes qui nous fasse perdre la tranquillité Je l'esprit et qui nous porte si souvent à des inégalités et bizarreries d'humeurs; car dès que quelques contradictions nous arrivent, voire seulement quand nous apercevons en nous quelque petit trait de nos immortifications, que nous commettons quelque défaut, pour petit qu'il soit, il nous semble que tout est perdu. Est-ce si grande merveille de nous voir broncher quelquefois en la voie de notre perfection? — Mais je suis si misérable et remplie d'imperfection ! — Le connaissez-vous bien? bénissez Dieu de quoi il vous a donné cette connaissance, et ne vous lamentez pas tant ; vous êtes bien heureuse de connaître que vous n'êtes que la misère même. Après avoir béni Dieu de la connaissance qu'il vous en donne, retranchez cette tendreté inutile qui vous fait plaindre de votre infirmité.

Nous avons des tendretés sur nos corps qui sont grandement contraires à la perfection, mais plus, sans comparaison, celles que nous avons sur notre esprit. — Mon Dieu! je ne suis pas fidèle à Notre-Seigneur, et partant je n'ai point de consolation à l'oraison. — Grande pitié, certes ! — Mais je suis si souvent en sécheresse, cela me fait croire que je ne suis pas bien avec Dieu, qui est si plein de consolation. — Voire, c'est bien dit : comme si Dieu donnait toujours des consolations à ceux qu'il aime! Y a-t-il jamais eu pure créature si digne d'être aimée de Dieu et qui l'ait plus été, que Notre-Dame et saint Joseph? voyez s'ils sont toujours en consolation. Se peut-il jamais imaginer une affliction plus extrême que celle que saint Joseph ressentit lorsqu'il s'aperçut que la glorieuse Vierge était enceinte, sachant bien que ce n'était pas de son fait? Son affliction et sa détresse était d'autant plus grande que la passion de l'amour est plus véhémence que les autres passions de l'âme; et de plus, en l'amour, la jalousie est l'extrémité de la peine, ainsi que le déclare l'Epouse au Cantique des Cantiques : *L'amour, dit-elle, est fort comme la mort*, car l'amour fait en l'âme tous les mêmes effets que la mort au corps; mais le zèle, la *jalousie*, elle est *dure comme l'enfer* [Cap. VIII, 6]. Oh ! je vous laisse à penser donc quelle était la douleur du pauvre saint Joseph, et de Notre-Dame encore quand elle se vit en l'estime que pouvait avoir d'elle celui qu'elle aimait si chèrement et duquel elle savait être si chèrement aimée : la jalousie le faisait languir, ne sachant quel conseil prendre ; il se résolvait, plutôt que de blâmer celle qu'il

⁴ Les Soeurs qui ont rédigé cet Entretien ont commis la méprise de confondre ici deux passages de la Genèse (chapitres XIX et XXIX).

avait toujours tant honorée et aimée, de se départir d'elle sans dire mot.

Mais je sens bien la peine que me cause cette tentation ou mon imperfection. — Je le crois; mais dites-moi, peut-elle être comparable à celle de laquelle nous venons de parler? Il ne se peut; et si cela est, considérez, je vous prie, si nous avons raison de nous plaindre et lamenter, puisque saint Joseph ne se plaint point, ni n'en témoigne rien en son extérieur : il n'en est point plus amer en sa conversation, il n'en fit pas la mine à Notre-Dame, ni ne la maltraita point; ains simplement il souffre une peine extrême et ne veut faire autre chose que de la quitter : Dieu sait pourtant ce qu'il pouvait faire en ce sujet. — Mon aversion est si grande envers cette personne, je ne lui saurais presque parler qu'avec une grande peine, ses actions me déplaisent si fort ! — C'est tout un, il n'en faut pas pourtant entrer en bizarrerie contre elle, comme si elle en pouvait mais; ains il se faut comporter comme Notre-Dame et saint Joseph. Il faut être tranquille en notre peine, et laisser le soin à Notre-Seigneur de nous l'ôter quand bon lui semblera. Il était bien au pouvoir de Notre-Dame d'apaiser cette bourrasque, mais elle ne le voulut point faire pourtant, ains laissa pleinement l'issue de cette affaire à la divine Providence.

Ce sont deux cordes également discordantes et également nécessaires d'être accordées pour bien jouer du luth, que la chanterelle et la basse; il n'y a rien de plus discordant que le haut avec le bas: néanmoins, sans l'accord de ces deux cordes, l'harmonie du luth ne peut être agréable. De même en notre luth spirituel, ce sont deux choses également discordantes et nécessaires d'être accordées : avoir un grand soin de nous perfectionner, et n'avoir point de soin de notre perfection, ains le laisser entièrement à Dieu. Je veux dire qu'il faut avoir le soin que Dieu veut que nous ayons de nous perfectionner, et néanmoins lui laisser le soin de notre perfection. Dieu veut que nous ayons un soin tranquille et paisible, qui nous fasse faire ce qui est jugé propre par ceux qui nous conduisent, et aller fidèlement toujours avant dans le chemin qui nous est marqué par les *Règles* et directions qui nous sont données; et puis, quant au reste, que nous nous en reposions en son soin paternel, tâchant tant qu'il nous sera possible de tenir notre âme en paix; car la *demeure* de Dieu *a été faite en paix* [Ps. LXXV, 3] et au cœur paisible et bien reposé. Vous savez que lorsque le lac est bien calme et que les vents n'agitent point ses eaux, le ciel, en une nuit bien sereine, y est si bien représenté avec les étoiles, que regardant en bas il semble que l'on voit la même beauté du ciel que quand on regarde en haut: de même, quand notre âme est bien accoisée, et que les vents des soins superflus et des inégalités et inconstances d'esprit ne la troublent ni inquiètent, elle est fort capable de porter en elle l'image de Notre-Seigneur. Mais quand elle est troublée, inquiétée et agitée des diverses bourrasques que causent les passions, lorsqu'on se laisse gouverner par elles et non par la raison, nous ne sommes nullement capables de représenter la belle et très aimable image de Notre-Seigneur crucifié, ni la diversité de ses excellentes vertus, ni notre âme ne pourra pas être capable de lui servir de lit nuptial. Il nous faut donc laisser le soin de nous-mêmes à la merci de la divine Providence, et faire néanmoins tout bonnement et simplement ce qui est en notre pouvoir pour nous amender ou perfectionner, prenant toujours soigneusement garde de ne point laisser troubler ni inquiéter nos esprits.

Je remarque enfin que l'Ange ayant dit à saint Joseph qu'ils demeuraient en Egypte jusqu'à ce qu'il l'avertît d'en revenir, le bon et glorieux Saint ne lui dit point : Et quand sera-ce, seigneur, que vous me le direz? pour nous enseigner que, quand l'on nous fait commandement d'embrasser quelque exercice, il ne faut pas dire : Sera-ce pour longtemps? ains il faut embrasser tout simplement la parfaite obéissance d'Abraham. Lorsque Dieu lui commanda de lui sacrifier son fils, il n'apporta nulle réplique, ni plainte, ni délai à exécuter le commandement de Dieu : aussi Dieu le favorisa grandement en lui faisant trouver un bœuf qu'il sacrifia sur la montagne au lieu de son fils, Dieu se contentant de sa volonté [Gen. XXII, 1-13].

Je conclus par la simplicité que pratiqua saint Joseph en s'en allant, sur le commandement de l'Ange, en Egypte, où il était assuré de trouver autant d'ennemis qu'il y avait d'habitants dans ce pays-là. Ne pouvait-il pas bien dire: Vous me faites emporter l'Enfant et nous faites fuir un ennemi, et vous allez nous mettre entre les mains de mille et mille que nous trouverons en Egypte, d'autant que nous sommes d'Israël. Il ne fait point de réflexion sur le commandement, c'est pourquoi il y alla plein de paix et de confiance en Dieu. De même, nous autres, quand on nous donne quelque charge, ne disons pas : Mon Dieu, je suis si brusque, si l'on me donne telle charge je ferai mille traits d'activité ; je suis déjà si distraite, si l'on me fait portière, je le serai bien plus, car l'on sait tant de nouvelles à la porte! mais si l'on me laissait, en ma cellule, je serais si modeste, si tranquille et si recueillie. — Allez tout simplement en Egypte parmi la grande quantité d'ennemis que vous y aurez, car Dieu qui vous y fait aller vous y conservera et vous n'y mourrez point; et si, au contraire, vous demeurez en Israël où est l'ennemi de votre propre volonté, sans doute il vous y fera mourir. Il ne serait pas bien de prendre par sa propre élection des charges et offices, de crainte que nous n'y fassions pas notre devoir; mais quand c'est par obéissance n'apportons jamais nulle excuse ; car Dieu est pour nous, et nous fera profiter en la perfection davantage que si nous n'eussions rien eu à faire. Et ne savez-vous pas (ce que je vous ai déjà dit d'autres fois, mais qu'il n'est pas mauvais à redire) que Cassien dit que la vertu ne requiert pas que nous soyons privés de l'occasion de trébucher en l'imperfection qui lui est contraire ? « Il ne suffit pas, » dit-il, « pour être patient et bien doux en soi-même, d'être privé de la conversation des hommes; car il m'est arrivé, étant en ma cellule tout seul, de me passionner tellement, que, quand je prenais mon fusil et il ne prenait pas feu, » je le jetais là de colère.

Certes, il faut finir, et par ce moyen vous laisser en Egypte avec Notre-Seigneur, lequel, je crois, comme les uns tiennent, quand il avait quelque peu de temps de reste après avoir aidé en quelque petite chose à son beau-père saint Joseph, faisait des petites croix, commençant dès lors à témoigner le désir qu'il avait de l'heure dernière de la Rédemption.

VIVE JÉSUS !

TABLE DES AVIS DU SECOND TOME

Premier Avis : Sur la véritable Vie Spirituelle, & en quoi elle consiste	3
[II].....	4
[III. Le Miroir de vérité].....	5
[IV].....	6
Deuxième Avis : Sur le véritable Amour & réponses à diverses questions	9
Question II : Quand on craint qu'il y ait du péché dans quelque petite chose, quoi qu'on ne le croie pas, ne vaudrait il pas mieux s'en abstenir pour plus grande sûreté ?.....	11
Question III : Y a t il du péché véniel sans volonté ?.....	11
Question IV : S'il suffit d'aspirer & de soupirer après les pratiques de perfection qui mortifient le plus les sens sans faire effort pour les pratiquer, quand Dieu en donne la vue, quoi qu'on ne se sente pas le courage de les embrasser, d'où il arrive qu'on sent une peine de ce qu'on n'a pas été fidèle à l'inspiration ?	12
Troisième Avis : Sur la mortification	13
[I. nécessité de la mortification].....	13
II. Pour la manière de la mortification.....	14
III. Pour ce qui regarde l'ordre de la pratique des mortifications.....	14
IV. De la manière de simplifier l'âme, que vous me demandez.....	16
Quatrième Avis : Sur la Présence de Dieu	17
Cinquième Avis : Sur l'Examen de conscience	19
Sixième Avis : Sur l'Oraison Intérieure & Direction pour en faciliter l'usage à toutes sortes de personnes	23
Premier Point.....	23
Second Point.....	24
Troisième Point.....	25
Quatrième Point.....	27
Cinquième et dernier Point.....	27
Avis Généraux Touchant le saint exercice de l'Oraison, tant pour les âmes commençantes, que pour celles qui sont avancées	28
Sur les Opérations de l'esprit.....	28
Sur les bons propos.....	28
Sur la matière de l'Oraison.....	30
Sur les divers états de l'âme dans l'Oraison.....	30
Sur les actes & la manière de les faire dans l'Oraison.....	32
Septième avis : Sur la Paix de l'âme & le discernement de la Vérité	35
[II. la paix & la vérité].....	35
[III. De quatre vérités source de paix contre la terreur des jugements de Dieu].....	37
La première : que Dieu est Amour.....	37
La seconde vérité : est que Dieu est la Bonté même.....	39
La troisième vérité : est que la Majesté de Dieu s'est comme cachée pour nous faire approcher d'elle.....	39
Enfin la quatrième est : que Dieu est Tout [en toutes choses].....	40
[IV. la crainte du péché].....	40
[le péché mortel].....	41
[le péché véniel volontaire].....	42
[le péché véniel d'infirmité].....	43
[l'imperfection & le manque de perfection].....	43
[V. Remèdes de vérité quand la paix est attaquée].....	44
Huitième avis : Sur l'Humilité & l'Aridité	47
Sur l'humilité que nous devons à Dieu, & au prochain pour Dieu.....	47
Quel remède contre les dégoûts & les faiblesses qu'on ressent dans l'état des sécheresses & des ténèbres & le moyen de se contenter dans cet état de pauvreté spirituelle ?.....	50
Mais d'où vient, que la peine que l'on ressent de sa sécheresse est si grande ?.....	52
Mais pourquoi sentir cette aridité dans l'Oraison ?.....	54
Sur l'indifférence à recevoir les biens & les maux comme venant également de la main de Dieu. Sa volonté est elle également dans des effets si différent ? Et l'âme peut-elle être aussi contente en l'un comme en l'autre ?	56
L'aversion qu'on a à la contrainte.....	56
Comment il faut entendre ce que vous avez lu : Que toutes nos actions & tout le bien que nous pouvons faire ne peut être agréable à Dieu, si nous ne recevons de bon cœur le mal que l'on nous fait, & que nous pouvons porter.....	57
Neuvième avis : Sur la manière de se gouverner dans la Tentation & dans l'Affliction	59
[Partie I De la tentation en général].....	59
[Liber Sapientiae Iechosuae, Filii Sirach].....	60
[Leçons tirées du Chapitre II].....	61
[Partie II Sur certaines Tentations et Tribulations en particulier].....	71
I. Sur celle qui a humilié saint Paul, & qui l'a fait prier par trois fois.....	71
II. Sur la privation de la personne qui vous avoit élevée en Religion	73
III. Sur la mort du Directeur.....	75
IV. Sur la prospérité des méchant, & les adversités des gens de bien.....	76
[Partie III Conclusion].....	81

Dixième avis : Sur l'idée qu'on se doit former de la vie religieuse	83
II. les sentiments que nous devons avoir des desseins de Dieu	83
III. Mais comment connoître son dessein particulier sur nous touchant le choix de l'état ?.....	84
III. Qu'est ce donc que la Religion ?.....	85
A. C'est un rempart contre les dangers du monde.....	85
B. C'est l'école de l'abnégation.....	85
C. C'est une Académie de Charité.....	86
D. Elle est un chemin formé pour bien suivre les vestiges de Jésus-Christ	86
[Quatre Pratiques pour préparer l'âme à recevoir de grandes grâces]	87
Le transport de la sollicitude dans le sein de Dieu.....	87
L'Oraison.....	89
L'abandonnement au bon plaisir de Dieu.....	90
La confiance en Dieu.....	90
Exercice du Matin.....	93
[V. conclusion : fidèle observance des règles].....	94
 Onzième Avis Sur les moyens de faire le choix d'un état, & d'en bien accomplir les devoirs.....	95
Petit Prélude.....	95
Premier Chef : Des dangers, & des misères auxquels on est exposé dans le siècle, selon l'âme, selon le corps & selon la liberté de la vie.....	98
Méditation I Des passions, et de la nécessité de les régler	98
Méditation II De quelle manière on se gouverne au monde à l'égard des passions	101
Méditation III Des afflictions que causent les passions, & de leur tyrannie	103
Méditation IV Du mauvais exemple	105
Méditation V Des occasions de se perdre par sa propre faiblesse	107
Méditation VI Des misères auxquelles on est exposé au siècle, par l'inconstance des biens qui s'appellent de fortune	109
Méditation VII De la proximité de beaucoup de Tribulations, qui arrivent par le défaut de charité	111
Méditation VIII De l'engagement au siècle par état	113
Méditation IX De l'état du célibat	115
Second Chef : De l'Excellence de la Grâce de la Vocation à l'état Religieux.....	117
Méditation I Que cette Grâce est une marque singulière de l'amour de Dieu envers vous,.....	117
Méditation II Que la Vocation à l'état Religieux est un sujet de grande consolation dans la vie	119
Troisième Chef de Méditations De la représentation de Jésus-Christ.....	121
Méditation I Du mépris & de la mortification de l'entendement	121
Méditation II Des Exemples que Jésus-Christ nous donne de mortifier l'Entendement	123
Méditation III Du Renoncement à sa propre Volonté	125
Méditation IV Des exemple de Jésus-Christ qui nous enseignent la nécessité.....	127
& la manière de renoncer à notre propre volonté	127
Méditation V Des moyens que l'état Religieux fournit pour bien renoncer à sa propre volonté	129
Méditation VI De la Mortification de l'esprit dans ses idées superflues	131
Méditation VII Du retranchement des objets de vanité	133
Méditation VIII Du Retranchement des réflexions superflues	134
Méditation IX De la Chasteté	136
Méditation X De la Modestie	138
Méditation XI De la Pénitence volontaire	140
Méditation XII De la patience dans les infirmités	142
Méditation XIII De la pauvreté religieuse	144
Quatrième Chef de Méditations Des moyens de bien accomplir les Règles de l'état Religieux.....	146
Méditation I De l'Humilité	146
Méditation II Du transport de son soi dans le sein de Dieu	148
Méditation III De l'Oraison	150
Méditation IV De l'Abandonnement de soi-même au bon plaisir de Dieu	152
Méditation V De la Confiance en Dieu	154
Méditation VI Du dépouillement des désirs	156
Méditation VII De l'exactitude à l'observance des Règles	158
Les Motifs pour être à Dieu sans réserve	161
Méditation I Qu'il faut être à Dieu sans réserve	161
Méditation II Qu'il faut être à Dieu sans réserve	163
Méditation III Qu'il faut être à Dieu sans réserves	164
Méditation IV Qu'il faut être à Dieu sans réserve	165
Méditation V Qu'il faut être à Dieu sans réserve.....	167
Conclusion De toutes ces Méditations par quelques Réflexions sur ces paroles de saint Paul Aux Ephésiens chapitre 4.....	169
Nous marchons devant Dieu.....	169
Mais avec qui marchons-nous ?.....	170
Où nous veut mener notre Guide Divin ?.....	170
 Quelques Avis Sur la Sainte Communion	173
Point I.....	173
Point II.....	173
Point III.....	174

Douzième Avis : Sur la Profession Religieuse, & sur les Retraites	175
[Sur la Profession Religieuse].....	175
II. Quelle est la fin des vœux que vous ferez dans votre Profession	176
III. Ce Mariage doit être accompagnée d'un Sacrifice.....	177
Avis & Exercices pour la Retraite.....	179
I. Avec quel esprit doit on entrer en Retraite ?.....	179
II. Pratiques pendant la Retraite.....	180
Sur le même sujet de la Retraite & sur le progrès continué dans la vertu.....	187
Sur le même sujet de la Retraite.....	190
Treizième Avis : Sur le sujet du scrupule	193
II. Les Remèdes du Scrupule, en commençant par ceux qui sont éloignés.....	196
A. L'idée qu'il se forme de Dieu.....	196
B. Sur la Superbe.....	196
C. Sur la communication avec les Scrupuleux.....	197
D. Sur les vues extrêmes.....	197
E. Sur l'ignorance des vérités morales, du sens de quelques passages de l'Écriture, & de ce qui est possible à la raison.....	198
[1. Ignorance des vérités morales].....	198
[2. Ignorances sur la matière de la Confession].....	199
[3. Ignorance sur le sens des passages de l'Écriture].....	199
[4. Ignorance du pouvoir de la raison].....	200
[a] A l'égard des distractions.....	200
[b] A l'égard des sécheresses.....	201
[c] À l'égard des pensées, des sentiments, & des mouvements qui se produisent d'eux-mêmes.....	202
III. Des Remèdes prochains	203
IV. L'économie du Scrupule.....	203
Méditation Pieuse sur l'Enfance de Jésus-Christ, et Sur la Grandeur de Dieu	205
La Grandeur de Dieu.....	206
Ce qu'il est.....	206
ce qu'il a fait.....	207
ce qu'il peut faire.....	210

AVIS IMPORTANT

servant de Préface au Tome Premier de *l'Introduction à la Vie Intérieure et Parfaite*

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Deuxième Entretien : **De la Confiance et Abandonnement**

L'on propose si une âme peut, ayant le sentiment de sa misère, aller à Dieu avec une grande confiance

Troisième Entretien : **De la Fermeté**

Prédication de Monseigneur pour l'octave des Innocents

Édité par

salettensis@gmail.com

disponible à

<http://www.jesusmarie.com>

<http://www.chartreux.org/>

<http://www.scribd.com/doc/35482712/Introduction-a-La-Vie-Interieure-Innocent-Le-Masson-2>